This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

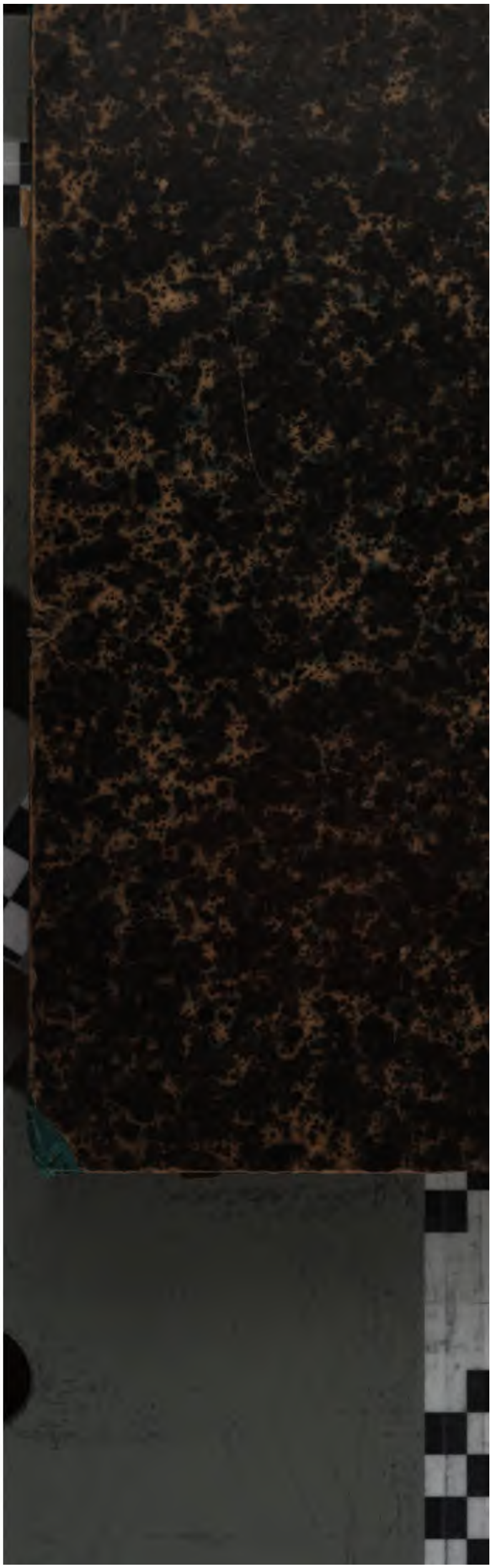
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

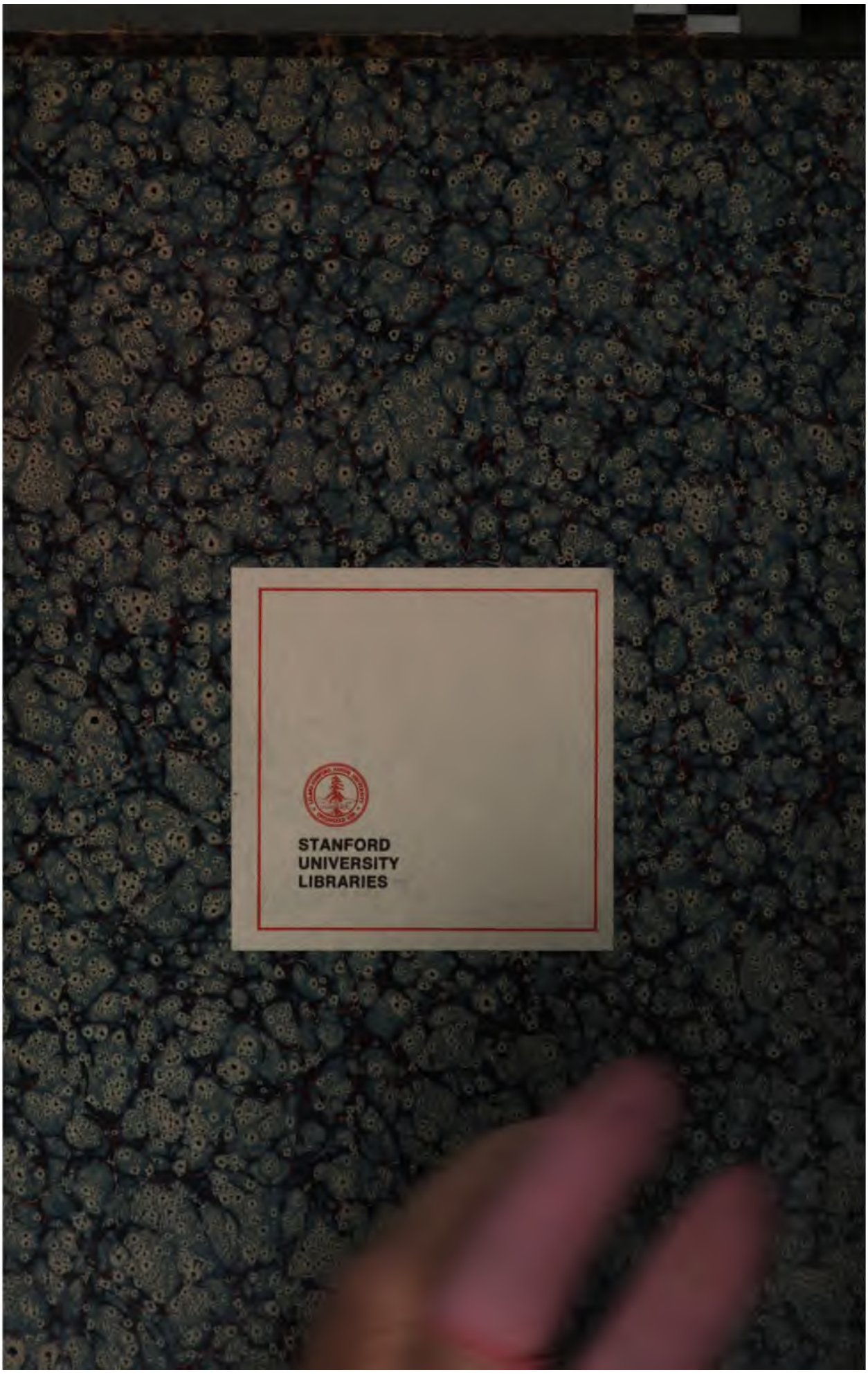
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES

1897. 99

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizerisches Archiv für Heraldik.

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HERALDIQUE

1897

NEUCHATEL
IMPRIMERIE ROSSIER & GRISEL
—
1897

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES
STACKS
AUG 13 1974
CR690
A7
v.11-13
1897-1899

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizer. Archiv für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Paraissant trimestriellement

1897 ANNÉE Jahrgang XI **N° 1.**

Abonnements Abonnementspreis { **Fr. 5.25** *pour la Suisse für die Schweiz* **Fr. 6.—** *pour l'Etranger. für's Ausland.*

Pour affaires de rédaction et d'abonnements s'adresser à | Redaktions und Abonnements- Angelegenheiten besorgt

M. JEAN GRELLET, Rédacteur, NEUCHATEL.

Sommaire Inhalt { Die Siegel der Luzernerischen Landschaft, von Th. von Liebenau. — Zwei Saxische Grabsteine, von J.-R. Rahn. — Nobiliaire du Pays de Neuchâtel. - Das Künstlerwappen in der Schweiz, von Josef Zemp. — Quatre Ex-libris de Martin Martini, par Jean Grellet. - Die Siegel des Kanzleramtes in Chur, von F. Jecklin. — Armes de Guillaume de la Baume, par Max de Diesbach. — Betrachtungen über die Heraldik in der Architektur, von Paul Ganz. — A propos des Armoiries d'Avenches, par J. Mayor. — Glasgemälde von Einigen, von W.-F. von Mülinen. - - Familles de Montbovon. — Eine Weihinschrift, mit Wappen von 1480, von E.-A. Stückelberg. — Chronique de la Société Suisse d'Héraldique. — Nécrologie.

Die Siegel der Luzernerischen Landschaft.

Mit zwei Siegeltafeln.

Von Dr Th. von Liebenau.

Wenn in der Schweiz das grössere Publikum, ja selbst die kleine Zahl ernster Forscher, den Arbeiten der Heraldiker und Sfragistiker bis anhin so äusserst geringe Aufmerksamkeit schenkte, so geschah dies wohl meist mit Rücksicht auf die Zwecke, welche diese Gelehrten verfolgten. Die Einen liessen sich mehr durch persönliche als sachliche Zwecke leiten; die Heraldik und Sfragistik interessierte sie nur insoweit, als selbe zu ihrer Familie und deren Verzweigung in irgend einem Zusammenhange stand. Bei anderen leuchtete die Tendenz hervor, die Heraldik und Sfragistik der Dekorationsmalerei dienstbar zu machen, beziehungsweise praktisch zu verwenden. Eine sehr ehrenwerte Gruppe verfolgte allerdings höhere Ziele, wissenschaftliche Zwecke. Sie sammelte und reproducierte Siegel und Wappen, welche durch hohes Alter, kunstgeschichtlichen Wert oder als Symbole von Personen, Stiften, Städten und Corporationen, die tief in das Leben des Heimatlandes eingriffen, ein gewisses Interesse beanspruchen. In neuerer Zeit kamen auch die bürgerlichen und zünftischen Wappen zu Ehren. An wirklich bedeutungsvollen, sehr verdienstlichen Publikationen ist kein Mangel, sofern hauptsächlich das heraldische Gebiet berücksichtigt wird. Weniger hervorragend sind die

Leistungen der Schweizer auf dem Felde der Sfragistik, obwohl auch hier treffliche Vorarbeiten und einige mustergültige Publikationen für die Zeit des Mittelalters vorliegen.

Allein selbst die in vielfacher Beziehung verdienstliche Sammlung der Städte- und Landessiegel der Schweiz in den Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft von Zürich konnte nicht befriedigen, da sie zu lückenhaft war und nicht einmal die Siegel der Gerichte, geschweige denn jene der kleinern Ämter und Twinge berücksichtigte. Diese aber repräsentiren ja doch die breiteste Klasse der Bevölkerung. Mit den Siegeln jener Gemeinden, die erst nach dem Schlusse des Mittelalters auftauchen, glaubte man sich gar nicht befassen zu müssen, wie ja auch sonderbarer Weise die meisten Urkundenbücher der Schweiz das Jahr 1500 nicht überschreiten, ja kaum erreichen, während die Schweiz ihren politischen Höhepunkt doch erst mit der Epoche erreicht, wo sie als Schiedsrichterin im Kampfe um das europäische Gleichgewicht auftritt. Der Rückschlag dieser Bewegung auf die Schweiz blieb nicht aus und wirkte zeitweise in mehreren Vororten der Eidgenossenschaft so entschieden und nachhaltig ein, dass gerade diese neue Aera mit weit mehr Recht als die Wende der alten und neuen Zeit betrachtet werden könnte.

Ein Hauptfehler bei den Forschungen auf dem Gebiete der Heraldik und Sfragistik in der Schweiz bestand sodann auch darin, dass man diese beiden Hülfswissenschaften der Geschichte rein nur an und für sich, statt in beständiger Verbindung mit der politischen und Rechtsgeschichte betrieb. So wurde und blieb die Heraldik und Sfragistik unfruchtbar, weil sie für die Geschichte scheinbar keine Resultate zu Tage förderte; man betrachtete sie gewissermassen als eine Spielerei und räumte ihr nur ein bescheidenes Plätzchen unter den unnützen Künsten und Wissenschaften ein.

Bei diesem abfälligen Urteile wirkten allerdings auch die Gebrechen mit, welche aus der Zeit der frühern Heraldiker sich vererbt haben: ein gewisser Mangel an Kritik. Die Wappen fremder Familien werden von unsern alten Heraldikern mit denen der gleichnamigen Schweizer-Geschlechter verwechselt; Wappen von Familien werden mit solchen von Burgen und Orten verwechselt, so z. B. von den beiden Cysat von Luzern, von Wegmann, u. a.

Wie nützlich aber die Sfragistik für die politische und Rechtsgeschichte sein kann, ersehen wir z. B. aus den Resultaten einer Studie über die Gemeinde- und Gerichtssiegel von Luzern.

Ziemlich allgemein ist die Ansicht verbreitet, der schweizerische Bauernkrieg von 1653 habe der Gemeinde-Autonomie den Todesstoss versetzt; seit dieser Epoche, versichert man, habe das Landvolk der immer weiter sich ausdehnenden Macht der Landvögte geduldig weichend ein Schlummerleben geführt, bis die grosse französische Revolution dem Staatsabsolutismus ein jähes Ende bereitete. Man verweist hiebei gelegentlich wohl auch darauf, dass einzelne Ämter an den Bundesbrief vom Jahre 1653 in Huttwyl früher nicht übliche Siegel hängten, wie z. B. die luzernerische Vogtei Rothenburg, und dass die siegreichen Städte den besiegten Bauern das Siegelrecht entzogen, wie Basel den Liestalern. Sind somit die Siegel – wie schon der zugerische Siegel- und Pannerbrief vom Jahre 1404 zeigt — die Signale der Autonomie, so ist es höchst auffällig, dass man bis anhin die Tatsache rein ignorierte, dass seit 1722 weitaus die meisten

luzernerischen Gemeinden und Ämter Siegel führten, und zwar nicht bloss diejenigen, die 1653 treu zur Regierungen standen oder seit alter Zeit Siegel und Panner besessen hatten, wie die Vogtei Wäggis, Habsburg, Merischwand, die Städte Sursee und Sempach, das Land Entlebuch, die Gerichte Malters und Horw, sondern auch solche, die vor 1653 gar nie ein Siegel gebraucht hatten, wie Büren und Triengen, Wykon, Wolhusen, Ebikon, Knutwyl, etc.

Dass jene Vogteien, welche vom Rate von Luzern ein Siegel erhalten hatten, dasselbe bis 1798 fortführten, ist begreiflich. Allein für die meisten luzernerischen Landvogteien liegt vor 1722 gar keine Concession für den Gebrauch eines Siegels vor. Vielmehr ist die Tatsache bezeugt, dass nur die Landvögte siegeln und die daherigen Taxen beziehen sollen [1]). Für die Landvogtei Habsburg kennen wir allerdings einen am 27. September 1653 verliehenen Pannerbrief, laut welchem das Recht erteilt wird, im rothen seidenen Panner eine weisse Burg zu führen « und daruf ein vergulter Habicht » mit der Inschrift : Inconcussae fidei symbolum ! Nun führte aber schon laut Concession von Freitag vor Fabian und Sebastian 1595 die Grafschaft dieses Bild im Panner und Wappen, niemals aber im Siegel ; neu war nur die Inschrift und die Farbe des Habichts. Dagegen nahm die Gemeinde Meggen das Pannerbild in ihr Gemeindesiegel auf, fügte einen grünen Dreiberg und die erklärende Inschrift hiezu : HSPG M = Habsburg Meggen, obwohl nicht Meggen, sondern seit 1653 Root als Hauptort der Landvogtei erklärt worden war. Hiezu machen wir noch darauf aufmerksam, dass das *Wappen* der Landvogtei Habsburg z. B. schon auf den Luzerner-Talern von 1518, 1553 und 1603, auf Ämter- und Standesscheiben, wie auf Jesuiten-Prämien und auf Martinis Grundriss von 1597 gleich demjenigen der andern luzernerischen Vogteien erscheint, wodurch für die spätern Panner wie für die Gemeinde-, Ämter- und Gerichtssiegel die Vorlage gegeben war.

Im Gebiete von Luzern stehen die Gerichts- und Gemeindesiegel im innigsten Zusammenhange mit dem Hypothekarwesen, nicht mit dem Feudalwesen, wie man glauben sollte.

Die Amts- und Gemeinde-Gerichte hatten bei Errichtung von Hypotheken die Würdigung der Unterpfande vorzunehmen ; sie hatten bei Handänderungen, Erbteilungen, Vogtrechnungen, etc., mitzuwirken ; sie hatten zahlreiche Zeugnisse auszustellen. Allein in all diesen Fällen bediente sich seit 1396, resp. 1514 fast nur das Land Entlebuch und die Städte Sempach, Sursee zur Beglaubigung statt der Unterschrift eines Siegels. In allen andern Ämtern und Vogteien dagegen unterzeichneten oder siegelten einzelne Amtsschreiber, Fleckenschreiber, Untervögte, Weibel oder Geschworne diese Documente. Alle wichtigern Aktenstücke besiegelte der Landvogt, namentlich alle Hypothekar-Instrumente. Er bezog hiefür eine bestimmte Taxe. Als 1653 die Klagen über die Siegeltaxen einliefen, beschränkte man mehr und mehr das Siegelrecht des Landvogtes. Das grosse Gültenmandat von 1669 fordert noch die Unterschrift, nicht aber das Siegel der Unterpfand-Würdiger [2]). Da aber viele Geschworne nicht schreiben konnten, bedienten sie sich eines Siegels.

Allein Siegel wie Unterschriften wurden zuweilen gefälscht. Die Siegelfälschung

[1]) Segesser, Rechtsgeschichte, II, 232.

[2]) Segesser, Rechtsgeschichte, IV, 93.

war um so leichter, weil die Privatsiegel der Geschwornen meistens kunstlose Gebilde waren, welche neben den Initialen gemeiniglich nur jene Hausmarken enthielten, mit welchen seit alter Zeit die Bauern ihr Vieh und Geräthe zu zeichnen pflegten.

Anlässlich der Revision des Gültenmandates wurde von einer Grossrats-Commission den 30. Mai 1703 vorgebracht : « Weylen bey Enderung der Weyblen in den Ämptern auch die Pütschier geendert werden und solche Pütschier zur Zeit leichtlichen können nacher gestochen werden : stellet man Meinen gnädigen Herrn anheim, ob es nicht thunlich were, das ein jedes Ampt ein Insigel mit des Ampts-Wappen und Patronen machen liesse, wie das dermahlen Entlibuch sein eigen Landtsiegel hat, also auch Horw, etc., welche sobald nicht nachzuahmen werent.

Die Furcht, dass die Ämter als solche hiedurch zu höherer Bedeutung und Selbständigkeit gelangen könnten, mag mit eine Ursache gewesen sein, diese Anregung vorläufig fallen zu lassen. Erst etwas später wurde auf veränderter Basis der Anregung Folge gegeben. Das Gültenmandat vom 28. Februar 1722 bestimmte in Artikel XI, Jedes Gericht soll sein eigenes Pittschaft haben, und sobald selbige verfertiget, die Copeyen (Entwürfe zu den Gülten) mit solchem Siegel und nicht mehr von des Untervogts, Weibels, Richters, oder Ammanns Siegel besiegelt werden [1].

Statt der Ämter oder Landvogteien erhielten also die Gerichte Siegelrecht. Diese fassten aber das Mandat nicht buchstäblich auf, sondern interpretierten es dahin, jedem Orte, an welchem abwechselnd eine Gerichtssitzung gehalten werde, jedem alten Dinghofe, der altem Gebrauche gemäss, einen Geschworenen in das Gericht zu senden habe, stehe das Recht zu, ein eigenes Siegel zu führen. So schafften z. B. die zum Gericht Emmen gehörigen Höfe Rotterswyl und Heredingen Siegel an.

Einzelne Gemeindgerichte beeilten sich, Siegel anzuschaffen, in welchen bald die Wappen des Amtes und seiner Patrone, bald die Wappen der vormaligen Gerichtsherrn und die Schutzpatrone einzelner Kirchen und Kapellen oder auch nur die Insignien dieser Heiligen mit mehr oder weniger deutlichen Inschriften angebracht wurden. Nur wenige Gemeinden wählten heraldische Bilder. Hiebei ist auffällig, dass einzelne grosse Gerichte ganz kleine Siegel führen, kleine Gemeinden oder Höfe hingegen grosse, oder selbst kleinere und grössere Siegel neben einander. Zweier Siegel bedienten sich die kleinen Gemeinden Adligenschwyl und Greppen; dreier Wäggis. Das kleine Geuensee und der winzige Weyler Adelwyl führen gleich der grossen Gemeinde Neuenkirch und dem alten, aber kleinen Hofe Schwanden, grosse Siegel. Auffällig klein sind dagegen die Siegel der volkreichen Gemeinden Wolhusen, Root, Hochdorf.

Wenn so viele Gemeinden des Kantons Luzern im Siegel den Kirchenpatron führen, so schon vor dem Mandate von 1720 Kriens und Horw, etc., so rührt dies daher, dass die Geistlichen in alter Zeit, wo sie als Gerichtschreiber zu funktionieren hatten, und namens der Gemeinde siegelten, in ihrem Siegel gewöhnlich den Kirchenpatron anbringen liessen. Mit Rücksicht auf diese Patronen der Gaukirchen hiess die Vogtei Willisau auch das Petersamt, Münster das St. Michaels- oder Chel-Amt, Knutwyl das Stephansamt.

Auffällig ist dagegen die Wahrnehmung, dass z. B. im Siegel der Gemeinde Root

[1]) Staatsprotokoll 1, 52.

jene Hausmarke fehlt, die einst laut Urkunde von 1458 auf jene 60 Brode gedrückt wurde, welche aus den Zehntfrüchten vom Stift Zofingen und seinem Rechtsnachfolger gebacken und auf die freien und fallpflichtigen Höfe in Root verteilt werden mussten und ebenso auffällig ist die andere Wahrnehmung, dass auch nicht einer der Keller- und Meyerhöfe des Stiftes Luzern ein Symbol im Wappen führt, welches den Zusammenhang mit dem St. Leodegarstifte verrät, während in der Ostschweiz der Bär oder Steinbock so oft an den uralten Verband mit St. Gallen oder Chur erinnert.

In manchen Gerichten hingegen, namentlich im Amt Willisau und Ruswyl machte sich eine entschiedene Opposition gegen das Mandat von 1722 geltend, indem man nach alter Vätersitte die Gültentwürfe nur unterzeichnete und mit Privatsiegeln der primitivsten Art noch bis 1737 versah. Im Amte Willisau waren bis 1730 nur in Buchs und Schötz Gemeindesiegel vorhanden. Im Amte Ruswyl scheinen sogar vor 1798 weder Gerichts- noch Gemeindesiegel eingeführt worden zu sein. In Dietwyl unterzeichnete noch 1737 die Gültconcepte der Schullehrer.

Hatte der Rat Gerichtssiegel gewünscht, so entstanden neben denselben auch Amts- und Gemeindesiegel.

Um nicht längst bekannte und durch Herrn E. Schulthess trefflich abgebildete Siegel nochmals besprechen zu müssen[1]), nehmen wir von der Aufzählung und Beschreibung der Stadtsiegel von Luzern Umgang, zumal die bis anhin nicht publicierten Siegel des XVII. und XVIII. Jahrhunderts nur geringen Kunstwerth besitzen und meist den bekannten Typus zeigen.

Wir betrachten in der Folge die einzelnen Siegel der Landschaft Luzerns in der historischen Gliederung, die in der luzernerischen Geschichte bis 1798 eingeführt war.

Demnach beginnen wir I. mit der *Landvogtei Willisau*:

Das freie Amt Willisau führte in den Jahren 1400-1430 ein eigenes Rundsiegel, welches den wachsenden roten Löwen im goldnen Felde zeigt. Um dieses in einem Spitzschilde stehende Wappenbild zieht sich die Inschrift: S . VNIVERSIT . LIBRI. OFFICITE . DE . WILLISOW. Nach der Erwerbung des freien Amtes und der damit vereinigten Grafschaft Willisau durch die Stadt Luzern verlor das freie Amt bald das Siegelrecht; der Grafschaft blieb dagegen noch das Pannerrecht.

S. des Amtes Willisau 1400.

Im Lager zu Alexandria erteilte Cardinal Matthäus Schinner am 24. Juli 1512 der Grafschaft Willisau (Comitatus Wildensau) auf Bitte des Landvogtes Melchior zur

[1]) In Bezug auf das älteste schildförmige Siegel mit dem Sparren verweise ich auf das sehr ähnliche Siegel, welches die Inschrift trägt: S . FRIDERICI . SCVLT . I . SCAFHV (Schaffhausen).

Gilgen für die dem Papste geleistete Hilfe das Recht über dem Löwen das Kreuz Christi und die päpstlichen Schlüssel im Panner zu führen. Von diesem Pannerbriefe machte das Amt aber erst 1509 mit Bewilligung des Rates von Luzern Gebrauch. Wie das Amt Entlebuch erhielt auch die Landvogtei Willisau nach dem sog. Zwiebelenkriege wieder ihre verlorenen Rechte. Seither nahmen die Landvogtei und die Stadt wieder ihr Siegelrecht in Anspruch. Zuerst begegnet uns 1514 das gemeinsame, bereits bei Schulthess abgebildete Siegel, welches St. Petrus, den Amtspatron, auf dem Sessel sitzend, mit dem Himmelsschlüssel darstellt; zu seinen Füssen ist im Spitzschilde der Löwe angebracht. Die Inschrift dieses Siegels lautet: ✠ COMTATUS ✠ ET ✠ OPIDI ✠ WILLISOW ✠.

Noch 1700 wurde das Siegel benutzt. Die Behauptung, dass ein ähnliches Siegel existirte, das durch seine Inschrift als blosses Stadtsiegel bezeichnet wurde, indem die Inschrift durch Auslassung der Worte COMTATUS ET verändert wurde, ist unrichtig. Es kommen allerdings verschiedene Abdrücke vor, in denen die Inschrift undeutlich ist. Dagegen ist richtig, dass 1604 der Rat von Luzern der Stadt Willisau ein eigenes Siegel bewilligte und noch 1607 verordnete, dass das gemeinsame Siegel für Grafschaft und Stadt beim Schultheissen liegen soll.

Bald nach 1722 wurde das kleine Stadtsiegel von Willisau eingeführt, das nur den Löwen im goldenen Felde zeigt, zwischen dessen Pranken der Buchstabe W steht.

Im Siegel des Priesterkapitels Willisau sehen wir Madonna zwischen Petrus und Paulus.

Die Gemeinde *Altwuy* im Amte Willisau führt im kunstlos gearbeiteten Siegel das Bild ihres Kapellenpatrons Blasius im bischöflichen Ornate, in der Linken den Bischofsstab, in der Rechten zwei Kerzen haltend. Darüber die Initialen A W. Fig. 1.

Der Twing *Altishofen* zeigt in seinem Siegel auf weissem Felde im Schildesfuss den grünen Dreiberg — eine Anspielung auf das grünenbergische Besitztum in der Gemeinde — mit einem in ein Kleeblatt auslaufenden Sparren. Fig. 2.

Die Gemeinde *Altishofen* wählte als Siegelbild das Wappen ihrer Herrschaft, im senkrecht gespaltenen Schilde heraldisch rechts das schwarze Zelt im goldenen Felde Spitzenschnitt, links zwischen zwei Sternen ein lateinisches A. Fig. 3.

Die neuen Pfarrsiegel von c. 1800 dagegen zeigen nur das schwarze Zelt, das eine darüber das Brustbild des Bischofs Martin.

Der Twing *Bodenberg* nahm in sein Siegel einen Dreiberg auf, über dem ein lateinisches B steht.

Die Gemeinde *Brittnau* versuchte sich ein redendes Wappen zu geben. Auf einem wohl verbundenen Mehlsacke brachte sie ein B an.

Die Gemeinde *Buchs*, die 1730 von ihrem Siegelrechte Gebrauch machte, folgte diesem Beispiele. Über dem entwurzelten Buchsbaum sehen wir die erläuternden Initialen B V.

Als Twingherrn von *Ebersecken* führen die Sonnenberg seit 1560 das mit Pfauenfedern besteckte Hirschgeweih im Siegel. Vide unten.

Complicirter ist das Wappen der Gemeinde *Ingenbohl*. Den Fuss des Schildes nimmt ein Dreiberg ein; im Schildeshaupt steht ein T, heraldisch rechts ein Baum-

strunk, links ein Kleeblatt. Damit sollten wohl die physikalischen Verhältnisse des Ortes angedeutet werden. (Fig. 4.)

Der Twing *Ebersecken* war nach Aufhebung des dortigen Klosters an's Cisterzienserkloster Rathhausen gefallen. Das Twingsiegel von 1737 zeigt daher unter dem Buchstaben E im Schildeshaupte das Cisterzienser-Wappen. Ein späteres Siegel dagegen zeigt im ersten und vierten Felde des quadrierten Schildes den rot und schwarz geschachten Cisterzienser-Balken, im zweiten und dritten Felde die auf Wolken tronende Madonna. Endlich wurde ein drittes Siegel eingeführt, welches über dem Cisterzienser-Wappen Inful und Stab mit der Inschrift G E zeigt.

Egolswyl führt 1730 ein Egli im Wappen, über dessen Kopf ein Stern steht, während im Schildesfuss ein E angebracht ist; 1798 im roten Felde einen fliegenden Fisch. (Fig. 5).

Die Gemeinde *Ettiswyl* führt im senkrecht getheilten Schilde links ein E, heraldisch rechts das Wappen der Herrschaft Wyher: den grün und gelb geteilten Schild. (Fig. 6).

Die Gemeinde *Fischbach* führt 1730 einen gekrümmten, einem Regenwurm ähnlichen Fisch im Wappen (Fig. 7); 1798 einen im Bach schwimmenden Fisch, unter dem die Buchstaben F B stehen. Der Twingherr von Fischbach dagegen führt im XVII. Jahrhundert als Herr zu Casteln, Ballwyl und Fischbach im quadrirten Schilde in Feld 1 und 4 das Wappen von Ballwyl, im zweiten Feld das Wappen von Casteln, im dritten Fischbach. Im Herzschild das Familien-Wappen der Sonnenberg. Der Fisch erscheint hier in gebogener Stellung.

S. der Herren von Sonnenberg.

Bescheiden ist das Wappen von *Getnau*: ein lateinisches G in einem Kranze, das 1798 durch die helvetischen Nationalfarben ersetzt wurde. (Fig. 8).

Recht kunstlos ist das Siegel der Gemeinde *Grossdietwyl*, welches den Kirchenpatron St. Johann den Täufer mit dem Kreuze präsentiert. Die Inschrift lautet: DIETWIL.

Hergiswyl besass zwei Siegel aus dem XVIII. Jahrhundert, das kleine, von c. 1730, zeigt das Osterlamm mit Nymbus und Fahne, darüber die Initiale H. Das neuere, grössere Siegel, von c. 1780, stellt das Lamm ohne Nymbus dar. Legende: DER G: MEIND . HERGISWYL.

Die Gemeinde *Luthern* besass zwei ganz verschiedene Siegel. Das grössere Ovalsiegel stellt das Brustbild des Kirchenpatrons, des Bischofs Ulrich dar, neben welchem

die Buchstaben L V angebracht sind. Die Inschrift lautet : S . VOLRICH . LVTERE. Fig. 12 .

Das kleine Rundsiegel ohne Inschrift dagegen würde Jedermann für ein Privatsiegel halten: denn es zeigt — gleich dem Wappen der aus Luthern stammenden Familie Bircher. — über einem grünen Dreiberg. ein gebogenes Stechpalmenblatt in weissem Felde. Das Wappen rührt ohne Zweifel daher. dass 1414 Hans Bircher den Twing Luthern von den Herren von Hünenberg erkaufte. und dass seither seine Nachkommen als Untervögte siegelten. Fig. 9 .

Auch das Wappen der Gemeinde *Mehlsecken* und *Langnau* ist aus einem Familien-Wappen entstanden. Es zeigt über einem Dreiberg ein Metzgerbeil zwischen zwei Sternen. Fig. 10 .

Sehr poetisch ist das Gemeindewappen von *Nehikon*: über einem Dreiberg rechts die Sonne, links der Halbmond. Fig. 11 .

Der Twing *Niederwyl* führt in seinem kunstlos gearbeiteten Siegel den zwischen zwei Palmenzweigen stehenden hl. Nikolaus. daneben die Initialen N W.

Die Twinggemeinde *Roggliswyl* und *Pfaffnau* dagegen behielt das Wappen ihrer schon im XIV. Jahrhundert erloschenen Gerichtsherrn. der Ritter von Pfaffnach. bei : in Blau zwei weisse Schrägbalken, begleitet von 1. 3. und 1 goldenen Lilien. (Fig. 13 .

Reiden führt. von c. 1728-1797. im gespaltenen Schilde rechts das Johanniterkreuz. links ein R. Fig. 14 . 1798 wurden die helvetischen Farben in's Gemeindesiegel aufgenommen und als Schildhalter der s. g. Riese von Reiden oder wilde Mann, unter einem Eichenstrunke sitzend. Fig. 15 .

Beim Wappen von *Schötz*. das schon im März 1722 erstellt wurde. haben wir wieder ein Privatwappen vor uns. das ein zum Schildrand reichendes Kreuz zeigt, zwischen dessen Armen vier Sterne stehen. Über dem Schilde steht zwischen zwei Sternen ein S. Fig. 16 .

Ächt heraldisch ist das Wappen der Gemeinde *Uffikon*. nachgebildet dem Wappen der Edlen von Schwertschwende : im weissen Feld. auf einem rotem Dreiberg. drei eiserne Schwerter mit schwarzem Griff. Fig. 17 .

Die Gemeinde *Uffikon* entlehnte ihr Siegel den Symbolen des Kirchenpatrons Jakobus. nämlich den Pilgerstab. neben dem rechts die Jakobsmuschel. links die Initiale V gestellt wurde. Fig. 18 .

Weniger befriedigt den Sfragistiker das Siegel von *Winau*. das über einem Dreiberg ein zwischen zwei Sternen gestelltes W und darüber die gegen einander gekehrten, sich berührenden Buchstaben DO zeigt.

Die Gemeinde *Wykon* führt im Siegel den legendaren weissen Löwen der Herrn von Wykon in Blau. wobei sie allerdings durch das im XVI. Jahrhundert staatlich adoptirte Wappen der Schlossvogtei Wykon irre geleitet wurde. wenn nicht durch ein Panner. Auffällig ist der Bericht der Sechszehner im Rate von Speier vom 3. August 1320. wonach das Panner von Wykon im Heere Herzog Leopolds von Österreich an der Belagerung von Speier sich beteiligte [1]. (Fig. 19 .

Bescheidener führt *Zell*, wo eine dem Bischof Martin geweihte Kirche existiert, eine bischöfliche Inful im Siegel. (Fig. 20 .

---

[1] Hilgard. Urkunden zur Geschichte der Stadt Speier. I. 221.

II. Die zweite Landvogtei Luzerns war *Rothenburg*, später meist das Amt Hochdorf genannt. Im Lager zu Alexandria verlieh Cardinal Schiner am 9. August 1512 der Landvogtei das Recht, in ihrem Panner über der roten Burg im weissen Felde die päpstlichen Schlüssel mit der Tiara zu führen. Dieses Pannerbild erscheint auf den oben erwähnten Münzen, Medaillen, sowie auf zahlreichen Bildern (Kapellbrücke) und den im Museum liegenden Amtsfahnen. Allein ein Amtssiegel besass Rothenburg bis 1653 nicht. Erst zur Besiegelung des grossen Bundesbriefes von Hutwyl im Bauernkriege wurde in aller Eile aus einem Privatsiegel ein Amtssiegel erstellt, dessen Bild dem Pannerbriefe von 1512 entsprach. Der Siegelstecher fand aber nicht mehr Zeit, die Inschrift ganz zu ändern, so lesen wir denn heute noch : S'HANS .... ER . ANNO 1644. Das Siegel wurde später niemehr gebraucht. (Fig. 21).

Erst seit dem 13. November 1722 siegelten Stadt und Gericht Rothenburg mit einem kleinen Siegel, das im weissen Felde die rote, von zwei Türmen flankirte Burg mit dem offenen Tore zeigt. Daneben stehen die Buchstaben R . B . Auffällig ist, dass auf diesem kleinen Siegel der Steinsatz gerade so angedeutet ist, wie auf den Siegeln der Vögte von Rothenburg aus dem XIII. Jahrhundert.

Das grösste Siegel, welches in dieser Landvogtei vorkommt, ist jenes der Gemeinden *Adelwyl* und *Neuenkirch*. Es stellt den Bischof Ulrich dar, mit Inful, Stab und Buch. Die Inschrift des 1723 im Januar zuerst benutzten Siegels lautet : ADELLWIL. NEWENKIRCH.

Für die Gemeinde *Ballwyl* siegelt bis 1798 der Twingherr mit dem Wappen der Ritter von Ballwyl, dem silbernen Einhorn in Blau.

Der alte Hof *Bärtiswyl* führt in seinem Siegel den Kirchenpatron Mauriz, der eine Ritterlanze hält ; daneben die Initialen H B.

Auch die Gemeinde *Buchenrein* nahm 1734 ihre Patronin, die hl. Barbara, in's Siegel auf. Inschrift : BUCH REIN. Der Murbach-Luzernerische Hof dagegen führte ein redendes Wappen : eine Buche in Gold.

Die jetzt nicht mehr existierende Gemeinde *Berghof* führte im Siegel das Bild des hl. Bartholomeus mit den Buchstaben B . H .

In einem Aufschlage vom 1. September 1722 heisst es, das Instrument sei besiegelt mit « hieruf getruckhten Berghofss New gemachten Pütschaft, mit sich führente des hl. apostels Bartholomei bildnüss alss der Berghöfen Pfarkirche Römerschwil Patron ». In einem Akt vom 1. Juni 1722 aber : « mit hieruf gedruckhtem dess Berghofs New gemachtem und zum Ersten Mahl gebruchtem Pütschaft. »

Die Gemeinde *Dierikon* führt im Siegel eine Seerose. (Fig. 22).

Das Gericht *Emmen* führt seit 2. November 1722 im Siegel den Gerichtsbaum : die entwurzelte Linde. Inschrift : GRICHT . EMMEN. (Fig. 23). Im Pfarrsiegel von 1725 dagegen erblicken wir den Kirchenpatron St. Mauriz mit der Fahne.

Der Murbach-Luzernerische Meyerhof Emmen hiewieder führt im Wappen drei Doppelangeln in Blau. Als Twingherrn von Emmen siegeln die Feer mit diesem Wappen.

Heraldisch bemerkenswert ist das Siegel von *Eschenbach*, gebraucht seit 22. November 1722. Es zeigt über dem von den Freiherrn von Eschenbach geführten schwarzen Angelkreuz in Gelb ein geöffnetes Burgthor, flankirt von zwei niedern

Türmen. Vielleicht liegen hier, wie im Siegel von Rothenburg, Reminiscenzen an die ehemalige Gestalt der Burg vor, deren Trümmer zum Bau der Kirche in Rüthi verwendet wurden. (Fig. 24).

Auffällig ist durch seine Grösse das seit Januar 1723 verwendete Gemeindesiegel von *Geüensee*. Dasselbe stellt wieder die Burg Rothenburg vor, zwischen deren Türmen die gekreuzten päpstlichen Schlüssel unter der Tiara stehen. Als Schildhalter erblicken wir Bischof Ulrich und St. Jakob. Unten stehen zwischen drei Rosen die Buchstaben G . G . (Fig. 25). *Fortsetzung folgt.)*

Zwei Saxische Grabsteine.

Von J.-R. Rahn.

In mehreren Abhandlungen [1]) über die Herren von Sax zu Misox hat Theodor von Liebenau eines Grabsteines gedacht. der sich zu Kästris, einem unterhalb Ilanz am

rechten Ufer des Vorderrheines gelegenen Dorfes befindet. Eine Studienreise im Jahre 1894 bot Gelegenheit, demselben nachzuforschen. Er ist leidlich erhalten, aber schlecht

[1]) I Sax, signori e conti di Mesocco. (Bolletino storico della Svizzera italiana. Anno XI, 1889, p. 20). *Th. von Liebenau.* Die Freiherren von Sax zu Hohensax. (Jahrb. des Vereins « Adler ». Neue Folge. Bd. I, 1891, p. 121). *Ders.* Die Herren von Sax zu Misox. (Beilage zum Jahresbericht der hist.-antiqu. Gesellschaft von Graubunden, 1889, S. 15).

geborgen. Aussen an dem schmucklosen Kirchlein ist die 2 Meter lange und 0,90 Meter breite Platte an der Südwand des Schiffes auf die breite Kante gestellt, jeder Unbill preisgegeben, die Inschrift vom Erdreich und dem daraus emporwachsenden Grün verdeckt. Früher hatte der Grabstein in der Kirche gelegen, vermutlich als Deckel einer Gruft. Zwei eiserne Ringe sprechen dafür, die über und unter dem Wappen eingelassen sind. Ein Bürger von Kästris, der 1893 verstorbene Gemeindepräsident Gartmann in St. Moritz, erinnerte sich, als Knabe gesehen zu haben, wie zu Anfang dieses Jahrhunderts die volle Rüstung aus dem Grabe gehoben worden ist [1].

Die Ränder des Steines sind bis auf die Inschriftseite verletzt und ihre Bruchform zeigt, dass Höhe und Breite vordem grösser waren. Eine Umrahmung scheint aber von jeher gefehlt zu haben. Der einzige Schmuck der Platte, das Wappen, ist mässig erhaben. Der unten halbrund geschlossene Schild ist waagrecht geteilt und weist als redendes Wappen zwei über einander befindliche Säcke, beide rund gefüllt und unter der knappen Mündung mit einem Bande umschnürt, dessen Enden divergierend flattern. Aus dem gekrönten Stechhelm wächst ein kurzer Bärenrumpf. Der grimmige Rachen des Tieres beisst in ein Band, das, wie ein Zügel, waagrecht den Kopf umgiebt und, hinten geschleift, mit breiten Enden von dem Nacken herunter wallt. Die Helmdecke, die über den Schildfuss herunterhängt, ist einfach gelappt; sie hält die Mitte zwischen der älteren Darstellung eines wirklichen Tuches oder Schleiers und der späteren Stilisirung, die sie als abstrakten Zierrat von Blattwerk gestaltet. Vor dem Wappen ist, parallel mit diesem und dem langen Plattenrande, eine zweizeilige Minuskelinschrift eingemeisselt. Sie lautet: anno domini milesimo CCCCº XXVII oby (t) dominus iohañes | . comes de saxo ultima . feria sexta mai.

Über den Bestatteten, der zu den vornehmsten Gliedern seines Hauses zählte, hat sich von Liebenau mit ausführlichen Nachweisen verbreitet. Sohn des 1390 verstorbenen Freiherrn Caspar und der Elisabeth von Räzüns zu Kästris, Erbin des Hauses Belmont, waren er und sein Bruder Donat die ersten ihres Namens, die den Grafentitel führten. Er war mit Katharina von Werdenberg, einer Erbin des letzten Grafen von Toggenburg, vermählt. Ausser zahlreichen Herrschaften, deren namhafteste ausser dem Mitbesitz von Bellinzona die von Mesocco war, hat den Namen dieses Dynasten sein Beitritt zu dem oberen oder grauen Bunde am 15. Mai 1424 verewigt.

Einem anderen Hause, dem freiherrlichen Geschlechte von Sax von Hohensax, war Ulrich, Herr zu Forstegk und Bürglen entsprossen, dessen Schild und Namen der zweite Grabstein weisst. Auch sein Gedächtnis ist mit der Schweizergeschichte verknüpft. In der Schlacht von Frastenz im Schwabenkriege und dann in den Mailänderzügen hat er den Eidgenossen, wieder als Führer, namhafte Dienste geleistet. Er ist zu Bürglen im Thurgau 1538 gestorben und daselbst bestattet worden. Bis zum Jahre 1869 war sein Grabstein in dem dortigen Kirchlein erhalten. Dann hat man ihn, weil er zu dem « restaurirten » Gotteshause nicht mehr passen wollte, entfernt. Er ist mit einem zweiten noch älteren Denkmale nach Altenklingen verbracht und dort — leider ebenso schutzlos wie der vorhin beschriebene Grabstein — in die Aussenseite der Schloss-

---

[1]) Mitteilung des Herrn Direktor H. Angst in Zürich. Im « Neuen Sammler, ein gemeinütziges Archiv für Bünden », Jahrg. VII, 1812, heisst es, S. 75, « der Grabstein war in der dortigen Kirche. Ob noch ? »

kapelle eingelassen worden [1]). Er hat seitdem schwer gelitten, so dass die Entzifferung der Inschrift nur mit Hülfe einer flüchtigen Zeichnung gelingt, die der um St. Gallische Geschichte hochverdiente Herr Präsident August Næf von St. Gallen in seinen Handschriftlichen Sammlungen hinterlassen hat [2]). Diese Inschrift lautet: HIR LIT. BEGRABEN DER WOLGEBORN|HER VOLRICH. FRIHER VON DER HOCH|EN. SAX. DER STARB VF SANT. BARTOLM|ABEND: IM. 1538 IAR. DEM-GOT-GNAD.

Sie ist auf einem Blatte am Fuss des Steines angebracht. Den oberen Teil der von dem glatten Rahmen umschlossenen Fläche nimmt das Wappen ein. Hier zeigt der Schild die senkrechte Teilung in zwei leere Hälften und es fehlt auch die Auszeichnung des Bärenrumpfes durch die Schlinge.

Beide Grabsteine sind, sofern ihre Inhaber nicht für bessere Bergung sorgen, dem sicheren Ruine preisgegeben. Als Denkmäler von Männern, deren Gedächtnis die Schweizergeschichte verzeichnet, wären sie einer würdigeren Stellung wert.

Nobiliaire du Pays de Neuchâtel.

I.

Dans un travail comme celui-ci il faudrait pouvoir distinguer et classer:

A. Quant a l'origine.

1° Les *nobles de race*, soit toute l'échelle de ceux qui, depuis les dynastes jusqu'aux descendants de simples « hommes royés » ont possédé et conservé sans déchéance la liberté immémoriale de corps et de biens, véritable et primordiale noblesse.

2° Les *anoblis*, soit toute l'échelle de ceux qui ont été tirés d'un état inférieur, soit par les liens mêmes qui les attachaient à une maison dynastique, ministérialité ou féodalité, soit par un acte spécial d'anoblissement.

B. Quant au role historique et politique.

1° Les *grands vassaux*, seigneurs hauts justiciers ayant exercé sur certains territoires et sous la forme féodale et héréditaire une part de l'autorité souveraine.

2° Les *petits vassaux*, tenanciers de fiefs sans juridiction et dont la fonction publique consistait essentiellement à occuper un siège aux grands jours de justice ou audiences générales.

3° Les *nobles à brevet et sans fiefs*, dont la prérogative essentiellement honorifique consistait à pouvoir être appelés à siéger aux Trois Etats dans le rang de la noblesse.

Dans la pratique ces distinctions sont malheureusement impossibles à établir et à maintenir d'une manière rigoureuse:

1° Parce qu'à l'époque où l'histoire du pays commence à s'éclairer de documents suffisamment nombreux et certains et où les noms de famille se fixent définitivement, les ministériaux tirés d'autres couches de la population se trouvent déjà mélangés avec les nobles de race tandis que ceux d'entre ces derniers qui n'ont pas prêté pour leurs

[1]) Die Mittelalterlichen Architektur- und Kunstdenkmäler des Kantons Thurgau. S. 13. Beilage zum Anzeiger für Schweiz. Alterthumskunde, 1895.

[2]) Msc. im Besitze der historischen Gesellschaft des Kantons St. Gallen.

alleus l'hommage féodal ou qui ne se sont pas pliés à l'état de ministérialité des seigneurs du pays ont presque achevé de se perdre dans les rangs de la population rustique ou bourgeoise.

2° Parce que l'on voit apparaître dans la suite des comtes de nombreuses familles étrangères à l'Etat et dont l'origine est incertaine.

3° Parce que la distinction tirée du rôle féodal des vassaux nous obligerait à disjoindre trop violemment les membres des familles anoblies comme les Sandoz, les Andrié, les Pourtalès dont les uns ont été invêtus de la haute juridiction seigneuriale tandis que d'autres figureraient au rang des nobles à brevet et sans fief, et d'une manière générale parce que les divers membres et les diverses branches d'une même famille devraient suivant les temps figurer tantôt dans l'une et tantôt dans une autre des catégories.

4° Parce que la plupart des petits fiefs, dont la possession pleine ou partielle entraînait l'obligation de siéger aux audiences, étaient d'importance si minime que le gouvernement négligea souvent d'astreindre leurs possesseurs à l'observation des formes féodales de l'hommage et de l'investiture, si bien que quelques-uns furent possédés par des non nobles et que plusieurs devinrent insensiblement des biens patrimoniaux.

Nous devons donc renoncer à établir un ordre quelconque d'origine, de rang ou de préséance.

Il ne nous reste qu'à choisir entre l'ordre *chronologique* et l'ordre *alphabétique*.

Le premier serait certainement préférable s'il était possible de l'établir, ce qui n'est pas le cas, vu que le statut propre de nombreuses familles primitivement étrangères à l'Etat est sans rapport avec les relations de vassalité qui les ont rattachées à nos princes, et parce que, jusqu'à l'époque de la Réformation, le moment de l'apparition à Neuchâtel de certaines familles nobles, ou celui de l'accession à la noblesse de certaines familles nouvelles ne saurait être déterminé avec précision.

L'ordre *alphabétique* reste donc seul possible.

Il nous permettra de grouper toutes les indications relatives à une même famille.

Il aura l'avantage de faciliter les recherches tout en se prêtant aux développements historiques ou chronologiques que la matière comporte.

Il nous épargnera enfin toutes les critiques que peut soulever en pareille matière une classification quelconque dès qu'elle n'est pas absolument certaine et rigoureuse.

II.

Dès la fin du XVIe siècle, les actes d'anoblissement conférés par le souverain durent, sous peine de nullité, être enregistrés par le Conseil d'Etat. Il suffit de les relever dans les manuels de ce corps.

Cet enregistrement ou *entérinement* procura seul dès lors la reconnaissance de la qualité nobiliaire dans l'Etat.

Dès cette époque s'affirme le principe, formulé d'ailleurs dès les temps les plus anciens de notre histoire, que, à part la personne même du souverain, la plénitude du gouvernement réside dans le pays. Le Conseil d'Etat exerçant toutes les attributions qui appartiennent ailleurs au cabinet du prince ou à une chambre héraldique, prononçait

sur l'application et l'interprétation des diplômes, sur l'attribution et la dévolution des titres ou qualifications, ainsi que sur la validité de toutes prétentions nobiliaires.

Les familles de noblesse étrangère qui, au cours des deux derniers siècles acquirent le droit de cité dans l'Etat par l'incorporation à une bourgeoisie ou à une commune, mais qui ne firent pas reconnaître leur noblesse par le Conseil d'Etat ou auxquelles cette qualité ne fut pas tout au moins reconnue tacitement par l'investiture d'un fief noble, n'ont donc, à proprement parler, pas droit à figurer dans le nobiliaire neuchâtelois. Nous les mentionnerons néanmoins pour mémoire et pour autant que nous jugerons intéressant de le faire eu égard soit à leur illustration soit au rôle qu'elles ont pu jouer dans l'Etat.

Quant à la période antérieure au règne de Marie de Bourbon (fin du XVIe siècle) nous devons admettre comme pouvant figurer ici:

a Les possesseurs de fiefs nobles dans l'Etat.

b Les individus qualifiés dans les actes de « *chevalier* », « *écuyer* », « *donzel* », « *noble* », pour autant qu'ils ont eu leur principal établissement dans le pays. Lors même que pour quelques-uns nous ne savons pas l'origine de cette distinction, et à l'exclusion de personnages revêtus de fonctions éminentes mais que rien, malgré le rôle auquel les avait poussés leurs talents ou la confiance du souverain, ne permet de classer dans la catégorie des gentilshommes.

Il n'y a jamais eu dans ce pays de fonctions civiles ou militaires dont la possession ait ipso facto conféré la noblesse. Il n'y avait pas davantage de charges qui fussent expressément réservées aux gentilshommes.

A part la capacité de posséder des fiefs nobles, le devoir de siéger au rang de la noblesse dans les Trois-Etats, et le droit de juger dans les cours féodales, la noblesse n'a guère possédé à Neuchâtel, et cela depuis plusieurs siècles, qu'une prééminence purement honorifique avec quelques prérogatives extérieures comme celle de porter dans les actes publics la qualification de « *noble* » et la dispense de l'agenouillement en justice.

1. D'AFFRY. — Famille noble de Fribourg qui ne paraît pas avoir acquis l'indigénat neuchâtelois ni avoir possédé de fiefs dans le pays mais qui mérite de figurer ici comme ayant fourni trois gouverneurs à la Principauté sous les souverains de la maison de Longueville, de 1625 à 1694.

ARMES : Chevronné d'argent et de sable de six pièces; on trouve aussi: d'argent à trois chevrons de sable.
CIMIER : Un [illegible] haut de forme, aux pièces de l'écu, sommé de 3 plumes d'autruche d'argent et de sable.
SUPPORTS : Deux léopards au naturel.
DEVISE : In via virtuti nulla est via.

2. D'AIGNÉ. — Gentilshommes probablement d'ancienne souche libre, titrés *d'écuyers* au XIVe siècle. L'un d'eux, Jaquemin, substitua au commencement du XVe siècle à son nom celui de sa mère, de *Vieilmarché*, sous lequel cette famille s'est éteinte à la fin du XVe siècle.

ARMES : Inconnues.

3. D'ANDOING. — Selon Boyve, Isabelle de Neuchâtel aurait, en 1383, donné un fief au Val-de-Travers à *Antoine d'Andoing*, originaire de Gascogne. Au siècle suivant, *Pierre d'Andoing* ayant épousé *Catherine du Terraux*, dernière héritière des Vauxtravers, ses enfants prirent le nom et les armes de leur mère.

Descendance éteinte au commencement du XVIIe siècle chez les *Mayor-de Romainmôtiers.*

ARMES : D'argent au pal d'or chargé de trois bandes de sable.

4. ANDRIÉ. — *Jean-Henry Andrié*, d'une famille bourgeoise de Valangin, ambassadeur de Prusse à Londres. conseiller d'Etat, reçut du roi Frédéric II, avec droit de substitution en faveur de son frère Jean-Jacques, l'inféodation de la *Baronie du Gorgier* (7 juillet et 25 août 1749) récemment réunie à la directe.

Jean-Henry d'Andrié, neveu du précédent, baron de Gorgier par investiture du 13 juin 1765, fut créé *Vicomte de Gorgier* par diplôme du roi Frédéric-Guillaume II du 6 décembre 1787 entériné le 11 février 1788. — Descendance éteinte en 1813. (C'est à notre connaissance le seul cas où ce titre de *vicomte* a été conféré à une famille neuchâteloise. Le Conseil d'Etat chargea même le procureur génénal et le chancelier de veiller à ce qu'aucune conséquence ne resultât pour la nature de la *baronie* de Gorgier du changement de titre de son possesseur.)

Simon-Jean-Pierre d'Andrié, frère du précédent, conseiller d'Etat, reçut du même prince le titre de *Baron d'Andrié de Gorgier* par diplôme du 9 novembre 1789 entériné le 20 juin 1791. — Descendance éteinte.

ARMES : Coupé au premier de gueules au pal d'argent chargé de trois chevrons de sable; au second d'argent au cerf passant au naturel.

CIMIER : Une tête d'aigle de sable, couronnée et becquée d'or, lampassée de gueules.

5. D'ANET. — Très ancienne famille de ministériaux de la maison de Neuchâtel et dont plusieurs membres figurent comme chevaliers dès le XIIe siècle. — Eteinte au XIVe siècle.

ARMES : Inconnues.

6. D'ARBERG. — *Ulrich d'Arberg*, cadet de la maison de Neuchâtel, reçut en 1225 l'inféodation de la seigneurie de *Valangin* que sa famille posséda jusqu'à son extinction en 1518. Ses descendants conservèrent le titre et le nom patronymique de *Comtes d'Arberg*. Ils cherchèrent vainement à diverses reprises à secouer la suzeraineté du comte de Neuchâtel et à faire de Valangin soit une baronie immédiate de l'Empire soit un Etat souverain. (Voir *des Pontins*).

ARMES : *De gueules au pal d'or chargé de trois chevrons de sable.*

CIMIER : Un bonnet haut de formes, aux pièces de l'écu, surmonté d'un plumet en forme de boule.

7. D'ARENS. — Très ancienne famille de ministériaux dont quelques membres figurent comme chevaliers au XIIe siècle et qui paraît s'être éteinte au siècle suivant.

ARMES : Inconnues.

8. D'ARSENT. — Ancienne famille noble de Fribourg, éteinte et dont quelques membres ont figuré au nombre des vassaux des comtes de Neuchâtel.

ARMES : Parti d'argent et de gueules à 2 roses posées de fasce, de l'un dans l'autre.

CIMIER : Un dragon naissant de sable.

9. D'ASNENS. — Ancienne famille noble de Fribourg, seigneurs de Dellay. Divers membres de cette famille, titrés de « *milites* » et « *domicelli* » paraissent avoir tenu quelques fiefs dans le comté de Neuchâtel au XIIe et au XIIIe siècle.

Descendance émigrée en France au commencement du XVIIe siècle.

ARMES : D'azur au lion d'or : brochant sur le tout aux jumelles de même posée en bande.
CIMIER : Un lion naissant d'or.

10. D'AVY. — *Jean-Frédéric de Madrutz (Madrucci), comte d'Avy*, marquis de Suriane, seigneur piémontais, mari d'*Isabelle, fille de René comte de Challant, baron de Valangin*, laquelle obtint en 1565 devant les Trois Etats, l'investiture de la Baronie de Valangin. Il reçut lui-même en 1573 le serment de ses sujets mais fut dépossédé par sentence arbitrale en 1576 en faveur du comte de Torniel son beau-frère.

ARMES : Ecartelé au 1er et 4e bandé d'argent et d'azur de six pièces ; au 2e et 3e de sable à un mont à trois coupeaux d'argent chargé d'un chevron de gueules ; sur le tout d'or à un gonfanon de gueules.

11. BAILLODZ. — Vieille famille bourgeoise qui fournit au XIVe et au XVe siècle des châtelains du Vautravers, des chanoines de Neuchâtel et des capitaines ; éteinte dans les premières années du XVIe siècle son nom fut relevé par *Claude Petitpierre* fils de *Jeanne Baillodz* dernière du nom.

Ce *Claude Baillodz*, châtelain du Vautravers, reçut de Jeanne de Hochberg, par lettres du 19 novembre 1534 le droit d'acquérir et de posséder, lui et les siens le fief noble de Treytorrens. Il acquit de même en 1537 une partie du fief du Grand Jacques de Vautravers et reçut de la même princesse des *lettres de noblesse* datées du 13 mars 1538. Il assista aux audiences au rang des vassaux.

Descendance éteinte au XVIIIe siècle.

ARMES : De gueules aux deux chevrons entrelacés d'argent, dont l'un renversé.
CIMIER : Un buste d'homme sans bras vêtu aux pièces et émaux de l'écu.

12. BALLANCHE. — *Simon Ballanche*, bourgeois de Neuchâtel, capitaine au service de France acquit en 1594 le fief de Bellevaux. Il en reçut l'investiture le 28 janvier 1595 en même temps que des lettres de noblesse de Marie de Bourbon.

Simon Ballanche ne laissa qu'une fille qui apporta le fief de Bellevaux chez les Merveilleux.

ARMES : D'azur au chevron (alias à la fasce) d'argent accompagné en chef d'une mollette d'or, en pointe d'un croissant du second.

13. BARBIER. — *Abraham Barbier*, bourgeois de Boudry, enrichi dans le commerce, fut anobli par le roi Frédéric-Guillaume Ier, le 28 juin 1727. Le diplôme fut entériné le 1er décembre de la même année ; il présente cette particularité qu'il indique comme motifs, outre la fidélité et le dévouement du bénéficiaire au service du roi, les mérites du « docte et spectable ministre Choupard, oncle de sa femme » (Marguerite de Chambrier).

Descendance éteinte au commencement du XIXe siècle.

ARMES : « *De gueules à la bande d'or chargée de trois vols d'aigle de sable, accompagnée de trois croisettes du second, deux en chef et une en pointe.* »
CIMIER : « *Un double vol d'aigle de sable déployé en dedans* (*sic.*) »

14. BARILLER. — *Jean Bariller*, conseiller d'Etat et commissaire général, fut anobli sous la date du 24 juillet 1550 par le gouverneur Georges de Rive qui érigea en fief en sa faveur divers biens sécularisés du prieuré de Corcelles. En raison de l'origine singulière de sa noblesse Jean Bariller ne fut pas appelé à siéger aux audiences; néanmoins ses fils obtinrent du Conseil d'Etat le 1er Septembre 1568 la reconnaissance de leur noblesse et l'enregistrement du diplôme de leur père.

Descendance éteinte au XVIIIme siècle.

ARMES : « *D'azur au compas de tonnelier d'or.*

CIMIER.

Das Künstlerwappen in der Schweiz.

Von Josef ZEMP.

Künstlerwappen auf der Decke von Igels im Landesmuseum.

Kunst- und Dekorationsmaler bedienen sich heute so gern des roten Schildes mit drei weissen Schildchen darin, dass die Frage nach Alter und Ursprung dieses beliebten Abzeichens des Malerberufes sich wie von selber einstellt. Am eingehendsten hat sich bis jetzt der Heraldiker F. Warnecke damit beschäftigt. Seine Studien sind in einer Abhandlung niedergelegt, deren Bilderschmuck nebst einigen Ausgeburten modern-altdeutschen Stiles zahlreiche Reproduktionen alter Darstellungen enthält [1]). Vermag ich auch dem Malerwappen nicht gleich Warnecke « den unbeschreiblichen Duft und Zauber der Volkssage und Volkstümlichkeit » abzufühlen, so halte ich es doch der Mühe wert, die Ausführungen dieses Verehrers deutscher Renaissance mit einigen ihm unbekannten Belegen aus der Schweiz zu ergänzen.

Über den Ursprung des Künstlerwappens wollen uns verschiedene Sagen belehren [2]). Kaiser Maximilian hätte nach der einen das Wappen dem Albrecht Dürer verliehen, von welchem es alle Maler-Innungen in der Folge übernommen hätten. Nach einer anderen Legende hätten die im XV. Jahrhundert angeblich am Bau des Münsterturmes von Strassburg betätigten « Junkheren von Prag » zuerst dieses Wappen geführt und anlässlich eines Streites mit den Herren von Rappoltstein, die ebenfalls drei Schildchen im Wappen führen, durch

[1]) *F. Warnecke.* Das Künstlerwappen. Ein Beitrag zur Kunstgeschichte. Berlin 1887.

[2]) Warnecke, S. 18 u. f.

Kaiser Sigismund bestätigt erhalten; von ihnen sei es dann auf alle Maler übergegangen. Beiden Sagen begegnet das Ungeschick, dass schon viel früher das Vorkommen des Künstlerwappens nachzuweisen ist, und die Entstehung der Wappenmäre über die Junkheren von Prag hat ein Kunsthistoriker neulich aus einer Verwechslung mit dem Meisterschildchen des Johann Hültz, des Werkmeisters am Strassburger Münsterturm, erklärt [1].

Aus der ursprünglichen Gemeinschaft des Schildmacher- und Malerberufes erklärt sich die Entstehung des Wappens wohl am ungezwungensten. Die von L. Clericus entwickelte Ansicht, das Künstlerwappen stelle nicht drei Schildchen, sondern drei Farbentöpfe dar [2], wird wenig Beifall finden, so lange keine besseren Beweise dafür erbracht werden, als der, dass die Gipsabgüsse von drei alten Farbentöpfen, wenn man sie schlecht photographiert, ein dem Malerwappen ähnliches Bild ergeben können, und dass einmal ein Maler zu Goslar das an einer alten Fassade gemalte Künstlerwappen als Darstellung von drei Farbentöpfen erklärte. Gerade die ältesten Malerwappen stellen unzweifelhaft Schilde dar, und in späteren Zeiten folgen dieselben stets so genau den heraldischen Stil- und Modeformen, dass an Farbentöpfe auch nicht ein einziges Mal im Ernst gedacht werden könnte, ganz abgesehen davon, dass die Abzeichen zu allen Zeiten ausdrücklich als Schilde gedeutet wurden. Fast noch einfältiger als diese Farbentopftheorie erscheint die Ansicht, die Schildchen sollten die drei Künste Architektur, Malerei und Plastik symbolisch vergegenwartigen [3].

Die Zeit des Auftretens des Künstlerwappens muss wohl mit der Entstehung von Maler-Innungen und Gewerkschaften zusammenfallen. Die zwei ältesten sicheren Beispiele sind denn auch wirklich Abzeichen ganzer Maler-Corporationen: das Wappen in einem um 1350 von der Schilderzunft gestifteten Fenster im Münster zu Freiburg i. B., und der wohl gleichzeitige Siegelstempel der Malerzunft jener Stadt [4]. Belege aus späterer Zeit sind sehr häufig. Unter den schweizerischen ist das Wappen der *Basler Himmelzunft* insofern beachtenswert, als die Farben der Schildchen hier nicht weiss in rot, wie gewöhnlich, sondern umgekehrt sind.

Haufiger noch als zur Repräsentation bestimmter Innungen dient das Künstlerwappen als Emblem des Malerberufes überhaupt [5]. In dieser Weise erscheint es auf dem Titelblatt des *Wappenbuches der Solothurner S. Lukasbruderschaft* [6], das in der Mitte in ovaler Cartouche den Evangelisten Lukas zeigt, wie er die Madonna malt; die vier Ecken enthalten Schilde mit Abzeichen der verschiedenen in der Bruderschaft vereinigten Künste: links oben das Malerwappen, rechts in rotem Felde Becher, Kette und Boraxbüchse als Embleme der Goldschmiedekunst, links unten der Bildhauerschild mit Klöppel, Meissel und einem Torso, rechts die Gerate von Kupferstechern oder Glasmalern.

---

[1] *Josef Neuwirth*. Die Wappensage der Junkeren von Prag. Zeitschrift für bildende Kunst. VII. 1896. S. 85 u. f.

[2] *L. Clericus*. Das sogenannte Künstlerwappen. Zeitschrift des bayrischen Kunstgewerbevereins in München. 1892. S. 12.

[3] Ihr ungenannter Urheber brachte sie in der Leipziger Illustrierten Zeitung. 1875. Nr. 1040.

[4] Warnecke. S. 22 u. 23.

[5] Zahlreiche deutsche Beispiele bei Warnecke. S. 43 u. f.

[6] Vgl. *Amiet*. Solothurns S. Lukasbruderschaft. Neujahrsblatt des solothurnischen Kunstvereins. 1850. Das Wappenbuch befindet sich im Solothurner Gemeindehause.

Die drei Schildchen als Abzeichen ihres Berufes pflegten die Maler oft auf ihren Werken anzubringen, ohne diesem Gebrauche irgend eine tiefere Bedeutung beizulegen als etwa die, dass das betreffende Werk von einem berufsmässig arbeitenden Maler ausgeführt sei. Tritt das Malerwappen zu einer Namensbezeichnung oder zu einem Monogramme, so bedeutet es oft wohl nicht viel mehr, als das Wort « pinxit ». In dieser Weise verwendet *Gregorius Sickinger* das Malerwappen in einer Cartouche auf seinem Stadtprospekt von Freiburg i./Ue., von 1582 [1]). Ähnlich *Daniel Lindtmayer*, wenn er auf einem 1572 datierten Scheibenriss die Darstellung einer Malerwerkstätte mit dem Künstlerwappen begleitet, oder wenn er dasselbe auf einem anderen Glasgemäldeentwurf bei der Darstellung eines Schiessens auf der Bulge der Zeigers anbringt [2]). Wieder ohne besondere Bedeutung erscheint das Malerwappen auf den aus dem XVI. Jahrhundert stammenden, 1740 restaurierten Wandmalereien an der Nordseite des Beinhauses zu *Baar* (Kt. Zug), und in Verbindung mit den Initialen H. v. H. auf einem 1614 datierten Bilde der Beweinung Christi in der S. Michaelskapelle zu *Bischofszell*.

Erhöhtes Interesse erwecken die verschiedenartigen Beziehungen zwischen dem Malerschilde und dem persönlichen Wappen einzelner Künstler.

Der einfachste Fall ist der, dass das Malerwappen ohne weiteres auch als persönliches verwendet wird. Warneckes Zusammenstellung enthält eine Anzahl Beispiele, zum Teil schon aus sehr früher Zeit [3]). Im Solothurner S. Lukaswappenbuche gehört der 1587 eingetragene *Hans Schilt* (fol. 3) hierher. Hier lag allerdings die Übereinstimmung schon wegen des redenden Wappens nahe.

In anderen Fällen wird das allgemeine Malerwappen durch Veränderung der Farben zum persönlichen gemacht. Ein Beleg aus dem XV. Jahrhundert, freilich nicht der älteste bekannte [4]), findet sich auf der dem schweizerischen Landesmuseum gehörenden Holzdecke aus der S. Sebastianskapelle zu *Igels* im Lugnez, von 1495. Unter den zahlreichen, höchst interessanten Wappen, mit denen die Deckenfriese bemalt sind, befindet sich auch das des Meisters Gregorius von Panix, der sich inschriftlich als Schöpfer der Decke genannt hat [5]) (Fig. 1). Der Schild zeigt in Blau drei rote Schildchen — eine ganz unheraldische Farbenzusammenstellung; auf die interessante Helmzier will ich später zurückkommen. In dieser Weise dürften auch andere Familienwappen, welche die Malerschildchen mit veränderten Farben zeigen, enstanden sein. So etwa das Manneswappen auf einer Scheibe von ca. 1520 im Kreuzgange des Klosters *Wettingen* [6]), mit drei weissen Schildchen in Blau, gewiss kein Zunft- sondern ein Familienwappen.

(Fortsetzung folgt.)

---

[1]) Vgl. *F.-A. Zetter* und *J. Zemp*. Gregorius Sickinger. S. A. aus dem Anzeiger für schweiz. Altertumskunde, Solothurn 1896, S. 5. — Durch einen ungeschickten Restaurateur wurde das Schildchen nach unten spitz gemalt.

[2]) Katalog der Auction 50 bei Amsler und Ruthardt, Berlin 1895 (Scheibenrisse), Nr. 16 und 37.

[3]) Der Nürnberger « Ernst Maler » von 1347 ist etwas zweifelhaft, da er erst in einer Wappensammlung von 1555 vorkommt (Warnecke, S. 22); alte Belege sind noch : « Peter Maler zu enns » von 1407/8, in Sancti Christophori am Arlperg Bruederschaftsbuch, Bl. 67 (W. S. 24), Ulrich Springinklees, Wandmalerei von 1526 im Apothekerstübl zu Bruneck im Pustertale (abgeb. bei Warnecke, S. 11 †).

[4]) Die ältesten Beispiele finden sich vielmehr in « Sancti Christophori am Arlperg Bruederschaftsbuch » von 1407 und 1408 : « Heuni RankWiler Maler ze Wltkilich » und « Hans Maler » (Warnecke, S. 25). Ueber das im K. K. Geheimen Haus-, Hof- und Staatsarchiv zu Wien aufbewahrte Originalmanuscript siehe *Zimmermann*, im Jahrbuch der Kunstsammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses. Wien 1885, S. CLVI u. f.

[5]) Die bisher überall falsch wiedergegebene Inschrift lautet : « Dis werck ist gemacht dom an zalt von der geburt cristi mcccclxxxx iiij jar mestar Gregorius Bu(r)gar von Banitzz hat es gemachzz. »

[6]) Nordflügel, II, 9; abgebildet bei *Dr. H. Lehmann*, Führer durch die ehemalige Cisterzienserabtei Wettingen. Aarau 1894. Taf. IV.

Quatre Ex-libris de Martin Martini

Par Jean Gellet.

Si nous avions à nous prononcer sur la valeur artistique des ex-libris suisses, nous n'hésiterions pas à placer en très bon rang ceux dessinés et gravés par l'artiste grison Martin Martini, bien connu par ses deux plans des villes de Lucerne et de Fribourg et d'un certain nombre de portraits et d'autres gravures qui révèlent un incontestable talent.

Les données sur la vie assez mouvementée de Martin Martini ne sont pas très abondantes et présentent plusieurs lacunes importantes. On n'est pas même exactement fixé sur l'année de sa naissance. Il paraît être né vers 1562 à Ringgenbert dans le canton des Grisons. Il aurait, dans son pays d'origine trempé dans une affaire de faux monnayage qui l'obligea à s'expatrier et à chercher un refuge à Lucerne où pour se procurer les actes de légitimation indispensables, il aurait contrefait des sceaux. Il n'en obtint pas moins la bourgeoisie de la ville en 1593, après son admission dans la corporation des orfèvres. Son mariage, en secondes noces, avec une lucernoise, Barbara von Wyl, aura sans doute facilité son établissement à Lucerne.

Pendant son séjour dans cette ville, Martini grave un portrait de Thomas de Rheinfels, une planche consacrée à Nicolas de Flue, une naissance de Christ, et une madone avec l'Enfant, enfin son plan de Lucerne qu'il termina en 1601. Cette même année, probablement par suite de désagréments que lui avait attirés son humeur querelleuse, il fut un peu arbitrairement expulsé de Lucerne. Dès lors, la trace de son séjour se perd pendant quelques années qui furent cependant fructueuses en œuvres intéressantes parmi lesquelles nous nous bornerons à citer les planches du Speculum Pœnitentiæ Mariæ Magdalenæ, un portrait du maître de la monnaie de Schaffhouse Wegerich et une planche représentant un chevalier armé de toutes pièces (peut-être St-Bernard) qui compte parmi les œuvres les plus parfaites de l'artiste.

Dès 1605 Martini se trouve à Fribourg où il grave le plan de la ville, une Sainte-Cécile et une bataille de Morat; après quatre ans de séjour sur les bords de la Sarine il prend du service auprès du comte Spinola à la monnaye de Tassarolo, mais il était déjà mort le 6 mai 1610 [1].

Notre but étant simplement de faire connaître quelques travaux héraldiques de Martini, nous nous en tiendrons à ces renseignements sur quelques-unes des principales œuvres d'un artiste qui, malgré des défaillances évidentes, est en Suisse un des meilleurs de l'époque. L'éducation artistique lui fait défaut mais il joint à une technique accomplie un sentiment inné de la forme et du beau.

Comme la plupart des graveurs en renom, Martin Martini n'a pas dédaigné de mettre son burin au service de bibliophiles, et d'exécuter pour eux quelques-unes de

[1] Von Hendeke, die Schweizerische Malerei im XVI Jahrhundert.

Ex-libris de Diesbach

ces planches de petites dimensions, destinées à affirmer la propriété d'un livre et qui sont connues sous le nom d'ex-libris. Nous en connaissons quatre signés de la marque de notre artiste (deux M entrelacés) et nous allons les passer rapidement en revue.

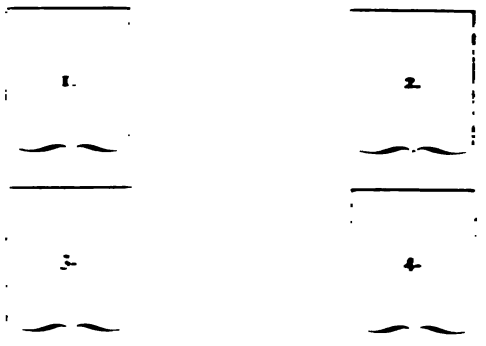
Le plus ancien qui remonte à l'époque lucernoise de Martini est l'ex-libris de Bernard **Göldli de Tieffenau,** protonotaire du Saint-Siège apostolique et chanoine des églises de Bâle et de Beromünster. C'est une belle planche purement héraldique, d'un dessin sobre et vigoureux. Au centre, les armes de Göldli, écartelées de celles de sa mère,

selon l'usage observé par les chanoines de Beromünster jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; aux angles, celles des quatre quartiers du chanoine, suivant la filiation ci-jointe:

1.	3.	2.	4.
Henri Göldli bourgmestre de Zurich, capitaine de Grandson, chevalier ✠ 1524.	Barbara de Peyern.	N. N. Rot de Fächingen	N. N. Kemmerer de Dalburg.
Rennward capitaine, armé chevalier par Louis XII devant Gênes en 1507, ✠ 1557.		Afora Rot de Fächingen.	
Rennward Göldli [1] chanoine ✠ 1600.			

[1]) Nous sommes redevables de ces renseignements à M. G. Meyer am Rhyn auquel nous exprimons nos meilleurs remerciements.

Il est à remarquer que dans l'ordre des ecussons, l'artiste a péché contre les règles admises pour les quartiers en intervertissant les places assignées à la grand'mère paternelle et au grand-pere maternel. Il aurait dû disposer les armoiries comme suit :



tandis qu'il a mis le n° 2 a la place du 3 et *vice-versa*.

Les quatre armoiries mentionnées se blasonnent ainsi :

Göldli : d'argent à 2 roses de gueules, coupé de même à une fleur de lys renversée, au pied nourri du premier.

Rot de Forschingen : d'argent a 2 poissons adossés de gueules.

Peyern : d'argent à 3 chapeaux antiques d'azur, liés de gueules.

Kammerer von Worms, baron de Dalberg d'or, emmanché d'azur de trois pièces, celles-ci chargées de 7 fleurs de lys rangées en pals 2, 3, 2 d'argent.

La planche que nous venons de mentionner et dont le cuivre se trouve encore à Lucerne, est datée de 15 98; le chanoine Göldli n'a pas joui longtemps de son bel ex-libris, car il mourait deja en 1600 à Fribourg en Brisgau.

Les trois autres ex-libris de Martin Martini ont été faits pendant son séjour à Fribourg, pour des amateurs de cette ville. Le premier, portant la date de 1606, est celui de Philippe de **Stavay** ou **d'Estavayer** en allemand Steffis) auquel M. Max de Diesbach a déja consacré une étude détaillée dans les *Archives héraldiques* année 1895. Nous y renvoyons le lecteur et nous nous bornons à reproduire en tête de notre article, pour mémoire, cette élegante petite planche; ici encore il s'agit d'une œuvre purement héraldique.

Tout autre est le caractère des deux derniers ex-libris qu'il nous reste à indiquer et qui présentent une grande analogie entre eux. Ici tout en conservant des armoiries comme motif central, l'artiste s'est mis en frais de composition, en empruntant le secours de l'allégorie, et l'on ne peut méconnaître dans ces deux planches, l'influence de l'art italien. Peut-être avait-il dans l'intervalle qui sépare ses séjours à Lucerne et à Fribourg fait un voyage en Italie.

L'ex-libris **Techtermann** a été gravé en 1608 pour Guillaume Techtermann, né en 1551. Il fut membre du Conseil des Deux-Cents de Fribourg en 1576, chancelier de 1579 à 1584, bailli de Gruyères de 1584 à 1589 et sénateur en 1601 jusqu'à sa mort survenue en 1618. C'était, nous dit M. Max de Diesbach un homme très versé dans les lettres grecques et latines. Il avait réuni une belle bibliothèque qui existe encore en partie aujourd'hui. Sa femme était Françoise Gonel. Cet ex-libris qui est anonyme, une place étant réservée pour l'inscription manuscrite d'un nom, paraît avoir servi à plusieurs

membres de la famille, entre autres au fils du précédent Pierre Techtermann né vers 1580, bailli de Grandson en 1610, sénateur en 1622 et décédé en 1652. C'est son nom

qu'il a ajouté avec la date de 1649, à l'exemplaire que nous reproduisons ci-joint. L'ordonnance de cette planche est claire et limpide.

L'ovale portant l'inscription sépare nettement les armoiries de l'encadrement qui est divisé en champs distincts, par quatre cartouches dont deux, aux côtés renferment des têtes d'ange; celui du haut donne le monogramme I H S avec les clous de la passion, tandis que le quatrième laissé en blanc, peut recevoir un numéro ou une date. Les figures allégoriques des angles, remplissent convenablement le champ qui leur est assigné. Elles représentent la Justice, la Vérité, la Pureté et la Force. La partie héraldique est traitée avec goût, peut-être le casque est-il un peu trop petit en proportion du cimier et de l'écu, mais à Fribourg nous nous trouvons à la limite des habitudes allemandes et françaises; les lambrequins sont d'un bon dessin. Les lettres B (blau) et G (Gold) qui se trouvent tout auprès, en indiquent les émaux qui sont en effet ceux de l'écu: d'or au soc de charrue d'azur posé en bande. Ici il se trouve en barre, les armes étant contournées.

L'ex-libris **Diesbach** que nous donnons en une planche hors texte, ressemble dans ses grandes lignes, de tout point au précédent. Cependant, il est de plus grandes dimensions et l'artiste s'est davantage abandonné à son inspiration, sans se laisser arrêter dans le dessin par les lignes de l'encadrement intérieur. C'est ainsi que dans son exubérance, il fait empiéter sur l'ovale, les deux figures supérieures qui touchent aux lambrequins. La tranquillité harmonieuse en souffre peut-être un peu, mais l'œuvre en est plus vivante, d'autant plus que les figures, qui sont au repos dans l'ex-libris Techtermann, ont ici une attitude plus entreprenante. Ce sont à peu près les mêmes allégories;

nous retrouvons la Justice; la Force a prouvé sa vigueur en brisant la colonne qu'elle tient entière dans la planche précédente; la position de la Vérité est bien hardie; cette femme, on le sent, ne représente pas seulement la vérité, elle ne se fera pas faute à l'occasion, de dire des vérités! Une seule allégorie a été changée; la Pureté versant de l'eau limpide a été remplacée par la Foi qui occupe la première place, tenant d'une main la croix, de l'autre les espèces eucharistiques. Les pièces d'or de l'écusson se détachent avec relief du champ de sable, les lions sont d'un bon modèle et si les lambrequins sont un peu touffus, ils participent de l'exubérance générale de l'œuvre.

Anonyme également, ce superbe ex-libris a été gravé en 1609 pour Georges de Diesbach, seigneur de Torny, né en 1578, mort en 1648, et passa à son fils Jost, chef de la branche de Belleroche né en 1608, capitaine au service de France, bailli de Romont et mort vers 1663. La bibliothèque pour laquelle cette planche a été exécutée n'existe plus. Il faut croire qu'elle a été victime de quelque destruction; si elle n'avait été que dispersée, l'ex-libris ne serait pas si rare.

Martin Martini dont la valeur morale laissait beaucoup à désirer, était incontestablement un dessinateur et un graveur de talent; s'il n'était pas spécialiste en art héraldique, les quatre petites planches reproduites de grandeur naturelle, que nous venons d'étudier, sont de nature à donner une idée non moins favorable de ses capacités dans ce genre, que celles révélées par ses autres travaux, d'une plus grande envergure.

Die Siegel des Kanzleramtes in Chur.

Von F. Jecklin, *Stadtarchivar.*

Mit einer Lichtdrucktafel.

In karolingischer Zeit wurden die dem König als Reichsoberhaupt zustehenden Reichsvogteien durch Gaugrafen verwaltet. Nachdem aber die gekrönten Häupter angefangen hatten die Regalien zu verkaufen, oder in anderer Weise zu veräussern, ging auch beispielsweise die Reichsvogtei zu Chur zuerst auf die Freiherrn von Vaz und im Jahre 1299 nach erfolgter Auslösung der auf derselben lastenden Pfandschuld auf Bischof Syfrid von Chur über.

Als nunmehriger Inhaber dieser Reichsvogtei, vielleicht auch in der Eigenschaft eines Territorialherrn, konnte nun der Bischof eine Reihe von Ämtern in der Stadt Chur besetzen.

Von solchen sind hier zu nennen :

1. Der Reichsvogt, der im Gebiete der alten Cent Chur, also mit Einschluss der Gemeinden Ems, Felsberg, Tamins, Maladers, Malix, Zizers unter Zuzug von Eidschwörern über das Blut und über Frevel richten musste.

2. Der Vizdom sprach über Geldschulden, Eigentum und nicht bischöfliche Lehen, er übte die freiwillige Gerichtsbarkeit aus, hatte auch die Aufsicht über die bischöflichen Lehen.

3. Der Ammann bekleidete die Stelle des jetzigen Marktaufsehers, war auch gleichzeitig Marktrichter.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14

4. Der Proveid musste Marchen setzen und darüber wachen, dass öffentlicher Boden nicht überbaut, auf Liegenschaften bestehende Rechte nicht verletzt wurden.

Ausser diesen vier eigentlichen Beamten bestellte der Bischof auch in der Stadt Chur den Kanzler.

Über Einsetzung und Pflichten dieses Kanzlers unterrichten uns zwei im bischöflichen Archiv zu Chur liegende Documente.

Cartular R. das « Buoch der Vestinen so dem Stifft Chur zuhörendt, ouch der Emptern, so ein herr und Bischof von Chur zuo verlihen hat, etc. » sagt über den Kanzler, pag. 30.

Cantzler. Item ain bischoff hat och ze setzen in der statt ze Chur ain cantzler, wer im dazu gefellig. Ain cantzler hat ain insigel mit ainem adler und sol und mag besigeln, wenn man in anruft umb all weltlich sachen und sol das nieman verzihen, weder burgern noch ussluten. Desselben cantzlers recht findet man och verschriben in der statt rodel. Der cantzler sol och sin bi dem proveide und aidswerer so si anlegent, die da bekumbert die offen strasse und sol inen ûss ir sachen zwurent im iar, so man vogts gericht wil han, davon wirt im och zu iedem vogt gericht 1 fræfel voruss.

Ergänzt wird diese Bestimmung durch einen Absatz in den um Mitte des XIV. Jahrhunderts entstandenen Stadtordnungen von Chur, woselbst die Rechte des Kanzlers folgendermassen angegeben werden (*Mohr.* III. 215) : « Des cantzlers recht ist, swenn vogtes gericht ist, so sol er ain schriber dar gen, der die schulda schrib und er sol ain schuld an bluot nemen, welch er wil und vor wenlichen, er sol ouch der cantzlerie insigel gen aim burger gen dem andrem umb XII billian, aber die gest sond beliben mit sinem willen, wölti aber er ze hert sin, so sol es stan an zwain des rates. »

Halten wir diese zwei Urkundestellen mit dem am Anfang Gesagten zusammen, so geht daraus ungefähr folgendes hervor :

Die Wahl des Kanzlers durch den Bischof ist eine ganz freie, immerhin scheint es als Regel gegolten zu haben, denselben aus der Reihe der Churer Bürger zu nehmen, da sich die meisten « burger ze Cur » schreiben.

Wie es das Amt mit sich brachte, mussten diese Kanzler, welche die Urkunden nicht nur besiegelten, sondern auch selbst verschrieben, dem Gelehrtenstande angehören.

So nennt sich beispielsweise Johann von Meringen, der in den Jahren 1385-1386 als Kanzler vorkommt, schon 1380 : Johannes preconis de Meringen Constantiensis dyocesis doctor puerorum Cur. publicus auctoritate imperiali notarius Curiensis iuratus (*Mohr.* IV. 39).

Auch nachdem Meringen in seiner Eigenschaft als Kanzler durch Jäkli Boyg ersetzt worden war, urkundet er noch 1389-1396 als öffentlicher Notar.

Die Hauptaufgabe des Kanzlers ist die Besiegelung von Urkunden in weltlichen Sachen, — kirchliche Gegenstände gehörten vor den geistlichen Richter in Chur. Ein Zwang dies gerade durch den Kanzler tun zu lassen, gab es nicht ; tatsächlich werden während dem ganzen Zeitraum, da Kanzler in Chur vorkommen, Urkunden auch durch andere Amtsstellen oder durch Private besiegelt.

Dagegen der Kanzler war verpflichtet für Einheimische und Fremde die Besiegelung vorzunehmen « wenn man in anruft », hiefür bezog er von den Churern 12 Billian, Fremde konnte er nach seinem Gutfinden taxiren, immerhin stund denselben bei offenbaren Überforderungen die Appellation an zwei Ratsmitglieder offen.

Das Amtssiegel zeigt von Anfang an den einfachen Adler, die Umschrift enthält den Namen (zuerst nur Vornamen) und den Amtstitel des Kanzlers [1]). Wird Vogtgericht gehalten, so muss der Kanzler den Schreiber stellen, auch dem Proveid und den Geschwornen beistehen. Für jede Gerichtssitzung bezieht er als Entschädigung eine Frevelbusse zum voraus.

Man könnte annehmen, es würden — wenn nicht schon in der Zeit, da die Freiherrn von Vaz Inhaber der Reichsvogtei waren — doch gleich nach der im Jahr 1299 erfolgten Erwerbung dieser Pfandschaft durch das Bistum, diese Kanzler siegelnd auftreten.

Dem ist jedoch nicht also; vielmehr siegeln 1286 der Propst und die Stadt gemeinsam einen Schenkungsbrief (*Mohr.* II. 44) und noch am 22. September 1303 wird ein vom Stadtammann Gaudenz dem Bischof Syfrid resignirtes Lehen betreffend den Churer Zoll mit dem Stadtsiegel [2]) bekräftigt (*Mohr.* II. 178).

Als Siegler von Urkunden treten, nach dem noch vorhandenen Urkundenmaterial zu schliessen, die Kanzler erst 1311 auf (*Mohr.* II. 226).

Wie schon aus dem Buch der Ämter hervorgeht, war Niemand gezwungen, sich zur Besiegelung von Urkunden des Kanzlers zu bedienen; doch wurde von dieser Einrichtung gleich nach ihrem ersten Auftreten, namentlich von solchen, die kein eigenes Siegel besassen, häufig Gebrauch gemacht, so z. B. erklären schon am 3. Februar 1327 Gaudenz von der Badstuben und seine eheliche Wirtin in Chur in einem Kaufbrief um einen Garten daselbst, « und wan wir aigenr insigel nicht enhant, so hieszen wir des Kantzlers ze Cur insigel henken an disen brief ze ainem gantzen und staten und offen urkünde und sicherhait dirre vorgeschriben dingen » (*Mohr.* II. 284).

Häufig kam es auch vor, dass der Kanzler nicht allein siegelte, sondern hiezu andere Beamte, wie beispielsweise 1444 der Stadtammann, 1447 der Stadtamman und der Vizdom, oft auch nur Private beigezogen wurden.

Gegen Ende des XV. Jahrhunderts hangen das Siegel des Kanzlers und dasjenige der Stadt an ein und derselben Urkunde, ja es kam sogar vor, dass im Jahre 1471 Nicolaus de Dux sowohl in seiner Eigenschaft als Bürgermeister, als auch in der eines Kanzlers die nämliche Urkunde besiegeln konnte.

Für die Datierung lückenhafter Urkunden ware es von praktischem Wert, wenn sich eine vollstandige Reihenfolge der Kanzler aufstellen liesse; doch stösst ein derartiger Versuch auf Schwierigkeiten.

Für den Beginn der Reihe fehlt es an Urkunden und die wenigen in Betracht kommenden Stücke aus den Jahren 1311, 1312, 1319, welche noch vorhanden sind, nennen keine Namen der Kanzler; die Siegel, die dies wahrscheinlich tun würden, sind abgerissen.

---

[1]) An dieser Stelle spreche ich den Herrn Ch. Conradin in Chur und Custos E. Hahn in St. Gallen den besten Dank aus für die Anfertigung der Siegelabgüsse.

[2]) Im Jahre 1282 tritt die Stadt Chur zum ersten Mal siegelnd auf (*Mohr.* II. 12). Das schildförmige Siegel hat die Umschrift: SCIVITATIS CVRIEN. Um die Mitte des XIV. Jahrhunderts, z. B. 1355 sodann und durch das ganze XV. Jahrhundert bediente sich der Rat des noch jetzt vorhandenen Stempels: stehender Steinbock im Stadtthor. Umschrift: ✠ S . IGILVM . CIVIVM . CIVITATIS . CVRENSIS. Es ist also jedenfalls Irrtum oder Verwechslung, wenn hie und da behauptet wird, die Stadt Chur habe einmal den Adler im Siegel gefahrt. Der Adler kommt in der reichsstädtischen Bewegung im XV. Jahrhundert auf Bannern, Thoren, Tarmen und andern öffentlichen Bauten vor, nicht aber auf Siegeln. (Die bez. Acten s. in Jecklin F., Chur als Reichsstadt, 1895.)

Auf sicherm Boden stehen wir erst mit Egeno, der seit 1332 zu verschiedenen Malen auftritt. Gegen Ende des XIV. Jahrhunderts werden die Kanzlersiegel häufiger und für das XV. Jahrhundert lässt sich die Reihe ziemlich vollständig geben, weil das Stadtarchiv Chur aus dieser Periode eine beträchtliche Anzahl Lehens- und Gültbriefe aufbewahrt.

Andere Fundorte der Kanzlersiegel sind im nachstehenden Kanzlerverzeichnis angegeben.

Gegen Ende des XV. Jahrhunderts werden die auf diese Weise besiegelten Urkunden immer seltener und nach Ablauf vom ersten Viertel des folgenden Jahrhunderts scheint das Kanzleramt ganz erloschen zu sein, von nun an siegeln meistens Bürgermeister und Rat [1]).

Reihenfolge der Kanzler in Chur.

1311, 1312, 1319.	N. N. Mohr. II, 226, 229, 255.	
1322, 1329.	*Egeno.* — ✠ S . E . . . NI KANCELLARI C Bischöfl. Archiv.	51mm No 1.
1342.	*Johannes dictus Ganser.* — Necrologium curiense p. 156.	
1357.	*Konrad von Somerau.* — ✠ S'CHVNRADI DCI SVNROW . CANCELARII CVR. Wartmann Currät. Urk. 82.	40mm No 2.
1361-66.	*Gaudenz Zugg.* — ✠ S'GAVDECY DCI ZVGG [CAN] CELARII CVR. Stadtarchiv.	31mm No 3.
1380-82.	*Johann de Canal.* — S'IOH DE CANAL CANCELARII CIVITATIS CVR. Stadtarchiv.	34mm No 4.
1385-86.	*Johann de Meringen.* — ✠ S'IOHIS DE MERING . . . . . RII CVR. Familienarchiv Jecklin.	40mm No 5.
1386-1391.	*Jäckli Boyg.* — ✠ S'IACOBI . BOY CANZELLARII CIVITAT CVR. Stadtarchiv.	32mm No 6.
1392-1417.	*Simon Batlon.* — ✠ + S' + SIMON + BATLON + CANTZLER + ZE + CVR. Stadtarchiv.	40mm No 7.
1418-19.	*Heinz von Satteins genannt Gerster.* — ✠ S' HEINRICI GERSTER CANCELARII CIVITAT CVR. Stadtarchiv.	45mm No 8.
1420-51.	*Nicolaus de la Porta.* — ✠ S'NICOLAI DE LA PORTA CANCELARII CVRIES'. Stadtarchiv.	48mm No 9.
1454-56.	*Ulrich Kachel.* — SIGILLUM . ULRICI KACHEL CANCELARIUS . CVRIENS. Statarchiv.	40mm No 10.

[1]) Im Bistum Sitten kommen schon Ende des XII. Jahrhunderts Kanzler vor. Sie werden vom Domkapitel gewählt und legen in dessen Hände den Amtseid ab. Das Kapitel erlässt ums Jahr 1330 ein Reglement über Ausübung des Kanzleramtes und der Bischof droht 1335 dem Adel und den Bürgern von Martigny, welche sich der Tätigkeit der Kanzler widersetzen wollen, mit Excomunication, verbietet auch 1338 den Notaren, sich in die Geschäfte der bischöflichen Kanzler einzumischen. 1365 wendet sich das Kapitel von Sitten an Kaiser Karl IV. mit dem Gesuch um Bestätigung des Kanzleramtes und noch im selben Jahre trifft die gewünschte Urkunde ein. Bis Ende des XIV. Jahrhunderts führen die Walliser Kanzler kein eignenes Amtssiegel, deren Urkunden werden zumeist durch Zeugen bekräftigt. (Gremaud, F., Documents relatifs à l'histoire du Valais. Tom I-V.)

1456-93.	*Nicolaus von Dux.* — S . NICOLAI . DE DVX . KANCELARY . CVRIENSIS. Stadtarchiv.	43mm No 11.
1493-96.	*Nicolaus Gabler.* — SIGILVM . NICOLAI . GABLER . KANCELLARI . CVRIEN. Stadtarchiv.	41mm No 12.
1498-1502.	*Christian Byäs.* — CHRISTIAN . . . . . (unleserlich) Stadtarchiv Chur.	35mm No 13.
1504-20.	*Michel von Mont.* — MICHAHEL DE MVNT . CANCELARI . CVRIES. Stadtarchiv.	41mm No 14.

Armes de Guillaume de la Baume.

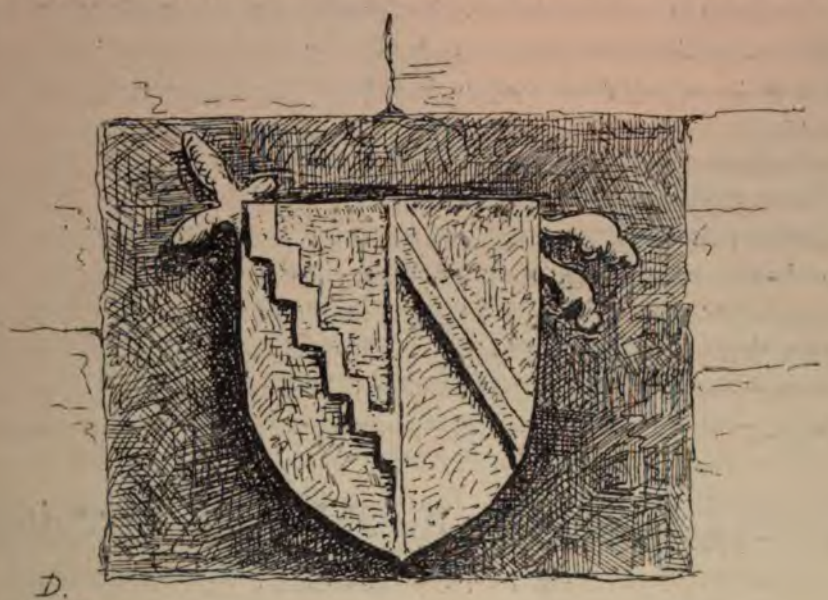
Par Max de Diesbach.

Les ruines imposantes du château d'Illens se dressent sur les bords de la Sarine, à environ deux lieues en amont de Fribourg; elles se composent d'un manoir à quatre étages pourvu à l'intérieur de cheminées monumentales, encore en parfait état de conservation et flanqué d'une tourelle octogone. Des ouvrages avancés, une enceinte de remparts, des fossés profonds augmentaient les moyens de défense naturels de cette petite forteresse. Les environs s'harmonisent fort bien avec la sévérité de ces ruines. Dans le bas est la Sarine décrivant une grande courbe entre les rochers escarpés, dominés par des hêtres et des sapins; de l'autre côté de la rivière sont les vestiges du château et du bourg d'Arconciel ainsi que le plus ancien sanctuaire de la contrée — la petite chapelle de St-Pierre de Treyvaux — au toit couvert de bardeaux et à la flèche élancée; le fond du tableau est formé par les Alpes de la Berra recouvertes de sombres forêts.

Illens fut possédé dès le XIIe siècle par les seigneurs de ce nom, puis il passa aux Englisberg, aux familles d'Oron, de Neuchâtel-Aarberg, de la Tour-Châtillon et enfin aux de la Baume-Montrevel, maison ancienne et puissante de la Bresse. Guillaume de la Baume succéda à son père, Pierre, vers l'année 1455; c'était un homme aussi versé dans la politique que dans le métier des armes. En 1468, il accompagne le comte de Romont à Liège et participe au siège de cette ville par le duc Charles de Bourgogne. Quand Pierre de Hagenbach vint prendre possession du comté de Ferette et du landgraviat d'Alsace, Guillaume de la Baume était à ses côtés. Lors des cérémonies funèbres qui eurent lieu à Dijon, en 1473, pour la translation des cendres du duc Philippe le Bon, il portait le pennon armorié du défunt. Chevalier de la Toison d'Or, chambellan du duc de Bourgogne et du roi Charles VIII, gouverneur du pays de Bresse pour le duc de Savoie, il était d'abord l'ami de ses voisins de Fribourg. Lorsque le seigneur d'Illens vint dans nos contrées, en 1474, les Fribourgeois lui firent fête à l'abbaye des chasseurs et ils lui vendirent deux arquebuses de rempart.

Cependant lorsque la guerre éclata entre les Confédérés et la Bourgogne, le sire de la Baume prit le parti du duc. La position de son château était menaçante pour Fribourg; l'ennemi aurait pu s'en servir comme d'un point d'appui pour assurer ses opérations. Afin de détruire ce premier obstacle, les Fribourgeois et les Bernois décident l'attaque d'Illens et ils mettent leurs troupes en campagne le 4 janvier 1475, sous les

ordres de Vögilli et Jean Amman de Fribourg, de Wanner et de Hentzmann de Kunried, grand sautier de Berne. Les assiégés ouvrent d'abord un feu bien nourri qui fait beaucoup de mal aux Confédérés; mais ceux-ci ne restent pas longtemps exposés aux coups de l'ennemi; suivant leur tactique, ils dressent des échelles le long des remparts, Pierre Gottrau y grimpe le premier suivi de plusieurs autres; ils atteignent les créneaux et se rendent maîtres de la place par un vigoureux assaut [1]). La garnison est reçue à merci; plus heureux que d'autres dans le cours de cette guerre cruelle, les vaincus obtiennent la vie sauve, mais ils perdent tout leur avoir. Les deux villes firent dresser un inventaire du butin [2]); quant aux provisions de bouche et au vin, ils furent consommés par les soldats qui se montrèrent fort mutins à cette occasion. Le Conseil de Fribourg dut leur envoyer Guillaume Techtermann, officier sévère et à cheval sur la discipline « pour araisonner expressément les sudarts » comme le disent les documents de l'époque [3]).



Illens.

La mercuriale fut sans doute énergique, car nous ne rencontrons, dès lors, plus de plaintes de ce genre. Les « gaignours » soit les paysans sujets de la seigneurie durent jurer fidélité aux villes de Berne et de Fribourg; cette dernière devint, en 1484, unique souveraine d'Illens dont elle fit un bailliage. Le Conseil de Fribourg ordonna que le château fut « roupt et dérochey »; cette mesure fut prise afin de ne pas éparpiller les forces des Confédérés au moment où ils devaient concentrer tout leur monde pour résister à l'armée envahissante [4]).

---

[1]) Chronique fribourgeoise manuscrite.

[2]) Publié dans les *Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg*, t. V, p. 322.

[3]) *Compte des trésoriers 1475. 1re partie. Archives cantonales de Fribourg.* Nous saisissons cette occasion pour remercier M. l'archiviste Schneuwly qui a bien voulu faciliter ce travail en nous communiquant ses notes sur la seigneurie d'Illens.

[4]) *Manual et missival du canton de Fribourg*, année 1475.

Guillaume de la Baume ne défendait pas en personne son château d'Illens; il servait dans les troupes de Charles-le-Téméraire. Lorsque le duc élabora le plan d'une nouvelle organisation de ses armées, il lui assigna un poste des plus importants, celui de commandant de la première ligne de bataille destinée à soutenir le principal choc du combat: il avait sous ses ordres mille fantassins, deux cents hommes d'arme à cheval et six cents archers.

Après avoir été nommé gouverneur des deux Bourgognes et s'être acquitté de plusieurs missions diplomatiques, sous le règne de la duchesse Marie de Bourgogne, il mourut vers 1490 ou 1495, sans laisser d'enfants issus de son mariage avec Henriette, fille de Jean de Longwy, seigneur de Raon et de Jeanne de Vienne, dame de Paigny.

Un écusson sculpté sur la pierre se trouve dans la tourelle adossée au manoir d'Illens, au dessus de la porte donnant accès au troisième étage. Il est aux armes du dernier propriétaire et de sa femme: parti au premier d'or à la bande vivrée d'azur qui est la Baume et au deuxième d'azur à la bande d'or pour Longwy. Cette armoirie a bien son importance puisqu'elle indique la date de la construction de l'édifice entre 1455 et 1475.

Dans le dessin ci-joint nous avons reconstitué l'écu dont la pointe a été brisée; le reste est bien conservé; il n'en est pas de même d'une autre sculpture représentant un écu avec supports, casque et cimier, qui se trouve sur la porte d'entrée; complètement martelé et brisé à coups de hache ou de masse, il est tout-à-fait méconnaissable. Cet acte de vandalisme a probablement été commis, lors de la prise du château, par les soldats ivres de vin et de fureur contre le seigneur d'Illens; ne pouvant s'attaquer à sa personne, ils détruisaient tout ce qui pouvait rappeler son souvenir et celui de sa famille [1].

Betrachtungen über die Heraldik in der Architektur.

Mit 10 Textillustrationen.

Von Paul Ganz.

I.

Schlusssteine.

Das Entstehen der Heraldik hängt mit dem Rechtswesen des Mittelalters eng zusammen. Dadurch, dass dasselbe jeden freien Mann zu einem selbständigen Herrn und Gebieter erhob, verlangte es auch in demselben das individuelle Bewusstsein und in zweiter Linie das Bedürfnis, sich äusserlich, allem Volke zur Schau, zu kennzeichnen. Wie sehr das Wappenwesen dem Geiste der Zeit entsprochen hat, geht am deutlichsten aus der rapiden Verbreitung hervor, welche es bei allen damaligen Kulturvölkern erfuhr. Es ist auch ganz begreiflich, dass das Wappen, als Abzeichen eines bevorzugten

[1] La présente [illegible] reproduite ici a été signalée, pour la première fois, par MM. Stajessi et Reichlen, dans [illegible] de la Société d'histoire du canton de Fribourg. M. Stajessi publiera prochainement, dans le *Fribourg artistique*, une notice sur le château d'Illens étudié au point de vue de l'architecture militaire.

Standes im alltäglichen Leben bei jeder Gelegenheit dekorativ verwendet worden ist, dass es über dem Tore der Burgen und an den Wänden der Festsäale prangte, auf Waffen und Hausrat, Stoffen und Schmuckgegenständen.

In die eigentliche Architektur ist die Heraldik verhältnismässig erst spät eingedrungen. In der Folge aber hat sie sich auf alle konstruktiven Teile [1]) geworfen und ist ein allgemein augewandtes und beliebtes Dekorationsmotiv geworden. Ihre Anwendung war stets eine untergeordnete, das heisst, sie wurde den konstruktiven Formen angepasst und höchst selten um ihrer selbst willen angebracht.

Nur im Grabmal tritt die Heraldik selbständig auf und verbindet sich mit der Architektur zu der schönen harmonischen Vereinigung [2]), welche uns in den prachtvollen Grabmonumenten des Mittelalters entgegentritt.

Von den architektonischen Gliedern greifen wir zuerst die Schlusssteine zur Betrachtung heraus, weil sie eine in sich abgeschlossene Entwicklung darstellen und uns einen Einblick in die Absichten und Bestrebungen des ausführenden Meisters und der Auftraggeber gewähren, welche die Gotteshäuser mit profanem Schmucke ausstatteten und sich unter dem Deckmantel der Frömmigkeit verewigten. Alles, was zur Ehre der Kirche gestiftet wurde, trug das Wappen oder den Namen des Donators an sich. Die Stiftungen von Privatkapellen durch reiche und mächtige Familien oder Innungen, wurden im XIV. und XV. Jahrhundert so häufig, dass dieselben nicht nur die Seitenschiffe der Kirche anfüllten, sondern vielerorts in reichem Kranze auch den Chor umschlossen. In diesen Kapellen trieb nun die Heraldik ihre schönsten Blüten, indem sich dem Bestreben stolzen Selbstbewusstseins ein Feld darbot, auf dem es, unter dem Schutze der Heiligkeit des Ortes, ein bleibendes und glänzendes Denkmal seiner Grösse schaffen konnte.

Der Schlussstein ist im Scheitel eines Bogens oder eines Gewölbes angebracht. In romanischer Zeit und auch in der Frühgotik zeigt er kreisrunde Form, während ihm die Spätgotik alle möglichen Umrahmungen gibt, oder dieselben beiseite lassend, nur noch das Dekorum, den heraldischen Schild zur Darstellung bringt.

Die Darstellungen, mittelst welchen die Schlusssteine verziert wurden, beschränken sich in frühester Zeit auf einfache Ornamente wie Kreuz, Rose, Stern und Blattgebilde. Symbolisch-Religieuse gesellen sich bei, das Agnus Dei, die Evangelistenembleme, Christus in der Mandorla, Heiligengestalten und biblische Scenen mit wenigen Figuren. (Verkündigung, Krönung Mariæ, etc.) Im Laufe des XIV. Jahrhunderts nehmen die heraldischen Darstellungen überhand und bilden im XV. und XVI. Jahrhundert die erdrückende Mehrheit. Seitdem die höchsten kirchlichen Würdenträger das persönliche Familienwappen in ihren Amtssiegeln [3]) anzubringen angefangen hatten, war auch kein Grund mehr vorhanden, den Stiftern von Kirchen und Kapellen eine heraldische Ausschmückung zu wehren.

Gewöhnlich sind diese Schlusssteine mit Sculpturen verziert und bemalt. Rein polychrome Ausstattung zeigen die Schlusssteine von Königsfelden [4]). Sie sind schon deshalb

---

[1]) Die Wappen sind nicht nur an Consolen, Kapitellen, Basen, Rippen, an Superporten u. s. w. angebracht sondern auch auf die Pfeiler und Säulenschäfte, auf Fenster und Türkehlen gesetzt worden.

[2]) Tischgrab, Nischengrab, Tumben mit oder ohne architectonische Überbauungen (Baldachine).

[3]) In Basel führt Gerhard de Wippens 1315 den Schild mit dem persönl. Wappen im spitzovalen Bischofssiegel, im Wallis der Bischof de Turre 1323, in Konstanz Bischof Gerhard Benar. 1314 zum ersten Mal, etc.

[4]) Die Klosterkirche von Königsfelden wurde von der Königin Agnes v. Ungarn 1310 begonnen und 1320 geweiht. Die Schlusssteine befinden sich im Chor. Näheres vide Mitteil. der ant. Gesellschaft in Zürich.

von grossem Interesse, weil die herald. Bemalung an den freistehenden Seiten der Steine angebracht ist. Auf rotem Grunde erscheinen in gedrückten Spitzschilden die Wappen des Reichs in gold der einköpfige Adler, der Grafen v. Habsburg in g. ein roter Leu, der Herzoge v. Österreich in rot die w. Binde, der Königin Agnes v. Ungarn in rot ein w. Patriarchenkreuz und in gelb ein schwarzer Leu. Die Schilde sind mit einem gelben Rande versehen und stehen senkrecht zu der eigentlichen Schlusssteinplatte, deren Feld die Halbfigur Christi und Blattgebilde füllen.

Ein Schlussstein im Musée épigraphique v. Genf, ebenfalls aus dem XIV. Jahrhundert zeigt die Wappenschilde der Grafen v. Genf und v. Montfort? Kirchenfahne, abwechselnd mit 2 bartigen Gesichtern um die Rippenkreuzung gruppiert, und zwar so, dass die Spitzen der Schilde nach innen gekehrt sind[1]. *Fig. 1.*

Eine vollständige heraldische Ausstattung aus der ersten Hälfte des XIV. Jahrhunderts bieten die Schlusssteine der kleinen Schlosskapelle von Greifensee[2] bei Zürich. Die Hauptschnittpunkte der Rippen sind mit fünf runden Schlusssteinen besetzt, von denen drei mit Wappenschilden und zwei mit zimierten Helmen belegt sind. Die Schildschlusssteine zeigen die Wappen v. Greifensee geviertet gelb und schwarz v. Landenberg in r. drei w. Ringe 2. 1. und von Schellenberg[3] 3 mal geteilt v. schwarz und gelb.[4] Die Spitzschilde stossen mit den Ecken an den umschliessenden erhöhten Rand des Schlusssteins und treten stark en relief hervor, während die raumfüllenden

Fig. 1.

Fig. 2.

Baumzweige flach gehalten sind. Von den „Helmschlusssteinen" trägt der eine auf dem grossen Kübelhelm den Flug, das gewöhnliche Kleinod der Landenberg, der andere einen Hut mit Kugel und Hahnenfedern, das persönliche Kleinod des Stifters, des Marschalls Hermann des ältern v. Hohenlandenberg[4] zu Greifensee. Beide Helme tragen glatte, ungeraddete Decken, welche nach hinten in die Höhe drapiert, in Bub-

[1] Ein ähnlicher Schlussstein befindet sich in der Kirche Sainte-Marie Madeleine von Genf. Neben den beiden Schilden zeigt er in dem einen Winkel eine Fledermaus, im andern ein Rattenmaul.

[2] Die Kirche v. Greifensee, zugleich Schlosskapelle stammt aus der Mitte des XIV. Jahrhunderts, ist von freundlichem Grundriss und ist wohl früher einem Bestandteil der städtischen Befestigungsmauer gebildet. Rahn, Geschichte der bildenden Künste.

[3] Wappenschild der Gemahlin des Stifters, der Elisabeth v. Schellenberg.

[4] Hermann, der ältere von Hohenlandenberg zu Greifensee, welcher samt seiner Gemahlin in der Kirche von Uster begraben liegt, führt dieses Helmkleinod auch im Siegel.

schem Faltenwurfe dargestellt sind. Prächtiges Blattwerk füllt den Raum. Der Helm des Marschalls mit seinem persönlichen Kleinode ist am sorgfältigsten ausgeführt, bis ins kleinste Detail und bietet nicht nur künstlerisches, sondern auch kulturhistorisches Interesse [1]). *Fig. 2.*

Die Darstellung beschränkt sich in dieser frühen Zeit auf Schild oder Helm und sieht gewöhnlich von Schildhaltern ab. Mit der Spätgotik, welche die alte beengende Kreisform aufgab, werden nun die Schlusssteine einer freieren ungebundenen Entwicklung teilhaftig. Allianceschilde, Standeswappen, volle Wappenkompositionen mit Helm, Schild und Decken, Monogramme, Abzeichen von Macht und Würde, Schildhalter aller Art erscheinen im Laufe des XV. Jahrhunderts immer häufiger. An Stelle des umschliessenden Kreisrunds treten Drei- und Vierpässe, polygone Stabumrahmungen mit sich überschneidenden Enden oder aus Kreissegmenten gebildete Figuren.

Diese Manigfaltigkeit der Darstellung war eine Folge der häufigen Anwendung der Schlusssteine, welche die komplizierten Gewölbekonstruktionen der Spätgotik in viel grösserer Zahl benötigten.

Die Pfarrkirche S. Benedikt zu Biel [2]), welche im Übrigen arm an architektonischer Ausstattung ist, zeigt eine prächtige Vielfältigkeit und Neuheit der Schlusssteine in Schiff, Chor und den Privatkapellen. Bald sind die Schilde einzeln auf die Rippenschnittpunkte gesetzt, bald zu zweien gegeneinandergeneigt (Alliance), bald Seite an Seite gestellt (2 Angehörige desselben Geschlechtes) je nach der Art der Wappeninhaber. Andere Schlusssteine zeigen die althergebrachte Rundform, mit verschiedenartigen Tartschen ausgesetzt oder drei Schilde, mit der Spitze nach der Mitte gerichtet, einschliessend, und wieder andere eine ganz neue Umrahmung, welche aus drei sogenannten Eselsrücken formiert ist. Diese Umrahmung kommt hier zum ersten Mal vor und wird auch zur Umschliessung der Evangelistenembleme verwendet. In der ersten Seitenkapelle begegnen wir einem Engel, welcher die Schilde des Stifterpaares hält. Wie alle Schlusssteine der Kirche ist die ganze Darstellung polychrom gehalten. Der Engel trägt ein weisses Gewand, gelbes Haar und rötliche Flügel, tritt aber den bunten Wappenfarben gegenüber diskret zurück. *Fig. 3.*

Die angebrachten Wappen gehören in den Privatkapellen der betreffenden Stifterfamilie, im Chor und dem Hauptschiff der Kirche der Stadt selbst, den Korporationen und den zur Zeit des Kirchenbaues einflussreichen Magistratspersonen an. Der heraldische Schmuck einer solchen Stadtkirche gibt uns ein hübsches und vielleicht ebenso richtiges Bild von der Macht der Einzelnen, als es die geschriebenen Dokumente tun können.

Engel als Schildhalter treffen wir auf einem Schlusssteine im Kreuzgang des Basler Münsters [3]), in der Stadtkirche von Nyon, bald als Halbfigur, bald ganz dargestellt, je nach der Grösse des beigegebenen Schildes. Sie sind natürlich die passendsten Figuren [4]) gewesen, welche dem profanen Wappen einen religiösen Anstrich verleihen konnten, was oft beabsichtigt wurde.

---

[1]) An schönen Beispielen aus dem XIVten Jahrhundert sind die Kirchen der Stadt Basel reich. In den Zeichnungsbüchern v. Emanuel Büchel erscheint ein Schlussstein mit dem vollem Wappen der Frowler. Die Rundform ist insofern beibehalten worden, als das Wappen auf einem von 2 blattreichen Aesten gebildeten Kranze liegt, welchen die Helmdecken formieren.

[2]) Rahn, Geschichte der bildenden Künste p. 456.

[3]) Mit dem Wappenschilde der v. Andlau. Abbildung bei Büchel.

[4]) Die Ausführung der Schlusssteine dieser Kirche, welche 1471 gebaut wurde sind z. T. ungemein roh, während die wenigen gut ausgeführten gute Proportionen besitzen.

Beispiele für die heraldische Ausschmückung, an der eine ganze Stadtbevölkerung teil genommen, sind in den Kirchen aller grösseren Städte und Gemeindewesen zu finden. Ist die ganze Kirche von einem Einzelnen erbaut worden, so hat er sein Wappen in möglichst grosser Anzahl und Manigfaltigkeit anzubringen gewusst, um dem gläubigen Volke auf Schritt und Tritt sein Verdienst vor Augen zu halten. Hübsche Beispiele hiefür liefert das Wallis. Zwei mächtige Gegner, der Ritter Georg Supersaxo und der Kardinal Schinner buhlten um die Wende des XV. Jahrhunderts um die Gunst des Volkes. In der Kirche S. Marie in Glis bei Brieg hat Supersaxo seiner Frömmigkeit ein Denkmal gesetzt; sein Gegner, Mathäus Schinner in den Kirchen S. Theodul und dem Dome von Sitten. Während dem Bischof alle Teile der Kirche zugänglich waren, musste sich Supersaxo als Laie auf die Seitenschiffe, auf die beiden Kapellen nächst dem Chore beschranken. Ein rautenförmiges Netz von Rippen und Schlusssteinen überwölbt diese Kapellen. Die äussersten der 5 Schlusssteinreihen sind mit dem Wappenschilde des Ritters geschmückt [1], die 2te und 4te mit den Anfangsbuchstaben G. S. S., die 3te oder

Fig. 3.

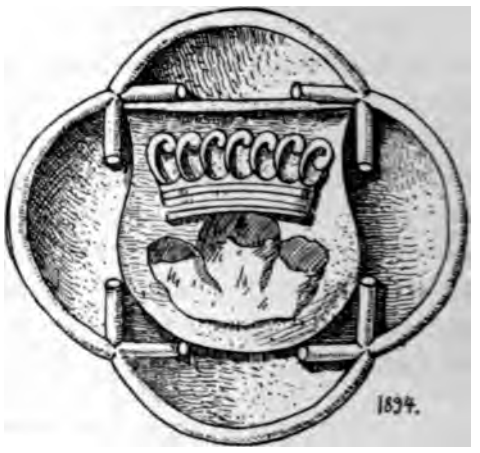


Fig. 4.

Mittelreihe mit Löwen zum Wappen gehörend, und der Mittelschlussstein, das Centrum der ganzen Anlage mit S. Anna selb dritt. Die Umrahmung der Schilde bilden vier halbkreisförmig gebogene, mit den sich überschneidenden Enden nach innen gekehrte, vergoldete Rundstabe. *Fig. 4.* Ein Schlussstein in einer andern Kapelle zeigt in derselben Umrahmung einen geneigten Schild, darüber den Spangenhelm de face mit Vogelkleinod und mageren Helmdecken.

Die Schlusssteine in der Kirche S. Theodul unterscheiden sich von diesen sowohl durch die Form und Grösse, als auch durch die Darstellung. Sie sind im Chorgewölbe angebracht, von 8, 9 oder zehneckiger Form. Die 3 grossen Mittelschlusssteine tragen das Wappen des Bischofs Nikolaus Schinner (Schild mit Inful, Schwert und Pedum [2], die Abzeichen der Kardinalswürde über dem gekreuzten Schwert und Pedum der rote Kardinalshut) und das Wappen des Kardinals selbst, über dem Schinnerschild steht der

[1]) Das Wappen der Supersaxo ist: geviertelt 1 und 4 in rot auf grunem Dreiberg eine goldene Krone, 2 und 3, in schwarz auf grunem Dreiberg ein schreitender gelber Leu. In den Skulpturen des Supersaxohauses zu Sitten und der Kirche in Glis erscheinen die Wappen auf einzelnen Schildchen.

[2]) Das Wappen der Familie Schinner ist: 5 Mal schräg links gespalten von blau und gelb, als Schildeshaupt in blau ein gelbes Balkenkreuz.

Reichsapfel und darüber, das ganze überdeckend der rote Kardinalshut). *Fig. 5.* Darstellungen religiösen Inhalts gruppieren sich um diese Prachtstücke herum.

Fig. 5.

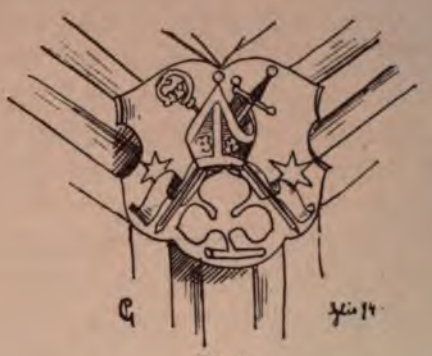


Fig. 6.

Den Abzeichen der Bischofswürde begegnen wir schon früher, z. B. in S. Johann b/Erlach (Pedum hinter dem Schilde). Im Schilde selbst erscheinen sie da, wo nur die Schildform [1]) frei von jeder Umrahmung auf die Rippen gesetzt worden ist, wie im Chore der Kirche von Glis. *Fig. 6.* Zwischen die Bilder des Wappens der Riedmatten ist die Inful, durch welche Schwert und Pedum kreuzweise gestossen sind, hineingesetzt. Ähnliche Darstellungen finden sich in den Kirchen von Raron und Siders. Eine andere Anbringungsart zeigen die Schlusssteine der Kirche von Merlach (bei Murten). Inful und Pedum stehen frei hinter dem Schilde oder sind auf die zum Schlussstein führenden Rippen aufgelegt. *Fig. 7.*

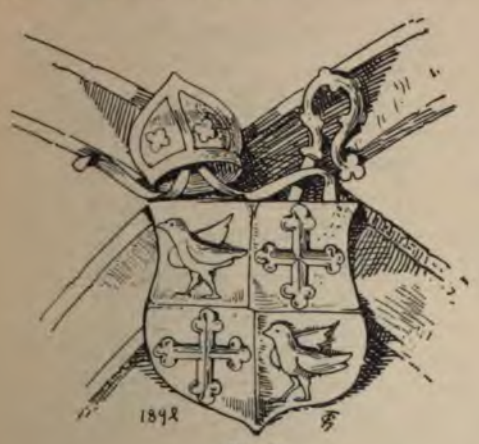


Fig. 7.

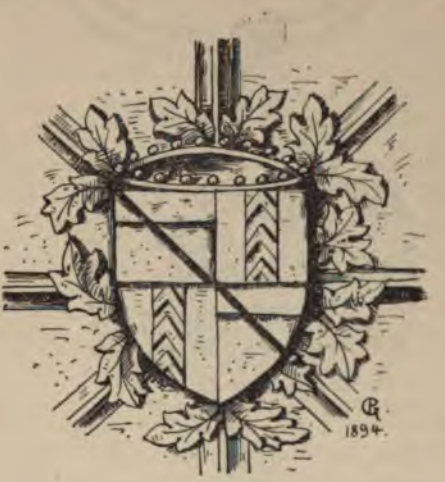


Fig. 8.

Weltliche Standesabzeichen sind selten, wenn wir von den vollen Wappen mit gekrönten Helmen absehen. Ein Beispiel eines gekrönten Schildes liefert die in spätgot. Stile erbaute Kirche von La Sagne (bei Chaux-de-Fonds), welche eine Anzahl von eleganten und aussergewöhnlich geformten Wappenschlusssteinen in sich birgt. Der Haupt-

[1]) Das Pedum erscheint schon 1274 im Schilde das Bischofs Heinrich III. von Neuenburg im Münster zu Basel (Siehe *Archives héraldiques*).

stein des Mittelschiffgewölbes trägt den Schild von Chalant-Valangin [1] (ecartaliert) und darüber einen schmalen mit vielen Perlen besetzten Kronreif. Das Ganze ist von reichem, aber frei angebrachtem Blätterschmucke umlaubt. Alle Rippenschnittpunkte sind mit freien Schilden besetzt, die bald von gewöhnlicher Dreieckspitzform sind, bald die eigentliche Turnierschildform (mit Lanzenausschnitt) zeigen. Im Seitenschiff sind die Schilde von einer gedrehten Schnur eingefasst oder unter die oberste Kante der Kreuzrippe hineingesteckt. *Fig. 8.*

Die Schilde der Städte sind gewöhnlich von Kränzen eingeschlossen, oder von phantastischen Tieren umgeben. Der grosse Chorschlussstein des Bernermünsters zeigt einen grossen Standesschild von grünen Drachen umgeben, alles von einem Kranze umrahmt.

Um die Wende des XV. Jahrhunderts beginnt sich der Einfluss der Renaissance geltend zu machen. Die einzelnen Schilde verschwinden und werden auf Kosten der grösseren Entfaltung der Umrahmung verkleinert. Lorbeer und Fruchtkränze, Bandgewinde und Zweiggeflecht umkränzen den Schild, welcher meist senkrecht in dem Rund steht.

In der anno 1500 erbauten Kirche von Valangin sind an Stelle der Schlusssteine der hölzernen Eingangsdecke prächtig geschnitzte und bunt bemalte Holz-Medaillons gesetzt, welche die beiden Wappen des Stifters, Claude d'Arberg. *Fig. 9*, und seiner Frau enthalten. Sie zeigen so recht den Übergang von der Spätgotik zur Renaissance, indem die Schilde nicht nur von Lorbeerkränzen, sondern noch von ornamentalen Fischblasenmustern und gewundenen Zierleisten umgeben sind. Interessant ist auch der franz. Damenschild (auf die Spitze gestelltes Viereck) der Guillemette de Vergy, der Gemahlin des Grafen Claude d'Arberg-Valangin [2].

Fig. 9.

Fig. 10.

Die Schlusssteine der deutschen Kirche in Murten zeigen das Wappenbild auf

[1] Graf Renatus von Chalant, Herr zu Valangin † 1565. Unter seiner Herrschaft wurde die Kirche von La Sagne 1526 umgebaut.

[2] Claude d'Arberg-Valangin der letzte seines Stammes † 1517. Seine Gemahlin Guillemette überlebte ihn bis 1541.

dem Dreiberg der aufgerichtete Leu) ohne Schild von einem breiten mit Bändern umwundenen Lorbeerkranze eingerahmt.

In der Kirche S. Nicolas zu Freiburg [1]) ist der nebenstehend abgebildete Schlussstein zu finden, *Fig. 10*, der mit den geflügelten Engelköpfen, dem grünen Kranze und den durchbrochenen Helmzierden eher einer Holzschnitzerei gleichkommt.

Als prachtvolles und reiches Beispiel von Schlusssteinen in Profanbauten, sind die kassettenartigen, sechseckigen Medaillons der Decke von Arbon [2]) zu erwähnen, welche in fein ausgeführter Holzschnitzerei die Wappen der Ahnen des Bischofs Hugo v. Landenberg darstellen, das Wappen des Reichs, des Papstes und des Bistums Konstanz.

Je weiter wir uns von dem got. Baustile entfernen, desto seltener werden die Schlusssteine. Denn die Bauformen des neuen Stiles waren andere geworden und brauchten keine Schlusssteine mehr nach alten Mustern. Im Profanbau traten an Stelle der gerippten und mit Schlusssteinen verzierten Holzdielen die reichen, aber viel schwereren Kassettendecken, welche mit Ornamenten und nicht mit Wappen besetzt waren.

[1]) Merkwürdigerweise sind hier auch Schlusssteine aus dem XVIIIten Jahrhundert vorhanden, so. z. B. in länglich gezogenem Schilde das Wappen der Freiburgerfamilie v. Alt v. Tiefenthal mit der Jahreszahl 1750.

[2]) Die Decke aus dem ehemals-bischöflichen Schlosse zu Arbon befindet sich jetzt im schweiz. Landesmuseum in Zürich. Näheres vide Rahn, Kunststatistik des Kantons Thurgau.

A propos des Armoiries d'Avenches

Par J. Mayor.

M. André Kohler a fort judicieusement constaté, dans l'avant-dernier fascicule des *Archives* [1]), que l'effigie qui orne les armes d'Avenches doit être celle d'un Maure, non celle de Vespasien. Caspari voyait dans le grand sceau d'Avenches — sceau qui, par parenthèse, ne saurait être antérieur au commencement du XVe siècle — une preuve de plus à l'appui de sa thèse favorite, qu'il y avait, qu'il fallait une tête d'empereur romain dans les armes de l'antique cité; je n'ai vu ni la matrice originale de ce sceau, ni ses empreintes en cire, mais il est moulé à trois reprises sur la grosse cloche de l'église d'Avenches, datant de 1521, où je l'ai relevé, et il est impossible d'y voir une tête de César. Admettons cependant que l'hésitation soit permise. Nous trouverons alors au Musée d'Avenches, un monument qui ne prête à aucune équivoque; c'est un bas-relief sculpté sur un bloc de grès, reproduit par le croquis que voici [2]), bas-relief représentant, sans contestation possible, un buste de Maure, de face, coiffé d'un bandeau étroit noué au-dessus de l'oreille droite, les cheveux crépus formant d'épaisses touffes sur les tempes. Cette figure est circonscrite, comme dans le sceau, par un trilobe entouré d'un cercle décoré d'un rinceau de feuilles de chêne et de glands. Il n'y a pas encore bien longtemps que notre bas-relief était déposé dans l'église d'Avenches (à terre, au bas du clocher), dont il avait certainement orné la façade jadis, avant la réfection entreprise au XVIIIe siècle. On l'a donné comme un morceau romain — peut-il y avoir autre

[1]) 1896, p. 103-104.

[2]) Diamètre du médaillon : 0,51 cm. La pierre a 0,70 cm. de long sur 0,53 à 0,55 de haut.

chose que du romain à Avenches ! — mais il s'agit en réalité d'une sculpture certainement un peu antérieure au sceau. Le Maure y est taillé avec une telle assurance, que le sculpteur devait avoir de bons exemples sous les yeux et posséder la véritable formule du blason d'Avenches. Je ne veux point dire que la figure en question présente les caractères ethnographiques d'une tête de Maure ou de Sarrasin, non ; mais il est évident que l'artiste, qu'il ait copié ou créé, a voulu représenter un type exotique probablement conventionnel alors ; son ouvrage étant de grandes dimensions, il n'a pu avoir

les timidités d'un graveur plus ou moins habile disposant d'un très petit espace. De plus, il travaillait pour un édifice public où l'on n'aurait pas admis une représentation inexacte des armoiries municipales. Pour ajouter encore à l'identification avec un Maure, le bas-relief était peint, le visage et les cheveux en noir, le bandeau en rouge ou en jaune; des couches successives d'enduit ne rappelant plus les couleurs primitives, ont altéré la coloration des yeux, des fonds, des moulures, du rinceau, etc. On remarquera que le feuillage et les fruits du chêne se trouvent et sur le sceau et sur le bas-relief qui, malheureusement, a été mutilé dans ses parties saillantes.

Il y a encore un monument à Avenches qui donne raison à M. Kohler. C'est un petit fragment de vitrail, enchâssé dans l'une des fenêtres du chœur de l'église et qui peut dater du XVIIIe siècle, autant que la hauteur à laquelle il est placé permet d'en juger ; le Maure, d'un beau noir, est peint de face sur champ de gueules, avec le bandeau et le vêtement blancs.

Une hypothèse pour terminer cette trop longue note. Le buste des armes d'Avenches n'est pas celui de Vespasien ; serait-ce celui de ce chef barbare, plus ou moins fabuleux, Vifil, Vibilus ou Vibilo, dont parle Guillimann? Il avait donné son nom à l'Avenches du VIIIe siècle, nom que l'on retrouve dans l'appellation allemande, Wifflisburg. Plus tard, les habitants d'Avenches reconnaissants, peuvent fort bien avoir pris son effigie comme signe de ralliement.

Glasgemälde von Einigen.

Glasgemälde von Einigen.

Glasgemälde von Einigen

Von W. F. von Mülinen

Mit 2 Tafeln.

Abseits vom grossen Fremdenstrome hat sich die kleine Kirche von Einigen ihr anmuthiges Plätzchen unversehrt bewahrt. Sie ist eine Erinnerung an längst vergangne Zeit. Aus duftigem Grüne, fast verhüllt von einer Trauerweide, blickt sie in den See, dessen tiefes Blau heraufschaut, als ob es antworten wollte. Sie wüsste wohl manches zu erzählen aus frühen Tagen, wie hier das Christenglöcklein erscholl, wie Sanct Beatus einmal herüberkam und dem Teufel sein übles Handwerk legte. Der schreibselige Pfarrer Eulogius Kyburger hat noch manches dazu gedichtet, bis ein ganzer Sagenkreis das Kirchlein « im Paradiese » umspann.

Wir können seine Geschichte jedoch mit Sicherheit nicht weiter zurück verfolgen als bis in den Anfang des XIII. Jahrhunderts, und diesem dürfte auch der Bau mit den dicken Mauern und engen Fenstern entsprechen, die nur einem spärlichen Lichte Einlass gewähren.

Der Kirchensatz gehörte den Herren von Spiez. Nachdem die Diesbach vorübergehend diese Freiherrschaft besessen, erwarb sie am 30. November 1516 Ludwig von Erlach käuflich von ihnen.

Dieser ist es, mit dem wir uns hier zu befassen haben, da er die beiden nebenabgebildeten Glasgemälde gestiftet hat.

Geboren 1470 als Sohn Johann Rudolfs v. E. und der Küngold von Balmos, gelangte er 1494 in die 200; 1520 und 1521 war er Mitglied des Raths; am 29. März des folgenden Jahres ist er gestorben.

Ausser Spiez besass er noch die Herrschaft Jegenstorf und die halbe Herrschaft Balm, die er jedoch beide verkaufte. Er war der echte Typus der Ungebundenheit seiner Tage: « Ich bin für den Streit, Friede thut mir leid,' sonst kein Glaubenssatz findet bei mir Platz » hätte er mit Bertrand de Born sagen können Daheim war er wenig, und wenn es der Fall war, so lag er mit diesem oder jenem im Streit. Auch seine Frau hatte Grund sich über ihn zu beklagen; dass sie ihn aber in schwerer Krankheit verliess und bei Nacht und Nebel aus dem Hause floh, vergass er nicht, in seinem Testamente vorwurfsvoll zu erwähnen. Sie hatte dabei für gut befunden, verschiedene seiner Kostbarkeiten mitzunehmen, die sie später theilweise zurückerstatten musste.

Auf den italienischen Schlachtfeldern war Junker Ludwig von Erlach zu Hause. Als 1503 Bern das Reislaufen strenge ahndete, war er unter den ersten Bestraften. Seine Habe wurde mit Beschlag belegt und an der Kreuzgasse öffentlich versteigert. Es schreckte ihn nicht ab. 1507 führte er eine Freischaar zu jenem verwegenen Sturm auf Genua, der so manchem Eidgenossen das Leben kostete. Da wurde er verbannt; aber zwei Jahre später war er wieder begnadigt. 1513 nahm er am Dijoner Zuge theil; kurze Zeit später nahm er Dienste bei Franz I. 1521 war er Hauptmann der Berner im Zuge der Eidgenossen nach Rom, dem sog Leinlakenkrieg. Caspar Göldlin von Zürich

und L. v. E. wurden vom Papste zu Rittern geschlagen und erhielten kostbare Geschenke. Nachher trat L. v. E. wieder auf Seite Franz I. Der grosse Reichthum, den er im Solddienste erwarb, gestattete ihm den Kauf von Spiez und des bubenbergischen Sasshauses in der Stadt.

Es fällt auf, dass er auch später den Titel Junker führte und sich auch in seinem Testamente nicht Ritter nennt.

In seinem letzten Willen setzte er den Karthäusern in Thorberg, wo er begraben zu sein wünschte, 1000 L. zur Stiftung einer Jahrzeit aus und gab auch sonst seiner Reue Ausdruck. Im Volke hiess es aber, er sei nicht gestorben, im Obersiebenthal spuke er, und Feuer gehe ihm aus Mund und Nase; in Thorberg erst verführe sein unruhiger Geist mit Herumwerfen von Büchern und Pultbrettern solchen Lärm, dass die Karthäuser sein nicht mehr begehrten. Als der Verbreiter dieser Gerüchte gerichtlich befragt wurde, nahm er freilich die bösen Worte zurück.

Bald nach der Erwerbung von Spiez hatte Ludwig von Erlach die kleine Kirche von Einigen mit zwei Glasgemälden, vielleicht zwei ganzen Fenstern, bedacht. Das eine trägt die Jahrzahl 1510, die wohl auch für das andere gilt. Die beigefügten Tafeln ersparen eine Beschreibung; man sieht, die Scheiben gehören der Übergangsperiode an.

Auf beiden ist des Stifters Wappen mit dem seiner Frau, Barbara Schmid von Uri — in silber ein steigender schwarzer Bär — geviertet. Die Bären sind einander zugewendet, wie das künstlerische Bewusstsein jener Glanzepoche es unbedingt verlangte und wie es heute noch verlangt sein sollte. Die Schildhalter sind die Heiligen Jakob der Pilger, kenntlich am Stab und der Muschel am Hute, und Beatus. Diesen hier zu finden, darf nicht überraschen, dagegen wäre noch die Wahl des St. Jakobus zu erklären. Es ist daran zu erinnern, dass er auch in einem Glasgemälde der nahen Kirche von Äschi abgebildet ist. Vielleicht haben die Stifter eine Fahrt nach Compostella unternommen.

Die Vierung des Wappens war damals hier zu Lande sehr beliebt; nach der Reformation verschwindet sie in bernischem Gebiete fast ganz. Sie beruht auf einer Übung, nicht auf einem landesherrlich ertheilten Rechte. Beispiele dieser Art bieten Scheiben der Kirchen an der Lenk: Dittlinger-Huber und Wengi von Erlach-von Hertenstein, beide jetzt im bernischen Museum, eine jetzt verlorene Scheibe eines Hauses in Oberhofen: Hans Strahler-Ursula v. Seengen. Geistliche vierteten das Wappen ihres Stiftes mit dem ihrigen, oder umgekehrt, so der Abt von Interlaken in St. Stephan Scheibe jetzt verloren, und der Abt von St. Peter in Seeberg.

Wie verbreitet dieser Gebrauch war — und zwar immer mit jener Wendung der Figuren, — ergiebt sich ebenfalls aus Manuels Todtentanz, wo 4 gevierte Wappen gemalt waren, darunter auch das unseres L. v. E.

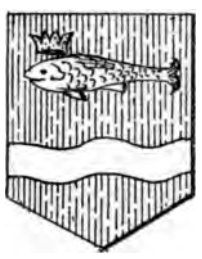
Welcher Glasmaler hat nun aber die Scheiben verfertigt? — Meister Lux Jakob Sprüngli, Hans Funck, Jacob Meier, Hans Duchselhofer, Lorenz Keiser oder Hans Stern? Wir finden eine überraschende Verwandtschaft der Zeichnung, namentlich des Hintergrundes, mit der Aarbergerscheibe in Kerzers, nun im bern. Museum; aber wir wissen nicht, wer deren Maler ist.

Die Kirche enthält noch zwei andere Glasgemälde, die 7 Bitten des Vaterunser, von Mathis Walther 1563 verfertigt, im Mittelfenster des Chors, abgebildet in der

Familles de Montbovon.

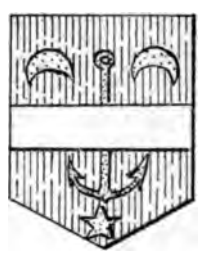
Morel

Gillet



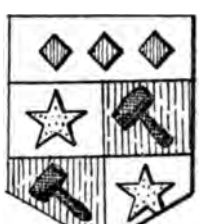
Bally

Pichon



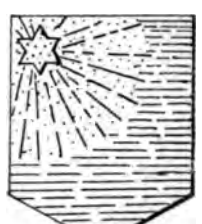
Both

Bussey

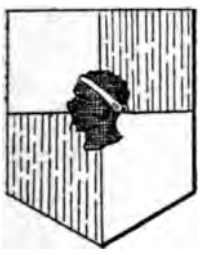


Combaz

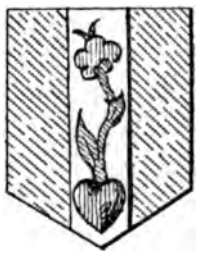
Jordan



Moret



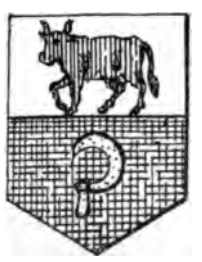
Jolliet



Pernet

Grangier

Pegueitaz



André Kohler, del.

Festschrift zur Einweihung des Berner Kunstmuseums p. 63) und im Schiff eine kleine Wappenscheibe des Herrn Franz Ludwig von Erlach von Spiez und seiner Frau Salome Steiger (weiss) 1608. Jene ist durch ihre Miniaturscenen merkwürdig und beachtenswerth; diese wird geringere Aufmerksamkeit auf sich ziehen. — Wer dem Berner Oberlande zustrebt, möge von Thun aus zum alten Gotteshause pilgern, er wird sich der herrlichen Natur freuen und der wenigen aber werthvollen Werke menschlicher Kunst. Die Einiger aber mögen ihren Schatz auf immer bewahren!

FAMILLES DE MONTBOVON

CONTRIBUTION A L'ARMORIAL FRIBOURGEOIS

Monsieur Alfred Millioud, aide-archiviste aux archives cantonales à Lausanne, a eu l'obligeance de nous communiquer sur les familles de Montbovon, la notice suivante qui se trouve en tête des « Plans géométriques de la commune de Montbovon », levés par Jn-Jos. Comba, 1801-1805. Sur la première page de ce registre sont peintes les armoiries que reproduit notre planche. [1])

En peignant ici les armoiries des familles existantes ou qui ont existé dans Montbovon, je n'ai point eu en vue de faire une classification plus ou moins avantageuse, mais seulement de suivre l'ordre alphabétique, qui m'a paru le plus convenable.

Et j'aurai l'honneur de dire que, malgré les recherches les plus scrupuleuses, je ne sçaurois à laquelle donner la préférence pour l'ancienneté, sauf pour celle de Morel qui est venue de Lovain et celle de Gillet, du Mont-blanc.

Ainsi celle de Bally, autrefois de la Joux, paroit avoir été l'origine du village de la Joux. Elle a eu un agent.

Celle des Pichons qui est éteinte, a donné son nom au village qui porte son nom et l'on trouve que les Pâquiers s'appellent les Esserts Pichons dans les vieux titres. La dernière s'appeloit Agnès, femme du lieutenant militaire Michel Bussey.

Celle des Both a donné des présidens ou métraux à la justice de Montbovon; ainsi que

Celle des Bussey, qui a eu en outre plusieurs lieutenans et des chefs de milice.

Celles des Combaz paroit avoir donné ou tiré son nom de deux villages de cette commune et a constamment donné des justiciers et un ecclésiastique.

Celle des Jordans, qui porte aussi le nom d'un village de l'endroit a eu plusieurs chefs militaires et plusieurs lieutenans civils, outre le président actuel.

Celle des Morets tire ou donne son nom à un village de ce nom et a eu plusieurs justiciers.

Celle des Jolliet paroit venir du pays de Vaud où l'on trouve des Jolliou; elle est au nombre des plus anciennes de la commune; outre plusieurs justiciers, elle fournit actuellement le procureur d'office.

[1]) Aucune de ces armoiries ne figure dans *L'Armorial* du canton de Fribourg, par le P. Apollinaire et A. de Mandrot, paru à Neuchâtel; 1865.

Celle des Pernets peut se flater d'avoir donné le premier métral de Montbovon en 1535, nommé Antoine dit à Crosset. Dès lors elle a fourni plusieurs ecclésiastiques recommandables par leur piété et leur science, ainsi que plusieurs métraux et lieutenans.

Celle des Grangiers, qui est la plus considérable en nombre, paroit avoir donné son nom à un ancien village qui fut brûlé, où il existe encore une maison. Elle a l'honneur d'avoir eu le second curé de Montbovon, des présidens ou métraux, plusieurs notaires ou curiaux, des Jésuites et d'autres religieux, ainsi que des chefs de milice et des lieutenans civils.

Celle des Pégueitaz, de laquelle il ne reste qu'une femme nommée Claudine est aussi très vieille dans l'endroit.

Ainsi fait et rédigé à Fribourg, le 12 Mars 1807.

Eine Weihinschrift mit Wappen von 1480.

Von E. A. Stückelberg

In dem unter dem Betsaal liegenden Flügel des Kreuzgangs am Basler Münster befindet sich eine Steintafel, die sehr stark beschädigt und geflickt ist. Ausserdem ist das Denkmal, da es sich unter einem gegen den Grashof geöffneten Fenster befindet, dermassen schlecht beleuchtet, dass eine Entzifferung der Inschrift geradezu unmöglich

erscheint. Der Verfasser liess die Tafel desshalb bei Magnesiumlicht photographiren und nun stellte es sich heraus, dass es sich nicht, wie bisher wol jedermann annahm, um eine Grabtafel, sondern um eine Weihinschrift handelt.

Dieselbe ist in vertieften gotischen Minuskeln in den roten Sandstein eingegraben; die oberste Zeile mit dem Datum steht auf der obern Leiste des Rahmens; die übrigen fünf Zeilen sind in dem vertieften Feld, in dessen Mitte oben ein Wappenschild in Relief dargestellt ist, angebracht.

Wir lesen :

anno mcccclxxx

her	casper
ze rin	bischof
ze bas	el hat
dise cappel	gewicht

w. hie angebut (?) die rote tur.

Caspar zu Rhein, unter dessen Episkopat die Inschrift fällt, regierte von 1479 bis 1502; er war der Neffe des Bischofs Friedrich zu Rhein und hatte das Amt eines Domkustos bekleidet.

Besonderes Interesse beansprucht der Wappenschild auf der Inschrifttafel; derselbe ist ecartelirt und zeigt im ersten Feld eine Rose auf Dreiberg, im zweiten ein wachsendes Einhorn, das dritte Feld ist quergeteilt und im vierten sieht man eine Binde. Die Stilisirung des Reliefs ist vortrefflich und Rose wie Einhorn sind geradezu musterhafte Leistungen damaliger Heraldik. Wem gehört nun der Schild an?

Das erste Feld bietet das Wappen der Familie Rot, das zweite gehört denen von Rümlang an; die weitern Felder sind, weil die Farbspuren fehlen, nicht ohne weiteres bestimmbar. Wir lernen sie aber kennen durch folgenden Stammbaum.

Götzmann Rot, 1416, Oberster Zunftmeister
Gem. Judith von Rotberg.

Hans Rot, Ritter und Burgermeister, 1444
Gem. Lucia Snewlin.

Peter Rot, Ritter und Burgermeister, 1455 ✠ 1487-1488
Gem. Margaretha von Rümlang.

Da nun der Stein die Jahrzahl 1480 und das Wappen der Margaretha von Rümlang mit dem Rot'schen vereinigt zeigt, kann der Stein sich nur auf dieses Paar oder dessen Sohn beziehen.

In ersterm Fall hätten wir in Feld 1 : den Schild des Manns, in Feld 2 : den Schild seiner Gemahlin, in Feld 3 : den seiner Mutter (Snewlin) (Z. W. R., n. 101), in Feld 4 : den seiner Grossmutter (Rotberg); ist der Stein aber nicht von Peter Rot ✠ 1487-1488 sondern von seinem Sohn gesetzt, so bezeichnet Feld 1 : das Wappen des Vaters, Feld 2 : das der Mutter, 3 : das der Grossmutter und 4 : das der Urgrossmutter. In jedem Fall haben wir es hier mit einem höchst merkwürdigen Ahnenschild oder einer heraldischen Ahnentafel zu tun. Die beiden Wappen Rot und Rümlang finden wir u. A. auch an dem Altar des Peter Rot, den Dl. Burckhardt im Festbuch zur Eröffnung des Basler Historischen Museums zuerst abgebildet und beschrieben hat.

Eine weitere Frage entsteht über die Herkunft des Monuments : Peter Rot und seine Gemahlin waren in der Niklauskapelle des Münsters, also ein paar Schritt vom jetzigen Standort unseres Denkmals entfernt, begraben. Seine Eltern stifteten dagegen

bei den Barfüssern eine Jahrzeit, und seine Grosseltern waren in der Kirche derselben begraben [1]. Da Peter Rot sich in einer Kapelle des Münsters bestatten liess, so haben wir ihn auch zunächst unter den Wohltätern derselben zu suchen; bezieht sich das Wappen wie zu vermuten ist, auf ihn und nicht auf seinen Sohn, so hätte er die Kosten einer Renovation der Kapelle [2] getragen, deren Weihe dann der Bischof Caspar im Jahr 1480 vollzog [3].

Das Geschlecht der Rot, das seit dem XIII. Jahrhundert in Basel geblüht hat, starb mit Christoph Rot im XVI. Jahrhundert aus.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Nouveaux membres. Nous avons le plaisir d'annoncer comme nouveaux membres:

MM. Louis de Schmid, lieutenant de la garde, Balistrasse 51, La Haye.

Max Huber, cand.-jur., Schiffbauerdamm 23 III, Berlin.

Dons reçus. De M. **Hans von Grebel**: Die Familie Grebel. Blätter aus ihrer Geschichte gesammelt zur Erinnerung an die am 27. Oktober 1386 erfolgte Einbürgerung in Zürich. Für Freunde als Manuskript gedruckt.

De M. le Dr **E.-A. Stückelberg**: Verein für das historische Museum und für Erhaltung Baslerischer Alterthümer, Jahresberichte und Rechnungen, nebst einer Arbeit des Herrn Dr E. A. Stückelberg über die Mittelalterlichen Grabmäler des Basler Münsters. Jahr 1895. Basel, R. Reich, 1895.

De M. **L. Bouly de Lesdain**: Les Sceaux d'après les sceaux. Extrait des *Archives* [illegible] par L. Bouly de Lesdain. Neuchâtel, imp. Rossier & Grisel, 1896.

De la **Société héraldique « Adler »**: Geschichte der K. K. heraldischen Gesellschaft Adler in Wien, 1870–1895. Festschrift zur 25 jährigen Gründungsfeier. Selbstverlag der Gesellschaft, 1895.

De la direction du **Journal héraldique généalogique et diplomatique italien**: Annuario della nobiltà italiana.

Nous avons la regret de faire part de la mort de

M. Joseph Klemme,

membre correspondant de notre Société

décédé à Vienne le 18 [illegible] dans sa 57e année.

Membre [illegible] de la Société héraldique [illegible] spécialement versé dans l'histoire [illegible]. Doué d'une excellente mémoire [illegible] il pouvait en toute [illegible] documents précis et documentés. [illegible] musées et la maison impériale [illegible] leur auteur.

[illegible] bibliographie [illegible] il n'était [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Kreuzes S. 251.

[illegible] ist in der Pfarrkirche eine Memorie [illegible] unter anderen Denkmäler des [illegible] Geschlechtes dieses Namens.

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizer. Archiv für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Paraissant trimestriellement

1897 ANNÉE Jahrgang XI N° 2.

Abonnements Abonnementspreis } Fr. 5.25 *pour la Suisse für die Schweiz* Fr. 6.— *pour l'Etranger. für's Ausland.*

Pour affaires de rédaction et d'abonnements s'adresser à | Redaktions und Abonnements- Angelegenheiten besorgt

M. JEAN GRELLET, Rédacteur, NEUCHATEL.

Sommaire Inhalt } Bannière et sceau de Neuveville, par Fréd. Imer. — Der Adelsbrief der Familie Zwinger in Basel, von C.-R. Paravicini. — Die Siegel der Luzernerischen Landschaft (Schluss), von Dr Th. von Liebenau. — Ein Wappenbuch der Herrenstube zu Winterthur, von Paul Ganz. — Das Künstlerwappen in der Schweiz (Schluss), von Dr J. Zemp. — Les plus anciennes armoiries françaises, par L. Bouly de Lesdain. — Zum Glasgemälde Junker am Stein, von L. Gerster. — Ein Holbeinsches Pannergemälde zu Glarus, von Dr E.-A. Stückelberg. — Wappenreliefs aus Lommis, von P. Ganz. — Standeserhöhungen und Wappenveränderungen, von Dr W.-F. von Mülinen. — Sceaux d'Avenches, de A. Kohler. — Chronique de la Société. — Nouvelles diverses. — Neue Funde. — Nécrologie.

Bannière et sceau de Neuveville.

Par FRÉD. IMER.

Par une charte datée de Bâle le 19 juin 1368, le prince-évêque Jean de Vienne confirma tous les privilèges accordés à Neuveville par ses prédécesseurs et il les augmenta, le dit jour, par un acte spécial en accordant aux bourgeois de Neuveville une bannière et un sceau. L'acte ne dit pas en quoi consistait cette armoirie. Nous croyons qu'elle était représentée par une clef et une crosse d'évêque en pal issant d'un mont à trois coupeaux en pointe. En revanche il attache à la bannière tous les hommes de l'Eglise de Bâle depuis le ruisseau du Fornel (Gléresse) jusqu'à celui de ville (faubourg de Landeron), tous ceux qui habitent la Montagne de Tesson (Diesse) et la paroisse de Saint-Imier[1]. Cette bienveillance de l'évêque pour les bourgeois de Neuveville provenait de ce que ceux-ci, dans ses démêlés avec Bienne et les Bernois, alliés de cette ville, lui étaient demeurés fidèles et s'étaient vaillamment comportés en prenant sa défense. En joignant la paroisse de St-Imier à la bannière de

[1] Trouillat, Tome IV, p. 251, n° 123.

CABINETSCHEIBE DES JUNKER AM STEIN

Wappenreliefs aus Lommis.

Recherchons maintenant de quelle manière et depuis quand Neuveville possède une bannière et un sceau, dont les meubles diffèrent de ceux qui lui ont été attribués par le prononcé de 1390.

Il y a tout lieu de supposer que les Neuvevillois dont les droits et prérogatives avaient été reconnus indépendants et analogues à ceux des Biennois, cherchèrent à se donner des armoiries en propre. Ce n'est pas trop s'aventurer que d'admettre qu'à Grandson et à Morat, en 1476, ils parurent sur les champs de bataille avec une bannière blanche portant en croix deux clefs surmontant les trois montagnes. Du moins, l'antique bannière conservée au Musée de cette ville avec ces insignes, permet de le croire.

Ce serait même ce changement, opéré sans autorisation du souverain, qui aurait de nouveau suscité des réclamations, probablement venant de Bienne, la hache ayant été supprimée et remplacée par une seconde clef pour bien marquer l'attachement des Neuvevillois à leur prince. Quoiqu'il en soit, il résulte d'un acte authentique sur parchemin, en langue allemande, délivré le 2 mai 1497 par Maximillien, roi des Romains, au bourgmestre, conseil et communauté de la Neuveville, qu'à leur demande et pour mettre fin à toute opposition, il leur a octroyé les armoiries figurant encore aujourd'hui sur la bannière et sur le sceau de cette ville. Ce document est conservé dans nos archives et est daté de Fuessen où se trouvait alors Maximilien. Il est muni du sceau royal secret, parce que — eomme il est dit — le grand sceau ne se trouvait pas sur les lieux, dans une capsule rattachée au parchemin par un fort cordon de soie aux couleurs rouge, blanc et bleu, quatre écussons y figurent: l'aigle de l'Empire, et ceux de Hongrie du Tyrol et de Brabant, avec un exergue en latin difficile à lire vu les abréviations [1]).

Nous transcrivons le dit acte textuellement:

« Wir, Maximilian von gottesgnaden Römischer Künig zu allentzeitten merer des Reichs zu Hungern, Dalmatien, Croatien, etc.; Erzherzog zu Osterreich, Hertzog zu Burgundt, zu Brabannt, zu Gheldern, etc, Grave zu Flandern, zu Tyrol, etc Bekennen offenntlich mit diesem Briefe und thun Kunt allermeniglich, Das uns unser und des Reichs lieben getrewen Burgermaister und Rat der Stat Newenstat am Byellersee gelegen, haben fürbringen lassen: Wie Sy und die Stat Byelle sich von verschinen zeitten mit ainander ains Banyrs, nemlich ain Rots feld und unden in dem Feld drey Schwarzt perg und auf ainem perg zu der ainen seytten ain weissen Schlüssel, und auf dem andern berg zu der anndern seitten ain Weisser Bischof Stab und auf dem mittlern dritten perg ain Weiss piell zu führen und zu gebrauchen veraint und verschriben hetten Und nachdem men aus etlichen treffenlichen und Redlichen ursachen uns angezaigt, net gemaint were, dasselb panier fürtter zu füren, — haben Sy uns diemütliglich angeruefft und gebetten, daz wir Inen dasselb panier in nachgemelter form mit namen aines Roten Schillt darinne unnden im grunde desselben ain dreyegkter Schwarzer perg, und darob in dem selben Roten Schillt zwen weyss Schlüssel überainander geschrennckt, als Sy dann denselben Schillt in dem Stat Sigl und Wappen von alter her gefüert und gebraucht, zu verändern und zu verkeren und also hinfür zu füren und zu gebrauchen Ir diemütig Bete, auch für die getrewen und nützlicher Dienst, so dieselben Burgermaister und Kat zu der Newenstat uns und dem hailigen Reiche hinfür in künfftig zeit zu tun gehorsamlich und willig erbieten. Und darumb mit wohlbedachtem mut, gueten Rat und Rechten wissen,

[1]) SIGNETVM . RO . AC . IIVNG . RECIS . ARCHID . AVST . BVRG . TC . SECRET.

den benanten Burgermaister Rat und gantitzer gemainde zu der Newenstat, diselbe sohnder gnad gethan. Und Inen das obberürt panyr, in des Stat Sigels und wappens forme und gestallt wie vorgemelt ist, verändert und vekert, auch vonn newen zu füeren und zu gebrauchen gegonnet und erlaubt, thun verändern und verkeren gönnen und erlauben, Inen solichs als von Römischer Küniglichen macht wissentlich in Krafft diss Briefs, mainen. setzen und wellen, das nu fürbasshin die benannten Burgermaister Rat und ganze gemainde zu der Newenstat und Ire nachkommen, das obgeschriben panyer mit samt der veränderung und verkerung haben füeren und in allen und yeglichen Ehrlichen und Redlichen sachen und geschefften in streytten, kempfen, gefechten, gezellten zu Schympf und zu Ernst, und sunst an allen ennden nach der notdürfftenn, willen und wolgefallen gebrauchen und geniessen sellen und mügen, von allermeniglich unverhindert, Und gebietten darauf allen und yeglichen Churfürsten, Fürsten, gaistlichen und weltlichen, prelaten, Gräven, freyenherrn Rittern Knechten hawbtleuten detzthümben Vögten pflegern, verwesern Ambtleüten Schulthaissen Burgermaistern Richtern Reten Bürgern Gemainden und sunst allen anndern unsern und des Reichs underthanen und getreüven, in was wir den stattes und wesens die sein, Ernnstlich mit diesem briefe und wellen, das Sy die benannten Burgermaister Rat und gantz die gemainde zu der Newenstat und Iren nachkommen neuhin für das obbestimbt panyer mit sambt der veränderung und verkerung wie obberürt ist, getreulich on Drang und hindernus gebrauchen, geniessen und genuzlich dabey beleiben, lassen und hiewider nit thun noch des yemands zuthun gestatten in Kain weis als lieb ainem yeglichen sey unser und des Reichs swere ungnad Und dazzu ain pene, Nemlich zwainzig marckh löttiges goldes zu vermeiden, die ain yeder, so offt er freielich hiewider tette, uns halb in unser und des Reichs Camer, und den anndern halben tail den obgenannten von der Newenstat und Iren nachkommen unablesslich zu bezalen verfallen sein sol. Mit urkund diss briefs besiegelt mit unserm kuniglichen anhanngendem Secret gebrechen halben unsers grossen Innsigls das wir dismals bey uns nit haben. Geben in Füssen am andern (le 2) tag des monets mayen, nach cristi geburt vier zehnhundert und im siben und nevutzigisten, unsrer Reiche des Römischen im zwelften und des hungrischen im Achten Jare. »

Il résulte de ce document qu'en 1497 Neuveville et l'évêché de Bâle relevaient encore de l'Empire. En effet, ce ne fut qu'après la guerre de Souabe en 1499, par la paix de Bâle, que les Suisses, et avec eux leurs alliés, furent reconnus indépendants de l'Empire (22 septembre). Fuessen est une ville de Bavière, sur le Lech, à 20 lieues au sud d'Augsburg, à la frontière du Tyrol.

Louis XII, roi de France, était en guerre avec Maximilien. Les Suisses qui, depuis les guerres de Bourgogne, fournissaient des mercenaires à tous deux, étaient divisés sur le parti auquel ils désiraient se rallier. Berne penchait pour l'Empire et parvint à décider les Confédérés d'envoyer une députation à Maximilien qui avait mis les St-Gallois au ban de l'Empire. Cette députation se composait, entre autres, d'Henri Matter et de Jean d'Erlach, de Berne, qui trouvèrent l'Empereur à Fuessen. Ce sont sans doute ces députés qui lui présentèrent la requête du bourgmestre et conseil de Neuveville. Ce n'en est pas moins un fait ayant lieu de surprendre que cette intervention directe de l'empereur dans l'octroi des nouvelles armoiries sur la bannière et le sceau de la bourgeoisie de Neuveville sans l'intervention du prince-évêque, son souverain.

36

37

39

40

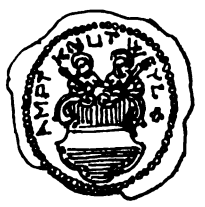
41

42

43

44

47


48

52

53

54

35

38

56

45

46

49

50

51

55

57

58

SIEGEL DER LANDSCHAFT LUZERN

Tafel 1

Quant à la nature même de ces armoiries, dont les trois montagnes ont, dès le début, fait partie intégrante, on peut en inférer que celles-ci se rapportent aux trois confréries ou abbayes des vignolans (vignerons), des pescheurs et des escoffiers (cordonniers), possédant chacune une métairie sur Chasseral.

Der Adelsbrief der Familie Zwinger in Basel.

Von C. R. Paravicini.

Es dürfte den Leserkreis unserer Zeitschrift interessieren, den bisher noch nicht veröffentlichten Adelsbrief, oder besser gesagt, adeligen Wappenbrief des Gelehrtengeschlechtes Zwinger kennen zu lernen.

Vorerst einige Notizen über die Familie selbst. Über ihren Ursprung geben uns die Zwingerischen Familientraditionen, der circa 1696 gedruckte Stammbaum des Geschlechts (enthalten im Zwinger-Stückelbergischen Stammbuch), die Athenae Rauricae (pag. 208), das Gernlerische Stammbuch (Basler Jahrbuch 1879, pag. 164) und alle andern sich mit der Familie beschäftigenden Quellen, übereinstimmenden Bericht. Demnach stammte der in der Mitte des XV. Jahrhunderts nach Basel übergesiedelte Johannes Spiesser genannt Zwinger aus dem alten Hause der Speiser zu Bischofszell[1]). Seinem Sohne *Jakob* wurde nun 1492 von Kaiser Friedrich III. (vgl. Wappenbrief), nach den Athenae Rauricae von Maximilian I., « ob praeclara in S. R. Imp. merita » der Adel bestätigt. Jakobs Sohn Leonhard erwarb das Basler Bürgerrecht 1526 und bestellte durch seine Ehe mit Christina Herbster[2]) und durch seinen frühen Tod, welcher der Witwe eine zweite Ehe mit Lykosthenes, dem Elsässer Humanisten[3]), ermöglichte, den Acker, auf dem ein Gelehrtengeschlecht, wie das Zwingerische, mit unvergleichlicher Dauerhaftigkeit emporwachsen konnte.

Genealogisch interessant ist, wie sechs Generationen[4]) hindurch die Zwingerischen Professoren sich in ununterbrochener Reihenfolge an der Alma Mater Basiliensis ablösten und bis zum Erlöschen des Geschlechtes bedeutende Leute auf dem Gebiete der Naturwissenschaft, Medizin und Theologie geliefert haben. Wir erinnern an Lykosthenes Stiefsohn und Erben, den Humanisten Theodorus Zwingerus (1533—1588), Professor der Medizin und Verfasser des Theatrum europæum und anderer Werke, an dessen Urenkel, den Mediziner Theodor 3 (1658—1724), successiven Inhaber von fünf verschiedenen Professuren, Leibarzt und Rat von Königen und Fürsten, an die Botaniker Johann

[1]) Vgl. über diese Familie Leu's Lexikon. Glieder derselben bekleideten daselbst bischöfliche und städtische Aemter. Sie führten dasselbe Wappen wie der Basler Zweig, was darauf hinweist, dass der Wappenbrief für Basels Bewohner Jakob Zwinger von Bischofszell wohl nur eine Bestätigung des Wappens war. So führte « Wolf Friederich Speiser de Sigmund genannt Zwingger 1710 », Schütze in Bischofszell, das Wappen der hier mitgeteilten Urkunde. Der Schild der Spiser kommt schon unter den Anfangs des XIV. Jahrhunderts entstandenen Wappen des Hauses zum Loch in Zürich vor.

[2]) Enkelin eines Strassburger Schultheissen, Tochter des Malers Hans Herbster, der als Lehrer Hans Holbeins gilt und dessen Porträt, vielleicht von dem letzteren gemalt, im Besitze des Malers E. Stückelberg ist. Ihr Bruder war der bekannte Druckerherr und Professor des Griechischen Johannes Opovinus, vermählt mit Faustinä Amerbach.

[3]) Neffe des Conradus Pellicanns und Verwandter des Kardinals Raymundus Gallus.

[4]) Nicht inbegriffen ist hier Pelagius Spiesser genannt Zwinger, der schon 1464—65 als Dekan der phil. Fakultät der Universität Heidelberg figuriert.

Rudolf (1692—1777) und Friedrich (1707– 1776), wobei wir auch ihres Neffen gedenken wollen, des bekannten Botanikers Werner von Lachenal (geb. 1736), in dessen Adern das Zwinger'sche Gelehrtenblut sich geltend machte. Zu nennen sind ferner die Antistites der Basler Kirche Theodor 2 (1597—1654) und Joh. Rudolf (1660—1708)[1].

Der letzte « Professor Zwinger » — welche beiden Worte fast unzertrennlich erscheinen — war der obgenannte Botaniker und Mediziner Joh. Rudolf. Er sah seine Brüder und Vettern[2] vor sich ins Grab sinken, ohne männliche Sprossen und Träger seines Namens zu hinterlassen. Seine frühvestorbene Tochter Margaretha hinterliess einen einzigen Sohn, welcher die ganze Liebe des Grossvaters besass und dessen Namen « Joh. Rudolf » trug. Zwingers Tochtermann, der Kaufherr und Lyoner Seidenfabrikant Emanuel Stickelberger (geb. 1708), selbst einer alt angesehenen Basler Familie entstammend und am Hofe Ludwigs XV. in Gunst stehend, konnte sich nicht dazu verstehen, seinem alleinigen Sohne, dem jungen Joh. Rudolf[3], die vom Grossvater Zwinger gewünschte Namensänderung zu gestatten; und so schliesst mit letzterem im Jahre 1777 am 31. August die Zwingerische Professorenreihe.

Leider ist der Wappenbrief nur in einer aus dem XVII. Jahrhundert stammenden Kopie vorhanden, die dazu noch von einer der Sprachweise des Urtextes unkundigen Hand herrührt.

(*Folgt der Text des Wappenbriefs*).

Wir Albert von Bonnstetten Decan zu Einsidlen etc. aus Gunst und Mildigkeit des allerdurchlauchtigsten und unüberwindbarlichsten Fürsten und Herrn Herrn Friedrichs, Römischen Kaysers, zu allen Zeiten Mehrers des Reichs, zu Ungarn, Dalmatien, Croatien, etc König, Herzog zu Oesterreich etc etc etc unsers allergnädigsten Herrn, der Heiligen Pfallenz zu Lateranenz, und des Kayserlichen Sales Pfalzgraf, auch in diesem nachgeschriebenen Handel Kayserlr Commissary, bekennen und vergeben öffentlich mit diesem Brief, dass für uns kommen ist der fromm Jakob Speiser genannt Zwinger Burger zu Bischofszell, hand uns dehmüthiglich gebeten und ermahnet sid'wir aus obgerühmter Kayserlr Gunst und Mildigkeit Commission und Gewalt haben ein merklich Söm, Wappenbrief, Cleinete, Schild und Helm ausszugeben, und darüber Kayserl. Bull und Brief mit der Majestät versiglet, und Dero Secret versecretiret, dass wir Ihm danne und allen seinen ehelichen Leibeserben und Nachkommen als Kayserlr Commissary diss nachgend eingesetzt und vermahlet Wapen und Cleinete mit dem Helm und Grogier auss gegebenen Kayserl. Gewalt gnädig geben und mittheilen wöllen, und wenn die Kayserl. Mejestät auss Römisch Kayserl. und angeborner Güte allzeit geneigt ist Ihr und des Heiligen Reichs Unterthanen Bestes fürzuwenden und ihnen ihr Kayserl. Gnad mitzutheilen, also sind wir auch denen insonderheit geneigt, die wir in ehegemeldter Kayserlr Majestät und des Heil. Reichs Diensten mit unterthänigem Gehorsam allezeit

---

[1]) Um die Reihe zu vervollständigen seien noch erwähnt Jakob Zwinger (1569—1610) Schwiegersohn des Junker Oberzunftmeisters Bernhard Brand, und Professor der Medizin. Sodann Jakobs Enkel, Johannes Zwinger (1634—1696) Prof. der Theologie und Bibliothekar.

[2]) Sein Vetter Jakob, Pfarrer zu Liestal lebte in kinderloser Ehe und starb daselbst 1804 als letzter männlicher Träger des Namens im Alter von 77 Jahren.

[3]) Joh. Rudolfs Enkel, der Maler Joh. M. Ernst Stückelberg besitzt heute noch das oben erwähnte Zwingerische Familienbuch, welches eine Menge interessanter Familienporträts des XVI. und XVII. Jahrhunderts und eine Kopie des hier mitzuteilenden Wappenbriefs enthält.

emsig erfinden, darum angesehen sölich Ehrbarkeit, Redlichkeit und Vernunft, die der Kayserl. Majestät und des Reichs lieber getreuer Jakob Speiser obgenannt an ihm hand, auch die getreuen, annehmen und nuzlichen Dienste, die er gemeldter Kayserl. Majestät und dem Reich getreu, und unverdriessl. beweiset und gethan hand, und in künftiger Zeit wohl thun mag und soll, und haben daher auss gegebener Kayserl. Commission und Gewaltsamen, mit wohlbedachtem Muth, gutem Ratt und rechtem Wissen demselben Jakob Speiser diese nachgeschriebene Gnade gethan und Freyheit gegeben also dass er und seine eheliche Leibeserben für und für recht Wappens Gnossen seyn, geheissen, und an allen Enden dafür gehalten werden sollen, und dann zu alle und jeglichen Freyheit, Recht, Gewohnheit und Harkommen haben, auch mit Ämtern und Lehen zu halten Lehen Recht und Gerichte, mit andern des Reichs rechtgebornen zu besitzen, selbs zu gebrauchen und geniessen sollen und mögen, der ander des Reichs rechtgeborne Wappensgenossen und Rittermässig in dem Heil. Römischen Reich von Ehren, Recht, oder Gewohnheit zu Kunde haben oder gebrauchen von allermänniglich ungehindert, und zu einer mehrern Gedächtnuss und Bevestigung dieser vorgeschriebenen Gnaden. so haben wir den vorgenannten Jakob Speiser und seinen ehelichen Leibeserben für und für diese nachgeschriebene Wappen und Cleinete zu geben:

Mit Namen einen Schild mit einem rothen Feld und darinn einen weissen Schwinsspiess mit einem schwarzen Gefäss und Remen entzwers überegstande, und einen Helm darauf, und auf demselben Helm ein Brust eines Männlins mit einem Bart in einem rothen Rock ohne Arm und Hände, ein schwarz Jägerhütlein aufhabend, und an ihm hangende ein weiss Jägerhorn an einem schwarzen Gefäss mit einer schwarzen und rothen Helmstegkin nach ihr Art. Alsdann dieselben Wappen und Cleinete in dem Schilde und auf

dem Helme in der Mitte diss gegenwärtigen unsers Briefs gemahlet, und mit Farben eigentlichen ausgestrichen sind, von neues auch gnädiglich verliehen und gegeben, thund geben und verliechen in sölich vorgeschrieben Gnad und Freyheit, und auch die jeztgemeldten Wappen und Cleinete alles von neues und auss Römisch Kayserlr gegebener Gnad, Commission, Macht Vollkommenheit wissentlich in Kraft diss Briefs, und meynen, setzen und wollen, dass der vorgemeldt Jakob Speiser und sein eheliche Leibes Erben für und für dieselben Wappen und Cleinete in allen und jeglichen und Ritterlichen Sachen und Geschäften zu Schimpf und zu Ernste an allen Enden führen, auch in Siglen, Betschaften, Grabsteinen und Kleinodien nach allen ihren Notdürften gebrauchen und geniessen sollen, und mögen als ander Recht, geborn Wappen Gnossen und Rittermässig, Lüte ihrer Wappen und Cleinete geniessen und gebrauchen von Recht oder Gewohnheit auch von allenmänniglich ungehindert.

Und hierauf bitten wir unterthäniglich und freundtlich mit allem Fleiss und Ernst, alle Churfürsten, Fürsten, Prelaten, Grafen, Freye Herren, Ritter, Knechte, Hauptleute, Vitzthümer, Landrichter, Lehenrichter, Landvögte, Richter, Pfleger, Verweser, Bürgermeister, Schultheissen. Scheffen, Räthe, Amtleute, Bürger und Gemeine, auch allen Königen der Wappen Ehr halten und fortzupflanzen, und allen andern der gemeldten Kayserl. Maj. und des Heil. Röm. Reichs Unterthanen und getreuen thun wir auss gemeldter Röm. Kayserl. Maj. Commission und Befelch, Macht ernstlich und vestiglich mit diesem Brief gebietend, dass sie den vorgenannten Jakob Speiser und sein ehelich Leibeserben für und für an den vorgeschriebenen Gnaden, Freyheiten, Wapen und Cleineten, damit wir Sie begabet haben, schützen und schirmen als lieb einem jeglichen sey, der Kayserl. Maj. und des Reichs schwere Ungnad zu vermeiden, und dazu eine gewohnliche Peen der Wappenbriefen, nemlich Zwanzig Mark Lötigs Golds, die ein jeglicher als oft er dawieder thäte, verfallen seyn solle, halben Theil in die Kayserl. Cammer, und den andern Theil dem genannten Jakob Speiser und seinen ehelichen Leibs Erben für und für unablässigl. zu bezahlen, doch andern, die vielleicht der gemeldten Wappen und Cleinete gleich führen, an ihren Wappen und Rechten unschädlich. Mit Urkund diss Briefs, so wir obbemeldter Albrecht von Bonnstetten Decan etc und kayserl. Commissary haben besiglet, mit unserm wahren und ehegemeldten Pfalzgrafen Amts anhangenden Insigel, und zu mehrerer Sicherheit, so haben wir Albrecht obgenannt mit Fleiss und Ernst gebeten und erbeten den edeln Fritz Jakob von Andwyl und Erasmus Ryff von Ryffenberg genannt Walter, unser liebe Oheim, dass Sie zu Gezeugniss dieser Ding ihr eigen Insigel, doch Ihnen und ihren Erben ohne Schaden, auch offentlich gehenckt haben an diesen Brief, als auch wir der obgenannte Fritz Jakob und Erasmus Ryff, und sölichs gethan haben vergehen und hiemit öffentlich bekennen, geben zu Einsidlen auf Montag nach St. Michels des Heil. Erzengels Tag nach Christi Geburt als man zalt, Tausend Vier Hundert Neunzig und Zwey Jahr.

1

2

3

4

6

7

9

5

8

12

15

10

11

13

14

16

17

18

19

20

23

24

26

28

31

21

22

25

27

29

30

32 34 33

L DER LANDSCHAFT LUZERN

Tafel I

Die Siegel der Luzernerischen Landschaft.

Von Dr Th. von Liebenau.

Mit zwei Siegeltafeln. [1])

(Schluss)

Zierlich ist das kleine Siegel des Weilers *Gerliswyl*, das uns Kaiser Heinrich den Heiligen zeigt, der in der einen Hand das Scepter, in der andern eine Kirche hält. Legende : GERLISCHWYL.

In's Gebiet der Heraldik führt uns das seit 1733 vorkommende kleine Siegel des Hofes *Heredingen* : eine gestürzte schräglinke Eckspitze, schwarz in Silber. Inschrift : HERENDINGEN. Im Wappen der Familie Feer, welche die kleinen Gerichte in Heredingen besass, ist die Ecke blau in Silber. (Fig. 26).

Zur Gruppe der Kirchenpatrone führt uns wieder das seit 23. November 1722 verwendete Siegel von *Hochdorf* : St. Martin halbiert seinen Mantel mit dem Schwerte, um den unter seinem Pferde sitzenden Bettler zu bekleiden. Die Initialen A H deuten darauf, dass wir hier das Siegel des s. g. äussern Amtes Hochdorf vor uns haben.

Das Gemeindesiegel zeigt den roten Sparren in Silber mit drei Kleeblättern : 2, 1. Inschrift : GEMEINDE RATH HOCHDORF. (Fig. 27).

Der Twing *Hohenrain* nahm den alten noch stehenden Schlossturm der Commende im Juni 1724 in das Siegel auf, das die Inschrift trägt : ZING . HOCHEN REIN. (Fig. 28).

Das neue Gemeindesiegel von 1802 hingegen zeigt den roten Sparren in Silber mit Inschrift : GEMEIND VERWALTUNG HOCHEN REIN. (Fig. 29).

Zu Anfang des XIX. Jahrhunderts führte die Gemeinde *Neuenkirch* statt des gemeinsam mit dem Hofe Adelwyl gebrauchten Siegels ein eigenes Siegel, welches einerseits die Zugehörigkeit zum Amte Rothenburg und anderseits die Lage am Sempachersee documentieren sollte. Es zeigt die Rothenburg, darüber eine Sempacherbalche. Inschrift : GEMEINDS . VERWALTUNG . NEÜKIRCH . (Fig. 30).

Im Siegel des Hofes *Inwyl* von 1723 erblicken wir wieder eine Hinweis auf die Kirchenpatrone Petrus und Paulus, da sich über einem Dreiberg die päpstlichen Schlüssel mit dem Schwerte kreuzen. Zur Füllung des Feldes dienen zwei Sterne und die Initialen H . I . (Fig. 31).

Der Hof *Mettenwyl* nahm im Februar 1723 die Burg Rothenburg in's Siegel auf, brachte zwischen den Türmen einen Stern, im Schildesfusse einen Dreiberg und rechts und links die Initialen H M an. (Fig. 32).

Interessanter ist das Siegel des Hofes *Nunwyl*, welches die Figuren von Petrus und Paulus mit der Inschrift : GERICHT NUNWYHL präsentiert. (Fig. 33).

Im Siegel des Hofes *Rain* begegnet uns als Erinnerung an das Verhältniss zur Pfarrei Emmen der Ritter Maurizius mit der Lanze. Die Initialen lauten : H R.

Ein redendes Wappen führt seit November 1732 der Hof *Rotterswyl*, bei Ballwyl : ein Rad mit der Legende RADTERSCHWYL. (Fig. 34). Die Twingherrn aus der

[1]) Vide No 1 des *Archives*.

Familie Feer siegeln mit diesem Wappen, dessen Helmzierde zwei Schwanenhälse bilden. (Fig. 35).

Des Stadt- und Amtssiegels von *Rothenburg* haben wir bereits gedacht. Es erübrigt noch nachzutragen, dass die Stadt bereits im Jahre 1334 ein eigenes, leider nicht mehr erhaltenes Siegel besass. Dieses war schon 1367 nicht mehr vorhanden, da der Böhmisch-Österreichische Erbfolge-Vertrag mit demselben nicht besiegelt wurde.

Das Siegel von *Römerswyl* entspricht vollkommen demjenigen von Rain und Berghof.

Der alte Hof *Schwanden* führt in seinem Siegel das Bild der Madonna mit dem Leichnam Christi auf dem Schosse. Um das Haupt Maria's, die eine dreifache Krone trägt, zieht sich ein Sternenkranz. Dieses «grichtsbätschaft» mit der Inschrift G S H wurde schon am 14. März 1724 benützt.

Der kleine Hof *Sigigen* führt im Siegel seit 1731 den hl. Johannes, in der Linken die Fahne haltend, auf welcher die Worte stehen: ECCE AGNVS. DEI., mit der Rechten das Lamm segnend, welches die Fahne trägt.

III. Die dritte Landvogtei Luzerns ist Entlebuch. Nachdem das Amt Entlebuch auf dem Wege des Burgrechtes an die Stadt Luzern gekommen war, wurde bezüglich der Landesverwaltung am Freitag vor Mitte Fasten 1395 ein Vertrag geschlossen, wonach Entlebuch für die Zeit des Burgrechtes von Luzern ein eigenes Siegel erhalten sollte. Als dann Entlebuch durch die Herzoge von Oesterreich an Luzern verpfändet worden war, wurde dem Lande am 26. Juli 1406 das Siegelrecht benommen. Dieses Siegel, abgebildet bei Schulthess (Tafel X, Fig. 2) stellt in einem Spitzschilde, umgeben von Ranken und 6 Kreissegmenten, das Haupt des hl. Leodegars, des Stadtpatrons von Luzern, neben dem Bohrer dar. Legende ✠ (S) UNIVERSITATIS : VALLIS : ENTLIBVCH.

Nach dem sog. Zwiebelnkriege von 1513 erhielt das Entlebuch von Luzern seine verlorenen Rechte wieder. So wurde ihm namentlich durch Vertrag vom Dienstag vor Martini 1514 wieder das Recht eingeräumt, ein eigenes Siegel und Panner zu führen. Das Siegel aber sollte nur zur Bekräftigung von «kundschaften, fürdernüssen und dergleichen kleinfügen Sachen» verwendet werden, während der Landvogt alle wichtigen Akten besiegeln sollte. Da Papst Sixtus IV dem Lande Entlebuch 1479 das Recht verliehen hatte, im Landespanner, welches eine entwurzelte Buche im roten Felde zeigt, das Kreuz Christi samt Dornenkrone und Nägeln zu führen, wurde in dieses neue, mit der Jahreszahl 1514 versehene Siegel das Kreuz neben der Buche im untern Schilde, in dem darüber gestellten Schilde aber das Luzerner-Wappen angebracht. Ein Spruchband enthält die Inschrift SIGILLUM ENTLIBVCH — 1-5-1-4. Vgl. die Abbildung bei Schulthess (Tafel X, Fig. 3).

Neben diesem grossen Amtssiegel, das bis 1798 in Gebrauch war, kommt zu Ende des 18. Jahrhunderts noch ein kleineres für das Gericht *Schüpfheim* vor, welches in einer von zwei Palmzweigen umgebenen Tartsche das Amtswappen mit der Inschrift AM - SCH. zeigt. (Fig. 36).

Zum Entlebuch gehörte der Markt *Wolhusen*, der Stadtrecht besass. Für die «Stadt» siegelte 1363 ihr Vogt. Nach der Zerstörung der Stadt durch die Luzerner 1386 bediente sich Wolhusen bis 1726 keines Siegels. Erst das oft erwähnte Gültenmandat rief einem solchen. Dieses zeigt ein spitzgibliges Thor, flankiert von hohen Thürmen, die

mit Zinnen bekrönt sind. Über den Thürmen stehen zwei Sterne, welche die Inschrift trennen: WOLHUSEN - IM - MARKT. (Fig. 37). Im Pfarrsiegel mit der Jahrzahl 1657 sehen wir unter dem Brustbilde des hl. Andreas das Wappen von Wolhusen mit der Burg.

IV. *Die Stadt Sursee.*

Von 1299 bis 1744 führt die Stadt Sursee drei bereits von E. Schulthess abgebildete Siegel, welche den Stadtpatron St. Georg darstellen, nämlich: 1. Ein kleines Rundsiegel, das St. Georg mit Schwert und Schild zu Fuss darstellt (Tafel IX, Fig. 9). Inschrift dieses 1299 gebrauchten Siegels: BVRGENSIVM - DE - SVRSE.

2) Grosses Stadtsiegel von 1312—1473, St. Georg zu Pferd. Legende ✠ S' BURGENSIUM : IN : SVRSE. (Schulthess IX, Fig. 10); Geschichtsfreund V.

3) Kleines Geheimsiegel von 1491—1744 gebraucht, St. Georg zu Pferd. Legende ✠ SIGILLVM - SECRETVM - BVRGENSIVM. - IN - SVRSE. (Schulthess IX, Fig. 11).

Im Jahre 1705 kömmt ein neues grosses Siegel auf, das St. Georg als Drachentödter zu Pferd darstellt. Inschrift: SIGILVM - CIVITATIS - SVRSLACENSIS - ET - CIVIVM.

In den Kanzleisiegeln von Sursee dagegen erscheint statt des Stadtpatrons das dem Panner entsprechende Wappen ein rot und weiss gespaltener Schild. In diesen seit 1692 gebrauchten Kanzleisiegeln ist im weissen Felde, wie auf den Wappenbildern des Surseer Kalenders, ein Kleeblatt angebracht.

Das neue zierliche Pfarrsiegel zeigt St. Georg zu Pferd als Drachentödter; das schöne Spitzsiegel des Priesterkapitels Sursee von 1480 St. Georg als Drachentödter zu Fuss.

V. *Stadt Sempach.*

Die Stadt *Sempach* führt im Wappen und Panner im silbernen Felde den roten habsburgischen Löwen, über dessen Haupt sich eine rote Binde hinzieht.

Im alten von 1280—1674 gebrauchten Siegel, Geschichtsfreund V; (Schulthess Tafel IX, Fig. 8), welches die Inschrift trägt: ✠ SIGILLVM - OPPIDI - DE - SEMPACH, steht im wagrecht geteilten Schilde oben der Löwenrumpf, unten als Symbole des Sees wellenförmige weisse und blaue Wellen.

Erst 1677 wurde ein neues Gemeindesiegel angeschafft, welches im ausgebuchteten Schilde das alte Siegelbild zeigt, umrahmt von Wolkenschnitt. Inschrift ✠ SIGILLVM - DER - STAT - SEMPACH. Neben dem Schilde steht die Jahrzahl 1 6 7 7.

Um 1730 wurde das kleine, dem Wappen- und Pannerbilde entsprechende Siegel erstellt, welches der Inschrift entbehrt.

Im neuern Wappen mit der Inschrift STADT GEMEIND RATH SEMPACH wurde wieder der Löwenrumpf in rotem Feld aufgenommen, das untere Feld aber weiss gelassen.

Für den *Meyerhof Sempach* siegelten dessen Twingherrn, z. B. die Kündig und Balthasar. Das Siegel zeigt in Gold roten Spitzenschnitt, auf dem Helme den Löwenrumpf mit der legendären Lilie von Sempach in den Pranken. Vgl. über letztere Th. von Liebenau, die Schlacht bei Sempach 453. (Fig. 38).

In Sempach und Sursee scheinen die Stempel der neuern Siegel im Verlaufe der letzten Jahre abhanden gekommen zu sein.

VI. *Das Amt Ruswyl.*

Im Amte Ruswyl finden wir weder Amts-, noch Gemeinde-, Hof- oder Twing-Siegel. Für das Amt siegelt gewöhnlich der Amtschreiber; für die Gemeinde der Gemeinde-

schreiber; für die Twinge der Twingherr. So für Buttisholz, Fig. 35, Pfyffer, das Siegel zeigen die silberne Eckspitze in rot; für Menznau die Kommende Hitzkirch. Das Amtspanner und Wappen zeigt den geharnischten Ritter Maurizius mit der Fahne, analog den Siegeln der frühern Pfarrer von Ruswyl von 1303, 1370 und 1408 (Geschichtsfreund XVII). — Das Pfarrsiegel und kleine Conventsiegel der Franziskaner von *Werthenstein* zeigen das Wappen der schwäbischen Ritter von Werdenstein in rotem Feld die weissen Sparren. Vgl. dazu Baumann, Geschichte des Allgäus II, 8, 213, 144.

VII. *Das Amt Münster.*

Wie das Amt Ruswyl besass auch das St. Michel- oder Chel-Amt oder die Vogtei Münster wohl ein Panner und Wappen, aber kein Amtsiegel. Das Amtspanner zeigt im gelben Felde das Bild des Erzengels Michael als Drachentödter. Für die Landvogtei siegelt der Landvogt oder der Propst von Münster. Letzterer namentlich für Münster, Schwarzenbach, Pfäffikon, Ludigen und Ermensee. Die Wappen dieser Twinge, nebst jenem des angeblichen Twinges Lütishofen zeigt der Stiftskalender von 1713, gestochen in Augsburg.

Das Gericht führt, wie das Stift, das angebliche Wappen der Grafen von Lenzburg in seinem Siegel. Wie das 1469 in der Stiftskirche von Münster renovierte Grabmal der Grafen von Lenzburg zeigt, war damals schon die irrige Ansicht herrschend, diese Grafen hätten weder eine Burg, noch die Balle im Schilde geführt, sondern in rothem Felde einen von einem gelben Löwen begleiteten gelben Schrägbalken. Ein defektes Glasgemälde oder ein zerstörter Grabstein, der an die Grafen von Kyburg erinnerte, die auf der Inschrift jenes Monumentes als Stifter *neben den Lenzburg* genannt werden, mag diesen Irrtum provoziert haben. Die Stiftssiegel, Glasgemälde und sog. Michelspfennige von Münster trugen zur Verbreitung dieser falschen Ansicht bei. Schon der Pfauenstutz auf dem Grabsteine verrät diesen Irrtum [1]).

Bald nach 1722 kam das zierliche *Gerichtssiegel von Münster* auf, das in dem von einem Sternenkranze umschlungenen Rundschilde dieses vermeintliche lenzburgische Wappen — ohne Inschrift — zeigt. (Fig. 39).

Gunswyl führt den Bischof Diebold im Siegel, dem die kleine Kapelle an der Gemeindegrenze schon im 14. Jahrhundert geweiht war. (Fig. 38).

Das Gericht *Neudorf* führt in seinem Siegel das Bild der hl. Agatha. Inschrift: DES GERICHTS ZU NEUDORF.

Twing *Rickenbach* führt ein redendes Wappen. Das eine Siegel zeigt den reichfliessenden Bach, darüber mit grossen Buchstaben die Inschrift: Z. R. B.; das andere Siegel ist nur durch die Schildform und kleinere Schrift vom erstern zu unterscheiden. Im Siegel der Pfarrei dagegen erscheint ein weisser Fisch in blau.

Auch das Gericht *Oberkirch* und *Eich* besitzt zwei Siegel aus dem 18. Jahrhundert, beide sehr ähnlich. Im gespaltenen Schilde rechts das Wappen der Ritter von Eich d. h. durch Spitzenschnitt weiss nnd rot schräg geteilt mit zwei Rosen wechselnder Farbe. Links das Wappen der elsässischen Edlen von Oberkirch; im schwarzen Felde ein wachsender weisser Löwe. Inschrift des einen Siegels: DAS GERICHT EICH U. OBERKIRCH. Im andern Siegel ist UND statt U zu lesen. (Fig. 40).

---

[1]) Vergleiche die Abbildung des Grabsteines im Geschichtsfreund XXII. Die Kirche war 1386 von den Eidgenossen verbrannt worden. In den Siegeln der Pröpste erscheint das lenzburgische Wappen erst unter Emberger (1607), im Kapitelsiegel seit 1640.

Nottwyl zeigt in seinem Siegel das Bild des hl. Nikolaus. Inschrift N. W.

Das Gericht *Pfäffikon* führte ein Siegel, dessen von Palmzweigen umgebener Rundschild das oben beschriebene vermeintliche Lenzburger-Wappen darstellt. Die Inschrift lautet: GERICHT PFEFFIKEN. (Fig. 41).

VIII. *Die Landvogtei Büren und Triengen.*

Diese Landvogtei besass bis 1722 kein eigenes Siegel, wohl aber ein gemeinsames Panner und Wappen, das den weissen arburgischen Sparren im roten Felde zeigt. 1722 entstand das Amtssiegel, welches die Wappen von Büren, Triengen und Winikon repräsentiert. Im 1. und 4. Schilde der arburgische Balken, im 2. Felde der Rost des hl. Laurenz, des Kirchenpatrons von Triengen, im 3. Felde ein T, Hinweis auf Triengen. (Fig. 42).

Daneben erscheint ein niedliches Siegel mit der Legende AMT BÜRON. Hinter dem Schilde der Arburg steht der heilige Gallus, der segnend die Hand über einen den Balken zutragenden Bären ausstreckt.

Analog ist das Siegel von *Triengen.* Hinter dem Schilde der Aarburg steht St. Laurenz mit der Siegespalme, in der Rechten den Rost.

Auffällig ist das Siegel von *Winikon.* Hinter dem Schilde der Aarburg erscheint als Schildhalter Bischof Theodul mit dem Stabe, daneben der Teufel der die gestohlene Glocke emporhält. (Fig. 43).

IX. *Die Landvogtei Habsburg.*

Bereits haben wir Panner und Wappen der Vogtei erwähnt. Es bleiben die Gemeindesiegel zur Besprechung übrig.

I. *Adligenschwyl* besitzt zwei ähnliche Siegel. Das grössere Siegel führt die Inschrift ADLIGENSCHWEIL. Der Kirchenpatron St. Martin, zu Pferd, teilt mit dem zu seinen Füssen liegenden Bettler den Mantel. Im Hintergrund steht ein Rad. Dieses bildet eine Anspielung auf das Wappen des murbach-luzernerischen Meyerhofes, das im geteilten Schilde oben einen Löwenrumpf in Gold, unten ein Rad in Schwarz zeigt. Das kleinere Siegel trägt die Inschrift ADLIGENSCHWYLL.

St. Martin steht im wallenden Federbarett, zu seinen Füssen der Bettler mit der Krücke.

2. Selbst *Greppen* besass zwei Siegel. *a*) Grosses Siegel mit Inschrift GREPPEN St. Wendel mit dem schief gestellten Stabe blickt nach links; vor ihm zwei Schafe.

b) Kleines Siegel mit gleicher Inschrift. St. Wendel blickt vorwärts, die eine Hand hält den Stab, die andere ist segnend ausgestreckt. Rechts und links ein Schäflein.

3. Meggen. *a*) Grösseres Siegel, Legende H.S.P. G M. Auf dem Dreiberg die Burg mit dem Habicht über dem offenen Burgthor. (Fig. 44).

b) Kleines Siegel mit gleicher Darstellung.

4. MEIERS-CAPPEL. Ein « Kirchen-Meyen » (Blumenstock) im Siegelbild.

5. Root. Kleines Rundsiegel, St. Martin zu Pferd, darunter die Inschrift ROOTT.

Grösseres Siegel, St. Martin zu Pferd mit den Armen den Mantel teilend. Legende GULTEN SIEGEL - GEMEIND ROTH.

6. Adligenschwyl. *a*) Kleines Siegel, König Oswald, in der einen Hand Scepter und Kreuz, in der andern den Raben mit dem Ring im Schnabel. Inschrift UDLIGENSCHWYL.

b Grösseres Siegel, dadurch in der Composition unterschieden, dass zu beiden Seiten Oswalds je ein kleinerer und grösserer Baum steht. Legende: GEMEINDE UDLIGENSCHWYL.

Im Pfarrsiegel ist das Brustbild von St. Oswald zu sehen.

X. *Landvogtei Malters und Littau.*

Im Panner und Siegel führt die Landvogtei den Gerichtsbaum im weissen Felde, sowohl im grössern Siegel mit der Inschrift DIE GEMEIND MALTERS. (Fig. 45), als im kleinen, ohne Legende.

Im Wappen steht der Gerichtsbaum auf einem Dreiberg. Der alte Meyerhof führt dagegen das weisse Andreas-Kreuz in Blau mit je einem Stern im Haupt und Fuss des Schildes.

Littau hinwieder führt im Siegel, Wappen und Panner drei blaue Zelten in Weiss oder durch dreifachen Spitzenschnitt, weiss und blau geteiltes Feld.

Inschrift des grossen Siegels: ✠ DAS AMPT LITAU. (Fig. 46). Das Gemeindesiegel ist conform; Legende: SIGIL DER GEMEINDE LITAU.

XI. *Die Vogtei Weggis.*

Diese vormalige Republik führt im Wappen einen weissen Fisch im roten Felde; im Siegel und Panner erscheint die Mutter Gottes als Schildhalterin.

a Von 1578 bis 1708 bediente sich die Landvogtei des gleichen Siegels, welches auf einem mit Ranken und Blumen gezierten Grunde Madonna mit dem Kinde auf dem Arme zeigt, in der Rechten den Waggiserschild haltend. Legende: ✠ SUNIV SITATIS : HOMINUM PAROCHIE DE WETGIS.

Abbildung im Geschichtsfreund IX; bei Schulthess Tafel X. Fig. 4.

b Im 18. Jahrhundert kömmt ein äusserst roh gearbeitetes, kleines Siegel auf, das im verjüngten Massstabe das gleiche Bild, doch keine Inschrift aufweist.

c Das Gültenmandat rief dem niedlichen Amtsiegel. Hinter dem Schilde Madonna mit Scepter und Kind. Inschrift AMT WEGGIS. Fig. 47.

d Grosses Amtsiegel aus dem 18. Jahrhundert. Feld ohne Damascierung, sonst in Bezug auf Composition dem alten Siegel ähnlich, abgesehen von der Schildform. Inschrift: ✠ SIGIL : UNIVERSITATIS : HOMINUM. PAROCH : DE : WETGIS.

e Auffällig ist das Pfarrsiegel, oval geformt, das wohl nur durch ein Missverständnis statt Madonna St. Justus mit Schwert und Palmzweig darstellt. Inschrift: SIG. PAROCH WEGGIS ✠. Das Siegel bezieht sich wohl nur auf die 1683 gestiftete Justus-Bruderschaft und es ist demnach die Inschrift unvollständig.

XII. *Die Vogtei Knutwyl.*

Im Amtsbuche von Knutwyl von 1570 ist zum erstenmale das Wappen dieser Vogtei zu finden. Es zeigt im roten Felde St. Stephan als Diakon gekleidet, mit Buch und Palme.

Als 1581, Samstag nach St. Michel, der Rat von Luzern der Vogtei Knutwyl ein Panner verlieh, wurde das Wappenbild auch in's Panner aufgenommen.

In Folge des Gültenmandates von 1722 wurde das Amtssiegel 1724 erstellt, das im dreimal gespaltenen Schilde rot, weiss und blau zeigt. Über dem Schildrande die Brustbilder der Kirchenpatrone Stephan und Bartholomäus. Fig. 48.

Dagegen nahm die Gemeindeverwaltung 1802 wieder St. Stephan ins Siegel auf.

Die Gemeinde *Mauensee* führt im Siegel drei Fische über einem schwarzen Balken.

XIII. *Das Amt Kriens und Horw.*

Seit 1518 führt Kriens im Wappen den hl. Gallus mit dem Bären. 1573, Montag vor Mauriz, bewilligt der Rat von Luzern dem Amte Kriens und Horw ein gemeinsames Fähnlein, das im gelben Felde die Schutzpatrone Gallus und Maria zeigt. Um die Mitte des 17. Jahrhunderts führte *Kriens* ein Amtssiegel mit Inschrift ✠ SIGILLVM DES LOBLICHEN AMPTS KRIENS.

Im Schilde steht der Gerichtsbaum, links St. Gallus, die Hand nach dem einen Balken tragenden Bären ausgestreckt. (Fig. 49).

Um 1792 kam das kleine Gerichtssiegel auf. Inschrift: SIGIL DES LOBLICHEN AMPTS KRIENS.

Auf Wappen (z. B. Kapellbrücke) ist dem Gerichtsbaume ein Eichhörnchen beigegeben.

Auf dem Schlosse Schauensee hauste zur Zeit ein Ritter, der als Angehöriger der Meyer von Kriens und Sarnen ein Einhorn mit Stern im Siegel führte. Die Meyer von Schauensee, die aber keine Gerichtsbarkeit in Kriens besassen, nahmen im 18. Jahrhundert den Stern in ihr Wappen auf.

Horw führt im Wappenbilde seit dem 16. Jahrhundert einen roten Fisch in Gold; als Schildhalterin Madonna mit dem Kinde und Scepter, so im grossen Gemeindesiegel von 1698. Auf einem Schriftband steht *zur Seite* HO-RW. (Fig. 50).

Ein jüngeres Siegel mit schraffiertem Schilde trägt die Schriftrolle *unten* und neben dem Schilde Blumengewinde.

XIV. *Die Vogtei Ebikon.*

Auf rotem Felde steht die Gerichtseiche, darüber als Schildhalterin Madonna mit dem Kinde. Das um 1730 entstandene Siegel trägt die Inschrift ✠ DAS ✠ AMPT ✠ ÄBICKON. (Fig. 51).

Im Gemeinde-Wappen dagegen ist seit 1518 nur Madonna mit dem Kinde, in goldener Gloriole, zu sehen.

XV. *Twing Rüsegg, Sins und Dietwyl.*

Rüsegg führte im Gemeindewappen das silberne, springende Eichhorn im goldenen Felde, als Schildhalterin Madonna. Dieses dem Schilde der vormaligen Gerichtsherrn nachgebildete Siegel trägt die Inschrift RÜSEGK UND SINS. (Fig. 52).

Die Gemeinde *Dietwyl* hinwieder führt die entwurzelte Gerichtseiche im Siegel mit der Inschrift DIETWEIL. (Fig. 53).

XVI. *Vogtei Merenschwand.*

Diese Vogtei führte, als sie sich von den Herrn von Hünenberg losgekauft und in den Schirm der Stadt Luzern begeben hatte, ein eigenes, von ihren neuen Schirmherrn erteiltes Siegel, in welchem diese Umwandlung durch die Insignien des Schutzpatrons von Luzern angedeutet ist. Wir sehen im Spitzschilde den Arm, welcher den Bohrer hält, mit dem Bischof Leodegarius geblendet wurde, ganz ähnlich wie im Stadt-Siegel Luzerns im 15. Jahrhundert, resp. im kleinen Siegel des Propstes Nikolaus Bruder von Luzern. Um das Siegel zieht sich die Inschrift S'VNIVERSITATIS IN MERISWAND ET MVLOW. Das Siegel wurde von 1393 bis 1399, vielleicht bis 1425 gebraucht. Später führte Merischwand im Wappen, Siegel und Panner den Schwan, so im Wappen schon 1518. 1601 erneuerte der Rat der Vogtei ihr Wappen. Dieses bildet im gewissen Sinne eine Erinnerung an das Wappen der Herrn von Hünenberg, die im Siegel zwei Schwanenhälse auf dem Helme führten.

Das 1724 bis 1731 gebrauchte kleine Siegel mit Inschrift MS zeigt den Schwan vor dichtem Schilfe schwimmend; das grössere Ovalsiegel von 1731 bis 1798 mit Legende MERESCHWAND dagegen durch Rohre schreitend. (Fig. 54).

XVII. *Amt Hitzkirch.*

Hitzkirch bildete bis 1798 einen Bestandteil der freien Ämter im Aargau. Im Lager vor Alexandria hatte Kardinal Schinner 1512 dem freien Amt das Recht erteilt, die von einer Vipper umschlungenen Geisselungssäule Christi im Panner zu führen. Dieses Bild galt seither als Amtswappen und wurde namentlich auf Landmarchsteinen eingemeisselt, auf Mandatur abgebildet, auch im Kanzleisiegel bis 1798 geführt.

Nach dem Kriege von 1531 entzogen die katholischen Orte den freien Ämtern das Pannerrecht und verfügten den 8. Mai 1533, künftighin sollen die Leute der Landvogtei unter dem Panner von Meyenberg zu Felde ziehen. Nach der 1568 erfolgten Begnadigung traten die freien Ämter wieder in den Besitz ihrer politischen Rechte ein. Als aber die Landvogtei 1607 wieder ein eigenes Panner führen wollte, bestätigten die fünf katholischen Orte den Meyerbergern den Pannerbrief von 1533. Erst 1610 willfahrte die Tagsatzung in Luzern den Freiämtern im Begehren betreffend Gebrauch des Panners.

Sowohl Richensee als Hitzkirch hatten eigene Wappen, die an einem Altare in der 1679 abgebrannten Pfarrkirche Hitzkirch angebracht waren; Richensee eine Burg in goldenem Feld, Hitzkirch einen Fisch. Die vereinigten Wappen stellt ein Siegel dar, welches die Inschrift trägt: AMT HITZKIRCH. (Fig. 55).

Daneben besass das Gericht *Schongau* noch ein kleines Siegel, welches einen schreitenden Schwan im roten Feld darstellt. (Fig. 56). Sichtlich ist das Wappen der Grafen von Schwangau hier willkürlich adoptiert worden. Vgl. J. Kindler von Knobloch, der Wappenkodex des Vereins Herold, Berlin 1888, p. 70.

Für die zur Herrschaft *Heidegg* gehörigen Orte siegelte der Besitzer der Burg. Zwei Siegel aus der Zeit der luzernerischen Herrschaft liegen vor. Beide zeigen den weiss und schwarz gespaltenen Schild, darüber den Helm mit Turnierhörnern. Das eine trägt die Inschrift ✠ LVCERN ✠ HEIDEG, (Fig. 57), das andere ✠ HERRSCHAFT HEIDEGG.

Im luzernerischen Teile des Freien Amtes führten nach dem Urbar der Herrschaft Heidegg vom Jahre 1706 alle Gemeinden Wappen, nicht aber Siegel. Die Gemeinde *Gelfingen* adoptierte das Wappen der Herrschaft Heidegg, im halbierten Schilde gold und schwarz.

Sulz führt im weissen Schild eine schwarze Sulzbütte mit zwei goldenen Reifen.

Lieli brauchte das Wappen seiner alten Burgherrn, in Blau den weissen Löwen.

Altwys den der Edelknechte dieses Namens: den Schimmelsrumpf in Rot.

Mosen (Mosheim) gleichfalls das Wappen des erloschenen Geschlechtes dieses Namens: blauen Wolkenschnitt in Weiss.

Der Hof *Klotensberg* endlich soll im Wappen einen schwarzen Eisenhut in Gold geführt haben.

Als Wappen von *Richensee* erscheinen in diesem Urbar die kyburgischen Löwen in Rot. Eben diese Wappen waren auch im Rittersaal des Schlosses Heidegg gemalt.

« Gemalte Ahnen zählen nicht » — sagt ein altes Sprichwort. Auch diese nur gemalten Gemeinde-Wappen verdanken vielleicht nur einem Dekorationsmaler ihren Ursprung, wie die Wappen von Ettiswyl, Schütz und Nebikon im Rittersaale des Schlosses Wyer.

Als Nachtrag diene noch Folgendes:

In Folge der 1604 erteilten Bewilligung lies der Rat von *Willisau* ein Siegel in der Grösse eines Fünffranken-Stückes gravieren, das dem Siegel der Grafschaft ähnlich, aber viel tiefer gestochen ist. Zwischen zwei Säulen sehen wir auf schraffiertem Grunde den heiligen Petrus in geschlitztem, von einem Mantel umgebenen Gewande auf dem Throne sitzen, die Tiara auf dem Haupte, den gewaltigen Himmelsschlüssel in der Linken. Zu seinen Füssen steht die Tartsche mit dem Löwen als Wappenbild. Zwischen dem Throne und dem Schriftbande sind Ranken angebracht. Die Inschrift lautet: ✠ SIGILLVM ✠ OPPIDI ✠ WILLISAVW ✠

* * *

Wer die Unmasse der verschiedenartigsten Akten betrachtet, welche mit den oben erwähnten Siegeln bekräftigt sind, der kommt zur Überzeugung, dass im Gebiete von Luzern ein so reiches Feld für die Wirksamkeit der Ortsbehörden war, dass auch wirklich von einer Staatsomnipotenz nicht die Rede sein konnte. Gerade wegen dieser den Gemeinden in gewissen Massen verliehenen Autonomie verhielt sich die Landbevölkerung in ihrer eminenten Mehrheit beim Ausbruch der schweizerischen Staatsumwälzung 1798 durchaus ablehnend. Den schlagendsten Beweis hiefür finden wir in der Thatsache, dass nur drei Gemeinden die helvetischen Nationalfarben in ihr Gemeindesiegel aufnahmen: Reiden, Gettnau und Willisau-Land.

Im Jahre 1798 wurden die alten Gemeindesiegel beseitigt. Manche Gemeinde, mancher alte Hof, der bis dahin eine gewisse Selbständigkeit bewahrt hatte, ging unter oder wurde mit einer benachbarten Gemeinde vereinigt, so dass heute viele der ältern Korporationen kaum noch dem Namen nach im Kreise der Geschichtsforscher bekannt sind.

Ein Wappenbuch der Herrenstube zu Winterthur

Mit 7 Textillustrationen.

Von Paul Ganz.

Das Msc. 138 der Winterthurer-Stadtbibliothek ist ein ziemlich voluminöser Papiercodex in Grossfolio, aus festem Handpapier mit dem Zürcherschild als Wasserzeichen. Laut einer später geschriebenen Vorrede, wurde das Buch zu Anfang des XVI^ten^ Jahrhunderts angelegt, womit auch der Stil der meisten Wappenkompositionen übereinstimmt. Die Eintragungen folgen in grossen Zwischenräumen und ganz unregelmässig; den Grundstock bilden jedenfalls Kopien[1]) der Wappen älterer, ehemals eingeschriebener Geschlechter und der zur Zeit der Entstehung des Buches lebenden Mitglieder der Herrenstube.

Das Titelblatt zeigt in Form eines Scheibenrisses das Standeswappen von Zürich. Unter einer einfachen, ja ärmlichen Pfeilerrundbogenstellung stehen die zwei gegeneinander geneigten und vom gekrönten Reichsschild überragten Standesschilde, zu Seiten die beiden gelben Löwen, von denen der eine Schwert und Reichsapfel, der andere das Stadtfähnlein mit rotem Schwenkel hält[2]). Der Bogen der architektonischen Umrahmung zeigt 2 Rundmedaillons mit antiken Köpfen (Krieger- und Frauenkopf). Gewundene Blumenranken füllen die Bogenfläche aus, in deren Mitte ein nackter Putto sitzt und seine Beinchen lustig herabbaumeln lässt. Die Zeichnung verrät eine geübte Hand, ist flott mit der Feder hingeworfen, wird aber durch die rohe und unverstandene Bemalung zum grossen Teil zerstört.

Auf der ersten Seite folgt der Wappenschild[3]) des Bischofs von Konstanz Hugo v. Hohenlandenberg (1496—1521) von reicher Jnful bedeckt und vom Pedum überragt, das schräg hinter den Schild gestellt ist. Es folgen die Wappen der Äbte von Petershausen und Rüti und des Stiftes Embrach.

P. 7—74 enthalten je das Wappen eines weltlichen Herrn mit genealogischen Anmerkungen. Der ganze Adel, in weitem Umkreise um die Stadt herum, ist hier vertreten, die Winterthurer Ratsfamilien, (67 -74), städtische Beamtete und das Winterthurer Kapitel.

Die Zeichnung ist derb und keck, mit Blei entworfen und frei mit der Feder ausgezogen. Die Proportionen sind überall gut gewahrt, haben aber den Meister nicht daran gehindert, die Schildflächen mit seinen Figuren prächtig auszufüllen. Das Pferd derer v. Saal und v. Heimenstein (Figur) ist naturgetreu gezeichnet mit den für die erste Hälfte des XVI^ten^ Jahrhunderts charakteristischen Merkmalen[4]) der schweizerischen Rasse, dem gedrungenen massiven Körperbau und dem kleinen Kopfe. Merkwürdigerweise sind die Löwen plump und ohne Schwung gezeichnet, bäurische Tiere, denen wir auch auf den schönen Rundscheiben in der Kirche zu Hindelbank begegnen. Die menschliche

[1]) Der Kübelhelm und die zu beiden Seiten gezeichnete steife Helmdecke zeigen eine grosse Aehnlichkeit mit Tschudischen Kopien aus dem Turme zu Erstfeld.

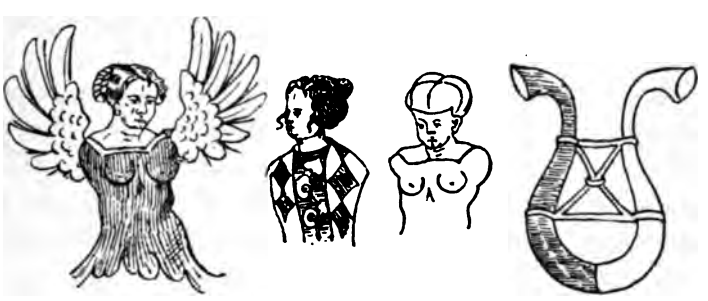
[2]) Aehnliche Komposition auf einer Glasscheibe im Besitze des Herrn Prof. R. Rahn in Zürich.

[3]) Der Schild ist geviertteilt mit einem Herzschilde (Konstanz.)

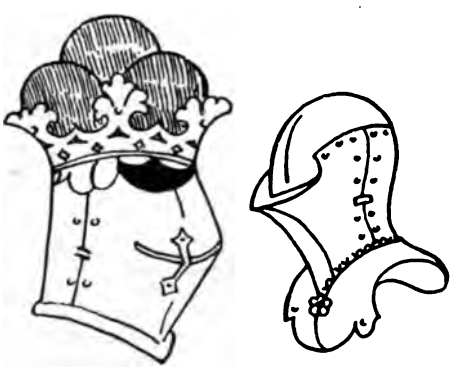
[4]) *Zemp J.* Die schweiz. Bilderchroniken des XV. und XVI. Jahrhunderts. Zürich 1897.

Figur scheint dem Maler besonders vertraut gewesen zu sein. Er gibt uns in seinen wachsenden Männlein und Weiblein hübsche Typen seiner Zeit und versteht es meisterhaft ein ausdrucksvolles Gesicht mit wenigen flotten Strichen hinzuwerfen; bald ein dickes, dralles Bauernweib mit runzeligem Halse und lustiger Kopfbedeckung. bald eine

zierliche Edeldame mit feinem Gesichte. Mit besonderer Sorgfalt sind die Haare gezeichnet und zu komplizierten Frisuren aufgebunden. Einzelne losgelöste Locken umspielen kokett das Antlitz seiner weiblichen Figuren.



Das Verhältnis des Helmkleinods zum Schilde ist gut getroffen, ungefähr von gleicher Länge. Die Kleinode selbst sind teils auf Kissen, teils direkt auf dem Helme angebracht. Helmkronen[1]) sind selten und kommen nur bei den Herren von Pfungen



von Wellenberg, Mötteli von Rappenstein und Muntprat von Spiegelberg vor. Der Helm steht auf der Mitte des senkrecht gestellten, einfachen Schildes. Von klobiger Form

[1]) Die Krone kann hier nicht mehr als Rangabzeichen gelten, da z. B. die Freiherrn von Bonstetten, die Hallwyl und von Landenberg im selben Buche mit ungekrönten Helmen abgebildet sind.

zeigt er einen schmalen wagrechten Augenschlitz, den eine Spange zusammenhält, und die unschön in zwei fliegende Lappen auslaufende Helmdecke.

Interessante Details bietet das Wappenbuch in Menge. So sehen wir z. B. am Helmkleinod der Herren zum Thor eine Vorrichtung aus roten Schnüren, welche ohne Zweifel dazu bestimmt war, den Buffelhörnern im Turnier einen grösseren Halt zu geben.

Die Flächenbelebung (Damaszierung) geschieht auf sehr primitive Art und Weise, nämlich durch ein übereck gestelltes Gitter von geraden Linien, deren Schnittpunkte mit kleinen Kreuzen besetzt sind.

Auf den Seiten 74—77 folgen wieder geistliche Wappen, u. a. der Schild des Hospitals[1]), vom roten Patriarchenkreuz überragt, das Wappen des Klosters Töss[2]), von einer grossen Krone bedeckt u. s. w.

Von Seite 80 an erscheinen nun zeitgemässe Wappendarstellungen. Gezaddelte Helmzierden entwickeln sich ornamental zu Seiten des Schildes, den bald ein eleganter Spangenhelm, bald ein hübscher Stechhelm überragt. Die Zeichnung bleibt die gleiche, flott und flüchtig im Detail, und lässt auf denselben Autor schliessen. Den Reihen des umliegenden Adels gesellen sich die Winterthurer Familien Hegner, Steiner, Huser und Sulzer bei, die Landvögte auf Kyburg, die Kirche S. Laurenz[3]) zu Winterthur, das Wappen des Untervogtes Stelzer, der im Amtskleide hinter seinem Schilde steht[4]) und noch eine Anzahl bürgerliche Ratsfamilien.

Als Wappen des Kapitels[5]) Winterthur figuriert ein weisses Agnus Dei, das auf einem grün grundierten Teller mit breitem, rotem Rande dargestellt ist.

Unter den spätern Einträgen sind 2 Wappenkompositionen des Meisters T. E. hervorzuheben. Es sind Zeichnungen des Winterthurer Glasmalers Tobias Ehrhart, beide bezeichnet und mit der Jahreszahl 1595 versehen. Die erste stellt in grünem mit Rollwerk, Fruchtschnüren, Trophäen und Engelsköpfen verziertem Lorbeerkranze das Wappen der Blaarer von Wartensee dar, die zweite in einer tollen Barokumrahmung dasjenige des Junkers Hans Imthurn von Schaffhausen.

Eintragungen von geringerer Hand und Verzeichnisse aller Art, Tischordnungen u. s. w. machen den vollen Inhalt des Buches aus, und können uns nur vom kulturhistorischen Standpunkte aus interessieren.

Der Gesamteindruck, den das Wappenbuch der Winterthurer Herrenstube auf den Beschauer macht, ist ein recht guter. Denn es zeigt uns das Werk eines jener flotten und realistisch-dekorativen Künstler, deren das wappenfreudige Schweizervolk im 16ten und 17ten Jahrhundert eine Menge zählte, deren Namen aber nur selten der Nachwelt überliefert worden sind.

---

[1]) In blau eine weisse Taube in gelber Strahlenglorie.

[2]) In rot auf grünem Dreiberg ein weisses Patriarchenkreuz.

[3]) In rot ein silbernes Ross.

[4]) Aehnliche Darstellungen in Grünenbergs Wappenbuch. Vrgl. Archiv für Volkskunde No 2, p. 158.

[5]) Der Gesellschaft gehörten z. B. im Jahre 1521 an: 12 Edelleute, 6 Prelaten, 16 Herren von Winterthur, 6 Chorherrn von Heiligenberg, 36 Geistliche der Umgebung, 4 städtische Beamte und 2 Halbzinser.

Das Künstlerwappen in der Schweiz.

Von Josef ZEMP.

(Schluss).

Zur nämlichen Gruppe gehört ein Wappen auf einem flachgeschnitzten Friese im historischen Museum in Bern. Der Fries stammt von einer spätgothischen Decke aus einem Hause in Thun[1]). Er zeigt zwei geneigte Schilde. Rechts drei weisse Schildchen in Blau und grüner Dreiberg; links ein weisses R in Blau auf grünem Dreiberg. Die Wappen beziehen sich ohne Zweifel auf den Verfertiger der Decke.

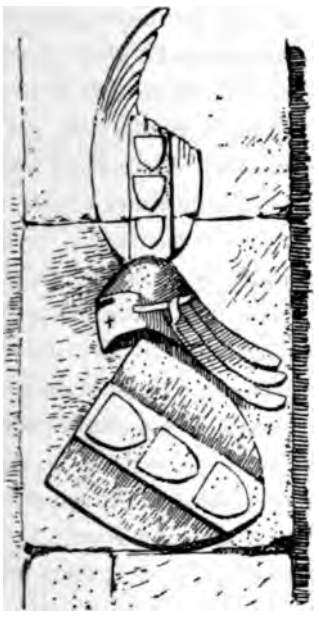


Fig. 2.
Wappen des Hüglin von Schönegg in St. Leonhard zu Basel, nach Zeichnung von Dr E. A. Stückelberg.

Besondere Beachtung verdienen Künstlerwappen, bei denen die Malerschildchen mit einem schon bestehenden Familienwappen kombiniert werden. Bald giebt das Malerwappen die Grundform ab, der sich Abzeichen persönlicher Art einfügen, bald aber das Familienwappen, in welchem die drei Schildchen angebracht werden, wo sie eben Platz finden. — Das älteste mir bekannte Beispiel einer solchen Kombination ist das Wappen des 1374 verstorbenen Ritters *Hüglin von Schönegg* zu S. Leonhard in Basel (Fig. 2). Nach Schnitts Wappenbuch von 1530 im Basler Staatsarchiv (Fol. 138) sind die Farben: Feld blau, Pfahl weiss, Schildchen rot. Eine gleichzeitige, auch aus der S. Leonhardskirche stammende Steinstatuette im historischen Museum zu Basel, welche den Ritter Hüglin von Schönegg im Gebete knieend darstellt, zeigt den kurzen gezaddelten Waffenrock sechsmal mit dem nämlichen Schildchen besetzt. Dass Hüglin selbst Maler war, ist nicht direkt zu erweisen. Aber wir wissen das von seinem Vater. Denn in einer Urkunde des Basler Staatsarchives von 1362, Montag vor Laurenz, erscheint Johannes von Schönegg, «der Sohn des Malers», Chorherr zu S. Leonhard, als Vertreter seines damals von Basel abwesenden Bruders, Hüglin von Schönegg[2]). Nach Schnitts Wappenbuch waren die Schönegg im Hause zum Himmel (Freiestrasse Nr. 33) gesessen, das später als Zunfthaus der Maler erscheint. Auch das deutet wohl auf die Zugehörigkeit der Familie zum Malerberuf[3]). — Das zweitälteste Beispiel aus der Schweiz, das ich kenne, ist das Wappen des *Johannes zum Bach* von Luzern in einem von ihm geschriebenen und mit rohen Zeichnungen illustrierten Manuskripte der Luzerner Stadtbibliothek von 1426. (Fig. 3). Hier giebt das

---

[1]) Depositum der Gottfried Keller-Stiftung. — Den Hinweis auf diese Flachschnitzerei verdanke ich der Gefälligkeit von Herrn Direktor H. Kasser in Bern.

[2]) «Dominus Johannnes pictoris ze Schönegge presbyter canonicus regularis in monasterio S. Leonhardi Basiliensis . . . vice ac nomine Hugonis de Schönegge fratris ejusdem Johannis pronunc in remotis constituti».
Frdl. Mitteilung von Herrn Staatsarchivar Dr R. Wackernagel in Basel. — Das Wappen findet sich auch im Lohnhof zu Basel, Leonhardskirchplatz, Nr. 3.

[3]) Frdl. Mitteilung von Herrn Staatsarchivar Dr R. Wackernagel.

Künstlerwappen (drei weisse Schildchen in Rot) die Grundform an; das redende Familienwappen (ein grüner schräger Strom) findet in den drei Schildchen Platz. Darüber steht geschrieben, dass Johannes zum Bach, Maler von Luzern, Sohn des Malers Nikolaus zum Bach, das Buch, das eine Weltchronik und eine Kopie des Schwabenspiegels enthält, geschrieben nnd illustriert habe [1]). Auf die Helmzier ist später zurückzukommen. — Ähnliche Kombinationen von Künstler- und Familienwappen weiss ich von da bis in die zweite Hälfte des 16. Jahrhunderts in der Schweiz nicht mehr nachzuweisen. Angeführt sei aber aus Warnecke das Wappen des *Claus Winfler*, Maler von Basel, in dem aus dem 15./16. Jahrhundert stammenden Bruderschaftsbuch von S. Christoph im Carolineum zu Linz [2]): in Schwarz ein silberner mit drei roten Schildchen belegter Schrägbalken. Wohl brachten in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts die Künstler gelegentlich ihr persönliches Wappen an, aber zumeist ohne Kombination mit dem Abzeichen ihres Berufes. So etwa Hans Leu von Zürich auf einem von der Gottfried Keller-Stiftung erworbenen, im eidg. Kupferstichkabinet des Polytechnikums deponierten Scheibenriss [3]) von 1526, oder Rudolf Manuel Deutsch auf seinem grossen Holzschnitt der Schlacht bei Sempach von 1545 [4]). — Bei dem Familienwappen der *Ithen* von Oberägeri, das in rotem Felde die drei weissen Schildchen, und zudem einen Stern und einen grünen Dreiberg enthält, darf ein Zusammenhang mit dem Künstlerwappen gewiss angenommen werden, umsomehr, da diese Familie wirklich mehrere Künstler gestellt hat [5]). In der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts gewährt das Wappenbuch der Solothurner S. Lukasbruderschaft in Kombinationen von Privat- und Künstlerwappen reiche Ausbeute: *Stephan Rudolf*, 1582: In Blau drei Rosen, ein Dreiberg und eine goldene, mit drei weissen Schildchen besetzte Binde. *Wolfgang Frölicher*, 1587, Fol. 6: In Blau ein mit drei Schildchen belegter, goldener Schrägbalken; *Franz Knopf*, Fol. 8 und Nikolaus Knopf. Fol. 10: In Rot ein goldener Querbalken, oben zwei, unten ein weisses Schildchen; *Marx Friesenberg*, Fol. 11: In Rot eine goldene, mit drei blauen Schildchen besetzte Binde, oben zwei weisse Rosen, unten ein goldener Stern; *Stephan Knopf*, 1588, Fol. 28: In Blau ein goldener, mit drei roten Schildchen belegter Querbalken; oben zwei, unten eine rote Knospe; *Durs Bärcki*, 1591, Fol. 39: In rot und weiss dreimal geteilt; die roten Felder mit den weissen Schildchen (2 + 1) belegt; ebenso *Nikolaus Bärcki*, Fol. 40; *Hans Wilhelm Haffner*: Der gespaltene Schild rechts zweimal schräg in Weiss und Schwarz geteilt, links goldene Hausmarke in Grün, die drei weissen Schildchen auf schwarz (2) und grün (1) verteilt; *Daniel Knopf*, Fol. 53: In Rot drei weisse Schildchen und ein goldener Sparren; *Hans Heinrich Grim*, Fol. 101: In Gold zwei schwarze gekreuzte Klauen, ein weisses Kreuzchen und drei weisse Schildchen; das

[1]) Der Eintrag, pag. 260, lautet: «Conscripsit et complevit Johannes dictus zum bach(e) pictor per procuracionem patris meis (sic) cuiusdam ydonei ciuis lucernensi (sic) opidi nomine Nicolai zum bache pictoris ibidem Facta et completa et scripta sunt hec in vigilia sancte (sic) mathie apostoli scilicet VIII Kalendas mensis februarii Sub anno domini mo cccco xx vio. 1426».

[2]) Warnecke, S. 25.

[3]) Katalog der Auktion 50 bei Amsler und Ruthardt, Berlin 1895, Nr. 6.

[4]) Reproduziert bei Th. von Liebenau: Die Schlacht bei Sempach, Luzern, 1886.

[5]) Gefl. Mitteilung von Frl. Anna Ithen in Ober-Aegeri. Ein Kaspar und ein Hans Ithen sollen als Glasmaler beruhmt gewesen sein; ersterer soll Glasgemälde in die S. Oswaldskirche in Zug geliefert haben. Eine Sage, nach welcher drei Brüder Ithen, von denen jeder einen Schild besessen, im Mittelalter aus Innsbruck nach dem Zugerlande gezogen seien und dort ihre drei Schilde zu einem einzigen vereinigt hätten, mag ein sehr später volkstümlicher Deutungsversuch des Wappens sein.

Wappen des *Urs Graf*, 1596, Fol. 61: In Blau ein gelbes Kreuz auf einem Halbmond (Hauszeichen) und drei weisse Schildchen, wird durch einige Knittelverse ausdrücklich als Verbindung des ererbten Familienwappens mit dem Künstlerabzeichen erklärt:

« Min woppen ist ein halber mon
« Ein Krütz findst auch darufi ston
« S'Hab ich von den altvordern min
« Dri Schilde die ston auch darbin.
« Dieselben wollen zeigen an
« Dass ich den bensel bruchen kan
« Der Künstler-Zeichen fuer ich frey
« Gott geb wo d'kunst und wyssheyt sei ».

Merkwürdigerweise finden sich nicht viele Künstlerwappen, bei denen eine der geläufigsten und gerade zur Verbindung der Abzeichen von Stand und Individuum

Fig. 3. Wappen des Johannes zum Bach, 1426, in einem Manuskripte der Luzerner Stadtbibliothek.

sonst mit Vorliebe verwendeten Kombinationen vorkommt: die *Quadrierung*. Zwei Proben bietet das Wappenbuch der Solothurner S. Lukasbruderschaft: *Durs Schmid*, Fol. 36: 1 und 4 das typische Künstlerwappen, 2 und 3 in Blau eine Hausmarke; *Urs Biss*, 1608, Fol. 86: 1 und 4 Familienwappen, 2 und 3 Künstlerwappen. Ein besonders schönes Beispiel ist *Gregorius Sickingers* Wappen auf dem 1589 datierten, in Kupfer radierten Stadtplan von Freiburg i. B.: 1 und 4 ein von drei Kugeln begleiteter Sparren, 2 und 3 die Künstlerschildchen. Der Grabstein des Schaffhauser Allerweltskünstlers *Hans Caspar Lang* (1571—1645) enthält Feld 1 und 4 das Maler-, 2 und 3 das Familienwappen[1]. Auf der Rückseite des im historischen Museums zu Bern auf bewahrten Hauptes der Riesenfigur von S. Christophorus, die bis 1866 das obere Thor in Bern schmückte, findet sich die Inschrift « IOH: JACOB LEEMANN. CIVIS PINXIT: 1710 »,

[1]) Warnecke, S. 48.

und darüber ein quadriertes Wappen: 1 und 3 in Gold auf grünem Dreiberg ein schwarzer Baumstumpf, darüber ein Kleeblatt; 2 und 4 drei weisse Schildchen in Rot [1].

Schon in früher Zeit begegnen wir einer dem Künstlerwappen eigentümlichen *Helmzier*, deren charakteristische Elemente aus einem männlichen oder weiblichen Rumpf und zwei Hirschstangen bestehen. Das hier (Fig. 3) reproduzierte Wappen des *Johannes zum Bach* von Luzern (1426) ist die früheste aller bis jetzt bekannten Proben [2]. Das schwarze Geweih ist hier mit einer Binde am Kopf des männlichen Rumpfes befestigt. Bei dem Wappen des *Gregorius von Panix* auf der Decke von Igels (Fig. 1 in Nr. 1) ist der Stechhelm gekrönt [3]. Die aus den Schultern wachsenden Hörner sind rot, die Kopfbinde des blauen, mit den drei roten Schildchen belegten Rumpfes ist rot und gelb. Bei späteren Darstellungen wachsen die Hirschstangen nicht mehr aus Kopf oder Schultern des Rumpfes, sondern dieser wird zwischen das Geweih gestellt, wodurch schon eher die Vorstellung eines der seit dem 15. Jahrhundert so beliebten Geweih-Hängestücke (sog. Leuchterweibchen) entstehen kann [4]. Das Wappenbuch der Solothurner S. Lukasbruderschaft bringt diese Helmzier mit Krone und goldenen Hirschstangen bei dem Wappen des *Hans Wilhelm Haffner*, Fol. 41, und dem des *Durs Schmid*, Fol. 36, wo der Rumpf mit den drei Schildchen belegt ist. Bei *Gregorius Sickingers* Wappen endlich auf dem Stadtplan von Freiburg i. B. erscheint als Kleinod ein Mohrenrumpf mit drei Schildchen auf der Brust zwischen zwei Hirschstangen [5].

In mehrfacher Hinsicht können, um in Kürze zusammenzufassen, unsere schweizerischen Künstlerwappen zur Erweiterung der bisherigen Kenntnisse dienen: Das Wappen Hüglins von Schönegg in Basel stellt das älteste Beispiel einer Kombination der Malerschildchen mit einem persönlichen Wappen, ja wohl überhaupt den ältesten sicheren Fall von Verwendung der Schildchen in einem Familienwappen dar [6]. Bei Johann zum Bach finden wir 1426 zum erstenmale die dem Künstlerwappen eigentümliche Helmzier. Gregorius von Panix giebt 1495 auf der Decke von Igels das Wappen gekrönt und streitet hierin um die Priorität mit einer leider undatierten spätgothischen Holzkonsole in Marburg [7]. Das Wappenbuch der Solothurner S. Lukasbruderschaft endlich darf als wichtige Quelle manigfaltig gebildeter Künslerwappen nicht unbeachtet bleiben.

---

[1]) Freundliche Mitteilung von Herrn H. Kasser, Direktor des historischen Museums in Bern.

[2]) Warnecke bildet als älteste ihm bekannte Probe der Künstlerhelmzier eine geschnitzte Holzkonsole in der Sammlung des hessischen Geschichtsvereins zu Marburg ab, die, aus dem Stile zu schliessen, erst nach 1450 entstanden sein kann. Dort wächst aus dem gekrönten Stechhelme ein weiblicher Rumpf zwischen zwei Damschaufeln. Angesichts dieses Kleinodes ist man wirklich geneigt, der Ansicht des Ritters von Meyerfels beizustimmen, der darin nichts anderes als eines der anscheinend im 15. Jahrhundert aufgekommenen Geweihhängestücke (sog. « Leuchterweibchen ») sieht. Vgl. Warnecke, S. 28. Bei den mir bekannten schweizerischen Beispielen ist der Rumpf stets männlich; auch spricht die Art, wie die Hirschstangen gerade bei den älteren Darstellungen am Rumpfe befestigt sind (am Kopfe bei Johannes zum Bach, an den Schultern statt der Arme bei Gregorius von Panix), nicht sehr zu Gunsten jener Deutung des Ritters von Meyerfels.

[3]) Wie schon auf der in voriger Anmerkung erwähnten Holzkonsole zu Marburg.

[4]) Siehe die vorletzte Anmerkung.

[5]) Der Mohrenrumpf ist bei Künstlerwappen als Kleinod gar nicht selten. Mehrere Beispiele bei Warnecke. Das älteste ist das Wappen des Ulrich Springinklee im Apothekerstuble zu Bruneck im Pusterthale, von 1526 (Warnecke S. 11).

[6]) Der Nurnberger « Ernst Maler » von 1347 ist eben ziemlich zweifelhaft, und das Wappen des zu Ende des 14. Jahrhunderts lebenden Malers Johann Aquila in der Kirche zu Martyancz, Ungarn, (Warnecke S. 23), ist kaum früher als das des Hüglin von Schonegg.

[7]) Siehe Anmerkung 21.

Berichtigung. In Nr. 1, S. 19. Anm. 5 ist der Jahreszahl ein i beizufügen. Es sollte heissen m cccc l xxxx iiiij (1495).

Les plus anciennes armoiries Françaises

(1127-1300)

Par L. Bouly de Lesdain

I.

A quelle époque peut-on fixer l'apparition des armoiries ?

Les auteurs du XVIe et de la première moitié du XVIIe siècle ont émis sur cette question des théories qui font aujourd'hui sourire. On est depuis longtemps d'accord sur ce point que les armoiries ne sont pas antérieures aux XIe-XIIe siècles, mais les difficultés commencent lorsqu'il s'agit de se montrer un peu plus précis.

Des sceaux de Robert le Frison, comte de Flandre, en 1070, et de Raymond de St-Gilles, comte de Toulouse, en 1088, ont été regardés par de nombreux auteurs comme formant les plus anciens exemples d'insignes héraldiques. Ces fragiles monuments ont aujourd'hui disparu et nous ne les connaissons plus que par les planches d'Olivier de Vrée [1], ou de don Vaissette [2]. Il semble établi que, dans les deux cas, le graveur a très infidèlement rendu son modèle, et l'authenticité de ces figures ne rencontre plus de défenseurs [3].

D'un autre côté, MM. A. de Barthélémy et Demay ont soutenu, dans ces dernières années, qu'on ne pouvait citer aucun sceau armoirié antérieur à celui de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, en 1170 [4]. Cette date nous semble bien récente, et nous allons essayer d'établir que les armoiries ont fait leur apparition en France trente ou quarante ans plus tôt.

Les sceaux remontant à la fin du XIe siècle ou aux deux premiers tiers du XIIe, n'offrent pas, il est vrai, de représentations héraldiques. Au point de vue spécial, qui nous occupe, ils peuvent se ramener à trois types:

1° Empreintes où l'écu est vu par sa face interne, ce qui est sa position normale lorsque le cavalier galope comme d'usage vers la droite.

2° Empreintes où, vu de face ou tout au moins de profil, il ne présente aucune figuration.

3° Empreintes où l'écu porte au contraire une image. — A de très rares exceptions près, celle-ci peut toujours rentrer dans l'une des catégories suivantes: bordure simple, bordure engrêlée, bordure à clous, rais d'escarboucle, soleil. On peut citer néanmoins le sceau de Bouchard, seigneur de Guise en 1155: au milieu d'une ornementation assez

---

[1] *Sigilla comitum Flandriæ*, pl. IV.

[2] *Histoire du Languedoc.*

[3] A. de Barthélémy, *Essai sur l'origine des armoiries féodales*, p. 10. — Cf. pour le sceau de Robert le Frison, *Rapports* de MM. de Ram, Gachard et de Reiffenberg, *faits à la séance de la classe des Lettres* (de l'Académie Royale de Belgique) *du 5 février 1849 concernant la statue de Godefroy de Bouillon*, p. 22.

[4] A. de Barthélémy, *Op. cit.*, p. 11, note 3. Demay, *Le costume au moyen-âge d'après les sceaux*, p. 189. — Cf. Woodward et Burnett, *Heraldry, British and Foreign*, T. I, p. 48.

confuse, l'écu est chargé d'un médaillon circulaire orné d'une aigle héraldique [1]. Le sceau d'Yves, comte de Soissons et seigneur de Nesle, en 1172, représente encore ce personnage armé d'un écu à trois fasces ou fascé de six pièces [2].

Il est pourtant certain que, dans la pratique, l'ornementation des écus présentait une beaucoup plus grande diversité; la preuve en ressort de nombreux documents soit écrits soit figurés.

Le chroniqueur normand Robert Wace, décrivant, dans le *Roman de Rou*, la bataille d'Hastings (1066) dit que

Tuit ovent fet coignoissances
Ke Norman altre coneust
Et ke l'autre portuer n'eust [3].

C'est ici, croyons-nous, la plus ancienne trace de ce que les armoiries réaliseront plus tard dans la perfection: le bouclier signe de reconnaissance. Ellis a cru trouver dans ce texte la preuve que les envahisseurs normands connaissaient les armoiries [4]; nous ne saurions adopter cette opinion, car rien ne prouve que ces *coignoissances* fussent héréditaires; il ressort même assez clairement du récit que le procédé des compagnons de Guillaume était une innovation.

La célèbre tapisserie de Bayeux, exécutée quelques années après la conquête de l'Angleterre, représente un certain nombre de ces emblèmes; la variété n'en est pas bien grande; on ne peut guère citer que le dragon, la croix simple ou patée, la bordure cannelée, le sautoir, les besants. Encore faut-il ajouter que le dessin de ces figures présente d'assez notables différences avec les représentations héraldiques proprement dites du siècle suivant.

Les chansons de gestes offrent encore de nombreuses allusions à des boucliers diversement ornés. Pour n'en citer qu'une, la *Chanson de Roland*, dont la date se place entre 1066 et 1099, parle d'écus blancs [5], vermeils et blancs [6], vermeils et azur [7], d'écus à or et à fleurs [8], peints à fleurs [9], d'écus de quartiers [10], de targes fleuries [11], de targes *roées* [12], et nous dit enfin, en décrivant l'armée de Charlemagne:

Escuz unt gentz de multes conoisances [13].

On voit donc que, dès la fin du XIe siècle, les peintures des écus offraient une assez

---

[1] Demay, *Inventaire des sceaux de la Picardie*, no 369.

[2] Id., *Ibid.*, no 33.

[3] Ed.-Frédéric Pluquet, T. II, p. 191.

[4] *The Antiquities of Heraldry*, p. 169.

[5] Ed.-Léon Gautier, vers 3465.

[6] V. 1299.

[7] V. 1557.

[8] V. 1276 et 1354.

[9] V. 1810.

[10] V. 3867.

[11] V. 3361.

[12] V. 3569.

[13] V. 3090. — Il est curieux de noter que ce terme de *conoisances*, que nous avons déjà rencontré dans Robert Wace, sera quelquefois employé plus tard comme synonyme d'armoiries. Henri de Valenciennes, décrivant les préparatifs des Croisés avant la bataille de Finepople (1207) nous dit « Ki la fust a cel point, asses peut veoir banières et escus de divierses connissanches ». (Ed. Natalis de Wailly, p. 318).

Les Anglais nomment encore aujourd'hui *cognisance* ou *badge* un emblème héréditaire non renfermé dans un écu: on peut citer comme exemples les roses blanche et rouge d'York et de Lancastre.

grande variété. Toutefois, comme les ornements qui y étaient figurés n'avaient encore aucune signification, comme ils dépendaient uniquement de la fantaisie du chevalier, les graveurs de sceaux trouvaient sans doute inutile de s'en préoccuper.

L'hérédité de ces emblèmes, et, par voie de conséquence, leur régularisation, ne s'établit pas tout d'un coup. Quelques seigneurs d'abord chargèrent leur écu des mêmes figures que leur père; on reconnut sans peine les avantages qu'offrait cette manière d'agir et, très rapidement, elle se répandit dans toute l'Europe.

La première trace certaine d'un écu devenu héréditaire se rencontre en 1127. Le Moine de Marmoutiers, décrivant le costume que portait Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, lorsqu'il reçut la chevalerie à l'occasion de son mariage, nous dit que son bouclier était orné de lions d'or[1]. Ce prince mourut en 1151; son tombeau fut décoré d'une belle plaque d'émail, aujourd'hui conservée au Musée du Mans, et qui le représente en costume d'apparat. Il est armé d'un énorme bouclier bleu, chargé de six lionceaux d'or, 3, 2 et 1. Notons ici que, sur son sceau, l'écu est vu par sa face interne[2].

On ignore de quels emblèmes faisait usage son fils Henri II, roi d'Angleterre († 1189); mais Guillaume, son fils naturel, chargeait son bouclier d'un lion rampant[3].

Guillaume Longue Epée, comte de Salisbury, fils puîné d'Henri II est armé, sur son effigie sépulcrale, dans la cathédrale de Cantorbéry, d'un écu identique à celui de son grand-père; ses descendants continuèrent à porter: d'azur à six lionceaux d'or[4].

Richard Cœur-de-lion s'arme, en 1190, de deux lions affrontés[5]. La même année, Jean, comte de Mortain, son frère, se couvre d'un bouclier orné de deux lions passants[6]. En 1194 enfin, Richard prend l'écu aux trois lions passants, la tête de face, qui formera désormais les armes d'Angleterre[7]. Nous avons ici un curieux exemple de la manière un peu hésitante dont l'hérédité des armoiries dut s'établir dans plus d'une famille.

On conserve aux Archives du Pas-de-Calais une charte non datée, mais rédigée entre 1141 et 1150, et munie d'un sceau portant l'image équestre d'Enguerrand de Candavène, comte de Saint-Pol; l'écu ne porte qu'un umbo, mais des gerbes sont figurées dans le champ même du sceau[8]. En 1162, Anselme de Candavène orne de gerbes la housse de son cheval[9]. Le contre-sceau d'Hugues de Candavène, sire de Beauval, en 1223, offre enfin l'écu de la maison: d'azur, à cinq gerbes d'avoine d'or, en croix[10]. Il est pour nous très probable, sinon certain, que ces armes figuraient déjà, en réalité, sur le bouclier d'Enguerrand.

---

[1] *Historia Gaufredi ducis Normannorum*, ap. *Scriptores rerum gallicarum et francicarum*, T. XII, p. 521.

[2] Demay, *Sceaux de la Normandie*, no 20.

[3] Ellis, *The Antiquities of Heraldry*, pp. 182-184.

[4] Id., *Ibid.* — Aveling, *Heraldry: Acient and Modern*, pp. 64 et 97.

[5] Cussans, *Handbook of Heraldry*, p. 26.

[6] Demay, *Inventaire des Sceaux de la Normandie*, no 28. — Une autre empreinte du même sceau, postérieure de trois ans, a été cataloguée par Douet d'Arcq, *Archives de l'Empire. Inventaires et Documents.* Collection de Sceaux, no 900.

[7] Cussans, *Op. cit.*, p. 26. — On sait que les héraldistes anglais discutent encore si leurs animaux héraldiques sont des léopards ou des « lions passants guardants. »

[8] Demay, *Inventaire des Sceaux de l'Artois*, no 69. Cf. *Inventaire des Sceaux de la Flandre*, no 285.

[9] Id., *Sceaux de la Picardie*, no 209.

[10] Id., *Sceaux de l'Artois*, no 229.

Le sceau de Robert, frère de Mathieu, duc de Lorraine, qui régna de 1148 à 1176, porte seulement, dans le champ, une aigle tenant une épée[1]. Celui d'Henri de Lorraine, grand prévôt de Saint-Dré, en 1154, est chargé dans les mêmes conditions, d'une simple aigle[2]. Cet emblème se maintiendra dans les armes de Lorraine: d'or, à la bande de gueules, chargée de trois alérion d'argent.

Nous arrivons enfin au plus ancien sceau nettement armorié, celui de Galeran II, comte de Meulan; l'écu, la bannière, le bliaud et le tapis de selle sont ornés d'un quadrillé qui figure sans aucun doute l'échiqueté d'or et de gueules de cette maison. Les Archives nationales possèdent un exemplaire de ce sceau[3], et le British Museum deux[4]; toutes trois sont un peu frustes, mais laissent néanmoins apercevoir le quadrillé sur la bannière, les pans du bliaud et le tapis de selle. Il en existe d'anciennes reproductions, qui nous le montrent encore intact: l'une a été gravée par Millin, dans ses *Antiquités nationales*, d'après un original alors conservé à Meulan[5]; l'autre a été dessinée au XVIIe siècle, au bas de la transcription d'une charte, et se conserve à la Bibliothèque du British Museum. Il convient de noter que cette charte, non datée, est adressée à Simon, évêque de Worcester, mort en 1150[6].

Les Archives des Bouches-du-Rhône conservent un sceau équestre de Raymond Bérenger le Vieux, marquis de Provence, sur lequel ce seigneur est représenté armé d'un bouclier à trois pals: on sait que les armes définitives de la maison d'Aragon étaient d'or, à quatre pals de gueules; le sceau est pendu à une charte de 1150[7]. Du Chesne a publié un sceau de Sohier, chatelain de Gand (De sable, au chef d'argent) remontant à 1164[8]. L'écu de Flandre, d'or, au lion de sable, armé et lampassé de gueules, arme le bras de Philippe d'Alsace sur un sceau de 1167 conservé aux archives de Gand[9].

A partir de cette époque, les boucliers armoriés se rencontrent de plus en plus souvent sur les sceaux; dans la pratique, l'usage devait en être devenu général. La cathédrale de Vannes possède un coffret orné de peintures dont le sujet paraît emprunté à quelque *roman;* l'Abbé Chauffier, qui l'a longuement étudié dans les *Mémoires de l'Association bretonne*[10] en fait remonter l'origine à 1150-1170. Or, les cinq chevaliers qui y sont représentés portent tous des écus armoriés. Ces armoiries, purement imaginaires

---

[1] Demay, *Sceaux de la Picardie*, no 19.

[2] Edouard Ferry, *Sigillographie de Saint-Dié*, ap. *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, 1888-89, p. 119.

[3] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 715. — L'auteur est muet sur les armoiries; on les distingue cependant assez bien sur le croquis publié par Demay, *Le costume au moyen-âge d'après les sceaux*, p. 113.

[4] Round, *The introduction of armorial bearings into England*, ap. *The Archæological Journal*, 1894, p. 47.

[5] T. IV, n° XLIX, pl. 2.

[6] Round, *Op. cit.*, p. 47.

[7] Blancard, *Iconographie des sceaux et bulles conservés dans la partie antérieure à 1790 des Archives départementales des Bouches-du-Rhône*, p. 6, et pl. XI, no 1.

[8] *Histoire généalogique de la maison de Guines*, Preuves, p. 225.

[9] *Rapports* de MM. de Ram, Gachard et de Reiffenberg, *faits à la séance de la classe des Lettres* (de l'Académie royale de Belgique) *du 5 février 1849 concernant la statue de Godefroy de Bouillon*, p. 21. — Un exemplaire du même sceau, postérieur de trois ans, se trouve aux Archives du Nord, à Lille. (Demay, *Inventaire des sceaux de la Flandre*, no 138).

[10] *Essai sur un coffret du XIIe siècle appartenant à la cathédrale de Vannes*, ap. *Association bretonne, Comptes-rendus, Procès-verbaux et Mémoires*, 1875, pp. 33 et suiv.

sans aucun doute, sont néanmoins établies suivant les règles [1]; il est à noter qu'elles se trouvent reproduites sur le heaume et le tapis de selle. Les graveurs cependant ne modifièrent pas encore tous leur manière de faire et, jusque vers le milieu du XIIIe siècle, les sceaux offrent des exemples de boucliers vides [2].

Voici la liste de tous les écus que nous avons pu recueillir antérieurement à 1190.

1171. Robert V de Béthune. (D'azur, à trois bandes d'or [3].

Avant 1177. Guillaume, fils du comte Arnould de Guines (Vairé d'or et d'azur, l'écu brisé d'une cotice) [4].

1177. Guillaume IV de Forcalquier, comte de Provence (De gueules, à la croix cléchée, vidée et pommelée d'or) [5]. — Rasse de Gavre (D'or, au double trescheur fleuronné contre fleuronné de sinople) [6]. — Eudes de Ham (D'or, à trois croissants de gueules) [7]. — Bouchard de Montmorency (D'or, à la croix de gueules, cantonnée de quatre alérions d'azur) [8].

1178-1180. Conon de Soissons (D'or, au lion passant de gueules) [9].

1180. Guillaume de Boury (Un croissant) [10].

1180-1197. Henri II, comte de Champagne (D'azur, à la bande d'argent, accostée de deux doubles cotices potencées-contre-potencées d'or) [11].

Avant 1181. Gérard de Boulogne (D'or, à trois tourteaux de gueules) [12].

1183. Raoul I, comte de Clermont (Un lion) [13].

---

[1] On peut les blasonner : d'or, semé d'écussons de gueules ; — d'or, au chef de gueules ; — d'or, à trois bandes de gueules ; — d'or, à l'étoile à 12 rais de sable, ajourée en cœur ; — coticé de 14 pièces d'or et de gueules, à la bordure de sable besantée d'argent.

[2] Sceaux de Pierre de Bellemare, de Durand du Pin et d'Amaury de Warclive en 1222 (Demay, *Sceaux de la Normandie*, nos 108 et 460; Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 3947); de Guillaume du Gué en 1235 (Demay, *Op. cit.*, no 301); de Robert du Plessis en 1237 (Id., *Ibid.*, no 468), etc.

[3] Du Chesne, *Histoire généalogique de la maison de Béthune*, pp. 34 et 35. — Le nombre des bandes augmentera dans la suite.

[4] Du Chesne, *Histoire généalogique de la maison de Guines*, Preuves, p. 101.

[5] Blancard, *Sceaux des Bouches-du-Rhône*, p. 14, et pl. VI, no 4. — L'auteur dit la croix *vidée*, mais ce détail n'est guère visible sur la gravure. La croix cléchée, vidée et pommetée, d'or en champ de gueules, se distingue très bien sur le gonfanon, dans un autre sceau de 1193 (P. 15 et pl. VII, no 1).

[6] D'après une lettre de M. Vander Meersch, alors archiviste de Gand, transcrite dans les *Rapports* déjà cités de MM. de Ram, Gachard et de Reiffenberg, l'écu serait simplement fleurdelisé. Un sceau du même personnage, conservé aux archives du Nord, mais remontant seulement à 1195, montre bien le double trescheur (Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 229). — Les Gavre ont ajouté plus tard à leur écu un chevron de gueules brochant sur le trescheur (Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, nos 10,394 et 10,398. Demay, *Op. cit.*, nos 921, 924, 926 et 927. Navarre, *Armorial*, no 1201. *Les blasons et cris d'armes des chevaliers des comtés de Flandre, Hainaut, Artois et Cambrésis*, ap. *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique, Nouvelle série*, T. IV, p. 14. Gailliard, *L'ancienne noblesse de la contée de Flandres*, p. 20).

[7] Demay, *Sceaux de la Picardie*, no 375. — Un autre exemplaire, de 1179, a été catalogué par le même, *Sceaux de la Flandre*, no 999.

[8] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 2930.

[9] Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 300. — Les sceaux postérieurs ajoutent une bordure, également de gueules (Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, nos 1011 et 1013. Demay, *Sceaux de la Picardie*, nos 35 et 37. Cf. Navarre, *Armorial*, no 916. *Armorial de Picardie* (de la fin du XIVe siècle), ap. *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, T. XVIII, p. 299).

[10] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1513. — Les sceaux postérieurs ajoutent un orle de merlettes ou de canettes (Id., *Ibid.*, nos 1514 et 1515; Demay, *Sceaux de la Picardie*, no 166).

[11] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 568.

[12] Demay, *Sceaux de l'Artois*, no 26.

[13] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1042.

1184. Pierre de Courtenay, comte de Nevers (D'or, à trois tourteaux de gueules) [1].

1185. Aubry de Dammartin (D'argent, à quatre fasces d'azur) [2]. — Guillaume de Mello. (On ne distingue sur l'écu que des merlettes) [3].

1186. Jean de Bréval (Un chevronné) [4]. — Gui de Senlis (Trois gerbes) [5].

1187. Eudes, fils du duc de Bourgogne (Bandé d'or et d'azur, à la bordure de gueules) [6].

1189. Mathieu III, comte de Beaumont-sur-Oise (D'azur, au lion d'or) [7]. — Hugues V, vicomte de Chateaudun (Un burelé, à l'orle de merlettes) [8].

1190. Raoul de Coucy (Fascé de vair et de gueules) [9]. — Etienne du Perche (Chevronné d'argent et de gueules, l'écu brisé d'un lambel de cinq pendants) [10]. — Gérard, seigneur de Ronsoy (Un burelé) [11]. — Jean I, comte de Roucy (Un arbre) [12]. — Hugues IV, comte de Saint-Pol (Deux lions léopardés) [13]. — Hugues de Vallery (Un semis de fleurs de lys) [14].

Mais depuis un moment déjà les armoiries avaient pris une existence propre, indépendante du bouclier sur lequel elles étaient nées. Dès 1178, on rencontre un écu armorié comme charge unique sur un certain nombre de contre-sceaux; nous citerons ceux de Conon, comte de Soissons, en 1178, de Pierre de Courtenay, en 1184, de Gui de Senlis, en 1186, de Mathieu de Beaumont, en 1189, etc.

Millin a publié, dans ses *Antiquités nationales*, un sceau purement armorial de Robert, sénéchal de Meulan, en 1174 [15]. On trouve en 1191 celui de Raoul, comte d'Eu [16]; en 1193 ceux de Robert de Chartres (D'argent, à deux fasces de gueules) [17] et de Robert de Wavrin, sénéchal de Flandre (Une aigle) [18], en 1194 celui de Pierre de St-Hilaire (De gueules, à trois étoiles d'or) [19], en 1195 celui de Richard de Vernon, fils (D'azur

---

[1] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, nº 863.

[2] Demay, *Sceaux de la Picardie*, nº 15. — Les armes définitives sont : fascé d'argent et d'azur, à la bordure de gueules. (Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, nº 638 à 693 et 1068. Demay, *Sceaux Clairambault*, nº 3122; *Sceaux de l'Artois*, nº 43; *Sceaux de la Normandie*, nº 34. Navarre, *Armorial*, nº 19. Berry, *Armorial*, nº 191).

[3] Id., *Ibid.*, nº 451. — En 1211, le sceau de Dreux de Mello, connétable de France, porte deux jumelles (?) accompagnées de trois merlettes, une en chef, une en cœur et une en pointe. (Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, nº 191). Les armes définitives sont : d'or, à deux fasces de gueules, accompagnées de neuf merlettes du même, rangées en orle. (Douet d'Arcq, *Op. cit.*, nos 2777 à 2785. Demay, *Sceaux Clairambault*, nos 5965 à 5967; *Sceaux de la Flandre*, nos 221, 222 et 5885; *Sceaux de l'Artois*, nº 455).

[4] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, nº 1562.

[5] Id., *Ibid.*, nº 272.

[6] De Barthélemy, *Essai sur l'origine des armoiries féodales*, p. 11, note 3.

[7] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, nº 1052.

[8] Id., *Ibid.*, nº 979.

[9] Demay, *Sceaux de la Flandre*, nº 728.

[10] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, nº 1000. — On donne plus généralement à cette maison un écu d'argent, à trois chevrons de gueules.

[11] Demay, *Sceaux de la Flandre*, nº 1538.

[12] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, nº 1020.

[13] Id., *Sceaux des Archives*, nº 361.

[14] Id., *Ibid.*, nº 3816.

[15] T. IV, nº XLIX, pl. 3. — L'écu porte une bande chargée d'une épée, et accompagnée de six oiseaux en orle.

[16] Demay, *Sceaux de la Normandie*, nº 36.

[17] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, nº 1738.

[18] Demay, *Sceaux de la Flandre*, nº 376.

[19] Id., *Sceaux de la Normandie*, nº 519.

au sautoir d'or, l'écu brisé d'un lambel de treize pendants) [1], en 1196 celui de Richard de Banteleu (D'or à la fasce de gueules, accompagnée de six oiseaux, *alias* merlettes du même en orle) [2] etc.

II.

Nous avons donné la liste de tous les sceaux portant des armoiries, et compris entre 1150 et 1190. Il eût été difficile de la pousser plus loin, car le nombre en devient alors trop élevé: de 1191 à 1200 inclus, nous en avons compté cinquante-huit.

Voici néanmoins, avec indication de l'année à laquelle elles apparaissent, le relevé de toutes les figures ou partitions que nous avons rencontrées du XIIe siècle. Des recherches plus étendues amèneraient peut-être d'autres découvertes.

Ecartelé (1198) [3]. — Parti émanché (Fin du XIIe siècle) [4]. — Coupé (1200) [5].

Chevronné (1176) [6]. — Fascé (1182).

Pal (1150). — Chef (1164). — Croix simple (1177). — Croix cléchée, vidée et pommetée (1177). — Trescheur (1177). — Bandé (1180). — Bande coticée (1180-1197). — Fascé (1185). — Bordure (1187). — Chevron (1190). — Sautoir (1195). — Bordure denchée (1195) [7]. — Canton (1197) [8]. — Ecu en abîme (Fin du XIIe siècle) [9]. — Jumelles (1200) [10].

Echiqueté (Avant 1150). — Tourteau (1184). — Fretté (1194) [11]. — Losangé (1199) [12]. — Fusée (1199) [13]. — Billette (1200) [14].

Dextrochère (1191) [15].

Lion rampant (1167). — Lion passant (1177). — Merlette (1185). — Aigle (1193).

Gerbe (1141-1150). — Arbre (1190). — Branche de fougère (1200) [16].

Croissant (1177). — Etoile (1194).

Dragon (XIIe siècle) [17].

---

[1] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1233.

[2] Id., *Ibid.*, no 3863.

[3] Sceau de Philippe de Ste-Marie : écartelé d'or et d'azur. — Demay, *Sceaux de la Normandie*, no 531.

[4] Pierre de Tricot. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 3768.

[5] Baudouin de Béthune, comte d'Aumale : coupé d'azur à cinq bandes d'or et de..... Le coupé n'est ici que pour brisure. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 932. Cp. Du Chesne, *Histoire généalogique de la maison de Béthune*, p. 152.

[6] Nous n'indiquerons pas ici d'origine, lorsque les sceaux auront été déjà cités aux pages précédentes.

[7] Gilles, seigneur de Trazegines : cotice d'or et d'azur, à la bordure denchée de gueules. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 1661.

[8] Pierre de Maisnil. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 1265.

[9] Hellin de Wavrin : d'azur, à l'écusson en abîme d'argent. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 309.

[10] Gautier de Noyelles : de gueules à trois jumelles d'argent. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 1404.

[11] Hugues de Hamelincourt : d'azur, fretté d'or, les claire-voies semées de fleurs de lys de . . . — Demay *Sceaux de la Flandre*, no 1005.

[12] Aimar, comte d'Angoulème : losangé d'or et de gueules. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 833.

[13] André de Chauvigny : d'argent, à la fasce de fusées de gueules. — Id., *Ibid.*, no 1818.

[14] Eudes de Cloix : un lion contourné, la queue fourchée, sur champ billeté. — Id., *Ibid.*, no 1856.

[15] Baudoin, seigneur de Mortagne. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 1369.

[16] Guillaume de Fougères : d'argent, à la branche de fougère de sinople, l'écu brisé d'un bâton. — Dom Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne.*

[17] La matrice en bronze du double sceau de Raimond de Montdragon, conservée au Cabinet des médailles porte dans le champ deux dragons affrontés à face humaine, tenant leur barbe du pied dextre, la queue terminée en tête de griffon (Lecoy de la Marche, *Les Sceaux*, p. 68). — Cette famille a porté de gueules, au dragon monstrueux à face humaine d'or, la barbe, les griffes et la queue terminées en serpents qui se rongent le dos, et tenant sa barbe de la griffe droite.

Epée (1174). — Cornet (1193) [1]. — Château (XIIe siècle) [2]. — Gonfanon (Fin du XIIe siècle) [3]. — Tour (1200) [4].

Au XIIIe siècle, les sceaux armoriés deviennent très nombreux, et les meubles qui les décorent offrent naturellement une beaucoup plus grande variété. Voici encore un relevé, avec dates, des indications fournies sur ce point par les sceaux.

Gironné (1204) [5]. — Chapé (1292) [6].

Bande vivrée (1204) [7]. — Croix denchée (1211) [8]. — Croix ancrée (1213) [9]. — Bande bretessée contrebr. (1216) [10]. Hamaide (1219) [11]. — Croix échiquetée (1219) [12]. — Croix fleuronnée (1220) [13]. — Croix pattée (1221) [14]. — Bordure ondée (avant 1223) [15]. Croix de losanges (1227) [16]. — Fasce vivrée (1228) [17]. — Croix engrêlée (1237) [18]. — Tierces (1238) [19]. — Fasce bretessée (1230) [20]. — Croix perronnée (1242) [21]. — Croix enhendée (1246) [22]. — Croix frettée (1246) [23]. — Fasce ondée (1300) [24].

Macle (1226) [25]. — Points équipollés (1246) [26].

---

[1] Guillaume des Baux, prince d'Orange : d'or, au cor d'azur, lié de gueules, virolé d'argent. — Blancard, *Sceaux des Bouches-du-Rhône*, p. 53, et pl. XXVI, no 4.

[2] Boniface de Castellane : de gueules, au château d'or, donjonné de trois tours du même. — Blancard *Sceaux des Bouches-du-Rhône*, p. 55-56, et pl. XXVII, no 6.

[3] Robert, comte d'Auvergne : d'or, au gonfanon de gueules, frangé de sinople. — Demay, *Sceaux Clairambault*, no 474.

[4] Robert de la Tournelle : d'or, à cinq tours d'azur, 2, 1 et 2. — Id., *Sceaux de la Picardie*, no 634.

[5] Engilbert d'Enghien : gironné d'argent et de sable, à l'écusson en abîme, de . . . — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 823.

[6] Bertrand de Mévouillon : de gueules, chapé d'hermine. — Roman, *Sigillographie du diocèse de Gap*, no 77. L'empreinte, assez fruste, ne permet pas de distinguer grand chose sur l'écu.

[7] Guillaume des Roches : d'argent, à la bande vivrée de gueules ; l'écu brisé d'un lambel de cinq pendants. — Id., *Ibid.*, no 290.

[8] Girard d'Ecaillon : d'argent à la croix denchée de sable ; l'écu brisé d'un lambel de neuf pendants. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 809.

[9] Jean des Barres : d'or, à la croix ancrée de gueules. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1302.

[10] Jean de Poix : un chef, à la bande bretessée contre bretessée brochant. — Id., *Ibid.*, no 3262.

[11] Baudouin d'Aubencheul : de gueules, à trois hamaides d'hermine, à la bordure de . . . — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 5116.

[12] Simon de Beaulevrier. — Demay, *Sceaux de la Picardie*, no 133.

[13] Gautier de St-Denis. — Douet d'Arcq, *Op. cit.* no 3714.

[14] Guillaume le Roux de Vallangoujard. — Demay, *Sceaux de la Picardie*, no 649.

[15] Baudouin de Beauvoir : d'argent au lion d'azur, à la bordure ondée de . . . . . — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1378.

[16] Jean de Chaumont. — Douet d'Arcq. *Op. cit.* no 1810.

[17] Manassès de Gouzengres : une fasce vivrée en chef. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*.

[18] Raoul de Beaumez : de gueules, à la croix engrêlée d'or ; l'écu brisé d'un canton d'hermine. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 5486.

[19] Jean d'Aulnoy : trois tierces sous un chef. — Id., *Ibid.*, no 468.

[20] Sohier d'Allonagne. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 414.

[21] Sicard de Miraumont : une croix perronnée à la bordure. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 2850.

[22] Herbert des Champs : de gueules (?) à la croix enhendée d'hermine. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 1715.

[23] Geoffroy de Montigny. — Id., *Ibid.*, no 2917.

[24] Gérin de la Vie. — Demay, *Sceaux Clairambault*, no 9412.

[25] Nicolas d'Auberchicourt : un pal accosté de six macles. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 330.

[26] Robert de Ver : cinq points d'or équipollés à quatre points d'azur ; l'écu brisé d'un lambel de cinq pendants. — Id., *Sceaux de la Picardie*, no 6621.

Cœur (commencement du XIIIe siècle) [1]. — Main (1248) [2]. — Moine 1296) [3].

Lion naissant (1201) [4]. — Léopard (1214) [5]. — Agneau (1224) [6]. — Lévrier (1226) [7]. — Braque (1227) [8]. — Bélier (1242) [9]. — Sanglier (1255) [10]. — Tête de lion (1259) [11]. — Vache (1266) [12]. — Renard (1283) [13]. — Loup (1292) [14]. — Tête de loup (1294) [15]. — Rat (1296) [16]. — Rencontre de bœuf (1298) [17]. — Cerf (1299) [18]. — Ane (1299) [19].

Vol (1203) [20]. — Canette (1204) [21]. — Pie (1248) [22]. — Plume (1251) [23]. — Coq (1298) [24]. — Corbeau (1300) [25].

Coquille (1224) [26]. — Bar (1229) [27]. — Dauphin (1229) [28].

---

[1] Robert de la Cour : d'azur, à trois cœurs d'or. — Demay, *Sceaux de la Normandie*, no 202.

[2] Baudouin du Plessis-Brabant : un chef chargé de trois mains appaumées. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 3239.

[3] Jean Lescot, échevin de Bourbourg : moine debout, de profil à gauche, appuyé sur un bâton. — Demay, *Sceau de la Flandre*, no 4198.

[4] Baudouin de Donjon : un lion naissant, accompagné d'une fleur de lys à sénestre. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 2029.

[5] Gautier de Sorel : de gueules, à deux léopards d'or. — Id., *Ibid.*, no 3636.

[6] Herbert d'Agneaux : trois agneaux, les deux du chef affrontés. — Demay, *Sceaux de la Normandie*, no 62.

[7] Pierre de Pleus : un lévrier rampant. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 3240.

[8] La même année, sceaux de Thomas le Chien (un chien rampant) et de Gui de Villetain (un chien passant, au lambel). — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, nos 1834 et 3899.

[9] Gilbert de Thémines : de gueules, à deux béliers d'argent, l'un sur l'autre. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 3682.

[10] Ansel de Menonville : un sanglier passant. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 2790.

[11] Dreux de Rouvillers : une tête de lion arrachée. — Demay, *Sceaux de la Picardie*, no 599.

[12] Gaston VII, vicomte de Béarn : d'or, à deux vaches passantes de gueules. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 414.

[13] Jacques de Vos : un renard ravissant. (Il est impossible d'indiquer les émaux, car un certain nombre de familles des Pays-Bas, portant toutes ce même nom, ont adopté la même pièce avec des émaux différents. Vos, en flamand et en hollandais signifie Renard). — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 3014.

[14] Isnard d'Agout : d'or, au loup ravissant d'azur, armé et lampassé de gueules. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1137. Roman, *Sigillographie du diocèse de Gap*, no 93.

[15] Philippe Fortaille, châtelain de Calais : trois têtes de loup. — Id., *Sceaux de l'Artois*, no 1727.

[16] François Rattier, bailli de Lille : trois rats. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 5037.

[17] Jamelot Aleaume : un sautoir chargé de cinq rencontres de bœuf et cantonnée de quatre heaumes. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1146.

[18] Jean Gose : un cerf passant. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 2802.

[19] Jean Poinglane, bourgeois de Paris : une bande chargée de trois ânes. — Demay, *Sceaux Clairambault*, no 7236.

[20] Raoul de Giberville. — Id., *Sceaux de la Normandie*, no 286.

[21] Raoul d'Aunai : un écusson en abîme, à l'orle de six canettes. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 1242.

[22] Bernard de Valmondois : une fasce accompagnée en chef d'une anille, et en pointe d'une pie. — Id., *Ibid.*, no 3817.

[23] La même année, Bernard de Penne porte trois plumes en bande à l'orle de besants, et Olivier de Penne, une plume en bande à la bordure. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, nos 3185 et 3187.

[24] Simon d'Ebblinghem : trois coqs. — Id., *Ibid.*, no 2353.

[25] Pierre Corbel : d'argent, à trois corbeaux de sable. — Id., *Sceaux Clairambault*, no 2771.

[26] Amaury . . . : une bande, à l'orle de coquilles. — Id., *Ibid.*, no 1157.

[27] Pierre du Bois-Omer : deux bars adossés. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1465.

[28] Guillaume, comte de Clermont : d'or, au dauphin d'azur, crêté, barbé et oreillé de gueules. — Id., *Ibid.*, no 386.

Rose (1201) [1]. — Fleur de lys au pied nourri (1209) [2]. — Feuille (1212) [3]. — Branche (1213) [4]. — Créquier (1215) [5]. — Quintefeuille (1219) [6]. — Rave (1242) [7]. — Marguerite (1229) [8]. — Tiercefeuille (1265) [9]. — Chicot (1267) [10]. — Rosier (1283) [11].— Tréfle (1292) [12].

Aigle éployée (1229) [13]. — Chimère (1264) [14]. — Griffon (1267) [15].

Rateau (1201) [16]. — Seau (1202) [17]. — Fer à cheval (1205) [18]. — Annelet (1209) [19]. — Anille (1209) [20]. — Doloire (1216) [21]. — Broye (1221) [22]. — Pot (1226) [23]. — Clef (1229) [24]. — Roue (1233) [25]. — Pont (1234) [26]. — Maillet (1239) [27]. — Chaudron (1247) [28]. — Chaperon (1248) [29]. — Mur (1258) [30]. — Fermail (1261) [31].

---

[1] Roger du Rosoy : trois roses. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 3452.

[2] Hugues Quiéret : d'argent, à trois fleurs de lys au pied nourri de gueules. — Demay, *Sceaux de l'Artois*, no 568.

[3] Jean de Péronne. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 1423.

[4] Hamelin d'Iné : trois branches d'arbre en pal surmontées de trois croissants 2 et 1. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 2466.

[5] Baudouin de Créqui : d'or, au créquier de gueules. — Id., *Ibid.*, no 1958.

[6] Gérard de Drocourt : deux quintefeuilles au canton. — Id., *Ibid.*, no 2050.

[7] Matfre de Rabasteins : trois raves. — La Plagne Barris, *Sceaux gascons du moyen âge*, no 568. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 3346.

[8] G. de Malemort : un fascé de six pièces dont trois chargées de marguerites, 4, 3, 2. — Id., *Ibid.*, no 2676.

[9] Guillaume dit le Breton de Guiry : d'argent, à trois tiercefeuilles de sable. — Id., *Ibid.*, no 2337. On donne généralement à cette famille des *quintefeuilles*.

[10] Jean de Maiubeville : un chicot en bande, au lambel de quatre pendants. — Id., *Ibid.*, no 2663.

[11] Chatard de Revel : un rosier à cinq tiges. — Id., *Ibid.*, no 3384.

[12] Poncet, seigneur d'Hauterive : une clef en pal, accompagnée de trèfles. — Id., *Ibid.*, no 2381.

[13] Julien de Chanchevrier : une aigle éployée, l'écu brisé d'un lambel de cinq pendants. — Id., *Ibid.*, no 1719.

[14] Hugues Rostaing : parti, au 1er d'une chimère, au 2e de neuf besants, 2, 2, 2, 2 et 1. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 3458.

[15] Jean de Leval : une fasce, au griffon rampant brochant. — Id., *Sceaux de la Flandre*, no 4955.

[16] Hugues II, comte de Rethel : de gueules, à deux rateaux sans manche d'or, l'un sur l'autre. — Id., *Ibid.*, no 581.

[17] Daimbert de Seignelai : trois seaux avec leurs cercles et leurs anses. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 3593.

[18] Henri de Ferrières : de gueules, à l'écusson d'hermine, à l'orle de six fers à cheval d'or. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 2151.

[19] Hugues de Chamilly : huit annelets, 3, 3 et 2. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1698.

[20] Hugues de Bauché : une anille à l'écusson au canton dextre. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1319.

[21] Jean de Béthisy : trois doloires. — Demay, *Sceaux de la Picardie*, no 147.

[22] Simon de Joinville : d'azur, à trois broyes d'or, l'une sur l'autre ; au chef d'argent, chargé d'un lion issant de gueules. — Id., *Ibid.*, no 306.

[23] Pons d'Olargues : deux cruches à huile dans des cercles, l'une sur l'autre. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 3109.

[24] P. de Malemort : deux clefs sous un chef. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 2677.

[25] Hugues, seigneur de Rœulx : d'argent, à la roue de gueules. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 1512.

[26] Guillaume de Pontis : d'azur, au pont à trois arches d'or, maçonné de sable. (Il a été plus tard surmonté de trois roses d'argent). — Roman, *Sigillographie du diocèse d'Embrun*, no 47.

[27] Gilles de Mailly : d'or à trois maillets de sinople. — Demay, *Sceaux de l'Artois*, no 430.

[28] André, bailli de Bruges : trois chaudrons. — Id., *Sceaux de la Flandre*, no 4952.

[29] Jean, seigneur de Ville : trois chaperons. — Demay, *Sceaux de la Picardie*, no 671.

[30] Pierre, vicomte de Murat : d'azur, à trois murs d'argent, maçonnés de sable. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 411.

[31] Guillaume de Sandouville : trois fermaux. — Id., *Ibid.*, no 3675.

— Clou (1262) [1]. — Cloche (1265) [2]. — Forces (1290) [3]. — Tau (1292) [4]. — Pilon (1296) [5]. — Heaume (1298) [6]. — Arbalète (1299) [7]. — Flacon (1299) [8].

(A suivre.)

Nota. — Ensuite d'empêchements imprévus la suite du NOBILIAIRE DU PAYS DE NEUCHATEL est renvoyée au prochain numéro.

Zum Glasgemälde Junker am Stein.

Mit einer Tafel.

Von L. GERSTER, Pfarrer.

Unsere Schweizerscheiben und darunter ganz besonders die bernischen, die noch ziemlich zahlreich und in selten schöner Auswahl sich in verschiedenen Kirchen unseres Landes finden, bieten für den Heraldiker in mancher Beziehung ein ganz besonderes Interesse. Wir dürfen nicht übersehen, dass beide Stylformen, sowohl die gothische, als die der Renaissance in ihnen in mustergültig vollendeten Weise zur Darstellung kommen. Dies versteht sich ganz besonders von den Jahren 1490—1560. Wie schade, dass unsere jungen Künstler diesen so trefflichen Stoff nicht mehr aufsuchen und durcharbeiten! Ist dies wohl auch schuld daran, dass die moderne Glasmalerei vielfach so verfahrene Geleise läuft und nicht mehr recht Anklang finden will bei Privaten zu künstlerisch-dekorativer Austattung unserer Wohnräume? Zwar sind gute Kopieen trefflicher alter Scheiben, heute leicht und auch ausserordentlich billig zu bekommen, aber unsere Zeit möchte lieber alte Originale oder dann ganz Neues oder sagen wir lieber Modernes. Glasmalereien letzter Art konnten wir bislang nur wenig Geschmack abgewinnen, es kam uns immer vor, die alte Glasmalerei käme heute, natürlich in gehöriger Durcharbeitung, viel zu wenig zur Geltung und es entbehrten denn doch die neueren Produkte des feinen und eleganten Cachets, das den alten Scheiben eigen ist. Es hält eminent schwer hier auf diesem so heiklen Gebiete den rechten Weg zu finden und schon so mancher moderner Pfadfinder, vom besten Wollen beseelt, ist mit seinen Versuchen peinlich verunglückt. So zeigt uns das Ulmermünster eine Reihe moderner Versuche, die alte Glasmalerei in das Gewand der Gegenwart zu kleiden, aber alle befriedigen nicht, denn abgesehen von den Formen ist die richtige Farbenstimmung, welche die Alten so trefflich verstanden,

[1] **Hervé de Pierrepertuis** : six clous, 3, 2 et 1, à la bordure. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 3216.

[2] **Mathieu de Hauteclocque** : trois cloches. — Demay, *Sceaux de l'Artois*, n° 346.

[3] **Henri, seigneur de Genepe** : d'or, au sautoir de gueules, cantonné de quatre forces du même. — Id., *Sceaux de la Flandre*, no 980.

[4] **Aynard, seigneur de Castelnau** : trois taus sous un chef fretté. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1643.

[5] **Jean Pilars, écuyer** : trois pilons en pal. — Demay, *Sceaux de la Picardie*, no 538.

[6] **Jamelot Alcaume** : un sautoir chargé de cinq rencontres de bœuf et cantonné de quatre heaumes. — Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 1146.

[7] **Gilbert du Louvre, sergent d'armes** : une bande chargée de trois arbalètes. — Demay, *Sceaux Clairambault*, no 5409.

[8] **Pierre de Lines (?)** : trois flacons. — Id., *Sceaux de l'Artois*, no 417.

fast überall als verfehlt zu bezeichnen. Einer der Meister, der das Alte und das Neue am glücklichsten zu verbinden weiss, scheint uns immer Boucher in München zu sein.

Um nun den Lesern unserer Zeitschrift Gelegenheit zu geben, gute alte Vorbilder kennen zu lernen, bringen wir in dieser Nummer eine verkleinerte Reproduktion der Cabinetscheibe des Junker am Stein, welche nur noch wenigen bekannt ist, da sie abseits der grossen Heerstrasse in einem kleinen Kirchlein, zu Aeligen, still verborgen nicht einmal von einem Bearbeiter der Kirche gesehen worden ist.

Wie trefflich illustriert diese Scheibe die bekannte Redensart: «Er *führt* so und so ein Wappen». Dieses Wappen wird nun in der That geführt und zwar an einer Kette mit Schloss, eine Darstellung, der wir bislang noch nirgends begegnet sind und die sich ebenso originell als schon ausnimmt. Damen als Schildhalterinnen sind nicht selten, sowohl in der deutschen als auch der schweiz. Heraldik. Es darf uns dies nicht befremden, denn sie sind ja die eigentlichen Stammhalterinnen, wurden desshalb oft auch nackt dargestellt, sogar manchmal mit etwas anzüglichen Beigaben, wie uns die eine Scheibe des Rathauses in Liestal zeigt.

Die Oberbilder bringen uns 2 hübsche Bilder des Ritter- und Minnelebens der damaligen Zeit, ebenso Trachten. Das Hackbrett scheint schon früh bekannt und üblich gewesen zu sein.

Mit technisch und künstlerisch äusserst einfachen Mitteln brachte der unbekannte Künstler in dieser Scheibe eine treffliche Wirkung zur Geltung, die noch heute sehr instructiv ist.

Über den Stifter der Scheibe lässt sich kaum etwas bestimmtes sagen, da der Taufname ausgebrochen und nicht mehr zu eruiren ist. Bekanntlich gehören die von Stein zu den ältesten und angesehensten Burgergeschlechtern der Stadt Bern und hatten überall viele Besitzungen. Sebastian, der letzte dieses einst so blühenden Geschlechtes starb 1584. An Albrecht, dem grossen Söldner, der einst die Berner mit dem Schädel der hl. Anna, den er mehr oder weniger gestohlen, in so arge Verlegenheit brachte, dürfen wir nicht denken; eher aber an Hartmann, der auch ein sehr bewegtes Leben geführt und von der Besatzung von Grandson einzig am Leben geblieben ist. Ob derselbe 1504 noch lebte, können wir nicht mit Bestimmtheit sagen, da uns momentan die nötigen Hilfsmittel mangeln und Leu darüber keine Auskunft gibt.

Ein Holbeinsches Pannergemälde zu Glarus.

Von E. A. STÜCKELBERG.

Caspar Lang, Apostolischer Protonotar, Dekan der Landkapitel Frauenfeld und Steckborn und Pfarrer zu Frauenfeld schreibt in seinem 1692 erschienenen und zu Einsiedeln gedruckten «Historisch-Theologischen Grundriss» I. S. 297 im Lauf der Aufzählung, die er von den kirchlichen Altertümern des Landes Glarus gibt, folgendes:

«5. Ist das Päbstliche Panner auf Befelch Herren Pannerherrn Hanss Stockhis, durch den berühmten Mahler Holbein in eine Tafel gemahlet, darbey gestelt die Bildnussen SS. SS. Petri und Pauli, St. Nicolai und St. Johannis An. 1512 wie heutiges tags in der Pfarrkirch zu Glarus zu sehen.»

Die Nachricht lässt an Deutlichkeit nichts zu wünschen übrig: Holbein malte im Auftrag des Pannerherrn Stucki das den Glarnern von Papst Julius II. geschenkte Panner, und dazu die Bilder der beiden Apostelfürsten, des h. Nikolaus [1]) (von Myra) und des h. Johannes (wol des Evangelisten) auf eine Tafel. Dieses Gemälde hing noch im Jahr 1692, beziehungsweise in dem Jahr, in welchem der fleissige Pfarrer die obige Notiz für sein dickbändiges Werk schrieb, in der Pfarrkirche zu Glarus.

Langs Nachricht erscheint indes insofern nicht genau, als die Jahrzahl auch auf Holbein den Ältern weisen kann. Der Zusatz « berühmt » aber kommt eher dem Jüngern zu, und mag auf einer Verwechslung der beiden Meister beruhen, immer unter der Voraussetzung, dass Langs Angaben nicht auf einer von glarnerischem Lokalpatriotismus beruhenden Nachricht fusst.

Die Holbein-Biographen wissen von diesem Werke nichts, vielleicht ergäben aber archivalische Quellen zu Glarus nähern Aufschluss über das in jedem Fall hervorragende Gemälde.

Wappenreliefs aus Lommis.

Mit einer Tafel.

Von Paul Ganz.

Das hier reproduzierte Wappenrelief stammt aus der Kirche von Lommis im Kanton Thurgau und befindet sich heute, mit sechs ähnlichen Broncetafeln, in den Sammlungen des schweiz. Landesmuseums. Alle stellen das Wappen der Junker Muntprat von Spiegelberg dar, eines Konstanzer Patriziergeschlechtes, das als Erbin der Herren von Rosenberg im Thurgau reich begütert war. Zur Zeit der Eroberung des Thurgaus durch die Eidgenossen besassen die Muntprat die Herrschaften [1]) Spiegelberg, Lommis und Wittenwyl, die Burgen Salenstein, Ried, Sandegg, Hard u. s. w. Im nördlichen [2]) Seitenschiff der Kirche zu Lommis befand sich die Familiengruft, welche an der Wand mit einem Exvoto-Gemälde aus dem XVI. Jahrhundert [3]) und mit den in der Folge zu beschreibenden sieben Broncereliefs geschmückt war. Das Gemälde stellt die wunderbare Errettung eines Muntprat vom Tode des Ertrinkens dar. Aus der ordnungslosen Anbringung der Broncetafeln auf der untern Hälfte der Wand geht hervor, dass dieselben ursprünglich anderorts plaziert waren, wahrscheinlich auf einzelnen Grabsteinen [4]).

Chronologisch beginnt die Reihe mit dem Relief vom Jahre 1500, welches das nach links gedrehte Wappen der Muntprat aufweist. Über dem leicht geneigten Schilde (geteilt in schwarz zwei weisse, und in weiss eine schwarze Lilie) steht ein plumper, mit Augenschlitz versehener Stechhelm, aus dessen gesteinter und mit blattartigen Zin-

[1]) Anm. 1. Dieser Heilige ist einer der Altarpatrone der Pfarrkirche von Glarus. Nüscheler, Gotteshäuser, Bistum Constanz, s. 529.

[1]) Puppikofer. Geschichte des Thurgaus. Spiegelberg war eine freie Gerichtsherrschaft, p. 18.

[2]) Thurgauische Beiträge 1861. II, p. 65.

[3]) Nach frdl. Mitteilung von Herrn Dr E. A. Stückelberg, der die Ueberführung der Stücke nach Zürich leitete.

[4]) Aehnliche Beispiele finden sich in Frauenfeld (Goldast), in Zürich (Goldi), in Hauterive, Maigrauge, Cressier etc. etc.

ken versehener Krone ein Flug [1]) mit wiederholtem Schildbilde hervorwächst. Die Helmdecke entwickelt sich zu Seiten des Helmes in zwei kleinen, zu Seiten des Schildes in zwei grossen gewundenen Ästen und füllt den Raum zwischen dem Wappen und dem scharfkantigen, viereckigen Rande aus. Die Zahl 1500, links vom Helm interessiert durch ihre merkwürdige Schreibweise. Die gedrehte Stellung der Komposition lässt auf ein Pendent mit dem Frauenwappen schliessen, das sich denn auch unter den Tafeln vorfindet. Von gleicher Form und Grösse [2]) (26 cm. breit und 38 cm. hoch) zeigt dasselbe die gleiche Behandlung auf dem mit dem Punktiereisen bearbeiteten Grunde, den schnurartig gedrehten Linien, welche Schildrand, Teilungen, Helmborten und den Tafelrand zu beiden Seiten zieren, und der markigen, oft rohen Reliefarbeit. Diese zweite Tafel trägt das Wappen derer von Anwyl [3]) (in blau ein weisser mit 2 Hörnern bewehrter Hirschrumpf) überragt von einem hochgupfigen, reichen Spangenhelme und umgeben von dem schön geschwungenen, in dreilappige Enden sich verzweigenden Deckenornament. Auf dem halbkugelig geformten Helmdache steht als Kleinod eine Hirschkuh. Die beiden Reliefs sind von prächtiger, plastischer Wirkung und können, trotz einzelner schwerfälliger und unschöner Beigaben als gute Werke des Broncegusses aus der Wende des XV. Jahrhunderts angesehen werden.

Zwei weitere Tafeln, mit Abänderung der Jahreszahl und Hinzusetzung des Vornamens, sind in der alten Form mit dem Wappen Muntprat gegossen worden. Das Relief ist weniger scharf und kantig, und die Flächenbelebung durch regelmässige Punktierlinien hergestellt.

Das Erste trägt den Namen Ludwig in got. Minuskeln und die Jahreszahl 1508, das Zweite, ebenfalls zu Seiten des Fluges in den obern Ecken, den Namen Lipfrid und die Zahl 1513.

Eine fünfte Tafel, welche wiederum das Wappen der Muntprat, aber in beteudend verschlechterter Zeichnung darstellt, trägt in den Oberecken die Zahl 15 38 und am Fusse eine Schrifttafel mit dem Namen: Hans Haîrich [4]).

Das sechste Broncerelief ist ein Rundmaillon von 44 cm. Durchmesser. Die beiden Wappen sind gegen einander gedreht und von einer Minuskelschrift zwischen verzierten Rändern umschlossen: ✠ Jos montprat von Spiegelberg 1513. margaretha von Ulm 1536 [5]).

Die Helmzierden sind dekoratif, aber ohne Schwung behandelt, die Schilde von eleganter Form, überhaupt die ganze Komposition von guter Wirkung. Jos ist wahrscheinlich der Sohn des vorigen Hans Heinrich Muntprat [6]).

Das siebente Broncerelief ist eine viereckige, ebenfalls gegossene Platte von 42 cm. Höhe und 38 cm. Breite. Die Mitte nehmen zwei Wappen ein mit Spangenhelmen in Vorderansicht, Muntprat mit gekröntem Helme und von Payern (in weiss drei Eisen-

---

[1]) Auf allen Wappendarstellungen, auf Möbeln, Scheiben, Grabsteinen und in Wappenbüchern ist der Helm gekrönt.

[2]) Es sind mir keine geneol. Werke über die Familie Muntprat bekannt, an Hand derer die einzelnen Wappen den rechtsmässigen Trägern zugewiesen werden könnten.

[3]) Die Herren von Anwyl gehörten zu dem alten Adel des Thurgaus und waren auch im St. Gallischen begütert.

[4]) Dieser Hans Heinrich Muntprat zu Lommis erscheint in dem sogen. Gerichtsherrnvertrage zwischen Thurgau und Zürich.

[5]) Vrgl. Puppikofer. Geschichte des Thurgaus.

[6]) Die Ulm waren ein altes, ritterliches Geschlecht zu Konstanz, das im Thurgau, Zürichgau und St. Gallen reiche Besitzungen hatte, vergl. Zücher-Wappenbuch des ausgestorbenen Adels von W. Tobler.

hüte (2 . 1) von blau)[1]). Sie werden von einer in drei konzentrierten Kreisen geschriebenen Schrift umschlossen, die auf der Innenseite durch eine äussert reiche und aussen durch eine einfachere Ornamentbordure eingefasst ist. Reiche Kartouchen halten oben und unten den ganzen Kranz zusammen. Die Ecken der Platte sind mit kleinen Blumenzweigen ausgesetzt und rechts unten das Monogramm S. H. F. angebracht. Die Inschrift in Majuskelschrift lautet:

✠ Anno 1588 den 5. Tag May ist seligklich gestorben der edel und fest Johan Ludwig Muntprat von Spiegelberg. ✠ Anno 1570 an Laurenti tag starb die edel und thugentsam Frau Margareta Elisabeth Muntpretin von Spiegelberg geborne vo Payern sein ehegemahel. dern seeln got ein frôhliche auferstehung verleihen wolle und us allen. Amen.

Die Sitte, den heraldischen Grabschmuck in Bronce auf dem Steine anzubringen hat im Thurgau schon im XIV. Jahrhundert bestanden. Auf der Bibliothek von Frauenfeld bewahrt man zwei solcher Schildchen[2]) mit dem Wappen der Konstanzerfamilie Goldast, welche wir später in dieser Zeitschrift publizieren werden.

Nachträge zu den

Standeserhöhungen und Wappenveränderungen

bernischer Geschlechter.

Von Dr W. Fr. von Mülinen.

Jobst Hug von Sulz und seine ehlichen Leibeserben erhalten von Kaiser Friedrich III. am 8. Dezember 1467 (Chmel Reg. Frid. N. 5275) folgendes, uns aus den Glasgemälden von Lauperswyl wohlbekannte Wappen:

« einen gelben oder goltfarben schilde darinn ein swarcz adler houpt mit seinem « hals brust und gelffunder zungen, gekronet mit einer gelben oder goltfarn crone, auf « dem schilde einen helme geczirt mit einer gelbn und swarczen helmdecken darauf « zwischen zwayen aufgetan swarczen flügeln mit gelben flinderlin gesprenget ein ge- « pogener gelber hals eins swannen mit seinem aufgetan roten snabel. »

Diese ursprünglich baslerische Familie liess sich im 15. Jahrhundert in bernischen Landen nieder. Junker Wilhelm von Sulz kaufte am 17. September 1493 die Herrschaft Wartenstein im Emmenthal von seinem verarmten Schwiegervater Ulrich von Balmoos. Er sowohl als Hans Thüring Hug von Sulz, sein Sohn oder Bruder, haben sich in Glasgemälden ihrer Kirche zu Lauperswyl um das Jahr 1520 ein kunstvolles Denkmal gesetzt. Von der Familie Hug oder Hügli von Sulz sind fast keine Nachrichten vorhanden. Ob sie mit den Hug in Verbindung standen, die Herrschaftsherren von Oltigen waren, ist mir nicht bekannt. So plötzlich wie sie erschienen, verschwanden sie wieder.

[1]) Ebenfalls dem Thurgauischen Adel angehörend.

[2]) Vrgl. Katalog der schweiz. Landesausstellung in Genf.

Das Archiv der Familie von Wattenwyl enthält einen Wappenbrief Friedrichs III. für Heinrich *Hünenberg*, der in mehr als einer Beziehung merkwürdig ist. Der Begabte, nur als « unser und des Reichs lieber Getrüwer » bezeichnet, erhält am 16. Dezember 1469 für sich und seine ehlichen Leibeserben « von neuem » das wie folgt beschriebene doch nicht ausgeführte Wappen: ein gelber Schild, darin im Grund ein grüner dreieckiger Berg, darauf ein schwarzer Widder mit weissen Hörnern zum Lauf geschickt. Die Helmzier ist ein halber Vorderteil eines Widders mit Farben wie im Schilde. H. soll Wappen und Kleinot führen « in allen erlichen sachen und geschefften zu schimpf und zu ernste ». Es ist also ein bürgerlicher Wappenbrief, dürfte hier aber als adliger gegolten haben.

Wann diese Hünenberg — nicht zu verwechseln mit dem gleichnamigen Adelsgeschlechte — nach Bern gezogen sind, ist nicht genau zu sagen. Ein Heinrich war der Burgern zu Bern 1438; es scheint mir aber zweifelhaft, ob dieser es ist, der oft in des Kaisers Lager zu treffen war. Ein späterer Sprosse, Heinrich, trug den Titel eines Junkers; als solcher verkaufte er 1549, Juni 5., das Haus Nr. 81 an der heutigen Kramgasse an die Gesellschaft zum goldenen Löwen.

Der kaiserliche Wappenbrief des Zürchers Peter *Effinger* 1471, Juli 5.; in rot ein silberner Sparren mag hier Erwähnung finden, weil in neuerer Zeit die Aargauer Effinger ihr Wappen mit jenem gevieren.

Kaiser Maximilian erteilte am 7. April 1487 dem Zürcher-Stadtschreiber Ludwig *Ammann*, seinen Brüdern und all' ihren ehelichen Leibeserben einen Wappenbrief (in Silber ein roter Hauptpfahl, darin oben 3 goldene Sterne). Ludwigs Witwe und Sohn siedelten sich in Bern an, wo ihre Nachkommenschaft bis zu ihrem Erlöschen, 1622, sich einer angesehenen Stellung erfreute.

Leu berichtet: « *Geuffi*. Ein zu Ende des XVI. Seculi ausgestorbenes Geschlecht in der Stadt Biel, welches von Kayser Maximilian I. einen Wappenbrief erhalten, nebst der Freiheit sich Geuffi von Buderich (da es einige Zehend Gericht vom Bistum Basel zu lehen gehabt) zu schreiben . . . » Die Angabe lautet zu bestimmt, als dass an ihr zu zweifeln wäre. Der Begabte war gewiss Valerius, bischöflicher Meyer in Biel. Als Wappen führte er in Rot einen silbernen Sparren begleitet von 3 silbernen Rosen (oder Lilien?).

Der Wappenbrief der *Rylliner*, von dem im letzten Oktoberheft die Rede war, ist in der That ein bürgerlicher. Es ergibt sich dies, was ich früher übersehen, daraus, dass das Wappen nicht zu ritterlichen, sondern zu ehrlichen und redlichen Sachen erteilt worden ist. Trotzdem scheint er, wenigstens später, die Geltung eines Adelsbriefes gehabt zu haben.

Am 26. April 1580 adelte Herzog Karl von Lothringen in Nancy den Kaufmann Thiebault *Morlot* in Fontenay en Vosges — ob das Wappen: in blau ein goldenes Band, darin ein Mohrenkopf, dabei wirklich bestätigt oder neu erteilt wurde, weiss ich nicht — und liess ihn am 30. Juli 1581 von allen diesbezüglichen Gebühren befreien. Thiebault Morlot ist der Vater des bekannten Professors der Medizin Marcus Morlot, den Bern 1600 zum Burger annahm und zum Stadtphysikus bestellte, und von dem das heute noch in Bern bestehende Geschlecht abstammt.

Laut dem Nobiliaire des duchés de Lorraine et de Bar ist am 30. April 1601 Philipp *Vigneul* von Metz geadelt worden. Ich weiss nun nicht, ob die bernischen Vigneulle mit diesem im Zusammenhange stehen; die Ähnlichkeit der Wappen liesse es vermuten. Aber jedenfalls führte der erste, der sich in Bern niederliess, keinen adligen Titel und wurde auch nur unter die Ewigen Einwohner aufgenommen.

Von den *Hallwyl* ist Jakob Leopold am 11. Mai 1671 in den Grafenstand erhoben worden.

In einem notariell beglaubigten Actenstücke im Archiv des Schlosses Toffen vom 29. März und 24. Mai 1687 ist Johann Georg von Werth (*Werdt*) der Titel Frey-Herr beigelegt und Toffen als eine Freiherrschaft bezeichnet, während es dies in Wirklichkeit nicht war.

Erst kürzlich ist mir ein merkwürdiges, in Bern vielleicht einzig dastehendes Beispiel der Aberkennung von Adel und Wappen bekannt geworden (Thurnbuch des bern. Staatsarchivs ad. 1682 p. 80—84): Hans Jakob von Diesbach wird wegen Verleumdung des Obersten und Altbauherrn von Diesbach verurteilt und muss in seiner Urfehde vom 30. September bekennen, dass er ehr- und wehrlos, für seine Person des Adels entsetzt sei und auf Lebenszeit das Wappen der Wohledlen von Diesbach nicht mehr führen dürfe.

Ein in Utrecht niedergelassener Zweig der *Wattenwyl* wurde als Barone (mit dem selben Wappen) am 4. November 1858 dem niederländischen Adel incorporirt.

1865 ist Dionys Bernhard Friedrich von *Graffenried* von Villars-les-Moines mit seinen Nachkommen von Napoleon III. baronisiert worden.

1878 wurde Herr Berthold von *Erlach* von Gerzensee, Lieutenant im Garde-Drag.-Regt., von Kaiser Wilhelm I. zur Führung des Grafentitels ermächtigt, so dass nunmehr die Linie von Hindelbank nicht mehr die einzige ist, die ihn führt.

Herrn Generalmajor und k. und k. Kämmerer Gustav von *Gumoëns* ist von Kaiser Franz Joseph am 23. März 1890 (mit Placataustertigung Wien 14. Mai 1890) die Fortführung des ausländischen Freiherrntitels gestattet worden.

Von den *Zehender* ist nachzutragen, dass sie im 15. Jahrhundert zum aargauischen Adel gezählt wurden und den Titel Edelknecht führten, wie die Effinger im 14.

Endlich habe ich kürzlich im Manual der Burger-Kammer (jetzt in der Burger-Kanzlei) folgende Eintragungen über mir sonst näher nicht bekannte Bern-Burger gefunden:

Zum 10. Dezember 1684. *Bankhouw*-Wappen soll ir all wegen nach des angenommenen Fechtmeisters-Wappen zu Prag ertheilten keiserl. patenten conformiert werden.

Zum 30. November 1701. Herr Daniel *Herff* hat einen authentischen Wappenbrief vorgewysen, der seinen Voreltern ertheilt worden, worüber M.-H. ihm bedeutet, dass er disemnach eine Copey machen lassen und zu behöriger Registratur eingeben solle.

Sceaux d'Avenches

(RECTIFICATION)

N'ayant pas sous les yeux le recueil d'A. de Mandrot au moment où j'écrivais mon article sur les sceaux d'Avenches (*Arch. Hérald.*, novembre 1896), j'ai indiqué comme semblable au sceau qu'il reproduit celui que j'ai dessiné sous N° 1. C'est une erreur; ce dernier est inédit. Il diffère de l'autre — auquel M. J. Mayor fait allusion — par son diamètre plus petit, par les ornements qui entourent la tête et par la légende. L'effigie seule présente une certaine analogie, de là la confusion.

André KOHLER.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Nouveaux membres. — Nous avons le plaisir d'annoncer l'adhésion à la Société, des nouveaux membres suivants :

MM. ADOLF ALBERT, bijoutier, Freie Strasse 27, Bâle.
AUGUSTE BERNOULLI, Steinengraben 16, Bâle.
Dr H. BRANDT, dit Grieurin, Interne à l'Hôpital de l'Isle, Berne.
ERNST VON BUREN, avocat, Käfiggässchen, Berne.
GUSTAV VON ERLACH, Schlüsselgasse 16, Zurich.
Dr HERMANN ESCHER, Stadtbibliothek, Zurich.
R. F. FAESI, 32 Thalacker, Zurich.
FR. FISCHER, secrétaire au département cantonal des Finances, Lucerne.
C.-H.-C. FLUGI VAN ASPERMONT, Jan van Nassau Straat 6, La Haye.
Dr C. KELLER-ESCHER, Hirschengraben 22, Zurich.
WALTHER VON MEISS, K. preuss. Lieutenant im 1re Garde. Dragoner Regt Grossbeerenstrasse 70, Berlin.
G. MAYR VON BALDEGG, Hertensteinstrasse 7, Lucerne.
JOST MEYER AM RHYN, Grundhof, Lucerne.
Prof.-Dr G. MEYER VON KNONAU, Président de la Société suisse d'histoire, Seefeldstrasse 6, Zurich.
RICHARD NÜSCHELER, peintre sur verre, Englisch Viertel 30, Zurich.
Dr KARL RITTER, bibliothécaire de l'État, Trogen.
J.-H. RIVETT-CARNAC, colonel, aide de camp de Sa Majesté Britannique. Château de Wildeck, Argovie.
F. ROTHENFLUSER, stud.-phil., Apotheke, Rorschach.
F. RUBEL, Zürichbergstrasse 33, Zurich.
L.-R. VON SALIS, professeur, 10, Mustergasse, Bâle.
MAX VON SULZER-WART, Château de Wart par Neftenbach, canton de Zurich.
Mme DE TRIBOLET-HARDY, Neuchâtel.
EMIL ULRICH, 47, Bahnhofstrasse, Zurich.

MM. R.-H. VOGEL, 1er lieutenant-instructeur de cavalerie, Ratgasse 6, Zurich.
Dr R. WACKERNAGEL, préposé aux archives de l'Etat, Bâle.
Dr J. ZEMP, 1er assistant à la direction du Musée national, Zurich.
V. EUGEN ZELLWEGER, Trogen.
Dr K.-H. EUGEN ZIEGLER, St-Gall.
Mme la comtesse DIODATI-EYNARD, rue Eynard, Genève.

Dons reçus. — *Annuaire du Conseil héraldique de France*, 10me année.
L. Bouly de Lesdain : *Les Variantes dans les Armoiries*, de l'auteur.
Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, Tome I, Livraison 5.
Victor Bouton : *Armorial de Gelre IV, Le Roy de France et la loy Salique*, de l'auteur.

NOUVELLES DIVERSES

Vitraux. — Le dimanche 11 avril, on a inauguré dans la nef de Notre-Dame à Fribourg, de nouveaux vitraux conçus dans le style de l'église (XVIIIe siècle) et purement décoratifs.

Chaque vitrail porte l'écusson de la famille qui vient d'en faire hommage au sanctuaire de la Vierge. Ces familles sont les suivantes : de Reynold, de Weck-Surbeck, de Montenach, de Chollet, de Boccard, de Gottrau, de Ræmy, de Lenzbourg, de Fégely.

Toutes ces familles sont attachées à l'église Notre-Dame par d'anciens souvenirs ou des fondations pieuses.

Une famille éteinte. — Le 25 avril, s'est éteinte à Fribourg, à l'âge de 82 ans, Mme la comtesse Lucie d'Affry, la dernière portant le nom de cette famille, qui depuis Wilhelmus d'Affry, déjà qualifié d'homme noble, fondateur de la chapelle d'Hauterive et mort avant 1322, s'est illustrée dans la haute magistrature du canton de Fribourg aussi bien que dans les services militaires étrangers. Notons en particulier Guillaume d'Affry, l'un des défenseurs de Morat, mort en 1493, et Louis d'Affry, le premier landammann de la Suisse qui, investi de la confiance de Napoléon avait fait un moment de Fribourg le centre politique de la Suisse. La comtesse d'Affry qui vient de mourir était la fille du général marquis de Maillardoz, qui avait commandé les troupes fribourgeoises au Sonderbund, et mère de feue la duchesse Colonna, bien connue comme artiste sous le pseudonyme de « Marcello ». Une fille de la comtesse d'Affry survit, Mme la baronne d'Ottenfels, femme de l'ancien ministre d'Autriche à Berne.

Les armes d'Affry sont : chevronné de 6 pièces d'argent et de sable.

Cimier : une toque haute de forme aux pièces de l'écu.

Neue Funde. — In der Römerburg zu Kreuzlingen, welche etwa hundert Jahre im Besitze der Familie Leiner von Konstanz war und nunmehr Eigentum von Herrn Brugger-Schoop ist, wurden neuerdings in den Vertäfelungen, welche unter einer Kruste von Farben zum Vorschein kamen, zwei schöne Allianzwappen aus der Übergangszeit des XVI. ins XVII. Jahrhundert gefunden. Aus derselben Zeit stammen verschiedene reich-ausgestattete Zimmer des Schlosses, in denen die Jahrzahlen 1596, 1599, 1602 und 1603 vorkommen.

Die beiden Wappen sind in sehr sorgfältiger Intarsiaarbeit aus Buchs- und Zedernholz ausgeführt; das eine zeigt ein bepacktes Kamel, das andere in schräg geteiltem Feld ein Einhorn mit gewechselten Tinkturen. Vielleicht gelingt einem unserer Leser die Identifikation der beiden Schilde.

E. A. STÜCKELBERG.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de

Sir Augustus-Wollaston Franks

Commandeur de l'ordre du Bain, Président de la Société des antiquaires de Londres et

Membre honoraire de notre Société

décédé à Londres, le 21 mai dernier.

Né en 1826 à Genève pendant un séjour qu'y faisaient ses parents. Sir A.-W. Franks fit une partie de ses études dans cette ville, patrie de sa grand-mère, et entra jeune encore au Musée Britannique, dont il a dirigé pendant de longues années l'important département, comprenant les antiquités anglaises et du moyen-âge et l'ethnographie, branches dans lesquelles il était un connaisseur de premier ordre. Le poste très envié et lucratif de bibliothécaire en chef du Musée Britannique qui l'aurait placé à la tête de tout le personnel de cet établissement lui ayant été offert, il y a quelques années, il le refusa pour ne pas quitter son cher département. Il y rendit des services si appréciés qu'on insista pour qu'il y restât au-delà de l'âge de 60 ans, auquel, dans la règle, les fonctionnaires du Musée doivent prendre leur retraite. Sir A.-W. Franks était en outre vice-président du Althenæum club, docteur *honoris causa* d'Oxford et de Cambridge, et membre honoraire des principales sociétés scientifiques et artistiques anglaises au sein desquelles il jouait un rôle éminent.

Il fut avec MM. Essenwein du Musée Germanique de Nuremberg et Alf. Darcel du Musée de Cluny, l'un des trois experts étrangers consultés par le Conseil fédéral en 1890, lorsque Bâle, Berne, Lucerne et Zurich étaient sur les rangs pour obtenir le Musée National.

Franks était particulièrement bien qualifié pour cette tâche, car ayant de nombreuses relations en Suisse et y venant fréquemment, il portait un vif intérêt à notre pays. Aucun étranger n'était plus versé que lui dans la connaissance de nos familles et de nos monuments héraldiques, aussi vouait-il un soin spécial à la section suisse de sa collection d'ex-libris, l'une des plus anciennes et certainement la plus vaste qui existe. Il avait aussi recueilli une remarquable collection d'anneaux sigillaires anciens de tous les pays.

La perte de cet homme d'un haut mérite et d'une grande amabilité sera vivement ressentie dans le monde savant où il occupait une place éminente.

eichs vnd zu Nungern zu De
ichen angesehen vnd betracht haben
vnd ouch getreue vnd geneme dinst die
vnd mag in keunfftigen zeiten vnd haben
vorgenanten Gotzen vnd seinen elichen
hilt oben halb rot vnd vnden halbe gelbe
n klawen vnd vff dem schild einen
Kron vnd doruff ein halber luchs bis an
te binden als dann dieselben wappen vnd
it varben eigentlicher vßgestrichen sind
acht in crafft ditzs brieffs vnd setzen vnd
seine eeliche erben die vorgenanten wap
tterlichen sachen vnd gesthefften zu
nogen von allermenniglich vngehindert
werntlichen Grauen freyen Edeln Rittern
meistern Reten vnd gemeinden vnsern vnd
macht ernstlich vnd vestiglich mit disem
an den vorgenanten wappen vnd Cley
nder sy der gerulichen gebrauchen vnd
nn die villeicht der vorgenanten wappen
serlichen Maiestat Insigel Geben zu
ach Sand Johans Baptisten tag vnser
ttien im dreyzehenden vnd des keyser

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizer. Archiv für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Paraissant trimestriellement

1897 **ANNÉE Jahrgang XI** **N° 3.**

Abonnements Abonnementspreis } **Fr. 5.25** *pour la Suisse für die Schweiz* **Fr. 6.—** *pour l'Etranger. für's Ausland.*

Pour affaires de rédaction et d'abonnements s'adresser à | Redaktions und Abonnements- Angelegenheiten besorgt

M. JEAN GRELLET, Rédacteur, NEUCHATEL.

Sommaire Inhalt Der Adelsbrief der Luchs-Escher, von Paul Ganz. — Les plus anciennes armoiries françaises, par L. Bouly de Lesdain (suite et fin). — Aus dem Stammbuch eines alten Zürchers, von Hans Schulthess. — Nobiliaire du Pays de Neuchâtel, par Jean de Pury (suite). — Die Wappen der Familie Zurlauben von Zug, von Georg von Vivis. — Neue Funde, von Dr E.-A. Stückelberg. — Ueber Wappenbriefe, Eingesandt von C. E. R. — Die Cabinetscheibe des Junker am Stein, von H. T. — Chronique de la Société.

Der Adelsbrief der Luchs-Escher.

Von PAUL GANZ.

Unter den grossen Geschlechtern Zürichs, welche in der alten Stadt und Republik eine hervorragende Rolle gespielt haben, verdienen die Escher besonders hervorgehoben zu werden, weil sich ihre Tätigkeit nicht auf einzelne Epochen beschränkt, sondern sich seit Ende des XIV. Jahrhunderts bis auf unsere Tage beinahe ohne Unterbruch geltend gemacht hat. Die älteste Geschichte der Familie ist in der Festschrift von 1885 eingehend behandelt worden. [1]) In der Folge beschränkt sie sich aber auf die Branchen der Escher vom Glas und lässt die äusserst interessante und hervorragende Geschichte der Escher vom Luchs unberührt.

Von den verschiedenen Wappen- und Adelsbriefen, welche einzelne Glieder der Familie für sich und ihre leiblichen Nachkommen erhalten haben, ist der Adelsbrief des Ritters Götz Escher der bedeutsamste und der älteste. Er hat die Familie in zwei grosse Zweige geteilt, welche sich nicht nur durch das Wappen, sondern auch durch die ganze politische und soziale Stellung unterschieden haben. Während die Luchs-Escher als Mitglieder der Junkernstube auf der innern Konstaflel (Rüden) sassen und durch ihre Alliancen mit dem Adel der Nachbarstädte, des Aar- und Thurgaus und Schwabens die Spitze des zürcherischen Stadtadels bildeten, gelangten die Glas-Escher auch durch die bürgerlichen Zünfte zu Macht und Würde und sogar zum Amte des

[1]) **Keller-Escher, Dr C. Fünfhundert Jahre aus der Geschichte der Familie Escher vom Glas. Zürich 1885.**

Bürgermeisters, das man den Junkern aus Furcht vor einem Familienregimente vorenthielt. Für weitere Aufschlüsse über die beiden Familien [1]) verweise ich auf das Wappenbuch der Stadt Zürich und begnüge mich mit den biographischen Notizen,[2]) welche über Götz Escher, den Empfänger des Adelsbriefes bekannt sind.

Götz oder Gottfried Escher wurde ums Jahr 1385 [3]) geboren als Sohn des Johannes Escher, Herrn zu Lienheim und Rötelen und der Frau Margaretha Fink, einer Tochter oder Enkelin des Bürgermeisters Rudolf Fink von Zürich. Der Vater, der zu Kaiserstuhl das Amt eines Schultheissen und Vogtes bekleidete, hatte sich 1384 ins zürcherische Bürgerrecht aufnehmen lassen, wohl um seinen Kindern die Vorteile zuzuwenden, welche die Bürger der mächtig aufblühenden Reichsstadt genossen. Götz unternahm mit seinem Bruder Johannes anno 1418 die Reise nach Jerusalem zum heiligen Grabe. 1421 vermählte er sich mit Elsbetha Schwarzmurer, der Tochter Ital Schwarzmurers, Ritters und der Frau Elsbetha von Griesen. Die Ehe war mit zwei Söhnen und einer Tochter gesegnet. 1429 kauften die Gatten den nachmals nach ihnen benannten Escherturm [4]) an der Nadelgasse (Napfgasse) um 800 Gulden. 1433 zog Götz mit dem Bürgermeister Rudolf Stüssi und zwei Junkern Schwend als Gesandter der Stadt Zürich an die Kaiserkrönung nach Rom, wo er von Sigismund mit den übrigen Mitgliedern der Gesandtschaft auf der Tiberbrücke zum Ritter des heiligen römischen Reiches geschlagen wurde.

---

[1]) Tobler-Meyer, W. Neues historisches Wappenbuch der Stadt Zürich, herausgegeben von Jean Egli, 1806.

[2]) Die Notizen verdanke ich Fräulein Nanny von Escher, welche dieselben den Familienbüchern entnommen hat.

[3]) Das Datum ist nicht urkundlich verbürgt.

[4]) Der Turm hat seinen Namen geändert und heisst heute » Brunnenturm ».

Gleichzeitig erhielt er vom Kaiser den nebenstehenden und später zu beschreibenden Adelsbrief. So wurde Götz der Stammvater der Luchs-Escher. 1437 finden wir ihn unter der Zahl der Böcke oder Schwertler die das Gesellschaftshaus zum Schneggen erbauen halfen.[1]) 1444 ward er des Rats und 1447 Reichsvogt. Er starb 1451 und wurde bei den Barfüssern begraben, wo er für sich und sein Geschlecht ein Begräbnis erkauft hatte. Über die Vermögensverhältnisse des Ritters geben einzelne Darleihen, die er zu machen im Falle war, ein überaus günstiges Bild. 1432 lieh er der Stadt Bern an barem Geld 440 Rheinische Gulden in Gold und 1451 dem Abte von Wettingen Herrn Johannes Schwarzmurer 400 Rheinische Gulden. Als frommer Christ hat er sich nicht nur durch seine Pilgerfahrt nach dem heiligen Grabe, sondern auch durch die Stiftung einer Seelenmesse erzeigt, worüber die Familien-Chronik berichtet: « Dass er anno 1450 dem Guardian und Convent zu den Barfüssern 5 Pfund Züricher Pfennig jährlich ewigen Zins stiftet, dass sy und ire Nachkommen am Convent ihm eventlich syn Jahrzeit habend und begangind uf synen jährlichen Tag an dem Abend mit einer gesungenen Vigil, auch nach der Vigil über syn Grab gangind und morndes mit einer gesungenen Seelenmess, mit singen, lesen und allem Gotsdienst etc. und wenn sy das nicht thäten, so sollen die 5 Pfund von ihnen nicht mögen ingenommen werden, wann aber das Jahrzeit begangen wird, als obstaht, dann mögen sy die 5 Pfund innehmen und desselben tags früehe, so das Jahrzeit ist, auf den Imbis besorgen, dass sy ein gut mahl habind, mit essen und trinken, etc. dal 15 Aprellen 1450. »

Der Adelsbrief Götz Eschers, den wir in Originalgrösse beigelegt haben, besteht aus feinem gelbem Pergament, das auf der Vorderseite mit Kreidegrund präpariert und mit brauner Tinte beschrieben ist. Die Mitte des Diplomes nimmt das gemalte Wappen[2]) ein, das aber in seiner jetzigen Gestalt einer spätern Zeit angehört und von der Hand des Züricher Malers Hans Asper[3]) herrühren soll. Auch diese Malerei scheint nicht mehr in ihrer ursprünglichen Ausstattung vorzuliegen, sondern von einer spätern und ungeübten Hand aufgefrischt worden zu sein, um die verblassten und abgesprungenen Farben in grellem Glanze wieder erstehen zu lassen. Dabei ist aber das Cachet der alten Farbenwirkung zu Grunde gegangen.

Von grellblauem Grunde[4]) mit blassroter Umrahmung hebt sich das rot-gelbe Wappen ab. Über dem geneigten, über Ort geteilten rot-gelben Schilde, steht ein zierlicher, stahlfarbener kleiner Spangenhelm mit goldener Krone[5]). Als Kleinod erscheint der gelbe Luchs wachsend mit roter, fliegender Halsbinde. Die Details der Figuren und die Damaszierung der Schildflächen hat der Maler in gelb mit brauner, in rot mit Karminfarbe ausgeführt. Das Ganze ist keine hervorragende Leistung, weder in Bezug auf

---

[1]) Der « Schneckenschild » hat sich bis auf den heutigen Tag im Mannesstamme der Linie Escher von der Bader Gasse vererbt und befindet sich heute im Besitze Oscar von Eschers in Triest.

[2]) Es bleibt dahin gestellt, ob eine Malerei aus der Zeit der Ausstellung des Briefes von dem Asper'schen Wappen überdeckt worden ist oder ob erst 100 Jahre später ein Nachkomme das im Briefe beschriebene Wappen hineinmalen liess. Ein Beispiel letzterer Art liefert der Wappenbrief der Familie von Grebel.

[3]) Von Wappenmalereien Hans Aspers sei das schöne Gemälde mit dem Standeswappen im Rathause zu Zürich erwähnt und die Superporte des Burgtores der Kyburg.

[4]) Die Kopien des Briefes bei Dürsteler und Meier (Geschlechterbücher der Stadt Zürich) zeigen das Wappen auf grünem Grunde, die Familienbücher dagegen auf blauem.

[5]) Im Wappenbrief wird die Krone rot tingiert.

Malerei, noch auf Zeichnung. Die Anwendung von Gold beschränkt sich auf die Jahreszahl 1433 und das Monogramm H. A. im linken Obereck des blauen Grundes und auf die Krallen und Zähne des Luchses.

Der Wortlaut des Briefes ist:

«Wir Sigmund von gots genaden Romischer Keiser zu Allenzeiten Merer des Reichs und zu Ungern zu Beheem Dalmacien Kroacien etc kunig Bekennen und tun kunt offenbar mit diesem briff Das wir gutlichen angesehen und betracht haben sulch redlichkeit biderkeit und vernunfft die unser und des Richs lieber getreuer Gotz Escher Ritter an Im hat und ouch getreue und geneme dienst die Er uns willig und bereijt ist und ouch getan hat und furbas tun sol und mag in keunfftigen Zeiten und haben dorumb mit wolbedachtem mut, guten Rat und rechter Wissen Dem vorgenannten Gotzen und sinen elichen Erben dise nach geschriben wappen und cleynat Mit namen ein Schilt oben halb rot und unden halbe gelbe über ort geteilt und in dem roten felde ein gerakten (schreitenden) Luchs mit gelben Klawen und uff dem Schilt einen Helm mit einer roten und gelben Helmdecken doruff ein rotfarwe Cron und doruff ein halber Luchs bis an die Brust und mit den fordern cychen (Pranken) habend umb den hals ein rote binden als dann dieselben wappen und Cleynat in der Mitte ditzs gegenwertigen unsers briefs gemalet und mit varben eigentlicher ussgestrichen sind, genediglich gegeben und geben die In von Römischer keyserlichen macht in crafft ditzs briefs und setzen und wollen von derselben keyserlichen macht, das der vorgenant Gotz und seine eeliche erben die vorgenanten wappen und Cleynat furbas mer haben, die furen und der in allen Ritterlichen sachen und geschefften zu Schimpf und ernst, und an allen enden gebrauchen und geniessen mogen, von allermeniglich ungehindert und wir gebiten dorumb allen und iglichen Fursten, Geistlichen und werntlichen (weltlichen), Grauen, Freyen, Edeln, Rittern, Knechten, Amptleuten, Herolden, Persevanten, Vogten, Richtern, Burgermeistern, Reten und Gemeinden unsern und des heiligen Richs undertanen und getreuen von Romischer, keyserlicher macht ernstlich und vestiglich mit disem brieff das Sy den vorgenanten Gotzen und seine eeliche leibserben an den vorgenanten wappen und Cleynaten und unsern genaden nicht hindern oder jrren in chein (kein) weis sunder Sy der gerulichen gebrauchen und geniessen als lip In sey unser und des Heiligen Richs swer ungenad zu vermeiden unschedlich doch ydermann die villeicht der vorgenanten wappen und Cleynaten gleich furten an Iren wappen und rechten. Mit urkund diczs brieffs versigelt mit unser keyserlichen maiestat Insigel. Geben zu Rom Nach Christ geburt vierzehenhundert Jar und dornach In dem dreyunddreissigsten Jar am Suntag nach Sand Johans Baptisten tag. Unser Reich des Hungerischen Im sibenundvierzigisten, des Romischen im dreiundzwentzigisten, des Behennschen Im dreyzehenden und des Keisertumb Im ersten Jaren.»

Auf dem umgebogenen Rande des Briefes steht hinten rechts: ad mandatum domini Imperatoris Caspar Sluyk Vicecancellarius, und hinten auf der Rückseite der Name des Registrators Marquardus Brisacher.

Das grosse Kaisersiegel aus braunem Wachs war mittelst einer schwarz-gelben Seidenschnur an den Brief gehängt. Es zeigt den Kaiser in trono mit hoher Krone, Bortenbesetztem Mantel, Szepter und Reichsapfel. Die Seiten des Sitzes bilden doppelköpfige Reichsadler, welche mit einer Fange einen Schild halten (rechts Böhmen

mit gedrehtem Leu, links den Balkenschild von Ungarn[1]) mit dem andern auf der Stufe des Trones stehen. Die Schilde des Reichs (Doppeladler mit Heiligenscheinen) und Ungarns (Doppelkreuz) füllen die obern Teile des Siegels zu Seiten der Kaiserfigur. Das angestammte Wappen von Luxemburg steht unter der von zwei Säulen getragenen Konsole, auf welcher des Kaisers Füsse ruhen. Das Ordenszeichen[1]) der Rittergesellschaft zum Lindwurm, die von Sigismund neue Statuten erhielt, ist auf dem Sigel angebracht. Das Strahlenkreuz befindet sich links zu Seiten des Kaisers, der Lindwurm auf der Konsole zu seinen Füssen. Eine zweizeilige Legende in gotischen Majuskeln umschliesst das Ganze. Die Rückseite trägt in rotem Wachs das bedeutend kleinere Contra-sigill mit dem doppelköpfigen Reichsadler.

Dem Original ist eine Abschrift aus dem XVII. Jahrhundert beigelegt, sowie auch ein Protokoll über die Wiedererwerbung und den Aufbewahrungsort des Briefes. Daraus entnehmen wir, dass eine Versammlung[2]) aller Junker Escheren beschloss, den Brief, welcher ein Besitzer verkauft und versetzt hatte, « zu Ehren und allfälligem Nuzen des Geschlechts widerumb an sich zu lösen und die dazu erforderliche Summe von 100 Pfund pro rata zusammen zu schiessen. » Es wurde auch festgestellt, dass diese Versammlung ein Mitglied der Familie, das Haus und Hof in Zürich besitze, bezeichne, um demselben den Brief zur Bewahrung anzuvertrauen. Dies ist zu Protokoll gegeben worden auf dem Rüden 27. Juni 1755.

Beim Tode des Aufbewahrers musste eine neue Versammlung der Escheren einberufen werden, um für die Sicherstellung des Briefes vorzusorgen. Es folgen noch zwei Einträge über den Wechsel des Bewahrungsortes, 1755 und 1770.

Heute befindet sich der Brief auf dem Staatsarchiv als Depositum der aufgelösten adeligen Gesellschaft auf dem Rüden, welche ihn von dem aufgelösten Luchsescherfond übernommen hatte, ein vereinzeltes vergessenes Dokument, dessen Wichtigkeit durch den Wechsel der Zeiten dahingeschwunden, dessen geschichtliche Bedeutung aber dieselbe geblieben ist.

---

[1]) Nur die höchsten Würdenträger führten den Lindwurm am Kreuze, die Ritter von weniger vornehmem Geblüte begnügten sich mit dem Abzeichen des Drachen.

[2]) Folgende vierzehn Junker haben daran Teil genommen:

Junker Constaffelherr Diethelm Escher.
» Quartierhauptmann Heinrich Escher im Oberhof.
» Hartmann Escher zum blauen Himmel,
» Schultheiss Hans Caspar Escher.
» Landvogt Hans Caspar Escher zum krönten Luchs.
» Ehgrichtschreiber Heinrich Escher und Gebrüder.
» Hauptmann Heinrich Escher zum Brunnenthurm.
» Landschreiber Bernhart Escher zum grünen Schiet.
» Hartmann Escher, Pfarrer zu Weyach.
» Statthalter Escher und Gebrüder zu Bubikon.
» Commendant Escher zum weissen Fräuli.
» Capitain Leut. Hans Conrad Escher.
» Gerichtsherr Caspar Escher zu Berg.
» Unterschreiber Joh. Heinrich Escher.

Les plus anciennes armoiries Françaises

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

relativement élevé si on le compare à la moyenne actuelle. Le parti et le coupé purs sont à l'état unique, de même que le chapé; l'émanché, presque toujours en pal, se rencontre dans douze écus, l'écartelé dans dix-huit, le gironné dans seize : celui-ci, qui est de 8, 10, 12 ou 16 pièces, se trouve parfois chargé d'un écusson en abîme. Nous n'avons pas trouvé trace des autres partitions : tranché, taillé, écartelé en sautoir, etc.

Ce que l'on appelait au XVIIIe siècle *séances* ou *séantes partitions* ne doit pas être examiné ici sous un paragraphe spécial, car on ne distingue pas toujours bien à notre époque, les fasces du fascé, les bandes du bandé, etc.

Parmi les figures héraldiques, la fasce et ses dérivés (fasces en nombre, fascé, burelé, jumelles, tierces et hamaide) distancent de beaucoup toutes les autres (341 exemples); les tierces sont rares (4), mais les jumelles et les hamaides fréquentes (17 et 10); cette singulière combinaison de trois fasces ne se rencontre pas en dehors de la Flandre et de l'Artois. La bande et le bandé viennent ensuite (194), suivis d'assez près par la croix (164), et d'un peu plus loin par le chef (132). Un troisième groupe, si on peut ainsi parler, comprendrait le chevron et le chevronné (83), la bordure (67), le sautoir (67), l'écusson (59), le canton (50) et le pal, palé, vergeté (40). L'orle et le trescheur enfin tiennent le dernier rang, chacun avec cinq exemples.

La bordure, le canton, le chef, l'orle, le sautoir et le trescheur ne figurent jamais dans l'écu que par unité; les autres pièces peuvent se trouver en nombre.

La croix et l'écusson se rencontrent le plus souvent à l'état unique (150 contre 14, et 50 contre 9); l'écart est beaucoup moins grand entre la et les bandes ou le bandé (117 contre 79); il y a égalité sensible pour la fasce (150 contre 157); le chevron et surtout le pal sont plus fréquemment en nombre (31 contre 53, et 3 contre 31).

A un autre point de vue, les mêmes meubles peuvent être examinés suivant qu'ils sont seuls de leur espèce, abstraction faite de toute question de nombre (une fasce, trois croisettes, six écussons, un burelé, etc.), ou en concours avec d'autres pièces.

Une fois sur sept à peine, le canton se trouve seul; la proportion descend à deux sur trois pour la bordure, le chef, le ou les pals; il y a presque égalité pour la fasce, la bande et le sautoir; l'écusson, le chevron et la croix se rencontrent plus souvent seuls qu'accompagnés.

Cet accompagnement — nous prenons ici le mot dans un sens très large — peut se produire de cinq manières :

pièce sur champ burelé, échiqueté, fretté, losangé, etc.;
pièce accompagnée d'une autre : chef et pal, croix et bordure, etc.;
pièce accompagnée de petites pièces;
pièce chargée de petites pièces;
pièce accompagnée et chargée de petites pièces.

On compte une centaine d'exemples environ de la première manière; une quarantaine seulement de la deuxième, près de deux cents de la troisième, cinquante de la quatrième et cinq seulement de la dernière [1]. Il existe encore une trentaine d'écus où un lion rampant, passant ou issant se rencontre avec un de nos meubles.

Les contours modifiés, ondé, engrêlé, denché, vivré, bretessé, ne donnent pour la

[1] Le plus ancien est fourni par le sceau de Guillaume de Trouville, en 1227; il porte un écu à la fasce chargée de quatre coquilles et accompagnée de six merlettes en orle. — Demay, *Sceaux de la Normandie*, n° 567.

création héraldique. On ne compte en effet pas moins de quatre-vingt exemples de cette pièce. Neuf fois seulement les merlettes se trouvent occuper seules tout l'écu; la plupart du temps, elles accompagnent soit une ou plusieurs fasces (26) soit une bande (6), cantonnent un sautoir (8), se disposent en orle dans les cantons d'une croix (7), etc. Rapprochons des merlettes les canettes, que nous n'avons jamais rencontrées sans accompagnement, et qui, dix fois sur quatorze exemples, se combinent avec une fasce.

L'aigle figure dans cinquante-trois écus; cinq fois seulement elle offre la double tête. A une seule exception près, l'aigle unique est toujours seule dans l'écu; il en est généralement (8 contre 3) de même de trois aigles ; le contraire se produit pour quatre ou cinq.

Un coq, un corbeau, une pie et douze petits oiseaux indéterminés, ces derniers, presque toujours (9) en concours, complètent la volière héraldique. Il faut y rattacher trois exemples de vols et un seul de plumes isolées.

Onze écus chargés de deux bars adossés, trois chargés d'un dauphin, deux autres de poissons indéterminés, et un de tanches, représentent le contingent assez faible fourni par les habitants de l'onde. Les coquilles toutefois chargent encore quarante-sept écus; à huit exceptions près, elles sont toujours en concours avec d'autres pièces.

Le règne végétal se présente, au premier abord, avec un nombre assez respectable d'exemples ; mais si l'on retranche du total les fleurs de lys, les roses, les quintefeuilles et l'unique tiercefeuille, qui sont toutes, à proprement parler, de pures figures d'ornement, le chiffre des véritables végétaux tombe à vingt-quatre. La fleur de lys unique (7), par trois (14), six (3), sept (1) ou semis (6) règne sans partage dans 31 écus; dans 23 autres elle se combine avec diverses pièces. L'influence des armes de France ne semble donc pas avoir été bien grande, puisque, sur 1897 écus, 54 seulement portent des fleurs de lys; notons que, dans le nombre, quatre sont au pied nourri. Les roses se rencontrent dans dix-huit écus, généralement par trois (7) ou en concours (8); la quintefeuille est portée par quarante-cinq familles; lorsqu'elle forme seule les armoiries, elle se présente unique (11), ou par trois (9) ou par six (5).

Les autres végétaux comprennent six gerbes, trois arbres, deux créquiers, deux branches, un chicot, une fougère, un rosier, une marguerite, une feuille, un trèfle, et les curieux noyaux des Navailles.

Les astres sont représentés par trente-quatre croissants et trente-huit étoiles. Treize familles chargent leur écu d'un croissant unique; les autres en portent le nombre à trois (5) ou le combinent avec diverses autres pièces : merlettes (5) ou billettes (3) en orle, etc. Quant aux étoiles, elles se trouvent moins souvent (9) seules dans l'écu : le nombre en est alors généralement de trois (7).

Les figures chimériques n'occupent qu'une bien faible place : six exemples seulement en sont fournis par les sceaux. On a vu plus haut les armes des Montdragon, des Rostaing et des Leval; il ne reste à citer, dans cette catégorie, que les sceaux de Louis Callevay, capitaine d'arbalétriers, en 1280 : un griffon rampant [1]; de Jacques Luce, bourgeois de Paris, en 1299 : trois dragons [2]; et de Drogon de Montausier, en 1300 : un dragon ailé [3].

[1] Demay, *Sceaux Clairambault*, no 1760.

[2] Id., *Ibid.*, no 5413.

[3] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 2871.

On trouve les figures artificielles dans cent-dix écus, soit un peu plus de 5 1/4; soixante-dix-huit fois seulement elles se rencontrent seules.

L'architecture se présente avec dix exemples de tours, sept de châteaux, un de porte et un de mur. L'équipement militaire fournit neuf haches ou doloires, sept molettes, quatre épées, trois cornets, une arbalète, un gonfanon, un heaume. Le costume et le mobilier civil donnent neuf maillets, six flacons, [illegible], cinq [illegible], quatre rateaux, quatre fermaux, deux chaperons, une broye, une cloche, un clou, un fer à cheval, un pilon, une [illegible], un seau et un tau. Une place spéciale doit être faite à l'annelet, qui fournit vingt exemples dont moitié remplissent l'écu sans partage. Il ne reste plus à mentionner que l'aile, encore peu distincte de la croix ancrée [illegible] et qui charge sept écus.

La prédominance à cette époque des armoiries [illegible], prédominance signalée [illegible] par la comparaison des écus chargés d'une ou de plusieurs pièces. Si, pour les trois dernières catégories de figures, on classe les armoiries suivant le nombre de meubles qu'elles renferment, on obtient le résultat suivant :

Une seule pièce	[illegible]	exemples.
Deux pièces	[illegible]	»
Trois	[illegible]	»
Quatre		
Cinq	[illegible]	
Six	[illegible]	»
Sept	[illegible]	»
[illegible]		
[illegible]	[illegible]	[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

L'or, l'argent, le gueules, l'azur et le sable se rencontrent dans les plus anciennes armoiries. En 1177, Rasse de Gavre porte d'or, au double trescheur fleuronné contre fleuronné de sinople, mais pour rencontrer ce dernier émail comme couleur de champ, il faut attendre encore près de vingt-cinq ans; une charte non datée, dont la rédaction peut être fixée aux environs de 1200, est munie d'un sceau portant l'écu des châtelains de Douai : de sinople, au chef d'hermine [1]. Nous n'avons trouvé aucune trace du pourpre, que les armoriaux anglais mentionnent cependant à la fin du XIIIe siècle [2].

Le vairé d'or et d'azur apparaît avant 1177, le vair proprement dit en 1190, le vairé d'or et de gueules en 1293 [3]. Le plus ancien écu d'hermine que nous connaissions est celui de Nicolas, seigneur de Dour, en 1209 [4].

Mentionnons enfin le « paillé », étoffe d'origine orientale tissée de soie verte et d'or, dont l'emploi héraldique semble particulier à la Normandie. Raoul Tesson, en 1205, porte fascé de paillé et d'hermine [5]. Les Clères s'armaient également d'argent, à la fasce de paillé, mais l'étoffe était tissée d'azur et d'or : on possède un sceau de Jean de Clères, en 1284 [6].

Si maintenant, se plaçant au même point de vue que tout-à-l'heure, on classe ces écus suivant le nombre d'émaux qui entrent dans la composition de chacun d'eux, on reconnaît une fois encore la grande prédominance des armoiries simples. De nos 466 écus, 405 sont formés de deux émaux, et 53 de trois; six comportent un seul émail [7], et deux seulement quatre émaux. Ces deux écus sont ceux des Joinville, déjà blasonné, et des Clacy, qui s'armaient primitivement de gueules, au pal échiqueté d'argent et d'azur, au chef d'or [8].

Au point de vue de leur importance, les émaux se rangent dans l'ordre suivant :

Gueules	288	exemples.
Or.	259	»
Argent	186	»
Azur	117	»
Sable.	57	»
Hermine	22	»
Vair	19	»
Sinople	13	»

Les combinaisons les plus usitées sont :

Or et gueules	121	exemples.
Argent et gueules . . .	92	»
Or et azur	59	»
Or et sable.	29	»
Argent et azur	25	»

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, n° 2037.

[2] Hulme, *The history, principles and practice of Heraldry*, p. 43.

[3] Sceau de Liébaut de Bauffremont, décrit plus loin.

[4] Demay, *Sceaux de la Flandre*, n° 799.

[5] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 3679.

[6] Demay, *Sceaux de la Normandie*, n° 181.

[7] Nous avons signalé tout-à-l'heure trente-huit écus pleins, mais nous ne mentionnons ici que ceux dont nous avons pu déterminer les émaux. — Les écus de vair ou vairés sont comptés pour un seul émail.

[8] Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 327. — Le nombre des pals augmentera plus tard.

Argent et sable	26 exemples.
Gueules et hermine . . .	19 »
Gueules et vair	13 »
Or, gueules et azur . . .	13 »
Argent, gueules et azur .	13 »
Or, argent et gueules . .	11 »

La règle qui défend de mettre métal sur métal ou couleur sur couleur était-elle rigoureusement observée dès cette époque? On ne saurait l'affirmer puisque, nous le répétons, les plus anciens renseignements authentiques sur les émaux remontent seulement à la fin du XIVe siècle. On peut dire seulement que pas une infraction à cette règle ne se relève, dans les émaux indiqués par des sources postérieures, pour les armoiries dont le trait est fourni par des sceaux du XIIIe siècle.

La combinaison « de l'un à l'autre », qui fournit de si jolis effets décoratifs, ne figure encore, à notre connaissance, que dans les armes d'une seule famille. Le sceau d'Hugues d'Auzon, en 1274 et 1276, offre un écu que l'on blasonnera plus tard: écartelé d'or et d'azur, à quatre fleurs de lys de l'un à l'autre [1]. Il parait certain que les fleurs de lys, conservées depuis par cette famille, n'étaient à l'origine qu'une brisure.

Les sceaux de Jean et de deux Renaud de Crèvecœur, en 1224, 1245 et 1280, sont chargés d'un écu fascé de six pièces à l'orle de douze fleurs de lys [2]; nous n'avons pu en découvrir les émaux, mais la disposition des fleurs de lys porte à croire qu'elles doivent être également « de l'un à l'autre ».

V.

Nous avons parlé plus haut des pièces (fasces, bordure, rais, etc.) qui ornaient parfois l'écu avant l'apparition des armoiries proprement dites. Ces ornements n'ont pas immédiatement disparu; on les rencontre parfois, à la fin du XIIe et même au commencement du XIIIe siècle, combinées avec de véritables armoiries.

L'umbo se retrouve sur les écus de Galeran II de Meulan (avant 1150), de Sohier de Gand (1164), de Philippe d'Alsace (1167), de Robert V de Béthune (1171), d'Eudes de Ham (1177), etc. Deux fasces, qui semblent bien être une sorte d'armature de renfort, brochent sur les écus d'Hugues d'Auxy (échiqueté d'or et de gueules) en 1197 [3] et de Guillaume de Béthune (coticé d'azur et d'or) en 1202 [4].

Une bordure qui disparaîtra plus tard entoure les écus de Gérard de St-Aubert en 1194 [5] et de Clérembaud, seigneur de Vendeuil, en 1225 [6]. Rappelons ici que la bordure manque, au contraire, sur les sceaux déjà mentionnés [7] de Conon de Soissons (1178-1180) et d'Aubry de Dammartin (1185). On en pourrait conclure que, dans l'héraldique primitive, cette pièce n'avait pas encore grande importance [8].

---

[1] Demay, *Sceaux Clairambault*, no 501. Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 1156.

[2] Id., *Sceaux de la Picardie*, nos 276, 279 et 280. — Le deuxième est brisé d'un lambel de quatre pendants.

[3] Id., *Sceaux de l'Artois*, no 123.

[4] Id., *Ibid.*, no 80.

[5] Id., *Sceaux de la Flandre*, no 1556.

[6] Id., *Sceaux de la Picardie*, no 661. — L'écu est d'azur, au lion naissant d'or.

[7] Pp. 5 et 6.

[8] La bordure manque également à l'écu d'Eléonore, veuve de Robert III, comte de Dreux, en 1234 (Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 729) et une bordure a été ajoutée sans motif à l'écu de Marguerite, troisième femme de Robert II, comte d'Artois, en 1299 (Demay, *Sceaux de l'Artois*, no 26).

Sur l'écu de Raymond Bérenger le Vieux, marquis de Provence, que nous avons également cité tout à l'heure, broche une sorte de mince filet en sautoir et en fasce, proche parent du rais; la même pièce se retrouve sur les sceaux de Raymond Bérenger III en 1166, de Raymond Bérenger IV en 1178 et de Sanche I, en 1180[1]. Au commencement du XIIIe siècle, le sceau d'Alain de St-Pierre porte un écu de gueules au sautoir de vair, et, par dessus, une sorte de croix florencée qui est évidemment un souvenir de ferrure primitive[2]. Un rais bien distinct charge, en 1246, l'écu burelé d'argent et d'azur de Gui de Lusignan[3]. A la fin du XIVe siècle, les sires de Luzarches couvraient encore d'un rais d'or leur lion de gueules en champ d'argent[4].

Le rais a du reste formé seul quelques armoiries, parmi lesquelles on peut citer celles des Ray en Franche-Comté (De gueules, au rais d'or)[5] et des Bourlon en Cambrésis (De sinople, au rais d'or)[6]. On le relève sur les sceaux de Guillaume de Favergny en 1252[7], de Gui le Bas en 1281[8], de Jean de Chastenay en 1346[9], etc. Les chaînes de Navarre semblent bien n'être qu'un rais modifié[10].

L'étoile à seize rais des Blacas (de gueules, en champ d'argent) et des Baux (d'argent, en champ de gueules)[11] dérive encore directement des grands soleils que l'on rencontre au milieu du XIIe siècle.

VI.

Dès le XVe siècle, on rencontre un grand nombre d'écus où se trouvent réunies, au moyen de partitions plus ou moins compliquées, les armoiries de plusieurs familles. A l'époque qui nous occupe, ces combinaisons sont encore très rares. Lorsque, par mariage, héritage, ou de toute autre façon, un chevalier fait l'acquisition d'un fief, il en prend généralement les armes, et abandonne celles de sa propre famille; ces dernières toutefois sont d'ordinaire maintenues au contre-sceau. Les deux écus, de cette sorte, demeurent absolument séparés[12]. On voit parfois encore un seigneur garder sur l'écu les armes de son principal domaine, et couvrir son cheval d'une housse aux armes d'une seigneurie moins importante. Nous ne connaissons toutefois que deux exemples de cette singulière combinaison; ils nous sont fournis par les sceaux de Robert III, comte de Dreux (échiqueté d'or et d'azur, à la bordure de gueules) et seigneur de St-Valery (un

---

[1] Blancard, *Sceaux des Bouches-du-Rhône*, pp. 6 et 7; pl. II, nos 2, 3 et 4.

[2] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 3512.

[3] Id., *Ibid.*, no 837.

[4] Sceau de Philippe de Luzarches en 1383 (Demay, *Sceaux Clairambault*, no 5442. Navarre, *Armorial*, no 84). — Le rais ne figure pas sur les sceaux de Barthélemy, seigneur de Luzarches, en 1266, et de Jean de Luzarches, en 1288 (Douet d'Arcq, *Op. cit.*, nos 2634 et 2635). Il n'en est plus question dans l'*Armorial* de Berry (no 166).

[5] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 3370. Demay, *Sceaux Clairambault*, nos 7600 à 7602; *Sceaux de l'Artois*, nos 576 à 581. Navarre, *Armorial*, no 799.

[6] Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 3654.

[7] Id., *Sceaux de l'Artois*, no 301.

[8] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 1316.

[9] Demay, *Sceaux Clairambault*, no 2273.

[10] G. Seyler, *Geschichte der Heraldik*, p. 88.

[11] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 1329. Demay, *Sceaux Clairambault*, nos 722 à 727. La Plagne Barris, *Sceaux gascons*, no 258. Navarre. *Armorial*, nos 598, 607, 608, 637, 689 à 691. Berry, *Armorial* nos 1067 et 1932.

[12] A. de Barthélemy, *Essai sur l'origine des armoiries féodales*, pp. 21 et suivantes.

lion brisé d'un bâton), en 1225 [1], et d'Hugues III, comte de Rethel et seigneur de .... (deux bars adossés), en 1229 [2].

Il ne faudrait pas croire toutefois que les armoiries combinées eussent été inconnues pendant toute la période qui nous occupe. On rencontre dès la fin du XIIe siècle, un certain nombre d'écus *partis* dont voici la liste.

1193. — Jean, châtelain de Noyon : parti, d'argent a la fasce de gueules (Noyon), et palé au chef chargé d'une vivre [3].

1204. — Guillaume de Hainaut : parti, semé de fleurs de lys, et bande [4].

1210. — Robert de Montigny : parti d'un losange et de quatre coquilles en pal [5].

1211. — Guillaume de Garlande : parti, semé de fleurs de lys et d'or à deux fasces de gueules (Garlande [6].

1213. — Gilles, seigneur de Chin et de Busigny : parti de trois barres à la bordure, et d'un fasce de vair et de gueules (Chin [7].

1218. — H. de Hamelincourt : parti, d'azur, fretté d'or, les claire-voies semées de fleurs de lys de..... (Hamelincourt), et de quatre bandes alesées [8].

1225. — Bertrand de Gourdon : parti, d'azur, à trois étoiles d'or en pal, et cotice d'or et de gueules [9].

1229. — Michel de Harnes : parti, d'or, à l'écusson en abime de gueules, au lambel de .... (Harnes) et semé de fleurs de lys [10].

1245. — Arsieu de Montesquiou : parti, de gueules plein et d'or, à deux tourteaux de gueules, l'un sur l'autre (Montesquiou [11].

1248. — Garin de Guiry : parti, d'argent, à une quintefeuille et demie (pour trois) de sable (Guiry), et fuselé [12].

1252. — Guillaume de Favergny : parti d'un rais d'escarboucle et d'une fasce [13].

1253. — Jean des Barres, sire d'Oissery : parti, losangé d'or et de gueules (des Barres), et de .... au lion de .... [14].

1264. — Hugues Rostaing : parti d'une chimère et de neuf besants, 2, 2, 2, 2 et 1.

1267. — Thibaud II, comte de Champagne et roi de Navarre : parti des demi-chaînes de Navarre et de la bande de Champagne [15].

1268. — Arnoul, comte de Guines et châtelain de Bourbourg : parti, vairé d'or et d'azur (Guines), et d'azur, à trois tierces d'or (Bourbourg) [16].

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, n° 728.

[2] Id., *Ibid.*, n° 582.

[3] Id., *Ibid.*, n° 5315.

[4] Demay, *Sceaux de la Flandre*, n° 144. — Nous verrions volontiers dans ce bandé la moitié du chevronné d'or et de sable, des comtes de Hainaut.

[5] Id., *Ibid.*, n° 1356.

[6] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, n° 2265.

[7] Demay, *Sceaux de la Flandre*, n° 708.

[8] Id., *Ibid.*, n° 1006.

[9] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, n° 2293.

[10] Id., *Ibid.*, n° 2376.

[11] La Plagne Barris, *Sceaux gascons*, n° 499.

[12] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, n° 499.

[13] Demay, *Sceaux de l'Artois*, n° 301.

[14] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, n° 1305.

[15] La Plagne Barris, *Op. cit.*, n° 106. — Il est à noter que, sur un sceau de 1259, Thibaud s'arme uniquement de Navarre; le contre-sceau porte toutefois l'écu de Champagne.

[16] Demay, *Sceaux de la Flandre*, n° 5493.

1270. — Guiot de Forez : parti, de gueules au dauphin d'or (Forez) et de .... au lion de .... [1].

1293. — Liébaut, sire de Bauffremont : parti, vairé d'or et de gueules (Bauffremont), et de .... à trois quintefeuilles de .... [2] — Sans du Mirail, bourgeois de la Réole : parti de trois besants ou tourteaux et d'un fascé de huit pièces [3].

1299. — Bertrand-Jourdain de l'Isle : parti, de gueules, à la demi-croix cléchée, vidée et pommetée d'or (l'Isle), et de .... au lion de .... [4]

Les fleurs de lys de Guillaume de Hainaut, Guillaume de Garlande et Michel de Harnes sont très probablement un hommage rendu au roi de France, si elles ne sont pas une concession formelle de sa part. Les écus de Thibaud de Champagne et d'Arnoul de Guines réunissent les armes des domaines de leurs propriétaires. L'origine du *parti* nous est inconnue dans les autres cas. Notons ici que ce parti s'est maintenu d'une manière définitive dans les armes des Gourdon et d'une branche des Montesquiou.

Les écus coupés sont beaucoup plus rares; nous n'en pourrions citer que trois :

1205. — Barthélemy de Roye : coupé d'un fretté et d'un échiqueté [5].

1224. — Hugues d'Athis : coupé d'un losangé et d'un plein [6].

1266. — Pierre le Queux : coupé d'un lion issant et de trois fleurs de lys [7].

Nous ne saurions dire si ce sont là des armes primitives, ou si le *coupé* a été produit par la réunion de deux écus; la première hypothèse nous semble toutefois préférable.

Quant à l'écartelé, nous en avons rencontré au XIIIe siècle, un seul exemple : Roger-Bernard III, comte de Foix, portait, en 1281, écartelé de Foix (d'or, à quatre pals de gueules) et de Béarn (d'or, à deux vaches passantes de gueules, colletées, clarinées et accornées d'azur [8]).

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, no 678.

[2] Demay, *Sceaux de la Flandre*, no 525. — Une autre empreinte, de 1302, a été cataloguée par le même dans ses *Sceaux Clairambault*, no 768.

[3] La Plagne Barris, *Sceaux gascons*, no 729.

[4] Id., *Ibid.*, no 214.

[5] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, no 234.

[6] Id., *Ibid.*, no 280.

[7] Id., *Ibid.*, no 3341.

[8] Id., *Ibid.*, no 198.

Aus dem Stammbuch eines alten Zürchers.

Von Hans Schulthess.

Die hübsche Sitte, ein Stammbuch zu führen, schon im 16. Jahrhundert bekannt, hat sich hauptsächlich im 17., noch mehr im 18. Jahrhundert einer allgemeinen Beliebtheit erfreut. Gelehrte und Edelleute, Offiziere und Handelsherren pflegten auf ihren Reisen ein jeder sein Stammbuch mit sich zu führen, um ihren Freunden und Kameraden, Professoren und Commilitonen Gelegenheit zu geben, sich ein Andenken darin zu sichern. Namen und Stand folgte gewöhnlich ein Denkspruch und nicht selten bildeten das Familienwappen oder kleine Miniaturen eine künstlerische Beigabe. — Auch heute

noch, nach mehr als 2 Jahrhunderten durchstöbern wir nicht ohne Interesse die Überreste solcher litterarischer Denkmäler vergangener Zeiten.

Unser Büchlein, ein Pergamentbändchen von ca. 100 Seiten darf auch insofern ein gewisses allgemeines Interesse beanspruchen, als es eine Reihe von Namen enthält, die nicht nur zu jener Zeit, sondern heute noch den besten Klang haben.

Der Besitzer des Stammbuches, Hans Grebel, der Sprosse einer alten Zürcherfamilie, gehörte einer Branche derselben an, welcher die Gerichtsherrlichkeit von Maur bei Greifensee zukam und die auch stets dem engern Verbande der Gesellschaft zur Constaffel, der sogenannten « Adelichen Stube » angehörte. Diesen auserlesenen Zirkel des damaligen Zürichs lernen wir am besten durch einen Blick auf beifolgende Ahnentafel kennen, welche dem Stammbuch vorangeht. Wir sehen zugleich wie enge sich damals jene altjunkerlichen Familien noch aneinander schlossen, und mit welcher Sorgfalt in jener Zeit die Ehekontrakte geschlossen wurden. Die Blaarer von Wartensee, von Edlibach, von Escher vom Luchs, von Cham, von Holdenberg, von Funk von Senftenau, sie alle gehörten mit den von Grebel-Maur jener Elite an. Gar mancher dieser Namen aber erinnert uns daran, dass die Geschlechter verschwinden wie die Blätter im Wind; sind ja doch heute von jenen Familien 1770 waren es noch deren 15 nur noch 4 unter uns, wovon eine seit Jahrhunderten in hollandischen Diensten.

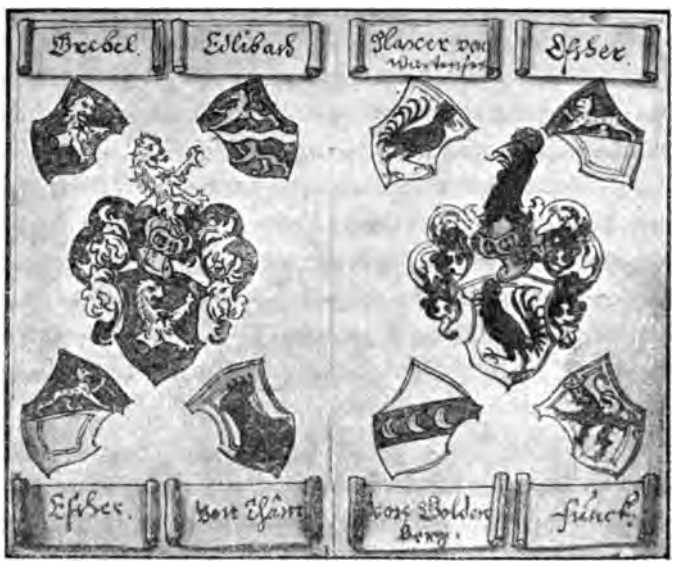
Als Sohn des Landvogtes von Kyburg, Junker Gerold Grebel und dessen Gattin Beatrix von Blaarer von Wartensee erblickte Grebel als 5tes von 16 Geschwistern im Jahre 1615 das Licht der Welt. Was wir über den Lebensgang des jungen Edelmannes zu berichten wissen, beruht lediglich auf den dem Stammbuch zu entnehmenden wenigen Personalien und Daten.

Gemäss der Sitte jener Zeit, junge Leute vornehmen Standes an irgend einem Hofe die Sporen verdienen zu lassen, finden wir auch den jungen Grebel als 17-jährigen Jüngling an solcher Stelle, am Hofe des Herzogs Henri Rohan. Dieser, durch den Adel des Geistes und der Gesinnung ausgezeichnete Feldherr hat bekanntlich die letzten Jahre einer ruhmvollen Laufbahn in der Eidgenossenschaft durchschritten und schon seit früher her mit dem protestantischen Zürich lebhafte Verbindungen gepflegt. Auch mit der Familie Grebel mag er schon seit längerer Zeit in freundschaftlichem Verhältnis gestanden haben; so finden wir einen Onkel unseres Pagen als Oberstlieutenant unter dem Herzog in Bünden; einen andern, den Stadtschreiber Georg, als Abgeordneten des Standes Zürich an den Herzog und es scheint uns sehr erklarlich, dass der junge Zürcher mit irgend einer Empfehlung von Seiten seiner vornehmen Familie an Rohans Hofe Einlass gefunden hat.

Grebel scheint Anfangs Dezember des Jahres 1632 Zürich verlassen und bei Rohan in Chur seine Pagenstelle angetreten zu haben. Dass es sich um eine solche handelte ergibt sich wohl am deutlichsten aus der Dedication des damaligen Diakon, spätern Antistes Ulrich: « Principibus placuisse, viris non ultima laus est » — Nobilissimo Juveni-Viro Johanni Grebelio, quondam discipulo predilecto, nunc Illustris et Religiosis Principis à Rohan etc. a cubiculis. — wobei wir den Schluss wohl nicht anders zu verstehen haben.

Vor seiner Abreise hat der junge Mann sein Stammbuch noch lebhaft im Kreise seiner Familie und seiner zürcher. Freunde kursieren lassen.

Von seiner eigenen Familie schreiben sich ein: Der Vater, Junker Gerold Grebel: Si recte feceris, comitem habebis Deum! Sodann dessen Bruder, der schon genannte Stadtschreiber Joh. Georg Grebel: » Contentement surpasse richesse »; ein weiterer «patruus» Hauptmann Heinrich Grebel « Endurer pour parvenir ». Auch einen mütterlichen Oheim, den reichen Sekelmeister Junker Schneeberger finden wir verewigt: «Bonne vie, bonne fin » heisst sein Denkspruch. Unter den väterlichen Freunden nimmt wohl



der damalige Antistes J. Jakob Breitinger die erste Stelle ein. «Semper orate » schreibt der hochgelehrte Kirchenfürst, dessen Stimme nicht nur in kirchlichen sondern auch politischen, selbst militärischen Angelegenheiten für das damalige Zürich massgebend war. Ein alter Grossonkel, der Seckelmeister Junker Wirz gibt seinem Neffen einen ähnlichen Rat auf die Reise: « Pietas est fundamentum omnium virtatum. »

Von Altersgenossen findet sich u. a. Junker Johannes Escher mit dem damals bekannten Wortspiel:

Amicus certus cernitur in

Amore
More
Ore
Re
E

Auf ähnliche Weise verewigt sich Freund Ludwig von Edlibach:

Arbore sub qua-	dam.	dictavit Clericus A-	dam.
Quod primus A-		peccavit in arbore qua-	
Sed postremus A-		natus de virgine qua-	
Damna prioris A-		reparavit in arbore qua-	
Si non primus A-		peccasset in arbore qua-	
Non postremus A-		moreretur in arbore qua-	

« Virtus nobilitat » schreibt Hans Rudolf Meyer von Knonau und spendet gleich den obigen sein hübsch gemaltes Wappen.

Vom 14. November an finden wir den jungen Edelmann in Chur am Hofe Rohans.

Da finden wir in erster Linie einmal die verschiedenen Kommandanten der in französischen Diensten stehenden bündnerischen Regimenter.

Ritter Andreas Brügger, franz. Oberst und Erbauer des Brügger-, jetzt Sprecher-Hauses in Maienfeld schreibt: « Auch Gott in Ehren, stets myn begheren. » « Principibus placuisse, viris non ultima laus est » lauten die Zeilen des Obersten Joh. Guler von Wyneck, Ritter. Mit dem Schwert offenbar vertrauter, als mit dem Federkiel mag der spätere Feldmarschall Ulysses von Salis-Marschlins gewesen sein, dessen Schriftzüge total unleserlich sind. Als vierter von jenem Oberstenkreis erscheint noch Ritter Rudolf von Schauenstein, Herr zu Reichenau mit den Worten: « Virtute duce, Comite fortuna. »

Auch einige Männer der Wissenschaft haben den Jüngling mit Denksprüchen beehrt.

« Deo, patriæ et amicis » lautet der Eintrag des als Geschichtsforscher bekannten Ritters Fortunat von Sprecher-Bernegg: « Ex Uno omnia, omnia in Uno » derjenige des damaligen Bürgermeisters von Chur, Gregor Meyer.

Auch die Kirche findet sich vertreten: Antistes Georg à Saluz, Dekan Hartmann Schwarz melden sich als bekannte Namen. Endlich müssen wir auch noch des Hofmarschalls S. H. gedenken, Louis de la Rochefoucauld, dessen Herzensergiessungen in französischer und italienischer Sprache folgen: « Plutôt mourir, que changer » — « Perduto e tutto il tempo, ch'in amar non si spende. »

Der Sommer des Jahres 1633 hat den jungen Mann an Seite seines Herzogs wieder nach Zürich geführt, aus welcher Zeit uns wieder mehrere bekannte Zürcher-Namen begegnen.

Gutmütig schreibt Hans Heinrich von Wellenberg über seinem gemalten Wappen: « Tout avec le temps », während sein Sohn in lateinischen Worten meint: « Amor vincit omnia. »

Neben vielen teils bekannten, teils unbekannten französischen Namen, erscheinen aus dieser Zeit auch 2 deutsche Freiherren, offenbar gleich Grebel Cavaliers Rohans: Hans Georg von Weickersheim und Hans Philipp von Hammerstein. Letzterer erteilt den klugen Rat: « Parle peu, ecoute assez, jamais vous ne faillerez. » Ausser seinem Wappen spendete auf dem Gegenblatte ein junger Bündner Johannes von Scandolera in lebhaften Farben eine weibliche Figur, die er als vigilantia betrachtet haben will; auch Johann Jakob von Moos erscheint mit einer kleinen Malerei, der Fortuna; ein Mädchen auf hoher See auf einer kleinen Muschel balancierend; gefolgt von dem bekannten Sprichwort: « Glück und Glas, wie bald bricht das. »

Anfang 1634 finden wir den Junker wieder im Bündnerland, und erst jetzt offenbar hat er auch seinen hohen Herrn um einen Denkspruch in sein Stammbuch gebeten dessen Handschrift dann auch das erste Blatt des Büchleins zieret.

Spes durat Avorum!

Henry duc de Rohan, Pair de France, Prince de Leon etc.

A Coire le 3 Avril 1634.

Im Gegensatz zu vielen andern meist schablonenartigen Handschriften, zeigen seine Schriftzüge ein höchst charakteristisches Gepräge.

Endlich sei auch noch der letzte Eintrag in das Stammbuch erwähnt dat. 10. August 1633 in Zernetz von Leo von Loewenberg.

Über die weitern Schicksale unseres Freundes ist uns leider gar nichts bekannt; Zoller gibt in einem seiner genealogischen Manuscripte als Todesjahr das Jahr 1636 an, während andere, auch neuere Genealogen von der Existenz des jungen Mannes überhaupt nichts wissen wollen.

Ob er einem in jener Zeit grassierenden Fieber erlegen, ob er an Seite seines Herrn in einer der Schlachten gegen die Spanier im Frühjahr 1636 (Morbegno) seinen Tod gefunden, wir wissen es nicht ; hat uns ja doch nur der glückliche Zufall das Andenken an einen jungen Menschen erhalten, dem es nicht vergönnt war, seinen Namen durch Thaten der Nachwelt zu sichern.

Nobiliaire du Pays de Neuchâtel.

(Suite)

BARISCOURT, voir Blayer.

15. DES BARRES. — *Pierre Vallet des Barres*, originaire de Montbéliard ; établi au Val-de-Travers, naturalisé neuchâtelois en 1705, bourgeois de Valangin, major des milices de la principauté, fut anobli par diplôme du Roi Frédéric-Guillaume Ier du 1er décembre 1723, entériné à Neuchâtel le 21 août 1724.

Pierre Des Barres n'eut qu'un fils, lequel n'a pas laissé de descendants.

ARMES : « Ecartelé au 1 et 4 d'argent à l'aigle issante de sable, becquée d'or, languée de gueules ; au 2 et » 3, de gueules à trois bandes d'argent. »

CIMIER : « Une aigle issante de sable, becquée d'or, languée de gueules. »

SUPPORTS : « Deux jeunes hommes au naturel, vêtus d'une chemise de sinople. »

16. DE BAUMES (BALME). — Famille noble du Pays de Vaud qui fournit des châtelains du Vaux-Travers au XVe et au XVIe siècle.

Famille éteinte.

ARMES : D'argent à une aigle (alias aigle double) d'azur becquée et membrée de gueules.

CIMIER : Un cou de cygne d'argent.

17. BEDAULX. — *Josué Bedaulx*, originaire de Cormondrèche, maire de la Côte, fut anobli par lettres de la Duchesse de Nemours du 20 mai 1695, entérinées le 18 septembre de la même année.

Descendance éteinte dans la première moitié du XIXe siècle.

ARMES : D'azur à la croix d'or, mouvant de trois coupeaux d'argent, chargée d'un chevron de gueules en abîme et accompagnée de deux feuilles de trèfle du 1er mouvantes de la pointe de l'écu.

18. BELLEGARDE. — Famille savoisienne dont deux membres, *Claude* et *Jean de Bellegarde* remplirent successivement, au milieu du XVIe siècle les fonctions de Lieutenant Général de la Baronie de Valangin pour le comte de Challant, et occupèrent en son nom le premier siège aux audiences de Neuchâtel.

N'ont pas fait souche dans ce pays.

ARMES : Coupé, au 1er d'or à l'aigle éployée de sable, armée et couronnée du champ ; au 2me d'azur à une section de soleil mouvante du trait du coupé, le tout d'or, entre chaque rayon une flamme de même mouvante de la pointe.

CIMIER : Un pigeon d'argent.

19. BELLEVAUX. — Très ancienne famille issue de *Gérard de Bellevaux*, chevalier (1203) et dont les biens patrimoniaux furent, en 1345, remis au comte de Neuchâtel par Girard de Bellevaux, écuyer, lequel les reprit aussitôt en augmentation de fief.

Maison éteinte au commencement du XVIe siècle en la personne de *Guillaume de*

Bellevaux dont la fille, Marguerite, Dame de Bellevaux, apporta le fief dans la famille de son mari, noble Guillaume Regnault, de Romont, écuyer.

ARMES : D'azur à la bande d'or chargée de trois roses de gueules et accompagnée de 10 billettes du second.
CIMIER : Un demi vol aux pièces et émaux de l'écu.

20. BERGEON. — *Jean-Michel Bergeon*, châtelain du Landeron, d'une famille bourgeoise de Neuchâtel qui fournit au XVIIe siècle des officiers au service de France, fut anobli par lettres du Prince de Condé, agissant comme curateur de l'abbé duc d'Orléans, à la date du 12 juillet 1687. Entérinement le 8 octobre de la même année.

Descendance éteinte à la fin du XVIIIe siècle.

ARMES. — D'or au pal de gueules accompagné de deux étoiles du même et chargé d'un cimeterre d'argent à la poignée d'or, surmontant un croissant du dernier ; au chef d'azur chargé d'un vol d'argent.
CIMIER : Trois plumes d'autruche or et gueules chacune sommée d'une aigrette d'argent.

21. BEVAIX. — Très ancienne maison seigneuriale dont on retrouve à peine quelques traces historiques et à laquelle appartenait sans doute le fondateur de l'Abbaye du même nom, *Rodolphe* (998). Les seigneurs de Bevaix semblent avoir été de la même souche que les seigneurs d'Estavayer.

ARMES : Inconnues.

22. BLAYER DE BARISCOURT. — Famille originaire de l'Evêché de Bâle et qui posséda dès le milieu du XIVe siècle divers fiefs dans le Comté de Neuchâtel. Ses membres siégèrent fréquemment aux audiences et remplirent diverses fonctions dans le gouvernement. Ils portent souvent dans les actes le nom de *Bariscourt* seul. Cette famille vendit au milieu du XVIe siècle les biens qu'elle possédait dans le pays et disparaît dès cette époque de l'histoire de Neuchâtel.

ARMES : Parti, emmanché d'or et de sable.

23. DU BOIS DE DUNILAC. — Par diplôme daté du 24 septembre 1855, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV anoblit *Henri-Louis-François DuBois-Bovet*, d'une famille notable jouissant des droits de communiers de Môtiers dès avant 1590 et que la légende dit originaire de Gascogne. Il lui conféra de plus le nom de *du Bois de Dunilac* à titre de « nom noble » et pour aussi longtemps que lui et ses descendants ne dérogeront point en embrassant une profession incompatible avec l'état de noblesse.

Famille représentée par les fils et petit-fils du titulaire ci-dessus.

Pas d'entérinement vu la date du diplôme, postérieur à l'avènement de la République.

ARMES : D'azur à trois fasces d'or, au franc-quartier du même chargé de trois pals du premier.
CIMIER : Un lion issant d'or tenant une bannière du même à trois pals d'azur. Cette bannière ainsi que le franc quartier représentent les armes de Vautravers du Terraux, à émaux renversés, et rappellent une alliance avec cette famille éteinte.
SUPPORTS : Deux lions d'or affrontés (einwärts gekehrten).

24. BONSTETTEN. — Antique maison de dynastes de la Suisse Orientale, Barons de l'Empire, (confirmation par Maximilien Ier en 1499) établis à Berne au XVe siècle et à Neuchâtel au XVIe avec *Jean-Jacques de Bonstetten*, gouverneur de la Principauté dès 1552. Ulrich, fils de Jean-Jacques, ayant épousé Anne de Neuchâtel, héri-

tière de Vaumarcus, Travers, Noiraigue et Rosières, ces seigneuries passèrent dans sa maison vers 1590.

En 1595 Vaumarcus fut érigé en baronie en faveur d'Ulrich de Bonstetten et un troisième pilier fut ajouté au gibet seigneurial.

Les Bonstetten s'éteignirent en tant que grands vassaux de Neuchâtel au milieu du XVIIIe siècle. Ils subsistent à Berne dans la descendance d'André 4me fils d'Ulrich et d'Anne de Neuchâtel.

ARMES : De sable à la bordure d'or et à trois fuseaux d'argent rangés en fasce.
CIMIER : Un cygne issant d'argent, becqué et couronné d'or.
SUPPORTS : Deux cygnes d'argent, becqués, membrés et couronnés d'or.

25. BOSSET. — *Jean-Frédéric Bosset*, conseiller de ville, ses frères, *Abel-Charles*, conseiller d'Etat et *Henry*, seigneur d'Oberhurf, lieutenant-colonel au service de Hollande, ainsi que Jean-Georges Bosset leur père quoique déjà décédé en 1770 et *François Bosset* leur neveu, conseiller d'ambassade à La Haye, d'une ancienne famille originaire d'Avenches, puis établie à Neuveville, bourgeoise de Neuchâtel dès le début du XVIIIe siècle, furent anoblis par diplôme du roi Frédéric-Guillaume II en date du 8 janvier 1787, entériné le 20 août de la même année.

Famille représentée actuellement par les fils de feu le lieutenant-colonel Louis-Philippe de Bosset.

ARMES : Coupé, au 1er d'azur à un rosier fleuri de deux roses d'argent feuillées et tigées de sinople, mouvant d'un roc d'or accompagné de trois molettes d'éperon d'or mal ordonnées; au 2me d'argent au chevron de sable accompagné en pointe de deux merlettes du même. [1]
CIMIER : Un homme d'armes cuirassé d'acier, tenant de la dextre une lance au naturel et de la senestre une rose du même.
SUPPORTS : A dextre une aigle de sable couronnée et armée d'or, à senestre un lion d'or lampassé de gueules.

26. BOURGEOIS-DIT-FRANCEY. — *Jacques Bourgeois-dit-Francey*, d'une vieille famille bourgeoise de Neuchâtel acheta en 1543 une portion du fief Blayer et en reçut l'investiture. Il siégea au rang de la noblesse aux audiences de 1547.

Son fils occupa le même siège aux audiences de 1565 mais ne laissa pas de descendance mâle.

ARMES : De gueules au griffon d'argent (alias d'or).
CIMIER : Une tête de cheval d'argent.

27. BOY DE LA TOUR. — Par lettres du 6 avril 1750, entérinées le 22 mai 1751, le roi Frédéric II anoblit « *Pierre Boy de la Tour*, aussi bien que son père *Jean-François Boy de la Tour* » d'une famille notable de Môtiers. Pierre Boy de la Tour avait fait une fortune considérable dans le commerce.

Famille représentée actuellement à Môtiers, Neuchâtel et Paris par les descendants de feu M. Gaston Boy de la Tour.

ARMES : Le diplôme confirme les armes anciennes savoir : [2] d'azur à la tour crénelée d'argent, ouverte d'une porte et de trois fenêtres du 1er, « dans une forêt et sur une terrasse de sinople » accompagnée en chef d'une étoile à six rays d'or.
CIMIER : Une tour crénelée d'argent (selon Mandrot). Le diplôme n'en fait pas mention.

---

[1] Ici comme dans plusieurs autres cas nous sommes forcés de traduire autant que possible en langage héraldique les circonlocutions qui servent à décrire les armoiries dans les diplômes de cette époque.
[2] Idem.

28. BOYVE. — *Jérôme-Emmanuel Boyve*, conseiller et chancelier d'Etat, issu d'une famille du pays de Gex entrée dès l'époque de la Réformation dans la bourgeoisie de Neuchâtel, où elle tint constamment un rang distingué aussi bien dans le clergé que dans la carrière des armes, obtint du roi Frédéric II, sous la date du 27 mars 1765 des lettres de « reconnaissance de noblesse » en raison de son « extraction noble » dont il aurait jusqu'alors « négligé de faire usage. »

Le Conseil d'Etat, a cause sans doute de cette forme d'anoblissement qui devenait trop à la mode, ne consentit que le 10 septembre 1781 à l'entérinement demandé dès le 1er décembre 1766.

La famille de Boyve est actuellement établie à Nimes, elle n'a plus de représentants à Neuchâtel.

ARMES : Ecartelé : au 1er et au 4me de gueules à la coupe d'or accompagnée en chef de trois molettes rangées d'argent, qui est de Boyve ancien : au 2me et 3me de sable, au croissant d'or en pointe, duquel sortent une palme et un rameau d'olivier du même, accompagnés en chef d'une étoile d'argent et flanqués de deux besants du même, qui est de Legoux (famille de la mère de Jérôme-Emmanuel Boyve).

CIMIER : Une tête d'aigle de sable, couronnée et becquée d'or, languée de gueules, flanquée d'une palme et d'un rameau d'olivier d'or.

SUPPORTS : Un lion au naturel, lampassé de gueules.

29. BRUN. — Famille venue vers 1550 de Constance à Neuchâtel et qui se disait issue de Rod. Brun, chevalier, bourgmestre de Zurich au XIVe siècle.

Bien qu'on ne retrouve pas de traces authentiques de l'anoblissement dont cette famille aurait été l'objet de la part de Henri II de Longueville vers 1633 ou 1655, il est constant que dès cette époque ses membres portèrent constamment la qualification nobiliaire et prirent rang dans la noblesse du pays.

Ils possédèrent de 1620 à 1753 la seigneurie d'Oleyres au Pays de Vaud.

Famille éteinte quant aux mâles dans la première moitié du XIXe siècle.

ARMES : D'azur à la fasce d'or (accompagnée souvent en chef d'une croisette pattée ou d'une étoile du même).

30. DE BRUNES. — Famille noble, probablement hommes royés, entrée dans la bourgeoisie du Landeron et eteinte avant la Réformation.

ARMES : Inconnues.

31. BULLOT. — *David Bullot*, conseiller d'Etat et ancien maître bourgeois de Neuchâtel, d'une famille originaire de Montbéliard, fut ainsi que ses neveux *Abram* et *Jean Bullot*, anobli par lettres du roi Frederic Ier du 16 novembre 1709, entérinées le 28 janvier 1711. — Il est fait mention dans le diplôme de la prétention de cette famille à descendre « d'une ancienne maison noble et reconnue comme telle dans le Comté de Bourgogne. »

Famille eteinte au commencement du XIXe siècle.

ARMES : D'azur au chevron d'argent accompagné de deux aigles d'or lampassées de gueules en chef et d'une fleur de lys du même en pointe.

CIMIER : Une aigle naissante éployée de sable, armée et couronnée d'or, aux ailes chargées d'un filet treflé du même.

SUPPORTS : Deux licornes d'argent cornées d'or.

1. 2. 3. 4.

10. 9. 11.

5. 6. 7. 8.

Die Wappen der Familie Zurlauben von Zug.

32. DE BUREN. — *David de Buren*, banneret de Berne, Baron de l'Empire par diplôme de l'empereur Léopold Ier du 20 mai 1669, ayant épousé Marguerite, fille et héritière de Charles de Bonstetten-Vaumarcus, reçut en 1675 l'investiture de la baronie de Vaumarcus laquelle est restée entre les mains de ses descendants jusqu'à nos jours. Le Baron Charles-Albert de Buren fit abandon de ses droits seigneuriaux en 1831. Après la vente du château et du domaine privé en 1888, cette famille a quitté le pays de Neuchâtel. Elle subsiste à Genève, au Pays de Vaud et à Berne.

ARMES : De gueules à la bordure d'argent et à trois ruches de même.

CIMIER : Sur le 1er casque un demi-vol éployé de gueules, chargé des pièces de l'écu. — Sur le 2me casque un bonnet de gueules.

33. DE BUSSES. -- Ancienne famille probablement d'hommes royés, connue seulement par la vente que Jean de Busses fit en 1329 à Rollin de Neuchâtel de ses biens de franc alleu situés près du Landeron pour les reprendre en fief de lui.

(Ce fait est caractéristique de la façon dont achevèrent de disparaître au XIVe siècle, les dernières familles libres du pays).

ARMES : Inconnues.

(A suivre).

Die Wappen der Familie Zurlauben von Zug.

Von GEORG VON VIVIS.

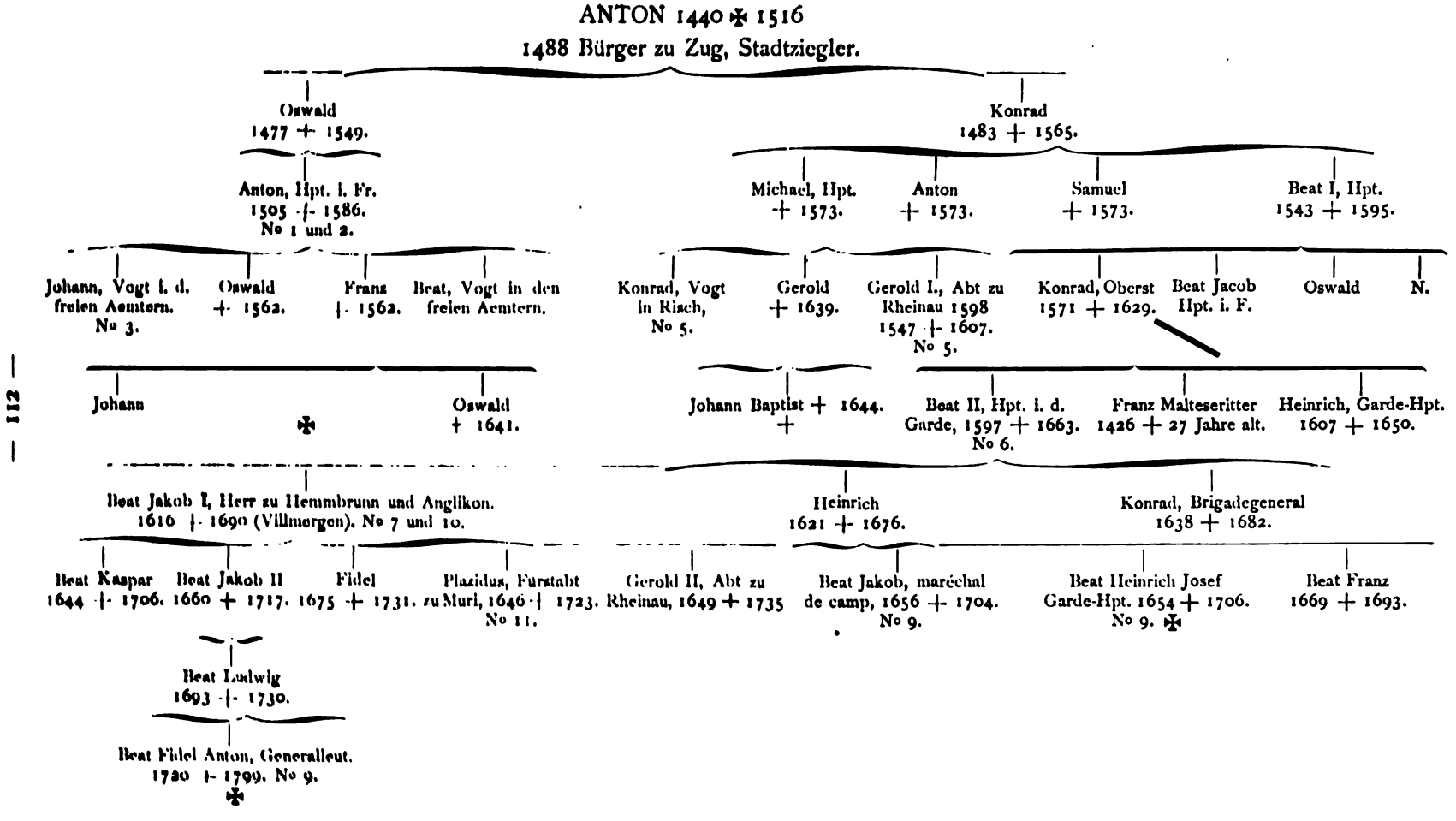
Unter den schweizerischen Familien, welche durch den Militärdienst in Frankreich zu Würde und Ansehen gekommen sind, ist die der Zurlauben von Zug eine der bekanntesten. Sie ist noch um so interessanter, da sie zum Kreise der Geschlechter gehört, welche, wie die Tschudi, von Roll, Muralt, Regnier u. s. w., durch einen Roman das Alter und den Glanz ihres Stammes zu erhöhen suchten. Diese Skizze macht keinen Anspruch auf Vollständigkeit, da mir weder die Adelsdiplome der Familie noch die Schriften des Generals Zurlauben auf der Kantonsbibliothek Aarau zur Verfügung standen und bin ich für alle ergänzenden Mitteilungen höchst dankbar. Für die Abstammung der Familie diente mir die Arbeit des Herrn Dr Keiser-Muos « Das Geschlecht der Zurlauben, Freiherren von Thurn und Gestelenburg in Zug 1488—1799 » im Geschichtsfreund, Band XXIX, Seite 140– 165. Die Familie kam 1488 von Zürich nach Zug, wo der Stammvater « Anton » als « Stadtziegler » Bürger wurde.

Dr Keiser macht nun folgende Angaben über das Wappen (Geschichtsfreund, Band XXIX) :

Seite 143. « Wie der Name, so scheint um diese Zeit [1]) auch das Familienwappen der Freiherren von Thurn und Gestelenburg verändert worden zu sein. Den schwarzen Zinnentürmen im goldenen Feld auf ihrem Wappenschilde wurden auf zwei Eckfeldern zwei silberne Löwen auf Azurgrunde, die einen grünen Baumast mit drei Lindenblättern in den Branken halten, hinzugefügt, als bezeichnend für den neuen Namen « Zurlauben », « zum Laube », zum Blatte (de folio). Die Helmzierde gibt wiederum den silbernen Löwen mit dem Baumaste in den ausgeworfenen Vorderbranken, jedoch nur zur obern Hälfte ».

Ferner Seite 146 ; Beat Zurlauben. « Bei diesem Anlasse » (Schlacht von Mont-

[1]) Dr K. spricht vom XV. Jahrhundert.


ANTON 1440 ✠ 1516
1488 Bürger zu Zug, Stadtziegler.
Oswald
1477 + 1549.
Konrad
1483 + 1565.
Anton, Hpt. i. Fr.
1505 -|- 1586.
No 1 und 2.
Michael, Hpt.
+ 1573.
Anton
+ 1573.
Samuel
+ 1573.
Beat I, Hpt.
1543 + 1595.
Johann, Vogt i. d. freien Aemtern.
No 3.
Oswald
+ 1562.
Franz
|- 1562.
Beat, Vogt in den freien Aemtern.
Konrad, Vogt in Risch,
No 5.
Gerold
+ 1639.
Gerold I., Abt zu Rheinau 1598
1547 -|- 1607.
No 5.
Konrad, Oberst
1571 + 1629.
Beat Jacob
Hpt. i. F.
Oswald
N.
Johann
✠
Oswald
+ 1641.
Johann Baptist + 1644.
+
Beat II, Hpt. i. d. Garde, 1597 + 1663.
No 6.
Franz Malteseritter
1426 + 27 Jahre alt.
Heinrich, Garde-Hpt.
1607 + 1650.
Beat Jakob I, Herr zu Hemmbrunn und Anglikon.
1616 |- 1690 (Villmergen). No 7 und 10.
Heinrich
1621 -|- 1676.
Konrad, Brigadegeneral
1638 + 1682.
Beat Kaspar
1644 -|- 1706.
Beat Jakob II
1660 + 1717.
Fidel
1675 + 1731.
Plazidus, Fürstabt zu Muri, 1646 -| 1723.
No 11.
Gerold II, Abt zu Rheinau, 1649 + 1735
Beat Jakob, maréchal de camp, 1656 + 1704.
No 9.
Beat Heinrich Josef
Garde-Hpt. 1654 + 1706.
No 9. ✠
Beat Franz
1669 + 1693.
Beat Ludwig
1693 -|- 1730.
Beat Fidel Anton, Generalleut.
1720 |- 1799. No 9.
✠

contour) « verlieh ihm König Karl IX. die Auszeichnung, fortan die königliche Lilie in einem Eckfelde des Zurlauben'schen Stammwappen aufzunehmen ».

Seite 149; Heinrich Zurlauben. « . . . und bei der Belagerung von Hesdin (1639) in vorzüglicher Weise sich auszeichnete, ehrte König Ludwig XIII. seine erprobte Tapferkeit dadurch, dass er ihn ermächtigte, die goldene bourbonische Lilie aus dem Seitenfelde des Zurlaub'schen Wappens auf blauem Grunde in dessen Mitte zu versetzen ».

Die Verschiedenheit der Wappen lässt vermuten, dass die einzelnen Linien des Geschlechtes sich unterscheiden wollten. Man darf aber jedenfalls hiebei nicht zu weit gehen und nur annehmen, dass die Nachkommenschaft des Oswald Zurlauben den geteilten Schild mit 2 Lindenblättern führte. Diejenige des Konrad dagegen führte im allgemeinen den Baumstumpf mit 3 Lindenblättern. Charakteristisch hiebei ist, dass der Baumstumpf auf allen Darstellungen immer 4 Äste aber nur 3 Blätter zeigt. Da die Wappen selbst nicht durch irgend ein Diplom fixiert waren, so führte eben zu dieser Zeit ein jeder was ihn schön dünkte und änderte nach Belieben ab.

Zum bessern Verständnisse gebe ich einen fragmentarischen Stammbaum nach der schon erwähnten Arbeit von Dr Keiser-Muos. (Die Nummern bei den Namen bezeichnen die geführten Wappen).

Die älteste Darstellung des Wappens ist, so viel mir bekannt, auf einem Becher emailliert.

IV A 2, Allianz Zurlauben und Jörg von Zug datiert 1554. N° 1. Die gleiche Darstellung finden wir auf einer Scheibe, welche zu einer Serie gehört, die Ludwigs Pfyffers Hauptleute gestiftet haben.

IV C, Hauptmann (Antony Zurlauben) vnd Heinrich Heinrich bed vo Zug, (das Eingeklammerte ist neu), c[a] 1561. H. Heinrich fällt in der Schlacht von Dreux 1562. N° 1.

Nun ändert das Wappen. Wir finden auf einem der Becher, welche die Hauptleute Ludwigs Pfyffers 1569 bei der Abdankung des Regiments ihrem Obersten schenkten, IV A 2, Ho. Antony zur lauben von zug. N° 2.

Auf einer Renaissancetruhe des Landesmuseums ist die gleiche Darstellung Schild und Kleinod mit der schon oben erwähnten Allianz Zurlauben und Jörg. IV C zweite Hälfte XVI. N° 2.

Ferner kommt vor IV C Hans Zurlauben, Landvogt in den freien Ämtern 1588, N° 3. Es ist dies ein Sohn Antons.

Zur gleichen Linie gehört jedenfalls noch die Wappenscheibe IV C einer Anna Zurlauben von 1611, N° 4.

Von der zweiten Hauptlinie sind mir folgende Wappen bekannt:

IV A 2, Konrad Zurlauben 1591, N° 5.

IV C, Wappenscheibe des Konrad Zurlauben 1600, N° 5.

IV A 2, Gerold Zurlauben; Abt zu Rheinau 1598, N° 5.

Als Variante treffen wir sodann:

IV C, Beat (II) Zurlauben 1625, N° 6.

IV C, Allianzscheibe Barbara Zurlauben, Gemahlin des Johann Heinrich Müller von Lauried, 1629, N° 6.

Beat Jakob (I), Sohn des Beat (II), wechselt von Neuem und führt nach dem « Wappenbuch aller Herren Burger und Beysässen von Luzern, welche 1656 bei Vill-

mergen an der Schlacht sich befanden, nebst Abbildung der eroberten Fahnen und Geschützen und Beschreibung der Schlacht, 1656 (?) ». IV C N° 7 [1])

Der Nämliche erwarb dann die Herrschasften Anglikon und Hemmbrunn und führt als solcher auf einem Stiche mit seinem Porträt nebst den Titeln als Freiherr von Thurm und Gestellenburg datiert 1689 das folgende Wappen IV A 2, N° 10.

Von seinem Sohne Plazidus kennen wir nach einer spätern Zeichnung im « Wappenbuch von Hans Jost Tschupp des Rats vnd diser Zeit Grossweibel der Statt Sursee 1665 » IV A 2, Placidus Zur Lauben von Gottess Gnaden Abbte dess würd. Gottshauss Muri a° 1685, N° 11.

Tschupp selber gibt als Wappen der Zurlauben, Seite 117, N° 8 und als Kleinodvariante wieder den wachsenden *s* Löwen, den Baum des Schildes haltend an.

Das Wappen N° 9 ist dasjenige, welches verschiedene Glieder der Familie Ende XVII und XVIII führten.

Durch diese verschiedenen Darstellungen erhalten die fabelhaften Eintragungen im Jahrzeitbuch von Seedorf, welche die Abstammung von den Thurm und Gestellenburg darthun sollten eine eigentümliche Bestätigung. Man erfand zu diesem Zwecke neben den nötigen Änderungen des Familiennamens auch die dazu gehörigen Wappen und verlegte das alles ins XV. Jahrhundert, wie Dr Keiser nach den Zurlauben darstellt. Durch das ganze XVI. Jahrhundert findet sich trotz der grossen Manigfaltigkeit der Wappen, keine einzige Darstellung, welche die Behauptungen der Familie unterstützt. Eher lässt sich annehmen, dass die Vierung mit dem Wappen der Thurm nicht vor der zweiten Hälfte des XVII. Jahrhunderts stattfindet, da Beat Jakob zuerst das einfache Wappen N° 7 und erst später N° 10 führt.

Auch die angeführte Änderung des Wappens durch König Karl IX nach der Schlacht von Montcontour (Beat I) ist fraglich, da Zurlauben in seiner « Histoire militaire des suisses » nichts darüber berichtet, während er andere Diplome anführt. Und zudem führt seine Nachkommenschaft das Wappen mit dem Baumstamme. Ich vermute viel mehr, es handle sich darum, ein Wappen analog demjenigen der Reding zu Schwyz oder der Schmid von Uri zu schaffen. Viel eher lässt sich annehmen, dass die Änderung N° 2 sich auf ein Diplom stützt, weil sie ganz den Charakter der damals von schweizerischen Söldnern in französischen Diensten geführten oder verliehenen Wappen trägt, z. B. Fröhlich, Aaregger, Schwaller, Zurmatten u. s. w.

Ludwig XIII. soll 1639 dem Heinrich Zurlauben den *b* Herzschild mit der *g* Lilie verliehen haben. Auch darüber steht nichts in der « Histoire militaire des suisses ». Unmöglich ist es aber nicht. Da Heinrich keine Nachkommen hinterliess, so wäre es möglich, dass sein Bruder Beat II oder seine Enkel das Wappen erbten oder sonst usurpierten und dass auf diese Art und Weise die Vierung angenommen wurde. Das Diplom würde Aufschluss geben.

Der Geschichtsfreund berichtet noch über andere Standeserhebungen, die aber für diese Skizze nicht in Betracht kommen.

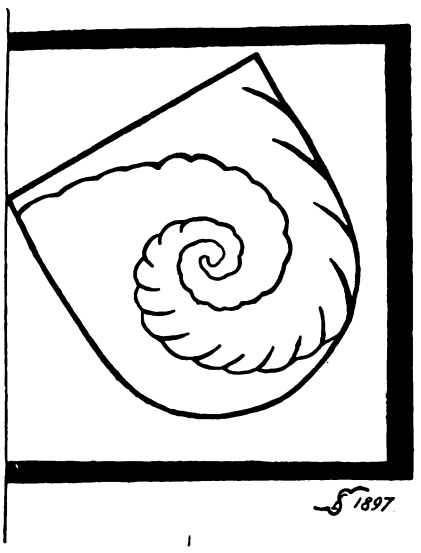
Zum Schlusse verdanke ich die freundlichen Mitteilungen bestens, welche mir Herr Dr J. Zemp vom schweizerischen Landesmuseum gemacht hat.

---

[1]) Es ist mir hievon noch eine Variante bekannt nach einem Wappenbuche Mitte XVII. IV C, Beat zur Lauben von Zug, Landtschriber zu Bolmgarten in den freyen Aemtern des Aergäuws Dreiberg *s* Der Löwe des Kleinods ist statt des Kreüzes mit einer *g* Lilie belegt.

[2]) Dr Th. von Liebenau « Fälschungen von Jahrzeitbüchern und Necrologien im Anzeiger für schweizerische Geschichte. 1882, Seite 84.

Neue Funde. Im Mai dieses Jahres sind im Grossmünster von Zürich ausgedehnte mittelalterliche Wandgemälde zum Vorschein gekommen. Darunter befinden sich zahlreiche Wappenschilde der Stadt Zürich, des Chorherrenstiftes und einzelner



Familien. Die Schilde dürften durchweg aus dem XV. Jahrhundert stammen. Die beistehende Probe gibt das Facsimile eines Schildes der Familie Rordorf (eine gelbe Schnecke, beginnend oben rechts in rotem Feld) wieder. Die Umrisse und der Rahmen sind schwarz, die Striche an der Schnecke rot ausgeführt, Originalgrösse : 0,23 + 0,205 m.

E. A. STÜCKELBERG.

Ueber Wappenbriefe.

Eingesandt von C. E. R.

Nachdem in diesen Blättern wiederholt von Wappenbriefen die Rede war, dürfte es vielleicht mancherseits interessieren, ein competentes Urteil über die mit solchen Wappenbriefen zur Zeit ihrer Verleihung verknüpften Vorrechte zu vernehmen. Der Einsender gibt deshalb in Nachstehendem den Inhalt eines Schreibens wieder, welches der im Jahr 1883 verstorbene Heraldiker, Dr Carl Heinr. Ritter und Edler von Mayer von Mayerfeld, Verfasser des « Heraldischen ABC-Buches », am 18. Oktober 1862 an ihn gerichtet hat. Derselbe schrieb :

« Derartige Wappenbriefe, sie mögen nun direkt Kaiserliche, Königliche, vom sogenannten Reichsvikariate oder auch von den sogenannten Comitibus palatinis oder Kaiserl. Hof- und Pfalzgrafen ausgestellt sein, involierten zwar früher (und teilweise noch) in einigen monarchischen Staaten gewisse adeliche *Rechte* (*Vorrechte*), wie z. B. das Recht Lehen zu besitzen, Majorate, Erbgüter (unveräusserliche) d. h. sogenannte fideicomisse zu errichten und insonderheit *das Recht der Siegelmässigkeit* etc. etc. und insoferne wurde durch dieselben allerdings der *faktische* niedere *Adelstand* verliehen, allein das besondere Recht des Prädikates « von » musste stets wieder durch eigene Adelsbriefe erteilt werden, welche diese Klausel ausdrücklich namhaft machen ! — Derlei Wappenbriefe sind ziemlich häufig und wenn auch z. B. bei uns in Bayern die

meisten Familien und Geschlechter, welche im Besitze solcher waren, späterhin durch ihr Ansehen, hohen Stand oder Hofgunst und dgl. dazu auch noch den *wirklichen Adel* sich zu verschaffen wussten, so fehlt es im Dagegenhalte doch ebenso nicht an sehr vielen Beispielen, dass selbst bürgerliche angesehene Geschlechter noch heute im Besitze uralter solcher Freiheits- und Wappenbriefe sind ».

« Man hiess die mit Wappenbriefen begnadigten Geschlechter: « des heiligen Römischen Reichs Lehens- und Wappengenossleute » und ich möchte sie fast als einen Übergang und Mittelding zwischen den ratsfähigen Burgern (dem Patriziate) und dem eigentlichen landsässigen Adel ansehen! — So konnten solche Wappen-Genossen in der That richterliche Lehensgewalt ausüben und sogenannte Patrimonial-Gerichte besitzen etc. – während sie zu adelichen Hoch- und Domstiftern, zu den hohen Ritter-Orden, zur Kämmerer-, Kammerjunker- und Hofjunker-Würde etc., kurz zu Allem wozu schildmässige Ahnungsproben gehörten, zu keiner Zeit zugelassen wurden. — Dagegen ist die Rathsfähigkeit und Würde der Landammannschaft bei ihnen vorzugsweise und ausschliesslich gewesen! – Mit einem Wort sie bildeten gegenüber dem *städtischen Patriziate* das eigentliche *landsässische Patriziat*! »

„ Die Cabinetscheibe des Junker am Stein. “

Diese Bezeichnung der durch Herrn E. Gerster im letzten Heft vorzüglich reproduzierten Scheibe bedarf der Berichtigung. Einmal lautet der Name dieses alten Ministerialengeschlechts stets *vom* Stein und wird nur so richtig wieder gegeben; sodann ist der Vorname des Junkers wohl zu bestimmen. Für das Jahr 1504 könnnen nur die Junker Sebastian, Jakob und Albrecht vom Stein in Betracht kommen. Der auf der Scheibe noch vorhandene unterste Teil des Anfangsbuchstabens des Vornamens kann nun unmöglich einem j und schwerlich einem a angehört haben, aber zu einem ſ (s) passt das Stück trefflich, wie man sich beim folgenden ſ überzeugen kann. Die vorhandenen Raumverhältnisse erfordern ferner die Ergänzung « Seb. vom ». Ueber Sebastian v. St. ist zu vergleichen Schmidlin, Geschichte des solothurn. Amteibezirkes Kriegstetten, pag. 129 f. *H. T.*

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Distinction. — Dans son assemblée générale du 20 Juin dernier, la « Ex-libris Society » de Londres a nommé au nombre de ses vice-présidents honoraires M. JEAN GRELLET, président de notre Société, à laquelle la savante Société anglaise a voulu ainsi donner un témoignage de sympathie confraternelle.

Nouveaux membres. — Nous avons le plaisir d'annoncer l'adhésion à la Société des nouveaux membres suivants:

MM. FRITZ JECKLIN, archiviste et bibliothécaire à Coire.
ARMAND DU PASQUIER, avocat à Neuchâtel.
PIERRE DE MONTMOLLIN, pasteur, Eplatures.
WILLY STEINFELS, cand. phil. Schiffbauerdamm 23, Berlin.
FIRMIN C. DE YEREGUI, Montevideo.

Assemblée générale. — Nous rappelons que l'assemblée générale annuelle de notre Société aura lieu cet automne à Zurich à une date qui sera ultérieurement fixée. Nous apprenons que nos amis de Zurich se proposent d'organiser à cette occasion une exposition héraldique.

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizer. Archiv für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Paraissant trimestriellement

1897 ANNÉE Jahrgang XI N° 4.

Abonnements / Abonnementspreis } Fr. 5.25 *pour la Suisse / für die Schweiz* Fr. 6.— *pour l'Etranger. / für's Ausland.*

Pour affaires de rédaction et d'abonnements s'adresser à | Redaktions und Abonnements- Angelegenheiten besorgt

M. JEAN GRELLET, Rédacteur, NEUCHATEL.

Sommaire / Inhalt Assemblée générale à Zurich. — Die heraldische Ausstellung in Zürich, von Paul Ganz (mit einer Tafel). — Les Armes de la Ville de Neuchâtel, par Jean Grellet (avec planche). — Heraldische Analekten, von E.-A. Stückelberg. — Nobiliaire du Pays de Neuchâtel, par Jean de Pury (suite). — Ex-libris Erhard-de Cléry, par Jean Grellet (avec planche). — Das älteste Siegel von Neuenstadt, v. H. T. — Chronique de la Société.

Assemblée générale à Zurich.

Conformément à la décision prise l'année dernière à Genève, la Société Suisse d'Héraldique s'est réunie à Zurich en Assemblée générale ordinaire les 6 et 7 novembre.

Le Samedi les premières heures de l'après-midi ont été consacrées à une visite au Musée National, sous la direction de M. le Dr Zemp, et à une première inspection de l'exposition héraldique organisée par le groupe Zurichois dans les salons de la société « Schneggen ».

A 5 heures a été ouverte la séance officielle à l'abbaye du « Saffran », sous la présidence de M. Jean Grellet.

30 membres sont présents.

M. le Président commence par lire le rapport du Comité sortant de charge sur l'accomplissement de son mandat et sur la marche de la Société en général. Il constate que cette dernière, depuis ses modestes débuts en 1891, a suivi une voie constamment ascendante et que le nombre de ses membres atteint aujourd'hui 135.

L'année n'étant pas terminée et le N° 4 des *Archives* n'ayant pas encore paru, il ne peut être donné qu'un aperçu sommaire de l'état de la caisse.

Au 1er janvier 1897 nous avions en main un solde de . . .	Fr. 347.—
Il a été encaissé pendant l'année :	
Cotisations et entrées	» 1565.—
Abonnements	» 606.90
Ventes d'années et numéros antérieurs	» 62.20
Total des recettes	Fr. 2581.10
Les dépenses peuvent être supputées à	» 2436.10
de sorte qu'il resterait un solde actif d'environ	Fr. 145.—

L'ordre du jour appelant la révision des statuts, les modifications suivantes sont, après discussion nourrie, apportées aux statuts anciens du 13 avril 1891.

ART. 4. — Il est spécifié que les membres *honoraires* sont nommés par l'*assemblée générale* et que la désignation de membres *correspondants* est de la compétence du *Comité*.

ART. 5. — La cotisation annuelle restera fixée statutairement à 10 fr.

ART. 9. — L'assemblée générale ordinaire aura lieu « *tous les ans, sur convocation du Comité.* » et non plus tous les trois ans.

ART. 10. — La disposition prescrivant que 5 au moins des membres du Comité doivent être domiciliés dans la même localité est supprimée.

ART. 12. — Le dernier alinéa est supprimé.

ART. 14 est remplacé par un article nouveau longuement débattu et finalement adopté dans la rédaction suivante, présentée par M. Zemp :

La Société publie un organe dont la rédaction est confiée à une commission de cinq membres élus pour trois ans par l'assemblée générale, et qui désigne dans son sein un rédacteur en titre. Trois membres de la commission de rédaction devront habiter la même ville où l'organe sera aussi imprimé. En cas de décès ou de démission d'un membre de la commission celle-ci pourvoit à son remplacement. Le Comité de la Société alloue annuellement à la commission de rédaction un crédit pour la publication de l'organe.

ART. 15. — 2e alinéa : « La bibliothèque de la bibliothèque est confiée au Comité de rédaction. »

Les dispositions transitoires figurant à la fin des anciens statuts disparaissent comme n'ayant plus de raison d'être.

Une proposition tendant à élever à 10 fr. le prix d'abonnement aux *Archives Heraldiques* n'est pas adoptée.

NOMINATION DU COMITÉ

L'assemblée a alors élu comme composé et présidée de réclamant le service secret, le Comité est formé comme suit pour la période de 1898 à 1900 : MM. le Dr Robert Durrer, à Stans ; Dr Paul Ganz, à Zurich ; Jean Jenny, à Neuchâtel ; le Dr Max Huber, à Zurich ; Paul Javet, à Genève ; Jacques Mangold, à Berne ; Dr W.-F. de Mülinen, à Berne ; Samuel de Perregaux et Jean de Pury, à Neuchâtel ; Dr E.-A. Stückelberg, à Zurich et Dr J. Zemp, également à Zurich.

NOMINATION DU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

Sont nommés MM. Paul Ganz et Stückelberg, Trésorier et Zemp.

L'assemblée a décidé d'offrir un banquet aux délégués et à ses membres, sous la [illegible]

[illegible] Société [illegible] Suisse [illegible] Société [illegible] Suisse [illegible] Société [illegible] Suisse [

La journée de Dimanche 7 novembre a été consacrée principalement à l'examen plus détaillé de l'*Exposition héraldique*. Jamais encore une exposition spéciale de cette nature n'avait réuni en Suisse un nombre semblable d'objets de premier ordre. Les anciennes familles de Zurich avaient ouvert leurs archives et leurs trésors, quelques villes suisses, celle de Coire entre autres, avait envoyé des pièces uniques, telles que les cassettes de Hunaberg, de Scheid et de Thusis. Les pièces d'orfèvrerie les plus admirables du XVIe et du XVIIe siècle, parmi lesquelles celles de la corporation du Schneggen méritent une mention toute spéciale, formaient, à côté des ouvrages modernes du grand orfèvre de Lucerne, J. Bossard, un ensemble plein d'enseignements. Une trentaine de diplômes des empereurs d'Allemagne et des rois de France depuis le XVe siècle permettaient de suivre pas à pas l'héraldique officielle dans ses manifestations les plus authentiques, en même temps que les albums de famille, les armoriaux manuscrits, les arbres généalogiques anciens, aussi bien que les chef-d'œuvres de maîtres contemporains, tels que MM. Wäber-Lang, Bühler et Balmer témoignaient de la perpétuité chez les patriciens et les artistes de la Suisse allemande d'une tradition héraldique vivante et absolument remarquable.

Le catalogue de cette exposition, lequel contient outre 20 pages de texte serré, quelques belles planches en phototypies, restera comme un monument à l'honneur de ceux de nos collègues qui ont voué leur temps et leur peine à la réussite de cette entreprise.

Les trésors autour desquels la foule des visiteurs s'est pressée pendant trois jours, sont de nouveau dispersés, mais ce grand effort n'aura pas été inutile. La Société d'Héraldique pour laquelle cela a été fait a affirmé là sa raison d'être et marqué une étape significative de son existence.

* * *

Dans une séance subséquente le nouveau Comité s'est constitué comme suit : président M. Jean Grellet; vice-président M. W.-F. de Mülinen; secrétaire M. Paul Ganz, sur le refus de M. de Pury de continuer ces fonctions; trésorier M. S. de Perregaux.

Die heraldische Ausstellung in Zürich.

Von Paul Ganz.

(Mit einer Tafel)

Die bei Anlass der Generalversammlung unserer Gesellschaft auf dem «Schneggen» veranstaltete heraldische Ausstellung darf mit Recht als eine Gelungene bezeichnet werden; denn Dank dem überaus wohlwollenden Entgegenkommen der interessierten Kreise war es möglich, ein vollständiges Bild schweizerischer und insbesondere zürcherischer Wappenkunst und Wappenkunde darzubieten. Es lag die Absicht zu Grunde, die dekorative Anwendung der Heraldik im bürgerlichen Hause zur Anschauung zu bringen und durch Vorlegung der verschiedenartigsten Objekte die Art und Weise zu zeigen, in der Wappen als Schmuck verwendet werden können. Das eine oder andere Stück ist darum zu Ehren gezogen worden, das weder in einem Museum, noch in einer Antiquitätensammlung paradieren könnte, in unserem Falle aber hat es der Ausstellung

den gewollten, privaten Charakter verliehen und zur Vervollständigung des Gesammtbildes beigetragen. Der überaus zahlreiche Besuch, dessen sich die Ausstellung erfreute, hat gezeigt, dass die farbenfreudige Wappenkunst heute noch geschätzt und geachtet wird, wie im XVI. und XVII. Jahrhundert, da ein jeder Eidgenosse sein Wappen haben wollte und der geringste Spiessbürger auf eigene Faust Heraldik trieb. Die Gewohnheit der Wappenanbringung ist in unserem Lande in solchem Masse eingebürgert gewesen, dass sie vielleicht bei einem Wiederbelebungsversuche neu in Kraft tritt und zur Stilverbesserung des Kunstgewerbes beitragen kann.

Der Schneggen, das Gesellschaftshaus «der Böcke» oder «Schildner z. Schneggen» stand unter den günstigsten Bedingungen zur Verfügung und bildete mit seinem heraldischen Innenschmucke die Grundlage der Ausstellung. Bevor wir auf eine detaillierte Betrachtung an Hand des Kataloges eingehen, wollen wir versuchen, die Gesammtanordnung und den Inhalt der einzelnen Säle in Kürze zu skizzieren. Die historische Gruppierung musste vor der künstlerisch-dekorativen zurücktreten, wurde aber, wenn immer möglich, im Detail berücksichtigt. Schon im Treppenhaus und im Vorraum waren Stammbäume zürcherischer Geschlechter ausgestellt, weil die Säale die Menge von Gegenständen kaum zu fassen vermochten. Im ersten Saale, dessen ständiger Glasscheibenschmuck durch ein stilvolles Rundscheibchen von Aloys Balmer bereichert war, befanden sich die heraldische Arbeiten moderner schweizerischer Künstler, Entwürfe zu Glasscheiben, Ex-libris, Wappentellern und Stammbäumen, eine Anzahl Photographien von Zeichnungen des Berner Malers Christian Bühler und eine hervorragende Sammlung alter Originalscheibenrisse. Der zweite Saal enthielt die heraldische Litteratur, eine Menge von Manuskriptwappenbüchern und seltenen, gedruckten Ausgaben, und im dritten und grössten Saale hatten die Werke der Kunst und des Kunstgewerbes Aufstellung gefunden. Die Wände der beiden Räume waren zum Teil mit Stammbäumen, Ahnen- und Verwandtschaftstafeln, zum Teil mit buntbemalten Holzschnitzereien und Schilden behangt und gaben der Ausstellung das farbige Geprage vergangener Jahrhunderte, das so scharf kontrastiert mit den schmutzig-nüchternen Farben unserer Zeit.

Unter den heraldischen Denkmalern des Mittelalters hat neben den beiden Wappenkastlein von Scheid und von Thasis, die mit ihrer rohen, aber wirksamen Malerei den gewöhnlichen Typus dieses im XIV. Jahrhundert so beliebten Gegenstandes repräsentierten, besonders ein kleines Schmuckkästlein den aufmerksamen Kenner angezogen. Es ist von eleganter Form, mit gepresstem Leder (Linien in übereckstehenden Quadraten) überzogen und trägt an den Seiten des Deckels die Wappen derer von Hünaberg und Uberg in emaillierter Bronce. Ein 2 cm. hohes und 3 cm. breites Schildchen aus Kupfer, ähnlich demjenigen im Berner Museum mit W. Braunshorn, zeigt das Wappen der Herren von Tettingen: Vergoldung auf schwarzer Emailfarbe und ziselierter Vergoldung. Diese Schmuckart ist im XIII. und in der ersten Hälfte des XIV. Jahrhunderts häufig verwendet worden, meist als Schmuck auf den Waffenrock oder auf die Lederkoller (Schaufeln, Schwertgurte), die gestickt zu werden pflegte. Eine Auslese von Siegelstempeln aus dem XIII.—XV. Jahrhundert, unter hervorragende Stücke, wie das Siegel des Peter Wurer von Pesenlas, vervollständigte die Sammlung alter Originale. Aus den Kopien sprach [illegible] Werke [illegible] St. Urban heraus, die in der gelungenen Rekonstruktion [illegible] Publikum zum ersten Male sicht-

Scheibenriß von Tobias Stimmer.

PHOTOTYPIE: „POLYGRAPHISCHES INSTITUT" ZÜRICH

bar waren. Lassen wir das Mittelalter nun bei Seite, die Abgüsse von Grabsteinen zu Wettingen und Königsfelden und wenden wir uns dem Schwerpunkte der Austellung, den Zeugen der bürgerlichen Wappenkunst zu. Reich vertreten waren die Werke der Goldschmiedekunst, insbesonders die Trinkgefässe. Der kleine gotische Becher, die einfache Jagdschale tragen das Wappen des Stifters oder Besitzers, in gravierter, emaillierter oder getriebener Arbeit, wie die prächtigen Prunkstücke, welchen die Meister des XVII. Jahrhunderts die abenteuerlichsten Formen gegeben haben. Als schöne Beispiele mit Wappen in Email sei der Becher der Hegner von Winterthur genannt, von 1595, der die Alliancewappen Hegner-Krumm auf dem Deckelknopfe trägt, und eine Trinkschale mit dem Wappen Schulthess, welche ein Zunftmeister dieses Geschlechtes der Zunft zur Saffran schenkte, 1639. Unter den getriebenen Arbeiten sind besonders zwei Stücke mit dem Wappen der Spöndlin hervorzuheben, eine reich ornamentierte Platte in Silber und eine grosse Trinkschale mit hochgetriebenem, vollem Wappen, welcher der Leu der Gerberzunft als Träger dient. Am interessantesten für die Heraldik sind die Becher in Form von Wappenfiguren, weil hier das Wappen nicht mehr dekoratives Beiwerk, sondern formbestimmende Hauptsache ist. Das Wappentier der adeligen Gesellschaft zum Rüden ist in zwei Exemplaren vertreten, in einem Gesellschaftsbecher von gewaltiger Grösse und in einem kleineren Trinkbecher eines kunstsinnigen Mitgliedes. Der grosse Rüde steht auf einem Sockel, an welchem die Wappen der Stifter angebracht sind, der kleine Hund dagegen, ein Meisterwerk des Goldschmieds Riva, sowohl in Bezug auf Naturtreue als auf künstlerische Ausführung, trägt auf der Brust in Medaillonform das emaillierte Wappen des Junkers Wilhelm von Schönau, 1637. Von Wappenfiguren einzelner Familien in Becherform sind zu nennen : Der Hahn [1] der Blarer von Wartensee, auf einer Cartouche das ecartelierte Wappen der Blarer und Luchs-Escher; der schreitende Luchs der Junker Escher [2] mit fliegender Halsbinde, als Halter des eigenen Wappenschildes; das silberne Buckelglas der Glas-Escher [3], überragt von dem goldenen Stern, ein Geschenk der Zunft zur Meise an Heinrich Escher bei seiner Wahl zum Bürgermeister der Stadt und Republik Zürich, und ein hochaufgerichteter Leu, der sowohl als Wappentier der Grebel [4], als auch den Löwen der Gerberzunft darstellen kann. Der sogenannte « Schiftbecher » war in zwei schönen Exemplaren vertreten; der eine trug die Wappen der Luchs-Escher und Meyer von Knonau als Rundmedaillons auf dem Segel, der andere das volle Wappen der Grafschaft Kyburg und die Schilde der Wolf und Holzhalb auf der Aussenseite des Hinterdeckes (farbig). Eine kleine stilvolle Schale mit dem Wappen Muralt und eine grössere mit dem Wappen der Stadt Ueberlingen und denjenigen der Ratsmitglieder vom Jahre 1584, beide ohne Fuss, kompletierten die Manigfaltigkeit dieser Abteilung. Unter dem Silberzeug befand sich neben den mehr oder minder stilvollen modernen Sachen, manch gutes Stück aus dem XVIII. Jahrhundert, Bestecke mit dem Wappen der Schneeberger, Glas-Escher, Zollikofer von Altenklingen, der Gerberzunft etc., eine Kasserole mit den Wappen Lavater-Pestalozzi auf dem Deckel etc. Ausser den Flaschen-

[1] W. In weiss ein roter Hahn mit weissem Kreuz auf dem Kamm.

[2] W. Schräg links geteilt von rot mit steigendem g. Luchse und von gelb.

[3] W. In blau ein weisses Glas, von goldenem Stern überragt.

[4] W. In rot ein halber weisser Leu mit rotem Stern auf der Brust.

Zapfen, Zündholzschachteln und Schnupftabakdosen war auch eine kleine Hutbürste mit einem Wappen bedacht worden. Einer turmartigen Stockuhr aus dem XVII. Jahrhundert mit den in Silber gravierten und ausgesägten Wappen der Glas-Escher und Hess gesellten sich kleine Taschenuhren bei, welche das Wappen in getriebener oder in gravierter Arbeit auf dem Deckel tragen. Zum Schlusse erwähne ich noch ein Kirchengesangbuch, dessen Einband in durchbrochener Arbeit das Spöndlin'sche Wappen zeigt. Die sogenannten «Tausenmännlein und Geltenweibchen», aus Holz geschnitzte und polychromierte Figuren, haben die Wappen gewöhnlich auf der silbernen Bütte eingraviert. Eine Ausnahme machte ein Stück vom Jahre 1784, indem das Mannlein eine Kartusche mit dem Wappen der Steinfels hält, gleich einem Schildhalter. Eine reiche Fülle kleinerer Schmuckgegenstände veranschaulichte die Erfindungsgabe und Geschicklichkeit, die Wappen in stets neuer Fassung dekorativ zu verwenden. Eine achteckige, kupfervergoldete Siegelkapsel zeigt auf dem Avers ein liebendes Paar, das sich die Hände zum Ehebunde reicht, auf dem Revers in flotter Gravierung das Wappen der Luchs-Escher. Dieses schöne Stück soll von einem Ehekontrakt herrühren und darf gewiss als Unikum erwähnt werden. Ein zierliches Medaillon mit grauer Emailumrahmung, wohl an goldener Kette um den Hals getragen, zeigt auf der Vorderseite das virtuos gemalte Portrait eines Mannes, auf der Rückseite das volle Wappen der Stockar. Die Vereinigung von Portrait und Wappen ist bei zwei weiteren Objeckten zu finden. Eine hölzerne Siegelkapsel vom Jahre 1602 und ein Dukaten Kaiser Ferdinands vom Jahre 1623 zum Ausschrauben sind innen mit Portrait und Wappen bemalt. Die erstere enthält das Bild des Junkers Ambrosius Blarer von Wartensee und sein Wappen, der letztere das Konterfey des Schultheissen Hans Ulrich Hegner von Winterthur und das geviertete Alliancewappen Hegner-Rotmund. Die Malerei ist hervorragend und lässt auf einen guten Künstler schliessen.

Ausser den schon erwähnten Beispielen war die Gravierkunst in einer Anzahl gut geschnittener Siegelstempel vertreten, aus denen als besonders schön hervorzuheben sind: Das Spitzovalsiegel der Karthaus Buchhain Buxheim i. Elsass von 1440; das kleine Rundsiegel des Felix Keller, 1472; Schildsiegel des Riccardus Orelli, dicti Tocco; das Rundsiegel des Abtes Diethelm Blarer von St. Gallen, 1530, des Schultheissen Ulrich Hegner 1508 und die silbernen Siegelstempel des Hans Stockar, 1568, des Peter Perini, 1600, des Hans Kaspar Schulthess, 1615, und des Balthasar Reinhardt, 1630. Stil und Geschmack des XVIII. Jahrhunderts veranschaulichte eine reiche Sammlung von Siegelringen und geschnittenen Steinen, von Breloques und zierlich geformten Petschaften.

Ein mannigfaltiges Bild von dekorativer Anwendung der Heraldik boten die Werke der Holzschnitzerei in Kerbschnitt, Fach- und Hochrelief, deren plastische Wirkung in der Regel noch durch die farbige Bemalung gehoben wurde. Wenn auch die eigentlichen Möbel, Truhen und Kasten fehlten, so waren um so mehr rein heraldische Zierstücke zu sehen. Dem XV. Jahrhundert gehören zwei Holztafeln an mit den Wappen der Brun und derer von Hohenklingen, Allianze aus der Mitte des Jahrhunderts, dem XVI. eine Superporte mit Wappen Zimmern-Öttingen aus der Fraumünsterabtei, ein Deckenmedaillon aus dem bischöflichen Schlosse zu Arbon, ein fein gearbeitetes Epitaph-Modell mit den allierten Wappen Grebel und Keller von 1540 und ein soge-

nannter « Bockskopf », ein Hängestück, das auf der einen Seite einen Steinbock mit mächtigen Hörnern darstellt, auf der andern die behelmten Wappen der Meyer von Knonau und Schultheiss zum Schopf. Ein ähnliches Stück von 1620 ist noch reicher ausgestattet. Ausser dem Steinbock und einem den Schild der Junker Steiner haltenden Ritter in Harnisch und Spangenhelm, sind zu Seiten goldene Löwenköpfe angebracht, mit weissrotem Ring im Rachen und als unterer Abschluss des Ganzen eine blaue Traube, Figuren, welche den Wappen der Herrschaften der Geschlechter Uetikon (Leu), Ringlikon (Ring) und Niederurdorf (Traube) entstammen. Hübsch geschnitzte und polychromierte Einzelwappen alter und neuer Provenienz, Hirsch- und Bockköpfe mit Kartuschen, ein derb geschnitzter Bettaufsatz in Form des zweiköpfigen Reichsadlers mit Szepter und Schwert und dem Wappen der Juvalta auf der Brust, reichvergoldete Schnitzereien aus der Zopfzeit, zwei gesägte Alliancewappen, welche in Holzgitter eingesetzt, das Gartenhaus eines zürcherischen Pfarrherrn schmückten, mit verschiedenfarbigem Holz eingelegte Wappentäfelchen, die auf den Schlitten bündnerischer Familien angebracht waren und ein zierlich eingelegtes Tischchen mit den Wappen von Muralt-Hess brachten die Darstellung der Wappen in Holz zur Anschauung.

Unter den Textilien zeichnete sich aus : ein gestickter Teppich mit den Wappen von Meiss-von Escher und dem Datum 1616 (auf schwarz grüne Ranken), ein Tischtuch mit Darstellung des Agnus dei, der Evangelistenembleme und der Wappen Peyer und Burgauer in Leinenstickerei von 1592, eine Anzahl kleiner Decken aus weisser oder blauer Seide, mit bunt farbiger Seidenstickerei (reichen Blumen und Fruchtgewinden und dem Wappen in der Mitte), moderne Weissstickerei auf Tischlinnen, ein hochgesticktes Wappen der Meyer von Knonau und eine sogenannte Patnera (Kammtasche), ein spezifisch bündnerisches Object mit bündnerischen Alliancewappen von Planta-von Perini, 1702. Französischer Provenienz ist eine Siegeltasche aus rotem Sammt mit reicher Goldstickerei, dem Wappen und den Marschallinsignien eines Herzogs von Villeroy.

Eine weitere Gruppe umfasst die Hausgerätschaften und Gebrauchsgegenstände, welche in Küche und Keller, in Stuben und Kammern, zum alltäglichen Gebrauche oder zur gewöhnlichen Ausschmückung dienten. Da sind Spanisch-Suppenschüsseln, z. B. mit Alliancewappen von Edlibach-von Escher, Broncemörser aus reinem Glockenmetall, wie z. B. derjenige des Peter Steiner von 1546, ein geeichter Masskrug aus dem Oberengadin mit dem Wappen des Reformators Friedrich von Salis, 1580, Zinnteller, Zinnkrüge und Zinnflaschen, eine Kürbisflasche mit dem Wappen von Orelli, Gläser und Flaschen mit eingeschliffenen oder aufgemalten Wappen, darunter ein prächtiger Service mit dem Wappen der Glas-Escher, Winterthurer-Fayenceplatten und Meissnerporzellan. Unter den Platten sind zu nennen : 2 Stück mit Allianceschilden Hirzel und Grebel, 1666, ein reich gemalter Teller mit den Wappen Meyer von Knonau-von Schmid (1630), einfache Wappenteller der Brunner, Hegner, Steiner und Wolf. Eine Meissnertasse von höchst seltener, aber eleganter Form trägt in feiner Malerei das von einem Hute überragte Wappen des Landvogts Hans Heinrich Escher vom Luchs, eine farbige Kopie seines Ex-libris von 1750. « Offleten- und Waffel-Eisen », in Holz geschnittene « Tirggeli- und Gutelimodel » pflegte man mit Vorliebe mit den Wappen zu versehen. Es seien angeführt ein rundes Offleteneisen mit den Wappen Rahn-Pestalozzi auf der einen, der Darstellung des Herkules am Scheidewege auf der anderen Seite, dito von 1572

mit den Schilden der Grebel und Luchs-Escher in kräftigen Konturen, «rechteckiges» Waffeleisen mit den Schilden von Meis-von Ulm, 1618, 2 Gutelimodel in Rautenform mit Wappen Escher von Luchs und Meyer von Knonau, grössere Model in Rundform mit Wappen Spöndlin, Holzhalb und Alliance Esslinger-Abegg und ein aussergewöhnlich grosses mit dem Wappen der Junker Steiner von Uetikon und Ringlikon aus dem XVI. Jahrhundert. Weiter sind zu nennen, zwei Feuereimer mit dem Wappen Landolt von 1749, kleine Holztrucke mit dem Grebel'schen Schilde und dem Datum 1641 und ein mächtiger grüner Reisekoffer mit dem Wappen der Luchs-Escher aus dem XVII. Jahrhundert. Dass auch Obst- und Mehlsäcke eines heraldischen Schmuckes würdig erachtet wurden, beweisen folgende Beispiele, die das Wappen und den Namen des Besitzers auf beiden Seiten in brauner oder schwarzer Farbe tragen, Hans Felix Grebel, 1748, Friedrich Meis, 1759, Landrichter Lauffer zu Kloten, 1785 und Landvogt Hirzel zu Greifensee, 1788. Eine « Nähtrucke » mit blauem Polsterkissen ist im Innern mit Wismuthmalerei ausgeschmückt und zeigt im Deckel, von grünem Kranze umgeben. die Wappen der Rosenberger von Augsburg und der Schleicher von Nürnberg 1589, Als Schriftenkiste möchte ich einen viereckigen Holzkoffer bezeichnen, welcher mit den Wappen der Breitenlandenberg und der Muntprat von Spiegelberg bemalt ist. Ebenfalls heraldische Zierart tragen die sogenannten Lichterhäuschen, steinerne Gehäuse in Kapellenform, welche im XVII. Jahrhundert zur Erleuchtung der Hausflur dienten. Die Wappen der Besitzer sind auf der Rückseite in den Stein gehauen und pflegten Tagsüber dem Beschauer zugekehrt zu sein, während des Nachts die Vorderseite durch eine verglaste Türe das Licht spendete. Von den 5 ausgestellten Stücken sind vier mit Alliancewappen versehen : Lavater-Hofmeister, Rahn-von Grebel, Hegner-Schweizer und Wegmann, Wüst-Holzhalb. Das fünfte und reichste trägt das Wappen der Muralt.

Den schon erwähnten Kassetten und Kästchen sind noch beizufügen, eine Kassette von Schildkrot mit silbernen Ecken und einem getriebenen Rundmedaillon mit dem Wappen der Glasescher auf dem Deckel, ein Lederkästchen mit den gepunzten Wappen Huber-Werdmüller.

Aus der Menge von Objecten seien noch die Tabakpfeifen und Bierkrüge genannt, die das Wappen auf Porzellan gemalt tragen und zwei Zigarrenspitzen mit den Wappen von Meis und Tobler, in Meerschaum geschnitzt.

Zu den interessantesten Stücken der Ausstellung zählt eine Augsburger Uhr, ein [1] Geschenk der Zunft zum Widder an den aus ihrer Mitte erwählten Bürgermeister Hans Rudolf Rahn (XVII. Jahrhundert). Auf schwarzem Holzsockel steht der Mohr, die Wappenfigur des Geschlechtes, das Zifferblatt auf der Brust und das Uhrwerk im Körper tragend. In der Linken hält er einen Pfeilbogen, in der Rechten eine Kartusche mit Inschrift und emailliertem Wappen. Die Arbeit ist nicht hervorragend, um so mehr aber die Idee, die Wappenfigur in solcher Weise zu verwenden.

Die Sammlung von Scheibenrissen enthielt bezeichnete Arbeiten der Maler Hans Rudolf Füslin, Hans Ulrich Jegli, Hans Konrad Lang, Daniel Lindtmeyer, Konrad Murer, Heinrich Nüscheler und eine durch Grösse und sorgfältige Ausführung hervorragende Serie von Standesscheiben von Tobias Stimmer mit dem Datum 1579. Der auf unserer Tafel abgebildete Entwurf zu einer Unterwaldner Standesscheibe gehört dieser Serie an, wie auch die im Katalog reproduzierte Scheibe von Schaffhausen.

(Fortsetzung folgt).

[1] Es war Sitte, den in Baden zur Kur weilenden Staatsmännern sogenannte Badenschenken zu geben.

ARMES DE LA VILLE DE NEUCHÂTEL

d'après une peinture sur une reliure des Annales de Stettler

Les Armes de la Ville de Neuchâtel

Par JEAN GRELLET.

(Avec planche)

Les armes de la Ville de Neuchâtel sont bien connues dans leurs traits principaux : elles représentent une aigle de sable portant, sur la poitrine, l'écusson des anciens comtes de Neuchâtel, qui est devenu celui du pays: d'or au pal de gueules chargé de trois chevrons d'argent. Mais il se pose une double question qui a donné lieu à quelque controverse : l'aigle n'est-elle qu'un simple support ou doit-elle être placée dans un écusson ? et dans le cas affirmatif le champ de l'écu est-il d'or ou d'argent ? C'est ce que nous allons examiner.

Pendant la première moitié du XIIIe siècle encore les armoiries étaient loin d'avoir la fixité qu'elles acquirent dans la suite. Elles commençaient à peine à devenir hérédi-

FIG. 1.

taires et nous voyons encore fréquemment non seulement un père et un fils se servant d'emblèmes très différents, mais même une seule et même personne en adopter successivement plusieurs. Ainsi les sceaux d'Ulrich de Neuchâtel et de son neveu Berthold, apposés à la charte qu'ils octroyèrent en 1214 à la Ville de Neuchâtel, n'ont aucune analogie entre eux, bien que ces seigneurs n'eussent alors pas encore procédé au partage de leurs terres. Le premier porte un château, le second une aigle (fig. 1); mais plus tard Berthold abandonna ce signe sphragistique et se fit faire de nouveaux sceaux gravés d'un château, comme celui de son oncle.

Nous ne saurions dire avec certitude ce qui a déterminé Berthold, ni dans le choix de l'aigle ni dans le changement subséquent, mais il est constant qu'à la fin du XIIe siècle, l'aigle, symbole, d'après les poètes du temps, de la magnanimité et de la munificence, avait été choisie comme emblème par un nombre très considérable de grands

seigneurs. Il en résulta une confusion, qui bien vite présenta de graves inconvénients, aussi bon nombre d'entre eux adoptèrent-ils d'autres armoiries et, observe Seyler, dans son histoire du Blason, ce changement coïncide assez bien avec le moment où la plupart des grands seigneurs, qui avaient réduit leur avoir par de folles prodigalités, commençaient à trouver gênant de faire parade d'un symbole qui invitait les appels à leur libéralité. Berthold peut avoir abandonné l'aigle, comme tant d'autres, afin d'éviter des confusions, mais il est fort possible aussi qu'après le partage des terres avec son oncle, qui avait gardé la part du lion, il ne se soit plus considéré comme assez riche ou important pour conserver l'aigle éveillant des idées de magnificence.

Quoiqu'il en soit, nous retenons le fait qu'au moment de l'octroi de la charte, Berthold n'avait pas encore abandonné l'aigle. Il ne faudrait pas en conclure cependant que la Ville de Neuchâtel ait immédiatement adopté les armes de son bienfaiteur. Nous constatons en effet qu'en 1290 Neuchâtel n'avait pas encore de sceau. Dans l'acte d'alliance avec Fribourg la Ville se sert de celui du chapitre « *quia Sigillum non habemus.* »

Avant 1214 il existait à Neuchâtel un office dépendant du seigneur, sous le nom de *Villicus*, receveur de ses droits, et ce fonctionnaire qui prit plus tard le titre de *maire* devint par la force des choses un des principaux fonctionnaires de la nouvelle bourgeoisie, où il avait à veiller à la conservation des intérêts du seigneur. Tandis que dans les autres bourgeoisies le maire était nommé en dehors de la commune, à Neuchâtel il était choisi parmi les jurés qui devaient tous être bourgeois. Il était donc fonctionnaire en même temps seigneurial et bourgeoisial et chef de la justice. Il avait un sceau dont il paraît s'être servi indifféremment pour ses différentes fonctions. Primitivement aux armes particulières du Villicus, ce sceau porta, au moins à partir du XIVe siècle, une aigle chargée sur la poitrine de l'écusson chevronné des seigneurs de Neuchâtel avec la légende : *Sigillum villicature Novi castri* [1], puis on voit apparaître un second sceau tout à fait analogue avec la légende : *Sigillum Ville Novi castri ad contractus* (fig. 2). Il semble former la transition et avoir non seulement donné la sanction officielle aux

FIG. 2.

contrats, mais aussi avoir servi aux usages de la bourgeoisie. A partir de ce moment, la Ville de Neuchâtel n'a pas connu d'autres armoiries jusqu'en 1848, ainsi à la suite d'un cumul de fonctions, le sceau du représentant du seigneur est devenu celui de la Ville.

Quelle est l'origine de cette aigle ? Samuel de Chambrier [2] dit ceci : « Le sceau du

[1] Voir *Sceaux historiques de Neuchâtel*, par G. de Wyss, Tabl. II, fig. 27.

[2] *Mairie de Neuchâtel*, p. 262.

maire, *portant l'ancien aigle impérial* à une tête avec l'écu de Neuchâtel sur la poitrine resta à l'administration municipale qui s'en sert dans les déclarations de la coutume judiciaire et à laquelle il a servi de modèle pour des sceaux plus modernes, en usage dans les autres cas ». Cette assertion, sans être absolument erronée ne renferme qu'une partie de la vérité. Neuchâtel n'ayant jamais été une ville impériale, nous ne pensons pas qu'il puisse s'agir ici d'une manière directe, de l'aigle de l'empire proprement dite, mais il nous paraît indiqué que cette aigle n'est autre que celle de Berthold, le fondateur des franchises de Neuchâtel, celle qui figure sur son sceau appendu à la charte de 1214 source de ces libertés. Mais l'aigle de Berthold n'est-elle pas elle-même l'emblème impérial ? G. de Wyss le pense. Il dit en effet [1] : « L'aigle dans les sceaux de Berthold paraît être l'aigle impériale que Berthold aurait portée comme inféodé de la part de l'empire, selon l'expression de ses propres chartes, de la haute justice et souveraineté sur le pays appelé plus tard la baronnie, puis le comté de Neuchâtel. »

FIG. 3.

Cette théorie semble au premier abord assez plausible, mais en suivant les dates de plus près, nous voyons non seulement qu'au moment où Berthold portait l'aigle dans son sceau, cet oiseau n'était pas encore l'emblème de l'empire comme tel, mais aussi qu'il l'avait déjà abandonnée, pour l'échanger contre le château, à l'époque où l'on commençait peu à peu à attribuer des armes à l'Empire, armes qui ne reçurent leur consécration qu'à l'avènement de Rodolphe de Habsbourg (1273), donc après la mort de Berthold survenue en 1260. Berthold n'avait donc choisi son aigle que par goût personnel et conformément à une mode qui était très répandue de son temps, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut. Cependant lorsque vers le milieu du XIVe siècle le comte Louis fit déposer dans chacun des quatre ressorts ou bannières du pays Neuchâtel, Landeron, Boudry et Vautravers [2], des sceaux pour sceller les sentences de la justice et les actes publics, les sceaux dits « des contrats », il y fit mettre ses armes placées sur la poitrine d'une aigle, de même que son père Rollin l'avait déjà fait sur un

[1] *Sceaux historiques du Canton de Neuchâtel*, par G. de Wyss, page 109, note 7.

[2] Et plus tard Thielle.

de ses sceaux personnels (fig. 3). Il y a là, de la part de ces deux seigneurs qui, les premiers parmi les descendants de Berthold ont repris le titre de « comtes de Neuchâtel » une intention évidente de relever l'emblème de leur ancêtre qu'ils croyaient probablement avoir eu en 1214 déjà la signification qu'on lui attribuait à leur propre époque. Ils voulaient sans doute assumer le rôle de justiciers impériaux, fonctions dont les premiers comtes étaient revêtus, et c'est à ce titre que les sceaux des contrats furent marqués de l'aigle impériale. C'est alors aussi que le villicus ou maire a un sceau offrant avec ces derniers une parfaite analogie et que la Ville en adopte un qui en est dérivé et ne diffère guère que par la légende, comme déjà indiqué. Nous voyons une preuve de plus qu'il s'agit bien dans les armes de Neuchâtel, bien qu'en quelque sorte de seconde main, de l'aigle impériale [1] dans les émaux qui lui furent donnés et sur lesquels nous reviendrons plus loin. La Ville en prenant cette aigle pour emblème l'avait probablement elle aussi crue identique à celle de son bienfaiteur Berthold dont, soit dit en passant, rien ne fait connaître les émaux. Si le Landeron et Boudry n'ont en dépit de leurs sceaux des contrats, pas introduit l'aigle dans les armes bourgeoisiales, cela provient, pensons-nous, de ce que n'étant pas redevables de leurs chartes à Berthold elles n'avaient pas les mêmes raisons de l'honorer, mais aussi et surtout du fait que leurs sceaux communaux ne datent que du commencement du XVIe siècle. Sous le régime des baillifs et de la maison d'Orléans-Longueville les traditions de la première dynastie de Neuchâtel s'étaient quelque peu effacées.

Nous en venons à la question de savoir si l'aigle de Neuchâtel est un simple support ou si un écusson lui est propre. S'il n'y avait eu à ce sujet quelque controverse, il serait presque oiseux de soulever un débat à ce propos, car l'aigle de Neuchâtel ne diffère par sa nature en rien des autres aigles que l'on rencontre dans le blason. Elle est, comme les autres, une pièce héraldique qui a sa place naturelle dans un écusson, mais comme toute pièce héraldique elle peut aussi, dans certains cas du moins, être sortie de son écu et employée seule. Ainsi l'on trouve à une époque très reculée des tentures, des tapis, des meubles ornés d'un semis ou d'une théorie de pièces héraldiques qui alors ne forment pas des armoiries complètes, mais sont un simple motif décoratif. Des tapisseries semées, en France de fleurs de lys, en Espagne de châteaux et de lions, en Angleterre de léopards, etc., se rencontrent fréquemment et cet usage d'isoler des meubles héraldiques est particulièrement répandu, un peu à toutes les époques, dans les sceaux. Sans aller chercher au loin des preuves à l'appui, nous rappellerons les nombreux exemples où le bélier de Schaffhouse, les ours de Berne, de St-Gall, d'Appenzell, la crosse de Bâle, les lions de Kybourg, les tours de Fribourg, les clefs d'Unterwald et de Neuveville, la tête de Sarazin d'Avenches, etc., etc., se prélassent isolés dans le champ même du sceau, et pourtant personne ne songerait à leur contester le droit d'être placés, pour former des armes complètes sur un écusson d'or pour Schaffhouse, d'argent pour Appenzell et Bâle, d'azur pour Fribourg, de gueules pour Neuveville et Avenches, etc. Aucune figure héraldique n'a plus souvent été employée ainsi seule, que l'aigle, surtout lorsque, chargé sur la poitrine ou les ailes d'un écusson ou d'un signe particulier, il se distingue facilement de ses congénères. L'aigle de l'Empire qui se retrouve dans les armes de toutes les villes impériales, celles de Prusse, de Brandebourg, de Russie,

[1] L'oiseau impérial ne prit deux têtes que plus tard, sous le règne de Sigismond (1410-1437).

d'Autriche se voient maintes fois isolées bien qu'un écusson d'or ou d'argent leur soit propre et celui-ci se retrouve chaque fois que l'on veut donner les armes complètes

Fig. 4

Fig. 5

tandis que l'aigle seule n'en est que l'abrégé. Cette théorie héraldique est confirmée par la pratique et il n'en est pas autrement à Neuchâtel, car si nous rencontrons souvent l'aigle aux chevrons privée de son écusson, les cas où ce champ existe ne sont en revanche pas rares non plus.

Nous connaissons seize sceaux antérieurs à 1848 relatifs à Neuchâtel. De ce nombre six sont des sceaux de la villicature, de la mairie ou « des contrats »; les dix autres sont ceux de la bourgeoisie proprement dite. De ces seize sceaux neuf ne donnent que

Fig. 6.

Fig. 7.

l'aigle, comme celui de 1593 (fig. 5), tandis que sept placent l'aigle dans un écusson, soit: celui de 1534 (fig. 4); deux dans le style de Louis XIV qui sont contemporains portant tous deux la légende: « Sigillum urbis neocomensis ». Nous reproduisons ici le plus grand (fig. 6) qui porte sur le manche la date de 1723 [1]. Un quatrième sceau

[1] Pour le plus petit voir plus loin fig. 14.

(fig. 7) entouré de la légende : « Sigillum civitatis neocomensis » et deux cachets de petites dimensions, sans légende et de facture très inférieure, quoique dans le même style, paraissent de date beaucoup plus récente. Ils sont de la fin du siècle passé ou du commencement du nôtre. Enfin un autre sceau qui peut dater des années 1820 à 1830 porte la légende : « Sceau de la mairie et justice de Neuchâtel ».

Dans ces six derniers, l'écusson rond ou ovale est entouré d'un cartouche avec les accessoires de l'époque ce qui a fait voir à quelques personnes [1], qui se sont occupées de la question, de simples ornements entourant l'aigle, mais il faut singulièrement méconnaître les styles du siècle passé pour ne pas arriver du premier coup à la conclusion qu'il y a là bien réellement l'intention de placer l'aigle dans un écusson. Nous ne comprenons pas non plus comment on a pu nier l'existence d'écussons dans les armes de la ville qui se trouvent sur les bassins de trois fontaines avec la date de 1615 à la rue du Neubourg (fig. 8), avec celle de 1634 à la rue des Moulins (fig. 9) et celle de la place du Temple-Neuf (fig. 10) qui est de 1655. Ici aussi l'intention est évidente et nous avons

Fig. 8.

sous les yeux de véritables écussons de forme renaissance, mais encore fréquemment employés au XVIIe siècle. Les médailles scolaires de 1635, 1667 et 1758 [2] donnent aussi les armes complètes de la Ville. Nous nous en tiendrons pour le moment à ces quelques exemples d'origine officielle pour montrer que l'aigle n'est pas un simple support, mais a réellement figuré à différentes époques dans un écusson. Nous en retrou-

[1] M. Maurice Tripet entre autres.

[2] Voir *Musée Neuchâtelois* 1896, p. 147 et planche.

verons encore plusieurs preuves [1] tant antérieures que postérieures en parlant des émaux des armes de Neuchâtel.

Fig. 9.

Fig. 10.

Il résulte de ce qui précède que si, par abréviation, l'aigle de Neuchâtel peut être prise isolée, sans enfreindre de règle héraldique, elle aura cependant sa place naturelle dans un écusson et c'est seulement représentée ainsi que l'on aura les armes complètes

Fig. 11.

[1] M. le Dr Cornaz qui dernièrement a consacré dans le *Musée Neuchâtelois* une étude à cette même question et qui arrive aux mêmes conclusions que nous, cite encore comme preuves à l'appui le fer à gauffres de Guillaume Hardy (1558) au Musée de Neuchâtel (fig. 11); une vue de la ville surmontée de ses armes dans l'ouvrage *Preussisches Neuburg und dessen Gerechtsame*, abgefasst durch Peter von Hohenhard, Teutschenthal 1708; le frontispice des calendriers d'Abraham Amiet (1723 à 1725) — Bien que n'ayant rien d'officiel ces exemples prouvent que l'usage de l'écusson était généra'ement répandu.

de la Ville [1]. Quels émaux alors donner au tout, et l'écusson en particulier sera-t-il d'or ou d'argent? Telle est la seconde question qui se pose et que nous allons examiner.

La statue du banneret qui se trouve sur la fontaine de la Croix-du-Marché tient en mains une petite bannière qui avant qu'elle eut été peinte, en 1848, aux nouvelles couleurs, portait les armes de la Ville. Or plusieurs personnes âgées et dignes de foi, notamment M. le Dr Cornaz [2] affirment que le fond de cette bannière sur lequel se détachait l'aigle, était d'or. Cette fontaine date de 1581. Comme il s'agit ici d'une affirmation basée sur un souvenir dont il n'est plus possible de contrôler la précision, cette preuve n'aurait à elle seule qu'une valeur relative, mais comme confirmation d'autres documents elle a son intérêt. Un témoignage plus probant est le vitrail de l'église de Fenin, antérieur à la Réformation. Au-dessous de Saint-Laurent se trouvent les armes de la Ville de Neuchâtel avec l'aigle chevronnée placée dans un écusson d'or. Comme dans ce vitrail l'aigle et l'écusson qu'il porte sur la poitrine ne sont que dessinés en contours noirs et que par conséquent le gueules du pal et l'argent des chevrons ne sont pas indiqués, nous n'ajouterons pas non plus une importance testimoniale exagérée à un travail aussi sommaire, bien que l'intention de donner à l'aigle un champ d'or soit manifeste; mais nous avons encore plusieurs preuves tout à fait concluantes.

FIG. 12.

Nous mentionnerons en premier lieu une clef de voûte déposée au cloître de Neuchâtel et qui provient selon toutes probabilités de la collégiale elle-même ou de la chapelle St-Guillaume. Elle renferme un écusson peint, donnant l'aigle sur champ jaune (fig. 12). La teinte un peu verdâtre de cette couleur est pareille à celle des armes de

[1] Lorsqu'on aura un fond naturel, comme par exemple un drapeau aux couleurs de la Ville, le champ d'un sceau, on pourra se contenter de l'aigle seule, ainsi que comme entête de papier à lettre ou de document officiel, bien que l'usage des armes complètes soit préférable, mais l'écu sera de rigueur lorsqu'il s'agira par exemple de la décoration d'un balcon, d'une fenêtre ou d'une façade de maison et en particulier partout où les armes de Neuchâtel feront pendant à un autre écusson.

[2] Voir *Musée Neuchâtelois* 1897, page 174.

la première maison de Neuchâtel qui se trouvent sur une autre clef de voûte tout auprès. Bien que cette peinture soit grandement endommagée elle est encore assez nette pour que l'on puisse en distinguer les contours et les émaux. D'après le dessin de l'aigle, la date de la peinture peut être attribuée au XVIe siècle, mais comme l'écusson est de forme gothique, il est probable que ce que nous voyons aujourd'hui est une rénovation d'une peinture plus ancienne. Nous avons un second témoin du XVIe siècle en la plaque d'argent ciselé du sautier (fig. 13) qui porte les armes de la bourgeoisie peintes et recouvertes d'un cristal. Un autre exemple est une ancienne girouette de la ville également conservée au Musée.

Fig. 13.

Au XVIIe siècle, nous avons deux peintures. Il se trouve à la bibliothèque de la Ville un volume de l'édition in-folio de 1626 des *Annales de Stettler*, orné de fermoirs en forme d'écussons, gravés du pal aux chevrons, et qui sur les deux plats de sa couverture en peau fauve porte richement enluminées les belles armoiries, dont nous donnons une reproduction en planche hors texte, avec la date de 1627. Ce livre ainsi décoré l'année même après sa publication est de source officielle car il a appartenu à la commune et c'est elle-même qui en a fait établir la reliure. Nous lisons en effet dans les Manuels du Conseil général en date du 31 mars 1627, ce qui suit:

« Le Sr. Maitre Bourgeois a raporté (sur) les Chroniques Annales de Berne dont le Sieur Michel Stettler a fait présent à Messg^rs^ par les mains du Sieur Lieutenant Samuel Ramuz son beau-frère.

» Passé qu'on le fera relier et cependant sera advisé de luy faire quelque honesteté réciproque. »

Enfin on peut voir au Musée de la Ville un bahut appartenant à la Société des Mousquetaires, portant la date de 1648 et orné de deux armoiries peintes, celles de la Société (parti de gueules et de sinople; brochant sur le tout, deux mousquets au naturel passés en sautoir et sommés d'une couronne d'or) et celles de la bourgeoisie de Neuchâtel.

Dans tous ces exemples des XVIe et XVIIe siècles, sauf dans la girouette, l'aigle se trouve dans un écusson, ce qui constitue autant de preuves de plus à l'appui de ce que nous disions plus haut au sujet des armes complètes de la ville; dans tous sans exception le champ est d'*or* et l'aigle de sable est armée, lampassée et membrée de *gueules*. Ce n'est qu'à partir du XVIIIe siècle qu'il se produit quelque confusion introduite par les sceaux. Elle s'explique assez facilement par l'inexpérience et l'incurie bien connues des graveurs de l'époque en matières héraldiques.

Le grand sceau de 1723 (fig. 6) qui porte, chose rare, sur sa face même, la signature : « Thiébaud fecit » [1], n'indique pas les émaux du champ de l'aigle. Il est probable qu'on aura remis au graveur comme modèle une empreinte du sceau de 1534 (fig. 4) qui ne porte naturellement pas de hachures, puisqu'elles n'étaient pas inventées à cette époque; il est possible aussi que des raisons d'esthétique l'aient engagé à ne pas pointiller le champ, comme il aurait dû le faire. Quoiqu'il en soit, ce travail a servi de type à tous les sceaux postérieurs, ce qui explique comment ils donnent également à l'aigle un champ d'argent. Une première faute a entraîné les autres. Nous nous étions demandé si peut-être il ne fallait pas voir dans cette suppression de l'*or* une intention de modifier les émaux des armes de la Ville en l'honneur de la maison régnante et de transformer l'ancien aigle de l'Empire en aigle prussienne. Mais cette supposition est renversée par deux monuments prouvant qu'au XVIIIe siècle aussi l'écusson d'or était officiellement celui

FIG. 14.

reconnu par les autorités de la ville. C'est d'abord un des sceaux qui, seul faisant exception donne un pointillé et, chose bizarre, il s'agit du petit sceau (fig. 14), contemporain de celui de 1723 et œuvre du même graveur, car non seulement la facture en est identique, mais le manche est marqué des initiales I. T. (Jonas Thiébaud) qui figurent sur plusieurs autres pièces, comme signature de cet artiste. Ces deux variantes dans un travail analogue ne confirment-t-elles pas ce que nous avons dit plus haut du peu d'importance que les graveurs du siècle passé attachaient aux usages héraldiques? Tel était en particulier le cas de l'indication des émaux.

[1] Il s'agit de Jonas Thiébaud, né en 1695, mort en 1769, voir *Musée Neuchâtelois* 1895, p. 312.

L'autre monument dont il nous reste à parler consiste en deux caisses de tambour (l'une est brisée) au Musée de Neuchâtel, flammées aux couleurs bernoises, rouge et noir, ce qui indique que nous sommes en présence de tambours achetés à Berne en 1792, pour les milices de la ville [1]. Afin de les approprier à leur nouvelle destination, on les a décorés de l'aigle de Neuchâtel, peinte ici encore sur un écusson d'*or*.

Nous croyons avoir démontré que l'absence de pointillé sur la plupart des sceaux ne doit pas être interprétée en faveur d'un champ d'argent. Il en est de même des drapeaux de la bourgeoisie qui pourraient induire en erreur. Sur un flammé ou ondulé rouge et vert ils portent une croix blanche chargée en cœur de l'aigle de la Ville. Mais l'aigle est ici isolée, sans écusson et le fond blanc n'est pas le champ qui lui est propre; c'est simplement la croix, signe de l'alliance avec les cantons suisses. Les drapeaux ne sont donc nullement en désaccord avec les preuves fournies en faveur de l'écusson d'or. Il ne faut pas nous étonner non plus si les écussons des trois fontaines (fig. 6, 7 et 8) ne donnent pas l'indication des émaux, car les hâchures héraldiques n'ont commencé à être employées par les auteurs spécialistes des pays voisins que vers 1640, aussi pouvons-nous être certains que, même en 1655, date de la plus récente de ces fontaines, cette méthode était encore inconnue des édiles de Neuchâtel; ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle a été employée dans des travaux de sculpture sur pierre.

D'après ce qui précède, il résulte que nous avons une quantité d'exemples s'échelonnant du XVIe au XIXe siècle, dans lesquels l'aigle de Neuchâtel est placée dans un écusson et que le champ en est d'*or* dans tous les cas, sans exception, où les armoiries sont peintes. Cette tradition constante de trois siècles est un témoignage déjà suffisamment éloquent, mais si l'aigle, ainsi que nous l'avons vu, a toujours été becquée, et membrée de *gueules*, cela permet d'admettre que les plus anciennes armes coloriées qui nous restent (du XVIe siècle) ont eu pour base une série de peintures antérieures, remontant au-delà de la fin du XIVe siècle, époque à laquelle l'aigle impériale commence déjà à être becquée et membrée d'*or*. Voilà certes de respectables lettres d'origine pour les armes de la Ville de Neuchâtel.

NOTE. — Nous sommes redevables des clichés des fig. 1, 3, 11 et 13 à la Société d'histoire de Neuchâtel et de celui de la fig. 12 au Comité du *Musée Neuchâtelois*.

Heraldische Analekten.

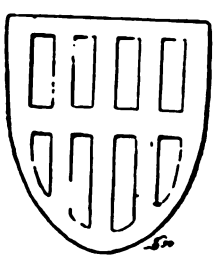
VON E. A. STÜCKELBERG.

I.

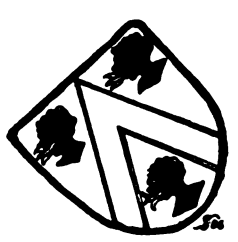
Im Lauf der letzten fünfzehn Jahre hat der Schreiber dieser Zeilen auf seinen Studienreisen mehrere hundert Wappenskizzen nach den Originalen gezeichnet. Manche dieser Monumente sind seither zerstört, beschädigt oder an einen andern Platz versetzt worden; eine Publikation der Skizzen dürfte daher manchem willkommen sein, umsomehr als sie Material aus allen Gegenden der Schweiz und aus allen Epochen umfassen.

[1] Voir *Musée Neuchâtelois* 1896, p. 170.

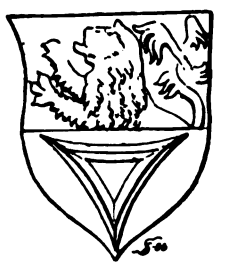
Desgleichen sind alle Arten künstlerischen Könnens, vom rohen bäurischen Schild bis zum elegant ausgeführten vollständigen Wappen, ferner auch die verschiedensten Wappeninhaber, Geistliche und Weltliche, unter letztern Adelige, Bürgerliche, Städte und Dörfer, in der Sammlung vertreten. Was den Stoff der Denkmäler betrifft, so bestehen die meisten Originale aus Steinreliefs, andere aus Holz, wieder andere sind Glas-, Wand- oder Miniaturgemälde u. s. w.



FAHR, St. Annakapelle. Stark abgeschliffener Schild auf dem Grabstein Lütolds von Regensberg, der im Jahr 1130 das Kloster Fahr stiftete. In seiner jetzigen Gestalt kann der Schild nicht älter als aus dem XIV. oder XV. Jahrhundert sein; ob der ursprüngliche Grabstein überarbeitet oder durch die jetzige Platte ersetzt wurde, ist nicht zu sagen.



STAUFBERG. Stifterschild in dem mittleren gemalten Fenster des Kirchenchors; farbloses Glas, darin ein hellgrün umränderter Sparren, umwinkelt von drei Mohrenköpfen. Derselbe Schild fand sich auf dem ehemals in der Basler Karthaus befindlichen Grabstein der Katherina Cölnerin, abgebildet in einem Manuskript von E. Büchel in der Kunstsammlung zu Basel. Aus welchem Geschlechte diese Frau aber stammte, ist nicht bekannt, das Wappen daher einstweilen unbestimmt.



BASEL, Kreuzgang des Münsters. Relief inmitten einer Grabtafel aus rotem Sandstein; die dreizeilige Grabschrift ist zerstört und der Schild nur bestimmbar nach der Abbildung im Gräberbuch (Kopie des Manuskriptes im Basler Staatsarchiv). Demnach liegt hier der Schild des Wilhelm Hemsperg, gestorben im Laufe des XV. Jahrhunderts, vor.

UMIKEN. Relief über der spitzbogigen Tür der Pfarrkirche. Der Inhaber dieses Wappens mit dem schwebenden Ast- oder Andreaskreuz ist dem Verfasser unbekannt.

ZUG. S. Oswald. Steinrelief an der Konsole des ersten Pfeilers des linken Seitenschiffs; derselbe Schild noch einmal an einem Schlussstein desselben.

Wappen der Familie Steiner; Anfang des XVI. Jahrhunderts.

NEUENSTADT. Relief über der Renässancetür am Treppenturm eines Privathauses. Hübsch ist die Beigabe des Riemens und des Nagels, welche den Schild zu tragen scheinen, beachtenswert die horizontale Schraffierung des Feldes, von der freilich nicht feststeht, ob sie die Tinktur blau bedeutet oder Spielerei ist.

BASEL, Erimanshof. Steinrelief über der Hoftür des untersten Geschosses des Treppenturms. Rechts der Schild der Familie Obermeyer, links derjenige der Familie Tobeli. Beide überragt von einem belorbeerten Totenkopf, Schaufel, Sense und einer Bandrolle mit dem Datum 1576 und der Inschrift: M(EMENTO) MORI.

DELSBERG. Reliefschild am Stock eines Brunnens, dessen Trog die Jahrzahl 1576 trägt. Das Schildbild der Stadt Delsberg zeigt den Baselstab auf einem Sechsberg.

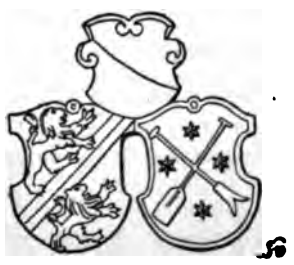
Gezeichnet 1887, seither abgemeisselt.

CRESSIER. Reliefschild an einem Brunntrog, der das Datum 1580 trägt. Der Schild zeigt seltsamerweise drei — nicht auf einen Pfahl gelegte — sondern schwebende Sparren, und darunter die Initiale C. Wappen der Dorfgemeinde Cressier (Neuenburg).

REALP. Kunstloses Steinrelief über der spätgotischen Tür der ehemaligen Kirche. Das Oval in der Cartouche ist polychromiert: Der Bär schwarz, rot bewehrt, das Kreuz rot in blauem Feld.

Im Türbogen J(esus: H(ominum) S(alvator) zwischen zwei Steinmetzzeichen.

BASEL. Historisches Museum. Getriebenes Silberblech an einem Reliquiar aus dem Wallis; Schild des H(iltbrand I) D(e) R(iedmatten) E(piscopus) S(edunensis) 1593, überragt von Inful, Schwert und Pedum. Bischof Hiltbrand I regierte von 1565 bis 1604.



KYBURG. Bemaltes Steinrelief über einer Tür des Bergfrids von Schloss Kyburg. Oben Zürich blau weiss, rechts Kyburg rot und gelb, links der Schild des Hans Heinrich Waser, Vogt von Kyburg 1646-1652.

Nobiliaire du Pays de Neuchâtel.

(Suite)

34. DE BUTTES (GUYOT-) — Ancienne famille, probablement d'hommes royés du Val-de-Travers, qui fournit un châtelain du Vaux-Travers au XIVe siècle, et qui paraît s'être éteinte au début du XVIe siècle en la personne de noble homme *Guyot de Buttes* qui en 1503 fit don d'une vigne à l'Eglise de Buttes.

ARMES : (Suivant Mandrot) d'argent à la rose de gueules et à trois monts de sinople en pointe, au chef d'or chargé d'une croix grecque alésée d'azur.

35. CHAILLET (d'Auvernier). — *Abram Chaillet*, maire de la Côte, d'une ancienne famille d'Auvernier, bourgeoise de Neuchâtel, fut anobli par le Cte de St Pol le 12 novembre 1670. — Diplôme entériné le 29 novembre de la même année.

Cette famille qui a joué un rôle important dans l'Etat et dans l'Eglise au XVIIIe siècle, n'est plus représentée que par un membre âgé et sans enfants.

ARMES : De gueules à deux jaillets (doubles crampons de charpentier) adossés d'or, posés en pal, au chef d'argent chargé de trois roses ou de trois quintefeuilles de gueules.

CIMIER : Un demi-vol éployé de sable (Mandrot).

36. CHAILLET D'ARNEX. — Famille originaire de La Coudre, bourgeoise de Neuchâtel déjà au XIVe siècle. Sans communauté d'origine avec la précédente malgré la similitude de nom et d'armes.

Henry Chaillet, Seigneur d'Arnex au Pays de Vaud, conseiller d'Etat, reçut du roi Frédéric II des lettres de noblesse sous la date du 20 septembre 1753 et qui furent entérinées le 17 décembre de la même année.

Descendance éteinte vers 1870.

ARMES : Ecartelé, au 1er d'argent à la tête d'aigle arrachée de sable, couronnée et armée d'or ; au 2me d'azur à deux jaillets adossés d'or qui est de Chaillet ancien ; au 3me de gueules à la croix « espagnole » (potencée) d'argent ; au 4me d'argent à la serre d'aigle arrachée de sable, armée d'or ; le tout en une bordure d'or.

CIMIER : « Les ailes de l'aigle noir » trefflées d'or.

SUPPORTS : Deux lions, la tête contournée, couronnés d'or.

37. CHALLANT. — *Philibert, comte de Challant*, seigneur piémontais ayant épousé en 1503 Louise, fille et héritière de Claude d'Arberg-Valangin, dernier de sa race, son fils *René, comte de Challant* entra en possession de la Baronie de Valangin en 1519. Il prêta hommage en 1523 aux cantons alors souverains du pays, mais chercha, dès la restitution du Comté à Jeanne de Hochberg, à s'affranchir de la suzeraineté de Neuchâtel en refusant l'hommage et en prenant le titre et les allures de seigneur souverain.

Il mourut en 1565 ne laissant que deux filles mariées l'une au comte de Torniel, l'autre au comte d'Avy, et qui se disputèrent âprement l'héritage paternel.

ARMES : Ecartelé au 1er et 4me d'argent au chef de gueules à la bande de sable brochant sur le tout, qui est de Challant ; au 2me et 3me contre-écartelé de Valangin et de Bauffremont.

CIMIER : Un hibou ou chouette de sable. Alias : une hure au naturel accompagnée de deux ailes de basilic d'azur, pailletées d'or, et affrontée de deux colombes d'argent.

DEVISE : « Tout est et n'est rien ».

CRI : « Gare le hibou ! » (Cf. M. Tripet, les armes de la maison de Challant).

38. CHAMBRIER. (Le Chambrier). — Famille issue de *Jean Girardin* dit *Le Chambrier* ✠ 1505, originaire, suivant la tradition, de Traves, au Comté de Bourgogne, et qui s'établit à Neuchâtel dans la 2e moitié du XVe siècle. Dès cette époque on trouve ce nom écrit indifféremment *Le Chambrier* ou simplement *Chambrier*. Cette dernière forme est actuellement seule en usage.

Benoît Chambrier, petit fils de Jean ci-dessus, acquit le 21 janvier 1537, le fief noble de Grueyres du consentement du gouverneur Georges de Rive qui, à la même date, le reçut à foi et hommage au nom de la princesse Jeanne de Hochberg. Le 26 mars 1538, Benoît, avec le consentement du gouverneur, donné au nom de la souveraine, céda le dit fief à son père Pierre Chambrier, Lieutenant du gouverneur, conseiller privé, châtelain et receveur de Neuchâtel, souche commune de toutes les branches de la famille Chambrier, laquelle se trouva par ce fait agrégée tout entière à la noblesse du pays. Benoît remplit les mêmes offices que son père et prit siège aux audiences générales au rang des vassaux le 24 mai 1547.

Par diplôme du 8 avril 1709 le roi Frédéric Ier reconnut et confirma l'ancienne noblesse de la *famille de Chambrier* dans son ensemble et lui octroya de grandes armes écartelées ainsi qu'un deuxième casque avec cimier.

Ce diplôme ne paraît pas avoir été présenté à l'entérinement.

Jean de Chambrier, ministre de Prusse à la cour de France, fut créé *Baron* le 31 août 1737 par le roi Frédéric Guillaume Ier, avec faculté de transmettre cette dignité avant sa mort à deux membres de sa famille à son choix et à titre héréditaire, sans autre formalité qu'une déclaration écrite au Conseil d'Etat de Neuchâtel.

Le même diplôme conféra au titulaire et à ses successeurs une nouvelle augmentation d'armoiries sous la forme d'un écusson de Prusse en cœur sur les armes écartelées.

Cette collation de titre fut notifiée au Conseil d'Etat par rescrit royal du 31 août 1737 mais le diplôme ne fut pas plus que le précédent présenté à l'entérinement.

Par testament du 25 août 1745 le Ier Baron de Chambrier disposa de son titre en faveur de ses frères, *François*, Maître Bourgeois de Neuchâtel et *Daniel*, Conseiller d'Etat, maire de Boudevilliers. — Ce titre s'est éteint en 1843 en la personne de Rosalie de Chambrier, mariée à David de Saussure Baron de Bercher.

Charles-Henry Le Chambrier, conseiller de légation prussien, reçut du roi Frédéric II, par diplôme du 8 juillet 1751 entériné le 8 novembre de la même année, le titre de *Baron* ainsi que l'usage des armes augmentées. Son titre s'est éteint en 1835 avec Charles-Henry son fils, lieutenant dans le régiment des Gardes suisses du Stathouder.

Par diplôme royal du 25 avril 1787, complété par lettres du 8 octobre, le fief noble de Grand Jacques de Plançonne avec le domaine du Pré-Monsieur, au Val-de-Travers, furent réunis et érigés en « *Baronie de Chambrier* » en faveur de leurs possesseurs *Jean-Pierre de Chambrier*, seigneur d'Oleyres au pays de Vaud, chambellan du roi et son ministre à la cour de Sardaigne, *Jean-Pierre de Chambrier*, colonel au service des Etats généraux, capitaine dans le régiment des Gardes suisses du Stathouder, et *Charles-Henry Baron de Chambrier*, lieutenant dans le même régiment et de leurs descendants mâles.

Ce diplôme fut entériné le 14 janvier 1788, sous la réserve qu'il n'en pût être tiré

aucune conséquence contraire aux actes d'investiture qui avaient partagé le fief de Grand Jacques entre les possesseurs ci-dessus.

Enfin la succession éventuelle à la Baronie de Chambrier fut accordée par diplôme royal du 12 février 1789, entériné le 30 juillet aux mêmes clauses que dessus), à la branche du Baron Daniel de Chambrier, Conseiller d'Etat et maire de Boudevilliers et à celle de Frédéric de Chambrier.

La famille de Chambrier est représentée aujourd'hui par deux rameaux issus des deux fils du Baron Frédéric de Chambrier précité, Conseiller d'Etat et chambellan du roi : Frédéric-Alexandre, président du Conseil d'Etat, procureur général ✠ 1856 et Alexandre, Conseiller d'Etat, maire de Valangin ✠ 1861.

ARMES. 1. *Anciennes :* d'or à deux chevrons amincis, alésés, pattés, l'un renversé, entrelacés, de sable, surmontés en chef d'une croisette et traversés en fasce d'une devise alésée, du même. (Souvent la pointe de l'écu est meublée de trois monts ou coupeaux).

2. *Actuelles* (dès le cours du XVIIe siècle) : d'or à deux chevrons entrelacés, l'un renversé, de sable, à la fasce du même brochant sur le tout.

3. *Augmentées selon le diplôme de 1709* : écartelé, au 1er d'argent à la tête d'aigle de Prusse, arrachée, (de sable, becquée et couronnée d'une couronne royale d'or, langaée de gueules), au 2e de Chambrier actuel, au 3me de gueules semé de fleurs de lys d'or, à la bande du même brochant sur le tout (qui est de Châlons semé de France), au 4me d'azur fretté d'or de six pièces (qui est de Traves en Franche Comté).

4. *Pièce de concession suivant les diplômes de 1737 et de 1751 :* un écusson de Prusse en cœur sur le tout de l'écartelé.

N.-B. — Par simplification l'écusson de Prusse a été quelquefois placé non sur les armes écartelées mais sur le tout des armes simples de la famille).

CIMIERS. 1. *Ancien :* un héraut d'armes tenant de la dextre une masse d'or appuyée sur sa hanche, coiffé et vêtu d'or et de sable rayés en pal.

2. *Selon les diplômes de 1709, 1737 et 1751 :*

a) Sur le 1er casque un vol d'aigle éployé de sable, les côtes chargées d'un filet treflé d'or.

b) Sur le 2d casque un homme d'armes cuirassé à l'antique tenant de la dextre un sceptre d'or appuyé sur sa hanche.

D'après les diplômes de 1737 et 1751 les deux casques sont couronnés de couronnes à sept perles.

N.-B. — Le cimier ancien est actuellement seul en usage.

SUPPORTS : Deux lions effarés d'or, dentés et armés d'argent, langués de gueules, « la queue passée entre les jambes de derrière et rebroussant en haut. »

39. CHAUVIREY. — Noble maison de Franche-Comté établie dans le pays de Neuchâtel avec Léonhard de Chauvirey devenu en 1488 Seigneur de Colombier par son mariage avec la dernière héritière de la maison de ce nom et éteinte avec son fils Philibert de Chauvirey dont les filles, Rose et Isabelle, apportèrent Colombier dans la maison de Watteville.

Léonhard et Philibert de Chauvirey furent, de même que leurs prédécesseurs de la maison de Colombier, Lieutenants du Prince et gouverneurs du Comté.

ARMES : D'azur à la bande d'or accompagnée de sept billettes du même, quatre en chef et trois en pointe.

40. CHEVALIER. — Famille d'ancienne bourgeoisie de Neuchâtel. - Par lettres du 4 octobre 1681 entérinées le 19 du même mois, la duchesse de Nemours, agissant comme curatrice de son frère le duc de Longueville, anoblit les trois frères *Théodore Chevalier*, receveur de Valangin, *Jean-Jacques*, pasteur, et *Simon*, médecin de la princesse, Conseiller d'Etat et Châtelain de Thielle.

Le 23 avril 1694, la même princesse, devenue souveraine de Neuchâtel, accorda aux mêmes Théodore et Simon Chevalier (Jean-Jacques étant décédé sans postérité) des lettres de confirmation de noblesse qui furent entérinées le 3 juillet de la même année.

Par rescrit du 10 décembre 1710 le roi Frédéric Ier conféra à Simon Chevalier, ci-dessus, à Simon son fils, major de cavalerie et chevalier de la générosité et aux deux fils de Théodore Chevalier des armes écartelées avec supports et cimier.

Ce diplôme ne paraît pas avoir été présenté à l'entérinement.

En 1703 la duchesse de Nemours avait érigé en fief en faveur de Théodore Chevalier, Lieut.-Colonel, fils du receveur de Valangin, quelques biens qu'il possédait à Rochefort. — Son neveu, François, chevalier-garde du roi de Pologne et Lieut.-Colonel des milices de Neuchâtel, obtint du roi Frédéric-Guillaume Ier la survivance de ce fief sous le nom de *fief de Rochefort.* Il en prêta hommage en 1732. Ses descendants en prirent le nom de *Chevalier ou Le Chevalier de Rochefort.*

Le fief fut racheté en 1832 par le prince et un ordre de Cabinet du 5 mars 1833 autorisa la famille à conserver le nom de *Le Chevalier de Rochefort.*

Cette famille s'est éteinte il y a environ 20 ans. Elle était encore représentée en 1863 par deux membres âgés et sans enfants établis à Amsterdam.

ARMES : *Selon le diplôme de 1681 :* De sinople à trois F d'or. (Fideles fuerunt fratres).

Selon les lettres de 1710 : écartelé, aux 1 et 4, d'or à la bande de gueules chargée d'un chevron d'argent, accompagnée de deux têtes d'aigle de Prusse arrachées ; aux 2 et 3 de Chevalier, comme ci-dessus.

CIMIER : Un lévrier naissant d'argent au collier de sinople.

SUPPORTS : Deux lévriers des émaux du cimier.

DEVISE : « Principi ».

41. CHOLEX. — Ancienne famille noble, bourgeoise de Genève dès 1290, qui apparaît à Neuchâtel à la fin du XIVe siècle. François de Cholex acquit le fief de Grand Jacques de Vautravers en 1588.

Famille éteinte en la personne de *Michière de Cholex*, femme de Pierre Mestral Seigneur de Cottens, qui vendit le fief à Claude Baillod et à Jean Merveilleux en 1530 et 1537.

ARMES : De gueules au griffon d'or.

42. CHOUPARD. — *Jean-Louis Choupard*, pasteur de Neuchâtel et doyen de la vénérable classe fut en 1727 député par ce corps auprès du roi Frédéric-Guillaume Ier avec les pasteurs Wattel et Perrot. Ces trois ecclésiastiques furent anoblis à la date du 29 Juillet 1727 par un seul et même diplôme et créés chapelains de la cour et « nobles chevaliers ».

Diplôme entériné le 24 septembre 1727.

Jean-Louis Choupard n'a pas laissé de descendance.

ARMES : Parti, d'argent à une demi-aigle essorée de sable, armée et becquée d'or, languée de gueules, mouvante de la partition, et d'azur à une fleur de lys d'or, accompagnée de trois étoiles du même, deux en chef et une en pointe.

CIMIER : Un double vol de sable « déployé en dedans » (sic).

CLERC-DIT-GUY. — Voyez *Guy*.

43. CLERON. — Ancienne maison noble de Franche-Comté dont une branche vassale des comtes de Neuchâtel pour de petits fiefs qu'elle avait dans ce pays, y fut établie du XIVe au XVIe siècle. Ses membres siégèrent aux audiences pour le fief qui portait leur nom.

Cette famille disparaît de l'histoire de Neuchâtel dès la fin du XVIe siècle. Le fief fut réuni à la directe au commencement du siècle suivant.

ARMES : De gueules à la croix d'argent cantonnée de quatre croisettes fleuronnées, du même.

COFFRANE (*Favre* dit de *C.*). — Famille originaire du village de Coffrane dont elle prit le nom en vertu d'un acte de permission du 15 juin 1802. Le 9 août 1836 le Conseil d'Etat fut avisé par le ministère que le roi avait accordé des lettres de noblesse à *Alphonse Abram Henri de Coffrane*, capitaine au bataillon des Tirailleurs de la garde, à *Dame Wilhelmine-Louise-Henriette née Schultz veuve du Lieut.-Colonel de Coffrane, et à ses deux enfants Frédéric-Edouard et Emma-Adélaïde-Angélique de Coffrane.* — Ce diplôme n'a pas été présenté à l'entérinement. Cette famille existe encore à Dresde dans la descendance d'Alph. Abr. H. ci-dessus.

ARMES : D'azur au lion passant d'or accompagné en chef et en pointe d'une croisette du dernier, au chef du même chargé d'une aigle issante de sable.

45. COLOMBIER. — Ancienne maison qui apparaît historiquement au milieu du XIIIe siècle et qui possédait la Seigneurie du même nom avec droits de moyenne et basse juridiction. Elle donna trois gouverneurs à l'Etat au XVe siècle et s'éteignit dans la ligne masculine en 1488 avec Antoine de Colombier dont la fille apporta le château et la Seigneurie dans la maison de Chauvirey.

ARMES : De gueules à la croix d'argent supportant deux colombes du même.
CIMIER : Un col de cygne d'argent, crêté d'or.

46. CONSTABLE. — *Claude de Constable*, Seigneur de Gisans, d'une famille de Franche-Comté, fut lieutenant-général de Valangin après la réunion de cette baronie à la directe. Il siégea en cette qualité aux audiences de 1580. En 1598 la terre du Sorgereux fut érigée en fief en sa faveur. Il en prêta hommage lige en 1610. — Il ne paraît pas avoir laissé de descendance.

ARMES : D'or au chien rampant de sable accolé d'argent.
CIMIER : Une tête de chien du même.

47. CORMONDRÈCHE. — Famille d'ancienne noblesse dont plusieurs membres, titrés de chevaliers et de domzels, apparaissent comme ministériaux des Comtes de Neuchâtel dès le début du XIIIe siècle. Graduellement déchue de son ancien lustre cette maison paraît s'être éteinte obscurément à la fin du XVIe siècle.

ARMES : Un lion, émaux inconnus.
CIMIER : Un lion issant.

48. CORNAUT *(Cornaux)*. — Ancienne famille de ministériaux, originaire du village du même nom où elle apparaît au commmencement du XIIIe siècle pour disparaître avant la fin du siècle suivant.

ARMES : Inconnues.

49. COTTENS. — Très ancienne famille noble originaire du village du même nom au territoire de Fribourg, où elle possédait des biens de franc alleu au XIIe siècle. Dès le XIIIe siècle les nobles *de Cottens* eurent un établissement à Neuchâtel et y possédèrent une maison. Ils y remplirent diverses fonctions auprès des souverains du pays et s'y éteignirent au milieu du XVe siècle en la personne de *Matthieu de Cottens*, écuyer, maire de Neuchâlel.

ARMES : D'or au chien rampant de gueules accolé du champ.

50. COULON. — Famille issue de *Paul Coulon*, originaire du Rouergue, né en 1731, réfugié en Suisse pour cause de religion en 1754 et qui acquit la bourgeoisie de Neuchâtel en 1767.

Paul-Louis-Auguste Coulon, fils du précédent, né en 1777, ✠ 1855, fondateur de la Caisse d'Epargne et du Musée de Neuchâtel, reçut conjointement avec ses neveux *Paul-Alphonse*, *Charles-François*, *Henri-Louis* et *Albert*, fils de feu son frère Paul-Etienne Coulon, des lettres de noblesse du roi Frédéric-Guillaume IV, le 19 juin 1847.

L'envoi de ces lettres fut notifié au Conseil d'Etat par rescrit ministériel le 24 novembre 1847, mais la révolution du 1er mars 1848 survint avant l'entérinement du diplôme.

La famille de Coulon est représentée actuellement à Neuchâtel, par des membres des deux branches ci-dessus.

ARMES : D'or à deux fasces de gueules, au chef d'azur chargé d'un saint-esprit d'argent.

CIMIER : Un demi-vol de sable mouvant d'une couronne d'or.

51. COURTELARY (et Compagnet de Courtelary). — Ancienne famille de ministériaux et vassaux des Comtes de Neuchâtel au XIIIe siècle, bourgeoise de Neuchâtel au XIVe siècle. — En 1359, Imer de Courtelary, chevalier, bailli de Neuchâtel, présida la cour des pairs. — Divers membres de cette famille paraissent sous le nom de *Compagnet* et de *Alart*, puis au XVIe siècle on ne trouve plus que des *Haller de Courtelary* siégeant également aux audiences pour quelques fiefs et portant les mêmes armes, sans que l'on sache si c'était une greffe ou une branche de la même souche.

Ce nom disparaît dès la fin du XVIe siècle.

ARMES : De gueules à la bande d'argent chargée de trois feuilles de tilleul du premier.

CIMIER : *a)* Deux cornes de buffle d'argent portant chacune trois feuilles de gueules ; *ou* : *b)* une tête de chien chargée en collier des pièces de l'écu.

52. CRESSIER. — Ancienne famille issue probablement d'hommes royés et déjà établie au village du même nom au début du XIIIe siècle. — En 1307 les fils de Jacques de Cressier, domzel prêtent hommage pour les terres de leur père. — La noblesse de cette famille paraît être tombée en oubli ou en déchéance au siècle suivant, si bien que *Jean de Cressier*, homme d'armes de Rodolphe de Hochberg, fut, par lettres de 1465, *anobli* par le duc Jean de Bourbon. — Jean de Cresssier mourut sans enfants.

On rattache à la même famille *Balthasard de Cressier*, valet de chambre du roi

de France, colonel aux gardes suisses, qui fut également assisté par lettres royales du 2 mars [illegible]. — Famille éteinte au XVIIe siècle.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Ex-libris Erhard-de Clery

par [illegible]

[illegible]

Nous reproduisons un ex-libris qui compte à juste titre parmi les plus beaux spécimens que nous ayons en Suisse de ces petites planches destinées à affirmer la propriété d'un livre. Bien que notre cliché, nécessairement plus dur, ne rende pas complètement justice à l'original qui se distingue par une grande douceur de tons, on pourra cependant apprécier les qualités de cette gravure savante et l'élégance du dessin. Les lambrequins et les casques sont traités avec habileté, et le tout produirait dans sa sobriété une impression des plus harmonieuses si malheureusement l'effet n'était quelque peu gâté par la rose du premier écusson qui, sans doute par inadvertance, a été dessinée en perspective. Le graveur est inconnu. Les armes sont celles de deux familles fribourgeoises *Erhard* d'azur à une fasce exhaussée, échiquetée de gueules et d'argent et accompagnée en pointe de trois fleurs de lys d'or surmontées d'une rose d'argent et *de Clery* taillé d'argent et de gueules, sur le premier un sanglier issant de sable. Il s'agit de l'alliance d'Ulrich Erhard, conseiller de Fribourg, fils d'André et d'Elisabeth de Clery, fille de noble Louis de Clery et veuve de Guillaume Tugginer, colonel et conseiller de Soleure.

A en juger d'après le style, nous avons lieu de croire que cet ex-libris a été fait pour les époux au moment de leur mariage, peut-être même le cuivre figurait-il parmi leurs cadeaux de noce. Nous sommes d'autant plus porté à cette supposition que la sentence inscrite en tête : « Geduld bringt Überwindung » est un de ces mots que l'on donne volontiers à méditer à un jeune couple à son entrée dans la vie conjugale. Si nos suppositions sont exactes, cette planche serait de 1522, date du mariage des conjoints. Les ex-libris du XVIe siècle ne sont pas communs dans notre pays, ce qui ajoute encore de l'intérêt à celui qui fait l'objet de cette notice.

Gedult Bringt Vberwindung.

Ex-libris Erhard-de Cléry.

Das älteste Siegel von Neuenstadt.[1]

Die Stadt Neuenstadt führt seit dem Jahre 1338 ein eigenes Siegel. Dieses hängt zum ersten Mal an einer Urkunde vom 14. November 1338 (Fontes Rerum Bernensium Bd. 6, S. 445). Noch am 14. Juli 1336 siegelte die Stadt nicht selbst (ibid. S. 301). Das Recht, ein Siegel zu führen, erlangte Neuenstadt wohl durch das ihm vom Bischof von Basel am 6. Juli 1338 erteilte Privileg, nach Stadtrecht einen Wochenmarkt abzuhalten. Das älteste Siegel von Neuenstadt ist abgebildet z. B. in den Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft von Zürich, Bd. IX, I. Abtheilung, und war im Gebrauch bis zu Ende des 15. Jahrhunderts.

Ein eigenes Panner aber hatte Neuenstadt bis 1368 nicht; denn bis dahin gehörte die Stadt unter das Panner von Biel, wie denn auch der Meier von Biel laut einer in Trouillat, monuments de l'histoire de l'ancien Evêché de Bâle, Bd. IV, S. 60 fehlenden Bestimmung des Privilegs vom 14. Januar 1353 alljährlich zwischen Hilarientag und Fastnacht das placitum generale oder lantgericht bei Neuenstadt zu präsidieren hatte, welches Vorrecht Biel ebenfalls 1368 genommen wurde. *H. T.*

[1]) Vergl. Arch. hérald. 1897, p. 45 ff.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Dons reçus. — *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, deuxième série, tome 6e et 7e, Genève 1897.

Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie, tome IX, 1896-1897, Neuchâtel 1897.

Jahrbuch. der K. K. Heraldischen Gesellchaft « ADLER », Wien 1897.

Revue Suisse de Numismatique, Tome VII.

De Mlle A. Schinz, à Zurich, une collection de plus de 3000 sceaux, comprenant des sceaux originaux des XIVe, XVe et XVIe siècles.

Nos meilleurs remerciements aux généreux donateurs.

Nouveaux Membres:

Mlle Fanny VON ESCHER, Zinnengasse, 1, Zurich.

MM. Robert DE BOYVE, lieutenant au 4e chasseurs à cheval, Epinal (Vosges).
Alfred NÆF, Fraumünsterstrasse, 7, Zurich.
Adrien S. VEYRASSET, avocat, Montreux.
Wilh. TOBLER-MEYER, Rämistrasse, Zurich.
HEGNER-VON JUVALTA, Stadthausquai, 7, Zurich.
August MÜTZENBERG-HÆFELI, Spiez.
Edouard CHENEVIÈRE, 12, rue Petitot, Genève.
Raymond MARTHE, Avenue de la Gare, Neuchâtel.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Die Siegel der luzernerischen Landschaft v. Th. v. Liebenau	1—53
Nobiliaire du pays de Neuchâtel	12—107—138
Das Künstlerwappen in der Schweiz, von Jos. Zemp	17—65
Quatre Ex-libris de Martin Martini, par Jean Grellet	20
Die Siegel des Kanzleramtes in Chur, v. F. Jecklin	24
Armes de Guillaume de la Baume, par M. de Diesbach	28
Betrachtungen über die Heraldik in der Architectur, v. Paul Ganz	30
A propos des Armoiries d'Avenches, par J. Mayor	37—86
Glasgemälde von Einigen, von W. F. von Mülinen	39
Familles de Montbovon, contributions à l'Armorial fribourgeois	41
Eine Weihinschrift mit Wappen von 1480, v. E. A. Stückelberg	42
Bannière et sceau de Neuveville, par Fréd. Imer, et H. T.	45—145
Der Adelsbrief der Familie Zwinger in Basel, v. C. R. Paravicini	49
Ein Wappenbuch der Herrenstube zu Winterthur, v. Paul Ganz	62
Les plus anciennes armoiries françaises, par L. Bouly de Lesdain	69—94
Zum Glasgemälde Junker vom Stein, v. L. Gerster, et H. T.	79—116
Ein Holbeinsches Pannergemälde zu Glarus, v. E. A. Stückelberg	80
Wappenreliefs aus Lommis, v. Paul Ganz	81
Standeserhöhungen und Wappenveränderungen, v. W. F. v. Mülinen	83
Der Adelsbrief der Luchs-Escher, v. Paul Ganz	89
Aus dem Stammbuch eines alten Zürchers, v. H. Schulthess	103
Die Wappen der Familie Zurlauben von Zug, v. G. v. Vivis	111
Ueber Wappenbriefe, v. C. E. R.	115
Assemblée générale à Zürich	117
Die heraldische Ausstellung in Zürich, v. Paul Ganz	119
Les armes de la Ville de Neuchâtel, par Jean Grellet	125
Heraldische Analekten, v. E. A. Stückelberg	135
Ex-libris Erhard-de Cléry, par Jean Grellet	144
Nouvelles diverses — Neue Funde	87—88—115
Chronique de la Société suisse d'héraldique	44—86—116—145
Nécrologie	44—88

TABLE DES PLANCHES

		Pages
Siegel der Landschaft Luzern	Taf. I page 1, Taf. II	53
Ex-libris de Diesbach		20
Siegel des Kanzleramtes Chur		24
Glasgemälde von Einigen, 2 Tafeln		39
Familles de Montbovon.		41
Cabinetscheibe des Junker vom Stein		79
Wappenreliefs aus Lommis		81
Der Adelsbrief der Luchs-Escher		91
Die Wappen der Familie Zurlauben		111
Scheibenriss von Stimmer		119
Armes de la Ville de Neuchâtel		125
Ex-libris Erhard-de Cléry		144

ARCHIVES HÉRALDIQUES
SUISSES

Schweizerisches Archiv
für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1898

ZURICH
IMPRIMERIE F. SCHULTHESS
1898

Glasgemälde aus Königsfelden. Archives Heraldiques Suisses 1898. II.

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizerisches Archiv für Heraldik.

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Paraissant trimestriellement

1898 — ANNÉE Jahrgang XII — No. 1.

Abonnements / Abonnementspreis } Fr. 5. 25 pour la Suisse / für die Schweiz — Fr. 6. — pour l'Etranger. / fürs Ausland.

Für die Redaktion des Archives bestimmte Briefe beliebe man zu adressiren an Herrn Dr. **Paul Ganz**, Bahnhofstrasse 40, **Zürich I.**

Abonnements und Korrekturen an die Verlagsbuchhandlung **F. Schulthess, Zürich.**

Sommaire / Inhalt } Heraldisches aus dem Grossmünster in Zürich, von J. R. Rahn. — Die heraldische Ausstellung in Zürich, von Paul Ganz. — Die Wappen der noch lebenden «Geschlechter» Luzerns, von Georg v. Vivis. — Nobiliaire du pays de Neuchâtel. — Die Heraldik in den Glasgemälden von Königsfelden, von R. A. Nüscheler. — Die Konventsiegel der Abtei St. Gallen, von F. Gull. — Ein Ex-libris des Chronisten Gerold Edlibach, von R. Ulrich. — Heraldische Analekten, von E. A. Stückelberg. — Christian Bühler, von W. F. v. Mülinen. — Rectifications à faire à l'Armorial historiques des villes suisses par M. A. Gautier, 1895, de Louis Philippe. — Chronique de la Société Suisse d'Héraldique. — Nécrologie.

Heraldisches aus dem Grossmünster in Zürich.

Von **J. R. Rahn.**

Fig. 2

Im Zusammenhange mit den Wiederherstellungsarbeiten, die während des letzten Sommers vorgenommen worden sind, fand die Entfernung der Tünche statt, die seit den Sechszigerjahren des XVIII. Jahrhunderts das Innere des Grossmünsters entstellt hatte und hiebei traten mehrere Wappen zu Tage, die im XV. und zu Anfang des XVI. Jahrhunderts an die Pfeiler und Wanddienste des Schiffes und der Emporen gemalt worden sind[1]. Vorwiegend Schilde, seltener Vollwappen, nehmen sie nicht viel mehr als Quadergrösse ein. Bald heben sie sich von dem nackten Steingrunde, bisweilen von einer einfärbigen Fläche ab, die von schwarzen, meist sehr nachlässig geführten Strichen umrahmt wird. Ihre Bestimmung ist unbekannt. Etliche mochten die

[1] Vgl. die Notiz von E. A. Stückelberg im Jahrgang 1897, No. 3, S. 115 dieser Zeitschrift.

Stelle von Familiengräbern, vielleicht auch von Altären oder Votivtafeln, andere die Kirchenplätze ihrer Inhaber bezeichnen.

Die ältesten mögen die in der südlichen Empore sein. Am Westschenkel der zweiten Archivolte ist das kleine Wappen des Grossmünsters, ein weisses Kreuz in Schwarz zwischen denen der Thebäer[1], zwei roten Schilden mit durchgehendem weissem Kreuz gemalt. Fig. 3.

Als ein Muster kraftvoller Heraldik im Stile des XV. Jahrhunderts erscheint in der gleichen Galerie an der Schifffronte der dritten Archivolte vom Turmpfeiler ab das Wappen der Stüssi, Fig. 1 u. 2. Ob das des 1443 auf der

Fig. 1

Sihlbrücke gefallenen Bürgermeisters Rudolf bleibt dahingestellt. Von olivengrünem Grunde hebt es sich jetzt noch, trotz starker Zerstörung, in leuchtender Frische ab. An der gleichen Arkade, westliche Vorlage des Ostpfeilers, ein kleiner Spitzschild, der auf gelbem Felde ein hockendes Eichhorn(?) (Hadloub?, Trüber?) weist.

(Fortsetzung folgt.)

---

[1] Mit Rücksicht auf die zürcherischen Patrone SS. Felix, Regula und Exuperantius, welche der Legende zufolge Gefährten des hl. Mauritius gewesen waren.

Die heraldische Ausstellung in Zürich.

Von Paul Ganz.

(Fortsetzung).

Ein eingehendes Studium der Scheibenrisse zeigt erst recht, wie flott und unabhängig sich die edle Wappenkunst in unserem Lande entwickelt hatte und wie volkstümlich sie besonders im XVI. und XVII. Jahrhundert geworden war. Die ganze Bevölkerung nimmt daran teil, und neben dem Ritter, dem Stadt-Junker und dem reichen Kaufmanne, erscheinen der ehrsame Handwerker und der einfache Bauer als Besteller. Dieser Beteiligung ist auch die grosse Zahl guter Meister zu verdanken, welche sich an Originalität der Komposition und flotter Zeichnung fast gleichkommen. Stellen wir dieser volkstümlichen Heraldik die höfische entgegen, die durch 38 Adels- und Wappenbriefe vertreten war. Diese Gnadenakte fremder Fürsten enthalten die genaue Beschreibung des verliehenen Wappens und in der Mitte ausgespart, ein weisses Viereck, in dem der Beschenkte das Wappen auf seine Kosten hineinmalen lassen konnte. Dies ist oft erst nach langen Jahren geschehen, wie z. B. in dem ältesten ausgestellten Briefe für Götz Escher 1433[1]. Ein hübsches gotisches Wappen zeigt der Brief für Hans Rollenbutz vom Jahre 1437 und in Kopie derjenige für Heinrich Roist von 1471. Von kaiserlichen Diplomen des XV. Jahrhunderts sind noch zu nennen: von Friedrich III. für Hans und Ulrich Grebel 1471, von Maximilian I. für den Ratsherrn Felix Keller 1487 und für Peter Pirchinger 1499. Zwei kleinere Wappenbriefe von 1492 für Gebhard Hegner, Schultheiss zu Winterthur und Johannes Manz[2] von Zürich, sind von dem Comes palatinus, dem Dekan Albrecht v. Bonstetten zu Einsiedeln ausgestellt. Als Prachtstücke nenne ich die Wappenbriefe für zürcherische Bürgermeister, so 1501 von Kaiser Max I. an Mathias Wyss, 1545 von Ferdinand I. an Hans Rudolf Lavater und 1564 von Max II. an Bernhard von Cham. Sie zeichnen sich, wie die spätern Diplome (z. B. von Rudolf II. an Peter Perini 1600 und Mathias II. an Joachim Reutlinger) durch besondere Grösse und reiche Vergoldung der Buchstaben aus. Als Wappenverleihung an einen Gelehrten erwähne ich den Brief Ferdinands I. von 1564 für den Naturforscher Dr. Konrad Gessner. Von andern deutschen Fürsten waren ausgestellt: Zwei Briefe des Pfalzgrafen Friedrich zu Rhein für Heinrich und Kaspar Thomann, mit prachtvoller Wappenmalerei in reichstem Renaissancegehäuse. Die Initialen I. A., mit denen das eine bezeichnet ist, lassen auf den Zürcher Maler Jost Ammann schliessen. Ferner ein Brief des Erzherzogs Max zu Innsbruck (1609) für den Malefizrichter im Tafas und Prättigau Christian Gadner.

Der Bestätigungsbrief der Gesandten der 8 alten Orte für die Zollikofer von Altenklingen, aus dem Jahre 1612 ist wohl das einzige Dokument unserer Vorfahren, das eine Wappenverleihung enthält.

---

[1] Vgl. A. H. 1897 p. 91.

[2] Er verlieh noch zwei Wappen, an Gerold Edlibach und an die Wirz von Uerikon.

Die französischen Diplome, kleiner und weniger luxurios gehalten, waren in folgenden Exemplaren ausgestellt: Brief von Henry III. an Johannes Waser, Landammann und Pannerherr zu Unterwalden 1576, von Louis XIII. an Johannes Guler von Wineck 1618, und von Louis XIV. an den Obersten Hs. Heinrich Lochmann 1654. Ähnliche Ausstattung zeigt der Wappenbrief des Dogen Nikolaus de Ponte von Venedig an Ulrich von Matt zu Stans vom Jahre 1583, dessen heraldischer Schmuck in 3 kleinen Wappenschildchen besteht. Die spätern Diplome haben Buchform und sind gewöhnlich mit rotem Samt überzogen, so der Brief des Fürsten Karl von Dietrichstein an seine Gemeinde Tarasp 1773 und das Pfalzgrafendiplom des Reichsverwesers Karl Theodor für den Chorherrn Dr. Johann Heinrich Rahn 1792.

Die heraldische Malerei beschränkt sich in diesen Wappen- und Adelsbriefen gewöhnlich auf das verliehene Wappen, das, dem Raume entsprechend, in viereckiger Umrahmung erscheint. Der Grund ist farbig oder vergoldet, das Wappen selbst in feinster Miniaturmalerei ausgeführt, oft ein Meisterwerk der feinen Heroldskunst.

Dieselbe technische Virtuosität und Feinheit der Zeichnung finden wir in den sog. Stammbüchlein. Zu Ende des XVI. Jahrhunderts scheint die Sitte in der eleganten Herrenwelt aufgekommen zu sein, den Kreis der Verwandten, Freunde und Bekannten in ein kleines Bändchen zu bannen, indem sich dieselben durch Schrift und Wappen darin verewigten. Ein solches Büchlein begleitete den Besitzer auf seinen Reisen, auf die Universitäten, in Hof- und Kriegsdienste und öffnete sich jedem, den sein Herr ins Herz schloss oder der ihm wohl gesinnt war. Dass dabei manch freier, fröhlicher Geselle hineinschrieb, das zeigen einzelne Bilder aufs deutlichste und die vielen Sprüchlein auf Wein, Weib und Sport. So interessant die Sprüche und Sentenzen in lateinischer, griechischer, hebräischer, französischer und deutscher Sprache sind, so fallen sie hier ausser Betracht. Die Wappen sind von feinster Ausführung, elegant mit Gold- und Silberstrichen verschönert und in den zartesten Farben gemalt. Als Schildhalter erscheinen Ritter, galante Damen und Herren in prächtigen Kostümen, die Götter des Glückes und der Liebe. Zu den reichhaltigsten gehören das Stammbuch des Bartholomäus Knoll in Luzern, mit Einträgen aus seiner Studienzeit (1588—1591), des Junkers Martin Stockar von Schaffhausen (XVI. Jahrhundert), des Junkers Jost Meyer von Knonau (1590, † 1629) und des Junkers Hans Erhard Escher (1584, † 1660). Im Laufe der Jahrhunderte sind die Einträge von Wappen, wohl mangels an künstlerischen Kräften, selten und immer seltener geworden und haben nach der grossen Revolution ganz aufgehört. Heute bedient sich das schöne Geschlecht eines «Poesiealbums»; der alte Brauch des Stammbüchleins aber ist ausser Mode geraten und harrt der Wiedererstehung.

Unter den Stammbäumen waren besonders zürcherische Exemplare zu treffen. Der gewöhnliche und heraldisch schönste Typus ist derjenige in Form eines natürlichen Baumes, der in schöner Landschaft (den Stamm- oder Wohnsitz darstellend) wurzelt und sich mit schildbehangenen Ästen verzweigt. Als schönstes und zugleich grösstes Beispiel eines solchen nenne ich den Stammbaum der

Orelli, in künstlerisch gediegener Ausführung (Grösse: 4 m breit, 2½ m hoch). Die Landschaft zur Linken des Beschauers stellt Luggarus mit den Schlössern der Emigrierten dar, diejenige zur Rechten Zürich, die neue Heimat. Auf dem Stammbaum der Keller vom Steinbock sind bei jedem Mitgliede ausser dem angestammten Schild die Wappen der Ämter, die er bekleidete, aufgemalt. Der hölzerne Stammbaum der Ulrich ist mit Seitenflügeln versehen, die auf der Vorderseite die Schilde von Zürich und Bern tragen. Ein Meisterwerk in seiner Art zeigt uns der Stammbaum der Ziegler vom Pelikan, die Vereinigung von Ahnenbildern und Stammbaum. Er ist in Form eines Triptychons, dessen Flügel wiederum mit Flügeln versehen sind. Familienbilder auf Kupfer gemalt schmücken die vier Aussen- und die zwei Innenseiten der äussern Flügel, zum Teil in ganzer Figur, während das geöffnete Triptychon den Stammbaum darstellt. Als neue Stammbäume von heraldischem Werte nenne ich diejenigen der zur Gilgen von Luzern und der Ulrich von Zürich. Neben Ahnentafeln und einem Verwandtschaftsbaume der Familie Hirzel, lieferte eine reiche Sammlung von kleinen Bockschilden und Zunfttäfelchen heraldische Muster des XVIII. Jahrhunderts, bei denen gewöhnlich das landschaftliche und figürliche Moment auf Kosten des heraldischen betont ist.

Eine Reihe von Originalwappenbüchern, deren ältestes aus dem Jahre 1531 stammt, und die Sammelbände eines Zürcher Heraldikers aus der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts, des Junkers Wilpert Zoller d. j., boten zusammen mit verschiedenen Fahnenbüchern (z. B. dem Appenzellerschen von Joh. Kaspar Zellweger) und einer Kopie der Ritterbilder aus der Agneskapelle zu Königsfelden, mit Kopien des Heraut de Gelre (1340—1370), des Wappenbuches von Ulrich Haggenburg zu St. Gallen und eines solchen der Schultheissen von Luzern, im Stile des Konrad Grünenberg, eine äusserst reiche Übersicht über die verschiedenen Stilwandlungen der Heraldik.

Es braucht kaum erwähnt zu werden, dass die alte und neue heraldische Literatur fast vollständig aufgelegen hat, wie auch eine komplete Sammlung schweizerischer Wappenbücher.

Verlassen wir nun die alte Wappenkunst, die uns in ihrer unerschöpflichen Abwechlung und Originalität erfreut hat und wenden wir uns den Produkten des XIX. Jahrhunderts zu.

Ein Wappen der Meyer von Knonau, sauber und trocken, und ein Tableau mit den Schilden aller schweizerischer Heraldiker, in feinster Miniaturmalerei von J. Hartman in St. Gallen, stellten die Kunst der Vierzigerjahre dar.

Die neueste Zeit war durch eine Reihe von Künstlern vertreten, deren verschiedenartiges Schaffen beweist, dass die Heroldskunst noch nicht lebensstark genug ist und zu pedantisch am Alten hängt. Der modernsten Richtung, die sich erst noch die allgemeine Anerkennung erringen muss, gehört der Luzerner Maler Alois Balmer an. Er weiss die Vorzüge der alten Heraldik, kraftvolle Zeichnung und einfache Kompositon geschickt zu verwerten, ohne seiner Originalität Abbruch zu tun oder in blosse Nachahmung zu fallen. Eine originelle Scheibe mit dem Wappen Muralt weist als Architekturdetails chirur-

gische Instrumente auf, in Anspielung auf den Beruf des Besitzers. Eine kleine Wappenscheibe mit dem eigenen Wappen, zeigte den Stil der Standesscheiben im Schweiz. Landesmuseum, in denen der Künstler ein hervorragendes Werk monumentaler Heraldik geschaffen hat. Die sechs Ex-libris sind von tadelloser Ausführung, einfach und kräftig, moderner Kern in alter Hülle. Die Darstellungen stehen alle in Beziehung zum Besitzer des Ex-libris und vereinigen die Heraldik mit modernem Symbolismus. Auf dem einen hält ein urchiger Luzerner Krieger den Schild des Doktors Joseph Zemp, auf den übrigen erscheint in verschiedener Darstellung das Wappen der Familie Ganz und auf dem letzten der geflügelte Ochse des hl. Lucas, des Patrons aller Maler mit dem Balmerschen Schild.

Die Werke des Berner Heraldikers Christan Bühler, die in photographischer Reproduktion vorlagen, zeigen durchwegs eine gesunde, tüchtige Heraldik, ohne Anspruch auf Originalität, aber in ausgezeichneter und sorgfältiger Ausführung. Besonders die Helme zählen zum Besten und weisen auf eingehendes Studium alter Meister. Die Arbeiten umfassen Scheibenrisse, Wappentellerentwürfe, Bockschildchen, Titelblätter zu Stammbäumen und Familiengeschichten und Ex-libris. Mehrere derselben sind im Auslande mit Preisen ausgezeichnet worden. Der Schule Bühlers oder seiner Richtung gehören die beiden heraldischen Maler Emil Keller und R. Münger an, die leider ganz ungenügend vertreten waren.

Emil Gerster von Kappelen (Bern) zeigte in guten Kopien alter Scheibenrisse und in einigen, stark an alte Vorbilder anlehnenden Entwürfen, ein tüchtiges Zeichentalent und das Bestreben, stilvolles zu liefern. Nur in der überlebensgrossen, farbigen Figur eines bernischen Pannerträgers aus dem 16. Jahrhundert, gelangt er zu grosser dekorativer Wirkung. Die modellirten Schilde, nach Vorbildern von Siegeln, Backsteinen und nach dem Schilde von Seedorf, bilden einen ausgezeichneten Zimmerschmuck und dürfen, in etwas lebhafterer Bemalung, als Muster der Heraldik des XII. und XIII. Jahrhunderts empfohlen werden.

Zu den wenigen Glasmalern, welche das Wesen der Heraldik erfassen, gehört der Zürcher Richard Nüscheler. Im Auftrage der Komission zur Erhaltung schweizerischer Kunstdenkmäler, mit der Restauration der Chorfenster von Königsfelden beschäftigt, hatte er einzelne Pausen ausgestellt, die Zeugnis ablegen, mit welchem Fleisse und wissenschaftlicher Genauigkeit prozedirt wird. Eine Scheibe mit dem Wappen der Rosenmeyer, von guter Zeichnung, gelangte mangels genügender Abstimmung der Farben, nicht zur vollen Wirkung. Die übrigen Arbeiten verrieten ein lobenswertes Streben nach Originalität, so besonders der Stammbaum der Familie Rüsch, in dessen riesiger Baumkrone neben den vielen hundert Schilden allerlei Getier friedlich vegetirt.

Der Schule des Glasmalers Karl von Ägeri (1536–1562) ist Direktor Wäber-Lang beizuzählen, indem er sich vollständig in Form- und Denkweise des Vorbildes eingelebt und den Stil des Zürcher Meisters mit seinen Licht- und Schattenseiten übernommen hat. Zu der eleganten, reichen Form und den

HOFER & Cº ZÜRICH

lichten, etwas süsslichen Farben tritt besonders eine virtuose Beherrschung der alten Schriften. Die Malweise steht zwischen der Dekorations- und der Miniaturmalerei und gelangt in den beiden Dankadressen an Prof. Dr. Georg von Wyss und Dr. Paul Hirzel, mit Zuziehung krauser Ornamentik, zur Vollendung dieses Stiles. Ein hübsches Beispiel einer Bauernscheibe bot auch der Scheibenriss, den der Künstler nach Gottfried Kellers Beschreibung im «Grünen Heinrich» anfertigte.

Zum Schlusse seien noch zwei Meister im kopiren alter Kunstschätze genannt, Prof. J. Regl von der Kunstgewerbeschule in Zürich und Goldschmid J. Bosshard in Luzern. Von ersterem waren eine Schlusskassette der Decke von Arbon, die Superporte mit dem Wappen Zimmern von 1508 und eine Ledermappe mit Wappen Rahn ausgestellt, von letzterem verschiedene in Holz geschnitzte Wappen und eine überaus reiche Fülle von goldenen und silbernen Bechern, Schalen, Stempeln, Ringen aus zürcherischem Privatbesitz, welche alle das Cachet vergangener Jahrhunderte tragen und den Vorbildern an Feinheit der Ausführung gleichkommen.

Es wäre zu begrüssen, wenn Ausstellungen dieser Art von Zeit zu Zeit inszenirt würden, denn dass sie von wirklichem Einflusse auf die Besteller und die ausführenden Künstler sind, ist nun genügend zu Tage getreten.

Die Wappen der noch lebenden „Geschlechter" Luzerns.

Von Georg v. Vivis.

Pfyffer. Zu den genealogischen Notizen für die Entwicklung des Wappens der Familie Pfyffer benutzte ich die einzig richtige Darstellung ihrer Urgeschichte, wie sie Ph. Anton von Segesser in seinem «Ludwig Pfyffer und seine Zeit» bringt.

Die Familie «Pfyffer», die sich aus kleinen Anfängen durch Handel und Gewerbe, später durch fremden Kriegsdienst rasch emporarbeitete, zu mächtigem Einfluss gelangte und bestimmend in die Staatsverhältnisse der Stadt und Republik Luzern eingriff, ist eine vollständig luzernische. Zwar kommt im XV. Jahrhundert in Sursee noch eine Familie gleichen Namens vor. Diese führte aber ein durchaus verschiedenes Wappen, das ich der Vollständigkeit halber unter No. 26 nach folgenden Quellen gebe:

IV A 2 Hans Pfyffer, Chorherr zu Münster 1495, Kleinod und Farben nach dem «Wappenbuche des Hans Jost Tschupp des Rats vnd dieser Zeit Grossweibel der Statt Sursee 1665».

Unser Geschlecht führt ein Wappen, das mit ihrem ursprünglichen Gewerbe, dem des Müllers im Zusammenhange steht, nämlich ein «Mühleisen».

Eine der frühesten Darstellungen desselben findet sich auf der Deckelinnenseite eines Buches gemalt mit der Jahreszahl 1550, aber ohne Namen, wie ich es unter No. 1 gebe. Das Büchlein selbst ist eine kolorirte Fabelsammlung vom Jahre 1542, trägt Eintragungen von Namen verschiedener damals lebender Familienglieder, und wir finden darin noch zwei weitere Darstellungen desselben.

a) Bei der bekannten Fabel vom «Pferd und Esel» ist die Last des am Boden liegenden Esels mit einer Marke wie im Schilde von No. 2 bezeichnet. Dieselbe ist zwischen der ebenfalls mit Tinte gezeichneten Benennung des Sackes, der No. und dem 2 eingetragen.

b) Sämtliche in den Randverzierungen vorkommenden verschiedenfarbig bemalten Cartouchenschilder tragen die Zeichnung des Schildes unter No. 3.

Wir finden also hier eine interessante Entwicklung eines ursprünglichen Gewerkzeichens zu einer Wappenfigur.

Die Darstellung unter *a)* findet sich noch anderweitig in dem der Kantonsbibliothek in Lausanne gehörenden, aus Luzern stammenden II. Band des Wappenbuches des Aurelian zur Gilgen, mit Eintragungen von 1657 bis 1715. «Wappen der ältisten Geschlächter so theils vor theils nach der Sempacher Schlacht Bürger und sässhaft zu Luzern gesessen». Der erste Band ist noch in Luzern.

IV C Christof Pfyffer, Wendel der letzte. No. 2.

Der angeführte «Wendel» führt das ähnliche Wappen wie oben unter *b)* und zwar kenne ich folgende Darstellungen:

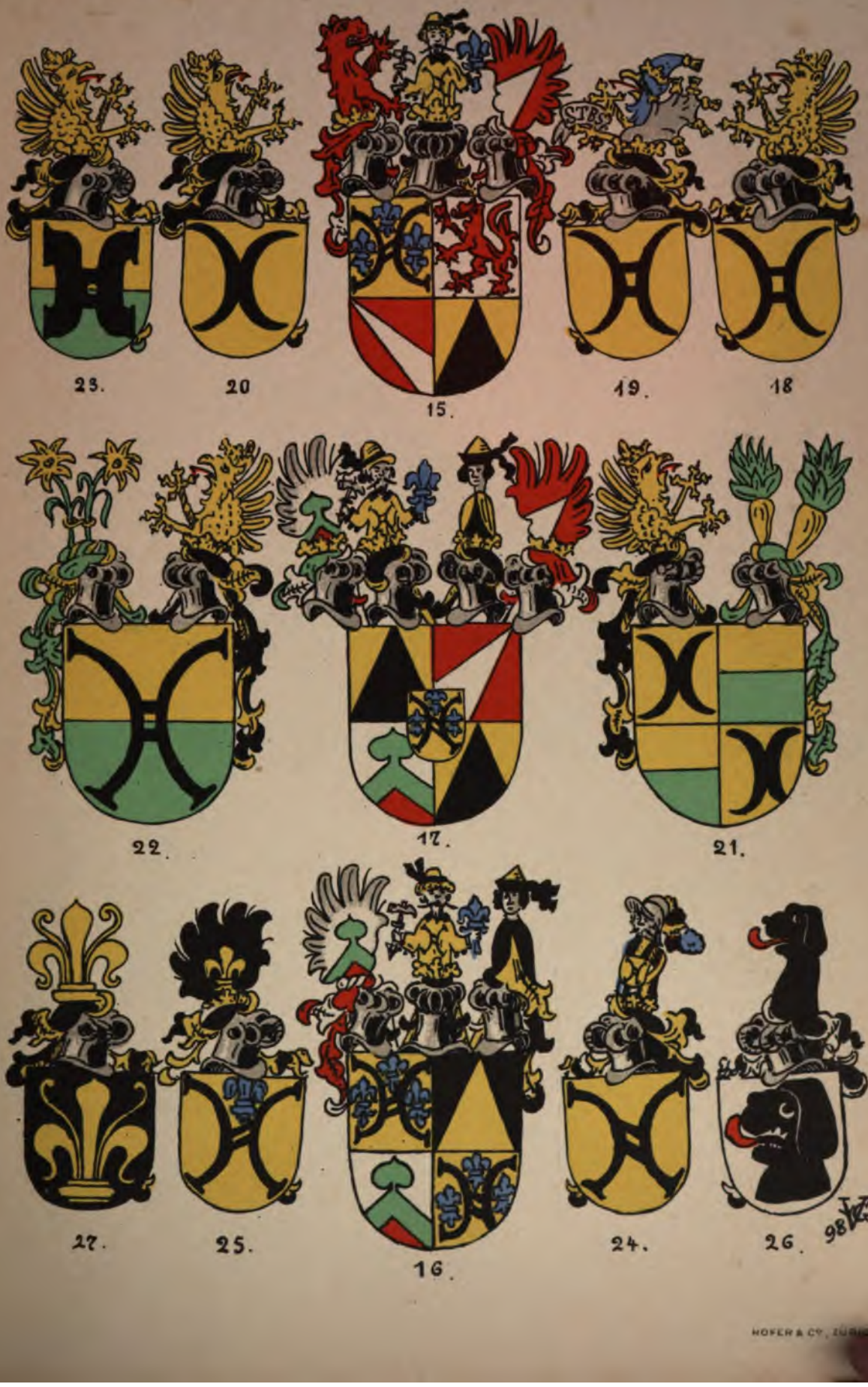
IV C Wendel Pfyffer 1577. — Martinus Martini «Eigentliche und kanntliche Abcuntrafachtur der loblichen Statt Lucern 1597». — IV C Wendel Pfyffer und der gleiche auf der Kleinratsscheibe von 1598. Ferner kommt das Wappen auch vor auf einer Allianzscheibe seiner Schwester IV A 2 Margaretha Pfyffer und Kunigunde von Meggen mit Albrecht Segesser 1579 No. 3.

Mit diesem Wendel Pfyffer stirbt die Linie auch 1616 aus.

Als eigentliches Stammwappen kann man aber ansehen ein Siegel IV A 2 Leodegar Pfyffer 1547 No. 4, ein undatirtes seines Sohnes Ludwig vor der Diplomverleihung IV C No. 4. Es wird dies auch von einer Linie in dieser Form weitergeführt und zwar sind mir folgende bekannt:

IV C Hans Pfyffer 1591 siegelt mit einem Stempel, das den gotischen Formen nach noch dasjenige seines Urgrossvaters Hans sein kann. Andere Darstellungen kommen wieder vor bei Martinus Martini 1597; Kleinratsscheibe 1598 für den gleichen Hans Pfyffer. Diese Linie behandle ich später mit den Brüdern Ludwig Pfyffers.

Nach der Familientradition sollen die Farben ursprünglich schwarz und rot gewesen sein. Ich bin vorläufig nicht dieser Ansicht und zwar aus folgenden Gründen: Vorerst sprechen schon die Farben des Deckelwappens in dem vorerwähnten Fabelbüchlein dagegen. Bei den darin gemalten Kartouchen kommen freilich auch rote vor, aber es gibt ebenfalls auch blaue und gelbe Schilde. Dagegen glaube ich vielmehr, dass hier eine Verwechslung mit dem Wappen einer andern Familie vorliegt.



HOFER & Cº. ZURICH

Es gab in Luzern eine Familie «Schwendimann», welche nach den Wappen auf den Bildern von der ehemaligen Hofbrücke herrührend ein schwarzes Mühleisen in rot überhöht von einem weissen Stern und im Schildfusse ein weisses Kreuz führte. Kleinod: Flug mit Wiederholung.

IV C Franz Josef Schwendimann 1770.

Ein älteres Siegel IV A 2. H. S. XVI zeigt ein Mühleisen von 3 (1 : 2) Sternen begleitet. Die Ähnlichkeit der beiden Wappen mag wohl hier diese Meinung begründet haben.

Von den Söhnen Hans Pfyffer des ältern haben bis jetzt Leodegar und Christof ihre zugehörigen Wappen, aber auch für die andern als Stammväter neuer, zwar sämmtlich ausgestorbenen Linien lassen sich spezielle Wappen nachweisen.

Beginnen wir mit Jost Pfyffer, dem ältern, Schultheissen zu Luzern. Er erhielt zu Fécamp im Juli 1563 durch König Karl IX. von Frankreich ein Adelsdiplom für sich und seine Nachkommen. No. 5. Darstellungen vor dem Adelsbriefe kommen ebenfalls vor und zeigen nur geringe Abweichungen. Das Mühleisen ist spitzauslaufend wie bei No. 18, sonst aber gleich wie im Diplom und das Kleinod ohne Lilie nur schwarz und gelb gepfählt.

IV C Jost Pfyffer 1561.

Dann Allianzwappen IV C mit seiner zweiten Frau Anna Cloos auf von Moser gemalten, jetzt in der historischen Sammlung im Rathause von Luzern sich befindenden Bildern.

Nach der Diplomverleihung IV C bei Martin Martini 1597; Kleinratsscheibe 1598 für Nicklaus Pfyffer, Ritter und Pannerherr. No. 5.

Tschupp vertauscht die Farben des Kleinods, was jedenfalls nur ein Irrtum oder eine Ungenauigkeit ist. Dieser Jost Pfyffer ist der Stammvater der sog. «Ringli-Pfyffer», dessen Descedenz 1718 erlosch.

Beat Pfyffer führt nach zur Gilgens Wappenbuch in Lausanne IV C No. 6.

Diese Angabe ist wohl richtig, weil seine Söhne Balthasar und Josef wirklich dieses Wappen führen.

IV C Balthasar Pfyffer nach Martin Martini 1597. Kleinratsscheibe 1598. No. 6.

IV A 2 Josef Pfyffer, Stadtschreiber zu Willisau 1582.

Zur Gilgen, Lausanne, spaltet den Mann des Kleinods von weiss und blau und bemerkt «wovon Balthasar der letzte». Er stirbt 1630. Die Lilien kommen bisweilen auch weiss vor.

Kaspar Pfyffer, Herr zu Mauensee, erhielt 1559 im Februar zu Marchenouvau einen Adelsbrief durch König Franz II. von Frankreich, No. 7. Es wird behauptet, dass dies das Wappen der aussterbenden Familie Rizze sei. Dies ist aber nicht ganz genau, wie man weiter unten sehen wird. Andere Darstellungen für den gleichen geben wieder IV C Martin Martini 1597. Kleinratsscheibe 1598, No. 7.

IV C Lieutenant Kaspar Pfyffer, Mitte XVII., Malerei im Kreuzgange zu Werthenstein. No. 7.

Tschupp gibt den Lilien noch Staubfäden. Er sah wahrscheinlich den Wappenbrief der Rizze vom 12. August 1488 Wien, von König Matthias von

Ungarn an Schultheiss Niklaus Rizze, welche Darstellung ich der Vollständigkeit halber unter No. 27 anführe. Als Herren von Mauensee wird auch ein geviertes Wappen No. 8 geführt.

Kaspar Pfyffer ist der Stammvater der sog. «schwarzen Pfyffer», oder «Ilgen-Pfyffer», auch «Pfyffer mit der grossen Lilie», genannt, welche 1703 mit dem Chorherrn von Münster, Johann Kaspar aussterben.

Wir kommen nun zu den jetzt noch lebenden Linien der Familie, welche alle von Ludwig Pfyffer abstammen. Derselbe erhielt 1566, 4. Mai zu Augsburg von Kaiser Maximilian II. einen Adelsbrief, No. 9. Nach Erwerb von Altishofen 1571 führte er nach dem Pfyfferischen Familienbuche und Wappenbuch zur Gilgen (Luzern) ein geviertes Wappen No. 10, und nach dem Erwerb von Wyher 1594 fügte er nach der gleichen Quelle noch ein Feld hinzu, No. 11. Von Ludwig selbst kennt man kein Siegel oder sonstige Darstellung mit diesen gevierten Wappen, er hatte es auch nicht nötig und es werden wohl kaum solche existert haben. Dagegen führten seine Nachkommen meistens das gevierte Wappen mit Altishofen No. 10 und selbst die Linie der Pfyffer von Heidegg vor dem Erwerb dieser Herrschaft ungefähr 1654. Es würde zu weit führen, wenn man alle Vorkommen der vorgenannten Form anführen wollte und ich begnüge mich mit den folgenden.

IV C Leodegar Pfyffer, Sohn Ludwigs, Martin Martini 1597, Kleinratsscheibe 1598, Stammvater der Pfyffer von Heidegg, No. 10.

IV C Christof Pfyffer, Sohn Ludwigs, ca. 1621, Allianzwappen mit dem seiner Frau, einer Maria Meienberg am Portal der Kirche zu Werthenstein. No. 10.

IV C Christof Pfyffer, Schultheis und Venner, Herr zu Altishofen. Malerei im Kreuzgange des Klosters Werthenstein, Mitte des XVII. Jahrunderts, No. 10. Das Kleinod von Altishofen ist ganz schwarz und hat statt des Hutes einen schwarz und gelben Wulst mit 5 abwechselnd schwarzen und gelben Federn besteckt.

IV C Stickerei, 1616, Allianz, Heinrich Pfyffer, Sohn Ludwigs und Elisabetha Püntiner. No. 10.

Wie schon oben bemerkt, erwarb Ludwig Pfyffer 1594 von der Familie Feer das «Schloss Wyher», zu welchem absolut keine Herrschaftsrechte gehörten, und seine Nachkommen nahmen für dieses Gut das Wappen der Breisgauischen Familie der «Weier» aus dem Geschlecht der «Sneweli» an. Es existirt gleichwohl für ihn eine Darstellung mit dieser Combination, indem seine beiden jüngsten Söhne, die Junker Christof Pfyffer und Hans Ludwig Pfyffer[1] als stark beteiligte an dem Bau des Klosters Werthenstein ungefähr 1621, das Allianzwappen ihres Vaters mit dem ihrer Mutter, einer Salome Bodmer, am Hauptportale der Kirche anbringen liessen. No. 11. Interessant dabei ist, dass das Kleinod des Ludwig Pfyffer statt des Mühleisens die Abzeichen

---

[1] Junker Johann Ludwig Pfyffer erwarb auch Mauensee und fügte dessen Schild seinem Wappen bei.

IV C Darstellung auf seinem Porträt. No. 27 (55).

des St. Michelsordens auf der Brust trägt. Ebenso ist das Mühleisen auf der Brust des Kleinodes von Hans Ludwig durch den Namen Jesu ersetzt.

Wie schon oben bemerkt, führten die Abstämmlinge Ludwigs gewöhnlich das gevierte Wappen mit Altishofen und wird das einfache Diplomwappen seltener dargestellt. Als Merkwürdigkeit kann man das Wappen IV C eines Heinrich Pfyffer auf einer Ratsscheibe von 1671 angeben, der im Schilde sogar 4 Lilien hat. Auffallenderweise ist bei den meisten Darstellungen der Hut des Kleinodes schwarz gemalt, statt gelb, wie im Diplom. Beim Schilde von Altishofen kommt ebenfalls öfter eine gelbe Spitze in schwarz vor statt umgekehrt. Man findet noch andere, unrichtige Farbenzusammenstellungen, die man aber nicht berücksichtigen kann, weil es zu weit führen würde.

Die Nachkommen des ältesten Sohnes Ludwigs, Leodegar erwarben 1654 durch Heirat und Kauf die Herrschaft Heidegg und nannten sich seither «Pfyffer von Heidegg» und zieren ihr Stammwappen mit dem dieser Herrschaft. Sie behielten sich dies vor, trotzdem sie ungefähr 1700 die Herrschaft an die Stadt Luzern verkauften. (Dachenhausen).

IV C Standeskalender von 1688 bis 1716, Johann Heinrich Franziskus Pfyffer von Heidegg, No. 12, und die Variante.

IV C Standeskalender 1759 bis 1798, Josef Franz Pfyffer von Heidegg, Nr. 13.

Diese letztere Form ist die noch jetzt gebräuchliche. Im letzten Jahrhundert begann man den Heideggerschild mit einem S-förmigen Damast zu versehen, der schliesslich als zum Wappen gehörig betrachtet und immer scheusslicher wurde. Doch ging man glücklicherweise in neuerer Zeit wieder von dieser eigentümlichen Regenwurmdekoration ab. Die Hörner des Heideggerkleinodes kommen bisweilen geviert in den Wappenfarben vor; wie No. 12.

Von den übrigen Söhnen Ludwigs ist Ludwig Pfyffer, verehelicht mit Elisabetha Sonnenberg, der Stammvater einer besondern Linie. Er ist Herr zu Wyher und führt nach dem Familienbuche, sein Sohn gleichen Namens nach Siegel, das Wappen No. 14.

IV C Ludwig Pfyffer, Herr zum Wyher des Rats der Stadt Luzern, Landvogt von Entlebuch 1638, No. 14.

Das Schloss Wyher kam aber bald darauf durch Heirat an einen andern Zweig der Familie, wie wir weiter unten sehen, und nannten sich daher die Nachkommen Ludwigs und der Elisabetha Sonnenberg ebenfalls «Pfyffer von Altishofen». Als hingegen Josef Sebastian Pfyffer 1759 von seiner Mutter M. Katharina Feer von Casteln Schloss und Herrschaft Buttisholz erbte, übernahm er die Verpflichtung, dass er, sowie der jeweilige Fideikommissinhaber von Buttisholz sich «Pfyffer-Feer von Buttisholz» zu schreiben und das Wappen der Familie Feer, den roten Löwen in weiss, in seinen Schild aufzunehmen habe. IV C Standeskalender von 1777 bis 1785, Jakob Pfyffer-Feer zu Buttisholz, Gardehauptmann zu Pesaro, No. 15.

Diese Bestimmung hat sich in der Familie erhalten und nennen sich die jüngern Geschwister einfach «Pfyffer von Altishofen».

Christof Pfyffer erwarb 1619 von seinem Bruder Leodegar die Herrschaft Altishofen und ist der Stammvater der speziellen Linie der «Pfyffer von Altishofen». Sein Wappen habe ich schon früher angeführt.

Die Manie des XVIII. Jahrhunderts, möglichst vielfeldrige Wappen zu führen, erfasste auch unsere Familie und zwar vermutlich, um sich von den übrigen Abstämmlingen Ludwig Pfyffers zu unterscheiden, welche mit Vorliebe das gevierte Wappen mit Altishofen führten. So erfanden die Fideikommissherren auf Altishofen kompliziertere Darstellungen.

IV C Standeskalender 1750 bis 1768, Johann Karl Christof Pfyffer, Herr zu Altishofen und Altbüron, No. 16, ebenso dessen Kleinsohn Cölestin Ignaz Pfyffer, Herr zu Altishofen und Altbüron, in den Standeskalendern von 1784 und 1785.

Dagegen vermehrte der Sohn Johann Karl Christof Pfyffers vorgenannt sein Wappen um noch ein Feld und wir finden:

IV C Standeskalender 1769 bis 1783, Karl Josef Xaver Pfyffer, Herr zu Altishofen und Altbüron, Twingherr zu Buttisholz, No 17.

Wir haben nun, so viel ich glaube den Irrgarten der Wappen der Nachkommen des «Schweizerkönigs» durchquert und es bleiben uns nur noch übrig die Wappen seiner Brüder zu behandeln. Beginnen wir mit demjenigen Zweig, der sich bis in dieses Jahrhundert fortgesetzt hat.

Ludwigs Bruder, Jost Pfyffer der jüngere, erhielt im März 1577 zu Blois von König Heinrich III. von Frankreich für sich und seine Nachkommen einen Adelsbrief mit einem etwas veränderten Mühleisen, No. 18, wie er es möglicherweise schon vor der Verleihung zum Unterschiede von seinem Bruder geführt haben mag.

Mit diesem Wappen gehen nun eigentümliche Verbesserungen vor. Schon auf dem Plane von Martin Martini 1598.

IV C Jost Pfyffer, Schultheiss. Es ist dies der gleiche, der geadelt wurde. Der Greif erhält ein leeres Schriftband in die Klauen, und auf Siegeln des gleichen vom Jahre 1597 und 1598 werden die Schwungfedern des Greifen mit «Quasten» besteckt. Dies war aber noch zu wenig schön, denn wir finden IV C im Standeskalender von 1650 Jost Pfyffer, No. 19.

Im Wappenbuche von Tschupp ist der Greif mit der «Kronenzipfelmütze» gelb mit schwarzen Flügeln, wie bei No. 18. Der Greif mit den Fledermausflügeln, Nr. 19, kommt übrigens in allen möglichen Farbenzusammenstellungen, möglichst bunt, mit, ohne und leerem Schriftbande vor.

In dieser Zeit (XVII. Jahrh.) scheint man auch gefunden zu haben, dass das «Mühleisenwappen» nicht vornehm genug sei und nicht gerade an die Kreuzzüge erinnere. Dem war aber leicht abzuhelfen, indem man das Diplom radirte, doch immerhin nur so, dass man die ursprüngliche Form des Mühleisens beim Durchsehen gegen das Licht noch ganz gut bemerkt, frisch mit Gold belegte und zwei mit den Rücken aneinandergelehnte Halbmonde hineinmalte wie No. 20. So führt es IV C Jost Leonz Pfyffer in den Standeskalendern von 1699 an.

Unterdessen war auch durch Heirat des Hauptmanns Jost Pfyffer mit Barbara Pfyffer von Altishofen (Wyher), um die Mitte des XVII. Jahrhunderts, das

Schloss Wyher an diesen Familienzweig gekommen und man wollte ebenfalls ein geviertes Wappen führen.

IV C Teller mit Zinnmarke von 1645, No. 21. (Das Pfyfferwappen hat noch die Mühleisenform).

IV C Marschall Franz Pfyffer von Wyher, Ratsscheibe 1671, No. 21. (Pfyfferwappen mit den zwei Halbmonden), überhaupt in den Standeskalendern von 1685 bis 1752.

Nun kommen wir zu einer Persönlichkeit, die sich offenbar viel mit der Heraldik seines Wappens beschäftigte, obschon nicht alles gerade mustergültig ist, was sie erfand. Es ist dies Marschall Franz Ludwig Pfyffer zum Wyher. Dieser führte IV C Standeskalender von 1753 bis 1767, No. 21, änderte dagegen die beiden «Rüben», welche die Pfyffer an Stelle der «Weierischen Federbecher» gesetzt hatten in «Sonnenblumen» um, wie bei No. 22. Nun aber wird geändert IV C Standeskalender von 1768 bis 1777, No. 22 und IV C Standeskalender von 1778 bis 1798, No. 23.

Ob er vielleicht noch eine weitere Verschlimmbesserung in Aussicht hatte, wissen wir nicht, da von 1798 an begreiflicherweise keine solche Standeskalender mehr erschienen und er selbst im Jahre 1802 starb. Dieser Zweig erlosch 1845 mit Oberst Ludwig Pfyffer von Wyher.

Ein anderer Bruder Ludwig Pfyffers war der Oberst Rudolf Pfyffer. Er scheint ebenfalls ein Adelsdiplom bekommen zu haben, doch kenne ich keine Angaben hierüber. Dagegen besitzt das historische Museum in Aarau eine Scheibe, aus dem Kloster Muri stammend, mit seinem Wappen und denen seiner 5 Frauen, sowie mit den Emblemen des Ritterordens vom heiligen Grabe und des St. Katharinenordens.

IV C Obrister Christof Rudolf Pfyffer, Ritter, Pannerhauptmann Der Statt Lucern Fürstlicher Durchleucht von Luthringen Guardi Oberster der Eidgenossen im ..... 1616, No. 24[1].

Bei seinem Nachkommen bleibt das Wappen in der Linie seines Kleinsohnes Rudolf, No. 24, während Bruder Balthasar wieder das ursprüngliche dessen Wappen No. 4 annimmt. Ratsscheibe von 1671. Balthasar Pfyffer des innern Rats. Beide Linien sterben ungefähr in der Mitte des XVIII. Jahrhunderts aus.

Nun bleibt noch der letzte Bruder Ludwigs, Johann. Dieser führt, wie schon früher angeführt, No. 4, ebenso sein gleichnamiger Sohn. Hingegen der Sohn dieses letztern, Leodegar, nimmt den Schild der Linie des Beat Pfyffer und das Kleinod der schwarzen Pfyffer an.

IV C Ratsscheibe von 1665, Leodegar Pfyffer, No. 25.

Dessen einziger Sohn Joh. Burckhard Pfyffer, Chorherr zu Münster, erlaubt sich nochmals zu ändern, in dem er nach einem Ex-libris, den Flug gelb macht und mit einer blauen Lilie belegt.

Diese Linie erlischt mit dem vorgenannten Chorherrn 1688.

[1] Gütige Mitteilung von Herrn Prof. Dr. S. Hunziker in Aarau.

Endlich habe ich noch ein Pfyfferwappen zu erwähnen, das im Wappenbuche «zur Gilgen» in Lausanne ohne nähere Angaben sich befindet.

Schwarzes Mühleisen, überhöht von mit den Hörnern aufwärtsgekehrtem, liegendem Halbmond, in gelb. Kleinod, schwarzes Mühleisen zwischen offenem gelbem und schwarzem Fluge.

Die öfters zitirten Ratsscheiben von 1598; 1665 und 1671 befinden sich in der «historischen Sammlung» im Rathause zu Luzern. Die Sammlung der Standeskalender im luzernischen Staatsarchiv.

Eine Vergleichung meiner Untersuchung mit den Angaben Ph. Ant. von Segesser über die verschiedenen Wappenführungen zeigt, dass ich nicht überall mit ihm übereinstimme, was auch leicht erklärlich ist, da dies für ihn eine Nebensache war, die in einigen Anmerkungen zur Urgenealogie der Pfyffer abgemacht wurde. Zudem ist der Wirrwarr der verschiedenen Wappenführungen während dem XVI. und XVII. Jahrhundert ein ausserordentlicher, so dass man sich nur mit Mühe zurechtfinden kann. (Fortsetzung folgt.)

Nobiliaire du pays de Neuchâtel.

(Suite)

53. DAPIFER. — Antique race de ministériaux de la maison de Neuchâtel qui paraît avoir tenu, comme son nom l'indique, l'emploi héréditaire de Sénéchal. Mentionnée fréquemment dans les actes du XIIe siècle, cette famille disparaît dès le siècle suivant.

ARMES: De ..... au fer de lance posé en pal.

54. DARDEL. — Vieille famille originaire de Genève, venue dans le pays de Neuchâtel vers l'an 1300, entrée dans la bourgeoisie de Neuchâtel avant 1580.

Georges Alexandre Dardel, ancien capitaine au service britannique, fut, a l'occasion de son mariage avec la Ctesse Hedwige Sophie Charlotte Amélie Levenhaupt, anobli en 1810 par le Roi de Suède Charles XIII et prit siège en 1812 dans les Etats de la noblesse suédoise.

Sur le placet qu'il présenta au Conseil d'Etat le 24 Octobre 1814 aux fins de faire reconnaître son titre, il reçut du Roi Frédéric Guillaume III le 20 Juin 1816 des lettres de noblesse prussienne lesquelles furent entérinées le 19 Janvier 1818.

Descendance établie à Neuchâtel, en Suède et en Autriche.

ARMES: D'azur à trois et deux demi lozanges d'or rangés en fasce, surmontés de deux hallebardes d'argent posées en sautoir, accompagnés en pointe d'un croissant du même.

CIMIER: Un lion issant d'or.

55. DIESBACH. - Cette maison bernoise apparaît dans l'histoire de Neuchâtel en 1512 avec *Louis de Diesbach*, premier bailli du comté pendant l'occupation par les cantons.

Par le mariage de *Roch de Diesbach*, son petit-fils avec Françoise, fille de Georges de Rive et d'Isabelle de Vaumarcus, la branche des Diesbach établie à Fribourg hérita d'une partie des biens des Vaumarcus-Epagnier et en particulier du fief de Roset qui leur donna siége aux audiences générales.

Le fils de Roch de Diesbach et de Françoise de Rive, *Georges de Diesbach*, fut gouverneur de Neuchâtel de 1574 à 1582 sous le règne de Marie de Bourbon.

Le fief de Roset fut racheté en 1832 de M. Ph. Fr. Von der Weid qui le possédait par héritage des Diesbach.

Cette famille n'a jamais eu une résidence durable dans l'Etat où elle n'a pas non plus possédé de droits de Bourgeoisie.

ARMES: De sable à la bande vivrée d'or, accompagnée de deux lions du même.
CIMIER: Un lion issant d'or, à la crête de sable pommetée d'or.

56. DE DIESSE. — Antique race libre, entrée dès avant le XIIIe siècle dans la vassalité des comtes de Neuchâtel et qui a laissé son nom à l'une des tours de la ville dont elle avait la garde héréditaire. Un grand nombre de membres de cette maison ont siégé aux audiences générales et rempli diverses fonctions dans l'Etat. Elle s'est éteinte en 1585 en la personne d'*Olivier de Diesse*, Seigneur de Champel, Conseiller d'Etat.

Les armes de Diesse semblent indiquer une parenté d'origine avec les Courtelary.

ARMES: De gueules au sautoir d'argent chargé de cinq feuilles de tilleul du 1er.
CIMIER: Deux cornes de buffle d'argent portant chacune trois feuilles de tilleul de gueules.

57. DU DONJON (dal Donjon, de Dulione). — Très ancienne famille dont les membres, titrés de *domini* et de *milites* figurent au XIIe et au XIIIe siècle dans les premiers rangs de la noblesse indigène. Ils possédaient en fief héréditaire la garde du donjon de Neuchâtel lequel était peut-être de leur domaine patrimonial avant que le comte en eût fait sa résidence. Ils portèrent plus spécialement au XIIIe siècle le nom de *Dulione* dont on ignore l'origine.

Ces seigneurs ayant, en 1249, livré l'entrée de la ville à l'évêque de Bâle, ils furent exféodés pour félonie; leur nom disparaît dès cette date.

ARMES: Inconnues.

58. DUVOISIN. — Par lettres du 21 Juin 1727, entérinées le 29 Mars 1734, le roi Frédéric Guillaume Ier conféra le titre héréditaire de «nobles chevaliers» à son médecin *Antoine Rodolphe Duvoisin*, conseiller aulique, à ses frères *Charles François* et *Emmanuel* et à son cousin *Sebastien Nicolas Duvoisin*, tous petits-fils de *Rodolphe Duvoisin*.

Le diplôme ne fait pas mention d'armoiries, il ne contient qu'une simple collation de titre sans aucun des développements et spécifications qui accompagnent d'habitude l'élévation au rang de la noblesse.

Nous manquons de tout renseignement sur l'origine de cette famille et sur ce qu'elle est devenue.

ARMES: (Selon Mandrot) d'azur à trois croix latines patées et rangées d'argent.
CIMIER: Un coq d'or dans sa griffe une croix latine tenant patée du même.

59. D'ENGOLLON. — Famille de gentilshommes du Val-de-Ruz — probablement hommes royaux — dont les membres apparaissent comme vassaux de la maison de Neuchâtel dès le milieu du XIIe siècle et qui paraît s'être éteinte au XVe ou au début du XVIe siècle.

ARMES: De ..... au chevron accompagné de trois étoiles ou de trois molettes.

60. D'ERLACH. — Cette illustre famille, issue probablement de ministériaux si ce n'est même d'un cadet de la maison de Neuchâtel, resta, après son entrée dans la bourgeoisie de Berne, attachée à ses anciens suzerains par quelques petits fiefs qui lui donnèrent siège aux audiences. L'un de ces fiefs subsista sous le nom de *Fief d'Erlach* jusqu'en 1635, époque à laquelle il fut réussi à la directe ensuite de la mort de *Thiébaud d'Erlach* dernier descendant du premier investi.

En 1844 M^r^ *Ch. F. Eugène d'Erlach de Gerzensee* acquit la bourgeoisie de Neuchâtel. L'acte d'agrégation lui donne le titre de *Comte d'Erlach*, qualification dont, par rescrit du roi de Prusse Guillaume I^r^ en 1878, son fils a été autorisé à continuer à se servir.

ARMES: De gueules au pal d'argent chargé d'un chevron de sable.
CIMIER: Un bonnet conique de gueules chargé des pièces de l'écu.

61. D'ESCHERNY. — Famille originaire de Nyon, naturalisée et devenue bourgeoise de Neuchâtel avec *Jean d'Escherny* en 1660.

Jean François d'Escherny, consul du roi de Pologne à Lyon reçut le 12 Janvier 1767, de l'empereur Joseph II, des lettres de noblesse impériale et de « confirmation de son antique et noble origine ».

Le 17 Février 1770 le roi de Prusse ordonna au Conseil d'Etat d'entériner le dit diplôme impérial.

Le Conseil d'Etat obtempéra à la date du 23 Avril 1770, mais refusa à diverses reprises (1786—1802) les attestations que M^r^ d'Escherny sollicitait au sujet de la noblesse antérieure de sa famille, vu qu'il ne produisait pas de copies vidimées des titres qu'il invoquait à l'appui de ses prétentions.

François Louis d'Escherny, fils du précédent, fut élevé au rang de *Comte de l'Empire* par diplôme du 2 Novembre 1786. Titre reconnue en Prusse le 10 Juillet 1787, non entériné à Neuchâtel.

Cette famille n'existe plus à Neuchâtel.

ARMES: D'azur à trois bandes d'argent, au chef d'or chargé de trois tourteaux de gueules.

62. D'ESTAVAYER (Stavay). — Cette antique maison qui fut au moyen âge au nombre des plus puissantes de la Suisse occidentale a droit à une place dans le nobiliaire neuchâtelois en vertu des droits qu'elle a possédés sur quelques parties du territoire de ce pays, et spécialement sur Gorgier (voir ce nom) aussi bien que grâce aux six gouverneurs qu'elle a donnés à l'Etat pendant le XVIIe siècle sous les derniers princes de la maison d'Orléans.

La maison d'Estavayer a fourni à la même époque des conseillers d'Etat et divers fonctionnaires supérieurs de l'administration, mais elle ne paraît pas avoir acquis l'indigénat neuchâtelois.

Le Baron Jean Louis d'Estavayer, dernier de sa race, s'est éteint à Berne en 1823.

ARMES: Palé d'or et de gueules de six pièces, à la fasce d'argent chargée de trois roses de gueules.

CIMIER: Un bonnet de plumes alternativement d'or et de gueules lié d'un ruban d'argent chargé de trois roses de gueules.

SUPPORTS: Deux lions.

DEVISE: *Noblesse de Stavayé.*

63. FAUCHE. — *Louis Fauche-Borel*, consul général et conseiller d'ambassade de Prusse, d'une famille bourgeoise de Neuchâtel, fut anobli le 12 Novembre 1820, par le roi Frédéric Guillaume III «à cause des services «signalés que pendant un grand nombre d'années il a rendus avec un zèle et «une persévérance louables, sans craindre ni dangers ni souffrances personnelles, «à la cause importante du rétablissement de la dynastie légitime en France». Le conseil d'Etat accorda l'entérinement le 11 Février 1822 tout en notant que, sur le rapport du procureur général et de l'archiviste, la généalogie invoquée dans le diplôme ne pouvait pas être prise en considération, et en relevant comme non valable dans la principauté la clause menaçant d'une amende de 1000 écus quiconque contreviendrait à la teneur des dites lettres de noblesse [1].

Louis Fauche-Borel est mort en 1829 sans laisser de descendance mâle.

ARMES: D'or à deux lances (ou flèches) de gueules, en sautoir, accompagnées de trois feuilles de chêne de sinople, à l'écusson d'azur brochant sur le tout chargé de trois têtes de licorne les deux premières affrontées, d'argent, et d'un croissant du même en chef.

CIMIER: Les ailes éployées d'une aigle de sable, mouvantes d'une couronne d'or.

SUPPORTS: Deux licornes au naturel empiétant chacune un flèche d'acier à la pointe de laquelle est attaché un ruban d'azur portant la devise.

DEVISE: «*Faire sans dire*».

64. FAVARGIER. — *David Favargier*, maire de Neuchâtel, conseiller d'Etat et procureur général, issu d'une famille bourgeoise de Neuchâtel, fut anobli par lettres d'Henri II d'Orléans du 25 Août 1641, entérinées le 1er Fé-

---

[1] La même réserve de nullité a été faite lors de l'entérinement à Neuchâtel de tous les diplômes contenant une semblable menace d'amende. Nous mentionnons le fait une fois pour toutes mais non sans faire remarquer son importance au point de vue du rôle constitutionnel du Conseil d'Etat.

vrier 1612. En 1648 le prince constitua en sa faveur un fief qui fut de nouveau réuni à la directe après sa mort survenue l'année suivante.

Pas de descendance mâle.

ARMES: D'azur à la croix ancrée d'or, au chef du même chargé de trois tourteaux de sable.

65. GALLERA. — *Nicolas de Gallera,* d'une famille noble du pays de Vaud ayant épousé Jeannette, fille de Jacques de Vautravers, ses enfants héritèrent de quelques biens provenant de cette dernière maison et en prêtèrent hommage. *Jacques de Gallera* siègea comme vassal aux audiences de 1532.

Cette famille n'a pas eu d'établissement durable dans le pays.

ARMES: D'argent à la terrasse en gradins d'or supportant une colonne du même entourée d'un pampre de sinople grappé de pourpre.

66. GATSCHET. — *Josué et Jean Gatschet,* d'une famille patricienne de Payerne, possédèrent quelques temps le fief de Bellevaux par suite du mariage de leur père Jean Gatschet avec Denise, fille et héritière de noble Guillaume Regnault, seigneur de Bellevaux † 1579. Il vendirent le fief en 1593 à Simon Ballanche.

ARMES: D'azur au soleil d'or.

67. GAUDOT. — Famille issue de *Jean, fils de Pierre Gaudot,* originaire de Besançon, qui se réfugia à Neuchâtel pour cause de religion en 1584 et y acquit le droit de bourgeoisie.

En 1683 *Samuel Gaudot,* ayant demandé la reconnaissance des lettres de noblesse que l'Empereur Charles Quint aurait accordées à ses ayeux, le conseil d'Etat préavisa négativement auprès du prince, lequel se borna à anoblir le dit *Samuel Gaudot* par lettres du 16 Décembre 1683, entérinées le 15 Janvier 1684.

Le 21 Mars 1710 le roi Frédéric Ier accorda a *Josué Gaudot,* conseiller d'Etat, à *David François Gaudot,* son frère, et à *François Gaudot,* pasteur à Corcelles, des lettres de *reconnaissance de Noblesse* contenant la transcription du diplôme donné par Charles Quint à *Pierre Gaudot,* de Besançon, daté de Prague, Janvier 1525, ainsi qu'une augmentation d'armoiries.

Ces lettres furent entérinées le 28 Mai 1714.

Famille éteinte, quant aux mâles par le décès de *David François de Gaudot,* † à Neuchâtel le 29 Avril 1836, et quant au nom par la mort des dernières sœurs du susnommé en 1844.

ARMES: De gueules au chevron d'or chargé de deux aigles de sable, accompagné de trois lions rampants d'or.

CIMIER: Une demi aigle de sable.

AUGMENTATION: Suivant le diplôme de 1710: Les aigles dont le chevron est chargé ainsi que l'aigle du cimier sont couronnés d'or.

68. GÉLIEU. — Famille issue de *Bernard Gélius* ou *Gélieu,* pasteur, français d'origine et réfugié pour cause de religion, naturalisé comme sujet de l'Etat en 1616.

Les frères *Jonas Gélieu,* pasteur à Fleurier, *Jacques Gélieu,* pasteur aux Bayards, *Bernard Gélieu,* et *Charles Gélieu,* lieutenant au Régiment suisse de Guibert au service empérial, ainsi que leurs cousins *Rodolphe* et *François Louis Gélieu,* furent anoblis par le roi Frédéric Guillaume II le 1er Septembre 1736.

Le diplôme, entériné le 26 Fevrier 1737, mentionne des droits de noblesse dont cette famille aurait joui avant sa sortie de France.

Descendance masculine actuellement établie en Allemagne.

ARMES: Parti: au 1er, coupé d'argent chargé d'un quart d'aigle noir becquée d'or, languée de gueules, mouvante de la partition et d'or chargé de trois chevrons de gueules (selon le manuel du conseil d'Etat) alias: fascé de gueules et d'or de huit ou de six pièces (selon Mandrot et d'autres); au 2e de Gélieu ancien qui est tiercé en fasce, d'or chargé d'un cœur de gueules, de gueules chargés d'une foi au naturel, et d'argent chargé d'une ancre d'azur.

CIMIER: «Un vol d'aigle noire saxonne déployée en dedans« (sic).

TENANT: Un ange vêtu d'argent et d'azur, tenant une bible de sa main gauche.

DEVISE: *Nunc haec tria manent.* *(à suivre).*

Die Heraldik in den Glasgemälden von Königsfelden.

Von R. A. Nüscheler.

Der herrlichen Glasgemälde im Chore der ehemaligen Klosterkirche von Königsfelden (Aargau) ist schon des öftern in Vorträgen und wissenschaftlichen Abhandlungen in ehrender Weise gedacht worden [1].

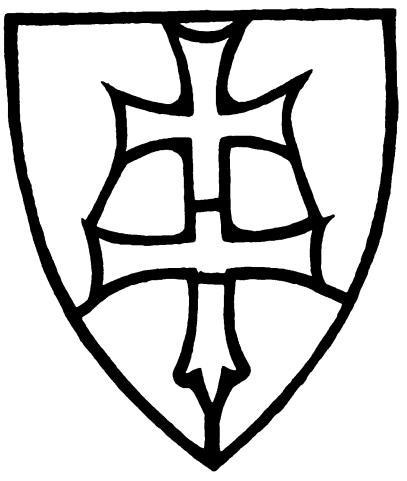


Fig. 1

Neu mag jedoch sein, dass diese edelste Schöpfung der monumentalen Glasmalerei gerade für uns auch wichtige heraldische Belege aufweist, denen ich hier gebührende Erwähnung tun möchte.

Die gegenwärtige Restauration der Glasgemälde, die in sorglichster Weise vorgenommen wird, ergab erst die Möglichkeit, uns des näheren mit ihrem Inhalte bekannt zu machen. Die Ursache ist in dem schrecklich verflickten Zustande der betreffenden Felder zu suchen.

Beginnen wir mit der Betrachtung der beiden Schilde (Fig. 1 und 2). Sie stammen aus der Befensterung des Schiffes, wo sie in Teppichfeldern (sog. Ornamentmusterungen) dekorativ verwendet waren. Heute dienen sie als Lückenbüsser für das zerstörte Fenster der Legende des h. Antonius [2].

---

[1] Siehe Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz von Prof. Dr. J. R. Rahn, pag. 503, 596, 600—608, 702. — Grundriss der Kunstgeschichte von Prof. Dr. W. Lübke, pag. 436. II. Auflage.

[2] Zweites Fenster der Südseite.

Glasgemälde von Königsfelden.

Das Wappen von Ungarn (weisses Doppelkreuz in rot) zeigt sich in der Form wie in seiner technischen Ausführung interessant. Es beweist, dass die Glasmalerei jener Zeit das Verfahren des Schleifens oder Ätzens von rotem Überfangglase nicht gekannt hat und zu der schwierigen Technik greifen musste, die darin bestand, das weisse Glas des Doppelkreuzes so in die roten Gläser des Schildgrundes zu schneiden, dass von den störenden Bleilinien so wenig wie möglich zu achten war. Diese Lösung ist hier wie wir sehen, recht gut gelungen.

Fig. 2

Von grösserem Interesse ist das Wappen des Reiches — der schwarze Adler in gelb. — Ein schöneres Beispiel dieses Wappentieres in der Epoche der Frühgotik wird kaum zu finden sein. Der Kopf und die Fänge sind mit feinem Verständnisse der Heraldik ausgeführt. Es ist nur zu bedauern, dass der Zustand ein bedenklicher und die Entfernung vom Auge des Beschauers eine so grosse ist. Nächst diesen fällt uns die Figur der Landgräfin von Thüringen, der h. Elisabeth, auf, welche sich im Mittelfeld der untersten Reihe des Fensters mit der Legende Johannis Baptistae und Katharinas von Alexandrien befindet. Als Tochter Andreas II. Königs von Ungarn und der Gräfin Gertrud von Andechs hält sie in der erhobenen Linken das Patriarchenkreuz von Ungarn [1]. Die Figur, im einfachen Ordenskleid der Franziskaner, hebt sich nur schwach von dem gemusterten blauen Hintergrunde ab. Besser gelangt der Kopf zur Geltung mit äussert fein gezeichneten Gesichtszügen und einem roten Nimbus hinter dem weissen Kopftuche.

Fig. 3

Fig. 4 und 5 sind dem Fenster der h. Klara entnommen. Die beiden Männer, in eifrigem Gespräch begriffen, tragen italienische Tracht und gehören zu der Sippe der Heiligen. Ihre Gewandung ist geteilt, Figur links von grün und gelber, Figur rechts von violett und blauer Farbe. Der Besatz mit Hermelinschwänzen ist von Bedeutung, weil er jedenfalls bei uns selten gewesen

[1] Das Kreuz soll der Papst dem König Etienne I. von Ungarn im Jahre 1000 verliehen haben.

sein dürfte. Die Dolche tragen auf den schwarzen Lederkappen die Bu staben S und ST, wohl eine Abkürzung für Sanctus (heilige Sippe), od vielleicht die Initiale des Glasmalers.

Fig. 4

Im nächsten Felde erblicken wir fliehende Krieg (Saracenen[1]), die im Begriffe waren, das Klost Damian[2] zu plündern, aber auf das Gebet der Klara durch die Stimme des Himmels in eine plö liche Furcht versetzt wurden und die Flucht ergriff so dass mehrere von ihnen gefährlich verwund wurden. Besonders zu beachten ist hier ein He mit Zimier und zwei mit Bildern geschmückte Schil Der Helm zeigt eine rote, gezottelte Decke, die w über den Nacken herabhängt und ein schneckenart gewundenes Kleinod mit aus gezacktem, gelbem A schlag. Die Schilde haben fremdländische Form und sind verschiedenartig verziert. Der eine trä in Relief ein Sonnengesicht. der andere aufgem einen schwarzen Flug von einer wellenartigen B düre umgeben.

Auch die Ausrüstung der Krieger ist von Interes Die Ringelpanzerhosen sind durch vergoldete Kn schutzplatten und durch lederne, mit Knöpfen besetz Beinschienen verstärkt, die Waffenröcke ärmellos u gezottelt. Ausser dem zimierten Kübelhelm erscheinen einfache Helmhaub (Basinets) und der gewöhnliche runde Eisenhut. (Fortsetzung folgt.)

Die Konventsiegel der Abtei St. Gallen.

Von F. Gull.

Unter den verschiedenen klösterlichen Stiftungen des Mittelalters ragt nicht geringem Masse die Benediktiner-Abtei St. Gallen hervor, die als Hüte des Glaubens, als Trägerin der Wissenschaften, als Pflegerin der Künste, u in späterer Zeit, als mit reichem Grundbesitz ausgestattet, in mannigfach Weise auf die politische und Kulturgeschichte unseres Landes einen tief ei greifenden Einfluss ausübte.

Vielfacher Natur sind die Nachrichten und Darstellungen, die aus Ch niken, Handschriften aller Art, aus geschriebenen und gedruckten Werken d Mittelalters und der Neuzeit auf uns gekommen sind, die Zeugnis ablegen v

[1] Das Kriegsheer, welches Kaiser Friedrich II. in Italien gegen die Mitte des XIII. Jah hunderts zurückliess und grösstenteils aus Saracenen bestand.

[2] Das Kloster Damian lag ausserhalb der Stadt Assisi.

dem Leben der Äbte sowohl, als auch von den eigenartigen Schicksalen und von der Bedeutung dieser Abtei. Nicht im mindesten ist es das Urkundenbuch der Abtei St. Gallen, herausgegeben von unserm verehrten Mitgliede, dem für vaterländische Geschichte hochverdienten Herrn Dr. H. Wartmann, das uns hineinführt und hineinblicken lässt, in den eigentlichen Haushalt des Stiftes selbst.

Wenn aus pekuniären Gründen dem Urkundenbuche keine Siegeltafeln beigesellt werden konnten, so verliert dasselbe an seinem unschätzbaren, historischen Werte nichts, uns aber soll es eine Pflicht sein, wenn auch in bescheidener Art, diejenigen sphragistischen Denkmäler zu beleuchten, die im Urkundenbuche eine Rolle spielen.

Beginnen wir für einmal mit der Darstellung und Beschreibung der Konvent-Sigille, später mögen diejenigen der Äbte folgen, und wenn, was zu hoffen ist, die Spalten unseres Vereinsorganes einer immer mehr prosperirenden Zukunft entgegengehen, so dürfen wir wohl auch Gelegenheit für die Veröffentlichung weiterer sphragistischer Arbeiten finden, die Bezug nehmen auf das St. Gallische Urkundenbuch.

Das älteste und wohl auch interessanteste aller bekannten Konvent-Sigille der Abtei St. Gallen ist dasjenige, das an einer Urkunde des Stiftsarchivs St. Gallen, datirt 20. November 1135, hängt[1]. (Fig. 1. Originalgrösse, rund, 33 mm Durchmesser.)

Wie die meisten der aus dem XII. Jahrhundert auf uns gekommenen und speziell aus ostschweizerischen Archiven stammenden Siegel, ist auch dieses in mehlhaltigem, weisslichem Wachs abgedruckt, einer Substanz, die gerne der Abschieferung anheimfällt. Es ist als ein glücklicher Umstand zu bezeichnen, dass dieses seltene Stück infolge der wenig haltbaren Substanz, aus der es gefertigt, in noch so ansehnlich gutem Zustande erhalten blieb, um so mehr, als es nur in diesem einzigen Exemplare bekannt ist. Es hängt mittelst eines Pergamentstreifens, der durch einen an der Urkunde gemachten Einschnitt und durch das Siegelwachs wiederum selbst hindurch gezogen ist, eine Befestigungsart, die wir bei den spätern Siegeln des Konventes in Anwendung finden.

Von grossem Interesse ist das Bild, das uns auf diesem Siegel entgegentritt, anscheinend das Brustbild eines mit Inful bekleideten Abtes. Dem kann aber nicht so sein, weil aus jener frühen Zeit diese Kopfbedeckung gar nicht bekannt ist, weder bei den Äbten der Männerklöster der regulirten Chorherren, noch bei denen der Prämonstratenser, noch bei Cisterciensern u. s. w. Es ist richtig, die Prägung des Siegels hat sich mit der Zeit durch Reibung abgeflacht, und man ist versucht, sich der Ansicht von Siegelkennern, es handle sich um eine Inful, anzuschliessen. Jahrelang habe ich mich mit der Lösung des Problems beschäftigt, da fand ich dann zufällig, dass es sich bei dieser figürlichen Darstellung um gar nichts anderes handelt, als um eine sehr getreue Nachbildung des heil. Gallus, wie wir ihn aus Tutilos Elfenbeindiptychon der Stiftsbibliothek

[1] s. Wartmann, Urkundenbuch der Abtei St. Gallen III, No. 824.

kennen[1], also angetan mit der kapuzenartigen Kopfbedeckung, der Cuculla; diese letztere ist nach Mabillon[2] nicht nur von den Stiftern des Ordens, sondern auch von den Äbten im X., XI. und XII. Jahrhundert getragen worden.

Mit dem Bilde des heil. Gallus stimmt denn auch die Inschrift des Siegels, die in vorzüglich ausgeführten, durchaus gut erhaltenen römischen Lettern also lautet:

† SCS · GALLVS ·

Wiederum stimmt diese Legende mit der Tatsache, dass auf weitaus den meisten der mittelalterlichen Konventsiegel der Abteien und Regularstifte der Name des Heiligen, der als Stiftspatron verehrt wurde, ohne nähere Bezeichnung des Klosters selbst, erscheint. Es ist nach Obigem unnütz, einzugehen auf die Widerlegung der oft aufgestellten Behauptung, unser Siegel sei dasjenige des Abtes Werinher (1133—1167). Es ist also dasjenige des Konventes, wie denn der Wortlaut der Besiegelungsformel in der Urkunde keine andere Deutung zulässt.

Ob das Siegel schon früher als 1135 im Gebrauche war, ist nicht zu bestimmen, ist aber sehr wahrscheinlich. Wie schon oben bemerkt, ist die Technik der Inschrift eine geradezu hervorragende, sie ist ein positiver Beweis für ein sehr hohes Alter des Siegels, denn sie hält den Vergleich mit Inschriften der königlichen Siegel des X. und XI. Jahrhunderts, ja selbst des IX. Jahrhunderts vollkommen aus.

Meine Ansicht geht dahin, dass, obwohl alle bekannten äbtischen Urkunden vor 1135 ohne Siegel erscheinen, die Erstellung des Stempels füglich in das XI. Jahrhundert hinein verlegt werden darf. Da das Ende des XI. Jahrhunderts und sodann das ganze XII. Jahrhundert sehr arm an Urkunden sind (das gesamte St. Gallische Stiftsarchiv weist keine 40 Stück auf), so ist die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, dass es wiederum an Urkunden dieser Jahrhunderte gehängt wurde, die nicht auf uns gekommen sind. — Auf alle Fälle ist das sehr frühe Auftreten eines Konventsiegels ein Beleg für die hohe Gunst, derer sich das Kloster bei seinen kaiserlichen Beschützern erfreute. Das unscheinbare kleine Stück ist unstreitig als eines der interessantesten geistlichen Siegel aller schweizerischen Abteien zu bezeichnen; nennt ja Karl v. Sava in seinen mittelalterlichen Siegeln der Abteien und Regularstifte im Herzogtum Östreich, ob und unter der Enns unter 59 im Verzeichnis stehenden nur 3—4 Stücke, die dem XII. Jahrhundert angehören.

Das zweitälteste der St. Galler Konventsiegel (Fig. 2, Originalgrösse, rund, 50 mm Durchmesser) ist dem ältesten insofern verwandt, als es das Porträt-Brustbild des heil. Gallus zeigt. Dieser erscheint ohne Kapuze, dafür aber mit perückenartig gelocktem Haar und mit Bart. (Die reichgelockte Haarfrisur

[1] s. Neujahrsblatt des hist. Vereins. Das Kloster St. Gallen I. Jahrgang 1863.

[2] Annales Sancti Benedicti I, p. 101. Vgl. «Les Chroniqueurs de l'histoire de France». Witt Tome I. p. 451, woselbst eine Zeichnung eines Heiligen des Ordens in auffallender Übereinstimmung mit unserm Siegelbilde.

Die Konventsiegel von St. Gallen.

werden wir später auch auf den Äbtesiegeln zu Anfang des XIII. Jahrhunderts finden; es ist dieser Kopfputz eine Eigenart jener Zeit, da man die Inful in Benediktiner-Abteien weder kannte noch trug.) In seiner Rechten hält der Heilige ein Buch mit Deckelbeschlägen, seine Linke fasst den Krummstab. Das Gesamtbild trägt noch jenen uralten Typus, dem wir in Siegeln der Erzbischöfe und Bischöfe des XI. und XII. Jahrhunderts begegnen. So hat unser Siegel geradezu eine frappante Ähnlichkeit mit jenem des Erzbischofs Hartwich v. Salzburg (991—1023)[1].

An und für sich eine unbeholfene Arbeit darstellend, ist sodann das Siegel mit Bezug auf seine Umschrift als ein aus Anfängerhand stammendes Produkt zu bezeichnen. In jener frühen Zeit, als den Konventen eben erst das Recht eingeräumt wurde, die öffentlichen Urkunden zu besiegeln, da konnte schlechterdings die Siegelstechkunst noch keine Blüten zeitigen; irgend einer der Mönche mag den Grabstichel geführt haben. Die Umschrift des Siegels

† SCS · GALLVS · CONES ·

zeigt jene bedenklichen Verschiebungen, die man bei alten Siegeln oft findet, nicht allein ist die Umschrift in verkehrter Lage (von links nach rechts, statt umgekehrt) beginnend, sondern die Buchstaben sind an und für sich verkehrt gestellt.

Zum erstenmale an einer Urkunde des Jahres 1222 auftretend[2], fand ich es noch an Dokumenten der Jahre 1227, 1228, 1234, 1242, 1244, 1256, 1259, 1263, 1277, 1279, 1280, 1284[3]. — Die Urkunden liegen alle im Stiftsarchiv St. Gallen; aber nicht nur an diesen, sondern auch an etlichen des städtischen, dann der Staatsarchive von Zürich und Frauenfeld, hängt das Siegel. Der Stempel wäre sonach während der Regierungsjahre der Äbte Rudolf I. 1220—1226, Konrad I. 1226—1239, Walther 1239—1244, Berthold v. Falkenstein 1244—1272 Ulrich VII. 1272—1277, Rumo 1277 - 1281 und Wilhelm v. Montfort 1281—1301 in fortwährendem und ununterbrochenem Gebrauche gewesen. Die Siegel hängen teils an Pergamentbändern, teils an rohen oder gefärbten Hanf- oder Seidenschnüren. Überall wo sie vorkommen, sind sie in Begleit der Siegel der Äbte, die denen des Konvents vorangehängt sind. Die älteren Exemplare sind in jene nicht genau definirbare, mehlhaltige Wachsmasse, die übrigen meist in hell- oder dunkelbraunes reines Wachs, diejenigen der Urkunden von 1280 und 1284 sogar in Malta[4] abgedrückt.

Noch in die Regierungszeit des Abtes Berthold v. Falkenstein fällt die Erstellung eines Siegels, dessen Abbildung unter Fig. 3 gegeben ist. (Originalgrösse, rund, 55 mm Durchmesser.)

---

[1] Dieses Porträtsiegel gibt Gust. A. Seiler in seiner Geschichte der Siegel, p. 69

[2] U.-B. Wartmann III, No. 853.

[3] U.-B. Wartmann III, No. 860, 864, 873, 884, 890, 934, 947, 962, 1008, 1019, 1024, 1042.

[4] Der Name Malta dürfte von der Bezeichnung der Boluserde (terra sigillata) als Malthesererde, genommen sein; vgl. hierüber Seyler, Geschichte der Siegel, III. Buch, 4. Kapitel.

Dass der Abt den uralten Siegelstempel (Fig. 2), der in mancherlei Hinsicht nicht mehr so recht in die Zeit hinein passen mochte, durch einen neuen ersetzen liess, hat nichts Auffälliges. Merkwürdiger aber ist der Umstand, dass der alte Stempel neben diesem neuen fortexistirt und sogar noch später, von den Äbten Rumo 1277—1281 und Wilhelm 1281—1301 offiziell gebraucht wurde, wie wir an Daten oben ersehen haben. Es beweist also unser Beispiel wiederum, dass bei Erstellung eines neuen Siegelstempels der ältere gewöhnlich nicht vernichtet wurde, ja man darf, entgegen den Meinungen Verschiedener annehmen, dass man es bei Einführung neuer Stempel überhaupt nicht strenge genommen hat; man begnügte sich mit der Aufbewahrung der alten und nahm diese sogar manchmal wieder in Gebrauch.

Siegel No. 3 ist in der Tat ein weit besseres Produkt als sein Vorgänger. In sehr gefälliger Zeichnung und guter plastischer Durchführung zeigt es den heiligen Gallus mit Nimbus und lockigem Haupthaar, sitzend auf einem mit Kissen belegten Stuhle, in vollem Ornate, gekleidet in Talar und Dalmatika, und über beide legt sich ein senkrecht herabfallender Streifen, das sog. Pallium; in der Rechten hält er ein Buch, in der Linken den Krummstab, dessen untere Hälfte der Siegelstecher leider zu zeichnen vergass. Im Siegelfelde die abgekürzten Worte Sanctus Gallus (SCS · GALL'), auch zwei Sterne, die bedeutungsvollen Beiwerke, die bei den Heiligen die höhere Kraft des göttlichen Geistes symbolisiren sollen.

Die Umschrift:

† S'CONVENTVS : MONASTERII : SCI : GALLI.

lässt allerdings keinen geübten Siegelstecher weder für Formen, noch für Proportionen erkennen, ist aber auf weit höherer Stufe als diejenige seines Vorgängers, hinwiederum ist sie auf verschwindend niedriger Stufe im Vergleiche zur vollendet schönen Inschrift des Siegels No. 1.

Weder unter der Regierung des Abtes Berchtold, 1244—1272, noch unter jener von Rumo, 1277—1281, wurde das Siegel oft gebraucht. Ich fand es im Stiftsarchive gar nicht, und im Stadtarchive nur an zwei Urkunden, dat. den 26. Februar 1263 und 5. Juni 1277 [1]. Die Siegel hangen dort an blaugefärbten Hanfschnüren und sind abgedruckt in tiefbraunes Wachs.

Ein merkwürdiges Siegel ist dasjenige unter Fig. 4. (Originalgrösse, spitzoval 77/53 mm). Schon seine Form (sie erscheint nur diesmal unter allen bekannten Konventsiegeln) ist bemerkenswert. Im Siegelfelde sind die stehenden Figuren zweier Heiligen, offenbar Gallus und Othmar, zu erkennen. Gegen diese Auffassung möchte aber ins Gewicht fallen, dass der Heilige zur Linken, den wir mit Gallus bezeichnen wollen, ähnlich wie sein Begleiter, die Inful, die äbtische Mütze trägt. Es ist das gegen die Natur der Sache. Die Deutung der Personen ist sonach etwas schwierig. Ich halte dafür, dass der mit der

[1] U.-B. Wartmann No. 961 und 1007.

Ausführung beauftragte Stempelschneider seiner Aufgabe nicht gewachsen war, wie denn die Zeichnung der Figuren und ihrer Attribute überhaupt als eine sehr primitive, rohe und ungeschickte zu benennen ist.

Beide Heiligen tragen in ihrer Linken den Krummstab. Jener zur Rechten hält ein Buch in der Hand, der zur Linken legt seine Hand auf die Brust. Bekleidet mit Talar und Dalmatika, tragen beide die im Spitz auslaufende Planeta und darüber das Pallium, das in einem quer über die Brust laufenden Streifen besteht, dem wiederum ein zweiter, senkrecht herabhängender, in Form eines Kreuzes angeheftet ist. Zwischen zwei unscheinbaren Perllinien läuft diese Umschrift:

† SIGILLVM · CONVENTVS · MONASTERII · SCI · GALLI.

Nur in einem einzigen Exemplare bekannt. Urkunde des Stadtarchivs St. Gallen, dat. den 2. Januar 1275, ausgestellt von Abt Ulrich, 1272 – 1277[1], muss angenommen werden, dass der Siegelstempel von diesem Abte erstellt worden ist und nur unter seiner Regierung Verwendung fand. Tatsache ist, dass unter den wenigen bekannten äbtischen Urkunden, die seiner Regierungszeit angehören, überhaupt nur dieses Konventsiegel bekannt ist, und dass von seinem Nachfolger, dem Abte Rumo, wieder das uralte Konventsiegel, Fig. 2 sowohl, als auch das neuere von Abt Berchtold erstellte, Fig. 3, gebraucht wurde.

Es sind also wohl die politischen Konstellationen jener Zeit als Ursache zu bezeichnen, die den Abt Ulrich zwangen, das von seinen zahlreichen Vorgängern benutzte uralte Konventsiegel sowohl als das von Berchtold geschaffene, missen zu müssen. Als im Jahre 1272 die Mehrheit der Mönche Heinrich v. Wartenberg zum Abte wählten, dieser aber infolge der Ungunst der Bürger, wie auch infolge der zunehmenden Unzufriedenheit der Dienstleute der Abtei sich flüchtig machen musste, sind ohne Zweifel beide Konventsiegel No. 2 und 3, vom Abte Heinrich mitgenommen worden nach Arbon, wo ihm Bischof Eberhard v. Konstanz Schutz gewährte. Ulrich v. Güttingen bezog die Abtei. Jahre verstrichen in gegenseitiger Befehdung von Abt und Gegenabt. Heinrich v. Wartenberg starb im April 1274 zu Arbon. Am 2. Januar 1275 urkundet Abt Ulrich zu St. Gallen der Priorin und den Schwestern an dem Brühl und bekräftigte seine Zustimmung mit seinem und des Konventes Siegel No. 4. Die alten Konventsiegel, Fig. 2 und 3, waren also nach dem Tode des Abtes Heinrich noch nicht in den Besitz Ulrichs gelangt, wohl aber mochten sie auf Dekan Rumo v. Ramstein, den spätern Abt von St. Gallen durch die Hand Heinrichs selber gekommen sein, als infolge des gereizten Verhältnisses zwischen Konvent und Abt Ulrich, der erstere den Rumo v. Ramstein zum Abte erhob. Ulrich v. Güttingen stirbt 14. Februar 1277, mit ihm erlischt das von ihm ins Leben gerufene Konventsiegel.

[1] U.-B. Wartmann No. 1001.

In die Regierungszeit des Abtes Wilhelm v. Montfort, 1281 1301, fällt die Entstehung eines weitern Konventsiegels, das wir unter Fig. 5 abbilden. (Originalgrösse, rund, 72 mm.).

Es ist das ziemlich vielseitig bekannte und vielleicht am meisten zur Anwendung gekommene schöne Siegel, das den heiligen Gallus sitzend auf einem Stuhle zeigt, wie er der Überlieferung gemäss, dem Bären das Brot reicht[1]. Nicht gerade durch Feinheit der Linien sich auszeichnend, vielmehr durch die Kraft der plastischen Durchführung sich geltend machend, kann man es schon zu den bessern aus jener Zeit der Gothik zählen.

Im Siegelfeld die Worte S' (Sanctus) Gallus.

Umschrift:

† S' CONVENTVS · MONASTERII · SANCTI · GALLI.

Ähnlich wie die Städte, so führen auch die Konvente zu Ende des XIII. Jahrhunderts meist grosse Siegel, gewisse bezügliche Reichsgesetze über Grössenverhältnisse der Siegel sind ohne Zweifel dazumal ergangen; genauere Nachrichten hierüber scheinen noch zu fehlen.

Es war im Jahre 1293, da der neugewählte König Adolf v. Nassau dem Abt Wilhelm gegenüber in weitherzigster Weise sich als Freund und Beschützer zeigte, was Wunder, wenn in solchen Zeiten das Kraftgefühl der Abtei sich hebt und die äbtische Kanzlei, vielleicht gerade mit einer speziellen Erlaubnis des Reichsoberhauptes sich einen neuen, schönen Siegelstempel anfertigen lässt. Die bronzene Matrize liegt heute noch im Stiftsarchive und ist wohl die älteste aller auf uns gekommenen St. Gallischen.

Ich fand als erste und älteste Urkunde, an der das Siegel hängt, diejenige vom 14. Februar 1294[2]. Weitere Urkunden des III. Bandes des Urkundenbuches, die mit diesem Siegel bekräftigt sind, sind die folgenden: 25. Oktober 1303 und 21. August 1305; 12. Februar 1313, 5. Oktober 1319, 26. Dezember 1319, 15. Juli 1322, 20. Oktober 1327, 18. Februar 1351, 10. März 1357[3]. Bei einer gelegentlichen Schürfung im Spitalarchive der Stadt fand ich Urkunden der Jahre 1303, 1308, 1323, 1346 mit diesem Konventsiegel versehen. Aber noch weit übers Jahr 1357 hinaus fand der Stempel seine Verwendung, sozusagen alle äbtischen Urkunden des IV. Bandes des Urkundenbuches, an denen überhaupt ein Konventsiegel hängt, zeigen dieses Siegel.

Das letzte, aber nicht das geringste der Konventsiegel ist dasjenige, das unter Fig. 6 zur Darstellung gelangt. (Originalgrösse, rund, 75 mm Durchmesser).

Dieses reiche, sowohl in der Zeichnung als in der Ausführung kunstvoll angelegte Siegel gehört unstreitig zu den schönsten geistlichen Siegeln unseres Landes. Heraldisch zur Rechten steht der heilige Gallus, (im Siegelfeld

---

[1] Auch abgebildet in: Die Bundesbriefe der alten Eidgenossen von J. J. v. Ah, p. 109.
[2] U.-B. Wartmann No. 1084.
[3] U.-B. Wartmann No. 1147, 1157, 1211, 1255, 1257, 1286, 1318, 1476, 1521.

S'GALLVS) mit gelocktem und mit Nimbus-umgebenem Haupte, die Linke erhoben, der rechte Arm ein Buch haltend, bekleidet mit reich verbrämtem Talar und Dalmatika. — Ihm gegenüber, heraldisch links, der heilige Otmar, (im Siegelfeld S'OTMARVS), das Nimbus-umgebene Haupt mit der Inful bedeckt. Seine Rechte hält den Stab, seine Linke ein Buch. Auch er ist mit reich verziertem Talar und mit der Dalmatika bekleidet. Beide Heilige stehen auf einer mit Sternen verzierten Console.

Die Entstehungszeit des Siegels, das bis anhin bruchstücksweise nur an einer Urkunde vom Jahre 1291, 21. Juni (Grossh. B. G. L. A. Abteilung Bodensee-Fidei-Kommisse 4/365) gefunden wurde, sodann aus einem nicht genau zu bestimmenden Abgusse von Herrn a. Verwaltungsratspräsident Näf bekannt ist, scheint in die Regierungsjahre des Abtes Wilhelm, Graf v. Montfort, 1281 bis 1301, zu fallen, wäre sonach mit Siegel Fig. 5 vollständig zeitgenössisch.

Vermutlich ist der Siegelstempel noch vor demjenigen von Fig. 5 erstellt worden, was daraus hervorgehen möchte, dass die frühesten Urkunden, an denen Siegel No. 5 hängt, nur bis aufs Jahr 1294 zurückreichen. Durch welchen Zufall, durch welche Ereignisse der schöne Stempel sein jähes Ende fand, ist wohl nicht mit Sicherheit zu bestimmen.

Möglich wäre allenfalls, dass während der kriegerischen Ereignisse der Jahre 1291 und 1292, da Abt Wilhelm neugerüstet zur Wiedereroberung seiner vielen verlornen Ländereien auszog, in irgend einem der mit Erbitterung geführten Treffen, oder auch in und um Wyl, wo mit so viel wechselndem Glück gekämpft wurde, der Stempel verloren gegangen ist. Dass der Abt ihn stets mit sich geführt, liegt ausser allem Zweifel, denn ähnlich wie die Ritterschaft jener Zeit, wird auch er in den Fall gekommen sein, auf freiem Felde, an der Heerstrasse, vor dieser oder jener Kapelle die Dokumente seines Kanzlers nicht nur mit seinem eigenen, sondern auch mit des Konventes Siegel zu besiegeln.

Ein Ex-libris des Chronisten Gerold Edlibach.

von **R. Ulrich**, jun.

Das umstehend in etwa $^2/_3$ natürlicher Grösse wiedergegebene Ex-libris befindet sich auf der Innenseite des Deckels eines «Auslegung des Lydens Jesu Christj, mit Figuren. Anno 1498, auf Jakobj in Grüningen.» betitelten Buches[1] der Stadtbibliothek in Zürich. Wie eine im weitern noch zu besprechende Inschrift auf demselben besagt, gehörte es dem zürcherischen Junker

[1] Mscpt. B 288.

Gerold Edlibach, dem Verfasser der bekannten Edlibachschen Schweizerchronik die im Jahr 1847 durch Martin Usteri publizirt wurde[1].

Gerold Edlibach lebte von 1454 bis 1530 und war der Sohn des Landvogts zu Baden und späteren Einsiedleramtmanns Ulrich Edlibach und der Anna Edlibach, einer geborenen Landolt von Marpach. Er wurde 1473 Einsiedleramtmann, 1487 Achtzehner (des Rats von der Constaffel) und Seckelmeister 1488 des kleinen Rats und Obervogt zu Bülach, 1495 Landvogt zu Grüningen

1504 Landvogt zu Greifensee, 1514 wiederum des Rats von der Constaffel und Spitalpfleger. — Seine Gattin war Ursula Edlibach, eine geborene Röust, Bürgermeister Heinrich Röusts und der Anna von Cappel Tochter.

Die Zeichnung des vorliegenden Ex-libris ist offenbar eine genaue Kopie des Wappens in dem 1476 durch Kaiser Friedrich III. dem Gerold Edlibach verliehenen Wappenbriefe. Die Beschreibung des Wappens lautet nämlich daselbst wie folgt:

[1] Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich, Jahrgang 1847.

«[1]Einen rothen schilt, gende us dem oberen vorderen egk in das under «hinder egk ein Bach siner natürlichen farben; stende in dem oberen teile «im schilt ein gelber Löuw mit aufgeworffnem Schwantz, geschicket zu dem «lauff; und uf dem schilt ein helm mit einer rothen und gelben Helmdecken «gezieret, daruf ein roth und gelb gewunden Binden, hinten mit einem Knopf «verknüpfet, entspringende darus ein roth ufgethan Flug mit dem Bach, «gleich als in dem schilt.»

Die obige Annahme wird ausser dieser auch auf das Ex-libris genau passenden Beschreibung noch bekräftigt durch eine in den Analekten des Junkers Wilpert Zoller[1] sich befindliche, nach dem Original auf dem Wappenbriefe ausgeführte Kopie, die trotz ihrer Unbeholfenheit doch die gleiche Vorlage, die für das Ex-libris benutzt wurde, deutlich erkennen lässt.

Im Jahre 1495 erhielt der Chronist einen zweiten Wappenbrief mit einer Vermehrung des Wappens. Derselbe wurde ihm ausgestellt durch den Dekan zu Einsiedeln, Albrecht v. Bonstetten, Hofpfalzgraf[2] des heil. römischen Reiches, der in dem Wappenbriefe seine Berechtigung Wappen zu erteilen mit folgenden Worten beglaubigt:

«und so wir aus Kaiserlicher gnad und miltigkeit Commission und gewalt «haben, ein merklich sum wappenbrief, kleinot und helm ußzugeben .....»[1]

Die Vermehrung des Wappens ist folgendermassen beschrieben:

«er und sine ehrlichen libserben (sollen) für und für in dem underen «teil in dem obgenannten, Irem erlangten Wappen und schilt, och einen gel- «ben Löuwen mit uffgeworfnem schwantz, geschicket zu dem loff, dem oberen «glich stende (führen), und och in dem Flug auf dem Helm, dem schilt glich.»

Das Ex-libris stammt, wie eine Jahrzahl am Fusse desselben bezeugt, aus dem Jahr 1480. Es gehört somit, was sich übrigens auch sofort aus der Zeichnung erkennen lässt, zu den seltenen gotischen Bücherzeichen. Als Federzeichnung aus freier Hand, verrät die schwungvolle und hübsche Ausführung einen geübten Zeichner. Auf einem ausserordentlich wohlgeformten Stechschild (Tartsche) mit langer Zunge sitzt ein ebenso vortrefflich gezeichneter Stechhelm, der einen sehr hohen, aber etwas steifen, doppelten Flug trägt. Der im Zickzack gebrochene Schrägbalken ist durch zwei blaue Linien als Bach gekennzeichnet. Ferner haben wir bei diesem Bücherzeichen das seltene Beispiel einer verliehenen, d. h. zum Wappen gehörenden Zindelbinde. Diese bekrönt den Helm wulstartig und geht hinter demselben in zwei breite, flatternde Enden aus. Die rot und gelbe Helmdecke wirkt mit ihrer einfachen und doch gefälligen Entwicklung wohltuend gegenüber der später, zur Zeit der Renaissance und noch mehr des Barockstils so häufigen Überladenheit, und den meist äusserst faden und steifen Kompositionen moderner Ex-libris. — Das Wappen ist mit Wasserfarben ausgemalt und durch Abtönung in Relief gesetzt. Auffallenderweise ist für den

[1] Stadtbibliothek in Zürich, Mscpt. J. 367.
[2] Siehe Zürcher Taschenbuch von 1890, p. 223.

Schild ein sich dem Carminrot nähernder Ton gewählt worden, entgegen de sonst üblichen Zinnober.

Eine Merkwürdigkeit für sich ist die am Kopfe des Ex-libris angebrach Inschrift. Sie ist nicht in, der damaligen Zeit entsprechenden gotischen Mint keln, sondern in einer Art Geheimschrift verfasst, welche sich wohl der Chroni selbst erfunden hatte, um seinen Bekannten gegenüber scherzweise seine G lehrsamkeit leuchten zu lassen. Die Inschrift besteht aus drei Zeilen auf der oberster durch Vergleichung der Schriftzeichen unter einander der Name d Chronisten «Gerold Edlibach» leicht entziffert werden kann. Unter Benützu der dadurch bestimmten Buchstaben, ist für die zweite und dritte Zeile d Lesart «Ach Got, möcht gnad» wahrscheinlich die richtige, und würde ja au dem Sinne nach zu dem Inhalt des Buches über das Leiden Christi ganz g passen.

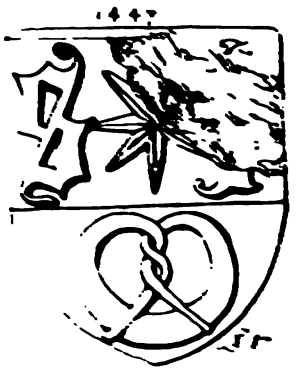
Heraldische Analekten.

II.

Von **E. A. Stückelberg.**

Die nachfolgenden Wappenzeichnungen sind von dem Standpunkt a zusammengestellt, Einblick zu gewähren in das Aufkommen der Buchstab als heraldische Schildbilder. Treten im XIV. XV und noch anfangs des XV Jahrhunderts die Buchstaben noch als eigentliche Wappenbilder auf, so bild sie doch die Veranlassung, dass bald Lettern, die nicht zum Wappen gehöre d. h. die Initialen des Wappeninhabers in den Schild aufgenommen werde Dies führt speziell auf dem Lande soweit, dass Initialen, Jahrzahlen, Mon gramme u. dgl. schliesslich die heraldischen Figuren vollständig verdränge So entstehen eigentliche **Bauernwappen.**

Der Leser mag diesen Gang der Dinge an nachfolgendem Materi verfolgen.



Basel. Historisches Museum. Steinrelief vo Wandtabernakel der St. Ulrichskirche 1447.

Im obern Feld Stern zwischen den gotisch Minuskeln *s* und *i*: unten ein Bretzel.

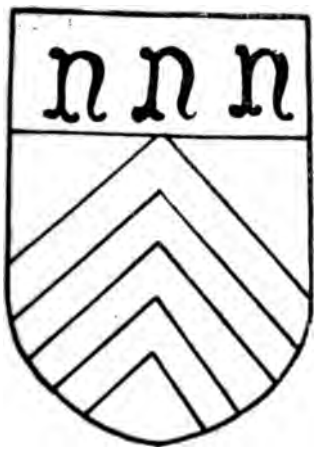
Sursee. Wachssiegel von 1463. Schild eines a Buel mit gotischer Majuskel auf einem Dreiberg

Basel. Steinrelief von 1468 an einem Haus, das ehemals die Ecke von Markt- und Hutgasse bildete.

Schildbild: Monogramm, gebildet aus den Initialen *U, V* und *W*; darüber ein Punkt.

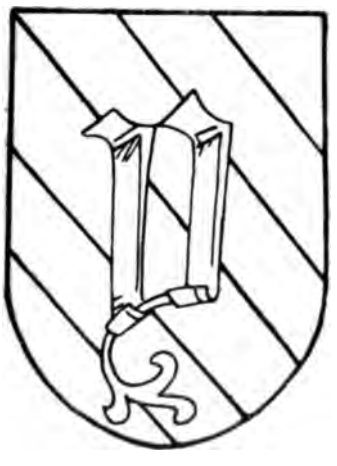
Ex-libris des Vilh. Graumeister † 1507.

In rotem Feld ein weisser Balken mit den Initialen *V* und *G* übereinander.

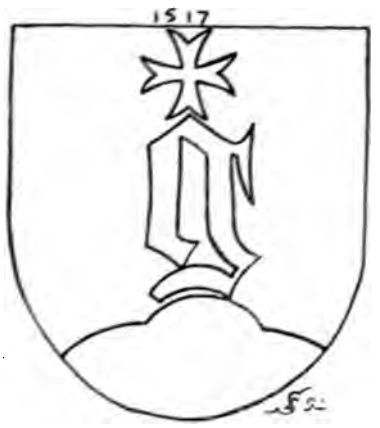


Mailand. Biblioteca Trivulziana.

Codex aus der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts (Cod. cart. n. 1390 in Fol.) Schild des Geschlechtes «de Galbiate»; im Schildeshaupt, drei schwarze gotische Majuskeln *N* in weiss, das Feld weiss und rot gesparrt.



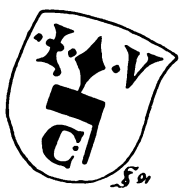
Mailand. Biblioteca Trivulziana, a. a. O. Schild des Geschlechtes «Induno». Weisse gotische Minuskel in sechsfach blau-rot schräggeteiltem Felde.



Basel. Kreuzganz des Münsters. Gravirter Schild des Kaplans Johannes Wartberg, † 1517 auf dessen Grabstein.

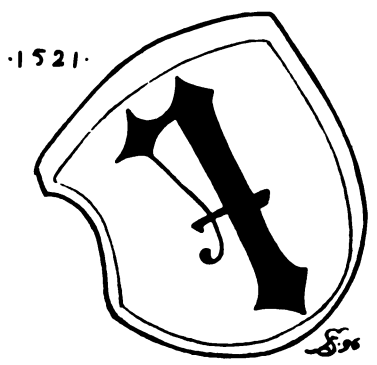
Auf einem Dreiberg die gotische Minuskel *g* und darüber ein dem Johanniterkreuz ähnliches Kreuz.

Freiburg. Historisches Museum. Auf einem Tafelgemälde vom Anfang des XVI. Jahrhunderts, ein Stifterschild: in gold die schwarze gotische Majuskel *M.*



Landeron. Rathaus. Spätgotisches Tafelgemälde darstellend Mariæ Krönung.

Unten der Stifterschild: in gold eine Raute und ein Fähnlein, sowie die gotischen Majuskeln *I*, I und *C*, alles schwarz.

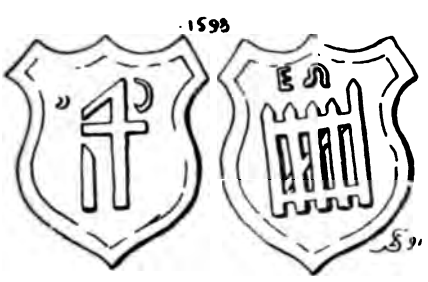


Wettingen. Kreuzgang der Klosterkirche Glasgemälde des Abtes Wolfgang Joner von Kappel 1521. Das Geschlecht stammt aus Frauenfeld und führte den Beinamen Rüppli oder Rüeppli (Leu Lex.)

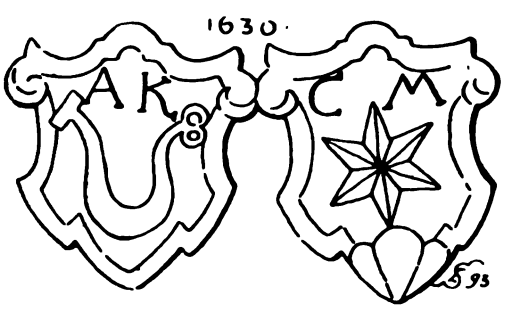
In weissem Feld die gotische Minukel *r* schwarz, nach rechts gedreht.

Hauterive (Neuchâtel). An einem spätgotischen Haus oben im Dorf eine Steinkonsole mit Schild.

Schildbild vertieft: ein Kreuz und darüber die Kapitalen *G* und *C*.

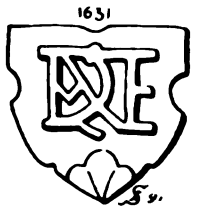


Gampelen. Steinrelief am Haus No. 33, welches das Datum 1598 trägt. Rechts ein unbekannter Schild mit zerstörten Initialen, links das Wappen der Stürler von Bern mit den Initialen *E* und *S*(?).



Gross (Schwyz). Steinrelief am Heiligenhäuslein. .

Rechts der Schild der Familie Kälin von Einsiedeln, mit den Initialen *A K* und links ein Schild mit Stern auf Dreiberg und Initialen *C M*.



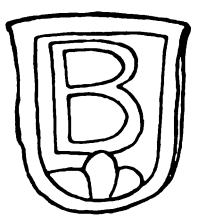
Neuenstadt. Steinrelief über der Türe eines Hauses mit dem Datum 1631. Im Schild ein Dreiberg, und darüber ein Monogramm, gebildet aus den Kapitalen: *L A N D E*.

Hauterive (Neuchâtel). Steinrelief über einem Scheunentor.

In einem erhöhten Wappenschild in vertiefter Arbeit: ein Stern und ein Horn. Neben dem Stern die Initialen *P C* und darunter das Datum 1652.

Zürich. Zürcher Geschlechterbuch von 1699, im Besitz der Antiquarischen Gesellschaft.

Schild der Familie Arthüser (S. 21) mit zwei Sternen und der Initiale *A* in Kapitalschrift.

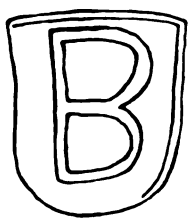


Zürich. a. a. O. S. 176.

Schild der Familie Bulmann. Auf einem Dreiberg die Initiale *B* in Kapitalschrift.

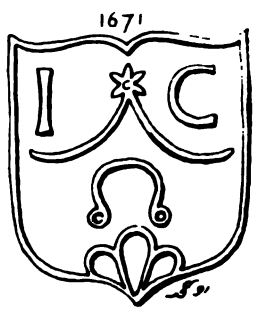
Zürich. a. a. O. S. 319.

Schild der Familie Ferwer. Monogramm, gebildet aus den Initialen *C* und *F* in Kapitalschrift.



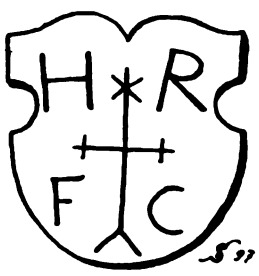
Zürich. a. a. O. S. 88.

Schild der Familie Büntziner. Die Initiale *B* als Schildbild.



Cornaux. Steinrelief über einem Scheunentor No. A 94.

In rohen Umrissen ausgemeisselt ein Schild, darin ein Dreiberg, darüber zwei unerklärbare Figuren und die Initialen *I* und *C*. Über dem Schild das Datum 1671.



Andermatt. Am steinernen Weihwasserbecken der alten Columbanskirche erhöhter, roher Schild mit einer kreuzförmigen Hausmarke und den Initialen *H R* und *F C*, sämtliche in vertiefter Arbeit.

Christian Bühler. †

Von W. F. v. Mülinen.

Als am 3. Februar 1898 die Nachricht bekannt wurde, Herr Maler Bühler sei dahingeschieden, da ergriff alle, die ihn kannten ein schmerzliches Gefühl, und auch wer ihm nicht näher getreten war, empfand, dass die Kunst einen ihrer ersten Jünger verloren hatte.

Bühlers Vater war aus dem Thurgau, wo sein Bauerngut im Revolutionskrieg verwüstet worden war, weggezogen und hatte sich als Lohnkutscher in Bern niedergelassen. Hier wurde ihm am 29. Dezember 1825 sein Sohn Christian geboren.

Gerne erzählte dieser später, wie die bunten Schildreihen fremder Wagenschläge, die er bei seinem Vater häufig sah, seine erste Vorliebe für das Wappenwesen geweckt hätten. Er trat bei Malermeister Rohr in die Lehre, ohne dass ihm dabei viel Gelegenheit geboten war, sich weiter auszubilden. Er schuf sie sich selbst und benützte jeden Anlass, der ihn von der Flachmalerei wegführte in das Gebiet einer feinern Kunst. Die Schärfe der Linien, wie die getreue Auffassung seines Stoffes waren ihm damals schon eigen.

Das wusste denn auch Maler Dr. Stantz wohl zu schätzen, der nun Bühler in seine Lehre nahm. Er beauftragte ihn mit der Ausführung der von ihm entworfenen Wandtafeln für das Schloss Oberhofen, welche in überaus reicher Kalligraphie mit zahlreichen Initialen und Wappen die Geschichte des Schlosses enthalten. Bühler arbeitete von 1854—1858 an dem Werke und befriedigte seine Auftraggeber so sehr, dass es ihm möglich wurde, der Flachmalerei Valet zu sagen.

Er wurde 1854 Konservator der öffentlichen Kunstsammlung, wandte sich aber mit Vorliebe der Heraldik zu. Auf Reisen, zu denen F. Bürki ihn einlud, lernte er die grossen Werke und Vorbilder kennen, an denen er sich bilden konnte. Seine Arbeitsaufträge häuften sich; er trug die Wappen der neuen Burger in die Stammregister ein; noch in die Fünfzigerjahre fällt sein erstes grösseres Werk, das Glasgemälde in Wichtrach, das Christus darstellt und die Wappen der 4 Gemeinden des Kirchspiels enthält. Und nicht nur in Bern wusste man das Talent zu schätzen; bald besass er einen Kreis von Freunden im deutschen Reich, zu denen besonders der Dichter Scheffel und Herr Hauptmann

Klose gehörten. Ehrenvolle Aufträge wurden ihm namentlich durch die Grafen v. Pourtalès in Oberhofen zu teil. Albumblätter, Entwürfe zu Seidenstickerei, zu Glasgemälden, Stammbäume wurden immer häufiger bei ihm bestellt. Eine seiner schönsten Zeichnungen ist das 1874 vollendete Wappen des Herrn Regierungsstatthalters von Wattenwyl, das er, dem Drängen eines Freundes nachgebend, 1878 an die Heraldische Ausstellung nach Wien sandte. Als der Bericht über die Ausstellung im «Adler» erschien, erwartete Bühler nicht ohne Spannung das Urteil. Nirgends schien seiner gedacht zu sein; da, am Ende stand zu lesen: «Das beste haben wir uns für zuletzt aufgehoben. Wir meinen das durch meisterhaft schöne Komposition und tadellose Ausführung von jedermann — Laien wie Fachleuten — bewunderte Wattenwylsche Wappen von dem Schweizer Maler Herrn Christian Bühler, und es folgte eine eingehende Würdigung des Wappens und seines Künstlers.

Recht eigentlich war er damit der heraldischen Welt bekannt geworden und wurde gefeiert als der Meister aller Meister. Der «Adler», der «Herold», die deutsche «Graveur-Zeitung» rechneten es sich zur Ehre an, seine Arbeiten zu reproduziren. Die grossen heraldischen Gesellschaften von Deutschland, Österreich und Italien zählten ihn mit Stolz zu den Ihrigen. Es spornte seine Tätigkeit und seinen emsigen Fleiss noch mehr an, und Jahr für Jahr gingen herrliche Arbeiten aus der stillen und kleinen Werkstätte am Kornhausplatze hervor. Hier waren es die Sprüche seines Freundes Scheffel, die er für Herrn Hauptmann Klose reich ornamentirt mit Wappen und Initialen auf Goldgrund in Öl malte, dort das schwedisch-badische Allianzwappen, das eingewirkt wurde im Brautschleier der Kronprinzessin von Schweden; er malte die Adresse, die der Bundesrat Gottfried Keller zu dessen 70. Geburtstage widmete und die Urkunde, worin Neuenburg dem Maler Paul Robert das Ehrenbürgerrecht erteilte. Dahin gehört auch das Gedenkblatt des Bundesfestes von 1891, womit jedes Schulkind beschenkt worden ist. Der Wappenzeichnungen zu Siegeln und namtlich zu Glasgemälden ist kein Ende. Von diesen weist die grösste Arbeit und die feinste Ausführung unbestritten das Wappen von Mutach (reproduzirt in der Graveur-Zeitung No. 1, 9. Jahrgang, 1884) auf, das trotz seiner Grösse (48 cm hoch, 35 cm breit) eine wahre Miniaturmalerei ist, und dessen oberster Teil, das bernische Wappen in seiner Umfassung, auch in der Zeichnung vollendet ist. Eben so reich gehalten ist die Komposition des Wappens von Landammann Äppli 1880. Seltener wurde er ersucht, Zeichnungen zu Ex-libris-Wappen zu liefern; wenn ich nicht irre, hat er deren nur drei ausgeführt. Auch Medaillen hat er gezeichnet — wir erinnern bloss an jene des bernischen Gründungsfestes von 1891 — und für die eidgenössischen Münzen die Schilde ausgeführt. Für keine Arbeit war er zu gut, zu stolz; wo man seine Dienste in Anspruch nahm, war er bereit. So entzog er sich nicht einfachen gewerblichen Ausschmückungen bis zu den Waffengattungsabzeichen der Käppi.

Dabei unterliess er es nicht, sich eine bedeutende Sammlung von Pausen anzulegen und einen Formenschatz zu gründen, wie er sich reicher nicht denken lässt. Selbst aber beherrschte und verarbeitete er den gewaltigen Stoff, und

sein Verdienst ist die strenge Auffassung und Veredlung des heraldischen Charakters. Der Einfluss, der von ihm ausging, offenbart sich fast in allen neuern Arbeiten. So hat er die Jünger, die der Berichterstatter der Wiener Ausstellung ihm gewünscht hat, im weitesten Masse gefunden.

Weisen wir bloss auf die Löwen der Glasgemälde des Grafen Wilhelm v. Pourtalès und der Gesellschaft zu Mittellöwen in Bern hin (abgebildet, jenes in der Zeitschrift des Graveur-Vereins von 1877, dieses im Jahrbuch des «Adler» 1879), so wird man ihnen vor allen andern den Preis zuerkennen müssen. So ist auch das feine Verständnis, das F. Bürki bei der Anlage seiner Sammlungen bewies, unzweifelhaft auf Bühler zurückzuführen.

Wer mit Heraldik sich beschäftigte, kannte seinen Namen und der Kreis derer, die ihn persönlich kannten, war ein überaus grosser. Allen war er zugänglich, jedem, auch dem Unbescheidensten, erteilte er gerne seinen Rat, und wenn er sich auch seines innern Wertes wohl bewusst war, so blieb doch die Bescheidenheit seine erste Charaktereigenschaft. Jeder Arbeitsauftrag freute ihn und liess noch in den letzten Wochen seine Augen leuchten. Als Mensch stand er nicht weniger hoch wie als Künstler, und nur wer das Glück hatte, ihn näher zu kennen und sich zu seinen Freunden zu zählen, konnte ihn ganz schätzen. Streng zeigte er sich bloss gegen jene, die sich unberufen als Kenner aufspielten.

Wie früher bei seinem Dichterfreund am Bodensee so pflegte er später der verdienten Ruhe in der Bergesluft an der Lenk. Sein letztes Lebensjahr war durch Krankheit vielfach getrübt; die gezwungene Entsagung von aller Arbeit liess ihn nicht zum Genuss ländlicher Stille kommen, er kehrte in sein Heim zurück, das er in herzlichem Verein mit seinen zwei Schwestern bewohnte und erholte sich besser unter ihrer Pflege. So nahm er mit erneutem Eifer die Arbeit auf. Aber er mutete sich zu viel zu; im Wunsche eine Arbeit auf Neujahr zu vollenden, wie er es versprochen hatte, überarbeitete er sich und erkrankte, um nicht wieder zu genesen. Am 3. Februar nahm ihn der Tod hinweg, drei Tage darauf ward er zu Grabe getragen. Die zahlreiche Teilnahme an der Feier bewies, in welch hervorragendem Masse der Verewigte sich Freunde und Verehrer gemacht hatte. Er ruhe im Frieden!

Rectifications à faire à l'Armorial Historique des villes Suisses par Mr A. Gautier. 1895, concernant le Jura-Bernois.

Par L. Philippe.

Delémont. — D'après les anciens documents des archives de la ville de Delémont, les armoiries représentent un écusson de gueules à la crosse de Bâle d'argent plantée sur un mont à *six copeaux* aussi *d'argent* et soutenu par deux sauvages. En 1866 la bourgeoisie et la municipalité ont formé deux communes séparées; le sceau de la bourgeoisie représente les anciennes armoiries comme ci-dessus tandis que celui de la municipalité représente un écu de gueules à la crosse d'argent appuiée sur un mont à six copeaux *d'or*.

Courtelary. — De gueules à la bande *d'argent*, chargée de trois feuilles de tilleul du champ.

Laufon. — De *sable* à une crosse de Bâle d'argent. Laufon est chef-lieu de district et a été détaché de celui de Delémont en 1847.

Franches-Montagnes. — D'or, au miroir ovale d'argent, encadré de *salbe* et appuié sur un mont à six copeaux de gueules.

Neuveville. — De gueules à deux clefs d'argent en sautoir, sur un *mont à trois copeaux* de sinople.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSES D'HÉRALDIQUE

Par **Jean Grellet.**

Nouveaux Membres:

Mr. Edouard de Bavier, Château de Dully (Vaud).

Dons reçus. — De Mr. le major *Caviezel* les brochures suivantes dont il est l'auteur:

Litteratura veglia. Cuera 1888. — Una charta da *Blasius Alexander Bleet* del an 1622 e quater plaîds de cumin, Cuera 1890. — Räto-Romanische Kalender-Literatur (Separatabdruck der Zeitschrift für rom. Philologie) 1891. — Register dils mastraes dil cumin d'Ortenstein, Cuira 1892. — Igl Saltar dils morts. — Die neuesten archäologischen Funde in Graubünden (Separatabdruck aus dem Anzeiger für Schweizer Geschichte 1890.) — Bündner Studenten auf der Hochschule zu Padua; 1890 (id). — Eine Predigt, gehalten in Klosters den 1. Oktober 1837, von Lucius Caviezel, 1842. — Ils Status per Urdens a Tichentaments dad amadus Cumins natternadameng de Fürstenau ad Ortenstein. — Litteratura veglia, continuatiun dellas annalas Tom. II a VIII. — Litteratura veglia, copia extra dellas analas della Societad rhaeto-romantscha por 1893. — Cuera 1894. — General-Lieutenant Johann Peter Stoppa und seine Zeit, Vortrag, gehalten in der historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden 1887. — Chur 1893.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de

M. Christian Bühler

peintre-héraldiste

membre fondateur de notre Société

décédé à Berne le 3 Février dernier.

Nous perdons en Mr. Bühler un ami zélé de notre Société à laquelle il a entre autres témoigné sa sympathie par un don de reproductions photographiques de ses principales œuvres. Pour de plus amples détails sur sa carrière nous renvoyons à la biographie de cet artiste distingué que nous publions d'autre part.

Moderne Ex-libris.

Archives héraldiques suisses, 1898, No. 2.

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizerisches Archiv für Heraldik.

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Paraissant trimestriellement

1898 — ANNÉE Jahrgang XII — No. 2.

Abonnements / Abonnementspreis } Fr. 5. 25 pour la Suisse / für die Schweiz — Fr. 6. pour l'Etranger. / fürs Ausland.

Für die Redaktion des Archives bestimmte Briefe beliebe man zu adressiren an Herrn Dr. **Paul Ganz,** Bahnhofstrasse 40, **Zürich I.**

Abonnements und Korrekturen an die Verlagsbuchhandlung **F. Schulthess, Zürich.**

Sommaire / Inhalt } Heraldisches aus dem Grossmünster in Zürich, von J. R. Rahn. — Nobiliaire du pays de Neuchâtel. - Die Heraldik in den Glasgemälden von Königsfelden, von R. A. Nüscheler. — Die Stühlinger ab Regensberg, von Waldhausen und in Eglisau, von W. Tobler-Meyer. — Das älteste Siegel der Stadt Erlach, von H. Türler. - Heraldik in Kunst und Gewerbe. — Kleinere Nachrichten. — Chronique de la Société — Nécrologie. — Beilage: Geschichte der heraldischen Kunst, von P. Ganz. S. 1–16.

Heraldisches aus dem Grossmünster in Zürich.

Von **J. R. Rahn.**

(Schluss).

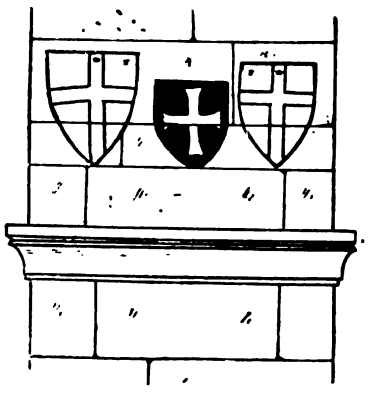


Fig. 3.

Unvollständig sind die Schildereien in der gegenüberliegenden Empore: an der westlichen Leibung der an den Turmpfeiler stossenden Archivolte ein rechteckiges Feld von 32 cm Höhe und 23 cm Breite, das auf rotem Grund ein Vollwappen weist. Es sind aber nur Teile der blauen und gelben Helmdecke und als Kleinod ein Pfauenstutz erhalten. An der dritten Archivolte, westlicher Schenkel Falz gegen das Mittelschiff ein ziegelrot übermalter Schild auf schwarzem, ursprünglich blauem Grunde und in dem gleichen Joche, am Wulst der südwestlichen Diagonalrippe ein geneigter Spitzschild mit einem schwarzen (?) heraldisch nach rechts aufrecht schreitenden Löwen in Stil des XIV. Jahrhunderts. Schild und Grund sind ziegelrot überstrichen. Vierte Archivolte westlicher Schenkel: auf gelbem Grund das spätgotische stark zerstörte Vollwappen der Schwend.

Unter den Zeichen im untern Teile des Langhauses erscheint als vornehmstes das gotische Vollwappen der Röust, (Fig 4), das sich auf rotem Felde am vierten Wanddienste von Westen ab im südlichen Seitenschiff befindet. Weiter westlich, am ersten Wanddienste vom Turmpfeiler ab, sind nebeneinander zwei kleine Felder, das linke (vom Beschauer) rot, das andere blau gemalt.

Fig. 4.

Beide enthalten einen aufrechten Schild im Stil des XVI. Jahrhunderts; das erste den der Walder, vielleicht des Bürgermeisters Heinrich (1524—1542). Das zweite Wappen: auf Weiss drei rote Rosen mit grünen Eckblättern und gelbem Kern ist unbekannt.

Fig. 5.

Ausserdem sind folgende Schilde zu nennen: 1. Südliches Seitenschiff, dritter Wanddienst vom Turmpfeiler ab, kleines Feld mit zerstörtem Inhalt auf rotem Grund. 2. Ebendaselbst Vorlage der ersten Zwischenstütze von Westen ab mit derben schwarzen Strichen. 1,46 m über der Basis ist das beistehende Wappen (Fig. 5) auf den Steingrund gemalt. 3. Derselbe Schild mit weissem Feld an der entsprechenden Stelle der östlich folgenden Stütze. 4. Im Mittelschiff, südliche Stützenreihe: Mittlerer Hauptpfeiler, Nordfronte der vier-

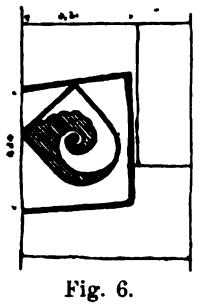


Fig. 6.

eckigen Vorlage, auf dem Steingrund der bunte Schild der Rordorf (Fig. 6). Nördliche Reihe, erste Hauptstütze vom Turmpfeiler ab, auf dem Quadergrund der Halbsäule gegen das Mittelschiff 5, eine leere Tartsche im Stil des XVI. Jahrhunderts. Zweiter Pfeiler (Zwischenstütze) an der Vorlage gegen das Mittelschiff 6, der unten halbrund geschlossene Schild der Tyg (?) Sparren blau oder grün; obere Ecken rot, unteres Dreieck weiss.[1]

Nobiliaire du pays de Neuchâtel.

(Suite)

69. DE GIEZ (ou *de Gy*). — Ancienne famille attachée au XIIIe et au XIVe siècle aux comtes de Neuchâtel de la 1ere maison. *Jean de Giez*, maître d'hôtel du comte Louis et châtelain de Vautravers vers 1350 et *Othenin de Giez*, possesseur par sa femme Aymonette de Savagnier d'un fief provenant de cette dernière famille (1360) paraissent avoir été les derniers du nom qui aient joué un rôle dans ce pays.

ARMES: D'azur à la croix d'or (selon Mandrot).

70. GIRARD. — *David Girard*, originaire de Savagnier, pasteur de Neuchâtel, fut anobli par Anne Geneviève de Bourbon, Duchesse de Longueville, le 20 Août 1673.

Lettres entérinées le 13 Octobre de la même année. David Girard mourut en 1708 sans laisser de descendance mâle.

ARMES: De sable au chandelier à trois branches d'or.

71. GLÉRESSE. — Famille d'ancienne noblesse, originaire probablement du village du même nom, et qui succéda par héritage, au milieu du XVIe siècle à une portion du fief de Bariscourt. Plusieurs *Gléresse* siégèrent aux audiences.

Famille éteinte dans la 2e moitié du XVIIe siècle.

ARMES: D'azur à la bordure d'or et à la bande de gueules brochant sur le tout.

CIMIER: Un buste sans bras vêtu d'azur et d'une écharpe de gueules en bandouillère, coiffé d'un bonnet d'azur retroussé de gueules.

[1] Sehr wünschenswert ist eine baldige und genaue Aufnahme des mehrfach an den Gewölben der Krypta vorkommenden Wappen der Schwend, indem diese Schildereien bei der jetzigen Verwendung der Chorgruft dem unfehlbaren Ruine preisgegeben sind.

72. GORGIER. — Maison seigneuriale de la souche des barons d'Estavayer et qui resta jusqu'au milieu du XIVe siècle france de tout lieu de vassalité.

En 1340 le seigneur de Gorgier s'infeoda au Bon de Vaud, de la maison de Savoie, lequel rétrocéda ses droits de suzeraineté au comte de Neuchâtel. Ce dernier reçut l'hommage de Gorgier en 1344.

Gorgier sortit des mains de ses seigneurs de la maison d'Estavayer par la vente qu'en fit, en 1433, Jacques d'Estavayer à Jean de Neuchâtel-Vaumarcus-

ARMES: Mandrot attribue pour armes à cette maison: Palé d'argent et d'azur de six pièces, à la bandes de gueules chargée de trois étoiles d'or. — Ces armes indiqueraient une parenté plus étroite avec Grandson qu'avec Estavayer, et faute de connaitre aucun document où ces armes soient peintes, nous nous demandons si elles n'étaient pas en réalité: palé d'or et de gueules à la bande d'argent chargée de trois étoiles (ou trois roses) de gueules ce qui constituerait une brisure des armes d'Estavayer.

73. DE LA GRANGE. — Famille originaire du Val-de-Ruz et bourgeoise de Neuchâtel dont divers membres apparaissent au XIVe siècle comme possesseurs de petits fiefs avec la qualification de Donzels. Elle paraît s'être éteinte au siècle suivant.

Un quartier de vignes au dessus de Serrières a conservé son nom.

ARMES: *(Selon Mandrot)* d'or au lion de gueules au chef de gueules chargé de trois lions d'argent.

74. GRUÈRES (Grueyres) (Gruyères). — Famille d'ancienne noblesse, bourgeoise de Landeron, et qui fournit divers officiers du prince au XVe siècle. *Jean Gruères,* maire de Neuchâtel et *Léonard* son fils, chanoine de Besançon, protonotaire apostolique, envoyé de Charles Quint près les lignes, siégèrent aux audiences pour le fief de leur nom.

Léonard Gruères ci-dessus, dernier du nom mourut dans la première moitié du XVIe siècle après avoir vendu son fief à son cousin Benoît Chambier en 1537.

ARMES: Écartelé au 1 et 4 d'or à la bande d'azur, au 2 et 3 du premier au chevron de gueules. *Ou, suivant un sceau du XVe siècle:* De ... à la tête de grue mouvante de trois coupeaux.

75. GUINAND. — *David Guinand,* maire de Colombier, fut anobli le 28 Février 1687 par le prince de Condé curateur de l'abbé d'Orléans, prince de Neuchâtel. — Lettres entérinées le 26 Avril suivant. — Famille éteinte.

ARMES: D'argent au scorpion de sable posé en pal.

76. GUY (Clerc dit Guy) (Audengier) (Clerc dit Haudanger) (Guy d'Haudanger). — Famille d'ancienne bourgeoisie de Neuchâtel, originaire du Val-de-Ruz, et qui pendant longtemps a porté indifféremment les noms de *Vulpe, Gerbe, Worpe, Guy, Clerc* ou *Le Clerc dit Guy, Audengier, Guy dit Haudanger, Guy d'Haudanger.* Elle fournit au XVIe et au XVIIe siècle de nombreux conseillers d'Etat et des officiers généraux au service de Hollande et au service de France.

Jean Clerc dit Guy, capitaine au service de France, banneret de Neuchâtel, fut anobli par lettres patentes de Marie de Bourbon le 25 Décembre 1595.

Son fils *Jean Guy* acquit en 1628 des héritiers de Claude de Constable le fief du Sorgereux et le posséda, ainsi que ses descendants, à titre de fief noble, et leur noblesse ne fut pas contestée bien que le conseil d'Etat eût, le 16 Novembre 1610, sans motif intelligible, refusé d'entériner les lettres de noblesse de Jean Guy.

Abram Le Clerc dit Guy, capitaine au service de France, conseiller d'Etat et maire du Locle fut anobli par le roi Henry IV en 1603 pour sa bravoure en guerre ainsi qu'en mémoire des services de son père, le colonel Pierre Guy, tué au siège d'Autun en 1591.

Louis Guy, conseiller d'Etat et maire de Rochefort, petit fils de Jean ci-dessus, présida en 1694 les Etats qui adjugèrent la souveraineté à Mme de Nemours et cette princesse reçut le sceptre de ses mains. En mémoire de ce fait elle lui octroya, par lettres du 25 Avril 1694, entérinées le 30 Juillet de la même année, une augmentation d'armoiries consistant en un sceptre posé en bande sur le tout de ses armes.

Un autre petit fils de Jean Guy, *Jacques de Guy d'Haudanger*, lieutenant général des armées du roi, seigneur de Sorcy et de plusieurs autres lieux en France et en Suisse, fut anobli ainsi que ses frères Henry et Pierre et Guillaume son neveu, par Louis XIV le 25 Octobre 1649. (Confirmations du diplôme le 29 Novembre 1657). — Pas d'entérinement à Neuchâtel. — La famille de Guy s'est éteinte à Neuchâtel dans les familles de Pourtalès, de Pierre et de Merveilleux. Son dernier repésentant mâle est mort en 1801. — Nous ignorons s'il existe encore des représentants de la branche française ci-dessus.

ARMES: De gueules à la croix d'argent cantonnée en chef de deux molettes du même.

Augmentation en 1694 pour Louis Guy et sa descendance: de gueules à la croix d'argent, accompagnée au canton senestre du chef et au canton dextre de la pointe de deux molettes du même, au sceptre d'or posé en bande sur le tout.

(N. B. D'après le procès verbal d'entérinement le sceptre serait d'argent, mais cette pièce a constamment été représentée d'or).

CIMIER: Un buste sans bras vêtu des couleurs et pièces de l'écu ancien.

(à suivre).

Die Heraldik in den Glasgemälden von Königsfelden.

Von **R. A. Nüscheler.**

Schluss (Beilage eine Farbentafel).

Das schönste und heraldisch interessanteste Glasgemälde[1] bildet das Mittelfeld im Fusse des Antoniusfensters mit dem Bildnisse des Stifters. Der Herzog Rudolf von Lothringen ist knieend dargestellt, ein edler Jüngling mit bartlosem Antlitz und blondem, bis auf die Schultern herabfallendem Locken-

haar. Er trägt einen grünen Rock und darüber ein violettes, reich mit Hermelin besetztes Überkleid. Vor ihm steht das volle Wappen von Lothringen und über ihm fliegt ein Spruchband mit gotischen Majuskeln:

DNS · RVDOLF · DVX · LOTHORINGA

Das Wappen bietet uns ein prachtvolles Beispiel mittelalterlicher Heraldik. Es mag zwischen 1330—40 entstanden sein. Der lang gestreckte, nach vorn geneigte Schild zeigt im gelben Felde einen roten Schrägbalken, auf den drei weisse Adler von strenger Form gelegt sind. Der flotte Kübelhelm steht auf dem Obereck des Schildes, zeigt verzierten Nasenschutz, Augenschlitze und 3 Reihen Luftlöcher. Die gelbe Helmdecke hängt steif herab und ist nur unten mit Zaddeln verziert. Auf dem Helme ruht eine weisse Kugel mit Hahnenfederbusch auf grünem Kissen. An den Seiten sind blaue Büffelhörner angebracht, besteckt mit weissen Federchen an der Aussenseite. Diese Helmzimierde ist jedenfalls eine persönliche, da das gewöhnliche Kleinot ein weisser Adler ist.[2] Aber das 14. Jahrhundert ist ja überreich an Beispielen, die zeigen, dass die Angehörigen desselben Geschlechtes, Vater und Sohn oder Bruder ganz verschiedene Helmzierden geführt haben. Dieses Kleinot ist überaus reich und lässt sich vielleicht dadurch erklären, dass der junge Herzog häufig ritterlichen Spielen beigewohnt haben mochte. Zu beachten ist noch das Grössenverhältnis des zimierten Helmes zum Schilde, nämlich gleich 1 : 1.

Bei den übrigen Donatoren, die ebenfalls in Porträtfigur in der untersten Felderreihe der Fenster abgebildet sind, fehlen beistehende Wappen. Ob das vorgeführte Beispiel wohl das einzige in der Befensterung des Chores war, bleibt eine Frage, da 10 Felder, deren früherer Inhalt unbekannt ist, wahrscheinlich Stifterfiguren enthielten. Die noch vorhandenen Figuren sind folgende:

2. DNS · OTTO · DVX · AVSTRIE.
3. DNS · HEINRICVS · DVX · AVSTRIE.
4. DNA · IOHANNA · DVCISSA · AVSTRIE.
5. DNS · (fehlt, Albrecht der Weise ?) DVX · AVSTRIE.
6. DOMINA · KATHERINA · DVCISSA · AVSTRIE.
7. PRO · LEOPOLDO · DVCE.

Nach den beiden letztgenannten Stiftern zieht Herr Dr. Zeller-Werdmüller die Schlussfolgerung, dass die Herzogin Katharina, geb. von Savoyen, das

[1] Das Fenster gelangt hier zum ersten Mal zur Abbildung, indem es erst vor kurzer Zeit aus alten Flickstücken zusammengesetzt und ergänzt wurde.

[2] Vgl. das fast gleichzeitige Wappen von Lothringen im Héraut de Guelre, c. 1350.

Fenster nach 1327 zur Erinnerung an ihren Gatten gestiftet habe. (Siehe Anzeiger f. schweiz. Altertumskunde pag. 389 ff. Jahrgang 1894.

Die Glasgemälde werden gegenwärtig einer Restauration unterzogen.

Der Zustand der Hälfte aller Felder ist ein, wie schon früher angeführt, sehr beklagenswerter, da die einzelnen Glaspartikeln untereinander verwechselt, verschoben oder in unzählige Splitter zerstückelt sind.

Ein anderer Übelstand besteht darin, dass die alte Schwarzlotbemalung keine Schmelzverbindung mehr mit dem Glase hat und infolgedessen vielerorts abgeschiefert ist.

Diese Zeichnung auf den Gläsern wird nun durch Aufschmelzen von Schmelzoxyden wieder auf Jahrhunderte hin haltbar gemacht.

Ist einmal die Restauration sämtlicher Fenster glücklich durchgeführt, so wird gewiss niemand die Pilgerreise nach der ehrwürdigen ehemaligen Klosterkirche scheuen um sich mit dem reichen zum Teil noch unbekannten Inhalte der schönsten monumentalen Glasgemälde vertraut zu machen, auf deren Besitz die Schweiz stolz sein darf.

Die Stühlinger ab Regensberg, von Waldhausen und in Eglisau,

eine bisher in der Literatur wenig beachtete Familie des mittelalterlichen, zürcherischen Landadels.

Von Wilhelm Tobler-Meyer.

Wer sich mit schweizerischer Historie, Topographie und Genealogie befasst, dem wird zu allen Zeiten des zürcherischen Bürgermeisters Johann Jakob Leu Schweizerisches Lexikon ein unentbehrliches Nachschlagewerk sein und bleiben, und er wird oft genug in den Fall kommen, diesem Manne im Stillen Dank dafür zu sagen, dass er neben der vielen Arbeit, die ihm seine hohen Staatsämter auferlegten, es auch noch möglich gemacht hat, in seinem Bienenfleisse das Riesenwerk seiner 20 Quartbände zusammenzutragen, in welchem man sich so leicht und mühelos über hunderterlei Dinge Rats erholen kann. Dennoch wird dem fleissigen Benutzer des Leu'schen Lexikons nicht lange verborgen bleiben, dass wie alles Menschenwerk so auch das verdienstliche Opus Leu's seine Mängel und Lücken hat, mitunter solche, deren Entstehung man sich fast nicht erklären kann. Zu diesen Lücken gehört das Wegbleiben aus dem Lexikon sowohl als aus dessen 6 von Hans Jakob Holzhalb verfassten Supplementbänden des vom 13. bis ins 16. Jahrhundert im zürcherischen Gebiete angesessenen und zum niedern Adel zählenden, auch in den Urkunden und Akten der zürcherischen Archive gar nicht selten erscheinenden Geschlechtes der Stühlinger, Stülinger oder von Stülingen.

Versuch einer Stammtafel

der Stühlinger ab Regensberg, von Waldhausen und in Eglisau.

R. genannt Stühlinger von Regensberg,

(geb. um 1260)

(vielleicht identisch mit dem 1278 in Schaffhausen genannten R. von Stühlingen)

1290 Bürge für Rudolf, den Pfarrer von Altorf; 1311—1314 Vogt zu Baden; siegelt 1312 und 1314; noch 1320 Zeuge in Regensberg.

Heinrich Stühlinger
(geb. um 1290),
1301 Vogt zu Regensberg, 1314 Pfandgläubiger des Herzogs Leopold, 1337 Zeuge als Heinr. v. Regensberg, 1342 als Bruder von Rudolf und Hans genannt; siegelt 1342.

Dietrich Stühlingen
(geb. um 1290),
ihm sind 1306 von Österreich Einkünfte zu Dachslern und Schleinikon verpfändet; ist wahrscheinlich der nobilis St. de Regensberg, der 1332 als Vorbild Winkelrieds im Kampfe gegen die Berner und Solothurner fällt.

Hans der Stühlinger
(geb. um 1292),
ihm sind 1320 von Herzog Leopold Einkünfte zu Baden und im Siggental und 1324 solche zu Vilmergen verpfändet; ist 1333 Zeuge als Joh. St. der ältere, v. Rgsbg.; heisst 1342 Joh. der Stühlinger, der alte Vogt v. Rgsbg., Bruder von Rudolf und Heinrich; siegelt 1342.

Rudolf der Stühlinger
(geb. um 1291),
ist 1342 Kirchherr zu Kirchdorf, Bruder von Hans und Heinrich; siegelt 1342.

Kunrat Stühlinger
(geb. um 1298),
1314 Pfandgläubiger des Herzogs Leopold.

Brigitta Stühlinger
v. Waldhausen
(geb. um 1290),
ist um 1310 Gattin Johanns (I.) Escher von Kaiserstuhl

Heinrich Stühlinger
oder von Stühlingen zu Waldhausen, (geb. um 1325),
Vetter von Kunrat Stühlinger zu Hoff und Künzi Stühlinger v. Rgsbg.; versetzt 1367 seiner Frau Einkünfte in Dielstorf und siegelt.
Frau:

Kunrat Stühlinger
zu Hoff (geb. um 1322),
siegelt 1367; Vetter von Heinr. und Künzi

Künzi Stühlinger
v. Regensberg (geb. um 1328),
1361 Pfandgläubiger des Herzogs Rudolf von Österreich; 1367 mit seinen Vettern Heinr. Stühlinger v. Waldhausen und Kunrat Stühlinger zu Hoff erwähnt, siegelt; verkauft 1385 mit seinem Sohn Joh. eine Gült in Hasli und siegelt; 1397 Zeuge als Kunrad Stüh-

(geb. um 1380),
verkauft 1385 mit seinem Vater Kunrad eine Gült in Hasli und siegelt; ist 1397 als Hans Stühlinger, der Jung, Edelknecht, in Regensberg Zeuge; wird 1406 mit einem Anteil an der Vogtei Hüntwangen belehnt; 1408 alleiniger Lehensinhaber von Hüntwangen.

Hans Stühlinger
Hansen sel. Sohn,
(geb. um 1390),
wird 1417 mit der Gerichtsherrlichkeit Hüntwangen belehnt, ebenso 1435 und 1437; wohnt 1437 in Eglisau; wird 1438 als der «veste» Hans Stühlinger von Eglisau durch den Grafen Hans von Thengen mit seinen Bauern in Hüntwangen verglichen; verkauft 1433 Vogtsteuern und Herbsthühner ab Gütern in Dielstorf.

Der «vest» Junker
Konrad von Stühlingen
(geb. um 1410),
kauft 1463 von der Stadt Eglisau die Herrschaft Hüntwangen zurück, deren Hans v. Stühlingen sich entäussert hatte; verkauft 1464 den Zehnten zu Ober-Steinmaur. Ist 1467 bereits tot.

Seine Frauen:
1. Fr. Verena v. Lichtenau.
2. Fr. Gutta.

Junker **Damasius Stühlinger**
(geb. um 1450),
ist 1468 noch unmündig, so dass sein Vormund für ihn Hüntwangen verkauft; lebt noch 1518.

Margareth Stühlinger
v. Waldhausen (geb. um 1407),
verkauft 1430 mit ihren Geschwistern der Bruderschaft der Propstei ein Gut zu Dielstorf.

Ist 1442 die Frau von Michel v. Klamenstein, dem Glaser.

Anna Stühlinger
v. Waldhausen (geb. um 1410),
verkauft 1430 wie ihre Schwester Margareth.

Konrad Stühlinger
v. Waldhausen (geb. um 1405),
vertauscht 1426 mit Götz Escher Einkünfte zu Dielstorf gegen ein Gütchen bei der «Veste» Waldhausen; verkauft 1430 wie seine Schwestern; ferner 1440 allein Gefälle ab dem Acker am Lölin zwischen Ober-Steinmaur und Neerach; sitzt 1440 zu Kaiserstuhl.

Elsi Stühlinger
v. Waldhausen (geb. um 1415),
verkauft 1430 wie ihre Geschwister; ist 1437 die Ehefrau von Johannes von Suhr, sesshaft zu Freyenwyl, mit dem sie Einkünfte zu Neerach verkauft. Ist 1456 tot.

1456
Der «vest»
Hans Thüring von Suhr
wird durch den Burgermeister von Zürich mit Zehnten und Einkünften in Dielstorf belehnt, die ihm von seiner Mutter sel., Frau Elsbeth Stühlinger, zugefallen sind.

——— Erwiesene Filiation.
- - - Mutmassliche Filiation.

Der Umstand, dass sowohl Leu's Lexikon als das grosse handschriftliche, topographisch-genealogische Werk des Junkers Friedrich Meiss in der Stadtbibliothek Zürich, das sogenannte „Meissische Geschlechterbuch" der Stühlinger nicht erwähnen — während allerdings „Dürstelers Geschlechterbuch" ebenda einige wenige Notizen über diese Familie enthält — hat zur Folge gehabt, dass der Verfasser dieses Artikels, als er in der ersten Hälfte der 1860er Jahre gemeinsam mit einigen Freunden und dem Lithographen und Verleger Jean Egli das Werk „Der ausgestorbene Adel von Stadt und Landschaft Zürich" herausgab, das Geschlecht der Stühlinger ebenfalls übersah und fehlen liess. Um so mehr fühlt er sich daher verpflichtet, diesen Mangel nunmehr zu verbessern und die damals gelassene Lücke auszufüllen.

Gleichwohl verwahrt er sich dagegen, im Nachstehenden eine vollständige Geschichte der Stühlinger im Zürichgebiete geben zu wollen. Er will nur dasjenige zur Kenntnis weiterer Kreise bringen, was ihm im Laufe mehrerer Jahrzehnte, gelegentlich von Archivforschungen für andere Zwecke, über das mehrgenannte Geschlecht — mehr zufällig — vor Augen gekommen ist, und wird dankbar sein, wenn andere der schweizerischen Genealogie Beflissene ihrerseits neue Bausteine zu einer Geschichte der Stühlinger beitragen wollen.

* * *

Der Ort Stühlingen im ehemaligen, obern Albgau und nahe dem Klettgau, nun zum Grossherzogtum Baden gehörend und durch die Wutachtalbahn Oberlauchringen-Immendingen mit dem Weltverkehr in Verbindung gesetzt, besteht aus drei verschiedenen Bestandteilen. Unten in der Talsohle, auf dem Niveau des Flusses Wutach, liegt das dortartig gebaute, auch die Eisenbahnstation umschliessende Dorf Stühlingen, eine Stufe höher, städtisch enge zusammengedrängt, zeigt sich ein Bergnest à la Regensberg, doch etwas grösser und ansehnlicher, das Städtchen Stühlingen. Noch eine Terrasse weiter oben trotzt auf hohem Bergvorsprunge, [illegible] die umfangreiche, eine prächtige Aussicht über das Wutachtal und auf das Randengebirge bietende Herrenburg Stühlingen [illegible] auch noch Hohenlupfen geheissen, deren Namen wohl von dem Grafenstuhle herrühren mag, der in frühen Mittelalter hier an der Grenze des obern Albgaues aufgerichtet war. Auf dieser Herrenburg sassen und regierten ihren Gau alte Grafen von Stühlingen, die schon im Jahre [illegible] urkundlich vorkommen. [illegible] Stühlingen wird [illegible] und neben Graf [illegible] von Ramsberg [illegible] Ramsen gegebenen [illegible] fallenden Urkunde [illegible] im Besitze von Burg und Grafschaft Stühlingen [illegible] Wissenberg [illegible] Graf [illegible] Wissenberg [illegible] seines Stammes [illegible] Bischof und [illegible] Zwischen [illegible] Mutter die [illegible] Stühlingen [illegible] und Bischof

Eberhard und dem Domkapitel von Konstanz kam dann am 13. März 1251 ein Vergleich zu stande, wonach der Freie von Lupfen und seine Kinder auf die an Konstanz vergabten Küssenbergischen Güter verzichten, wogegen dann der Bischof die von Lupfen mit Burg und Landgrafschaft Stühlingen belehnt. Bei dem Hause Lupfen, welches in der Folge den gräflichen Titel annahm, blieb nun Stühlingen bis dieses Herrengeschlecht im Jahre 1582 erlosch, worauf Burg, Stadt und Landgrafschaft 1605 an die Reichserbmarschälle von Pappenheim und von diesen in der Folge an eine Linie der Fürstenberger übergieng, welches fürstliche Haus Schloss und Güter zu Stühlingen unter badischer Landeshoheit noch heute besitzt. —

Kaum von dieser Herren-Burg her, wohl aber von der Herkunft aus dem Städtchen oder Dorf Stühlingen, hat nun eine ganze Reihe von Geschlechtern in der Zeit, da die Familiennamen aufkamen oder noch nicht feststanden, den Namen von Stühlingen oder Stühlinger geschöpft, welche Geschlechter wir in aller Kürze betrachten wollen, um dann bei der Familie Stühlinger, die wir im Titel genannt haben, länger zu verharren. —

Stumpfs Chronik spricht von Edelknechten von Stühlingen, die in der Umgegend von Burgdorf gewohnt und im Barfüsserkloster daselbst ihre Familiengruft gehabt haben sollen und giebt ihnen ein Wappen mit einem Mannesrumpfe mit spitzer Mütze als Schildfigur und Helmkleinod. Die Fontes rerum bernensium kennen dieses Geschlecht des niedern Adels nicht, sondern nur eine burgerliche Familie Stuolinger in der Stadt Bern, aus der ein Rudolf im Jahre 1314 mehrfach als Zeuge in Urkunden vorkommt. Zu dessen Nachkommenschaft mag Hans «Stüllinger» von Bern gehört haben, welchem die Stadt Zürich Mittwochs vor Bartholomäus 1453 auf Fürbitte derer von Bern hin ihr Bürgerrecht schenkte.

In der seit 1330 österreichischen Stadt Rheinfelden gab es im 14. Jahrhundert ein angesehenes Geschlecht des Namens Stulinger, Stüllinger, aus dem in den Jahren 1357 und 1358 Johann Stülinger, der Ammann zu Rheinfelden, 1372 und 1385 Rudi Stülinger und 1394 Claus Stülinger, beide Burger zu Rheinfelden, in Urkunden auftreten. (Ztschr. f. d. Gesch. d. Oberrheins, Band 30.)

Zu den Edelbürgern der seit 1368 ebenfalls österreichischen Stadt Freiburg im Breisgau gehörte gleicherweise ein Geschlecht, das von dem Städtchen Stühlingen seinen Namen entlehnt hatte und «von Stühlingen» geheissen wurde, und über das die Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins (z. B. in den Bänden 30 und 39) und die Rüeger'sche Chronik der Stadt und Landschaft Schaffhausen (Band II. pag. 983—986) Nachrichten mitteilen. Am 4. Mai 1267 verkauft Gottfried der ältere von Staufen mit Zustimmung des Grafen Konrad von Freiburg an den Freiburger Bürger Johannes von Stülingen eine Hube zu Ebringen um 28 Mark Silbers. Der gleiche «Herr» Johannes von Stülingen kommt noch bis zum Jahre 1298 urkundlich vor; ebenso 1267 bis 1292 «Herr» Werner von Stülingen, Burger zu Freiburg. Im Streite bei Sempach 1386 fiel aus diesem Stamme unter der aus dem Breisgau hergekommenen Gefolgschaft des Herzogs Leopold von Österreich Herr Egelolf von Stühlingen aus Freiburg,

dessen Wappen nach Pusikan's «Helden von Sempach» im roten Schilde ein silberner, seine vier Beine nach oben streckender Stuhl war, der sich als Kleinod auf dem Helme wiederholt, wo aber seine Füsse mit Pfauenfedern besteckt sind. Diese Freiburger von Stühlingen haben bis ins 15. Jahrhundert fortgedauert, denn noch am 10. April 1404 verkaufen der Edelknecht (armiger) Andreas gen. von Stülingen, in Freiburg wohnhaft, und seine Frau Gertrud von Schauenburg der Karthause zu Strassburg Güter in Wolfisheim. —

Sehr reichlich und von früher Zeit an fliessen die Nachrichten über ein edles Geschlecht von Stühlingen, welches in der Gegend von Stühlingen selbst, dann etwas weiter aufwärts der Wutach nach, in Blumberg an der Aitrach, die bei Achdorf sich in die Wutach ergiesst, ganz besonders aber in der Stadt Schaffhausen heimisch war und vom Jahre 1093 hinweg bis zum Jahre 1414 — vielleicht in einem letzten Ausläufer noch bis 1574 — in den Urkunden jener Gegenden sehr häufig auftritt, stets in Gesellschaft anderer Personen alten Landadels oder — wie 1259 — der vornehmsten Edelbürger (Hün, Brümsi, von Zurzach, Münzer, Löw, Heggenzi u. s. w.) Schaffhausens. Für Näheres über diesen Stamm müssen wir auf den bereits erwähnten II. Band von Rüegers Chronik verweisen. Wir erwähnen hier bloss den 1278 in Schaffhausen urkundlich auftretenden Rudolf von Stülingen, welcher mit dem ersten Träger dieses Namens im jetzigen Zürcher Gebiete identisch sein könnte und 1314 Heinrich von Stühlingen «der zu Blumberg sesshaft ist» (wie gleicherweise 1414 noch Heinrich von Stühlingen, sesshaft auf Blumberg), welcher vor 1329 von den Gebrüdern Rudolf und Albrecht von Blumenberg, Rittern, Güter zu Watertingen zu Lehen gehabt hatte. (Weil die Herren von Blumenberg nicht nur nahe Nachbarn der Herren von Blumenegg an der Wutach, sondern, wie man annimmt, des gleichen Stammes mit diesen waren, liesse sich vielleicht ein schwacher Anhalt in den Beziehungen der Stühlinger zu denen von Blumenberg für das eigentümliche Faktum finden, dass sich der unten vorkommende Rudolf der Stühlinger, Vogt zu Baden, im Jahre 1314 des Siegels eines Ritters von Blumenegg bedient.)

Nach Rüeger war das Wappen der wutachtalischen und schaffhausischen Edeln von Stühlingen im blauen Schilde und auf dem Helme ein umgekehrter Stuhl, was auf Stammeseinheit mit den freiburgischen Edeln von Stühlingen hindeuten kann. Auch von den zürcherischen Stühlingern führten verschiedene den Stuhl im Siegel, doch mit dem Unterschiede, dass bei ihnen der Stuhl aufrecht auf seinen vier Beinen steht.

Wenn wir nun zu dem im Titel näher bezeichneten Stühlingerschen Geschlechte übergehen, das in nunmehr zürcherischem Gebiete seine Wohnsitze hatte, so beginnen wir seine Geschichte mit einem R. Stülinger von Regensberg, der, wie schon bemerkt, mit dem 1278 in Schaffhausen auftretenden Rudolf von Stülingen in eine und dieselbe Person zusammenfallen und sich von Schaffhausen hinweg nach dem Bergstädtchen auf der Lägern begeben haben könnte. Als am 11. Juli 1290 im Kloster Zürich Rudolf, Pfarrer von Altorf in Uri, die zu den Tafelgütern der Äbtissin des Fraumünsters in Zürich

gehörenden Einkünfte der Kirche in Altorf auf drei Jahre ankauft und unter Stellung von Bürgen und Geiseln verspricht, den Kaufpreis in bestimmten Terminen zu bezahlen, giebt er als Bürgen dar den Ritter R. von Thun (de Tuno), Kunrad Meyer von Erstfeld und R. genannt Stülinger von Regensberg, von denen die beiden ersten eventuell in Altorf, der dritte (bei der zweiten Erwähnung seines Namens -- wohl irrig — Kunrad geheissen) in Zürich Geiselschaft zu leisten haben. (G. v. Wyss, Urkunden der Abtei Zürich, Nr. 327.)

Demselben R. Stülinger — wenn es nicht etwa ein gleichnamiger Sohn des 1278 und 1290 Genannten ist — begegnen wir nun zweimal zu einer Zeit, da er (schon 1311) das wichtige Amt eines habsburg-österreichischen Vogtes der Grafschaft Baden bekleidet. Am 11. November 1312 ist Rudolf Stülinger, Vogt zu Baden, anwesend, als Niklaus von Frauenfeld, Chorherr der Kirche Konstanz und Kirchherr in Windisch, mit den Herzogen Friedrich und Leopold von Österreich zu Gunsten des neugegründeten Klosters Königsfelden Güter tauscht. Er führt hier — wie schon Stumpf richtig mitteilt — im Siegel den kyburgischen Schild mit den zwei Löwen, wohl noch ein aus der Zeit, da die Grafschaft Baden kyburgisch war, herrührendes Amtswappen, das unter der habsburg-österreichischen Herrschaft sich noch eine Weile fort-erhalten mochte. (Kopp, IV. 1, S. 269. Anm. 3.) Die Umschrift des Siegels lautet: † S. R. dei Stvlingers, advocati i. Baden. — An St. Vincentientag (22. Januar) des Jahres 1314 urkundet Rudolf der Stülinger, Vogt zu Baden, dass er auf Geheiss seiner Herren, der Herzoge von Österreich, dem edeln Herrn Lütold von Krenkingen um 100 Mark Silber, die diesem um geleisteter Dienste willen von den Herzogen versprochen sind, 10 Mark Geldes jährlich in Pfandes Weise versetze, die ausgeschieden sind an Pfenningen und an Korn auf verschiedenen — namentlich aufgeführten — Gütern zu Oberhofen, Niederhofen, Dogern, Eschbach und Oberalpfen in der Nähe von Kleinlaufenburg und Waldshut. Vogt Stülinger besiegelt das Document; aber — auffallenderweise wie oben schon erwähnt — hängt als sein Siegel an der Urkunde das wohlerhaltene Siegel eines Ritters von Blumenegg. (Siegelabbildung Nr. 1.) Die Urkunde liegt im Staatsarchive Zürich unter C. IV. 6. 6.

Nochmals treffen wir Rudolf den Stülinger an und zwar wieder am gleichen Wohnsitze, von dem er in der Urkunde von 1290 zubenannt ist, in Burg und Städtchen (Neu-)Regensberg. Als nämlich in Regensberg Mittwochs vor St. Gallen Tag (15. Oktober) des Jahres 1320 Freiherr Lütold von Regensberg ein ihm von Heinrich von Büesingen aufgegebenes Gut zu Weyach als rechter Lehensherr an Konrad den Escher von Kaiserstuhl (den ältesten, sichern Stammvater der beiden Geschlechter in Zürich), an Frau Hedwig (Schenk von Kaiserstuhl), seine eheliche Wirtin, und an seine Kinder verleiht, waren bei dieser Handlung als Zeugen anwesend: Herr Berchtold, der Kirchherr zu Weningen, Herr Rudolf, der Kirchherr zu Buchs, sodann vier im Städtchen Regensberg wohnhafte Burger oder Burgmannen aus Regensbergischen Dienstmannenfamilien des niedern Adels, Wilhelm von Sünikon, Rudolf der Stüelinger,

Ulrich von Mandach und Eberhard von Varre (Fahr), dazu noch andere ehrbare Leute genug. — (Keller-Escher, Geschichte der Familie Escher vom Glas, pag. 3.)

Von hier hinweg werden wir nun mit einer zahlreichen, zweiten Generation des Geschlechtes bekannt, mit Heinrich, Dietrich, Konrad, Hans und Rudolf den Stühlingern, die wir wohl alle als Söhne Rudolfs, der in Regensberg wohnte und während einiger Jahre österreichischer Vogt zu Baden war, zu

betrachten haben. Heinrich, wohl der älteste und ungefähr ums Jahr 1280 geboren, war mit dem Amte eines habsburg-österreichischen Vogtes über Burg und Städtchen Regensberg betraut und tritt uns zum ersten Male in einem daselbst am Sonntage nach St. Andreas' Mess des Jahres 1307 gegebenen

Instrumente entgegen. Es urkunden nämlich Heinrich der Stülinger, Vogt zu Regensberg, Ulrich von Sünikon, Albrecht von Kloten, Wilhelm von Steinmaur und Walter der Ammann, Burger und der Rat der Stadt zu Regensberg, dass Hermann von Kloten und Johannes, sein Bruder, ebenfalls Burger zu Regensberg, und ihr Vater den Herren des Gotteshauses Rüti den Hof zu Nieder-Fisibach, der jährlich 15 Stück und 2 Viertel Roggen gilt und den sie zu rechtem Lehen hatten von den freien Herren, Herrn R. und Herrn R. von Wasserstelz, um 28 Mark Silbers und 2 Pfund Pfenninge verkauft haben, und dass die Herren von Wasserstelz um der Dienste und Bitten Hermanns und Johannes' von Kloten willen dem Gotteshause den Hof zu rechtem Eigen aufgaben. Weil Hermann und Johannes von Kloten eigne Insiegel nicht haben, siegelt auf deren Bitte der Vogt und die Gemeinde der Stadt zu Regensberg. Zeugen bei diesem Akte waren: Herr Rudolf, der Kirchherr zu Buchs, Meister Johannes, der Schulmeister von Regensberg, Friedrich v. Hofe, H. von Kloten, Ul. von Fahr, Diethelm von Buchs, Burkard von Erendingen und andre, ehrbare Leute genug. — (Staatsarch. Zürich; des Gotteshauses Rüti Privilegien und Besitzungen, geschrieben 1441, pag. 752. Das Original der Urkunde scheint verloren zu sein.)

Um diese Zeit tritt in ganz auffälliger Weise zu Tage, in welch' hohem Masse das Haus Habsburg-Österreich dem Geschlechte Stühlinger — wohl aus der Zeit der Amtsführung Rudolfs in Baden, aber auch noch aus ältern, uns nicht näher bekannten Generationen her, dazu für von den Söhnen Rudolfs genossene Dienstleistungen — verpflichtet und verschuldet war und aus Mangel an disponibeln Mitteln sich genötigt gesehen hatte, den Stühlingern Einkünfte an den verschiedensten Orten zu verpfänden oder zu versetzen. Als ums Jahr 1380 ein genaues Verzeichnis der vom Hause Österreich verpfändeten Einkünfte, der sog. «Österreichische Pfandrodel» aufgenommen wurde, komparirten darin die Stühlinger wie folgt:

Laut Urkunde, datirt Baden, die Sancti Dionysii, 1306, hat «Dietrich Stülingen» an Herzog Leopold eine Forderung von 40 Mark Silbers um den Dienst, den «seine Vordern» — also nicht bloss Rudolf — getan haben, und es sind ihm dafür 4 Mark Geldes auf den Gütern zu Dachslern und Schleinikon (am Nordabhange der Lägern) versetzt;

laut Urkunde, gegeben zu Baden, Donnerstags vor St. Regulen Dult anno 1314, haben Heinrich und Konrad «Stülingen» eine Forderung um ihren Dienst von 12 Mark Silbers an weiland Herzog Leopold, wofür ihnen eine Mark Geldes verpfändet ist;

laut Urkunde, datirt Lenzburg am St. Konradstag 1320, schuldete Herzog Leopold selig Hans dem Stülinger um seine Dienste 20 Mark Silbers, wofür letzterm 2 Mark Geldes auf der niedern Mühle zu Baden und im Siggental versetzt sind;

endlich laut Urkunde, gegeben zu Baden im Jahre 1324, ist Herzog Leopold selig Hans dem Stülinger ferner noch 10 Mark Silbers schuldig für ein Ross, das letzterer für den Fürsten ankaufte, und es ist ihm dafür

1 Mark Geldes zu Vilmergen (Vilmergen) verpfändet. Staatsarch. Zürich: Osterr. Pfandrodel, Corp. dipl. nov. B. I. 274.

Da Hans, Heinrich, Rudolf [illegible] ein Geistlicher — und Konrad die Stuhlinger nach dem Jahre 1387 noch urkundlich erscheinen, muss wohl Pierrich Stuhlinger der tapfere und mit edelm Gemüthe [illegible] hatten gezierte Knecht gewesen sein, dessen Ableben der Minderbruder Johannes von Winterthur uns in seiner Chronik überliefert hat. Er erzählt uns in [illegible] sog. Gamanner Krieg, der die Berner und Solothurner gegen den Grafen Eberhard von Kyburg und das Haus Oesterreich führten. Am 24. Juni 1382 in einem Treffen [illegible] Berner [illegible] Adel von einem geschlossenen Kreis mit eingelegten Lanzen [illegible] [illegible] [illegible]

Um 1340 ist Brigitta Stühlinger (von Waldhausen), entweder eine Schwester der Brüder Dietrich, Hans, Rudolf, Heinrich und Konrad, oder dann die Tochter eines derselben, die Gattin Johannes I. Escher von Kaiserstuhl, des zweiten Stammvaters der Escher von Kaiserstuhl und Zürich, und wird durch ihn die zweite Stammmutter des gesammten Escher-Geschlechtes. (Jahrzeitenbuch von Hohenthengen.)

Für die Geschichte und namentlich die Heraldik des Stühlinger'schen Geschlechtes besonders interessant ist eine in Winterthur an dem nächsten Gutentag vor St. Gallen Tag (9. Oktober) des Jahres 1342 ausgestellte Urkunde. Dieser zufolge verkauft vor Hugo von Hegi, dem Schultheissen zu Winterthur, der daselbst zu Gericht sitzt, der ehrbare, fromme Mann Johannes der Stülinger, der alte Vogt zu Regensberg, um 77 Pfund neuer Pfenninge in Zürcher Münze der geistlichen Frau in Gott, Frau Katharina Schädin, Priorin des Konvents der Sammlung zu Winterthur, Prediger-Ordens, zu Handen dieses Konvents ein Gut zu Kloten für ledig eigen, das Johannes der Türler von Kloten baut und das jährlich zu Zins giebt 5 Mütt Kernen, 2 Malter Hafer, Zürcher Masses und 1 Pfund und 4 Schilling Pfenninge, Zürcher Münze. Die frommen Leute Rudolf Stülinger, Kirchherr der Kirche zu Kirchdorf (unterhalb Baden), und Heinrich Stülinger, beide Johannes Stülingers Brüder, geben zu dem Verkaufe ihre Zustimmung und verzichten ebenfalls auf alle Ansprüche an das Gut. Neben dem Schultheissen Hugo von Hegi besiegeln die drei Brüder Stühlinger das Instrument. Alle vier Siegel befinden sich noch wohl erhalten an demselben, und diejenigen der drei Brüder sind ein recht augenfälliger Beweis dafür, wie schwankend die Familienwappen damals noch waren, indem das Siegelbild Johannes Stühlingers aus einem Bockskopfe besteht, während die Siegel seiner Brüder je einen Stuhl enthalten. (Siegel No. 2, 3 und 4.) (Staatsarch. Zürich, Amt Winterthur, No. 59.)

Dem bereits als Pfandgläubiger Herzog Leopolds (1314) genannten Chuntzen (Konrad) Stühlinger – wenn es nicht eher einen gleichnamigen Sohn oder Neffen des letztern betrifft -- versetzt Herzog Rudolf von Österreich Samstags vor St. Ambrosien Tag 1361 zu Brugg für eine Summe von 20 Mark Silber, die Stühlinger auf dem Hause Wartenfels zu Zofingen zu fordern hatte, welches Herzog Rudolf abbrechen liess, drei Pfund Stebler Pfenning oder eine halbe Mark Geldes jährlich aus dem Amte zu Regensberg, die ihm der Vogt jährlich ausrichten soll. (Staatsarch. Zürich; Corp. dipl. nov. B. I. 273.)

Um diese Zeit nun muss ein Teil des Stühlingerschen Geschlechtes — ob durch Erbschaft, Heirat oder Kauf ist uns nicht bekannt geworden — in den Besitz der Burg Waldhausen gelangt sein, die auf der Grenze zwischen der Grafschaft Baden und der Herrschaft Regensberg, heute zwischen den Kantonen Zürich und Aargau, auf einem kleinen Bergrücken lag, welcher das bei Kaiserstuhl ausmündende Tälchen von Bachs und Fisibach, östlich, und das bei Mellikon sich zum Rheine öffnende Tälchen von Siglisdorf, Mellstorf und Wislikofen, westlich, von einander scheidet. Zu dem Geschlechte, das diese Burg

erbaut und zuerst besessen hat, hat vielleicht schon Wiprech von Walthusen gehört, der in einer im Kloster Allerheiligen in Schaffhausen 1083 entstandenen Urkunde genannt wird. Sicher aber nannten sich nach dieser Burg die freien Herren Altzer und Adalbero von Waldhausen, welche am 27. Dezember 1114 die auf ihrem benachbarten Gute Wislikofen durch sie erbaute Zelle an das Stift St. Blasien vergaben. Ein Berchtold von Waldhausen kommt noch in einer Urkunde von 1285 vor. In der unten zu erwähnenden Urkunde von 1426 heisst die Burg noch die «Feste zu Walthusen»; in einem Marchbriefe oder einer Grenzbereinigung von 1471 dagegen ist sie bloss noch «Burgstall» betitelt. Sie muss demnach um letztere Zeit herum entweder schon Ruine, oder doch ihrer fortifikatorischen Zutaten (Ringmauer, Gräben) entkleidet gewesen sein.

Zum ersten Male finden wir einen Stühlinger als zu Waldhausen sesshaft bezeichnet in einem Instrumente des Grafen Rudolf von Habsburg, datirt vom Freitag vor St. Mathias, des Zwölfboten, Tag (19. Februar) des Jahres 1367. Danach bewilligt der Graf Heinrich dem Stülinger «sesshaft zu Walthusen» — ein zweites Mal im Texte Heinrich von Stülingen genannt, — seiner Frau, Margaretha von Heimenstein, als Pfand für 20 Mark Silber zu versetzen 10 Stücke Geldes an Korn, die er jährlich vorausnimmt, ab dem Zehnten zu Dielstorf und seinen Teil des Heuzehntens ebenda, beides Heinrich Stülingers und seines Vetters Cüntzi Stülinger gemeinsames Lehen von Habsburg, ferner seinen Teil der Mühle zu Dielstorf, die ebenfalls Heinrich Stülingers, des schon genannten Cüntzi Stülingers und dazu noch Cunrat des Stülingers «gesessen zu Hoff» gemeinsames Lehen von Habsburg ist. Die Pfänder soll Frau Margaretha als Leibding nutzen bis an ihren Tod; dann sollen solche an Frau Margarethens und Heinrich Stülingers Kinder fallen, oder an ihren Mann, wenn die Frau ohne Kinder stirbt. Cunrat und Cüntzi Stülinger geben ihre Einwilligung zu der Verpfändung und der Graf und alle drei Stülinger besiegeln das Document. (Staatsarch. Zürich: Stadt und Landschaft, Dielstorf No. 2678.) Siegel: No. 5, 6 und 7.

Bei dieser Gelegenheit taucht noch ein drittes Wappenbild des Geschlechtes auf, die in Dreipassform zusammengestellten Blätter oder Eselsohren, welche Kunrat Stühlinger führt. Dieses Wappen ist das gleiche, welches das eine der drei Geschlechter, die sich von Jestetten nannten, führte, und zwar das Geschlecht der eigentlichen Edeln von Jestetten, nicht die Meyer im Werd oder Meyer von Schaffhausen mit dem Eselskopfe, die sich zeitweise auch von Jestetten hiessen und nicht das dritte, neuere Geschlecht von Jestetten mit dem Mühlrad. Verwandtschaft oder Adoption mag Kunrat Stühlinger Veranlassung zur Annahme dieses Wappens gegeben haben.

Der uns schon bekannte Konrad Cüntzi Stühlinger erscheint, zusammen mit einem Sohne Johannes, neuerdings in einem am 11. März 1385 in Zürich ausgestellten Dokumente, laut welchem Chunrat Stülinger und Johannes Stulinger, sein Sohn, von Regensberg an Heinrich und

Johannes die Meisen, Gebrüder, Burger von Zürich, um 28 Pfund Züroher Pfenninge für ledig frei eigen zwei Mütt Kernen jährlicher Gült verkaufen, die sie haben auf dem Gütli zu Niederhasli, welches den Meisen gehört und das Kuni Steigers Weib von Hasli bebaut. Das Instrument war mit dem Stadtsiegel und den Siegeln beider Stühlinger verwahrt; doch fehlt heute dasjenige Konrad Stühlingers. Dagegen hat sich das Siegel Johannes Stühlingers sehr wohl erhalten. Siegel No. 8. (Staatsarch. Zürich, Urkunde der Antiquar. Gesellsch. No. 646.)

Als Zeugen kompariren die beiden eben genannten, Vater und Sohn, nochmals in einer zu Neu-Regensberg, Montags vor St. Urban des Jahres 1397 (21. Mai) aufgesetzten Urkunde. An diesem Tage sitzt nämlich Uli Pfiffer, Vogt zu der neuen Regensberg, daselbst zu Gericht im Namen und an Statt des frommen, festen Erharten von Saux (Eberhard von Sax) Freyen, seines gnädigen Herrn, und es verzichten vor ihm Meyer Heini von Ober-Steinmaur und Meyer Rudi, sein Bruder, auf alle Rechte an einen Hof zu Ober-Steinmaur, den sie früher von dem frommen, festen Ritter, Herrn Hans von Seon von Zürich, zu Lehen gehabt und den dieser nun an Hans Klingelfuss, Burger, des Raths und Spitalpfleger zu Baden, zu Handen des Spitals in Baden verkauft hat. Bei dieser Handlung waren als Zeugen anwesend: Junker Ulrich von Rümlang, Edelknecht, Cunrat Stülinger, der Alt und Hans Stülinger, der Jung, sein Sohn, auch Edelknechte, Ulrich Cristin, Schultheiss zu der neuen Regensberg und verschiedene Burger dieses Städtchens und Landleute aus der Umgegend. Uli Pfiffer siegelt; sein Siegel ist wohlerhalten noch vorhanden. (Staatsarchiv Zürich, C. IV. 5. 5.)

Mit dem Beginne des 15. Jahrhunderts sehen wir nun die noch auf Regensberg hausende Linie der Stühlinger im Besitze eines nicht unbedeutenden, vom Bischofe von Konstanz herrührenden Mannlehens oder feudums, nämlich des Dorfes und der Vogtei Hüntwangen auf dem Rafzerfelde, anfangs noch in Gemeinschaft mit der adelichen Familie zum Thor, welche nach den von Ehingen diesen Besitz inne gehabt hatte, später in den Alleinbesitz der Stühlinger übergegangen. Es belehnt nämlich Samstags nach St. Ulrichstag 1406 zu Kaiserstuhl Bischof Marquard von Konstanz den ehrbaren, bescheidenen Heinrich zum Thor und den bescheidenen Johansen Stülinger, den ältern, gemeinsam mit dem Dorfe und der Vogtei Hüntwangen, mit allen Nützen, Zinsen, Rechten, Twingen, Bännen, Holz, Feld, Wunn, Weid und der Allmend nach Lehensrecht,

1408 Montags nach dem heil. Ostertag zu Neunkirch Bischof Albrecht von Konstanz den ehrbaren, bescheidenen Hans Stülinger von Regensberg,

1417 Dienstags vor St. Hilarientag (19. Januar) zu Kaiserstuhl Bischof Otto von Konstanz «den frommen, unsern lieben» Hans Stülinger, Hansen Stülingers sel. Sohn,

1435 Donnerstags vor St. Gallen Tag im Schlosse zu Kaiserstuhl Friedrich, Graf von Zollern, Bischof zu Konstanz, seinen «lieben, getreuen» Hans Stülinger, Hansen seligen Sohn, endlich

1437 Dienstags vor St. Michaels, des h. Erzengels, Tag (29. Sept.) im Schlosse zu Kaiserstuhl Bischof Heinrich von Konstanz ebenfalls «den frommen, unsern lieben, getreuen» Hans Stülinger, Hansen Stülingers sel. Sohn, von Eglisau, mit denselben Objekten. (Staatsarchiv Zürich, Corp dipl. nov. B. I. 273.)

Aus dem letzten Dokumente ergiebt sich, dass der Lehensbesitz der Feudalrechte zu Hüntwangen den jüngern Hans Stühlinger zur Übersiedlung von dem Bergneste Regensberg in das Hüntwangen viel näher gelegene Rheinstädtchen Eglisau veranlasst hatte, wo auch ziemlich zahlreiche, standesgemässe Gesellschaft zu finden war, indem um die Herren von Burg, Stadt und Herrschaft Eglisau, die Grafen von Thengen, sich damals ein kleiner Hof von Edelleuten aus den Geschlechtern von Laufen, am Lee, von Jestetten u. a. angesiedelt hatte. Der Burg- und Herrschaftsherr von Eglisau, Graf Hans von Thengen, Landgraf im Hegau und im Madach, Herr zu Eglisau, obschon nicht Stühlingers Lehensherr, nahm sich auch seines neuen Stadteinsassen bald freundlich an, indem er am Dienstag nach dem Maitag des Jahres 1438 gemeinsam mit Hans Glatt von Kaiserstuhl einen Streit schlichtete und entschied, in welchen der «veste» Hans Stülinger von Eglisau mit der Gemeinde «der Gebursami» zu Hüntwangen geraten war und der sich um die Beholzung des Gerichtsherrn, die demselben zu leistenden Frohnden u. s. w. drehte. (Staatsarch. Zürich, Corp. dipl. nov. B. I. 273.)

Während der Zeit dieser erwähnten Belehnungen mit Hüntwangen begann Hans Stühlinger, sich auf dem Wege des Verkaufes verschiedener Einkünfte und Güter, die ihm noch in der Umgebung der alten Heimat Regensberg zustanden, zu begeben. So verkaufte er («Hans Stülinger von Eglisau») Montags nach St. Margarethen Tag (20. Juli) des Jahres 1433 in Regensberg vor Johannes Berger, Vogt zu Regensberg, der daselbst im Namen der Stadt Zürich zu Gericht sass, 2½ Viertel Hafer und 16 Zürcher Pfenninge jährlicher und ewiger Vogtsteuer auf der halben Hub, genannt Weibelhub, zu Dielstorf, die Kuni Baldenweg von Dielstorf baut und die Eigentum von Hansen Dietschis Kindern an der Strehlgasse in Zürich ist, um 7 Pfund Zürcher Pfenninge für recht eigen, ferner 23 Zürcher Pfenninge jährlicher Gült auf der niedern Hub zu Dielstorf, genannt Stülingers Hub, die Hans Meyer von Dielstorf baut, und zwei Herbsthühner jährlicher Gült auf der Hofwiese, die in den Meyerhof zu Dielstorf gehört, um 5 Pfund Zürcher Pfenninge. Alle diese Einkünfte verkauft er dem bereits genannten Kuni Baldenweg und giebt dieselben an des Gerichtes Stab auf. — Das Instrument war sowohl von Vogt Berger als dem Stühlinger besiegelt; doch sind beide Siegel heute nicht mehr vorhanden. (Staatsarch. Zürich, C. IV. 1. Thek 7.)

Wenn wir nun unsern Blick wieder einmal auf den Zweig der Stühlinger zu Waldhausen werfen, so begegnet uns hier eine Generation von vier Geschwistern, die wir aber keinenfalls als Kinder sondern sicherlich erst als Enkel des 1367 vorgekommenen Heinrich Stühlinger von Waldhausen und seiner Frau Margaretha von Heimenstein betrachten dürfen. Es muss hier

ein Zwischenglied, der Sohn des eben genannten Ehepaares und Vater der vier Geschwister, ausgefallen sein, über welchen uns bis jetzt keine Nachrichten zu Handen gekommen sind.

Am Samstag vor St. Martinstag des Jahres 1426 sitzt Konrad Iminer, Schultheiss zu Kaiserstuhl, daselbst zu Gericht an Statt und im Namen des Fürsten und Herrn, Markgrafen Otto (von Hochberg), Bischofs zu Konstanz, und es erscheinen vor ihm die frommen, festen Götz Escher, ein Burger von Zürich, einerseits und Konrad «Stülinger von Walthusen» in seinem eigenen und seiner Geschwister Namen anderseits, um einen Tausch mit einander abzuschliessen.

Es überlässt nämlich Götz Escher (sieben Jahre später auf der Tiberbrücke in Rom zum Ritter geschlagen und mit dem Luchs-Wappen beschenkt) dem Stühlinger das «Gütli, gelegen an der Vesti zu Walthusen» mit aller seiner Zubehörde, das von Alters her an ihn gekommen war (wahrscheinlich von seiner Grossmutter Brigitte Stühlinger [von Waldhausen], insofern wenigstens schon die zweite, uns bekannte Generation der Stühlinger die Burg Waldhausen besessen hat). Dafür tritt Stühlinger an Escher 3 Stück Kernen und 1 Malter Hafer ewigen Zinses, auf St. Martinstag vorab gehend ab der Hub zu Dielstorf, welche Kuni Brem baut, ab. Die Urkunde wurde mit dem Siegel des Schultheissen Iminer und demjenigen der Stadt Kaiserstuhl besiegelt. (Staatsarch. Zürich; Urkundensammlung der Antiquar. Gesellschaft von Zürich, No. 1961.)

Vier Jahre später lernen wir nun auch neben Konrad Stühlinger von Waldhausen seine Geschwister — drei Schwestern — kennen, indem am 1. Juni anno 1430 Konrad, Margareth, Anna und Elsi, die «Stülinger von Walthusen», Geschwister, der Bruderschaft der Caplane zum Grossmünster oder Bruderschaft der Propstei um 124 Gulden ein Gut zu Dielstorf, das Welti Lufinger bebaut, verkaufen. (Staatsarch. Zürich; Gemächtbücher, Band II. p. 33.)

Die drittgenannte der eben vorgekommenen drei Schwestern erscheint dann sieben Jahre später als die Ehefrau eines Mannes aus dem kleinen, aargauischen Adel. Am 23. Mai des Jahres 1437 verkaufen nämlich der «fromme, bescheidene» Johannes von Suhr, sesshaft zu Freienwyl, und Elsbeth Stülinger, seine eheliche Wirtin, um 80 Gulden rheinisch an Ulmann Trinkler, Burger von Zürich, 3 Mütt Kernen und 1 Malter Hafer Geldes jährlicher Gült auf St. Martins Tag ab ihrem halben Hof zu Neerach — wie Dielstorf ebenfalls in der nahen Umgebung des frühern Wohnortes der Stühlinger: Regensberg — den jetzt der Schächly baut. (Staatsarch. Zürich; Gemächtbücher, Band II. p. 144.)

Auch Konrad Stühlinger von Waldhausen, der inzwischen seinen Wohnsitz von der einsamen Burg ob dem Tälchen von Bachs in das zwar auch nicht grosse, aber anmutig gelegene und immerhin von einigen Honoratioren bewohnte Bischofsstädtchen Kaiserstuhl verlegt hatte, verkauft noch einige Gefälle in der Nähe der alten Heimat Regensberg. Am Dienstag vor St. Martins Tag des Jahres 1440 veräussert nämlich «Cunrat Stüllinger von Wald-

hus, sesshaft zu Kaiserstuhl», an Älli Schmid, Ulrich Gelts, des Goldschmids, ehliche Wirtin und ihre Erben um 6 Gulden ein Viertel Kernen und ein Herbsthuhn jährlicher, ewiger Gült auf St. Martinstag, welche Einkünfte haften auf einem Acker, gelegen am Lölin zwischen Ober-Steinmaur und Neerach, westlich von Ried, der auf der einen Seite an des Meyers von Riet Acker stösst u. s. w. Staatsarch. Zürich: Gemächtbücher. Band III. p. 15.

Von Konrad Stühlingers Schwestern, Margaretha, Anna und Elsi, haben wir schon vernommen, dass die dritte die Gattin eines Junkers Johannes von Suhr geworden war. Auch der ersten begegnen wir noch im Ehestande. Ihr Ehemann trägt ebenfalls einen vornehm klingenden Namen, betreibt aber gleichwohl die anspruchslose Hantirung eines Glasers. Am Tage der h. drei Könige des Jahres 1442 vermacht vor den Herren Stüssi, Burgermeister und dem alten Brunner Michel von Klamenstein, der Glaser, Gretha Stüllingerin, seiner ehelichen Wirtin, zu einem rechten Leibding sein Haus und Hofstatt, das man nennt «zum Jöchlin», in der mehreren Stadt Zürich gelegen, zwischen dem Haus zum roten Schild und dem Haus zur Linden, oben an dem Gässlein. Staatsarch. Zürich: Gemächtbücher. Band III. p. 24 b.

Ein Neffe dieser Frau von Klamenstein, Sohn der oben genannten Eheleute Johannes von Suhr und Elsi Stüllinger, trägt noch nach der Mitte des 15. Jahrhunderts alte, ehemals Stüllingersche Mannlehen oder Feuda. Am Freitag nach der h. drei Könige Tag 9. Jan. im Jahre 1456 belehnt Burgermeister Jakob Schwarzmaurer nach dem gewöhnlichen Tenor von Lehenbriefen um Mannlehen oder Feuda den «festen Hans Thüring von Suhr mit dem Zehnten zu Dielstorf, den man des Stüllingers Zehnten heißt und mit 3 Mütt und 3 Viertel Kernen Geldes jährlichen Zinses auf der Mühle im Dorfe zu Dielstorf, welche Einkünfte Hans Thüring von Suhr von seiner lieben Mutter selig, Frau Elisabeth Stüllinger, der in Erles Weise zugefallen sind, ursprünglich Lehen von Habsburg waren, jetzt aber an das heilige Reich gefallen und Reichslehen sind und durch den Burgermeister von Zürich im Namen des heiligen Reiches verliehen werden». Staatsarch. Zürich: Orig.-Dokument. S. I. 97. Mit diesem Fakrum gehen uns die bis jetzt gesammelten Nachrichten über den Waldhauser Zweig des Stüllingergeschlechtes aus.

Länger lässt sich dagegen der im Fahrni ansässig gewordene, andere Zweig des Stammes verfolgen. Von diesem ist oben zuletzt erzählt worden, wie Junker Hans Stüllinger in Fahrni durch den ersten Hans von Thorberg um den Besitz seines Hofes Hunzikon verkürzt worden war. Mit Verwendung seiner obersten Lehensherrschaft des Herzogen zwischen den beiden Gegnern und seinen Untertanen unternahmen auf der Ersteren seine Vermittlung [illegible] Junker Hans Stüllinger [illegible] Junker Hans [illegible] Stüllingen»

— wahrscheinlich nicht ein Sohn, sondern ein jüngerer Bruder von Hans Stülinger — und seinen Erben Dorf und Vogtei Hüntwangen mit allen Herrlichkeiten, Gerichten, Zwingen und Bännen, Nützen, Früchten und Gülten — wie diese von dem «vesten Junker Hans von Stülingen» an die Stadt Eglisau gekommen — um die Summe von 110 rheinischen Gulden, mit der Klausel, dass die Stadt das Dorf und die Vogtei Hüntwangen um denselben Preis wieder an sich ziehen dürfe, falls einmal Konrad von Stühlingen oder seine Erben geneigt werden sollten, sich dieses Besitzes wieder zu entäussern. Für die Stadt besiegelten den Kaufbrief die festen Heinrich von Jestetten, sesshaft zu Eglisau und Konrad von Mannstatt — sollte heissen von Assmannstett — der Zeit Vogt (des Freiherrn Gradner) zu Eglisau. (Stadtbibl. Zürich, Mscr. G. 279 p. 27.)

Immer noch standen dem Geschlechte in der Gegend seines ersten Wohnsitzes im zürcherischen Gebiete, Regensberg, Gefälle und Einkünfte zu, die aber successive aus seinen Händen in andere übergehen. Der letzte Verkauf dieser Art wurde zu Regensberg, Montags nach St. Niklausen, des heil. Bischofs, Tag (10. December) des Jahres 1464 bewerkstelligt. Damals verkaufte vor Hans Hauchenbrunner, der zu Regensberg zu Gerichte sitzt im Namen und auf Befehl des ehrsamen, weisen Heinrich Stapfers von Zürich, der Zeit Vogtes zu Regensberg, der «fest Junker Hans Stülinger von Eglisau» an Heinrich Bind, Burger und des Rates zu Baden, zu Handen des Spitales daselbst den grossen Zehnten zu Ober-Steinmaur, genannt des Stühlingers Zehnten, den er von 60 Jahren her nach seines Vaters Tode besessen, für ledig eigen um 165 rheinische Gulden und leistet Gewähr dafür, dass dieser Zehnten weder verpfändet noch Lehen sei; nur bekennt er, dass die Quart daraus an den Bischof von Konstanz gehe. Stühlinger und sein Vater haben den Zehnten bei 100 Jahren «unansprächig» besessen. Zeugen bei diesem Akte sind die 8 Richter von Regensberg, und es siegeln Vogt Stapfer und der Stühlinger; doch sind ihre beiden Siegel verschwunden. (Staatsarch. Zürich, C. IV. 5. 5).

Der zum Jahre 1463 erwähnte Konrad von Stühlingen muss — ohne Zweifel in hohem Alter — bald darnach gestorben sein, aber noch unmündige Kinder hinterlassen haben. Denn am 23. Heumonat 1467 verkauft vor Schultheiss und Rat zu Kaiserstuhl Hans von Wülflingen als ein vollmächtiger Erbe des frommen Kunraten von Stülingen, seines Schwagers seligen, mit Verwilligung anderer seiner nächsten Freunde und Erben dessen Kindern in Genuss und Schaden eingesetzt, dem Heinrich am Lee, Burger zu Eglisau — aus einem alten, adelichen Geschlechte aus der Gegend von Glattfelden und Eglisau — Dorf und Vogtei Hüntwangen mit allen und jeden niedern Gerichten und Fällen, Zinsen, Renten, Gülten, auch das Wein- und «Obstzehendli» zu Eglisau, — die Vogtei Hüntwangen Lehen vom Bistum Konstanz — das «Zehendli» Lehen von der Herrschaft von Thengen — alles um 100 rheinische Gulden. Schultheiss und Rat von Kaiserstuhl siegeln. (Stadtbibl. Zürich, Mscr. G. 279, p. 34.)

Konrad Stühlinger oder von Stühlingen hat auch noch eine andere Spur seines Daseins hinterlassen, indem er in dem anno 1488 neu angelegten

Jahrzeitenbuche der Kirche Eglisau vorkommt, das in den Einträgen von der ersten Hand grösstenteils Stiftungen aus früherer Zeit enthält. Zwar ist er nicht in den bei den einzelnen Tagen des Monates detaillirt eingetragenen Stiftungen erwähnt, sondern nur in einem registerartigen Nachtrage des Buches, der eine Menge von Namen enthält, wahrscheinlich diejenigen solcher Stifter, für welche im Jahre 1488 nicht mehr einzeln sondern bloss samthaft Seelmessen gelesen wurden. Hier sind «Junkher Cuonrat von Stuolingen, frow frena von Liechtnow und frow Guotta, bed sin Husfrowen» genannt. (Staatsarch. Zürich, J. Z. B. von Eglisau.)

Von seinen zum Jahre 1467 erwähnten Kindern, ist uns nur von Einem der Name bekannt geworden. Am Montage nach St. Pelagientag (29. August) des Jahres 1468 urkundet nämlich in Konstanz Bischof Hermann im Anschlusse an den Vorgang von 1467, dass Uli Roggenmann, der Metzger von Kaiserstuhl, als ein Vogt Damasius Stülingers dem «frommen Heinrich Lewrer» von Eglisau Dorf und Vogtei Hüntwangen verkauft habe. Der Bischof nimmt das Lehen von Uli Roggenmann auf, belehnt damit «Heinrich Lewrer» und siegelt das Instrument. (Stadtbibl. Zürich, Mscr. G. 279, p. 39.) Der hier genannte Damasius Stühlinger war 50 Jahre später noch am Leben; denn im Personenregister der von Stiftspropst J. Huber von Zurzach dem Inhalte nach nicht mehr — sondern bloss bezüglich der darin vorkommenden Namen — mitgeteilten Urkunden der Propsteien Klingnau und Wislikofen erscheint Junker Damasius Stülinger noch im Jahre 1518. (J. Huber, Stiftspropst; Die Regesten der ehemaligen Sanktblasier Propsteien Klingnau und Wislikofen. Luzern, 1878, pag. 154.)

Damit gehen uns die zusammenhängenden Nachrichten über das Geschlecht der Stühlinger aus. Es ist aber ganz wohl möglich, dass das noch heute in 5 Haushaltungen blühende Geschlecht Stühlinger in Wasterkingen, also in nächster Nähe von Hüntwangen und in grosser Nähe von Eglisau, von den Edeln Stühlinger in Eglisau, Gerichtsherren zu Hüntwangen, herstammt, da es laut dem erst mit dem Jahre 1641 beginnenden Taufbuche der Kirchgemeinde Wyl schon damals in Wasterkingen sass und bereits 1642 in dem genannten Buche vorkommt. Ebenso können die noch heute im Dorfe Windlach bei Stadel lebenden Stühlinger ein Ableger des hier behandelten Geschlechtes und von der gar nicht fernen Burg Waldhausen oder von dem ganz nahen Kaiserstuhl nach Windlach verschlagen worden sein; doch muss ein endgültiges Urteil hierüber noch vorbehalten bleiben.

Das älteste Siegel der Stadt Erlach.

Von H. Türler.

Der spröde Stoff der alten Wachssiegel ist schuld, dass heute so ausserordentlich viele alte Urkunden keine Siegel mehr haben. Wo gar alle Abdrücke eines Stempels vernichtet sind, bedauern wir um so mehr das schlechte Material und die nachlässige Aufbewahrung der Urkunden.

So bedauerte Fr. Schulthess in seiner Darstellung der Städte- und Landessiegel der XIII alten Orte der schweizerischen Eidgenossenschaft (Bd. IX der Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich), dass er das älteste Siegel der Stadt Erlach in keinem Abdrucke mehr finden konnte, obschon er dessen einstiges Vorhandensein in Urkunden von 1321 (gedruckt Fontes Rer. Bern. V, 235) und vor 1362 konstatirt hatte.

Ein Fragment dieses ersten Siegels von Erlach hängt nun an einer Urkunde des Stadtarchivs Neuenstadt, deren Doppel (der Stadt Erlach gehörend) für den Abdruck in Bd. VII, p. 345 der Fontes R. B. gedient hat. Das Stück ist datirt vom Mai 1348. Einen vollständigen Abdruck vom nämlichen Stempel liefert uns eine Urkunde des Bieler Stadtarchivs vom 23. Nov. 1416, worin sich die Städte Biel, Neuenstadt, Erlach, Landern für eine Schuld des Grafen von Neuenburg verbürgten. Das Siegel dessen Abbildung beiliegt, hat dreieckige Form und weist als Siegelbild einen entwurzelten Baum (Erle), begleitet von einem Monde (links) und einem Sterne (rechts). Die Spitze des Baumes reicht in das Kreuz der Umschrift hinein. Die Darstellung des Baumes ist äusserst mangelhaft. Die Legende lautet:

Siegel von Erlach.

† S · BVRGIESIV · DE · CERLIIS.

Das sehr gut gestochene zweite Siegel von Erlach kommt schon an einer Urkunde vom 21. Januar 1456 im Stadtarchiv Erlach vor und ist also älter, als Schulthess angenommen hat. Man sehe übrigens die Abbildung dieses zweiten Siegels bei Schulthess nach. Das Siegelbild ist dasselbe wie beim ersten Siegel, nur viel richtiger dargestellt.

- - - - -

Heraldik in Kunst und Gewerbe.

Die dekorative Verwendung von Wappen und Emblemen hat in neuester Zeit einen erfreulichen Aufschwung genommen, Dank den immer zahlreicheren Bestellern und dem Entgegenkommen von Künstlern und Kunsthandwerkern. Da es gewiss im Interesse unserer Mitglieder liegt, geeignete Kräfte für die

einzelnen Aufträge kennen zu lernen, so beabsichtigen wir, unter dieser Rubrik alle uns bekannten Arbeiten mit heraldischem Schmucke kurz zu erwähnen und mit dem Namen des Verfertigers aufzuführen.

Zunftlaternen. Die Zunftgesellschaft zum Widder in Zürich hat bei Richard Nüscheler in Königsfelden neue Sechseläutenlaternen malen lassen, welche auf der einen Seite das Wappen der Zunft, auf der andern das Familienwappen des betreffenden Zünfters zeigen. Ein grosser Ovaltransparent ist mit der Darstellung der Züricher Mordnacht bemalt, in welcher die Metzgerzünfter sich hervorgetan hatten.

Geschnitzter Fassschild. Die hübsche, alte Sitte, über den Fässern wappengeschmückte Schilde anzubringen, ist wiederum aufgekommen. Das hier abgebildete Stück mit dem Wappen der Stadt Schaffhausen und der zweck-

Geschnitzter Faßschild.

entsprechenden Umrahmung stammt aus dem Atelier des Holzbildhauers Rudolf Streuli-Bendel in Schaffhausen. Die Schnitzarbeit ist gut und sauber und lässt bei guten Vorlagen auf die erfreulichsten Resultate schliessen.

Schild- und Helmsiegel. In Silber ausgeführt von J. Bossard in Luzern, nach einer Tuschzeichnung der Redaktion. Die beiden Siegel zeigen Helm und Schild der Familie Huber im Stile der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts und sind mittelst einer Kette mit einander verbunden. Besteller: Dr. Max Huber.

Ex-libris gezeichnet von Aloys Balmer, Luzern, in München. 1. für Dr. Max Huber, Wappen im Stile der Zürcher Wappenrolle; 2. für Aloys Balmer, Maler, Stier des h. Lucas mit umgehängtem Wappenschild; 3. für

Prof. Dr. Joseph Zemp, Luzerner Krieger mit Schild und Hellebarte, spätgotisch; 4. für Dr. Paul Ganz, Schild an einem Baume hängend, modern. Von Franz O. Fischer, Luzern, Volles Wappen mit vier Ahnenschilden im Stile des ausgehenden 15. Jahrhunderts (Fischer). Von Richard Nüscheler, Königsfelden, für Herrn Albert Nüscheler. Volles Wappen in frühgotischer Architektur mit der Devise Dominus providebit.

Von Dr. E. A. Stückelberg, Zürich, für Oberstl. E. Richard, Zwischen zwei mit Kette verbundenen Wappenschilden steht ein eidgenössischer Büchsenschütze, von einem Spruchband umflattert; 2. für Herrn H. Hofer, Schild mit Schildhalter vor einem gemusterten Hintergrunde; 3. für Baron von Girsewald, ähnlich wie Nr. 2, mit aufgehängtem Teppich und schildhaltendem König; 4. für Dr. E. A. Stückelberg. Spätgotisches Wappen mit dem Namenspatron als Schildhalter und den Initialen E. A. S.

Von † Rudolf Ulrich, Zürich, Stehender Leu, in der Rechten den Zirkel, als Abzeichen des Ingenieurs, in der Linken das gesternte Familienwappen.

Für Radierung von Ex-libris ist der Luzerner Graveur Jean Kaufmann zu erwähnen, welcher das Fischer'sche Ex-libris in sauberer, kräftiger Manier in Kupfer gestochen hat.

Die meisten der obgenannten Ex-libris sind auf zinkographischem Wege reproduzirt und bei H. Hofer & Cie. in Zürich gedruckt worden.

Büchertisch. Heraldischer Atlas. Eine Sammlung von heraldischen Musterblättern für Künstler, Gewerbetreibende und Freunde der Wappenkunde, zusammengestellt und erläutert von H. G. Ströhl. 76 Tafeln in Bunt- und Schwarzdruck nebst zahlreichen Textillustrationen. Verlag von Julius Hoffmann, Stuttgart.

Von diesem, auf 25 Lieferungen à M. 1. — bemessenen Werke ging uns das erste Heft zu, dessen farbenprächtiger und vielseitiger Inhalt das neue Unternehmen bestens empfiehlt.

Besonders hervorzuheben sind Proben aus Gelres Wappenbuch (1334—72), welche in Zeichnung und Farbe getreu dem Original entsprechen. Da die Tafeln meist ohne jedwelche Reihenfolge erscheinen, so kann über die Anordnung des Ganzen noch nichts gesagt werden. Aber jedenfalls stehen die dargebotenen, guten Abbildungen in keinem Verhältnisse zu dem niedrigen Preise des Werkes.

G.

Kleinere Nachrichten.

Heraldische Ausstellung für Niedersachsen.

Im Mai d. J. findet in Hannover zum Zweck der Förderung der Heraldik im Kunstgewerbe und verwandten Gebieten eine Austellung statt. Der Ausschuss besteht aus den HH. Baron von Alten-Zoltern; Baron von Alten-Linden; Frhr. Knigge-Hackerode; Prof. Dr. Haupt; W. von Knobelsdorff; Dr. B. von Münchhausen; Dir. Dr. Reimers; Beermann, Kaufmann. E. A. S.

† Gourdon de Genouillac.

[illegible] der fleissige und produktive [illegible] Geboren 1826 hat er [illegible] hinterlassen. Wir [illegible] — Grammaire [illegible] de France [illegible] — [illegible] — Les Mystères du Blasons [illegible] — [illegible] — [illegible] E. A. S.

Rheinfelden. — [illegible] man wie dem [illegible] die Wappen [illegible] Die [illegible] dem Löwen [illegible] mit [illegible] erkennen. [illegible] dieser Zeit [illegible] im Wappen. [illegible]

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Glasgemälde Niklaus von Wattenwyl. Archives héraldiques suisses, 1898, No. 3.

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizerisches Archiv für Heraldik.

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Paraissant trimestriellement

1898 — ANNÉE Jahrgang XII — No. 3.

Abonnements / Abonnementspreis Fr. 5. 25 pour la Suisse / für die Schweiz — Fr. 6. — pour l'Etranger. / fürs Ausland.

Für die Redaktion des Archives bestimmte Briefe beliebe man zu adressiren an Herrn Dr. **Paul Ganz**, Bahnhofstrasse 40, **Zürich I.**

Abonnements und Korrekturen an die Verlagsbuchhandlung **F. Schulthess, Zürich.**

Sommaire / Inhalt Glasgemälde des Protonotars und Propstes Niklaus von Wattenwyl, von W. F. von Mülinen, mit Tafel. — Zürcher Standeswappen von 1529, von Paul Ganz. — Die «heidnische» Krone, von E. A. Stückelberg. — Nobiliaire du pays de Neuchâtel. — Büchertisch, von M. H. — Heraldik in Kunst und Gewerbe. — Chronique de la Société — Beilage: Geschichte der heraldischen Kunst, von P. Ganz. S. 17—32, mit Tafel.

Glasgemälde des Protonotars und Propstes Niklaus von Wattenwyl.

Von **W. F. von Mülinen.**

Zur Zeit, da Jakob von Wattenwyl, der spätere Schultheiss von Bern, Landvogt von Thun war, ward ihm 1492 von seiner Gemahlin Magdalena von Muhleren sein erster Sohn geboren, der den grossväterlichen Namen Niklaus erhielt. Da grosser Kindersegen die Familie beglückte, musste Jakob von Wattenwyl bedacht sein, einigen seiner Nachkommen in geistlichen Stiften ein sicheres Auskommen zu bereiten. Von den sechs Töchtern traten zwei in den Orden der Dominicanerinnen und zwei in das Clarissinnenstift von Königsfelden. Von den drei Söhnen ward der älteste zum geistlichen Leben bestimmt. Schon 1509, also im Alter von 17 Jahren, wird er clericus genannt. Als zu Ende des Jahres Johannes Murer, der Dekan des Sanct Vincenzenstiftes in Bern (siehe Archives Hérald. 1891, Nr. 1), zum Propste befördert worden war, erwählte Bern als Stiftscollator an das frei gewordene Canonicat am 26 Dez. 1509 den Niklaus von Wattenwyl «nobilis et discretus adolescens clericus, de cuius idoneitate et morum legalitate ad plenum confidimus». Nicht lange darauf ward er notarius und Pabst Julius II. erteilte ihm durch Bulle vom 20. Dez. 1512 Vollmacht,

eine, zwei, drei oder vier Pfründen cum cura et sine cura in den Diöcesen Lausanne und Genf bis zu einer Rente von 300 Dukaten anzunehmen. Sein besonderer Gönner wurde der Kardinal Schinner. In einem Schreiben vom 22. Oktober 1512 nennt er ihn Magister — wann Niklaus von Wattenwyl zu dieser Würde kam, wissen wir nicht — und übermittelt ihm, dem notarius familiaris, am selben Tage das Amt eines Notars des Papstes und des heiligen Stuhles. Auch als der Medicäer Leo auf den päpstlichen Thron folgte, nahm die Gunst nicht ab, deren Niklaus von Wattenwyl in Rom genoss. Als Protonotar und Commendatorius oder Administrator perpetuus des Augustinerprioriats Montis presbiterii in der Diöcese Lausanne (Montpreveyres im Bezirk Oron) tritt er uns in einem andern Schreiben Schinners vom 20. Aug. 1513 entgegen. Im folgenden Jahre kam ein Canonicat im Hochstifte Lausanne und das Rektorat der Pfarrkirche Balleysons (Dekanat Allinge; heute Ballaison) im Bistum Genf hinzu. Am 18. Mai 1516 war er noch Rektor der Kirche von Gryriaci (wahrscheinlich Grésy in demselben Bistum). Am 13. Sept. 1516 stellte ihm der bekannte Bischof Ennius Philonardus einen überaus merkwürdigen Beichtbrief aus. Als Propst von Lausanne lernen wir Niklaus von Wattenwyl 1517 kennen. In diesem Jahre unterzog er sich einem juristischen Examen: nach wohlbestandener Prüfung durch die bernischen Chorherren Thomas Wyttenbach und Constans Keller erhielt er am 27. Oktober 1517 durch Antonio Pucci, Subdiakon von Florenz, das Barett eines Licenciaten des kanonischen Rechts. Pucci befürwortete am 3. Nov. auch seine Bewerbung um eine Domherrenpfründe in Basel, die er am 25. Nov. erhielt. Durch Bulle vom 1. Nov. 1517 ernannte ihn Leo X. als seinen familiaris zum Chorherrn von Konstanz, und wenig später, am 21. Januar 1518, ward er zum Rektor der Kirche Rotundi Montis (Romond) bestellt. Auch war er 1518 und 1519 Commendatar-Abt des Cisterzer-Klosters Monteron unweit Lausanne. Immerhin scheint er um diese Zeit die Propstei von Lausanne aufgegeben zu haben; aber der Papst gewährte ihm bald einen Ersatz durch ein Canonicat in Zofingen (22. Dez. 1519) und ein anderes der ecclesia Constanciensis in der Provinz Mainz. Endlich ersetzte er am 5. März 1523 Johannes Murer, dessen Beförderung vor 14 Jahren ihm den Eintritt in die geistlichen Würden ermöglicht hatte und der nun altersschwach geworden war, als Propst des St. Vincenzenstiftes in Bern. Die päpstliche Bestätigung konnte nicht ausbleiben (vgl. das Schreiben Berns vom 19. März an Herrn Caspar Wirdt von St. Gallen, der um seine Dienste in dieser Sache angesprochen wurde, im Teutsch-Missiven Buch P. 141 v.)

Aber schon war er der alten Kirche entfremdet. Mit so vielen andern Geistlichen wandte er sich der neuen Lehre zu. Wir wissen, dass er im Jahre 1523 im Briefwechsel mit Zwingli stand. Er wusste sich in seiner neuen Geistesrichtung eins mit seiner Familie. Auch seine Schwester, die in Königsfelden den Schleier genommen, suchte bei dem Führer der Evangelischen der Schweiz Rat und Hülfe. Es muss ein ernster und reiflich überlegter Entschluss gewesen sein, der Niklaus von Wattenwyl bewog, alle seine geistlichen Würden niederzulegen. «Dessglichen, schreibt Anshelm V, 121, uf den ersten tag

December (1525) ubergab der erend geistlich her Niklaus von Wattenwil sant Vinzensen probsti zu Bern zusampt andren pfrunden, bäpstlichen wirdikeiten, friheiten und wihenen» und fügt bei, was man in Bern meinte: «wäre wol ein bischof worden».

Recht eigentlich bezeichnete er seinen Bruch mit der Vergangenheit, als er im Frühling des folgenden Jahres (der Ehebrief ist vom 11. April 1526 datirt) mit Klara, der Tochter seines Gesinnungsgenossen Glado May, die Ehe einging. Wir irren wohl nicht, wenn wir in der langen Reihe der Zeugen des Ehebriefes die Häupter der bernischen Reformpartei erkennen. 1527 erwarb er um 7600 ℔ und 20 Mütt Dinkel die stattliche Herrschaft Wyl, und hier hielt er nun nach dem Chronisten «wie ein erlicher edelmann erlich hus». Noch präsidirte er das Lausanner Religionsgespräch, wie er auch mit den waadtländischen Reformatoren noch später korrespondirte, und wurde gleichzeitig in den Grossen Rat gewählt. Er zog aber dem öffentlichen Leben die Ruhe seines ländlichen Sitzes, den er nach dem grossen Brande von 1546 neu baute, vor, und starb am 12. März 1551. Seine Gemahlin schenkte ihm eine zahlreiche Nachkommenschaft, von welcher, als ältester Zweig der Familie, heute noch Abkömmlinge leben.

Gegenstände der Erinnerung an den Propst Niklaus von Wattenwyl sind ausser den erwähnten vielen Bullen, Breven und Schreiben noch einige vorhanden: eines seiner geistlichen Bücher, dessen künstlerisch ausgeführtes Titelblatt ihn im Chorherrenkleide mit dem Pelzmäntelchen zeigt; ein grösseres Votivbild, das Manuels Werk sein soll, und endlich unser Glasgemälde, das vermutlich in mehreren Exemplaren verfertigt worden ist. Es ist gleich gehalten wie jenes des Niklaus von Diesbach, Coadjutors von Basel, in der Kirche von Utzenstorf und fällt vor allem auf durch den italienischen Schild des Wappens. Der Spruch oben: INITIVM SAPIENCIE TIMOR DOMINI, dem Buch der Weisheit 1, V. 16 entnommen, scheint damals oft angewendet worden zu sein. Die Inschrift unten lautet: Nicolaus de wattenwil sedis apostolice prothonotarius insignis ecclesie lausannensis prepositus ac eiusdem et Bernensis ecclesiarum canonicus amico donavit 1520. Die Farben sind: Hut mit Schnur und Zoddeln schwarz (statt violet), Grund blau, Boden grün, Säulenschaft weiss, Säulenbasis und Capitäl weiss und gelb, Guirlanden grün, Bogen gelb, die beiden grossen Blumen weiss. Im Wappen sind die Flüge (Wattenwyl) weiss in rot, die Sterne (Muhleren) rot in weiss. — Ein Monogram des Künstlers fehlt.

Über Niklaus von Wattenwyl siehe E. Blöschs Artikel in der Allg. D. Biogr. Eine weitere Biogr. ist für die bern. Biographiensammlung in Vorbereitung.

Zürcher Standeswappen von 1529.

Von **Paul Ganz.**

Der hier abgebildete Holzschnitt gehört wohl zu den ältesten Beispielen, welche das Standeswappen eines Ortes der Eidgenossenschaft, umgeben von den Wappenschilden seiner Besitzungen, darstellt. Er ist den Mandaten des zürcherischen Rates vorgedruckt und zwar so, dass er unter dem Titel die erste Seite schmückt. Meines Wissens kommt er zuerst auf einem Mandat gegen den Vorkauf im Jahre 1529 vor, 1532 auf einem Kirchenmandat, 1539 auf dem Auszug aus den Ehesatzungen, 1542 gegen das Reislaufen und endlich 1550 auf einer Stadtordnung. In der Folge wird der alte Holzstock durch einen neuen ersetzt, der ihm aber weder an Kraft noch an guter Komposition gleichkommt.

Der Holzschnitt ist 10 cm breit und 10 cm hoch. Er zeigt in kraftvoller Zeichnung das Wappen der freien Reichstadt Zürich. Zu Seiten der gegeneinander geneigten Zürcherschilde stehen zwei Löwen, die des Reiches Krone über dem Reichsschilde halten. Ein dritter Leu liegt zwischen den Zürcherschilden, eine Anordnung, die wir auch auf Scheiben treffen.[1] Knorrige Baumstämme wölben sich zu einer Umrahmung und tragen in äusserst gelungener und malerischer Gruppirung die 27 Schilde der Vogteien und Ämter. Oben in der Mitte Kyburg. Es folgen (nach heraldischer Zählung)[2] Winterthur, Grüningen, Stein, Knonau, Eglisau, Stäfa, Stammheim, Männedorf, Andelfingen, Meilen, Regensberg, Küsnacht, Bülach, Zollikon, Rümlang, Horgen, Neuamt, Thalweil, Regensberg (Amt), Hottingen, Greifensee, Maschwanden, Elgg, Hedingen,

[1] Glasgemälde der freien Landschaft Hasli, Usterisammlung Nr. 21.

[2] Zuerst der Schildhalter rechts von der Mitte, dann der Schildhalter links etc. etc.

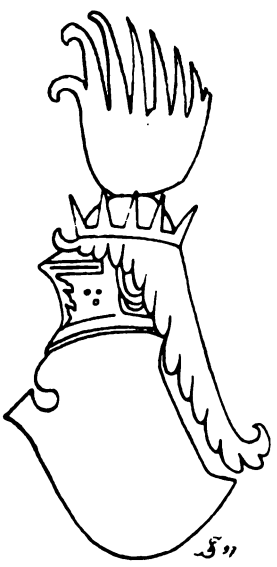
Fluntern, Sellenbüren. Auf dem Bogen sitzen zwei Figuren, ein geharnischter Ritter und ein Mann in bürgerlicher Tracht. Sie stellen das adelige und das bürgerliche Element dar, das die Regierung führte, Junker und Kaufherr.[1] Einzelne Blätter und Zweige füllen die leeren Stellen des Bildes geschickt aus. Die Zeichnung scheint von einem Holzschneider herzurühren, denn es ist auf alle Vorzüge des Metiers Bedacht genommen: kräftige Kontouren, saubere Strichlagen und gute Verteilung von weiss und schwarz.

Die „heidnische“ Krone.

Von **E. A. Stückelberg.**

Das Attribut des Sonnengottes ist im griechisch-römischen Altertum die Strahlenkrone; diesen Kopfschmuck haben dann lagidische Könige von Ägypten und römische Kaiser von Augustus an allgemein bis Anfang des IV., vereinzelt bis ins VI. Jahrhundert getragen.

Die Krone besteht aus einem Reif, der oben mit spitzen Zinken besteckt ist; die Normalzahl der letztern beträgt in der Kaiserzeit acht, was für die Profilansicht fünf ergibt. Diese Form der fünfzackigen Strahlkrone, wie sie auf zahlreichen Monumenten erscheint, ist zunächst von den Malern, Bildhauern und Medailleurs der Renaissance in Italien aufgegriffen und wiederholt worden.



Auch in die Heraldik fand die Strahlkrone, in Deutschland unter dem Namen der «heidnischen» Krone, Eingang. Als eines der ältesten Beispiele sei hier ein Wappen des Codex 1390 in der Biblioteca Trivulziana zu Mailand wiedergegeben. Die Federzeichnung stammt aus der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts; sie ist nicht vollendet, weshalb nicht ersichtlich ist, wessen Wappen sie darstellen sollte. Immerhin ist anzunehmen, dass ein Fürstentum oder Königreich (vielleicht des Orients) vorgesehen war.

Als Beispiele für das Vorkommen der heidnischen Krone diesseits der Alpen nennt Seyler (Gesch. der Heraldik S. 478) eine Wappenbestätigung von 1593, ausgestellt zu Innsbruck für die Vettern Joh. Baptista, Hans, Fritz und Gregor von Seebach; ferner das Diplom für die Grafen Rueber zu Pixendorf 1661, ausgestellt zu Ebersdorf.

[1] Die beiden Figuren erscheinen als Schildhalter des St. Galler Standeswappens auf einem Sandsteinrelief von 1499 im Stadthause zu St. Gallen.

Nobiliaire du pays de Neuchâtel.

(Suite)

77. HORY. — Famille qu'une ancienne tradition prétendait être venue du Dauphiné et qui paraît historiquement dans la Bourgeoisie de Neuchâtel dès le XVe siècle.

Blaise Hory, capitaine, écuyer de Louis d'Orléans, fut anobli par Jeanne de Hochberg au commencement du XVIe Siècle.

Son fils, *Guillaume Hory*, commissaire général, Conseiller d'Etat et lieutenant de gouverneur, reçut, le 13 Avril 1565, de Léonor d'Orléans, des lettres de confirmation et renouvellement de noblesse.

Jean Hory, petit-fils du précédent, chancelier de l'Etat et lieutenant de gouverneur, fut successivement seigneur de Miécourt, puis de Lignières, ce dernier territoire, réuni à l'Etat par ses soins, lui ayant été inféodé en 1625. Des actes publics, postérieurs même à la disgrâce qui le frappa dès 1629, lui donnent le titre de *Baron de Lignières*, ce qui porte à croire que le prince lui aurait effectivement conféré ce titre au moment de sa plus éclatante prospérité.

Jonas Hory, maire de Neuchâtel, frère du précédent, siégea aux audiences pour le fief Grand-Jacques de Vautravers dont il possédait une moitié.

La descendance de Guillaume Hory paraît s'être éteinte en 1726 en la personne de Jonas Hory, Conseiller d'Etat et Châtelain de Boudry dont la fille épousa Emmanuel de Bondely, Baron du Châtelard, membre du petit conseil de la République de Berne. D'autres branches qui paraissaient issues du premier anobli mais dont, faute de preuves, le conseil d'Etat contestait la noblesse, ont subsisté jusqu'au début du siècle actuel. Leur dernier représentant mâle, le pasteur Guillaume Hory, est décédé à Bâle vers 1820.

ARMES: anciennes: *D'azur à la fleur de lys d'or, enchaussé du second à deux molettes d'éperon du premier.*

Nouvelles: (Dès la première moitié du XVIIe siècle), probablement concédées au chancelier Jean Hory: *d'or au cherron renversé d'azur, accompagné d'une fleur de lys et de deux molettes d'éperon du même.*

Armes de concession, apparemment octroyés à Jonas, châtelain de Boudry, par le roi Frédéric Ier après 1707: *parti de Neuchâtel et de Hory ancien, accolés par moitiés.*

CIMIER: *Un demi-vol éployé aux émaux et pièces de l'écu.*

78. JACQUEMET. — Ancienne famille bourgeoise de Neuchâtel qui, bien que n'ayant jamais été inscrite au nobiliaire de l'Etat, doit être mentionnée ici comme ayant possédé hors du pays des biens seigneuriaux qui faisaient donner à ses membres le titre de *nobles* dans les actes.

Un Jacquemet acquit (selon Boyve, à la fin du XVe siècle de la maison d'Alinges de Montfort) la seigneurie d'Essert au pays de Vaud et au siècle suivant *noble Jean Jacquemet* seigneur d'Essert acquit de Pierre Mestral de Cottens la seigneurie d'Orsens. Cette famille paraît s'être éteinte au commencement du XVIIe siècle.

ARMES: (d'après un sceau de 1552): *De.... à l'arbalète de.... posée en pal.* (Mandrot donne; *d'or au pal de sinople,* ce qui est évidemment une erreur).
CIMIER: *Un demi-vol éployé.*

79. JEANJAQUET. — Famille originaire de Couvet. *Pierre Jeanjaquet,* haut gruyer du prince, Conseiller d'Etat, intendant des forêts et bâtiments, fut anobli par lettres de la Duchesse de Nemours du 22 janvier 1695 entérinées le 24 du même mois.

Pierre Jeanjaquet ne laissa qu'un fils, Pierre, membre du grand Conseil de la ville de Neuchâtel, qui mourut sans postérité et une fille Esther († 1744) qui épousa en 1711 Frédéric de Chambrier, banneret de Neuchâtel.

ARMES: *D'azur à l'aigle éployée d'or accompagnée de deux étoiles d'argent.*
CIMIER: *Une aigle éployée d'or.* (Selon Mandrot: *une tête d'aigle d'or.*)
TENANTS: *Deux nègres au naturel appuyés sur leur arc.*

80. JEANNERET. — *Jonas Jeanneret*, chef de la régie des sels, fut anobli par lettres de la Duchesse de Nemours du 1er Août 1695 entérinées le 18 septembre suivant.

Descendance éteinte dans les dernières années du XVIIIe siècle ou dans les premières du XIXe.

ARMES: *De gueules à deux écots d'or passés en sautoir.*
CIMIER: *Un homme vêtu de gueules, coiffé d'un bonnet du même retroussé d'or, portant une hache d'or sur l'épaule.*

81. JEANNERET DE BEAUFORT. — Par rescrit du 5 avril 1791 le roi Frédéric Guillaume II informa le Conseil d'Etat qu'il avait accordé aux sieurs *Charles David de Jeanneret de Dunilac,* ancien secrétaire d'ambassade de Prusse à Londres, à son frère *François-Louis*, au sieur *Denis François Scipion de Jeanneret-le Blanc,* capitaine et gouverneur de l'académie militaire et à son frère *Jean Louis de Jeanneret-le Blanc*, des lettres de confirmation de leur qualité de *Barons de Beaufort* ou *Belforte.*

Le diplôme n'ayant pas été présenté en original il ne fut pas entériné et, en 1804, le Conseil d'Etat interdit au sieur *Jean-Louis Jeanneret,* receveur du Val de Travers, l'un des bénéficiaires, de porter la qualification nobiliaire et de se servir du titre en question.

(Suivant Zedlitz, Adelslexikon, cette famille, originaire de Travers, basait ses prétentions sur un roman généalogique admis de confiance par la cour, et par lequel elle se faisait descendre d'un chevalier italien du XIIIe siècle dont la postérité se serait réfugiée en France au XVe siècle puis serait venue à Neuchâtel à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes.)

Les *Barons de Jeanneret de Beaufort* doivent exister encore en Silésie. L'un d'eux a fait en 1866 un legs en faveur des pauvres de la commune de Travers.

ARMES: *De gueules au donjon à trois tours, crénelé, d'argent, la tour du milieu surmontée d'un fanion d'or, les deux autres d'une flèche du même posée en pal, accompagné en pointe d'un jarelot d'or.*

TENANTS: *Deux sauvages au naturel.*

82. JUNOD. — *Blaise Junod*, originaire d'Auvernier, lieutenant et gouverneur de Valangin et receveur de cette seigneurie, acquit en 1567 et 1572, des familles Blayer et de Pierre, diverses portions de fief nobles et obtint d'Isabelle de Challant la capacité de les posséder. Il siégea aux audiences au rang de la noblesse de même que, après lui, son fils *Antoine Junod*, châtelain de Boudry.

La fortune de cette famille fut éphémère, ses biens tombèrent en discussion et elle paraît s'être éteinte au début du XVIIe siècle.

ARMES: *Palé d'argent et d'azur, au chef de gueules chargé d'une étoile d'or.* — Alias: *D'argent à trois pals d'azur, mourants de trois coupeaux en points, accompagnés aux cantons supérieurs du champ de deux coquilles de St-Jacques, au chef de gueules chargé d'une étoile* (sceau du XVIe s.).

CIMIERS: *1° Un demi-vol éployé d'azur portant (selon Mandrot) une bande de gueules chargée d'une étoile d'or.*

2° Un bonnet d'azur retroussé de gueules (Mandrot).

83. D'IVERNOIS. — Famille originaire de Cussy, près Autun, réfugiée pour cause de religion vers 1569 et reçue dans la communauté de Môtiers en 1576.

Abraham Dyvernois, de Môtiers-Travers, bourgeois de Neuchâtel, plus tard Conseiller d'Etat, châtelain du landeron, chevalier de la Générosité, ayant acquis, en 1721, les anciens fiefs de Diesse et de Baillods, le Conseil d'Etat lui accorda l'autorisation de les posséder quoique non noble, moyennant qu'il en vidât ses mains dans l'espace de cinq années.

Cependant, par lettres du 20 juin 1722, entérinées le 15 juin 1723, il obtint du roi Frédéric Guillaume Ier l'anoblissement de son père *Joseph Divernois*, ce qui entraînait son propre anoblissement et celui de ses frères et faisait tomber la réserve ci-dessus.

Guillaume-Pierre d'Ivernois l'un des fils de Joseph précité ayant épousé en 1725 Marie-Isabelle Baillods héritière de Bellevaux, ce fief passa dans la famille d'Ivernois qui l'a possédé jusqu'au rachat des droits féodaux. Cette famille est représentée aujourd'hui par les descendants de *Henri d'Ivernois* (né en 1801, † 1875) et de sa femme Julie-Louise de Meuron, établis en Suisse, en Espagne et en Angleterre.

ARMES: *D'argent à un vol éployé de sable, coupé d'azur à la croix ancrée d'or.*
CIMIER: *Un vol éployé et fermé de sable* (ou, selon Mandrot, *un demi-vol de sable) chargé d'une croix ancrée d'or.*

84. LIVRON. — Famille noble de Bourgogne et de la Suisse Occidentale dont quelques membres paraissent à Neuchâtel comme vassaux et officiers du Comte au XVe et au commencement du XVIe siècle.

ARMES: *De gueules à trois bandes d'argent* ou *de gueules à la bande d'argent accompagnée de deux cotices du même.*

85. DE LUZE. — Famille issue de *Jacques Deluze*, de Chalais en Saintonge, réfugié a Neuchâtel à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes. Son petit-fils, *Jean Jacques de Luze*, banneret de Neuchâtel, fils de *Jean Jacques*, maître bourgeois, reçut, en date du 7 novembre 1772, des lettres de noblesse du roi Frédéric II en reconnaissance des services signalés qu'il avait rendus comme président de la «chambre des blés» pour l'approvisionnement de l'Etat pendant la dissette que le pays avait traversée. Le diplôme fut entériné le 18 mai 1773.

Famille éteinte à Neuchâtel. Les descendants de Georges Henri *Alfred* de Luze, consul de Hesse à Bordeaux, né 1797, † 1880, établis au canton de Vaud et à Bordeaux portent le titre de Baron en vertu d'un diplôme du grand duc de Hesse Darmstadt du 30 juin 1875.

ARMES: *Ecartelé aux 1er et 4me d'argent au vol éployé de sable, aux 2me et 3me, d'azur au chevron d'or accompagné en pointe d'une fleur de lys d'argent.* — Alias: *aux 2 et 3 d'azur à la bordure et au chevron d'or, accompagné d'une fleur de lys du même.*
CIMIER: *Une fleur de lys d'argent entre les deux ailes d'un vol de sable.*
SUPPORTS: *Deux léopards au naturel.*

86. DE MACHES. — Très ancienne famille noble de la contrée du landeron où elle existait au XIIIe siècle et dont on perd la trace dès le début du siècle suivant.

ARMES: Inconnues.

87. MAGNET DE FORMONT. — *Jean Magnet*, fils de noble *David Magnet*, natif d'orange, ministre du St-Evangile, réfugié à Zurich après la révocation de l'Edit de Nantes, fut naturalisé le 10 juillet 1730 et obtint, par rescrit du roi Frédéric Guillaume Ier de 4 nov. 1732, le droit de prendre le nom, les titres et les armes de feu *Jean de Formont*, écuyer, sieur de La Tour, mort dernier de sa famille et dont il était l'héritier.

Rescrit entériné le 15 décembre 1732.

Pas de descendance.

ARMES: (Selon Mandrot): *De .... au croissant de .... surmonté d'une fleur de lys de .... au chef chargé de trois étoiles.*

88. MARVAL. — Très ancienne famille noble du Comté de Genève où les Marval apparaissent comme possesseurs de la seigneurie et du château du même nom dès le XIe siècle. *Jean Marval*, ou *Malva*, bourgeois de Genève, s'établit à Neuchâtel vers 1590 et y acquit la bourgeoisie en 1608. Son fils, *François de Marval*, né en 1596, châtelain de Boudry, puis, plus tard Trésorier général et Conseiller d'Etat, obtint du prince Henry II de Longueville, le 27 avril 1648, conjointement avec son neveu *Felix de Marval*, capitaine au service de France, des lettres de noblesse qui équivalent à des lettres de reconnaissance et de confirmation vu le motif invoqué «que depuis longues

«années ses prédécesseurs ont sous princes étrangers possédé fiefs et titres «de noblesse».

Diplôme entériné le 28 avril 1648.

La famille de Marval est représentée encore à Neuchâtel et en Wurtemberg par deux branches issues des deux fils du Lt.-colonel et Conseiller d'Etat *Samuel de Marval*, † en 1839.

ARMES: *D'azur au bras armé et gantelé d'argent sortant d'un nuage du même, tenant une branche de maures tigée et feuillée de sinople, fleurie de cinq fleurs de gueules.* — Alias: *D'argent au bras armé et gantelé au naturel tenant comme dessus.*

CIMIER: *Un manchot vêtu de gueules rayé d'argent, tenant de la dextre une tige de mauves fleurie.*

SUPPORTS: *Deux licornes d'argent.*

89. MAYOR DE ROMAINMOTIERS.. — Noble *Jean Rodolphe Mayor de Romainmotiers*, gentilhomme vaudois, ayant épousé Isabelle, fille unique et héritière d'Antoine de Terraux, son fils fut autorisé le 19 septembre 1609 par Cathérine de Gonzague à prendre le nom et les armes des *du Terraux-Vaux-travers* et à succéder à leur fief.

ARMES: De gueules à la rose d'argent.

90. MELLIER. — *Jean Jacques Mellier*, originaire de Bevaix, lieut.-colonel dans le Regiment de Diesbach au service de France, fut anobli par le roi Frédéric Guillaume II le 30 nov. 1786.

Diplôme entériné le 6 juin 1788.

Pas de postérité.

ARMES: *De gueules au chevron d'argent cantonné à senestre d'une étoile du même.* — La croix du mérité militaire (St-Louis) suspendue par un ruban d'azur à la pointe de l'écu.

SUPPORTS: *Deux aigles contournées, de sable, couronnées et becquées d'or, languées de gueules.*

91. MERVEILLEUX. — Famille issue de *Hans Wunderlich*, dit *l'arbalestrier* officier de la maison de Rodolphe de Hochberg, qui s'établit à Neuchâtel à la suite de ce prince au milieu du XVe siècle et dont les descendants francisèrent leur nom.

Jean Merveilleux, son petit fils, Conseiller d'Etat, Châtelain de Thielle, fut anobli le 4 septembre 1529 par Jeanne de Hochberg, pour avoir «pris de «grandes peines et diligences moyennant lesquelles diligences avons obtenu «restitution et délivrance de nos comtés». La Princesse érigea en sa faveur la dîme de Coffrane en fief noble qui lui donna siège aux audiences générales. — Ce diplome fut renouvelé et confirmé le 2 avril 1545 par Claude de Lorraine, duc de Guise, comme tuteur de François d'Orléans longueville.

Jean Merveilleux acquit en 1554 la Bourgeoisie de Berne, où une branche de sa famille éteinte en 1702, posséda la seigneurie de Worb et siégea au conseil souverain.

Jean Jacques Merveilleux, petit-fils de Jean, ayant épousé Isabelle Ballanche, héritière de Bellevaux, son fils *Simon Merveilleux*, plus tard Conseiller d'Etat et châtelain de Thielle obtint en 1638 l'invertiture de ce fief que sa fille unique porta après lui dans la famille du Terraux.

Les Merveilleux ont possédé en outre à diverses époques tout ou partie des fiefs Grand-Jacques, du Terraux, Blayer et Trey Torrens.

La famille de Merveilleux est représentée actuellement à Neuchâtel par les descendants de *Guillaume Merveilleux* † 1853. Une branche collatérale établie en Angleterre s'est éteinte en 1897.

ARMES: *D'azur à deux bois d'arbalète d'or posés en sautoir.*
CIMIER: *Un demi vol d'azur chargé des pièces de l'écu.*
SUPPORTS: *Deux lansquenets vêtus d'azur et d'or, portant une hallebarde sur l'épaule.*

Büchertisch.

F. Hauptmann, Das Wappenrecht. — Historische und dogmatische Darstellung der im Wappenwesen geltenden Rechtssätze. Ein Beitrag zum deutschen Privatrecht. Mit zwei Farbentafeln und 104 Textillustrationen. XVI und 584 Seiten. Bonn 1896.

Die hier folgende Besprechung ist auf etwas breiterer Grundlage angelegt, als es gewöhnlich bei Bücherrezensionen der Fall ist, da das Wappenrecht bis anhin gar nicht oder nur wenig in dieser Zeitschrift behandelt wurde und deshalb hier eine kurze Orientirung in dieser Materie gegeben werden soll.

Die Bemerkungen bezüglich schweizerischer Verhältnisse machen durchaus keinen Anspruch auf Vollständigkeit, ebenso wenig die vereinzelten erwähnten Beispiele; es ist nur einiges aus der Erinnerung zufällig Herausgegriffenes.

Das Buch von Hauptmann kam, eine Lücke auszufüllen — und füllte sie gut aus. Das Wappenrecht ward vernachlässigt wegen der Ungunst der Zeiten. Das Wappen hat seinen hohen Wert und seine politische Bedeutung verloren. Darum ausgefochtene Streitigkeiten wurden immer seltener und das Wappenrecht — als ein Gewohnheitsrecht — entschwand allmählich der Kenntnis der Gerichte. Hauptmann hat aus alter zumeist, aber auch aus neuer und neuester Zeit alles zusammengetragen, worauf das in Deutschland geltende Wappenrecht sich stützen kann. Immerhin haben diese Rechtssätze eine Bedeutung, die zum Teil über die deutschen Grenzen hinausreicht. Wie das Lehensrecht, war und ist auch das Wappenrecht zum Teil, seinem Ursprunge entsprechend, allgemeines Recht der romanischen und germanischen Völker Europas.

Das Wappenrecht hat ein reichgegliedertes System. Manches hat Hauptmann erst aufgedeckt. Die Jurisprudenz, seit Bartolus a Sassoferrato, wollte den Stoff romanistisch bemeistern, mit Normen, die seinem Wesen fremd.

Darum blieb sie ohne grossen Einfluss auf die Praxis, die sich in den Bahnen des deutschen Rechtes bewegte. Verwirrung musste durch diesen Gegensatz entstehen: öffentlich-rechtliche und privatrechtliche Verhältnisse wurden vermischt. Hier hat nun Hauptmann mit glücklicher Hand unter alten, verworrenen Anschauungen aufgeräumt. Sein Buch ist zweigeteilt gemäss seinem Systeme; er unterscheidet: Das Recht der Wappenfähigkeit und das Recht an einem bestimmten Wappen. Das erste öffentlich-rechtlich, das zweite privatrechtlich. Die Wappenfähigkeit, ein sogenanntes subjektiv-öffentliches Recht, ist das Recht, überhaupt ein Wappen führen zu können. Es ist vergleichbar der Privatrechtsfähigkeit. Das Recht an einem bestimmten Wappen ist ein Recht, wie wir es an unserm Grundstücke, an unserer Fahrnis haben.

Für Hauptmann ist die Wappenfähigkeit ein Recht des Adels, seinem Ursprung nach und in seiner massgebenden Bedeutung allezeit. Wohl gab es schon früh Ausnahmen bei der Geistlichkeit, bei Korporationen. Bürgerliche Wappen aber gibt es nicht. Führt ein Bürger ein Wappen, so besitzt er als Privileg einen Teil der Rechte, welche zusammen den Adel ausmachen. Folgen wir nun dem Verfasser.

Unter den Wappenfähigen steht oben an der Adel, und zwar ursprünglich der Adel, — freier und Dienstmannen-Adel — der Berufsstand war; das Wappen erscheint da noch als Waffe. Aus dem Berufsstand ward ein Geburtsstand und so verlor das Wappen seine kriegerische Bedeutung. Gleichwohl blieb es beim Adel, als ein Abzeichen des Standes der Familie, nicht des Berufs und, wer auch keine Waffen zu führen im stande gewesen, Weib und Pfaffe, führten gleichwohl Schild und Helm. Die Geschichte des deutschen Reiches bis zu dessen Untergang ist eine Reihe von Übergriffen und Anmassungen der Fürsten. Solches Tun blieb nicht ohne Wirkung und, sobald das Wappen ein wertvolles Rechtsgut geworden, ward die Usurpation Mode. Vom 15. Jahrhundert an bis in die Neuzeit hinauf erfolgten zahlreiche Verbote selbstherrlicher Wappenannahme und darin sieht Hauptmann einen zwingenden Beweis für das Vorrecht des Adels am Wappen. Auch heute ist es noch so und das Reichsstrafgesetzbuch sanktionirt das Verbot der Wappenusurpation.

Wappenfähig sind auch die Patrizier. Von den adeligen Patriziern ist dies selbstverständlich; in den rein patrizischen Städten war die Wappenfähigkeit eine Folge der Ratsfähigkeit, eben deshalb, weil diese adelte, ähnlich dem altrömischen curulischen Adel. Da kam die Zunftbewegung und verdrängte oder veränderte die oligarchische Adelsherrschaft. Der Adelscharakter der Ratsherrn ward verdächtig, da die Ratsfähigkeit nicht mehr dem Adel vorbehalten. Das Amt vermochte die übergrosse Zahl bürgerlicher Elemente nicht mehr zu adeln. Als Rest aber blieb noch die Wappenfähigkeit, bis das Wappenverbot Kaiser Friedrichs III. sich auch gegen die städtische Bürgerschaft wandte und Kaiser Leopold 1682 die Wappenannahme den Patriziern und Bürgern von neuem verbot.

Zur Wappenführung berechtigt waren sodann noch die Kirchenfürsten. Als Inhaber von Scepterlehen hatten sie den Heerschild unmittel-

bar nach dem Könige; sie gehörten zum hohen Adel: so die gefürsteten Erzbischöfe, Bischöfe, Äbte und andere infulirte Prälaten. Seit dem 15. Jahrhundert machte die Prälatur überhaupt wappenfähig. Dies gilt auch heute noch.

Merkwürdigerweise finden wir unter dem Obertitel: Kirchenfürsten neben diesen auch noch die Doktoren, namentlich die Juristen. Das ist wohl ein Versehen des Verfassers. Die Juristen, als milites legum byzantinischen Stils, strebten nicht ganz ohne Erfolg zur Zeit der Rezeption des römischen Rechtes nach dem persönlichen Adel. Auch hohe Beamte, die nicht Doktoren waren, verfolgten das gleiche Ziel. Während in Deutschland die Doktoren der verschiedenen Fakultäten und die hohen Magistrate weder den Adel noch die Wappenfähigkeit sich erringen konnten, indem die Zeit ihres höchsten Ansehens zu schnell vorbeiging, wurden in Frankreich und Spanien verschiedene Ämter als curulisch, d. h. mit dem Adel verbunden betrachtet. Ein Adelsvorrecht aber besassen die Doktoren unbestritten, eine Zeit lang wenigstens, nämlich die Stiftsfähigkeit. Doch auch hier trat eine Reaktion ein und am Ende des letzten Jahrhunderts war nur noch eine beschränkte Zahl von Stiftern, worunter allerdings Basel und Chur, bürgerlichen Doktoren zugänglich.

Den Bürgern spricht Hauptmann das Wappen grundsätzlich ab. Das Wappen ist nicht ein Familienzeichen überhaupt, sondern das bestimmte Familienzeichen des Adels. Wappen, die zu Stadt und Land von dem Adel nicht angehörigen Leuten geführt wurden, betrachtet Hauptmann als Überreste verlorenen Adels verbürgerter und verbauerter Junker. So wurden Wappen von tatsächlich Bürgerlichen geführt. Gleichwohl schuf dies kein Recht zur Wappenannahme für Bürgerliche, sondern dem sich einstellenden Bedürfnis nach Wappen kam der Wappenbrief entgegen. Er verlieh durchaus nicht den Adel, sondern nur das Recht, trotz mangelnden Adels, ein adeliges Zeichen zu führen. So weit angängig, galten und gelten für das Wappen des Bürgerlichen wie des Adeligen die gleichen Rechtssätze: es ist ein erbliches Familienzeichen. Der sogenannte bürgerliche Helm, d. h. der geschlossene Stechhelm im Gegensatz zum offenen Turnirhelm, kam als solcher erst seit dem 16. Jahrhundert auf. Diese innerlich ganz unbegründete Unterscheidung wurde nie gemeines Recht und, wem bei der Wappenverleihung nicht ausdrücklich nur der geschlossene Helm verliehen worden, mag sich des offenen bedienen.

Der bürgerliche Wappenbrief unterscheidet sich vom Adelsbrief, der regelmässig auch Wappenbrief ist, dadurch, dass das Wappen nur zu «allen ehrlichen und redlichen Sachen und Geschäften, zu Schimpf und Ernst» verliehen wird, während der Adelsbrief und Wappenbrief für Adelige die Turnirfähigkeit gab, bezw. bestätigte und das Wappen zu allen «ritterlichen Sachen und Geschäften» verlieh, wie es z. B. im Wappenbrief der bereits adeligen Luchs-Escher von 1433 lautet. Auch das kaiserliche Diplom der Steinfels von Zürich von 1639 ist als Adelsbrief zu betrachten, da das Wappen zu Ritterspielen und Gestechen verliehen ward. Zudem wurde diesem Geschlechte ein offener Helm geschenkt und zwar zu einer Zeit, als die Beschränkung desselben auf den Adel vom Kaiser angestrebt wurde.

So viel, was Hauptmann von den wappenfähigen Einzelpersonen sagt, und zwar mit Bezug auf Deutschland. In der Schweiz lagen und liegen die Verhältnisse vielfach anders. So lange die Schweiz nicht bloss fingirt, sondern tatsächlich zum deutschen Reiche gehörte, galten bei uns wohl meistens die gleichen Rechtssätze wie im übrigen Reich. Nur war die Wappenfähigkeit sicherlich in den reichsunmittelbaren Städten für die Bürger anerkannt. Schon damals betrachtete man das Wappen nicht als ein Abzeichen des Adels, sondern behandelte es als allgemeines Familienzeichen.

Auch zu der Zeit, da die souverän gewordenen Städte oligarchischen Staatsformen zustrebten, ward die Wappenfähigkeit nicht auf die regimentsfähigen oder regierenden Geschlechter beschränkt. In Bern wurde auch den ewigen Einwohnern befohlen, sich Wappen geben zu lassen, sofern sie bis dahin keine geführt. Jedenfalls aber war die Wappenfähigkeit aller Regimentsfähigen unbestritten; dieselbe entbehrte auch da, wo die Wappen nicht wie in Bern amtlich gesammelt waren, keineswegs einer staatsrechtlichen Grundlage. Die Wappenfähigkeit ergab sich aus der Siegelfähigkeit, die in Zürich ein subjektiv-öffentliches Recht des Vollbürgers war; der Zürcher Bürger war «seine eigene Kanzlei». Gesiegelt wurde aber auch von den Untertanen, welche die Stelle eines Untervogtes bekleideten. So sind auch von bäuerlichen Familien in einzelnen Gegenden nicht selten Wappen geführt worden. Mit der Helvetik wurde die Wappenfähigkeit jedenfalls auch rechtlich auf alle Bürger ausgedehnt. Dies ist auch heutiges Recht. Abgeschafft wurde sie nie. Immerhin ist fraglich, ob sie des Rechtsschutzes geniesst. Die Gerichte und Verwaltungsbehörden haben keine Gelegenheit sich darüber auszusprechen. Da, wenn es eine Wappenfähigkeit gibt, nach der Bundesverfassung jeder Schweizerbürger dieselbe besitzen muss, hat sie praktisch keine Bedeutung, sondern relevant ist nur das Recht an einem bestimmten Wappen, da nur dieses Ausschliessung gegenüber Dritten bedeuten kann.

Übergehend zu den Wappen juristischer Personen sind zuerst diejenigen der Staaten zu nennen. Nach Innen, staatsrechtlich, ist jeder Staat, als die Quelle alles Rechtes, unbedingt wappenfähig. Aber auch völkerrechtlich ist er es. Anerkennung eines neuen Staates ist auch Anerkennung seiner Wappenfähigkeit. Hier finden die Rechtssätze der Flaggen, Insignien und Titel analoge Anwendung.

Aber auch die Kommunalkörper, die Provinzen, Städte, Landgemeinden u. s. w. sind wappenfähig; die letzteren allerdings nicht überall, wohl aber in der Schweiz, sowohl vor als nach der Revolution. Hauptmann behandelt das Entstehen dieser Länder- und Kommunalwappen, erstere meistens aus Familienwappen hervorgehend, des genauesten.

Weiterhin sind wappenfähig Stifter und Klöster; ihr Recht leiteten sie in der Regel aus ihrem mit staatlichen Machtvollkommenheiten verbundenen Grundbesitz her. Dass die ritterlichen Orden Wappen führten, erscheint selbstverständlich, da sie dieselben annahmen zu einer Zeit, als die Führung des Wappens mit ritterlicher, kriegerischer Tätigkeit unzertrennlich verknüpft

war. Ebenso leicht ergab sich die Wappenfähigkeit der Turnirgesellschaften, da sie als spezifisch adelige Korporationen lauter Wappenfähige in sich vereinigten.

Gemäss dem Zuge des Mittelalters zu genossenschaftlichen Organisationen und bei der hohen Bedeutung, die dieselben damals genossen, konnte es nicht ausbleiben, dass die Wappenfähigkeit auch von andern Gesellschaften und Körperschaften mit Erfolg beansprucht wurde, so vor allem von den Zünften. Das Wappen ward mehr und mehr der sinnlich-symbolische Ausdruck für die individuelle Rechtspersönlichkeit geworden. Welche juristischen Privatpersonen heutzutage in der Schweiz wappenfähig sind, ist bei dem gänzlichen Mangel von Rechtssätzen und gerichtlichen Entscheidungen unmöglich festzustellen. An der Behauptung der Wappenfähigkeit durch Annahme eines Wappens würde wohl niemand gehindert; ob aber ein Rechtsschutz für das angenommene Wappen bestünde, ist sehr fraglich.

Der Erwerb der Wappenfähigkeit geschieht, da das Wappen ein Familienzeichen ist, durch die Geburt, d. h. durch die Tatsache, durch welche normaler Weise der Eintritt in eine Familie erfolgt. Dies ist jedoch nur bei legitimer, d. h. vollgültiger Ehe der Fall und zwar nur da, wo der Vater wappenfähig ist. Bei Mesalliancen und morganatischen Ehen treten die Kinder nicht in die Familie des Vaters ein und sind deshalb nur wappenfähig, wenn es auch die Mutter ist. Die Unehelichen waren früher infolge ihrer Rechtlosigkeit wappenunfähig, heute geniessen sie im Zweifel alle Rechte des Standes ihrer Mutter. Die legitimatio per subsequens matrimonium gab und gibt dem Legitimirten den Stand des Vaters mit allen Rechten, während die legitimatio per rescriptum principis in der Regel sich nicht auf die Wappenfähigkeit bezieht. Auch bei Adoption bedarf es besonderer landesherrlicher Verleihung der Wappenfähigkeit für den Adoptirten. Dagegen kommen Standeserhöhungen und Wappenverleihungen cum jure adoptandi vor; so in dem Reichsfürstendiplom des Marschalls von Diessbach (1722), ferner dem preussischen Freiherrendiplom des Johann von Chambrier (1737).

Durch Heirat erwirbt die wappenunfähige, legitim verheiratete Frau die Wappenfähigkeit, wenn der Gatte dieselbe besitzt. Tritt die Frau, wie bei Mesalliance nicht in die Familie des Mannes ein, so erwirbt sie auch nicht dessen Wappenfähigkeit.

Ein sehr wichtiges und umfangreiches Kapitel bildet die Verleihung der Wappenfähigkeit. Die Fähigkeit, dieselbe zu verleihen, steht allen Souveränen zu; im alten Deutschen Reich stand sie der Substanz nach nur dem Kaiser zu und den Reichsvikaren während eines Interregnums; sodann denjenigen Landesherren, welche für ausserdeutsche Gebiete souverän waren, so z. B. Brandenburg (Preussen) und Sachsen (Polen). Bayern nahm lange Zeit eine Sonderstellung für sich in Anspruch. Selbstverständlich hatte auch der Papst bis 1870 das Recht, die Wappenfähigkeit zu verleihen. Ob jetzt noch, ist eine Streitfrage. In der Schweiz können zweifellos Bund und Kantone die Wappenfähigkeit verleihen. Gebrauch wird von diesem Rechte nie gemacht. Auch unter

der alten Eidgenossenschaft wurde u. W. dieses Souveränitätsrecht nie ausgeübt oder nur in der Art von Adels- und Wappenbestätigungen.

Die Lehre von den Comitiven (Palatinaten) findet bei Hauptmann eine eingehende Darstellung. Die Institution des kleinen Comitivs steht jedenfalls in Verbindung mit den Verboten der Wappenannahme. Die Pfalzgrafen bedurften dieses Schutzes, sollte ihr Monopol einen Sinn haben und finanziell in Betracht kommen. In der Schweiz besass unter andern das kleine Comitiv der Zürcher Gelehrte Dr. Joh. Heinrich Rahn, welchem es 1792 von dem Kurfürsten Karl Theodor von Kurpfalz-Bayern verliehen worden. Bekannt ist auch, dass der Einsiedler Dechant Albrecht von Bonstetten im Jahre 1491 von Friedrich III das Recht erhielt, zwanzig Wappenbriefe zu erteilen. Hier liegt eine einfache Wappenleihe vor, denn zu jener Zeit stand das Recht der Wappenerteilung den Hofpfalzgrafen noch nicht zu. Das kleine Comitiv war auch mit einzelnen Ämtern und Korporationen dauernd verbunden, z. T. bis in das gegenwärtige Jahrhundert hinein; so mit Universitätsfakultäten, Bürgermeisterämtern, Bischofsstühlen u. s. w.

Juristisch nicht ohne Interesse ist die Verleihung der Wappenfähigkeit, bezw. des Adels durch ausländische Souveräne. Bis in die Mitte des 16. Jahrhunderts wurden ausländische Adelstitel ohne weiteres geführt. Von da an aber beanspruchten die Landesherren, dass dies nur mit ihrer Genehmigung geschehen dürfe. Heute ist das Recht der Anerkennung überall massgebend, wo überhaupt der Adel eine staatliche Institution ist. Die Wappenfähigkeit, als ein Teil der Adelsvorrechte, ist gleich zu behandeln wie der volle Adel. Die Notwendigkeit der Anerkennung folgt aus der öffentlichrechtlichen Natur der Wappenfähigkeit. Es darf aber nicht übersehen werden, dass die Anerkennung sich nur auf die Rechtsgültigkeit im Gebiete des anerkennenden Staates bezieht, nicht auf die Rechtsbeständigkeit des Adels, bezw. der Wappenfähigkeit selber. Jeder Souverän ist in seinem Gebiete ungebunden auch in seinen Handlungen gegenüber Untertanen anderer Länder; er ist keineswegs bei der Nobilitirung eines Ausländers an die Zustimmung des Landesherrn des Geadelten gebunden. Das Anerkennungsrecht wurde auch von den ehemaligen souveränen Ständen der Eidgenossenschaft ausgeübt; besonders der Führung ausländischer Freiherrn- und Grafentitel wurde vor der Revolution fast überall entgegengetreten. Wir erinnern z. B. an das Verbot der zürcherischen Regierung von 1791 bezüglich des bestätigten Reichsfreiherrntitels für eine Branche der Wertmüller von Elgg. Durch die Bundesverfassung von 1848 wurde für das ganze Gebiet der Eidgenossenschaft sämtlichen eidgenössischen Beamten die Annahme ausländischer Titel direkt verboten, die Verfassung von 1874 dehnte dieses Verbot auf sämtliche Offiziere und Soldaten aus. Diese Norm blieb indess lex imperfecta, es fehlt ihr die Sanktion.

Einst die wichtigste Art der Erlangung der Wappenfähigkeit war der Eintritt in einen wappenfähigen Berufsstand. Der Ritterschlag erteilte den persönlichen Adel, der jedoch meist erblich wurde. Heute ist nur noch der hohe Klerus in einigen Ländern eine wappenfähige Berufsklasse. (Schluss folgt.)

M. H.

Heraldik in Kunst und Gewerbe.

Heraldische Postkarten. — Gleich einer ansteckenden Krankheit hat sich die Mode der Postkarten-Illustration überallhin verbreitet und aus allen möglichen und unmöglichen Gebieten Objekte zur Darstellung gebracht. Tagtäglich muss der Markt mit neuen Produkten überschwemmt werden, damit die sammelgierige Menschheit Nahrung finde und sich an den Millionen von Karten erfreue. In neuester Zeit ist auch die edle Heroldskunst zur Herstellung neuer Varianten benützt worden. Die Firma Bareiss, Wieland & Cie. in Zürich hat in zwei Serien von je 27 Stück farbige Wappenkarten der Schweizerkantone und der deutschen Bundesstaaten herausgegeben. Der Gesamteindruck, den sie auf uns machen, ist ein guter, obwohl die Farben viel zu grell und schreiend gehalten sind. Die Zeichnung und die Komposition der einzelnen Blätter lässt auf fleissige Benützung alter Vorbilder schliessen und zeigt eine geschickte Verschmelzung einzelner Motive zu einem gefälligen Ganzen. Je einfacher die Komposition, desto schöner die Wirkung. Es ist nur schade, dass die farbige

Ausführung dieser Wappenkarten nicht der Zeichnung entspricht, sondern sie hie und da geradezu nicht zur Geltung kommen lässt. Unter der Schweizer-Serie seien als beste erwähnt die Wappen von Nidwalden (streng gotischer Schild), Zürich (schildhaltender Leu), Bern (mit einem originellen Bärentanz), Luzern (dessen Pannerträger auf ein Holbein'sches Vorbild zurückgeht), Uri (mit dem Uristier als Schildhalter), Obwalden, Neuchâtel, (die Stadt) und Genf. Die Schweizerkarte zeigt einen Gewappneten, in der Rechten das Schwert haltend, über der Linken den Schweizerschild gehängt, in einfacher Zeichnung. Das Stift Einsiedeln mit schildhaltenden Engeln, Mitra und Pedum wirkt besonders gut durch die auf eine passendere Grösse reduzirte Darstellung.

Unschön dagegen sind die Wappen mit Umrahmungen und farbigen Hintergründen; die Komposition ist zu kraus und die Farbenzusammenstellung ungünstig.

Die zweite Serie, die Wappen der deutschen Bundesstaaten, ist viel einfacher gehalten und von einheitlicherer Wirkung. Aber die Grösse der Schilde steht in keinem Verhältnis zu den kleinen Postkarten und wirkt erdrückend.

Die Wappen verraten einen geübten heraldischen Zeichner, leiden aber an derselben grellfarbigen Ausführung wie in der ersten Serie. Immerhin ist es zu begrüssen, dass diese heraldischen Postkarten auch für Heraldiker brauchbar sind.

Zunftzeichen. — Die Zunft zur Zimmerleuten in Zürich hat ein neues Abzeichen in Form eines gotischen Schildes herstellen lassen. Der Adler im silbernen Felde ist rot emaillirt und gelb bewehrt. Ein einfaches, vergoldetes Band über dem Schilde trägt den Namen in schwarzen Majuskeln.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Nous avons le plaisir d'annoncer comme **nouveaux membres:**

Mr. le comte Jean Meyer-Boggio, Dijon.
« « Dr. med. Edmond de Reynier, Neuchâtel.
« Heinrich Am Rhyn, Berne.
« Walther H. Bleuler, Zürich.
« Robert de Diesbach, Berne.

Assemblée Générale. — L'assemblée générale de la Société aura lieu à Berne dans la seconde moitié du mois d'Octobre. Nos amis nous feront la surprise d'arranger une éxposition héraldique, contenant les œuvres du feu maître Christian Bühler de Berne et les diplômes et lettres de noblesse, qui se trouvent dans les archives des familles bernoises. Le comité prie Messieurs les Membres, d'assister à la séance en grand nombre et d'envoyer leurs propositions le plus tôt possible au Président de la Société. Une circulaire d'invitation sera envoyée quinze jours avant l'assemblée.

[1] **Dons reçus.** — De Mr. le major *Hartm. Caviczel* à Coire les brochures suivantes dont il est l'auteur:

Litteratura veglia. Cuera 1888. — Una charta da *Blasius Alexander Blech* del ann 1622 e quater plaîds de cumin, Cuera 1890. — Räto-Romanische Kalender-Literatur (Separatabdruck der Zeitschrift für rom. Philologie) 1891. — Register dils mastrals dil cumin d'Ortenstein, Cuira 1892. — Igl Saltar dils morts. — Die neuesten archäologischen Funde in Graubünden (Separatabdruck aus dem Anzeiger für Schweizer Geschichte 1890.) — Bündner Studenten auf der Hochschule zu Padua; 1890 (id). — Eine Predigt, gehalten in Klosters den 1. Oktober 1837, von Lucius Caviezel, 1842. — Ils Statuts ner Urdens a Tschentamens dad amadus Cumins, numnadameng de Fürstenau ad Ortenstein. — Litteratura veglia, continuatiun dellas annalas Tom. II a VIII. — Litteratura veglia, copia extra dellas annalas della Societad rhaeto-romantscha per 1893. — Cuera 1894. — General-Lieutenant Johann Peter Stoppa und seine Zeit, Vortrag, gehalten in der historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden 1887. — Chur 1893.

[1] Zur Berichtigung von No. 1.

Fig. 1.

					Tritavus VI					
				Amita maxima VI	Atavus V	Patruus maximus VI				
			Amitæ maioris filius VI	Amita maior V	Abavus IV	Patruus maior V	Patrui maioris filius VI			
		Amitæ magnæ nepos neptis VI	Amitæ magnæ filius filia V	Amita magna IV	Proavus III	Patruus magnus IV	Patrui magni filius V	Patrui magni nepos VI		
	Amitæ pronepos proneptis VI	Amitæ nepos neptis V	Amitæ filius filia IV	Amita III	Avus II	Patruus III	Patrui filius filia IV	Patrui nepos neptis V	Patrui pronepos proneptis VI	
Sororis abnepos abneptis VI	Sororis pronepos proneptis V	Sororis nepos neptis IV	Sororis filius filia III	Soror II	Pater I	Frater II	Fratris filius filia III	Fratris nepos neptis IV	Fratris pronepos proneptis V	Fratris abnepos abneptis VI
					Ego					
					Filius filia I					
					Nepos neptis II					
					Pronepos proneptis III					
				Adnepos adneptis V	Abnepos abneptis IV	Trinepos trineptis VI				

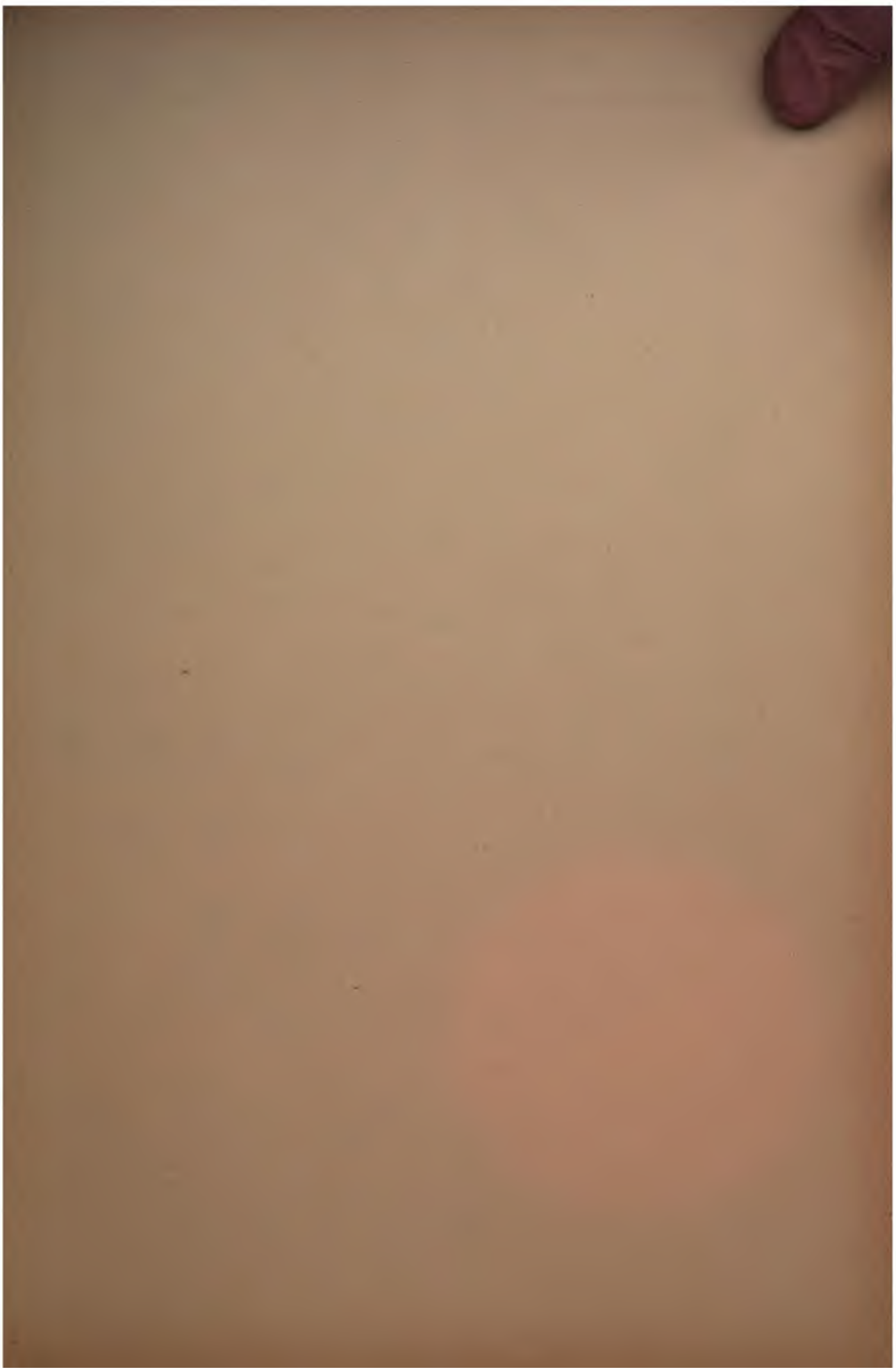
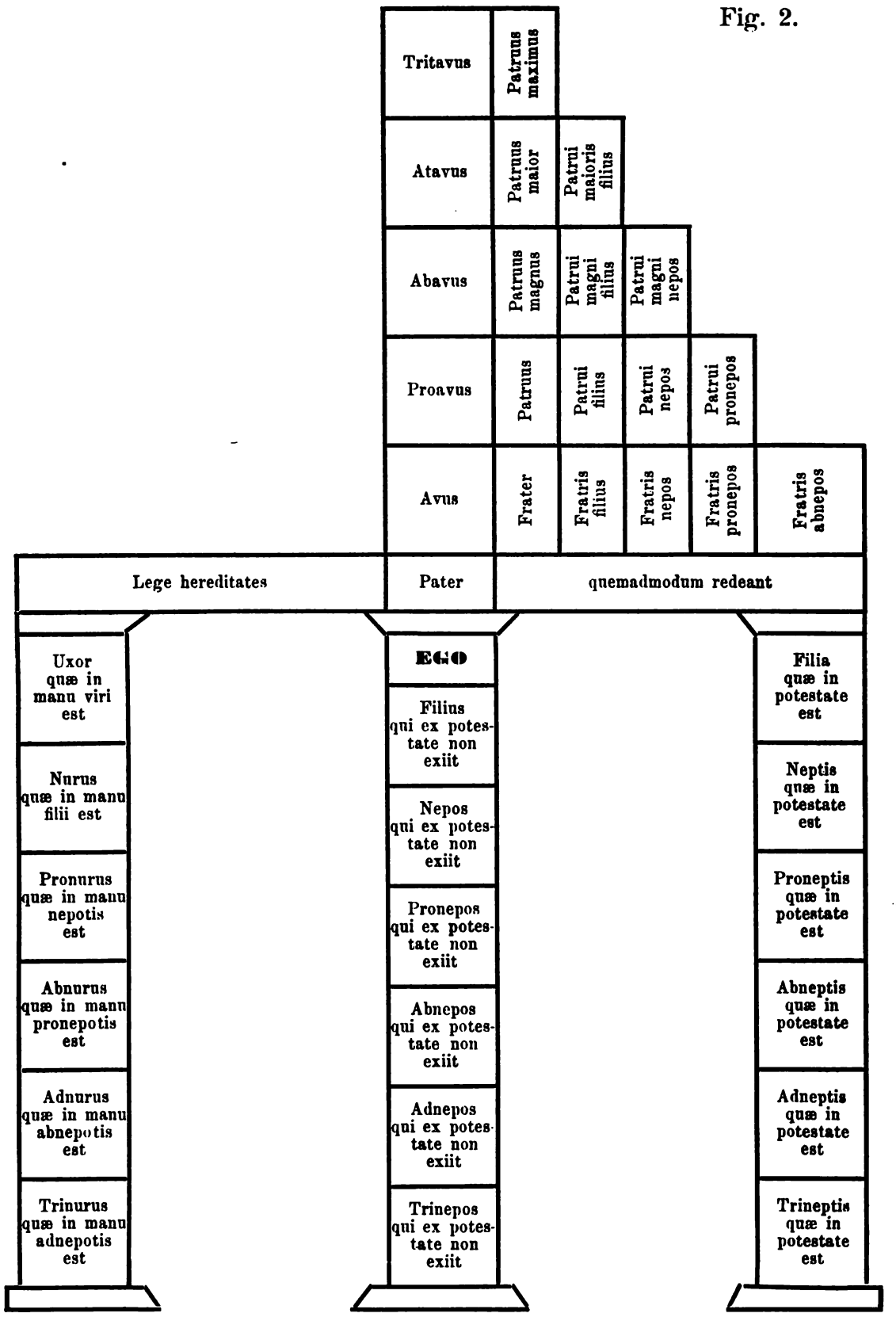
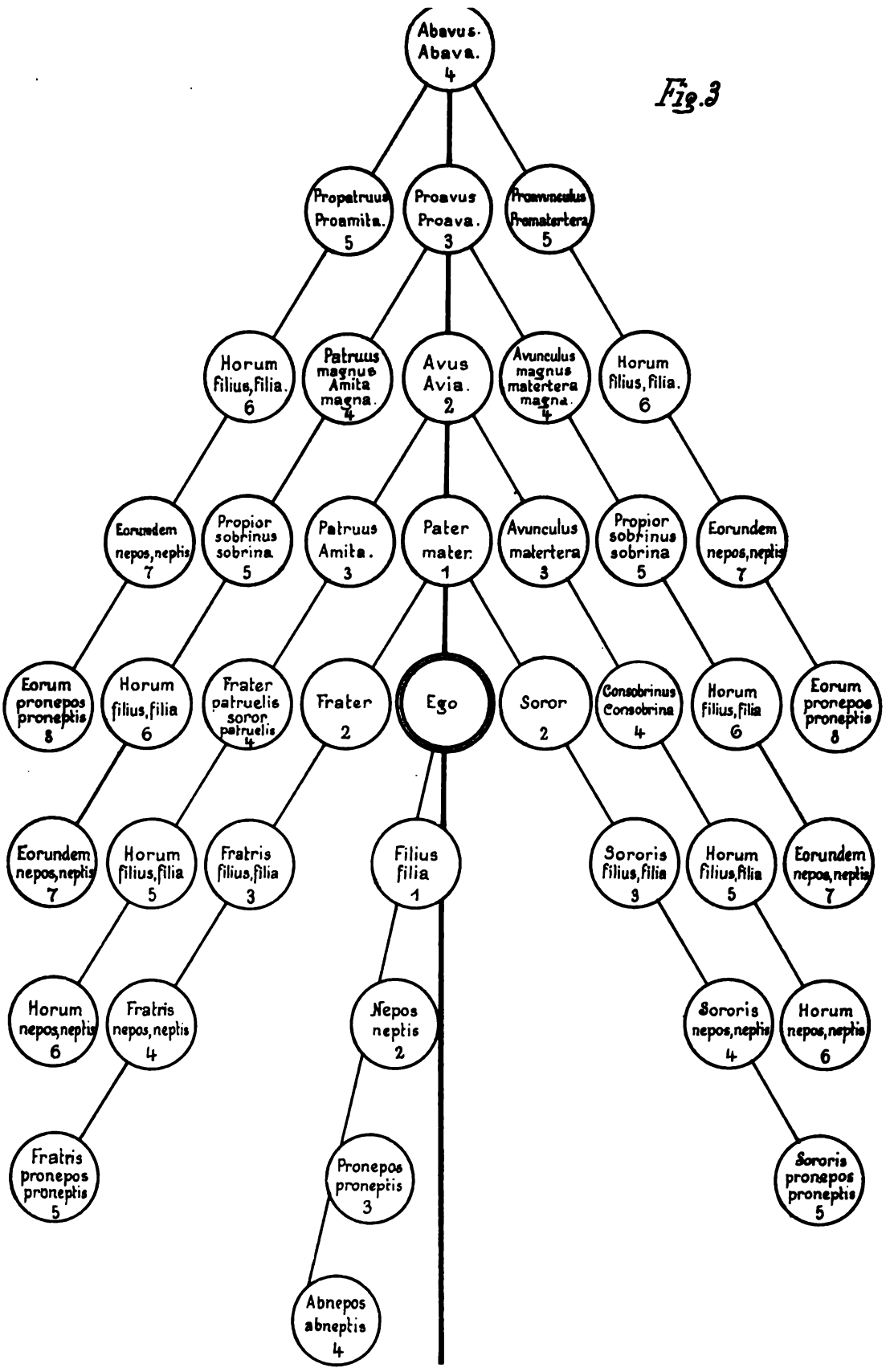


Fig. 2.



J. Grellet: Table de parenté. Archives héraldiques suisses, 1898, Nr. 4.

Fig. 3



J. Grellet: Table de parenté.

Archives héraldiques suisses, 1898, No. 4.

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizerisches Archiv für Heraldik.

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Paraissant trimestriellement

1898 — ANNÉE Jahrgang XII — No. 4.

Abonnements / Abonnementspreis } Fr. 5. 25 pour la Suisse / für die Schweiz — Fr. 6. pour l'Etranger. / fürs Ausland.

Für die Redaktion des Archives bestimmte Briefe beliebe man zu adressiren an Herrn Dr. **Paul Ganz,** Bahnhofstrasse 40, **Zürich I.**

Abonnements und Korrekturen an die Verlagsbuchhandlung **F. Schulthess, Zürich.**

Sommaire / Inhalt Les origines des arbres généalogiques, par Jean Grellet. — Das Panner von Luzern, von G. von Vivis. — Wappen und Wappenbriefe der Hagnauer von Zürich, von Paul Ganz; mit Tafel. — Büchertisch: Das Wappenrecht von Hauptmann, von M. H. (Fortsetzung). Heraldik in Kunst und Gewerbe, mit Tafel. — Chronique de la Société Héraldique Suisse. — Beilage, Ganz: Geschichte der heraldischen Kunst, S. 33—48.

Les origines des arbres généalogiques.

Par **Jean Grellet.**

Bien que les premiers vestiges d'essais généalogiques remontent fort haut et qu'ils soient chez beaucoup de peuples la forme primitive que revêtent leurs tentatives de transmettre aux descendants des notions historiques, comme science la généalogie n'est cependant pas redevable à l'histoire, mais bien à la jurisprudence de l'élan donné à ses développements. On ne trouve dans l'origine que des tables de filiation destinées à établir la série de souverains qui se sont succédé ou à prouver la descendance d'un roi de tel de ses ancêtres dont il dérive ses droits à la possession du trône ou d'un territoire. Telles sont les généalogiques des Hébreux, des Egyptiens, des Grecs, des peuples barbares de la Germanie. Dans ces nomenclatures les collatéraux font défaut ou ne sont indiqués que pour autant qu'ils forment un anneau de la chaine de succession. Chez tous les peuples indo-germains la parenté se limitait à la filiation masculine, un mariage ne créant aucun lien entre les familles des conjoints. La femme en se mariant était absorbée par la famille de son mari et cessait de faire partie de celle dans laquelle elle était née, d'où il découle qu'après conclusion des arrangements faits au moment du mariage, elle n'avait plus de droits à la succession de ses parents. Aussi l'ascendance maternelle ne commença-t-elle à

entrer en ligne de compte dans la généalogie que chez les Romains au fur et à mesure des développements de leur jurisprudence. Pour en arriver là il fallait que la société eût déjà atteint un haut degré de civilisation, mais il était réservé aux temps modernes de developper ce germe qui a trouvé son plein épanouissement dans les tableaux de Quartiers donnant les lignées de 4, 8, 16, 32, 64 etc. ascendants paternels et maternels, qui étaient et sont encore partiellement requis pour l'admission dans certains ordres de chevalerie ou à certains bénéfices.

Aujourd'hui les généalogies — nous laissons ici de côté les tableaux de Quartiers — se présentent à nous sous deux formes principales: les tableaux généalogiques où l'ancêtre se trouve au haut de la page, tandis que sa descendance découle de lui, et l'arbre généalogique où l'ancêtre représente la racine ou le tronc, la descendance, les branches et les rameaux. On peut discuter longuement sur les mérites des deux systèmes et Ottokar Lorenz dans son beau livre sur la science généalogique[1] que nous ne saurions trop recommander, se prononce catégoriquement en faveur des tables. Sans doute elles sont plus conformes à l'idée de descendance, mais elles ne sont pas nécessairement plus olaires, plus faciles à saisir au premier coup d'œil qu'un arbre sur lequel la matière peut tout aussi bien être repartie de manière à distinguer facilement les générations et les différentes branches. Le tout est de savoir d'y prendre et de disposer de l'espace nécessaire. Pour ce qui concerne la conception abstraite de la chose, l'arbre partant d'une racine et dont le vieux tronc émet des branches, puis des rameaux, en s'élargissant jusqu'aux plus tendres brindilles pour les jeunes générations représente assez bien la croissance d'une famille pour qu'on puisse s'étonner que cette image n'ait pas été trouvée du premier coup. D'autre part se prêtant infiniment mieux à une exécution artistique, l'arbre se maintiendra nécessairement en dépit de toutes les attaques, tandis que la tabelle sera plus spécialement réservée aux reproductions typographiques.

Nous avons dit que la forme de l'arbre n'est pas la plus ancienne et que la généalogie a reçu sa véritable impulsion non de l'histoire mais de la jurisprudence. Les recherches généalogiques sont nées de la nécessité d'établir les degrés de parenté pour la répartition d'un héritage et la fixation des droits de succession à payer et nos arbres généalogiques dérivent directement des formulaires établis par les censeurs et juges romains pour reconnaître facilement les degrées de parenté existant entre le défunt et ses héritiers. Ils affectent généralement une forme architecturale. Le plus ancien représente trois colonnes sur lesquelles se trouvent les degrés des descendants et surmontées d'une pyramide contenant les ascendants. Nous donnons (fig. 1) une esquisse sommaire de ce formulaire. On remarquera que la pyramide des ascendants est tronquée par la moitié, les ascendants maternels faisant complètement défaut. Ceci est la

[1] Lehrbuch der gesamten wissenschaftlichen Genealogie in ihrer geschichtlichen, soziologischen und naturwissenschaftlichen Bedeutung von Dr. Ottokar Lorenz. — Berlin, W. Hertz.

preuve que ce formulaire est antérieur à l'époque où, sous l'empereur Hadrien, la loi admet le droit d'héritage de la parenté maternelle. Subséquemment les copistes d'ouvrages de jurisprudence romaine se sont ingéniés à trouver de nouveaux formulaires qui prennent les formes les plus diverses. Dans ce nombre il en est un (fig. 2) qui parait être l'ancêtre direct des arbres généalogiques. Une colonne portant l'indication des descendants soutient une pyramide divisée en cases, représentant les ascendants. La forme générale rappelle celle d'un arbre; il suffira de séparer les uns des autres, les carrés formant la pyramide et après les avoir abaissés dans leur ordre naturel de les relier par des lignes obliques pour faire un pas de plus (fig. 3). Bientôt on donnera à ces lignes l'aspect de branches ornées de feuilles, à la colonne celui d'un tronc. Ce ne sera à la vérité pas encore le chêne robuste que l'on affectionne plus tard; le dessin représentera plutôt un saule pleureur, mais l'idée de l'arbre sera trouvée et tandis que précédemment on ne rencontrait que les termes de *linea, gradus, descendentes, ascendentes*, ceux de *truncus, radix, ramusculi* commencent à devenir courants. L'imprimerie facilita naturellement considérablement la multiplication d'arbres de ce genre, mais on en trouve déjà dans des manuscrits des XIVe et XVe siècles. Ils sont généralement appelés Arbor Johannis Andrée. Ce savant qui vivait à Bologne de 1270 à 1348 est ainsi considéré, à tort ou à raison, comme le véritable inventeur de la forme arborescente et l'on trouve chez lui le terme « arbor consanguinitatis et affinitatis ». Mais dans tout cela il ne s'agit encore que de simples formulaires juridiques, d'arbres dont les rameaux portent uniquement la désignation de degrés de parenté, pater, avus, frater, filius etc. et l'on ne peut pas encore préciser, dit Ottokar Lorenz, à quel moment on substitua à ces désignations de degrés de parenté des noms de personnes et établit ainsi de véritables généalogies. Bien que les plus anciennes généalogies — et l'on en connait de fragmentaires remontant à la fin du XIe siècle — aient été faites sous forme de tabelles, il nous semble indiqué que les juges et notaires qui avaient à liquider des questions de succession durent, pour s'épargner de la peine, fréquemment inscrire sur les formulaires mêmes de degrés de parenté les noms des personnes en cause, ne serait-ce qu'à la mine de plomb, à titre de notes. Malgré leur caractère éphémère, quelques-uns de ces arbres auront été conservés par les familles intéressées et seront devenus le point de départ de développements ultérieurs. D'autre part l'arbre de Jessé donnant la généalogie de la Vierge est dès le XIIe siècle un motif ornemental très répandu dans la peinture, la sculpture et surtout dans les vitraux d'église. Des séries de générations l'ayant eu journellement sous les yeux, il a bien certainement contribué à répandre l'image de l'arbre pour des filiations. Une des plus anciennes généalogies arborescentes dont on ait connaissance est celle que l'empereur Charles IV (1347—1378) a fait exécuter dans le château de Karlstein en Bohême. Plusieurs existent du temps de Maximilien Ier, lui-même très amateur de ce genre de travaux et, à partir du XVIe siècle, elles deviennent si nombreuses qu'elles tombent en quelque sorte dans le domaine public. Les particuliers en établissent pour leur usage,

les artistes s'en emparent et en font souvent des chefs-d'œuvre, de nos jours tout manuel d'histoire, pour être intelligible, devra contenir des tabelles généalogiques.

Das Panner von Luzern.

Von G. von Vivis.

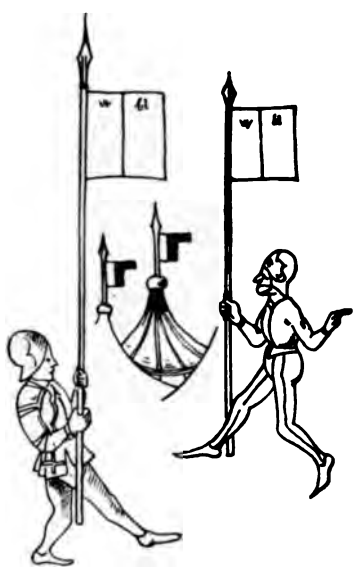


Fig. 1.

Sie besprechen in letzter Nummer die «heraldischen Postkarten» und veröffentlichen als Muster diejenige des Kantons Luzern. Nun aber ist dieses Beispiel sehr ungünstig gewählt, da bei der Darstellung dieser Karte ein Fehler begangen worden ist, zu dessen Hebung ich folgende Zeilen schreibe.

Die Fahne von Luzern wurde nämlich nie wie der Schild von blau und weiss gespalten, sondern immer von weiss und blau geteilt geführt. Eine einzige Ausnahme soll nur die mir unbekannte Chronik von Schilling in Bern bilden[1]. Für die Richtigheit der Teilung der Panner dienen vor allem die in der Altertumssammlung im Rathause zu Luzern aufbewahrten Originalfahnen, nämlich:

Panner XIV. Jahrhundert, angeblich von Schultheiss Gundoldingen in der Schlacht bei Sempach geführt, ferner die Panner aus der Chronik des Benedikt Tschachtlan, 1470, Zürcher Stadtbibliothek, von Arbedo 1422 und Murten 1476. Das den Luzernern von Papst Julius II. geschenkte grosse Panner XVI. Jahrhundert und die zwei Fahnen der «Zunft zu Schützen» aus dem gleichen Jahrhundert. Aus dem XVII. Jahrhundert befinden sich dort Ämterfahnen, worunter eine mit dem weissen Schweizerkreuz in der blauen Hälfte.

Als Beweis für die Teilung kann ebenfalls die Fahne der Luzerner in der Schlacht von Marignano, 1515, dienen. Drei blaue und drei weisse Balken abwechselnd, darüber Christus am Kreuz und die Inschrift «in hoc sigò vic . .» in Gold gemalt.

Fernere Beweise für die verschiedene Darstellung von Schild und Fahne giebt die Diebold-Schillingische Chronik in Luzern, der Stadtplan von Martinus Martini, 1598, die Standesscheibe von 1606 im Rathause zu Luzern, Bemalungen der Dachfähnlein auf öffentlichen Gebäuden etc. etc. Ich denke, dass diese Anführungen genügen werden, um die Darstellungsweise richtig zu stellen.

[1] Wir geben in Fig. 1 ein Beispiel aus der Tschachtlan'schen Chronik, in deren Bildern beide Fahnenarten erscheinen. (Die Red.).

Wappen und Wappenbriefe der Hagnauer von Zürich.

Von **Paul Ganz.**

Das Geschlecht der Hagnauer oder Hagenower[1] ist in Zürich schon um 1367 nachweisbar, indem Rudolf Hagnauer, der Schuhmacher, damals Bürger wurde. Die Familie hatte rasch an Macht und Ansehen zugenommen und gehörte im XV. Jahrhundert zu den bedeutendsten und reichsten Ratsfamilien. Zur Zeit der Reformation hielt sie am alten Glauben fest und muss nach der Neugestaltung der Dinge ausgestorben sein oder die Vaterstadt verlassen haben. Da die genealogische Forschung noch spärlich ist, werden hier nur einige bedeutende Glieder des Geschlechtes genannt.

1375. Heinrich Hagenower, Zunftmeister bei der Safran und Bauherr der Stadt.

1388. Johannes Hagenower, Bauherr der Stadt, des Rats 1393—1422, auch verordnet zum Banner auf der Hofstatt.

1403. Hans Hagnauer, der Alt, Zunftmeister zur Safran, kam 1443 in der Schlacht bei St. Jakob an der Sihl um. Uxor: Adelheid von Esch (?). «Er wird auch unter den redlichen Männern gefunden, so man die Böcke oder Schwertler nennt[2].»

1440. Hans Hagnauer im Markt, der Jung, Vogt zu Grüningen. Uxores: 1) Beatrix Stucki, des Klosterherrn Felix von St. Blasien Schwester. 2) Agnes Netstaller.

1444. Panthaleon Hagnauer, des Rats und Pannerherr der Stadt. Er besass zwei Häuser bei St. Peter. Ward im Gefecht bei Wollerau erschlagen, 1444. Uxor: Elisabeth von Mure.

1480. Johannes Hagnauer, Hansen Hagnauer in dem Markt Sohn, ward Abt des Gotteshauses Muri im Freiamt. † 1500[3].

1483. Jakob Hagnauer in der Schipfe, Schildner zum Schneggen, Zunftmeister beim Kämbel, 1484 Bauherr, ward 1489 im Waldmann'schen Auflaufe entsetzt, aber 1492 wieder in den Rat gewählt. Uxor: Barbara Megger.

1503. Johannes Hagnauer, Chorherr und Bauherr der Stift zum grossen Münster, war ein eifriger Verfechter des alten Glaubens und wurde 1523 vom Rate in den Wellenberg gefangen gelegt.

Die Wappen, welche die Geschlechterbücher von Meiss und Dürsteler dem Geschlechte zuweisen, stimmen mit den uns vorliegenden nicht genau überein. Merkwürdig ist, dass sowohl das redende Wappen, als auch dasjenige des Wappenbriefes sich in keinem der beiden Werke befindet. Die beschriebenen Wappen sind: 1) in rot ein weisser Fuchs mit Gans im Maule, Zimier: Wappenfigur wachsend[4]. 2) In rot ein gelber Fuchs mit weissem Lamm im Maul,

[1] Vgl. Meiss, Gen. Lexikon, Dürsteler, Msc. E 27, E 87 der Zürcher Stadtbibliothek.
[2] G. v. Wyss. Vortrag vor der Gesellschaft der Böcke, 1884, p. 21.
[3] Von Mülinen. Helvetia Sacra, II.
[4] Dieses Wappen soll der Stadtbaumeister Johannes geführt haben (v. Wyss).

Zimier: Figur wachsend. 3) In blauem Schild zwei weisse Muscheln und ein gelber Stern, Zimier: blauer Flug mit demselben Bilde. 4) In gelb zwei weisse Muscheln und ein weisser Stern.

Von grösserer Wichtigkeit sind zwei weitere Wappen des Geschlechtes, welche sich in künstlerischer Darstellung bis auf den heutigen Tag erhalten haben. Die Dokumente sind zwei Glasgemälde aus der ehemaligen Amtswohnung des Stiftspropstes zum Grossmünster von 1495[1], ein bemalter Scheibenriss aus dem Ende des XV. Jahrhunderts, auf der zürcherischen Stadtbibliothek, und zwei Wappenbriefe des Abtes Johannes Hagnauer von Muri.

Das erste und wohl ursprüngliche Wappen ist redend und zeigt im gelben Schilde ein schwarzes Kreisrund (Au), besetzt mit einer gelben, geflochtenen

Wappenscheibe der Hagnauer von 1495.

Hecke (Haag). Ein Heinrich Hagenower führt es 1407 im Siegel. Das vollständige Wappen erscheint erst auf dem Glasgemälde von 1495. Unter einfacher

[1] Eigentum der Antiquarischen Gesellschaft. Vgl. Ulrich, Katalog der Sammlungen, Nr. 1164 u. 1166. Vögeli, Sal., Neujahrsblatt der Zürcher Stadtbibliothek, 1883. Heute sind die Scheiben im schweiz. Landesmuseum.

Steinarchitektur hält eine reichgekleidete Dame das Wappen auf blauschwarzem Damastgrund. Über dem einwärts geneigten Schilde steht ein eleganter Stechhelm mit gelb und schwarz geteilter Helmdecke. Zwei Arme, schwarz und gelb gekleidet, halten die behaagte Au hoch empor.

Das zweite Wappen führen der Reichsvogt Johannes Hagnauer, 1456 und Jakob Hagnauer im Markt im Siegel. Es zeigt zwei gelbe Muscheln und einen gelben Stern im schwarzen Felde, und ist dem Abte Johannes von König Maximilian am 22. Juli 1492 durch einen Wappenbrief bestätigt worden[1]. Die Beschreibung lautet: «Diß nachgeschribnen wappen und cleinete, mit namen

Wappenscheibe des Abtes Johannes Hagnauer von Muri, 1495.

«einen Swartzen schild, darynne zu underist ein gelber stern und zu oberist »neben einander zwo gelb mermuscheln und auff dem schild einen Helm, «getziert mit einer Swartzen und gelben Helmdecken und einer gelben oder «goldfarben Cron, daruff ein mannesprustbild an arm in seiner Swartzen Claydung «und gelbem Harn, habende an der prust ouch einen gelben Stern und uff

[1] Vgl. v. Liebenau. Anzeiger für schweiz. Altertumskunde, 1884, p. 74. Der Brief ist zu Konstanz ausgestellt.

«sinem Howpt ein Swartzen pilgrims huet, vor an dem stulp ouch zwo gelb «Mermuscheln als dann dieselbigen wappenbilde in der mitte diss briefe ge-«zeichnet» etc. etc.

Die Wappenscheibe des Abtes aus der Stiftspropstei zeigt nur das Schildbild. In gelber Umrahmung stehen auf rot-schwarzem Damastgrunde zwei weiss gekleidete Engel und halten Schild und Pedum des Prälaten. Der Schild ist geviertet, 1 und 4, die weisse, rot bedeckte Mauer von Muri, in rot, 2 und 3, das Familienwappen des Abtes. Das vollständige Wappen lernten wir erst auf der kürzlich in einem Sammelbande[1] der Stadtbibliothek entdeckten Zeichnung kennen, welche eine Vereinigung der beiden Wappen darstellt, sei es nun infolge einer Alliance zweier Angehöriger verschiedener Linien oder infolge eines zweiten Wappenbriefes. Der Dekan Albrecht von Bonstetten stellt nämlich demselben Abte Johannes am 16. Oktober 1494 einen Brief[2] aus, nach welchem «alle eelich Hagnower, sy syent oder werdent künftiglich geboren», Anrecht auf das von König Max verliehene Wappen haben. «Wir setzen und wellen, «das sölich vorgemelt Hagnouwer uss Herrn apptes sippblut hargeflossen oder «noch eelichen fliessen werden und der selbigen libs erben, so elich sind, für «und für dieselben wappen und kleinete gebruchen und geniessen söllen.»

Es ist möglich, dass die Zeichnung nur die Vereinigung der beiden Wappen versinnbildlichen soll, welche durch den Bonstetten'schen Brief dem Gesamtgeschlechte gemeinsam angehörten. Wenn aber unter des «herrn apptes sippblut» nur die Branche der Hagnauer in dem Markt gemeint ist, so haben wir eine Alliance zweier Linien der Hagnauer vor uns[3].

Das Blatt ist 36 cm hoch und 34 cm breit und ziemlich beschädigt. Auf dickem Papier hat der Meister die Konturen mit dem Pinsel hingezeichnet und mit einfachen, aber äusserst wirksamen Farben ausgemalt. Die Ausführung ist handwerksmässig und verrät nur im Gesichte der Schildhalterin eine feinere Hand. Zwischen den gegeneinandergekehrten Wappen mit breitmauligen Stechhelmen und einfachen Helmdecken steht als Schildhalterin eine Frau in blauem, faltigem Kleide, mit rotem Brusttuche und einer hohen turbanartigen Haube, aus grünlichem und rotem Stoffe. Der letztere ist mit gelben Schnüren und Knöpfen verziert. Blonde, zopfartig geflochtene Haare umrahmen das schematische Gesicht, das mit grossen, ausdruckslosen Augen den Beschauer anstarrt. In den Händen hält sie zwei schwere Ketten, welche mit dem einen Ende am Schilde befestigt, am andern mit einem grossen Ringe versehen sind. Die Schilde sind jeweils geviertet und zeigen im ersten und vierten Felde das verliehene, im zweiten und dritten das redende Wappen der Hagnauer. Das

[1] Msc. A. 91. Zürcher Stadtbibliothek.

[2] Vgl. v. Liebenau. Anzeiger für schweiz. Altertumskunde, 1884, p. 73. Die Originale sind nicht mehr vorhanden, der Text aber in einem Formelbuche des Johann Tegerfeld, Stadtschreibers von Sursee zu finden.

[3] Die Ketten als Symbol des unbrechbaren Eheversprechens kommen öfter vor. Vgl. das Glasgemälde des Herrn vom Stein. Archives hérald. 1897, Nr. 2.

Wappenzeichnung
mit Alliance Hagenauer-Hagenauer.

Archives héraldiques suisses, 1898, Nr. 4.

erste oder Manneswappen trägt das alte Kleinot, das zweite oder Frauenwappen den Gecken des Maxemilian'schen Wappenbriefes.

Meiner Ansicht nach haben wir in dem Wappen eine Alliance zu ersehen, denn das gekrönte Wappen wäre unbedingt an erste Stelle gesetzt worden, wenn der Träger (also der Mann) der ausgezeichneten Linie angehört hätte. Im Schilde ist dem zweiten Wappen ja tatsächlich der Vorrang eingeräumt worden. Wir müssen die Entscheidung der genealogischen Forschung anheimstellen und weisen nur noch auf die Seltenheit einer bemalten Wappenzeichnung hin, welche zu Ende des XV. Jahrhunderts entstanden ist.

Büchertisch.

F. Hauptmann, Das Wappenrecht. (Fortsetzung.) — Der Verlust der Wappenfähigkeit unterliegt denselben Regeln wie der des Adels. Während früher durch strafgerichtliche Verurteilung wegen entehrender Verbrechen und durch Betrieb niedriger Gewerbe der Adel verloren ging, ist die erstere Verlustart heute nicht mehr positives Recht, die zweite dagegen existirt noch, als Suspension während der Zeit des Betriebs des Gewerbes, partikularrechtlich in Bayern.

Die Wappenfähigkeit, wie der Adel, geht unter durch Verzicht, sowie nach Hauptmann, bei der Frau durch Heirat mit einem wappenunfähigen Manne. Es scheint uns jedoch, dass es sich hier nur um eine Suspendirung handle, somit nach der Scheidung die Frau wieder wappenfähig wäre.

Der Beweis der Wappenfähigkeit geschieht durch den Nachweis der Zugehörigkeit zu einem wappenfähigen Stand, d. h. der faktischen Zugehörigkeit der Vorfahren des Probanten zu dem Stand oder durch Produzirung des Wappen-, bezw. des Adelsbriefes; wer nicht einem wappenfähigen Stande angehört — nach Hauptmann also alle Bürgerlichen — beweisen die Wappenfähigkeit durch Vorweisung des Wappenbriefes; selbstverständlich ist auch der Beweis der Unvordenklichkeit zulässig.

Die Wappenfähigkeit kommt erst dadurch zum Ausdruck, dass der Wappenfähige ein Wappen führt. Das Recht an einem Wappen ist ein sogenanntes Persönlichkeitsrecht, wie das Namenrecht, die Urheberrechte u. s. w. Es ist ein Zeichenrecht. Die Persönlichkeitsrechte sind weder Sachenrechte noch Forderungsrechte; immerhin haben sie das mit den Sachenrechten, speziell mit dem Eigentume gemeinsam, dass sie absolute Rechte sind, d. h. dass sie nicht Forderungen gegenüber einer bestimmten Person, sondern Ausschliessung gegenüber allen nicht daran berechtigten übrigen Personen bedeuten. Das Recht am Wappen besteht darin, dass niemand ausser den an dem betreffenden Wappen Berechtigten dasselbe führen darf.

Da die aus dem deutschen Rechte stammenden Persönlichkeitsrechte in den romanistischen Systemen nicht gut untergebracht werden konnten, wurde

denselben, namentlich früher, vielfach von Gesetzgebung und Rechtswissenschaft die Verfolgbarkeit im Civilprozesse abgesprochen. Die moderne Jurisprudenz hat aber nun eine eher gegenteilige Richtung eingeschlagen und ist der allgemeinen Anerkennung der sogenanten Immaterialgüterrechte geneigt, also auch in den Fällen, wo dieselben keinen besondern Rechtsschutz geniessen, wie beim Urheber- und Markenrecht. In der Tat haben französische Gerichte, für welche gleich den schweizerischen das Wappenrecht keine Grundlage im geschriebenen Rechte hat, bald dem Wappen Schutz gewährt, bald ihn versagt. Für Länder, die keine auf das Wappen bezügliche Normen besitzen, kann deshalb nicht ohne weiteres festgestellt werden, ob eigentliche Rechte an Wappen bestehen oder nicht. In der Schweiz gibt es unseres Wissens heutzutage nirgends solche Normen, während früher, z. B. in Bern bis 1830, die Gesetzgebung sich mit den Wappen beschäftigt hatte.

Als Subjekt des Rechtes an einem bestimmten Wappen bezeichnet Hauptmann die Familie, und zwar ist darunter verstanden die Familie im genealogischen Sinne oder die römische agnatische Familie. Demnach sind an einem Wappen berechtigt alle diejenigen, welche von dem Erwerber des Wappens in direkter, männlicher, legitimer Linie abstammen und somit den gleichen Namen führen, d. h. es sind die Nachkommen der weiblichen Descendenten des ersten Erwerbers ausgeschlossen. Dass eine verheiratete Frau noch ein Recht an dem Wappen ihrer väterlichen Familie hat, ist anzunehmen, da sie auch das Recht an ihrem Mädchennamen nicht gänzlich verliert. Das Allianzwappen und die Verbindung der Namen beider Gatten, namentlich in der Schweiz, weist darauf hin, dass, wenigstens in letzterem Lande, die Frau auch nach ihrer Verheiratung noch Recht hat an den Familienzeichen ihrer ursprünglichen Familie.

Die Nachkommen der weiblichen Descendenten des Erwerbers des Wappens gehören nicht zu dessen Familie im genealogischen Sinne und sind, selbst nach dem Aussterben der betreffenden Familie, nicht ohne weiteres zur Führung des Wappens berechtigt, da, wenn alle an einem Wappen Berechtigten ausgestorben sind, dasselbe dem Landesherrn heimfällt oder herrenlos wird. Dagegen ist es sehr häufig, dass Wappen, Name und Titel einer im Mannesstamme erloschenen Familie auf die Weiberlinie übertragen werden. Hauptmann führt zahlreiche Beispiele an. Sehr viele ganz alte Namen, sowohl im hohen als im niedern Adel, sind nur auf diese Weise auf unsere Zeit gekommen. Dennoch hat sich kein allgemeines Gewohnheitsrecht gebildet, nach welchem ein Übergang ohne weiteres eintreten würde; hingegen ist wohl anzunehmen, dass da, wo nach dem Ausgang des Mannesstamms die weibliche Linie, sei es die der Erbtochter, sei es die der Regredienterbin, in die Stammgüter und Fideikommisse succediert, wenigstens das Wappen übergeht. Ausserdem wird die Übertragung von Name und Titel in diesem Falle in der Regel gewährt.

Das Recht der Familienglieder an dem Wappen betrachtet Hauptmann mit Recht als Eigentum zur gesamten Hand, die Familie erscheint als eine Wappengemeinderschaft. Diese Auffassung ist unzweifelhaft zu-

treffend für das mittelalterliche Privatrecht und für viele moderne Rechte; aber auch da, wo das Gesamteigentum in einer Gesetzgebung nicht vorkommt, ist das Recht am Wappen nicht subjekt- und somit gegenstandslos, sondern es hat dann jedes einzelne Familienglied ein eigenes, volles Recht an dem Wappen, das nur durch die auf das gleiche Objekt gehenden Rechte der andern Familienglieder beschränkt ist. Bei der Gemeinderschaft kommt es übrigens auf das ganz gleiche heraus. Jeder Gesamthänder hat das volle Recht an dem Wappen und ist in der Ausübung seines Rechtes nur durch die konkurrierenden Rechte der andern Gesamthänder beschränkt. Das Wesen des Wappens bringt es mit sich, dass jeder daran Berechtigte den vollen Gebrauch hat und nicht wie bei einem Gesamtvermögen die Nutzung geteilt werden muss. Dagegen kann ein Gemeinder nicht über die Substanz des Rechtes verfügen, d. h. er kann das Wappen nicht veräussern, wie ein Miteigentümer es tun könnte. Die Verfügung steht nur allen zusammen, communi manu, zu, bezw. dem mit der Vertretung der Gemeinderschaft Betrauten. Ein solcher fehlt aber in der Regel in allen Familien, welche nicht dem hohen Adel angehören, bezw. souverain sind. Da, wo kein Gesamteigentum angenommen werden kann, hat allerdings jeder das volle Dispositionsrecht, seine Verfügungen sind aber gegenstandslos, wenn die andern nicht beistimmen, da dieselben durch eine Handlung eines Dritten in ihren Rechten nicht verkürzt werden können.

Bei den Wappen, welche Gesellschaften und Körperschaften zustehen oder mit unpersönlichen Begriffen, wie Ämtern, verbunden sind, ist die Dispositionsbefugnis nach dem Statut zu beurteilen, bezw. sie steht dem zu, von dem das betreffende Amt abhängt. In der Regel steht das Recht, welches eine Körperschaft an einem Wappen hat, nur der juristischen Person als solcher zu, so namentlich bei den Wappen von Staaten, Gemeinden u. s. w. Bei Gesellschaften und Zünften kommt es bisweilen vor, dass die Mitglieder das Gesellschaftswappen führen; bei ritterlichen Orden ist dies geradezu die Regel. An einem Amtswappen, auch bei einem erblichen Amte, hat in der Regel nur der das Amt Innehabende das Recht, das Wappen zu führen.

Der Inhalt des Rechts an einem Wappen besteht darin, dass der Berechtigte es führen darf und zwar er ausschliesslich, d. h. er kann die Führung jedem verbieten, der nicht ein ebensogutes Recht an dem gleichen, bezw. an einem ganz gleichen Wappen hat. Diese Ausschliesslichkeit ist übrigens schon dem ältesten Wappenrechte eigentümlich.

Das Recht der Ausschliesslichkeit kommt aber nur zur Erscheinung, wenn ein Fremder ein schon bestehendes Wappen sich als sein Wappen anmasst. Immerhin ist, wie schon bemerkt, nötig, dass der die Ausschliessung Begehrende im besseren Rechte sei als der andere. Es kommt nämlich vor, dass die Ausschliesslichkeit beschränkt ist dadurch, dass verschiedene Familien oder Korporationen ein gleich gutes Recht am selben Wappenbilde haben, sei es, dass es sich um Wappengemeinschaften handelt, sei es, dass sie zufällig das nämliche Wappen führen. Im letzteren Falle könnte allerdings nach strengem Rechte die eine Familie durch den Nachweis ihres älteren Rechtes die andere

aus dem Besitz am Wappen setzen. Ein solcher Beweis aber wird kaum möglich sein, indem fast immer beide Familien den Beweis der Unvordenklichkeit werden erbringen können oder noch häufiger wird überhaupt jede Klage verjährt sein. Was endlich gleiche Wappen in verschiedenen Ländern betrifft, so gibt es unseres Erachtens keine Ausschliesslichkeit, welche über mehrere Staatsgebiete sich erstreckt. Das Wappen hat nur eine Geltung innerhalb der Rechtsgemeinschaft, von welcher die dem betreffenden Wappen zu Grunde liegende Wappenfähigkeit sich herleitet. Diese aber, als öffentlich-rechtliche Institution, hat nur Geltung in dem Territorium des Staates, der sie geschaffen. Wappengemeinschaften dagegen entstehen, wenn der nämliche Souverän verschiedenen Personen das gleiche Wappen verleiht oder wenn eine Familie oder Korporation einer andern die Mitbenutzung an ihrem Wappen einräumt, bezw. die Führung ihres Wappens durch Dritte duldet. Solche Fälle sind sehr häufig, man denke an die Wappen vieler Schweizerkantone und ihrer Hauptstädte. In allen diesen Fällen hat aber im Zweifel jede Partei das volle Verfügungsrecht über ihr Wappen und wer das Recht am Wappen der einen erworben hat, kann von der andern, welche dasselbe besitzt, nicht an dessen Führung gehindert werden. Eine Ausnahme besteht für diese Vermutung, wenn der eine Teil sein Recht vom andern ableitet.

Dieses Ausschliessungsrecht hat aber doch wohl nur Bezug auf den Wappenschild. Für die Helmzierden oder gar für die Schildhalter kann, da hier keine so grosse Mannigfaltigkeit wie bei den Schilden möglich ist, nicht wohl geltend gemacht werden, es müsste denn sein, dass die Helmzier das Wappenbild selbst darstellte wie bei den Meiss von Zürich oder dass bei Annahme eines schon von einer andern Familie geführten Kleinots die Absicht der Nachahmung erweislich wäre, z. B. wenn das neu angenommene Kleinot keinen Bezug zum Wappenbild hat. Allerdings galt früher, wenigstens zum Teil, auch ein ausschliessliches Recht an den Helmzierden, wie dies ersichtlich ist aus einem Vertrage vom Jahre 1317, laut welchem Burggraf Friedrich von Nürnberg von Leutold von Regensberg dessen Kleinot, das Brakenhaupt, um 36 Mark «guten» Silbers kaufte.

Das Recht am Wappen besteht zunächst in dem Führen desselben, sodann in dem Verfügungsrechte über dasselbe. Die am weitesten gehende Verfügung darüber ist die Veräusserung. Dieselbe kann entweder mit vollständigem Verzicht auf das Wappen verbunden sein oder bloss darin bestehen, dass der Veräusserer auf sein Einspruchsrecht gegenüber gewissen Personen verzichtet, d. h. dass er diesen das Mitbenutzungsrecht gestattet. Je nachdem der Veräusserer ein Entgelt für sein Recht erhält oder nicht, wird sich das Geschäft als Kauf, Tausch, Schenkung u. s. w. charakterisieren. Die Veräusserung, d. h. der Verzicht auf das Einspruchsrecht, kann sich auch auf blosse Teile des Wappens beziehen. Ebenso kann sie unter Bedingungen geschehen. Der Erwerber ist alsdann hinsichtlich der Bedingung, bezw. der Modalitäten des erworbenen Rechtes nur dem Veräusserer gegenüber verpflichtet. Wird das Wappen bei der Veräusserung verändert, so wird, auch

wenn materiell eine Vermehrung vorliegt, von einer Wappenverminderung gesprochen. Übrigens ist Veräusserung mit einer wesentlichen Veränderung unseres Erachtens Veräusserung eines neuen Wappens, das der Erwerber ebensogut selber hätte annehmen können. Ist die Veräusserung nicht eine vollständige, so ist zu vermuten, dass der Erwerber nur die Nutzung hat, d. h. dass er das Wappen nicht weiter veräussern kann.

Das Verfügungsrecht zeigt sich nach Hauptmann sodann in dem Recht, das Wappen zu verändern. Wir können hier aber nicht mit dem Verfasser übereinstimmen. Das Recht an einem Wappen ist das Recht an einem durch Zeichnung und Farbe ganz bestimmten Wappenbild, nur auf dieses bezieht sich die Ausschliesslichkeit. Wird etwas an dem Wappen geändert, so ist es in der Regel nicht mehr dasselbe Wappen, es ist etwas Neues, nicht die Veränderung von etwas Bisherigem. Das Recht, sein Wappen zu ändern, d. h. ein neues anzunehmen ist ein Ausfluss der Wappenfähigkeit, nicht des Rechts an dem bestimmten veränderten Wappen. Welcher Art die Veränderung ist, ist gleichgiltig; es kann sich um eine völlige Änderung handeln, d. h. es wird ein völlig neues Bild angenommen oder nur um eine teilweise, z. B. durch Veränderung der Tinkturen oder durch Hinzufügungen oder Weglassungen. Die Hinzufügung eines Turnierkragens für jüngere Linien ist indes nicht als Veränderung des Wappens zu betrachten.

Allerdings wurden die Veränderungen der Wappen, die anfänglich sehr häufig waren, immer seltener, so dass die Ansicht aufkam, solche Veränderungen seien gar nicht zulässig. Diese Ansicht wurde dadurch unterstützt, dass bei dem Aufkommen der Adels- und Wappenbriefe man als Inhalt derselben nicht die Wappenfähigkeit betrachtete, sondern das ausschliessliche Recht an dem regelmässig mit der Wappenfähigkeit verliehenen Wappen. Man konnte sich die Wappenfähigkeit nicht von einem bestimmten Wappen getrennt denken. Dieser den Laien sehr nahe liegenden Auffassung kann aber keine rechtliche Bedeutung beigemessen werden, denn die Gründe, welche die Wappenänderung mehr und mehr selten machten, waren rein praktischer Natur. Je älter ein Wappen ist, um so wertvoller ist es. Die Anschauung, dass man ein Wappen nicht willkürlich ändern dürfe ist unhaltbar in Anbetracht des Umstandes, dass sehr viele und gerade die älteren Wappen nicht verliehen sind, sondern auf freier Annahme beruhen, und dass das Wappenwesen auch in Ländern blühte und noch blüht, in denen keine Person oder Behörde war, die Wappen verliehen hätte. Immerhin ist die erwähnte Auffassung nicht ohne Wirkung auf die Praxis geblieben, indem z. B. in Frankreich schon 1555 die Änderung der Wappen verboten wurde, was 1808 Napoleon bestätigte.

Wir haben gesehen, dass die Familie das volle Recht am Wappen zur gesamten Hand besitzt und dass durch dieses Gesamteigentum das Verfügungsrecht der einzelnen Familienglieder beschränkt ist. Die Rechte der Familie können entweder von der Familie als solcher oder von jedem einzelnen Gliede geltend gemacht werden. Die Familie hat ein Einspruchsrecht überall da, wo ein an den betreffenden Wappen Berechtigter eine Verfügung trifft, die

über den Gebrauch herausgeht, also namentlich die Übertragung auf eine dritte Person, als welche auch ein Adoptierter zu betrachten ist.

Da Hauptmann die Veränderung des Wappens wie die Veräusserung zu den wesentlichen Verfügungen über das Wappen rechnet, räumt er der Familie auch ein Einspruchsrecht gegen Veränderungen ein. Selbstverständlich hat eine solche Veränderung nur Bezug auf den, der die Änderung vornimmt, sowie auf seine Wappennachfolger. Hauptmann will aber seiner Familie, d. h. seinen bisherigen Wappengenossen ein Einspruchsrecht gegen diese Veränderung geben und zwar namentlich deshalb, weil durch die Veränderung des Wappens der Beweis der Familienzusammengehörigkeit und damit der Erbberechtigung erschwert werde. Hauptmann kann aber dafür nur sehr wenige Beispiele anführen. Dass das Recht der Wappenänderung bestanden hat, beweisen die vielen uralten Wappengemeinschaften, welche davon herrühren, dass verschiedene Stämme eines Geschlechts infolge Modifizierung von Stammwappen verschiedene Wappen führten. Es sei hier nur an die verschiedenen Zweige der Pfalzgrafen von Tübingen erinnert (die Kirchenfahne mit verschiedenen Tinkturen). Überdies hat heutzutage das Wappen nur noch eine sehr untergeordnete Bedeutung als Beweismittel für die Verwandtschaft und es kann dieser Grund nicht mehr als Argument für das Bestehen eines bezüglichen Einspruchsrechtes der Familie geltend gemacht werden. Dagegen ist es nicht ausgeschlossen, dass der, welcher sein Wappen verändert, gezwungen werden kann, durch Ausstellung einer Urkunde oder dgl. seinen bisherigen Wappengenossen ein Beweissicherungsmittel mit Bezug auf die gemeinsame Abstammung zu verschaffen.

Das Einspruchsrecht der Familie geht verloren durch Zeitablauf. Wer zu einer Verfügung eines Wappengenossen, welche über dessen Nutzungsrecht hinausgeht, schweigt, verschweigt sich, d. h. er kann nachher sein Recht nicht mehr geltend machen. Dieser Untergang des Rechts, sei er Verschweigung, sei er Verjährung, ist nach dem in Anwendung kommenden Privat-, bezw. Prozessrecht zu beurteilen.

Eine eigentümliche Institution ist das Wappenheimfallsrecht. Das Wappenheimfallsrecht besteht darin, dass das Wappen einer ausgestorbenen Familie wie ein erledigtes Lehen an den Landesherrn zurückfällt und nur nach Verleihung durch diesen wieder von einer andern Familie geführt werden darf, obwohl diejenigen, welchen das Einspruchsrecht sonst zustünde, gar nicht mehr existieren. Verschiedene Gründe haben das Wappenheimfallsrecht entstehen lassen. Unserer Ansicht nach war der Hauptfaktor das Aufkommen der Wappenbriefe und das Seltenwerden der freien Wappenannahme. Anderseits wirkte es mit, dass viele Wappen zugleich mit Lehen empfangen wurden und mit diesen wieder dem Lehensherrn heimfielen. Auch mochte das römische Recht dadurch einen Einfluss ausgeübt haben, dass das Wappen eines erloschenen Geschlechtes als herrenlose Sache dem Landesherrn anheimfiel.

Unzweifelhaft bildet das Wappenheimfallsrecht eine sehr wesentliche Beschränkung des Verfügungsrechts über das eigne Wappen. Eine Kollision tritt dann ein, wenn der letzte seines Geschlechts von Todeswegen über sein

Wappen verfügt, indem er es z. B. jemandem durch Vermächtnis schenkt. Hier kommt Hauptmann zu dem etwas seltsamen Auswege, dass, wenn eine Familie nur noch auf ein paar Augen stehe, die Dispositionsfreiheit aufhöre, gleich wie nach altem deutschen Rechte der Mann, auf dem Siechbette, da er sein Ross nicht mehr besteigen kann, auch nicht mehr imstande ist, von Todeswegen Verfügungen zu treffen. Dieser Vergleich muss indessen als ziemlich gewagt betrachtet werden. Sei dem, wie ihm wolle, Hauptmann verlangt für Verfügungen über das Wappen einer im Erlöschen begriffenen Familie die landesherrliche Zustimmung. Das Wappenheimfallsrecht ist jedenfalls nur sehr schwer vereinbar mit dem Dispositionsrecht des Wappenfähigen über sein Wappen. Ein frei angenommenes Wappen kann unseres Erachtens kaum als dem Heimfallsrechte unterstehend betrachtet werden. Ebensowenig stimmt dieses landesherrliche Recht überein mit dem Recht, das Wappen auf einen andern zu übertragen. Wenn der letzte eines Geschlechts das Recht des Landesherrn nicht illusorisch machen darf durch Veräusserung des Wappens, wie soll es denn die Familie früher durch Vergebung an zahlreiche andere Familien tatsächlich mindestens so wertlos machen. Hier handelt es sich unserer Ansicht nach um unvereinbare Normen des Wappenrechts, welche teils aus verschiedenen Zeiten und verschiedenen Rechtsgebieten stammen, teils aus der Vermengung öffentlich-rechtlicher und privatrechtlicher Sätze herrühren.

Das Wappenheimfallsrecht ist wohl nichts als eine Folge der vielfach herrschenden Ansicht, dass die freie Wappenannahme nicht zulässig sei und dass es zur Führung eines Wappens nicht nur der Zustimmung des bisherigen Eigentümers oder dessen gänzlichen Wegfalls bedürfe, sondern dass auch eine landesherrliche Bestätigung oder Verleihung hinzukommen müsse. Diese Praxis hat sich besonders entwickelt bei der Übertragung von Name, Titel und Wappen erloschener Geschlechter auf die Weiberlinie. Aus diesen zahllosen Wappenübertragungen darf unseres Erachtens aber kaum, selbst für Länder mit positivem Wappenrecht, auf ein Wappenheimfallsrecht geschlossen werden. Hauptmann giebt selbst zu, dass das Verständnis für das Heimfallsrecht vielfach gefehlt, was eine grosse Reihe von «Verstössen» zur Folge gehabt hat. Das Heimfallsrecht war wohl kaum ein Rechtsinstitut, sondern eine wenig zutreffende Analogie zum Lehensrecht, die bei den überhandnehmenden staatlichen Wappenverleihungen als Fiktion verwertet wurde.

Der Erwerb des eigenen Wappens erfolgt zunächst und in der Regel auf demselben Wege, wie der der Wappenfähigkeit, nämlich durch Geburt und Heirat; sodann durch freie Annahme, durch staatliche Verleihung oder auf dem Wege des Rechtsgeschäftes durch Übertragung eines schon bestehenden Wappens. Bezüglich der Geburt und Heirat kommen im wesentlichen dieselben Regeln zur Anwendung wie bei der Erlangung der Wappenfähigkeit, da, wo diese erlangt wird, auch das betreffende Wappen zugleich übergeht. Bezüglich der Mesalliancen und morganatischen Ehen verweisen wir auf das früher Gesagte. Die Unehelichen sind, wie oben erwähnt, früher nicht wappenfähig gewesen und konnten deshalb weder das

Wappen des Vaters noch das der Mutter erwerben. Legitimatio per subsequens matrimonium gibt ihnen mit der vollen Zugehörigkeit zur väterlichen Familie auch deren Wappen, während bekanntlich durch Legitimatio per rescriptum principis die Wappenfähigheit nicht verliehen wird, wenigstens nicht implicite. In der Schweiz, so namentlich in Zürich, erlangten früher die unehelichen Kinder den Namen des Vaters, auch ohne Legitimation. Gleichwohl traten sie keineswegs in dessen Familie ein und hatten und haben auch heute noch keinen Teil an den Familiengütern. Es ist anzunehmen, dass sie vor der französischen Revolution auch die Wappenfähigkeit nicht erwarben, bezw. das Wappen der väterlichen Familie; keinesfalls deren Adel und Regimentsfähigkeit. Gleichwohl wurde in einigen Fällen der Missbrauch geduldet, dass solche unehelichen Abkömmlinge und ihre Descendenz sich den Adel oder das Wappen anmassten. Auch nach dem gänzlichen Erlöschen der legitimen väterlichen Familie kommt ihnen ein bezügliches Successionsrecht durchaus nicht zu.

Einem Legitimierten wurde in der Regel nur dann gestattet, das väterliche Wappen unverändert anzunehmen, wenn die betreffende Familie ganz ausgestorben war. Sonst wurde meist ein sogenannter Bastardfaden oder ein mittlerer Einbruch beigefügt. Ebenso oft oder noch mehr, um das Odium der unehelichen Geburt zu vermeiden, wurde das Wappen verändert, d. h. ein neues verliehen, während die Beifügung eines Bastardfadens nicht als eine wesentliche Änderung zu betrachten ist.

Die Adoption giebt, wie wir oben gesehen haben, die Wappenfähigkeit nicht, somit auch nicht das Recht am Wappen der Adoptivfamilie. Immerhin wird der Adoptivvater dasselbe auf den Adoptierten in der Regel übertragen wollen und es bedarf, wenn der Adoptierte von Haus wappenfähig ist, nur noch der Zustimmung der übrigen Wappengenossen des Adoptierenden. In Frankreich, wo Adel und Wappen im positiven Rechte nicht existieren, erlangen die Adoptivkinder Titel und Wappen ihrer Eltern. Dies trifft vielleicht auch für die Schweiz zu. Immerhin ist es fraglich, ob nicht die sämtlichen Wappengenossen des Adoptivvaters ein Einspruchsrecht gegen die Erweiterung ihrer Wappengenossenschaft haben oder ob dieses Recht auf diejenigen Verwandten beschränkt ist, welchen sonst ein Einspruchsrecht gegen die Adoption zusteht. Es dürfte wohl in letzterem Sinne zu entscheiden sein.

Neben dem Erwerb des Wappens durch Geburt ist heutzutage derjenige durch Verleihung durch den Souverän der wichtigste. Nach der Auffassung von Hauptmann ist bei Verleihung an Nichtwappenfähige das Wichtige nicht die Verleihung eines bestimmten Wappens, sondern die der Wappenfähigkeit. Es kommt aber auch oft vor, dass einem Wappenfähigen, der noch kein Wappen hat oder der das seinige ändern will, ein solches verliehen wird. Allerdings könnte derselbe sich das Wappen ebensogut durch eigene Annahme verschaffen. Die Verleihung durch den Souverän aber hat den Vorzug, dass ein solches Wappen gewöhnlich höheres Ansehen geniesst -- wobei allerdings nicht einzusehen ist, weshalb — namentlich aber ist der Beweis des Rechts an einem Wappen leichter durchzuführen, wenn man auf eine solche Verleihung

III. Moderne Ex-libris. Archives héraldiques suisses, 1898, Nr. 4.

sich stützen kann. Die Verleihung eines bestimmten Wappens braucht jedoch nicht von einem Souverän oder seinen Delegataren auszugehen, wie dies bei der Wappenfähigkeit der Fall ist, jeder Wappenfähige kann vielmehr einem Wappenfähigen ein Wappen verleihen, d. h. schenken. Vorausgesetzt ist dabei natürlich, dass noch niemand ein Recht an dem verliehenen Wappen hatte, der Verleihende ausgenommen. Allerdings hat eine Verleihung durch einen Nicht-Souverän nur dann einen Sinn, wenn die Verleihung einen gänzlichen oder teilweisen Verzicht auf das bisher besessene Wappen des Verleihenden bedeutet. An und für sich aber hat ein von einem Nicht-Souverän geschenktes Wappen nicht weniger Schutz als ein von einem Fürsten verliehenes. Wiederholt wurden kaiserliche Verleihungen als nichtig anerkannt, weil eine Familie nachweisen konnte, dass sie im Deutschen Reiche bereits dieses einst von ihr selbst angenommene Wappen geführt hatte.

Als Ausfluss der Wappenfähigkeit ergibt sich das Recht, ein Wappen annehmen zu können nach freier Wahl. Diese Wappenannahme ist privatrechtlich entweder als eine Art der specificatio, wenn eine Wappenbildung vorliegt oder, bei ganz einfachen Wappen als occupatio zu betrachten. Hier besteht eine volle Analogie zu der Annahme von Hausmarken, Fabrikmarken u. s. w.

Wappenannahme und Wappenveränderung, zur Zeit des Aufkommens des Wappenwesens von grosser Bedeutung, sind heute selten, da die meisten Wappenfähigen, welche ein Wappen besitzen wollen, ein solches schon haben oder weil es ihnen bei der Verleihung der Wappenfähigkeit, bezw. der Nobilitierung regelmässig erteilt wird. Immerhin kommt die Wappenannahme auch in unserer Zeit noch vor, das Zürcher Wappenbuch z. B. weist genug derartige Beispiele auf. Ist die Wappenannahme anerkannt, so ist es auch unzweifelhaft, dass das angenommene und das vom Landesherrn verliehene Wappen denselben Schutz geniessen. Das beweisen Wappen des Uradels, die nie obrigkeitlich bestätigt wurden.

Bei dem Erwerb eines Wappens durch Rechtsgeschäft handelt es sich regelmässig um Verträge, in welchen ein Wappenbesitzer auf sein Einspruchsrecht gegenüber dem Gegenkontrahenten mit Bezug auf das übertragene Wappen verzichtet, sei es unter gänzlicher Aufgabe des Wappens oder unter blosser Gewährung der Mitbenutzung. Für den Rechtscharakter des Geschäftes, sowie für den Umfang der Rechte des Erwerbers ist der Inhalt des Vertrages massgebend. Im Zweifel dürfte anzunehmen sein, dass der Erwerber ein blosses Mitbenutzungsrecht erhält, ihm somit kein Weiterveräusserungsrecht zusteht. Hauptmann will dem Erwerber das Recht der Ausschliesslichkeit gegenüber unberechtigten Dritten nur dann zugestehen, wenn eine gänzliche Veräusserung vorliegt. Es scheint uns jedoch angemessen, dem, wenn auch nicht vollberechtigten Wappengenossen ein Einspruchsrecht zu gewähren gegenüber Personen, welche unbefugt das betreffende Wappen führen. Der Erwerber soll, unbeschadet der Rechte des ersten Wappenherrn, sein Recht gegen unbefugte Eingriffe selbständig schützen können.

Unter Erwerb eines fremden Wappens versteht Hauptmann die Erlangung des Rechtes, ein Wappen nicht als sein eigenes Familienwappen zu führen, sondern vielmehr als fremdes neben dem eigenen. Solche fremde Wappen sind entweder Gesellschaftswappen, Besitzwappen oder Anspruchs-, Gnaden- und Gedächtniswappen. Selten beruhen solche Wappen auf willkürlicher Annahme. Doch kommt auch dies vor. So haben einige Familien infolge der Mode, möglichst viele Quartiere im Schilde zu führen, mehr oder weniger grundlos sich mehrere Wappen beigelegt, z. B., indem sie das Kleinot als eigenes Quartier in den Schild aufnahmen.

Die Annahme von Gesellschaftswappen wurde schon oben kurz erwähnt. Das Recht am Wappen ist ein Mitgliedschaftsrecht und richtet sich nach dem Gesellschaftsstatut.

Viel wichtiger sind die Besitzwappen, meist werden sie als Landes- oder Territorialwappen, seltener als Amtswappen geführt. Die Territorialwappen deuten entweder die Landesherrlichkeit oder den Lehensbesitz an, bezw. eine partielle Landeshoheit. Seit dem Anfang des 16. Jahrhunderts und besonders seit dem 17. werden, um Macht und Besitz zu symbolisieren, solche Besitzwappen massenhaft geführt. Das Territorialwappen ist entweder ein Wappen, das dem Territorium als öffentlich-rechtlicher Person zusteht, so namentlich bei Städten, oder was noch häufiger ist, das Besitzwappen ist das Wappen einer Familie, welche das betreffende Territorium besessen hat. Die sogenannten «grossen Staatswappen» sind Symbole der Territorialentwicklung eines Landes; aber auch in Familien des niedern Adels und der Patriziate kommen die Besitzwappen vor, wie z. B. die vielfach zusammengesetzten Wappen zürcherischer und bernischer Gerichtsherren beweisen. Die Berechtigung, ein Besitzwappen zu führen, beruht auf dem Besitze des betreffenden Territoriums, mag sich dieser Besitz aus dem Eigentum oder aus der Belehnung herleiten. Der Besitz kann verschiedener Art sein, meist ist es Sachbesitz, d. h. der, welcher das Besitzwappen führt, hat entweder als Eigentümer oder Belehnter die Gesamtheit der seiner Stellung entsprechenden mit dem betreffenden Territorium verbundenen Hoheitsrechte und Privatrechte. Es werden auch Besitzwappen geführt auf Grund von Rechtsbesitz durch Inhaber einzelner Realrechte an einem Gebiete, z. B. durch Besitzer von Zehnten, territorialen Monopolen u. s. w. Es darf angenommen werden, dass auch das blosse privatrechtliche Eigentum an mit Wappen verbundenen Immobilien zur Führung der betreffenden Wappen berechtigt, denn die nach heutiger Anschauung obrigkeitlichen Rechte, welche ehemals den Gerichtsherren zustanden, waren nur ein Ausfluss des Privateigentums an gewissen Grundstücken. Noch heute ist es durchaus üblich, dass die Wappen fideikommissarischer Grundstücke von den daran effektiv oder eventuell Berechtigten mit deren Familienwappen vereinigt werden. Es lässt sich aber auch nicht einsehen vom juristischen Standpunkte aus, warum das Eigentum an mit Wappen ehemals verbundenen Grundstücken nicht zur Führung der betreffenden Wappen berechtigen sollte, sofern die das selbe Wappen führende Gemeinden u. s. w. keinen Einspruch erheben. Besitzwappen, deren Führung

geeignet ist, ein Beweis für ein Anrecht an der betreffenden Sache zu werden, können Unberechtigten abgestritten werden, selbst vor Gerichten, welche dem Wappen als solchem keinen Rechtsschutz gewähren. Es sei endlich noch bemerkt, dass ein Besitzwappen, welches zugleich ein Familienwappen ist oder war, keineswegs eine Zugehörigkeit zu der betreffenden Familie bedeutet. Gleichwohl ist es üblich, den sonst bei Nicht-Einzelpersonen wegfallenden Helm ebenfalls mit dem Schilde zu führen.

Das Amtswappen ist richtiger Ansicht nach ein Wappen, welches sich auf ein Amt bezieht, welches nicht mit einem Territorium verknüpft ist. Je nach der Art des Amtes ist das Amtswappen erblich oder nicht. Die Amtswappen sind übrigens nie von Bedeutung gewesen. Nicht als Amtswappen sind die Besitzwappen aufzufassen, welche Prälaten als Bischöfe oder Äbte führen, noch viel weniger die Wappen der Monarchen.

Dem Besitzwappen verwandt, z. T. mit ihm identisch, ist das Anspruchswappen. Ein Recht, ein Anspruchswappen zu führen, giebt es nur, soweit der Anspruch ein rechtlicher ist, also z. B. bei jüngeren Linien mit Bezug auf Majoratsgüter oder bei Eventualbelehnungen, Ganerbschaften u. s. w. In allen übrigen Fällen ist das Anspruchswappen ebensowenig rechtsgültig wie die betreffenden sogenannten legitimen Ansprüche. Die Wappen geniessen dann den Schutz, welcher ihnen durch die Macht des Prätendenten oder die Ignorierung durch Dritte gewährt wird. Da Hauptmann das Besitzwappen nur dem effektiven Besitzer zuspricht, rangiert er unter die Anspruchswappen auch die Wappen, welche ein rechtmässiger Anwärter führt, den Fall der Eventualbelehnung ausgenommen. Wir glauben aber nicht, dass sich die von dem Verfasser behauptete Norm als gemeines Recht dartun lasse.

Eine nicht seltene, aber wenig bedeutende Art der Wappen sind die Gnaden- und Gedächtniswappen. Ein Gnadenwappen ist ein Wappen, welches ohne Beziehung auf Besitz, Amt u. s. w. zur Führung neben dem Familienwappen als besondere Gunstbezeugung verliehen wird. Es handelt sich dabei regelmässig um Verleihungen durch Souveräne und zwar wird entweder ein neugebildetes Wappen verliehen oder noch öfter ein Teil des Wappens des Verleihenden selbst. So ist vom Kaiser früher der Reichsadler, sei es als erstes Quartier, sei es als Herzschild, verliehen worden, in Zürich einer Branche der Wertmüller von Elgg, den Bürkli von Hohenburg, den Steinfels (mit dem zur Hälfte darüber geschobenen, heimgefallenen Wappen einer andern ausgestorbenen Familie Steinfels). Wird ein schon bestehendes Wappen unter einer Veränderung als Gnadenwappen verliehen, so spricht man stets von einer Wappenverminderung. Man ist nicht gezwungen, das Gnadenwappen zu führen und ist auch befugt, es zu ändern, sofern man es nicht als fremdes Wappen führt. Das Recht an diesem Gnadenwappen beruht bei Verleihung des eigenen Wappens auf der Erlaubnis des Verleihers, bei Verleihung eines neugebildeten auf der Annahme des Beliehenen.

Das Gedächtniswappen beruht auf Liebhaberei und ist juristisch bedeutungslos. Es wird geführt entweder zur Erinnerung an eine Allianz als

Allianzwappen oder an den ehemaligen Besitz eines Gebietes, in welchem Falle es sich meist um ein Anspruchswappen handelt. Die Rechtsbeständigkeit solcher Wappen ist bedingt durch die Einwilligung besser daran Berechtigter.

Der Verlust des Wappens erfolgt im allgemeinen in denselben Fällen wie derjenige der Wappenfähigkeit: ausserdem beim Übertritt in eine andere Familie durch Adoption, nicht aber bei der Frau durch Verheiratung. Das Recht an einem Wappen geht ferner unter durch gänzliche Veräusserung, durch Dereliction «Aufgabe», sowie durch dauernden Nichtgebrauch, wenn inzwischen eine andere Familie das Wappen erworben hat. Die Besitz- und Amtswappen folgen den ihnen zu Grunde liegenden Rechten.

Der Beweis des Rechtes am eigenen Wappen wird dadurch erbracht, dass der Probant nachweist, dass die Familie, der er angehört, das bestrittene Wappen als das ihrige führt. Es sind hiebei die verschiedensten Beweismittel denkbar. Der Beweis ist am leichtesten durch Wappen-, bezw. Adelsbriefe zu erbringen. Aus diesem Grunde haben auch viele Familien mit angenommenen Wappen sich dieselben «bestätigen» lassen. In sehr vielen Fällen wird nur der Beweis der Unvordenklichkeit möglich sein. Wird dieser erbracht, so besteht eine Rechtsvermutung für den rechtmässigen Erwerb des betreffenden Wappens. Beim Beweise des Rechtes an einem fremden Wappen ist zunächst darzutun, dass man das Recht hat, das Wappen als fremdes zu führen; der Nachweis des Rechts dessen, für den das betreffende Wappen das eigene ist, ist im Zweifel von diesem an erster Stelle zu erbringen und erst, wenn dieser nicht will oder nicht kann, von dem, der es als fremdes besitzt. Im früheren Prozessrechte hatte die Weigerung des Auktors zum Teil rechtsvernichtende Wirkung.

* * *

Damit hätten wir das Buch von Hauptmann in seinen wichtigeren Partien durchgesprochen. Wir haben bei der privatrechtlichen Seite des Wappenrechtes etwas länger verweilt, da einerseits die hier entwickelten Normen weniger anfechtbar sind, anderseits für die Schweiz diese allein heutzutage von praktischem Interesse sind. Sie bieten auch juristisch sehr viel Interessantes und es ist uns bei der Lektüre des Buches manche feine juristische Frage begegnet, die zu erörtern hier jedoch nicht der Ort ist. Das «Wappenrecht» von Hauptmann ist von grosser Klarheit, nirgends verschwommene Phrasen, kein scheues Ausweichen der Schwierigkeiten. Die Lektüre ist für den Historiker ebenso verständlich wie für den Juristen, was allerdings eine gewisse Breite und Ausführlichkeit bedingte. Das Bestreben des Verfassers, überall auf Urkundenmaterial zu fussen, ist im höchsten Grade anerkennenswert. In dem Buche ist ein gewaltiges Material genealogischer, historischer und juristischer Tatsachen verwertet. Man würde sehr fehl gehen, wenn man glaubte, nur auf das Wappenrecht Bezügliches zu finden. Besonders in der Frage der Mesalliancen, morganatischen Ehen, der Adoption und Legitimation tritt das Heraldische an materieller Bedeutung hinter das Genealogische zurück.

Wenn vielleicht ein Einwand gegen die Darstellungsweise Hauptmann's vorgebracht werden kann, so ist es der, dass bisweilen der Klarheit, Einheitlichkeit und Konsequenz des Systems zuliebe gewissen historischen Tatsachen zu wenig Rechnung getragen worden zu sein scheint. Die Scheidung in einen öffentlich-rechtlichen und einen privatrechtlichen Teil hat gewiss viel zur Klärung der Fragen beigetragen. Immerhin scheint uns, wie wir schon oben betont haben, die Wappenfähigkeit habe doch vielfach nicht als solche bestanden, nicht nur in ausserdeutschen Landen, sondern auch in den Teilen Deutschlands, in denen eine grosse kommunale Autonomie im Mittelalter vorhanden gewesen, wie in Süddeutschland und am Rhein. Auch bei der Lehre vom Wappenheimfallsrecht haben vielleicht mehr dogmatische, deduktive Gründe den Verfasser geleitet als rein historische, induktive Kenntnis. Es ist nicht zu leugnen, dass das System Hauptmann's in seiner Vollständigkeit einen bestechenden Eindruck macht. Jedenfalls ist diese Monographie geeignet, zu weiteren Forschungen auf diesem Gebiete anzuregen, wodurch viele Fragen erst ganz gründlich erörtert werden können.

Es soll nicht unerwähnt bleiben, dass auch in stilistischer Hinsicht das Buch gut geschrieben ist, dass der Stoff sehr übersichtlich angeordnet ist, indem alles Material in engerem Druck und etwas eingerückt gesetzt ist, während in den Anmerkungen fast nur Litteraturcitate vorkommen. Auf diese Weise kann man den Text sowohl mit als ohne die Beispiele sehr leicht lesen. Ein ausführliches Inhaltsverzeichnis erleichtert die Benutzung des sonst schon übersichtlichen Buches in hohem Grade.

Sehr verdienstlich ist es, dass der Verfasser seinem Werke 94 Urkunden, die das Wappenrecht verschiedener Zeiten betreffen, angefügt hat. Sie verteilen sich auf den Zeitraum vom 13. Jahrhundert bis zur allerneusten Zeit. Wiewohl nur wenig ungedrucktes Material dabei ist, bietet die Zusammenstellung doch grosse Vorteile, da die Urkunden in zahlreichen und zum Teil seltenen Werken zerstreut sind.

Es ist endlich noch der Illustrationen zu gedenken. Das Buch enthält zwei Farbentafeln und 104 Textillustrationen. Leider sind nicht alle Abbildungen auf der Höhe des Textes und einzelne pseudo-heraldische Zierleisten verletzen geradezu den guten heraldischen Geschmack. Indessen, wer wollte in Anbetracht der hohen Verdienste dieses Buches um das Wappenrecht an solchen Nebensachen Anstoss nehmen.

Das Werk von Hauptmann kann allen Heraldikern, Genealogen, Historikern und Germanisten als sehr lesenswert empfohlen werden. *M. H.*

Heraldischer Atlas von **H. G. Ströhl**. — Die Hefte 2–5 bringen neben den allbekannten Tafeln zur Illustration der Heroldswissenschaft eine prächtige Auslese von Proben aus alten Wappenbüchern, welche bis anhin dem weiteren Interessenkreise unzugänglich waren. Die Publikation verdient dadurch schon die Billigung der Fachleute, denn einzig und allein durch Vervielfältigung guter Vorbilder kann ein gesunder Sinn in die moderne Heraldik gebracht werden. Das ganze Werk zeigt in seiner Anlage eine geschickte Verteilung

von Heroldskunst und Heroldswissenschaft. Die Terminologie der Heraldik ist auf den Tafeln dargestellt und kann gleichsam bildlich erlernt werden. Die erläuternden Noten sind knapp und treffend, aber es fehlt an kurzen Übersichten, in denen der Entwicklungsgang der einzelnen Gegenstände dargestellt ist. Die Publikation eignet sich nicht nur für jeden Künstler und Kunsthandwerker, sondern für alle diejenigen, welche mit der Heraldik im Beruf oder durch Liebhaberei in Beziehung kommen, denn sie bietet für ein geringes materielles Opfer eine reiche Fülle der besten Vorlagen aus allen Zeiten.

Die Schweizerischen Bibliothekzeichen. — Zusammengestellt und erläutert von L. Gerster, Pfarrer, Kappelen 1898. Dies stattliche Buch, in einfach vornehmer Ausstattung, enthält in alphabethischer Reihenfolge gegen 2700 schweizerische Ex-libris. Der Verfasser beschränkt sich aber nicht nur auf eine genaue Katalogisierung, sondern er hat das Buch reich mit Bildern aus-

Illustrationsprobe aus Gerster. Ex-Libris.

gestattet, an denen die künstlerische Entwicklung der Bücherzeichen zu ersehen ist. In der Einleitung behandelt er die scheinbare Wiedergeburt der Ex-libris und gibt in gedrängter Darstellung einen Überblick ihrer Geschichte in der Schweiz. Wir werden das fleissige und bedeutende Werk in der nächsten Nummer einer eingehenden Besprechung unterziehen und hoffen, dass es in unserm Lande viele Freunde finde. *G.*

Heraldik in Kunst und Gewerbe.

Wappenteller. — Maler Emil Keller in Zürich hat zwei Wappenplatten in reichster Ausführung mit den Wappen Sarasin und Schlumberger vollendet. Die feine Porzellanmalerei zeigt in ornamentaler Umrahmung das Wappen auf farbigem Grunde und stellt sowohl in harmonischer Wirkung als auch in einer minutiösen Durchführung des Details eine bedeutende Leistung auf dem Gebiete der Feinmalerei dar. Die Arbeiten gehören zum Besten was wir bis jetzt von dem Maler gesehen haben.

Grabplatte mit dem Wappen Pestalozzi, ausgeführt in Bronze von Bildhauer und Erzgiesser Hermer in München, nach einem Entwurfe von Emil Keller.

Das Anbringen des Wappens oder eines einfachen Schildes auf den glatten Grabdenkmälern in Platten- oder Obeliskenform wird wiederum häufig verwendet. Das Wappen ziert den Stein und verleiht dem ganzen Monumente ein künstlerisch vornehmes Aussehen.

Kuchenmodel. Holzbildhauer R. Streuli in Schaffhausen hat der Heraldik ein altes Gebiet wieder eröffnet, indem er es unternommen, Kuchen- und «Dirggeli»-Model zu sehr gemässigten Preisen zu schnitzen. Die zwei Proben, welche uns vorlagen, zeigen das Wappen in guter, kräftiger Ausführung im übereckgestellten Viereck. *G.*

Mellingen. — An seinem hart am Stadttor liegenden Hause liess Herr a. Stadtammann Frey eine Renovation vornehmen. Bei diesem Anlass kamen die farbigen Wappenschilder der Stände Zug, Schwyz, Luzern, Bern, Uri, Unterwalden und Glarus unter der Tünche zum Vorschein. *St.*

Zu unserer Tafel III. Moderne Ex-libris.

No. 1. Bücherzeichen des Herrn Albert Nüscheler, gezeichnet von Richard Nüscheler. No. 2. Dito des Herrn Professor Charles Eschmann-Dumur in Lausanne, gezeichnet von P. Ganz. No. 3. Dito des Herrn Dr. Max Huber, gezeichnet von Aloys Balmer.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Dons reçus de Mr. *A. de Lessert*, au Hâvre: Armorial général de France par d'Hozier. Tomes I u. II. Généralité de Bourgogne. — Von Herrn J. Hoffmann: Heraldischer Atlas von G. H. Ströhl. 2—5. — Von Herrn Pfarrer *L. Gerster:* Die schweizerischen Bibliothekzeichen. 1898. — Von Herrn *Grafen K. E. zu Leiningen-Westerburg:* Genealogische Geschichte des uradeligen, reichsgräflichen und reichsfürstlichen, standesherrlichen, erlauchten Hauses Leiningen und Leiningen-Westerburg. 1. Band von Dr. Ed. Brinckmeier. 2. Band von K. E. Graf zu L.-W. Vom selben Autor: Das Pfälzer Wappen. Speier 1894. — Ex-libris von Max Klinger, 1896 — und eine Anzahl von Sonderabdrücken

aus dem «Herold», der Zeitschrift für Bücherfreunde und dem Korrespondenzblatt der westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst. — Wir sprechen den geehrten Spendern den Dank der Gesellschaft aus.

Generalversammlung in Bern. — Die diesjährige Generalversammlung der Schweizerischen heraldischen Gesellschaft fand am 5. und 6. November in Bern statt. Ein reichhaltiges Programm bot den Teilnehmern neben dem Geschäftlichen Gelegenheit, die bernerische Heraldik aus alter und neuer Zeit zu betrachten. Eine Ausstellung von Werken des verstorbenen Heraldikers Christian Bühler, vermehrt um einige Meisterwerke alter Kunst, wurde durch einen Vortrag R. Müngers erläutert, von dem auch das hübsche Programm herrührt, das Bühler als bernischen Wappenherold darstellt. Die Vorstandssitzung im Grossratsvorsaale brachte eine Veränderung im Bureau mit sich, in dem der jetzige Schatzmeister Direktor Samuel de Perregaux wegen Geschäftsüberhäufung zurücktrat und das Amt an Dr. Max Huber übertragen wurde.

Die Generalversammlung wurde um 6 Uhr eröffnet und erwählte einstimmig auf Vorschlag des Vorstandes zu Ehrenmitgliedern der Gesellschaft: *Prof. Dr. Friedrich von Wyss*, als Herausgeber der Zürcher Wappenrolle und *Grafen K. E. zu Leiningen-Westerburg*, als hervorragenden Heraldiker und Förderer der Gesellschaft. Ein Antrag von Dr. E. A. Stückelberg betreffs Reorganisation der Bibliothek, Ergänzung und Vervollständigung derselben wird dahin modifiziert, dass dieselbe nicht einem eigens bestellten Bibliothekar, sondern der Redaktionskommission zugewiesen wird. Für Neuanschaffungen, Einbinden etc. werden 100 Fr. bewilligt. Dr. Max Huber bringt die Anregung, einen einmaligen Kredit zu Propagandazwecken zu bewilligen. Dadurch würde es möglich, die Zeitschrift auf dem ausländischen Büchermarkte zu lancieren und eine grössere Anzahl von Abonnenten im Auslande zu gewinnen. Überhaupt sollte die Zeitschrift gleichsam unabhängig von den Gesellschaftsfinanzen gestellt werden und von ihr nur einen grössern oder kleinern Beitrag erhalten. Nach längerer Diskussion wird ein einmaliger Beitrag von Fr. 500 bewilligt und die Ausführung an eine Kommission überwiesen, bestehend aus dem Redaktionskomite, Dr. Max Huber und Verleger C. Eggimann aus Genf. Diese Kommission hat das Recht, sich zu kooptiren. Die Fragen betreffend Clichés, Verwertung der alten Jahrgänge, Anknüpfung neuer Tauschverbindungen etc. werden dem Redaktionskomite übergeben. Der Präsident spricht dieser Kommission im Namen der Gesellschaft seinen Dank aus für die sorgfältige und allgemein interessante Publizierung der Gesellschaftszeitschrift. Den zweiten Teil des Programmes bildete ein höchst interessanter Vortrag von Herrn Brown über die Entwicklung des Helmes. Die Ausführungen wurden durch ein vom Vortragenden selbst gezeichnetes und gemaltes Vorweisungsmaterial, das in seltener Vollständigkeit die Wände zierte, illustriert, und fanden allgemein ungeteilten Beifall.

Im Zunfthause zur Schmieden fanden sich die Mitglieder und einige Freunde der Gesellschaft zum üblichen Jahresessen zusammen und besuchten noch in später Stunde den von Münger mit heraldischen Fresken ausgeschmückten Kornhauskeller.

Am folgenden Tage wurden die durch ihre Glasgemälde berühmten Kirchen von Hindelbank und Jegistorf besucht, vor deren prächtiger Farbenglut und Formenreichtum die beste moderne Heraldik verblasst.

Als neue Mitglieder haben wir das Vergnügen zu nennen:

Herr Emanuel von Roodt, Bern.
» Dr. Türler, Staatsarchivar, Bern.
» Charles Eggimann, Verleger, Genf.
» Aloys Balmer, Kunstmaler, München.

Mit tiefem Bedauern teilen wir den am 20. Oktober 1898 erfolgten Hinschied unseres Mitgliedes

Herrn Jost Meyer-Am Rhyn

von Luzern

mit, eines weit über die Grenzen unseres Vaterlandes bekannten Kunstfreundes und Altertumssammlers.

Nous avons le regret d'annoncer le décès survenu en Juillet dernier de

Mr. Adolphe Borel,

Conseiller communal à Bevaix et membre de notre société depuis 1896. Bien que ne s'occupant pas d'une manière très spéciale d'héraldique, Mr. Borel s'y intéressait cependant vivement comme à une des branches des sciences historiques et archéologiques dans lesquelles il était très versé. Sa spécialité était l'époque préhistorique et il s'est fait connaître par ses fouilles des stations lacustres et par d'intéressants travaux qu'il a publiés à ce sujet. Notre société perd en lui un membre dévoué et de la plus grande amabilité.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Heraldisches aus dem Grossmünster in Zürich, von J. R. Rahn . .	1, 41
Die heraldische Ausstellung in Zürich (Fortsetzung), von Paul Ganz	3
Die Wappen der noch lebenden Geschlechter Luzerns, v. G. von Vivis	7
Nobiliaire du pays de Neuchâtel	15, 43, 74
Die Heraldik in den Glasgemälden von Königsfelden, v. R. A. Nüscheler	20, 45
Die Konventssiegel der Abtei St. Gallen, von F. Gull	22
Ein Ex-libris des Chronisten Gerold Edlibach, von R. Ulrich . .	29
Heraldische Analekten, von E. A. Stückelberg	32
Christian Bühler, von W. F. v. Mülinen	37
Rectifications à faire à l'Armorial historique des villes suisses par M. A. Gautier, 1895, de Louis Philippe	39
Die Stühlinger ab Regensberg, von Waldhausen und Eglisau, von W. Tobler-Meyer	47
Das älteste Siegel der Stadt Erlach, von H. Türler	65
Heraldik in Kunst und Gewerbe, von G., mit Tafel	65, 85, 109
Kleinere Nachrichten: Heraldische Ausstellung für Niedersachsen .	67
† Gourdon de Genouillac	68
Rheinfelden	88
Glasgemälde des Protonotars und Propstes Niklaus von Wattenwyl, von W. F. von Mülinen	69
Zürcher Standeswappen von 1529, von Paul Ganz	72
Die heidnische Krone, von E. A. Stückelberg	73
Büchertisch, von M. H.	79, 95
Les origines des arbres généalogiques, par Jean Grellet	87
Das Panner von Luzern, von G. von Vivis	90
Wappen und Wappenbriefe der Hagnauer von Zürich, von Paul Ganz, mit Tafel	91
Chronique de la Société Suisse d'héraldique	40, 68, 86, 109
Nécrologie	40, 68, 111

Beilagen: Ganz, Geschichte der heraldischen Kunst, S. 1—48

TABLE DES PLANCHES.

	Heft
Glasgemälde von Königsfelden, Tafel I u. II	1, 2
Die Konventssiegel von St. Gallen	1
Die Pfyffer von Luzern, Tafel I u. II	1
Moderne Ex-libris, Tafel I u. II	2
Glasgemälde Niklaus von Wattenwyl	3
Wappenzeichnung mit Alliance Hagenauer-Hagenauer	4
Table de parenté, Fig. 1—3	4
Der Reiterschild von Seedorf	Beilage

ARCHIVES HÉRALDIQUES
SUISSES

Schweizerisches Archiv
für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1899

ZURICH
IMPRIMERIE F. SCHULTHESS
1899

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

	pag.
Die Glasgemälde der Kirche von Hindelbank, von W. F. v. Mülinen	1
Wappenbriefe Albrechts von Bonstetten, von W. F. v. Mülinen	7
Wappen und Siegel der Herren von Landenberg im Mittelalter von Ernst Diener	8, 47
Nobiliaire du pays de Neuchâtel	19, 52, 98
Nachträge zur Geschichte der Familie Stühlinger, von W. Tobler-Meyer	25, 89
Stammbuch des Malers Dietrich Meyer, 1589, von A. Stolberg	28
Wappen der noch lebenden „Geschlechter" Luzerns, von G. v. Vivis	33, 56, 65
Ahnentafeln berühmter Schweizer, I.: J. C. Lavater, von H. S.	36
Ein Basler Bischofssiegel, von H. Türler	38
Heraldische Denkmäler auf Grabsteinen, von P. Ganz	39
Drei Siegel des Schultheissengerichts in Gross-Basel, von R. Wackernagel	45
Vitrail aux armes de la famille de Tribolet, von J. Grellet	59
Eine Federzeichnung des Malers Urs Graf von Basel, 1518, von P. Ganz	69
Fragments héraldiques genevois, par J. Mayor	72
Notes sur quelques changements d'armoiries aux XIIe et XIIIe siècle, par L. Bouly de Lesdain	76, 106
Die Glasgemälde im alten Schützenhause zu Burgdorf, von R. Ochsenbein	82
Ein Siegel des Freiherrn Rudolf von Brienz, von R. Durrer	84
Un livre de famille, par Jean Grellet	96
Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe, von P. G.	85
Büchertisch	41, 86, 116
Gesellschaftschronik	44, 64, 87, 118
Anfragen, Briefkasten	63, 88

Beilage: Ganz, Geschichte der heraldischen Kunst, S. 49—144.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

		Heft
I.	Glasgemälde von Hindelbank	1
II.	Buchzeichen des Bischofs Hugo von Landenberg von Konstanz	1
III., IV.	Siegel der Herren von Landenberg	1
V.	Wappen der noch lebenden „Geschlechter" Luzerns	1
VI.	Glasgemälde des Maurice Tribolet, 1658	2
VII.	Siegel der Herren von Landenberg	2
VIII. IX. X.	Wappen der noch lebenden „Geschlechter" Luzerns	2, 3
XI.	Eine Federzeichnung des Malers Urs Graf, 1518	3
XII.	Scheibenriss mit dem Wappen des Hans Tönnig, 1545	4

Beilage: II. Gestickter Beutel und Wappen Strätlinger.
III. Backsteine von St. Urban.
IV. Miniature aus der Vita Karoli.
V. Porträtsiegel.
VI. Schild und Bildsiegel.

Stifterscheibe des Hans Beat von Scharnachthal in Hindelbank.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1899 Jahrgang / Année XIII No. 1.

Die Glasgemälde der Kirche von Hindelbank.*

Von W. F. v. Mülinen.

(Mit einer Tafel).

Keine Zeit war der äussern Werkthätigkeit der Kirche so günstig wie die Jahre, die der Reformation unmittelbar vorausgiengen. Wie wenn man die kommende Änderung fühlte, überbot sich alles in frommen Stiftungen, in Gründung von Bruderschaften und Pfründen, in Bauten von Kirchen und Kapellen. Da fiel manch altes romanische Kirchlein mit seinem mystischen Halbdunkel und an seine Stelle traten hochgewölbte Spitzbogenbauten mit zierlichem Masswerk. Staat und Private eiferten in dem frommen Streben.

Diesem verdanken wir nun auch die schönste Entwicklung der Glasmalerei, die seit der Mitte des 15. Jahrhunderts recht eigentlich populär geworden war, und deren Erzeugnisse keiner vermissen wollte. Um 1520 erreichte sie ihren Höhepunkt.

Es war Sitte geworden, dass jeder Bauherr — der Staat, der Rathsherr, der Adelige, der Geistliche, der Bürger, der Wirt — seine Freunde und Gönner ersuchte, ihm an seinen Bau ein Fenster zu schenken. Darin war der farbige Schmuck des Glases inbegriffen; gerne prunkte man mit den Beweisen seiner Bekanntschaften. Solche Dedikationen in ihrer ursprünglichen Zahl haben sich vorzüglich in den bernischen Kirchen erhalten, z. B. in Lauperswyl, Ursenbach, Sumiswald, Utzenstorf, Jegistorf, Kirchberg und Worb.

Die Herrschaft Hindelbank gehörte lange der Familie Münzer, später wurde sie geteilt; 1512 vereinigte sie Hans von Erlach wieder in seiner Hand.

Hans von Erlach war das würdige, wenn auch politisch nicht stark hervortretende Haupt des bernischen Freistaates. Geboren 1474 als Sohn des Schultheissen Rudolf von Erlach, war er bereits im Alter von 32 Jahren des

---

* Vortrag an der Jahresversammlung der Heraldischen Gesellschaft in Hindelbank. (6. November 1898).

Rats und wurde 1519 Schultheiss. Sein Vater hatte in zweiter Ehe die Witwe des Ritters Hans Friedrich von Mülinen heimgeführt, deren Kinder er mit den seinigen erzog. Das eine, Magdalena, wurde die Gemahlin des Schultheissen Hans.

Dieser war reich begütert: ihm gehörten die Herrschaften Jegistorf, Riggisberg, Hindelbank; sein Vetter Ludwig vermachte ihm 1522 die Freiherrschaft Spiez und das vormals Bubenbergische Sässhaus in der Stadt, den heutigen Erlacherhof. Wenn einer, so huldigte er der von Anshelm so verpönten und von uns so gepriesenen Liebhaberei glasmalerischen Schmuckes, wie es übrigens bereits sein Vater gethan.

Aus dem Jahre 1515 stammen die herrlichen Scheiben der Kirche von Jegistorf, von denen vier sich jetzt im bernischen Museum befinden, darunter gerade jene von Hans von Erlach und seiner Gemahlin. Er musste mit dem Werke zufrieden sein; denn bloss vier Jahre später stiftete er sich in Hindelbank ein ähnliches Denkmal. Wenn laut der Seckelmeisterrechnung von 1518 die Obrigkeit «dem von Erlach an sin buw 25 Pfund zur stür» gab, so ist diese Verfügung jedenfalls auf Hindelbank zu beziehen. Wie er sich mit dem Kollator, Hans Beat von Scharnachthal, in die Kosten teilte, wissen wir nicht. Der Neubau der Kirche war offenbar des Herrschaftsherrn Wunsch gewesen; sein Wappen prangt auch über der Kirchenthüre. Wen er um Fensterschenkungen ersuchte, werden wir sehen.

Zuerst betrachten wir die Glasgemälde nach ihrer heutigen Aufstellung.

Im Mittelfenster nimmt, wie üblich und billig, Bern die Ehrenstelle ein, vertreten nach gewohnter Weise durch seinen Schutzpatron und sein Wappen. Der heilige Vincenz trägt die Alba und eine rote goldsäumige Dalmatica ohne die sog. Parura. Es ist nicht eine seiner schönsten Darstellungen; an Haltung, Ausdruck und Schmuck übertreffen ihn andere Werke. Etwas schwer nimmt sich neben ihm das Glasgemälde des bernischen Wappens aus, das in sich eine vorzügliche heraldische Leistung ist: zwei Bernschilde, gehalten von Löwen, darüber der Reichsschild, Helm, Krone und Adler, also wie in Grossaffoltern, Kerzers, Kirchberg und Utzenstorf.

Das Seitenfenster rechts hat sich der Herrschaftsherr vorbehalten. Es enthält wie die übrigen Stiftungen zwei Scheiben. Rechts kniet vor einem violetten reich gemusterten Vorhang Hans von Erlach im ritterlichen Schmucke seines Hauses. Hinter ihm, als ob er ihm den wahren Nothelfer zeige, steht Johannes der Evangelist. Ein Spruchband enthält die Worte: Miserere mei, Deus, secundam magnam tuam misericordiam. Auf dem obern Band, das ein Männlein hält, steht die in jener Zeit beliebte Devise: Ich wart der Stund, die mir thut kund. Das Gegenstück zeigt Christus, den Weltrichter, auf dem Regenbogen, die Erde zu Füssen. Unten knien auf Wolken Maria und Johannes der Täufer. Den untersten Teil nimmt das jüngste Gericht ein, mit bloss wenigen Figuren; sie sind nackt bis auf eine, deren Tonsur und schwarzer Mantel wohl einen Dominikaner bedeutet, eine Erinnerung an den Jetzerprozess. Die beiden Oberecken enthalten posaunende Engel. Der weichblaue Hintergrund

beider Scheiben zieht sich in das Masswerk hinauf. Bloss bei diesem Fenster ist noch die ganze Schenkung vorhanden. In der Mitte des Masswerks steht die Jahrzahl 1519.

Das dritte Fenster ist die Schenkung des alt befreundeten und der Familie v. Erlach besonders nahe stehenden Solothurn, St. Ursus mit der Thebäerfahne und das von Engeln gehaltene Wappen.

St. Christoph und St. Catharina schmücken das vierte Fenster in zwei ganz identisch gehaltenen Scheiben. Beiden Heiligen begegnen wir wiederholt, der Catharina in Münchenbuchsee, Sumiswald und Jegistorf; ihre schönste Darstellung, zugleich auch die grösste, stammt aus Büren und ist nun im historischen Museum. St. Christoph ist im ganzen Lande zu finden und zwar meist in Verbindung mit einer andern Heiligen — so in Blumenstein, Büren, Sumiswald, Worb.

Das nördliche Fenster des Schiffs zeigt auch zwei Heilige, doch auf verschieden farbigem Grunde, wenn auch die Ornamente gleich sind. St. Barbara ist an ihren Attributen, Palme, Kelch und Turm, leicht erkennbar; welche Heilige aber das andere, künstlerisch so vollkommene Werk darstellt, ist mir nicht bekannt. Krone, Schwert und Buch sind eben zu häufige Attribute, als dass sie leicht auf eine bestimmte Märtyrerin zu beziehen wären.

So bleiben die Stifter der zuletzt genannten vier Heiligen unbekannt.

Wir kommen zum letzten Fenster, auf der Südseite des Schiffs.

Links kniet ein Gewappneter, laut Inschrift ist es Hans Pat von Scharnachthal, also der Kollator der Kirche. Ein langes Spruchband füllt den obern Teil der Scheibe aus. Darauf ist jetzt zu lesen: O liebe uns.

Rechts kniet ein anderer Ritter, in reichem gelb und schwarz gestücktem Kleide. Diese Farben lassen in dem Dargestellten nur einen Diesbach oder Mülinen erkennen. Wenn ich mich mit Herrn Pfarrer Gerster für diesen entscheide, geschieht es aus folgenden Gründen: Die vielen Diesbach-Figuren in Worb und Pérolles zeigen bartlose Gesichter; dieses hier, von einem Vollbart umrahmt, ist in Übereinstimmung mit dem Manuelischen Portrait des Caspar von Mülinen, der ja des Hans von Erlach Jugendfreund, Stiefbruder und Schwager war. Die Diesbach waren ihm nicht so nahe verwandt. Freilich vermissen wir die Zeichen der Ritterorden vom h. Grab und von St. Katharina, die sonst auf Caspars Scheiben nicht fehlen.

Dieses Fenster enthält somit in seinen zwei Scheiben zwei halbe Schenkungen.

Es ist einleuchtend, dass zu irgend einer Zeit eine Versetzung vieler Scheiben stattgefunden hat. Die Kirche hat, als das Denkmal von Hieronymus v. Erlach errichtet wurde, eine Umgestaltung erfahren. Ein Fenster ist zugemauert worden; jenes gegenüber dem Denkmal hat auch eine Veränderung erleiden müssen. Bei diesem Anlasse können mehrere Scheiben versetzt worden sein. Aber auch in den übrigen Fenstern hat eine Änderung beliebt. Wieso kommt es, dass der Kollator, Scharnachthal, mit der Aufstellung im Schiffe vorlieb nehmen muss? Dass er einst im Chor war, beweist schon der Maßstab

der jetzt oben abgeschnittenen Glasscheibe, die in die Chorfenster passt. Wo war er dort? Gewiss nur da, wo jetzt zu kurze Glasscheiben stehen; zu kurz für die Einfassung sind aber die solothurnischen Scheiben. Dort war Scharnachthal — ein ganz symmetrisches, passendes Gegenstück zu Erlach. Welch andere Scheibe aber gehörte zu ihm? Das wissen wir nicht. Sie scheint verloren. Wäre nur das Spruchband unversehrt! Es war ganz beschädigt; man konnte nur den ersten Buchstaben lesen; vom zweiten sah man einen langen geraden Stich. Ergänzt wurde die Inschrift zu «O liebe uns», während Herr Pfarrer Grütter wohl Recht hat, wenn er vermutet, sie habe begonnen: «O bitt für uns». In Bezug auf Farbe und Ornament entspricht die Scharnachthal-Scheibe ganz jenen von St. Christoph und Catharina. Eine solche, wenn nicht gerade St. Christoph, war das Gegenstück.

Die grossen Scheiben wären damit alle, der Fensterfassung entsprechend, im Chore untergebracht. Es bleiben die kleinen, d. h. die Solothurner, Caspar v. Mülinen und die beiden ungleichen Heiligen für die zwei bestehenden und die zwei verschwundenen Fenster des Schiffs.

Die Freunde, die Hans v. Erlach um Schenkungen ersucht hat, sind demnach Bern, Hans Beat v. Scharnachthal, Caspar v. Mülinen, Solothurn und zwei Unbekannte.

Noch sind die Füllungen des Masswerks der beiden Fenster im Schiff zu erwähnen. Hier ist es das Wappen der Karthause Thorberg, dort, in sehr altertümlicher Form jenes von Thun. Die Stiftung des Klosters lässt sich aus seiner Nähe erklären; warum Thun sich hier verewigen liess, ist mir unbekannt.

Wir sind im Grunde am Schlusse unserer Betrachtungen angekommen, wir wissen ja nun, in welch künstlerischer Verglasung die Kirche von Hindelbank während mehr als zweier Jahrhunderte prangte.

Der ganze übrige Fensterschmuck ist der Kirche fremd. Nichtsdestoweniger sind gerade unter den vielen Rundscheiben Stücke, die als Meisterwerke der Cabinetskunst genannt zu werden verdienen. Ihnen wenden wir uns jetzt zu.

Neben der kirchlichen Glasmalerei, die immer ihren ernsten Charakter bewahrte, blühte die Kunst nicht weniger in den Häusern von Privaten. Fensterjunker nennt Anshelm sie spöttisch, die ihr Heim also verzierten. Einzelne Stücke haben sich noch vielerorts erhalten, Serien von Schenkungen aber sind äusserst selten. Eine so stattliche Sammlung wie diese hier sucht ihresgleichen.

Es ist erwähnt worden, dass der Schultheiss Hans v. Erlach 1522 das alte Bubenberghaus an der Junkerngasse erbte. Auch dieses sollte die beliebten Zierden erhalten, aber nach eigener Art. Im neuen Heim seines Geschlechtes wollte Hans v. Erlach sich mit dessen alten Erinnerungen umgeben. Eine Art Stammbaum sollten die Schildereien darstellen: zu je einem Erlachwappen ward das Wappen einer Stammmutter gesellt. Auf zwei Jahrhunderte zurück reichte diese bunte Genealogie, die nicht geringe Kenntnis oder Forschung verrät.

Seine Gemahlin, von welcher alle jetzt lebenden Erlach abstammen, durfte nicht fehlen, auch nicht seine Sohnsfrau Felga und seine Schwägerin Asperling. Da waren also die Utzingen, Balmos, Ligerz, Praroman. Das Beispiel des Vaters setzten die Nachkommen fort, und so kamen noch hinzu Wappen der Wattenwyl, Diesbach, Stein, Stucki, Mülinen, Hallwyl, Fürstenstein. Auch einige Schwiegersöhne, wie Beat v. Luternau und Johann Rudolf von Bonstetten, stifteten ihr Wappen. Bis in den Beginn des 17. Jahrhunderts scheint die Folge fortgesetzt worden zu sein. Raum bot ja das aus Plepps Stadtplan uns bekannte Gebäude genug. Aber die Kunst blieb nicht dieselbe. Wie nirgends können wir sie hier in einer zusammengehörenden Sammlung von ihrer höchsten Höhe bis zu ihrem tiefsten Falle verfolgen. Vergleiche man nur einmal die Rundscheiben des Mittelfensters mit jenen unter den Heiligen Christoph und Catharina, da sind die Farben schlecht aufgetragen, die Ornamente auffallend jung.

Genau den Bestand der alten Sammlungen festzustellen, sind wir nicht mehr im stande. Jedenfalls fehlt einiges; anderes, das ursprünglich nicht dazu gehört, ist hinzugekommen. So vermissen wir die Wappen der Frauen des Stammvaters Ulrich, Mechthild v. Rheinfelden, und seines Sohnes, des Siegers von Laupen, Elisabeth Rych, während ich mir die Herkunft der Wappen Bennenwyl, Senn, Arsent, Stoffeln, Friedingen, Gemmingen, Bodman nicht erklären kann, so wenig als Bubenberg, deren Träger mit den Erlach doch nie verschwägert waren.

Mit der Zeit wurden der Reihe keine weitern beigefügt, es mochte der Platz gefüllt und wohl auch das Interesse erloschen sein. Das war gewiss der Fall, als im 18. Jahrhundert der Schultheiss v. Erlach das Haus an der Junkerngasse umbaute. Die Glasmalereien der Renaissance passten nicht in den Hof des Rococco. Immerhin liess der Bauherr sie nicht fortwerfen, sondern gewährte ihnen eine Zuflucht in seiner Kirche von Hindelbank. Solches geschah nach Sigismund Wagner im Jahre 1749.

Dabei ist ohne Zweifel manches zu Grunde gegangen. Aber die noch vorhandenen Lücken wurden ausgefüllt, mit guter und schlechter Ware. Das erklärt das Vorkommen nicht zum Stammbaum gehörender Wappen. Da entfernte man von einem alten Wappengemälde alles bis auf den Schild, den man wie die übrigen Wappen in Butzenscheiben einfasste. Einen Beweis hiefür giebt der Arsentschild, an dessen linker Seite noch die Pranke des schildhaltenden Löwen sichtbar ist. Auch die alten Kirchenscheiben wurden geflickt, freilich ohne jedes Verständnis: über den Sporen des Ritters v. Scharnachthal ward ein Loch ausgefüllt mit einem Stück eines Wagens, das gewiss dem Oberbild einer Bauernscheibe entnommen war. Eine weitere Veränderung ging wie bereits bemerkt nach dem Tode des Schultheissen Hieronymus vor sich. In die veränderten Fenster brachte man Symmetrie; der Heilige kam zum Heiligen, der Ritter zum Ritter; auf Zeichnung, Farbe und Grösse wurde nicht Rücksicht genommen.

Bis zum Jahre 1874 hatten die Glasgemälde Ruhe vor den Menschen, aber nicht vor dem Alter. Vier Erlachscheiben waren besonders hart mitgenommen.

Da galt es einzugreifen und weitern Schaden zu verhüten. Die Restauration, welche der Zürcher Glasmaler Wehrli vornahm, geschah mit mehr Sorgfalt als Verständnis.

Was in ganz schlimmem Zustande war, fiel weg, die Butzenscheiben wurden entfernt und die entstandene Leere durch ein leichtes Ornament ersetzt; ebenso erhielten viele Schilde eine in Farbe und Zeichnung gleichförmige Einfassung. Auch das Masswerk erhielt mit Ausnahme eines Fensters eine neue, doch einförmige und zu grelle Verglasung. In vier leere Plätze stifteten Familien des Dorfes, Grossenbacher, Glauser, Niklaus und Witschi, ihre Wappen, die sich recht hübsch ausnehmen. —

Welchem Künstler verdanken wir die alten Glasgemälde?

Berthold Händcke hat, was die Kirchenscheiben betrifft, auf die Verwandtschaft mit den Gemälden von Jegistorf hingewiesen, deren Maler Hans Sterr ist. Möglich ist es durchaus, dass Hans v. Erlach diesen Künstler auch für Hindelbank in seine Dienste genommen hat. Für die Rundscheiben lässt sich nichts gewisses sagen. Die Zahl guter bernischer Glasmaler war ja so gross, dass es schwer hält, die Werke einzelnen zuzuweisen.

Einem Kunstverständigen mag es vielleicht nicht ganz behagen, die beiden Gebiete der Kunst, das kirchliche und das weltliche, so nahe vereinigt zu sehen. In der That ist der Gegensatz ein grosser. Fromm und ernst blicken die alten Kirchenfenster aus ihrer Frührenaissance hernieder. Unter ihnen pulsiert ein heiteres Leben voll Anmut und Frische. Der Rand der ältesten Rundscheiben zeigt eine sprudelnde Fülle von Motiven, unterbrochen durch Medaillon, die weit weg aus der Kirche führen. Die Köpfe von Alexander, Scipio, Hannibal begegnen uns mehrmals, aber noch andere Gestalten weltlicherer Art blicken uns wie verwundert lachend an: eine Thisbe mit ihren Gefährtinnen konnte nicht für eine Kirchenschenkung bestimmt sein.

Wir wollen uns aber nicht an dieser Verbindung stossen, sondern uns freuen, dass diese herrlichen Werke vor 150 Jahren nicht dem Untergang geweiht worden sind. Pflicht aller Interessenten ist es, ihnen alle Sorgfalt zu widmen. Gerade die Berner mögen sich glücklich schätzen, dass in ihren Landkirchen diese Schätze erhalten sind, die an ihrem Standort eine andere Sprache reden, als wenn sie in einem Museum schön nach Alter und Technik geordnet wären.

Die Kirche von Hindelbank aber, berühmt auch durch das pompöse Denkmal des prachtliebenden Schultheissen v. Erlach und mehr noch durch den sinnigen Grabstein der Pfarrerin Langhans, wird für die Freunde der Kunst und Heraldik stets ein beliebter Wallfahrtsort sein.

Wappenbriefe Albrechts von Bonstetten.

Von W. F. von Mülinen.

Am 24. Januar 1492 hat der Dekan zu Einsiedeln und kaiserliche Hofkaplan Freiherr Albrecht von Bonstetten von Kaiser Friedrich III. das Recht erhalten, 20 Wappenbriefe nach Belieben zu erteilen. Am 27. September desselben Jahres ernannte ihn der Kaiser zum Hofpfalzgrafen und bedachte ihn mit dem Rechte, 10 doctores und 10 milites deaureatos zu ernennen.[1]

Die Zahl der ausgestellten Wappenbriefe, so heisst es, sei eine bedeutende gewesen. Seyler in seinem hervorragenden Werke «Geschichte der Heraldik» gibt ihrer fünf an. Einige weitere sind noch beizufügen.

Die Ausstellung war eine ziemlich schablonenhafte; kaum hätte sonst ein Ordensritter wie der Johanniterkomthur Gubelman die Verleihung für sich und seine ehelichen Leibeserben erhalten, wie die Formel eben gewöhnlich lautete. Dass die Verleihung auch Gegenstand von Reklamationen wurde, beweist der in den Arch. Hérald. 1896, 84 abgedruckte Brief Bonstettens an Thun. Aus diesem geht auch hervor, dass das vom Kaiser verliehene Recht eine finanzielle Einnahmsquelle war.

Folgende Wappenbriefe sind mir bekannt:

1. Für Jacob Speiser (Spiesser) genannt Zwingger, Burger zu Bischofszell und seine ehelichen Leibeserben, Einsiedeln 1. Okt. 1492.[2] Original verloren.

2. Für Johannes Mantz von Zürich, Dr. jur. utr., Vikar zu Sitten, später Probst des Grossmünsters in Zürich, und seine Brüder die Mantzen zu Zürich, Muri, 11. Nov. 1492.[3] Original in Zürich.

3. Für Gebhart Hegner, Schultheiss zu Winterthur, 1492.[4] Original in Zürich.

4. Für die Brüder Heinrich, Hans und Jakob genannt die Wirzen von Ürikon, Söhne Burkhards Wirz, einsiedlischen Amtmanns zu Ürikon, 11. Dez. 1492.[5] Original in Einsiedeln.

5. Für Rudolf Herbort von Willisau, Herrn zu Rued und Liebegg, 16. Februar 1494.[6] Original in der Bibliothek von Mülinen in Bern.

6. Für das Geschlecht Hagenauer zu Zürich; es erhielt das von Maximilian am 22. Juli 1492 dem Abt Johannes Hagenauer von Muri erteilte Wappen, 16. Okt. 1494.[7] Original verloren.

[1] Büchi, Quellen zur Schweizergeschichte XIII, 137, 139.
[2] Abgedruckt in den Arch. Hér. 1897, 49—52.
[3] Seyler 354. Arch. Hér. 1898, 3.
[4] Arch. Hér. 1898, 3.
[5] Seyler 354. Arch. Hér. 1898, 3.
[6] Seyler 354. Arch. Hér. 1896, 56.
[7] Seyler 354 aus dem Anzeiger für Schweiz. Altertumskunde 1884, p. 73—75. Arch. Hér. 1898, 91—95.

7. Für Gerold Edlibach, einsiedlischen Amtmann zu Zürich, den bekannten Chronisten, 11. Oktober 1495 (mit Beifügung des zweiten Löwen und Thurnierhelm).[1] Original in Zürich.

8. Für Andreas Gubelmann oder Gugelmann, Komthur zu Küssnach, vorher Conventual zu Bubinkon, 24. Aug. 1497.[2] Original im Staatsarchiv Zürich.

9. Für Gebhart Benz oder Vitler, Abt von Curwalden, seine Brüder Johans und Ulrich Vitler, Burger zu Werdenberg und deren Nachkommen, 6. Dezember 1500.[3] Original unbekannt.

10. Für Andreas Zender, Burger zu Thun. Dieser Wappenbrief ist Gegenstand des Briefes Bonstettens an Thun vom 29. Juli 1490, sollte heissen 1501 im Missivenband des Burgerarchivs Thun. Das genaue Datum der Verleihung ist nicht bekannt.[4] Original verloren. — Es ist leicht möglich, dass ihrer noch mehr bekannt werden.

Wappen und Siegel der Herren von Landenberg im Mittelalter.

Von Ernst Diener.

Bei der weithinreichenden Bedeutung — in historischer wie genealogischer Beziehung — des Hauses Landenberg im Mittelalter[5] verlohnt es sich wohl, diese Familie auch einmal zum Gegenstand einer heraldisch-sphragistischen Untersuchung zu machen, wobei wir uns darauf beschränken wollen, der Zeit bis ca. 1400 unsere besondere Aufmerksamkeit zuzuwenden, ohne deswegen die wichtigsten und interessantesten Erscheinungen von 1400 ab bis zum Beginne der Neuzeit ausser Acht zu lassen.

Wenn in Wappenbüchern und von Heraldikern älterer und neuerer Zeit als ältestes landenbergisches Wappen im Schild drei weisse Kugeln in rot, und als Helmzier ein Flug mit wiederholtem Wappenbild in denselben Farben

---

[1] Arch. Hér. 1898, 3.

[2] Seyler 354.

[3] P. G. Morel, Reg. v. Einsiedeln No. 1131. Helv. Sacra I 213.

[4] Arch. Hér. 1896, 84.

[5] Ich verweise hier auf meine Abhandlung: Das Haus Landenberg im Mittelalter, mit besonderer Berücksichtigung des 14. Jahrhunderts. Zürich, F. Schulthess 1898, und besonders auf die fünf beigegebenen Stammtafeln. — Für vorliegende Darstellung konnte Dank dem Entgegenkommen des Herrn Staatsarchivars Labhart in Zürich das Staatsarchiv Zürich (St.-A.Z.) in beträchtlichem Umfange herangezogen werden. Wertvolle Ergänzungen boten eine Reihe, besonders älterer Urkunden aus dem Kantonsarchiv (K.-A.) Thurgau, wofür wir Herrn Kantonsarchivar Prof. Dr. J. Meyer, sowie die Siegelsammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich, für deren Benutzung wir Herrn Dr. Zeller-Werdmüller bestens zu danken haben. Besondern Dank schulde ich Herrn Dr. P. Ganz, der mir bei der Anfertigung der Gipsabgüsse der Siegel, nach denen die Tafeln gemacht wurden, aufs trefflichste beistand, der auch die grosse Freundlichkeit hatte, sämtliche abgebildeten Wappen zu diesem Zwecke zu zeichnen.

angegeben wird[1], so lässt sich daran in keiner Weise festhalten. Denn das älteste, auf dem Kästchen von Attinghusen von ca. 1250[2] erhaltene Wappen Landenberg zeigt bereits in rot drei (2, 1) weisse Ringe, und keine Kugeln (Fig. 1). Und unverändert hat sich dieser Schild durch zahlreiche Generationen über einen Zeitraum von nunmehr 650 Jahren bis auf den heutigen Tag erhalten. Nicht so dagegen verhält es sich mit der Helmzierde, die das Wappen auf dem genannten Kästchen aufweist, denn dieselbe findet sich nur hier, während es in der Folge eine ganze Reihe von Kleinoten sind, die in Verbindung mit dem erwähnten Schilde vorkommen. Treten wir näher darauf ein.

Fig. 1
v. Landenberg. ca. 1250
Kästchen von Attinghusen

Als Kleinot des Helmes auf dem Wappen von ca. 1250 finden wir einen aus rotem Trichter aufsteigenden schwarzen Federbusch mit weissen Lindenblättern an senkrechten Ruten (Fig. 1). Darin ist deutlich das Lehensverhältnis zum Ausdruck gebracht, in dem die von Landenberg zu den Grafen von Kyburg standen, denn in einem Siegel des Grafen Hartmann des ältern findet sich als «älteste Helmzierde, welche aus unsern Gauen bekannt ist» ein mit (weissen?) Lindenblättern belegter (schwarzer?) Federbusch[3]. Dieser Busch des landenbergischen Wappens verwandelte sich dann in einen Flug (bald mit, bald ohne Lindenblätter), tritt als solcher zuerst in dem Helmsiegel Hugos I. von Breitenlandenberg 1296 (Taf. I. n. 3.) hervor, und ist bei seinen Nachkommen bis heute geblieben.

Daneben aber wurden nun zahlreiche, wie es scheint, persönliche Kleinote geführt, deren ältestes dem ältern Marschall Hermann von Landenberg-Greifensee zukommt, und auf einem Siegel von 1301 im bayrischen Reichsarchiv in München sich als ein mit drei Büschen besteckter Ring darstellen soll[4]. Eine Reminiscenz daran mag im Wappen n. 36 des Turmes von Erstfelden[5] von ca. 1310 liegen, wo der Helm mit einem rotgefüllten weissen Ring mit schwarzem Busch geschmückt ist[6] (Fig 2). Wie weit man mit der Phantasie des Wappenmalers zu rechnen hat, wenn in Mscr. A 4 der Stadtbibliothek Zürich auf fol. 75 der Busch nicht nur auf dem Ring steht, sondern durch denselben hindurch geht, muss natürlich dahingestellt bleiben.

Fig. 2
v. Landenberg. ca. 1310
im Turm zu Erstfelden

[1] Das älteste datierbare Beispiel findet sich, so weit ich sehe, in Grünenbergs Wappenbuch von 1483 (Lieferung 21, Wappenblatt CLXXIX b).

[2] Zeller-Werdmüller, Mitteil. d. Antiq. Ges. Zürich XXI 5.

[3] Siegelabbildungen zum Zürcher Urkundenbuch I p. 9; Taf. III Nr. 14.

[4] Zeller-Werdmüller, l. c. p. 141 (31).

[5] l. c.

[6] Mscr. A 53 p. 285 (Stadtbibliothek Zürich) zeigt dieses Kleinot auf rotem Kissen.

Bald tritt des ältern Hermann gleichnamiger Sohn, der spätere österreichische Hofmeister, Landvogt und Landesmarschall, immer nachdrücklicher hervor. Bereits 1319 finden wir von ihm ein durch sein Kleinot ausgezeichnetes Siegel: auf dem Helme eine, wohl aus dem Ring, den der Vater geführt, hervorgegangene Kugel, darauf ein Federbusch (Taf. I n. 12).

In die erste Hälfte des 14. Jahrhunderts fällt die Entstehung eines der berühmtesten heraldischen Denkmäler des Mittelalters, der Zürcher Wappenrolle. Hier steht an 59. Stelle das Wappen Landenberg mit dem bekannten Schild und einem roten Hut, über dem eine weisse, mit schwarzen Punkten ausgefüllte Kugel steht, als Kleinot. (Fig. 3). Man möchte, sowohl in Rücksicht auf das Siegel von 1319, als auch auf gleich zu erwähnende andere Wappendarstellungen fast zur Annahme hinneigen, das Kleinot in der Wappenrolle sei unvollständig. Denn auf jenem Siegel, sowie auf einem spätern, 1349 anzusetzenden (Taf. I n. 20), sodann auf einem Schlußsteine in der Schlosskapelle zu Greifensee[1], und in den Manuskripten der Zürcher Stadtbibliothek A 4 (fol. 75) und A 53 (p. 285) steht überall über der Kugel auf dem Hut der Federbusch[2].

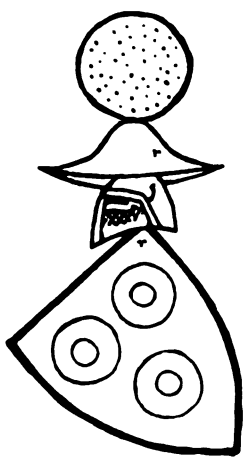


Fig 3
v. Landenberg
Zürcher Wappenrolle n. 59.

Neben dem bisher behandelten Wappen mit dem die drei weissen Ringe in rot enthaltenden Schilde findet sich nun ein zweites, von den Herren von Landenberg geführtes Wappen, das bei teilweise gleichen Helmzierden einen andern Schild, nämlich einen gelb und schwarz gevierten zeigt. Der, wie aus dem folgenden zur Evidenz hervorgehen wird, in besonderem Masse zu diesem Schilde gehörige Helmschmuck tritt uns zuerst auf einem Helmsiegel Herrn Heinrichs aus dem mit denen von Landenberg stammverwandten Geschlechte der Ritter von Bernegg, 1277 entgegen: es sind zwei Bärentatzen, die vielleicht auf das Ministerialitätsverhältnis zur Abtei St. Gallen hinweisen (Taf. I n. 1).

Dieses Zimier hat nun im Laufe der Zeit eine interessante Metamorphose durchgemacht, deren Abschluss in die Mitte des 16. Jahrhunderts fällt. Sind auf jenem Siegel von 1277 die Bärentatzen zwar viel zu dünn — geradezu wie Insektenbeine aussehend — geraten, so stellen sie sich als solche ganz deutlich dar auf dem (Taf. I n. 2 abgebildeten) Helmsiegel Rüdigers III. von Landenberg-Werdegg von 1299. Bereits 1332 führt nun aber Rüdiger IV., des Vorgenannten mutmasslicher Sohn zwei menschliche, unbekleidete, behaarte Arme mit je fünf ausgestreckten Fingern als Helmzeichen (Taf. I n. 13). Am schönsten tritt uns diese Helmzierde unzweifelhaft entgegen auf dem Wappen eines ca.

[1] Archives héraldiques 1897 p. 32 giebt eine Abbildung desselben.

[2] In Mscr. A 4 ist der Hut blau, die Kugel weiss, in Mscr. A 53 ist auch der Hutrand weiss gemalt.

1370 anzusetzenden Minnekästchens im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich [1], wo sich der Helm auf dem quadrierten Schilde erhebt (Fig. 4). Zu beachten ist, dass die Helmdecke nicht in den Farben des Schildes, sondern rot erscheint, eine Eigentümlichkeit, die in den gemalten Wappen des später zu erwähnenden Anniversariums der Kirche Uster ihre Bestätigung findet. Während Rüdigers IV. Sohn, Hermann I., 1363 noch dasselbe Helmsiegel, wie sein Vater, doch in unbeholfenerer Ausführung zeigt (Taf. II n. 1), sind die Arme auf einem Siegel Hermanns VI. von Landenberg-Greifensee von 1368 zwar noch unbekleidet, aber eine Abweichung gegenüber den frühern Typen ist darin zu erblicken, dass hier nur die Zeigefinger ausgestreckt, die andern Finger dagegen zusammengeballt sind. Ein zweites Siegel des nämlichen, an einer Urkunde vom gleichen Jahre hangend, zeigt nun bereits bekleidete Arme, denn die die Aussenseite der Vorderarme begleitenden Punkte möchte ich als Knöpfe ansehen (Fig. 5), wie sie in Wappenbüchern und auf Glasscheiben später öfters erscheinen.

Fig. 4
v. Landenberg-Greiffensee oder v. Landenberg-Werdegg Schmuckkästchen im Schweiz. Landesmuseum in Zürich

Wie angedeutet, fällt nun der Abschluss dieser Entwicklung in eine ausserhalb der hier zu beobachtenden Grenzen gelegene Zeit. Auf einem Glasgemälde von ca. 1540[2] finden wir auf dem einen Helm des später zu besprechenden quadrierten Wappens Hohenlandenberg noch die bekleideten Arme mit ausgestreckten Zeigefingern, allein schon auf der Wappenscheibe[3] Sebastians von Hohenlandenberg und seiner Gattin Magdalena Blarer 1559 zeigen die Arme auf dem betreffenden Helme je die ersten drei Finger der beiden Hände zum Schwur erhoben. So waren also im Laufe von etwa drei Jahrhunderten in genau zu verfolgender Entwicklung aus Bärentatzen Schwörarme geworden, gewiss ein charakteristisches Beispiel der Veränderung eines Helmkleinots.

Fig. 5
v. Landenberg-Greifensee
v. Landenberg-Werdegg
v. Hohenlandenberg
1469/73
Anniversarium Uster

Betrachten wir nunmehr an Hand der Siegel und Wappen, welche Angehörigen des Hauses Landenberg, zu dem wir hier im weitern Sinne auch die stammverwandten Herren von Bernegg und von Werdegg rechnen, die im vorhergehenden beschriebenen Wappen führten:

---

[1] Raum VII, woselbst auch das Kästchen von Attinghusen und die Zürcher Wappenrolle ausgestellt sind.

[2] Schweizer. Landesmuseum, Raum XXI, (Wappen der Beatrix von Hinwil zu Elgg, geb. v. Hohenlandenberg).

[3] Schweizer. Landesmuseum, Raum XXIII (Arbonsaal).

I. Wir beginnen mit denen von Bernegg, da das älteste hier zu besprechende Siegel Heinrich von Bernegg gehört, 1277 (Taf. I n. 1). Es ist ein Helmsiegel mit dem Bärentatzenkleinot. Daneben aber führte Konrad, Heinrichs Sohn 1312, den Schild mit den drei Ringen, zu welchem der von seinem Vater geführte Helm nur in einem späten Wappenbuche (Stadtbibliothek Zürich, Mscr. L 119, Fol. 15 a) zugehörig erscheint, was diese Zusammenstellung nicht eben besonders glaubwürdig macht. Auch das in einer Kopie von 1469—1473[1] vorliegende Anniversarium der Kirche Uster (Stadtbibliothek Zürich, Mscr. C 1), das mit gemalten Wappen besonders der Familien Landenberg und Bonstetten reich ausgestattet ist, enthält unter den zahlreichen Kombinationen von Schilden und Helmen (Fig. 5—9) dieselbe nie, woraus wohl geschlossen werden darf, dass die von Bernegg nebeneinander den Schild mit den drei Ringen und den gevierten Schild mit den entsprechenden Helmzierden führten.

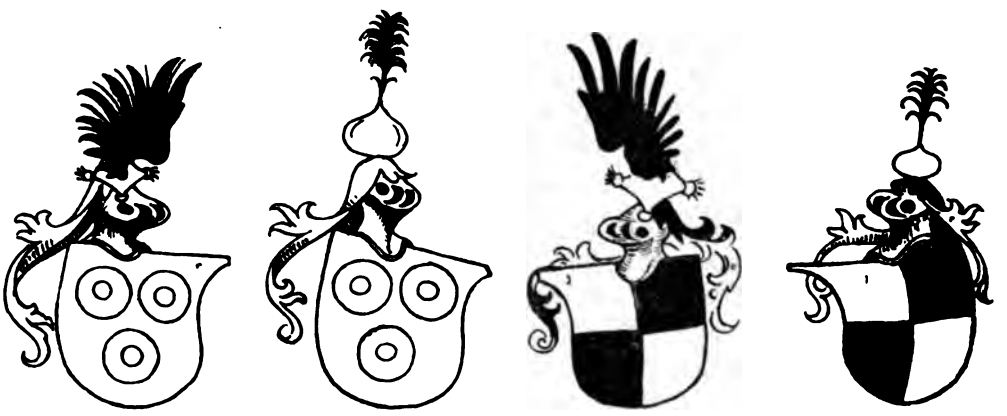


Fig. 6 Fig. 7 Fig. 8 Fig. 9

v. Landenberg-Greifensee, 1469/73 (Anniversarium Uster)

II. Zu demselben Resultate führt die Betrachtung der Siegel derer von Werdegg, bezw. Landenberg-Werdegg. 1369 führte Rudolf I. nebeneinander den gevierten Schild und den mit den drei Ringen. (Siegelsammlung der Antiq. Gesellschaft Zürich).

III. Folgendermassen liegen die Verhältnisse bei denen von Landenberg im engern Sinne:

1) Die Siegel derer von Altlandenberg zeigen den Schild mit den drei Ringen, den Helm mit dem Fluge.

2) Die von Landenberg-Greifensee führen in den Siegeln bis in den Anfang der 1360er Jahre ausschliesslich die drei Ringe, dazu den Helm mit den bereits charakterisierten, im einzelnen von einander abweichenden

[1] Vögelin, Neujahrsblatt von Uster für 1866, p. 27 Anm. 1. — Die im Jahrzeitbuch den einzelnen Personen zugeschriebenen Wappen weichen von den Wappen, welche die Betreffenden in ihren Siegeln führten, durchaus ab. Der gevierte Schild findet sich z. B. schon beim ältern Marschall v. Landenberg-Greifensee († 1306), in einem Siegel erst 1362. Die Siegel dürfen jedenfalls auf grössere Glaubwürdigkeit Anspruch erheben.

Zimieren. Von 1362 an nun finden sich in den Siegeln bald beide Schilde — oder auch die ganzen Wappen — nebeneinander gestellt, oder es erscheint das eine oder das andere Wappen allein im Siegelfelde, bis dann, zwar schon im Beginne der Neuzeit, Hans Jakob, mit dem der Mannesstamm der Herren von Landenberg-Greifensee erlosch, die beiden Schilde quadriert, und beide Helme in das Wappen aufnimmt, 1559 (St. A. Zürich, Stadt und Landschaft 2520)[1].

Fig. 10
Ex-libris mit Wappen Landenberg-Greifensee oder Hohenlandenberg
(½ der natürlichen Grösse).

3) Die Siegel der Hohenlandenberge zeigen bis gegen das Ende des 15. Jahrhunderts nur den Schild mit den drei Ringen, bis endlich 1492 Caspar I. auf Wellenberg das volle Wappen im Siegel führt (Schild mit drei Ringen, Helm mit Flug: U.-S. der Antiq. Ges. Zürich, Griessenberg 63). Und vier Jahre später, 1496, quadrieren Bischof Hugo[2] und sein Bruder Ulrich von

[1] Ein Ex-libris von 1548 (Stadtbibl. Zürich Mscr. A 91) enthält dieses Wappen in schöner Ausführung von Hand gemalt (Fig. 10).

[2] Diesen quadrierten Schild als Herzschild des bischöflich-konstanzischen bringt Tafel IV in natürlicher Grösse. Es ist ein Bücherzeichen des Bischofs Hugo von 1497 auf dem Titelblatt der «Constitutiones synodales ecclesie Constantiensis ad laudem dei edite anno domini mlilesimo quadringentesimo nonagesimo septimo».

der jüngern Linie die beiden Schilde und Ulrich setzt darüber den lindenblätterbestreuten Flug auf Kissen.

4) Wie bei denen von Altlandenberg verhält es sich mit Wappen und Siegel derer von Breitenlandenberg, indem wir hier nur den Schild mit den drei Ringen, den Flug (mit oder ohne Lindenblätter) auf dem Helme treffen, wie der Codex Haggenberg[1] (Fig. 11) und Grünenbergs Wappenbuch[2] das Wappen Landenberg geben. Noch heute führt Freiherr Maximilian von Breitenlandenberg zu Untermünsterthal im Breisgau im roten Schild drei weisse Ringe, über dem Helm auf goldenem Kissen den schwarzen Flug mit weissen Lindenblättern bestreut.

Fig. 11
v. Landenberg ca. 1480
(Codex Haggenberg)

Als eigentliches Stammwappen derer von Landenberg muss nach dem Vorhergehenden der Schild mit den drei weissen Ringen in rot, der Helm mit dem Flug, bezw. den persönlichen Kleinoten angesehen werden. Daneben führen vereinzelte Angehörige aller Linien, mit Ausnahme derer von Altlandenberg und Breitenlandenberg, einen gevierten Schild und als Helmzier zwei Bärentatzen, bezw. Arme. Die bisherigen Erklärungen dieses letztern Wappens stellen sich als ganz unhaltbar heraus. Fast allgemein wird dasselbe der Herrschaft Greifensee beigelegt, die 1300—1369 einer Linie des Hauses Landenberg zugehörte. Allein nicht nur kommt es erst kurz vor der Veräusserung Greifensees bei denen von Landenberg-Greifensee vor, sondern es führen die von Bernegg und von Werdegg schon vor 1300 die Bärentatzen in ihren Helmsiegeln. Auch die Vermutung Gersters, es handle sich hier um das Wappen Altlandenberg, muss als haltlos zurückgewiesen werden. Bevor durch irgend einen glücklichen, allerdings kaum zu erhoffenden Zufall neues Material zu Tage gefördert wird, das in genealogisch und heraldisch-sphragistisch noch unerhellte Fragen Klarheit bringt, wird wohl alle Mühe, das gevierte Wappen zu deuten, fruchtlos bleiben.

Fig. 12
Wappen des Hans Burggraf
Kirchherrn zu Uster († 1383?)
Anniversarium Uster
1469/73

Lassen wir nunmehr die Beschreibung der Siegel folgen, die auf den beigegebenen Tafeln zur Darstellung gebracht sind[3].

---

[1] Fol. 292. Wir verdanken die Mitteilung einer Kopie dieses Wappens der Güte des Herrn F. Gull in St. Gallen.

[2] Vom Jahre 1483. (Lieferung 8 Wappentafel CXXXIIII).

[3] Um die Nummern auf den Tafeln weglassen zu können, geben wir folgendes Schema:
I. Siegeltafel: 6 Reihen (2 à 3, 1 à 4, 1 à 2, 2 à 4) Siegelabbildungen.
II. » 5 » (à 4) Siegelabbildungen.
Die Nummern laufen von links nach rechts.

Nr. 1. (Taf. I 1) **Heinrich von Bernegg 1277** (St.-A. Zürich, Bubikon 37).
† · S · HEINRICI DE BERNECKE.
40 mm. Helmsiegel. Kleinot: Zwei (schlecht gravierte) Bärentatzen.

Nr. 2. (I 2) **Rüdiger III. von Werdegg 1299** (St.-A. Z., Cappel 144).
RV̊ RI · DE · WERDEGGE.
mm. Helmsiegel. Kleinot: Zwei Bärentatzen.

Nr. 3. (I 3) **Hugo I. von Breitenlandenberg 1301** (K.-A. Thurgau).
† · S · HVGONIS · DE · LANDENBERG · MILITIS
36 mm. Helmsiegel. Kleinot: Flug. (Weniger gut erhalten bereits an einer Urkunde von 1296 hangend (St.-A. Zürich, Rüti 49).

Nr. 4. (I 4) **Rudolf III. von Altlandenberg 1301** (K.-A. Thurgau, Katharinental 161).
† · S' · RVDOLFI · DE · LANDENBERCH.
43 mm. Erstes Siegel mit vollständigem Wappen. (Weniger gut erhalten bereits an einer Urkunde von 1298 hangend, K.-A. Thurgau, Fischingen 16).

Nr. 5. (I 5) **Beringer II. von Breitenlandenberg 1301** (K.-A. Thurgau, Katharinenthal 160).
* S' · PERINGER · DE · LANDENB̄G.
35 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 6. (II 9) **Hermann V. von Landenberg, Kuster zu Beromünster, 1303** (Siegelsammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich).
† S' HERMANI D' LANDEBERG CVSTODIS B̄ON
54 mm. / 33 mm Der nach links gekehrte Erzengel Michael, in der Linken die Seelenwaage haltend, auf dem Schild mit den 3 Ringen stehend).

Nr. 7. (II 10) **Ulrich von Landenberg, Propst zu Beromünster, 1306** (St.-A. Z., Cappel 153).
S' : V̊L : D' : LANDEB̄G : P̄POITI : B̄ONEN :
57 mm / 35 mm. Der hl. Michael, in der Rechten einen Spiess haltend, mit dem er einen unter ihm liegenden Drachen ersticht, mit der Linken auf den Schild mit den drei Ringen gestützt.

Nr. 8. (II 14) **Rudolf I. von Breitenlandenberg 1308** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 1435).
S : RVODOLFI : CLERICI : DE LANDENBERC.
46 mm / 28 mm. Der hl. Martin zu Pferd, den Mantel mit dem armen Manne teilend. Darunter der Schild mit den drei Ringen.

Nr. 9. (II 15) **Konrad von Landenberg, Kuster zu Bischofzell, 1308** (l. c.).
† S : DE · LANDEB'G · CVSTODIS · EPALCELLE.
53 mm / 30 mm. Der hl. Theodor, der Schutzpatron der Kirche von Bischofzell mit der Märtyrerpalme, darunter der Schild mit den drei Ringen.

Nr. 10. (II 16) **Hermann V. von Landenberg-Greifensee, Chorherr zu Beromünster, 1311** (Siegelsammlung d. Antiquar. Gesellschaft Zürich).
† S' : H' · D' · LANDEBCH : CAN : B'ON.
45 mm / 30 mm. Der hl. Vincentius mit der Märtyrerpalme, daneben rechts: S' · VICECI'. Darunter der Schild mit den drei Ringen.

Nr. 11. (I 6) **Konrad von Bernegg 1312** (St.-A. Z., Rüti 74).

⊞ ⋮ S' ⋮ B · E · R · N · E · E ⋮

ca. 42 mm / 32 mm. Einziges hier vorkommendes schildförmiges Siegel (mit den drei Ringen im Schild).

Nr. 12. (I 8) **Eglolf II. von Breitenlandenberg 1316** (K.-A. Thurgau, Tänikon 25).

† S' · EGLOLFI · DE · LANDEBERG.

30 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 13. (II 13) **Rudolf I. von Breitenlandenberg 1316** (K.-A. Thurgau, Tänikon 25).

† S' · RV̊D' · D' · LA̅DEB'G · RECTORIS · SVRSE (?)

41 mm / 24 mm. Im Siegelfeld der Schild mit den drei Ringen. Die Legende ist sehr undeutlich. Ob Rudolf Kirchherr in Sursee (?) war, ist mir urkundlich nicht bekannt.

Nr. 14. (II 18) **Beringer III. von Breitenlandenberg, Kirchherr zu Pfäffikon, 1316** (K.-A. Thurgau, Tänikon 25).

† S' B̅NGI · D̅ · LA̅DEBG · RTORIS · E̅C̅C̅E · PFEFIKŌ.

49 mm / 35 mm. Der hl. Martin zu Pferd, den Mantel mit dem armen Manne teilend, darunter der Schild mit den drei Ringen.

Nr. 15. (II 17) **Hermann von Landenberg, Kirchherr von Bäretswil, 1319** (l. c.).

† · S · HERMANNI · D · LANDENBERCH.

43 mm. In der Mitte des Siegelfeldes steht ein Bischof, in der Rechten den Stab haltend, links von ihm eine knieende Gestalt, zu seiner Rechten der Schild mit den drei Ringen.

Nr. 16. (I 12) **Hermann IV. von Landenberg-Greifensee 1319** (St.-A. Z., Obmannamt 72 a).

† S' · HERMANNI · DE · LANDENBERG.

30 mm. Nach rechts geneigter Schild mit den drei Ringen. Helm mit draperieartig angebrachter Decke. Kleinot: Hut mit Kugel, aus der ein Busch aufsteigt.

Nr. 17. (I 7) **Margaretha von Altlandenberg, geb. von Landsberg 1319** (St.-A. Z., Spital 178).

† S' · MARGRETA · D' · LANDENBG.

33 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 18. **Agnes von Altlandenberg, Priorin des Klosters Ötenbach 1319.** (St.-A. Z. Spital 178).

† : SIGILLVM : PRIORISS DE OETINBACH.

43 mm / 27 mm. Dieses Siegel wurde schon 1263 geführt. (Siegelabbildungen zum U.-B. Zürich, 3. Lieferung, Taf. V n. 45, Text p. 10, woselbst auch die Beschreibung.

Nr. 19. (I 10) **Hermann I. von Breitenlandenberg 1328** (St.-A. Z., Propstei 245).

† · S' · HERMANI · DE · LANDENBERCH.

38 mm. Siegel mit vollständigem Wappen.

Nr. 20. (I 15) **Hermann IV. von Landenberg-Greifensee 1331** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 2344).

[SE]CRET · H'MANI · D' LADENB' MIL

26 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 21. (I 13) **Rüdiger IV. von Landenberg-Werdegg 1332** (St.-A. Z., Rüti 114).
† S' · RVDIGERI LANDĒB'G.
32 mm. Helm mit Decke. Kleinot: zwei unbekleidete Arme mit je fünf ausgestreckten Fingern.

Nr. 22. (II 19) **Johannes von Landenberg, Domkustos zu Constanz; 1338** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 1203).
† S' · IOHĪS · DE · LANDĒBERG · THESAVR · ECCE · 'STANT.
60 mm / 38 mm. Halbe Figur eines Mönches, der in der Rechten einen Schlüssel trägt. Darunter der Schild mit den drei Ringen.

Nr. 23. (I 16) **Beringer II. von Hohenlandenberg 1341** (St.-A. Z., Stadt u. Landschaft 1205).
† : S' : BERENGERI · DE · LANDENBERCH.
28 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 24. (I 9) **Hermann IV. von Landenberg-Greifensee 1344** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 222.
Um das Siegelfeld mit dem Schild mit den 3 Ringen: SECRET
In weiterm Umkreis: † S' : HERMANI : DE : LANDENBERG : MILITIS.
28 mm. Das Siegel zeichnet sich durch seine Form — Sechspass — vor allen andern aus.

Nr. 25. (I 20) **Hermann IV. von Landenberg-Greifensee 1349** (Siegelsammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich).
S' · HERMANI · D · LANDENBERG · MILIT.
37 mm. Über dem Schild mit den drei Ringen steht der Helm, auf dem sich über einem Kissen eine Kugel erhebt, aus der ein Federbusch aufsteigt, der die Stelle des Kreuzes in der Legende einnimmt. Ein Fragment dieses Siegels hängt an einer Urkunde von 1349 (St.-A. Z, Rüti 156a).

Nr. 26. (I 14) **Hermann VI. von Landenberg-Greifensee 1353** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 1336).
† S' · H'MANI · D' · LĀDENB'G · MILIT · IVN.
27 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 27. (I 17) **Arnold I. von Hohenlandenberg 1353** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 1336).
† S' · ARNOLDI · DE · LANDENB'G.
33 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 28. (I 18) **Hugo I. von Hohenlandenberg 1353** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 531).
† S' · HAVG · DE · LANDENBERG.
27 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 29. (I 11) **Rudolf I. von Landenberg-Werdegg 1356** (St.-A. Z., Rüti 167).
† S' · RVODOLFI · DE · LANDENBERG.
26 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 30. **Rudolf I. von Landenberg-Werdegg 1356** (St.-A. Z., Rüti 167).
† S' RVODOLFI · DE · LANDENBERG
27 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 31. (I 19) **Pfaff Hermann von Landenberg-Greifensee 1362** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 1333).
† S · HERMANNI · DE · LANDENBERG.
28 mm. Nebeneinander stehen der Schild mit den drei Ringen und der gevierte Schild, der hier zuerst in einem Siegel erscheint.

Nr. 32. (II 1) **Hermann I. von Landenberg-Werdegg 1363** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 1341).
† S' HERMANNI · D' · WERDEG.
29 mm. Helmsiegel. Kleinot: Zwei Arme.

Nr. 33. (II 2) **Hermann VI. von Landenberg-Greifensee 1368** (St.-A. Z., Ötenbach 452).
S' · H'MANI · D' · LADEB'G · MILITIS.
29 mm. Schild geviert, Helm mit Decke und zwei Armen. Zu den Seiten des Wappens je ein Blätterzweig.

Nr. 34. (II 3) **Hermann VI. von Landenberg-Greifensee 1368** (St.-A. Z., Spanweid 14).
S · HERMANI · DE · LANDENB'G · MILITIS,
30 mm. Gevierter Schild, Helmkleinot: zwei Arme.

Nr. 35. **Rudolf I. von Landenberg-Werdegg 1369** (Siegelsammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich).
31 mm. Nebeneinander der gevierte Schild und der mit den drei Ringen.

Nr. 36. **Anna von Hohenlandenberg, geb. von Rheinsfelden 1370** (Siegelsammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich).
28 mm. Nebeneinander der landenbergische Schild mit den drei Ringen und der rheinsfeldische (weiss-schwarz-rot schräglinks geteilt).

Nr. 37. (II 4) **Hermann I. von Landenberg-Werdegg 1371** (St.-A. Z., Rüti 195).
† S' HERMANI · DE · LANDENBERG.
27 mm. Gevierter Schild.

Nr. 38. (II 5) **Hermann VI. von Landenberg-Greifensee 1375** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 2465).
S' H'MAN DE LADEBG MILITI.
39 mm. Im Vierpass: nach links geneigter gevierter Schild. Helm mit Decke und zwei Armen.

Nr. 39. (II 6) **Ulrich VII. von Landenberg-Greifensee 1375** (l. c.).
† S' · VOLRICI · DE † LANDENBERG.
27 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 40. (II 11) **Rudolf I. von Landenberg-Greifensee, Johanniter, 1375** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 2465).
RVODOLFI · DE · LANDENBERG.
28 mm. Nebeneinander der Schild mit den drei Ringen und der gevierte, darüber das Johanniterkreuz.

Nr. 41. (II 12) **Elisabeth Truchsess von Diessenhofen, geb. von Landenberg-Greifensee, 1375** (l. c.).

† S · ELSBETAE TRVHSE IN

25 mm. Nebeneinander der Schild Truchsess v. D. (ein schwarzer Kessel in Weiss) und der landenbergische mit den drei Ringen. Dazwischen ein Baum mit Blumen.

Nr. 42. **Hermann I. von Landenberg-Werdegg 1375** (St.-A. Z., Abtei 208).

† S' HERMANI · DE · LANDEBG (?)

28 mm. Gevierter Schild. (Schluss folgt).

Nobiliaire du pays de Neuchâtel.

(Suite)

92. MEURON I (tête de Maure). — *Étienne Meuron*, Conseiller d'État et commissaire général, d'une ancienne famille de Saint-Sulpice, au Val de Travers, entrée dans la Bourgeoisie de Neuchâtel au XVIe siècle, fut anobli par lettres du roi Frédéric Ier du 11 Janvier 1711, entérinées le 26 Juin de la même année. Le diplôme mentionne qu'il est « issu de bonne et ancienne famille, bourgeois « de notre ville de Neuchâtel, fils de Samuel Meuron notre procureur de Valangin, « petit-fils de Pierre Meuron, ci-devant capitaine suisse au service de France ».

Descendance réduite à un seul rameau issu de *Auguste-François de Meuron*, né en 1774, † en 1846.

ARMES: *a*) Primitives et communes originairement à toute la famille Meuron: *d'argent à une plante de viorne de sinople à la touffe de fruits de gueules, sortant d'un mont du second.*

CIMIER: *Un dextrochère armé d'argent tenant un marteau du même emmanché de sable.*

ARMES: *b*) Concédées par le diplôme de 1711: *D'or à la tête de maure au naturel, tortillée d'argent, à la bordure d'argent, chargée de treize coquilles de sable.*

CIMIER: *Une aigle éployée de sable, lampassée de gueules.*

93. MEURON II (mûrier). — *Théodore, Pierre-Henry, Charles, Simon-François* et *Félix-Henry Meuron*, tous fils et petit-fils de *Petreman Meuron*, d'une famille issue au XVe siècle, de la même souche qu'Étienne ci-dessus, furent anoblis par lettres du roi Frédéric II du 11 Novembre 1763, entérinées le 27 Décembre suivant, sous la forme d'une « reconnaissance de leur extraction noble « dont ils ont négligé de faire usage dans leur patrie au lieu qu'une branche « de leur famille établie en Italie sous le nom de Moron a conservé sa noblesse »

En 1814 le major *Charles-Gustave de Meuron*, petit-fils de Théodore ci-dessus, adressa une requête au conseil d'État pour lui demander de le désigner sous le titre de *Comte de Meuron*. Le 11 Juin le conseil accéda à ce désir au vu d'une lettre du roi dont la suscription portait: « Au Major Comte de Meuron ». Le 22 Août le Conseil revint sur sa décision et décida de supprimer ce titre dans les publications militaires.

Le 11 Mars 1828 un ordre de Cabinet du roi Frédéric-Guillaume III accorda au même *Gustave de Meuron*, devenu chambellan et envoyé de Prusse à la cour royale de Danemark «l'autorisation de porter à l'avenir le titre de comte». Après la mort de ce dernier et sur la requête de Mme Justine de Luze, veuve de M. Théodore de Meuron, son neveu, un nouvel ordre de Cabinet, daté du 9 Janvier 1830, autorisa celle-ci à continuer, ainsi que son fils et sa fille, à se servir du même titre.

Cette branche est représentée aujourd'hui par M. *Auguste de Meuron-Saladin*, à Mont sur Rolle et par ses deux fils.

Les branches issues des autres titulaires du diplôme de 1763 se sont éteintes successivement, la dernière, celle de Felix-Henry, qui possédait le château de Corcelles s./Concise, en la personne du peintre *Albert de Meuron* † 1897.

Par lettres du 3 Décembre 1789, entérinées seulement le 7 Février 1814, le roi Frédéric Guillaume II étendit la reconnaissance de noblesse de 1763 à *Abram* et à *Abram-Henry Meuron*, tous deux membres du Grand-Conseil de la ville de Neuchâtel et issus à la 4me génération des deux fils de *Henry Meuron*, frère du bisaïeul d'Etienne anobli en 1711. Ces deux nouvelles branches sont ainsi généalogiquement beaucoup plus rapprochées des Meuron-tête-de-Maure que de la branche de Petreman. Le diplôme de 1789 reproduit en l'agrémentant de divers détails la fable de l'origine italienne de la famille.

La descendance d'*Abram*, établie à Lisbonne n'est plus représentée que par un seul membre, agé et sans enfants mâles.

Celle d'*Abram-Henry* est représentée par deux rameaux issus de ses petits-fils, *Henry-Frédéric de Meuron-Terrisse*, né en 1802, † en 1872, dernier banneret de Neuchâtel et *James François*, né en 1811, † en 1870, maire de Lignières et chatelain de Landeron (Meuron de la Rochette.)

ARMES: *D'or au mûrier au naturel, planté sur trois montagnes de sinople.*
CIMIER: *Un dextrochère armé tenant un mûrier déraciné au naturel.*
SUPPORTS: *Deux lions au naturel lampassés de gueules.*

94. MEURON III. — Le lieutenant-colonel au service de Prusse *Louis (de) Meuron*, qui n'appartenait pas aux branches anoblies de la famille Meuron, mais qui avait toujours passé pour noble dans l'armée prussienne, obtint sur sa requête, par ordre de cabinet du 2 Mars 1841, la reconnaissance «pour sa personne» de la noblesse qu'il s'attribuait. Il est mort en 1852 sans descendance.

ARMES: Nous ignorons de quelles armes cet officier se servait, mais il ne pouvait légitimement porter que les armes primitives de toute la famille Meuron telles qu'elles ont été données plus haut avant celles du premier anobli.

95. MONNIN. — *François Monnin*, bourgeois de Landeron, capitaine d'une compagnie franche au service de France, puis, dès 1690, colonel-propriétaire du régiment de son nom au même service, reçut en date du 26 Décembre 1664 de Geneviève de Bourbon, mère-tutrice de l'abbé d'Orléans prince de Neuchâtel, des lettres de noblesse, qui furent entérinées le 14 Mai 1667.

Son fils, *Jean François de Monnin*, lieutenant-général au service de France, propriétaire du régiment de Monnin, est mort en 1756 dernier de cette famille.

ARMES: *D'azur à une femme couchée d'or, sur un mont de sinople portant sur sa main levée un oiseau du second, au chef d'argent chargé de deux pals de gueules.* (Mandrot.)

96. DE MONT. — Famille qui apparaît dans la seconde moitié du XIVe siècle. *Perronet de Mont,* châtelain de Boudry, siégea aux audiences de 1373, il avait épousé une fille naturelle du comte Louis.

Cette famille disparait dès le début du siècle suivant.

ARMES: *D'or à la croix de sable chargée en cœur d'une coquille du premier.*

97. MONTMOLLIN. — Ancienne famille, originaire sans doute de la localité du même nom aux environs de laquelle elle possédait des biens au XIVe siècle, et entrée dans la bourgeoisie de Neuchâtel dès le siècle suivant.

Georges de Montmollin, procureur général, plus tard chancelier d'État, fut anobli le 8 Août 1657 par Henry II de Longueville ainsi que ses frères *Guillaume, Jean, Henry* et *Jonas.* — Entérinement le 6 Octobre de la même année.

Par diplôme du 16 Novembre 1709 le roi Frédéric Ier en même temps qu'il agrégea toute la famille de Montmollin à la noblesse de Prusse et de ses autres états, lui concéda une augmentation d'armoiries (v. plus bas). Ce diplôme n'a pas été présenté à l'entérinement.

Famille représentée à Neuchâtel par deux rameaux issus des deux fils de Frédéric-Auguste de Montmollin, conseiller d'État et trésorier général, † 1836, descendant du chancelier ci-dessus.

Une branche collatérale issue également du chancelier Georges de Montmollin, établie au siècle dernier en Angleterre et aujourd'hui en Amérique, n'a conservé aucun lien avec sa première patrie.

ARMES: Avant 1657: *de sable au moulin à vent d'argent.*

Concédées en 1657: *De gueules à trois bandes d'argent et au chef d'or chargé de trois lozanges d'azur.*

Augmentées en 1709: *Écartelé: aux 1er et 4e d'argent à un vol d'aigle de Prusse de sable, aux 2e et 3e de Montmollin comme ci-dessus.*

CIMIER: Avant 1657: *Un moulin à vent d'argent.*

Dès 1657: *Un sauvage au naturel, à barbe et cheveux blancs, couronné de feuillage, portant un massue sur l'épaule.* — Le diplôme de 1709 y ajouta *deux demi-vols d'aigle de Prusse flanquant le sauvage l'un à dextre l'autre à senestre.*

TENANTS: *Deux sauvages au naturel, à la barbe et aux cheveux blancs, couronnés et ceints de feuillage, tenant leur massue abaissée.*

DEVISE: (Concédée en 1709) *„sub alis tuis".*

98. MOREL. — *François Morel,* lieutenant-colonel des milices, fut anobli le 30 Mai 1800 par le roi Frédéric-Guillaume III. Entérinement le 3 Février 1801.

Descendance mâle éteinte.

ARMES: *D'argent au cheval gai de sable, au chef de gueules chargé de deux molettes d'or.*
CIMIER: *Une tête de cheval de sable.*
TENANTS: *Deux maures au naturel armés d'une massue baissée d'argent.*

99. MŒRINGEN. — Très ancienne famillle, originaire du village du même nom dans le comté de Nidau, vassale des comtes de Neuchâtel, bourgeoise de Neuchâtel et de Berne. Elle apparait en 1196 avec *Burcard de Möringen*, chevalier et parait s'être éteinte au XIVe siècle.

ARMES: *D'argent à deux têtes de maure adossées, de sable.*

100. MOUCHET. — *Abram Mouchet*, d'Auvernier, qui servait dans les troupes suisses au service de France, sauva la vie de Henry Ier d'Orléans à la bataille d'Ivry (1590). Nommé par le prince receveur de Colombier et élevé au rang de capitaine, il reçut le 5 Décembre 1596 de la princesse-régente, Marie de Bourbon, des lettres de noblesse qui furent entérinées le 8 du même mois. Quoique non pourvu de fief il prêta hommage de vassalité dans les formes féodales, fait dont les manuels du Conseil ne nous rapportent pas d'autre exemple.
Descendance mâle éteinte en 1746.

ARMES: *De gueules à l'épée d'or posée en pal* (alias: *d'azur à l'épée d'argent*).

101. NEUCHATEL. — Nous ne croyons pas devoir faire rentrer dans les rangs de la noblesse neuchâteloise les maisons qui ont régné sur ce pays. Néanmoins le nobiliaire neuchâtelois ne peut pas passer sous silence le nom et les armes de la première race de nos comtes. Sous la maison de Neuchâtel (1034—1395) les membres de la famille du souverain étaient bien les premiers gentilshommes de l'État.

ARMES: Avant le XIIe siècle: *d'or à trois pals de gueules.*
Pendant le XIIIe siècle: *d'or à trois pals de gueules chevronnés d'argent.*
Au XIVe siècle: *d'or au pal de gueules chargé de trois chevrons d'argent.*
CIMIER: *Un bonnet aux pièces et émaux de l'écu, surmonté d'un panache de plumes de sable.*

102. NEUCHATEL (bâtards). — Après l'extinction de la maison de Neuchâtel son nom et ses armes furent relevés par la branche légitimée, issue de *Girard, bâtard de Jean de Neuchâtel*, † 1369, fils du comte Louis et de sa première femme, Jeanne de Montfaucon. En 1375, Isabelle de Neuchâtel inféoda à Girard son neveu la seigneurie de Vaumarcus. En 1413 Conrad de Fribourg, comte de Neuchâtel, inféoda à Jean de Neuchâtel, seigneur de Vaumarcus, fils et seul héritier de Girard, le territoire de Travers, Noiraigue et Rosières avec droits de haute, moyenne et basse justice. En 1433 Jean de Neuchâtel acheta de Jacques d'Estavayer la seigneurie de Gorgier et en prêta l'hommage féodal entre les mains de Jean de Fribourg dont il était le lieutenant-général au gouvernement du pays. Ces diverses seigneuries qui s'étendaient du lac aux frontières de Bourgogne restèrent réunies entre les mêmes mains jusqu'en 1559,

date de leur partage entre les fils de Lancelot de Neuchâtel. Dès 1587 Travers et Vaumarcus ayant passé par héritage à la maison de Bonstetten, la maison de Neuchâtel ne posséda plus que Gorgier. Elle s'éteignit en 1678 en la personne de *Jacques-François, baron de Gorgier,* officier au service de France.

ARMES: *De Neuchâtel brisé d'une bande componée d'argent et d'azur.* La brisure fut supprimée dans la seconde moitié du XVe siècle et dès cette époque les Neuchâtel de Vaumarcus et de Gorgier portèrent les armes *de Neuchâtel pleines.*

CIMIER: *Une houppe ou une toque de plumes d'argent et de gueules alternées.*

103. OSTERWALD. — Famille que la tradition fait venir de Westphalie et qui paraît dans la bourgoisie de Neuchâtel à la fin du XVe siècle. Elle a fourni dès cette époque de nombreux officiers et magistrats.

Jean-Rodolphe Osterwald, doyen de la vénérable classe et pasteur de Neuchâtel fut anobli par la duchesse de Longueville le 20 Juillet 1673. Lettres entérinées le 13 Octobre de la même année.

Henri Osterwald, neveu du précédent, Maître-bourgeois de Neuchâtel, reçut de lettres de noblesse de la duchesse de Nemours, le 27 Novembre 1705, pour lui permettre de posséder une portion du fief Gruyères qui lui était échue. — Entérinement le 19 Janvier 1706.

David Osterwald, seigneur de Biolley au pays de Vaud, ainsi que les quatre fils de son frère *Louis Osterwald* du conseil étroit de Neuchâtel, tous fils et petits-fils de feu *Jean Osterwald,* seigneur de Biolley et Maître-bourgeois de Neuchâtel furent anoblis le 16 Novembre 1709 par diplôme du roi Frédéric Ier entériné le 25 Mai 1711.

La seigneurie de Biolley qui leur venait des Guy d'Audanger fut vendue par le dernier Osterwald de cette branche en 1770.

Le nom d'Osterwald s'est éteint en 1850 avec *Jean-Frédéric d'Osterwald,* naturaliste et géographe, descendant de Jean-Rodolphe ci-dessus.

ARMES: *D'argent à trois sapins de sinople rangés sur une terrasse du même.* — Alias: *d'argent à trois sapins déracinés et rangés de sinople.*

CIMIER: *Un sauvage au naturel portant sur son épaule un sapin déraciné.*

104. PERREGAUX. — Ancienne famille qui, suivant une tradition, aurait été du nombre de celles qui vinrent de Genève à la fin du XIIIe siècle peupler les villages des *Geneveys* au Val de Ruz. Elle fournit dès le XVe siècle des hommes d'église et des magistrats.

Claude Perregaux, notaire juré et procureur général de Valangin, paraît avoir reçu vers 1574 du comte de Madrutz et d'Avy, les armoiries que portent encore les Perregaux bourgeois de Valangin, ses descendants et qui sont empruntées aux armes des anciens seigneurs de Valangin. Cette concession d'armoiries serait la seule que l'on connaisse dans l'histoire de cette seigneurie.

Charles-Albert-Henry Perregaux, descendant à la 6e génération de Claude ci-dessus, né en 1757, † 1831, conseiller d'État, plus tard colonel inspecteur des milices et chevalier de l'aigle rouge, fut anobli par le maréchal Berthier,

prince de Neuchâtel, le 15 Juin 1805. Entérinement le 4 Juillet suivant. Ce sont les seules lettres de noblesse qui aient été données par ce souverain.

Alexandre-Charles, né en 1791, † 1857, deuxième fils du précédent, maréchal de camp et chef d'État-major de l'armée d'Afrique, commandeur de la légion d'honneur, chevalier de St-Louis, fut créé *Baron* par le roi Louis XVIII le 31 Janvier 1816. — Pas d'entérinement à Neuchâtel.

Le général Baron de Perregaux étant mort sans postérité, le roi Frédéric-Guillaume III, par lettres du 25 Septembre 1838, releva le titre de *Baron* en faveur de *Adolphe-Frédéric-Charles*, de *Frédéric* et de *Guillaume de Perregaux*, tous trois fils de *Armand-Frédéric* 1790—1873, conseiller d'État, commandeur de l'ordre de Hohenzollern, frère aîné du défunt. — Entérinement le 14 Août 1839.

Famille établie à Neuchâtel

Alphonse-Claude-Charles-Bernardin Perregaux, fils de *Jean-Frédéric*, banquier à Paris et sénateur de l'Empire, frère aîné de Charles-Albert-Henri ci-dessus, né en 1785, † 1841, auditeur au conseil d'État, chambellan de l'empereur, pair de France, fut créé *Comte* par Napoléon Ier le 28 Octobre 1808.

Pas d'entérinement à Neuchâtel.

Cette branche s'est éteinte en 1859 en la personne de *François-Charles-Edouard, Comte Perregaux*, né en 1815, mort sans avoir été marié.

ARMES: *D'argent à trois chevrons de sable.*

CIMIER: *Un haut bonnet chargé de pièces de l'écu, surmonté de plumes d'argent et de sable.*

NB. Les armes octroyées par Napoléon Ier au Comte Perregaux étaient: *Coupé, au 1er d'azur parti de gueules, au second d'argent chargé de trois chevrons de sable. Le quartier dextre du premier portant un miroir de sable franc quartier des comtes sénateurs; le quartier senestre portant une bande échiquetée d'or et d'azur.*

105. PERROT. — Famille originaire de France, établie à Neuchâtel après la Réformation avec Guillaume Perrot, pasteur, consacré en 1563, † en 1605. *Abraham Perrot*, pasteur du Locle, né vers 1685, † 1760, fut l'un des trois ecclésiastiques députés auprès du roi par la vénérable classe en 1726. A cette occasion il reçut, de même que ses collègues Choupard et Wattel, le titre de prédicateur de la cour avec la qualification de *noble chevalier* (31 Décembre 1726), puis tous trois furent anoblis par diplôme collectif du 29 Juillet 1727, entériné le 24 Septembre suivant.

Famille représentée actuellement par trois branches issues des trois fils de *François de Perrot*, né en 1722, châtelain de Boudry et conseiller d'État, fils d'Abraham ci-dessus. Les deux premières, celle d'*Abram-Henri*, receveur du Val de Travers et celle de *Charles-Auguste*, châtelain de Boudry, sont établies à Neuchâtel; la troisième, celle de *Jean-François*, secrétaire d'État, est établie à Morges et en Allemagne.

ARMES: *D'azur à trois monts de sinople en pointe, le second surmonté d'une fleur de lys d'or et chacun des deux autres d'une rose de gueules à six pétales, tigée et feuillée de sinople, et à deux étoiles d'or aux cantons dextre et senestre du chef.*

CIMIER: *Un lion issant d'or.*

106. PETITPIERRE. — Plusieurs membres de cette ancienne famille de Val de Travers ont été à diverses époques élevés à la noblesse, mais il n'a pas été possible jusqu'à présent de déterminer leur lien généalogique.

A. En 1538 *Claude Petitpierre* fut anobli sur le nom de *Baillods* que ses descendants ont perpétué jusqu'au milieu du siècle actuel. (Voir: *Baillods*).

B. Par lettres du 26 Avril 1694, entérinées le 16 Juin suivant, la duchesse de Nemours anoblit *David Petitpierre*, conceiller d'État et chancelier, ses frères *Jean*, Maître-bourgeois de Neuchâtel et *Henri*, enseigne au service de France, ainsi que *Abram Petitpierre* leur neveu, alors capitaine, plus tard conseiller d'État et brigadier dans l'armée de Berne et de Zurich.

Cette famille s'est éteinte en 1863 en la personne de *Samuel de Petitpierre* descendant de Jean ci-dessus.

C. Par lettres de la même date, entérinées le même jour, la princesse anoblit également *Henry Petitpierre,* conseiller de Neuchâtel, plus tard châtelain du Val de Travers et conseiller d'État, fils de Claude, maire des Verrières et de Marie Chambrier.

De son mariage avec Marie de Marval, Henry Petitpierre eut deux fils qui moururent sans postérité au milieu du XVIIIe siècle.

D. Le 13 Janvier 1832, *Georges-Frédéric Petitpierre*, conseiller de légation, puis conseiller d'État à Neuchâtel, descendant à la quatrième génération de *Jean,* maire des Verrières en 1706, † en 1740, fut créé par le roi Frédéric-Guillaume III, *Comte de Wesdehlen.* (Voir ce nom.)

ARMES: Par une disposition dont il existe peu d'exemples, les deux diplômes de noblesse donnés en 1694 à des membres de la famille Petitpierre accordent en des termes identiques aux titulaires l'autorisation «*de conserver si bon leur semble les armoiries qu'ils ont déjà «ou d'y ajouter ou diminuer ce qu'ils trouveront à propos*». Il ne paraît pas avoir été fait usage de cette faculté de changement. La famille des quatre anoblis sous lettre *B* porta jusqu'à son extinction: *d'azur au chevron d'or accompagné de deux lozanges d'argent en chef et d'un croissant du même en pointe.*

Celle de *Henry Petitpierre,* sous lettre *C,* portait: *de gueules au croissant d'or accompagné de trois étoiles du même, deux en chef et une en pointe.*

La branche des Comtes de Wesdehlen a conservé les armes de la famille Petitpierre telles qu'elle les portait avant 1832: *de gueules au croissant d'or accompagné en chef de deux étoiles du même.*

Nachtrag zur Geschichte der Familie Stühlinger.

(Jahrgang 1898 dieser Zeitschrift, No. 2.)

Von **Wilh. Tobler-Meyer.**

Der auf Seite 50 des Jahrgangs 1898 geäusserte Wunsch, es möchten auch andere der schweizerischen Genealogie Beflissene mithelfen, Bausteine zu einer vollständigen Geschichte und Stammtafel des Geschlechtes der Stühlinger oder von Stühlingen zusammenzutragen, ist nicht ungehört verhallt. In sehr verdankenswerter Weise hat uns unser werte Freund, Herr Dr. Robert Durrer

in Stanz, auf eine der namhaftesten Persönlichkeiten aus diesem Stamme aufmerksam gemacht, die uns leider gänzlich entfallen gewesen war, auf den Abt von Engelberg, Rudolf Stühlinger. Einige andere kleine Bausteine haben wir selbst seit dem Erscheinen der Nummer 2 von 1898 bei unsern Spaziergängen in den Archiven da und dort am Wege zufällig bemerkt und aufgelesen und machen damit den Lesern dieser Zeitschrift ein kleines Geschenk, mit welchem sie die mitgeteilte Stammtafel etwas weiter ausbauen mögen.

* * *

Nach einer im Generallandesarchive in Karlsruhe liegenden, zu Winterthur am 10. September 1338 ausgestellten Urkunde haben die «erbern Mannen» Rudolf der Stülinger, Kirchherr zu Kirchdorf, und Heinrich, sein Bruder, in Diensten des Landmarschalls in Österreich, Hermanns von Landenberg-Greifensee, gestanden[1]. Kirchherr (rector ecclesiæ) konnte allerdings sowohl ein Laie, wie ein Geistlicher sein. Da aber das mitgeteilte Siegel Rudolf Stülingers, des Kirchherrn von Kirchdorf, vom Jahre 1342 ausgesprochenen geistlichen Charakter hat, mag sein Eigentümer in dem Zeitraum von vor 1338 bis 1342 Schwert und Lanze des Dienstmanns mit Stola und Messbuch vertauscht haben.

Rudolf Stülinger oder von Stülingen, ohne allen Zweifel der dritten Generation der Stammtafel angehörend, stand als Abt Rudolf II. an der Spitze des ansehnlichen Benediktinerstiftes Engelberg vom Jahre 1360 bis zum Jahre 1398. «Schon H. v. Liebenau in seinem «Arnold Winkelried, seine Zeit und That»» «hat darauf aufmerksam gemacht, dass Arnold Winkelried in einer Urkunde «von 1368 mit einem Geschlechtsverwandten jenes Stühlinger von Regensberg «in Verbindung stehe, dessen Opfertod für die That von Sempach vorbildlich «geworden».

«Ganz bestimmt gesagt ist es freilich nirgends, dass Abt Rudolf der «Regensberger Linie der Stühlinger angehöre».

«Das Album Engelbergense (Luz. 1882) S. 31 und 76 giebt über die «Personalien des Abtes Aufschluss, wobei freilich ein arger Irrtum unterläuft, «indem ihm die Autorschaft des «pastorale novellum» zugeschrieben wird, eines «umfangreichen, geistlichen Gedichtes, das zu Anfang des 14. Jahrhunderts der «Münsterer Chorherr Rudolf v. Liebegg verfasst hat».

«Abt Rudolf ward nach dem Tode Abt Nikolaus II. († 1360, 25. Aug.) «gewählt und im folgenden Jahre confirmiert, regierte lange Jahre sehr gut und «glücklich und starb im Jahre 1398; am 9. Februar dieses Jahres wurde er «begraben».

«Die Engelberger Chronik des 15. Jahrhunderts nennt ihn «dictus «Stüelinger» und meldet seinen Tod mit den Worten «anno domini 1398 obiit «Rudolfus abbas noster zu Stuelingen». Offenbar ist letztere Stelle nicht auf «den Ort des Todes, sondern auf seine Herkunft resp. seinen Namen zu be«ziehen. «Zu» steht statt «de» und «zu Stüelingen» ist einfach eine Um«schreibung von «Stüelinger».

[1] Ernst Diener, Das Haus Landenberg im Mittelalter, pag. 47.

«Mir scheint der Vorname des Abtes auf die Regensberger Linie hinzu-«weisen. Er könnte ein Neffe des gleichnamigen Kirchherrn zu Kirchdorf sein. «Man beachte, dass Engelberg in der Umgebung von Baden ziemlichen Besitz «hatte. Vielleicht ist er ein Sohn Hans I.; ich würde ihn vermutlich dort «einreihen».

«Das Siegel Abt Rudolfs trägt kein Wappenschild, kann also zur end-«gültigen Lösung der Frage über die Herstammung des Abtes nicht heran-«gezogen werden»[1].

Mit der von Herrn Dr. Durrer vorgeschlagenen Einreihung des Abtes Rudolf in die Stammtafel können wir uns vollständig einverstanden erklären und halten ihn auch unserseits für einen Sohn Hans Stühlingers, also für den Bruder Kunrat Stühlingers «zu Hoff». Mit dieser Annahme harmoniert die Thatsache, dass nach der im neuesten Bande des Geschichtsfreundes abgedruckten Engelberger-Urkunde vom 7. ? 1368 Konrad Stülinger, edler Knecht, neben den zwei Rittern Johannes v. Hallwyl und Johannes Escholtz und den zwei andern Edelknechten Rutschmann v. Hallwyl und Johannes von Ostren sich von Abt Rudolf und dem Convente von Engelberg dem Leutpriester von Küssnach, Burkard v. Diessenhofen, als Bürge und Geisel für eine jährliche Zahlung von 135 Gulden hat dargeben lassen[2], und dass er bei einer das gleiche Geschäft betreffenden, am 12. Juni 1368 im Kreuzgange der Probstei Zürich aufgesetzten Urkunde als Conradus Stülinger, armiger, neben zwei zürcherischen Geistlichen und dem bischöflich-konstanzischen Notare wiederum als Zeuge erscheint[3]. Abt Rudolf ist in zwei Urkunden von 1361 und 1390, das erste Mal Herr Rudolf Stülinger, das zweite Mal Rudolf de Stüelingen geheissen[4].

Im Jahrzeitenbuch des Frauenklosters Fahr an der Limmat findet sich unterm 12. Januar in einer wohl ungefähr der Mitte des 15. Jahrhunderts entstammenden Handschrift eingetragen, dass «Ann stüllinger Soror vn̄ ir swester Gret hant gen XX guldin vn̄ sol man inen lesen ein vigil ze irem Jarzit vn̄ dem Caplan 1 ß (Schilling)». Darnach kann Anna Stühlinger in der Stammtafel als Schwester im Benediktinerinnenkloster Fahr näher bezeichnet werden. Im selben Anniversar heisst es unter'm 13. April in einer wohl ungefähr ins Jahr 1400 gehörenden Hand: «( ) (Obiit) Heinrich Stülinger, Margareta sin wirtin vnd Johans Stülinger ir sun hand geben XX ℔ d. (Pfund Heller) ze ir jarzit vnd sol mā inen lesen ein vigil». Hiermit findet sich das von uns vermutete Zwischenglied zwischen dem mit Margaretha v. Heimenstein verheirateten Heinrich Stühlinger zu Waldhausen und den vier Geschwistern Margareth, Anna, Konrad und Elsi Stühlinger bestätigt, und es kann das an Stelle seines Taufnamens stehende N. N. getrost durch den Personennamen Johannes ersetzt werden[5].

[1] Gefällige Mitteilung des Herrn Dr. Robert Durrer.
[2] Geschichtsfreund, Band 53, pag. 221—224.
[3] Ebenda, pag. 227—229.
[4] Ebenda, pag. 195 und 235.
[5] Archiv des löbl. Stiftes Einsiedeln, Jahrzeitenbuch des Frauenklosters Fahr.

Von Junker Konrad Stühlinger in Eglisau (ca. 1410 bis ca. 1467) erfahren wir noch, dass Kaspar Hofmeister von Frauenfeld und Conrad Stühlinger von Eglisau am 17. November 1459 an Ulrich von Schina (Schienen bei Oehningen am Untersee) sieben Mütt Kernen auf dem Kehlenhof zu Gachnang, die Lehen vom Gotteshause auf der Reichenau waren, verkauft haben. Dat. Samstag nach Martini[1].

Den vielen bereits aufgezählten einstigen Besitzstücken und Gütern der Familie Stühlinger können noch weiter angereiht werden ein Gut zu Hirslanden bei der Stadt Zürich und ein Hof zu Ried bei Steinmaur, Dielstorf und Neerach, in der Nähe von Regensberg, also in der eigentlichen Stammheimat des Geschlechtes zur Zeit seines ersten Auftretens im nunmehr zürcherischen Gebiete. Von dem Gute in Hirslanden heisst es im Almosenamtsurbare, geschrieben 1525 bis 1537, pag. 3 b, anlässlich eines Gutes, damals von Klaus Müller zu Hirslanden bebaut und daselbst am Holenweg in einem Einfang gelegen, dieses letztere stosse «zu einer siten an des Stülingers gut» laut zwei Briefen, datiert von 1482 und 1488.

In der gleichen Handschrift erscheint unter den Einkünften, welche früher der Pfründe der Kapelle am Pflasterbach (oberhalb von Sünikon am Nordabhange der Lägern, in der Nähe von Regensberg,) zugestanden hatten, dann aber auch an das Almosenamt in Zürich übergegangen waren, auf pag. 152 b:

«17 Mütt Kernen, 3 Malter Haber, trü Fasnacht- vnd trü Herbst-Hüner 5 eyer git Wernnely frölich zu riet.

Vm disenn Hof vnnd gült sind try brief, der eine seyt wie der Halbteyl des stülingers Hof vonn Doctor Jacob vonn Kam erkoft ist.

Der ander wye sich wernnli frölich bekennt, das vnnd was mass er disenn Hof zu lehenn inn hett. Der trit was mass diser Hof von curat vnnd Hansenn am stad zu schaffhusen erkoft ist etc. vnnd stat das Datum uff mitwuch nach dem Suntag misericordia Dom. anno 1510»[2].

Stammbuch des Malers Dietrich Meyer von Zürich von 1589.

Von A. Stolberg.

Der Direktor der Kaiserlichen Universitäts- und Landesbibliothek zu Strassburg, Herr Geheimrat Prof. Dr. Barack, hatte die Güte, mich auf ein Stammbuch aus dem XVI. Jahrhundert aufmerksam zu machen, das Zeichnungen von Christoph Maurer aus Zürich enthält. Das Format des in grünem Pergament mit rotem Schnitt gebundenen Buches ist 15,4 cm hoch, 10 cm breit. Zwei

[1] Pater Gall Morel. Die Regesten von Einsiedeln, No. 895; in der Sammlung der Regesten schweiz. Archive, von Theodor von Moor.

[2] Almosenamtsurbar, Mscr. in der Stadtbibliothek, früher in der Bibliothek der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich.

Riemen dienen zum Schliessen. Das Buch hat 121 Blätter, von denen Blatt 1 bis 36 leer sind. Die Zeichnungen sind mit Ausnahme zweier Bleistiftskizzen auf Blatt 64 durchweg Federzeichnungen auf weiss mit grau lavierten Schatten und füllen stets die Seite.

Die Zeichnungen beginnen mit **Blatt 38.** (s. Fig. 13). Wir sehen das Brustbild eines unbärtigen jüngeren Mannes mit mächtigem Federbarett. Die schlecht gezeichnete Rechte ist auf den Schwertknauf gestützt, die Linke hält einen birnenförmigen Wappenschild mit Kleeblatt. Die auf der linken Seite gegenüber-

Fig. 13.
Hans Heinrich v. Lehr.

stehende Schrift giebt uns den Kommentar zur Zeichnung. Sie lautet: «Dies schenk ich Hans Heinrich von Lerz meinem lieben gsell Dieter Meyer im jar 1589». Es dürfte Dietrich Meyer, der Verfasser des Züricher «Waapenbuch» von 1605 sein[1]. Das «Waapenbuch» bringt auch Lerzs Wappen.

Gehen wir jetzt in der einfachen Beschreibung der Maurerschen Zeichnungen weiter, die durch öftere Bezüge auf zeitgenössische Zürcher Bürger an Interesse gewinnen. Auf **Blatt 40** steht Fortuna, von Murer selbst mit Uncialbuchstaben bezeichnet, mit Segel, auf dem ein schräggeteilter Wappenschild mit einem Luchs ist (Escher vom Luchs), auf einer Kugel nach rechts gewandt im Meer, wo ein Delphin und Schiffe schwimmen, die Schrift links dagegen besagt den Inhalt der Zeichnung. Sie giebt unter dem Hexameter:

Si Christum discis satis est si altera nescis
Si Christum nescis, nihil est si altera discis.

[1] «Waapenbuch der wolgeborenen Edlen und Bürgerlichen Geschlächter so Anno 1605 entweder mit einer loblichen Statt und Herrschaft Zürich durch Burgrecht verwandt oder daselbst geregiert und gewonet haben: mit sonderbarem Fleiss auf das Kupfer gebracht und

Fig. 14.
Kambli-Esslinger.

«Hoc Marcus Aescherus Tigurinus amoris ergo Scripsit. Tig. Helvetiorum Anno 1588 12 Kal. Maj». Das betreffende Wappen bringt auch Meyer in seinem Buch als das der Aescher[1].

Blatt 41, zu dem keine Schrift ist, bringt eine mythologische Szene. Ein jagender Jüngling mit Bogen, Köcher und Hund hat eine Frau mit seinem Pfeil getroffen, die nun unter einen Baum hinsinkt, an dem zwei Allianzwappen hängen. Das Wappen links ist das der Kambli; das Wappen rechts dem Geschlecht der Esslinger zugehörig.

Auf **Blatt 43** schreitet eine gekrönte Frau in flatterndem Gewand, verbundenen Augs nach rechts. Ihre Linke hält die Waage, ihre Rechte das Schwert. Krone und Scepter liegen auf dem Boden. Rechts sind metrologische Geräte, als Hohl- und Gewichtsmasse sichtbar. Neben dem Ganzen halten Flügelknaben das Wappen.

Die gegenüberstehende Handschrift besagt:

«Heynrich Balber schenckt dises seinem Lieben Schwager Diettrich meyer Im Jare als man zalt 1589 im 25 December». Darunter «Justicia» als Erläuterungswort für die Zeichnung und schliesslich «Heinrich Balber, Burger Zürich»[2].

Blatt 45. Caritas, als Frau mit entblösstem Oberkörper personifiziert, beschäftigt sich mit drei Kindern, von denen eines ein Hündchen hält. Oben rechts dies Wappen.

Gegenüberstehend von des Künstlers Hand «Caritas».

Fig. 15. Rieter.

Eine andere Hand schreibt dazu:

«Casta verecundi veneraileb pignus amoris
«Oscula sollicitio corde oprfecto indes.
«Sanguincasque genas frontisque decentis honorem
«Et blandum in labris luminibusque decus.

Paulus Riederus in perpetuum amicitiae vinculum hanc virtutem pingi curavit. Kunst macht Gunst. Anno 1589[3].

Blatt 46. Ein junges Weib mit Lorbeerkranz im Haar zerbricht eine Säule. Über ihr hängt an einem Baumzweig beistehendes Wappen. Der Künstler hat «Fortitudo» dazu geschrieben. Eine andere Hand: «Us Liebe und Kunt-

---

dem Ihrliebenden zu gefallen an tag geben durch Dietrich Meyer, Burger zu Zürich Anno 1605». Diese Publikation ist auch technisch insofern interessant, als alle Schrift darin geäzt ist. Der Titel in zwei Farben. Über Dietrich Meyer vgl. Rahn im Zürcherischen Taschenbuch a. d. Jahr 1881, S. 232 ff.

[1] Aescher vom Luchs. Es giebt verschiedene dieses Namens, die von 1560 1620 gelebt haben. Gefl. Mitteilung von Dr. Ganz.

[2] Heinrich Balber, XII[er] zur Waag. Amtmann zu Küssnacht. Zunftmeister. Statthalter. Cop. 1589 mit Anna Kambli. † 1629. Gefl. Mitteilung von Dr. Ganz.

[3] Paulus Rieder. n. 156. Pfarrer zu Altstetten im Rheintal. Diacon in Turbenthal. Pfarrer zu Rorbas. † 1612. Cop. mit Regula Escher. Gefl. Mitteil. von Dr. Ganz.

schafft Schenk Ich marx Schwitzer dises meinem Lieben gsellen Diethrych Meyer 1589 Jar».

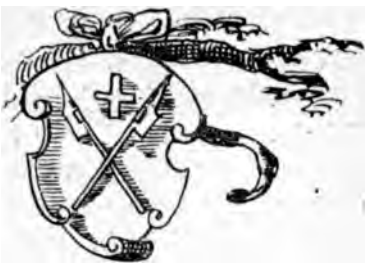


Fig. 16. Schweizer.

Die Rückseite dieses Blattes trägt eine verwischte Bleistiftskizze, die anscheinend eine Studie zum Wappen des folgenden Blattes ist.

Blatt 48. Vor einer Säule, auf deren Basis die Opferung Isaaks zu sehen ist, und über der als Wappen ein stark ausgeschweifter Schild mit einem Vogel, der ein Stäbchen im Schnabel hält und auf einem Dreiberg sitzt, angebracht ist, steht die bekleidete Fides, auf dem Kopfe die Bibel, in der Linken den Kelch, in der Rechten das Kreuz, um welches sich eine Schlange windet.

Gegenüber steht von der Hand des Künstlers «Fides» und von einer anderen: «Jost Raffenspurger glasser zu Zürich schryb ich dises Minem lieben gsellen Dieth. Meyer 1589».

Blatt 49. «Hoffnung» ist diese Zeichnung zu benennen. Zur Sonne emporblickend schreitet eine jugendliche Frauengestalt mit gefalteten Händen nach links, wobei sie aber gleichzeitig noch einen Anker über dem linken Arm trägt. Links unten sieht man die Arche Noah, darüber die Taube mit dem Ölzweig. Rechts unten ist wie auf Blatt 40 das Wappen der Aescher vom Luchs Zu der Zeichnung ist überhaupt keine Schrift.

Blatt 51. Tod der Lucrezia. Über ihrem Bett beistehendes Wappen. Gegenüber steht: «Kunrath Kuser vonn Zürich us Kunschaft Schenck ich dises minem Lieben Schwager Im Jar nach der geburt Cristi alss man zalt Duseund 588 Jare Genade Dich gott!

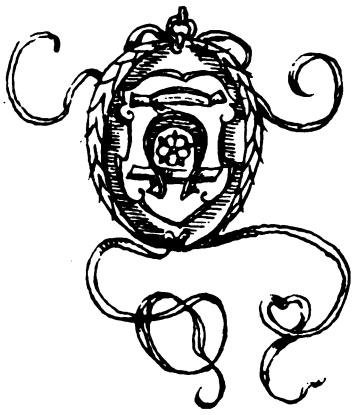


Fig. 17. Kuser.

In der Ecke rechts noch die bedeutsame Signatur, die ich als Kollektivsignatur Stimmer-Murer denken möchte. Ich meine, dass damit gesagt werden soll, die Idee bezw. ein erster Entwurf gehöre Stimmer, was ich in einer Arbeit über Stimmers Scheibenrisse später näher auszuführen und zu beweisen suchen werde.

Blatt 54.[1] Eine nach vorwärts schreitende Frau hält in der Linken einen Spiegel und in der Rechten, noch um den Unterarm gewickelt, eine Schlange. Im Hintergrund eine Flusslandschaft. In der Ecke rechts oben fliegt ein Engel mit dem Wappen Müller. Die Figur personifiziert die Klugheit.

Der Zeichnung gegenüber steht der Wahlspruch:

«Fide Sed Cui Vide
«Lug für Dich
«Treüw Ist misslich».

[1] Blatt 52 trägt auf der Rückseite nur das Wort «Fides».

Hanns Heinrich Müller, Burger zu Zürich. Anno 15~9, den 30. Jenner. In der Ecke die Kollektivsignatur.

Blatt 56. Eine junge Frau, die auf den Beschauer zugeht, führt einen Pokal zum Munde, in der Linken hält sie eine Deckelkanne, um welche Kandare und sonstiges Kopfzeug eines Pferdes gelegt ist. Alexanders Geliebte (Aristoteles) oder auch «luxuria?» Links ein Flügelknabe mit dem Wappen der Keller vom Steinbock. Rechts unten die Kollektivsignatur.

Blatt 57. Auf ein beschädigtes Säulenpostament stützt sich «Patientia» als eine zu Boden blickende Frau mit entblösster Brust, deren linke Hälfte stark ausgebogen ist und an der ein Schaf sich emporrichtet. Die Linke ruht auf des Tieres Kopf. — Ballustrade und Vorhang sind im Hintergrund, wo auch rechts oben dieses Wappen bezw. Hauszeichen hängt. Dieses Wappen bezw. Hauszeichen konnte ich nicht ermitteln. Links unten Kollektivsignatur.

Fig. 18. Unbekanntes Wappen.

Blatt 64 trägt zwei verriebene Bleistiftskizzen. Oben einen Putto mit einem nicht mehr deutlichen Wappen, unten einen vorzüglich gezeichneten zweiten, der einen Pokal hält.

Blatt 93. Unter der Überschrift «Nihil supra vires» spannt Herakles eine ungeheure Armbrust. Sonst keine Schrift, ausser zwei verschlungenen mir nicht entwirrbaren Charakteren mit Jahrzahl 1588.

Blatt 99 giebt unter dem Spruchband «Spes mea Christus» und dem Wort «Deus» im Strahlennimbus die Hoffnung in der Allegorie einer Frau, welche mit der Rechten den Anker, mit der Linken Murers Schild hält[1]. Darunter des Künstlers eigene Schrift: «Was ich zu Gott gehoffet hab Daran ist mir nichts gangen ab. Christoph M...» Der Schluss des Namens ist durch einen Radierfleck geschädigt.

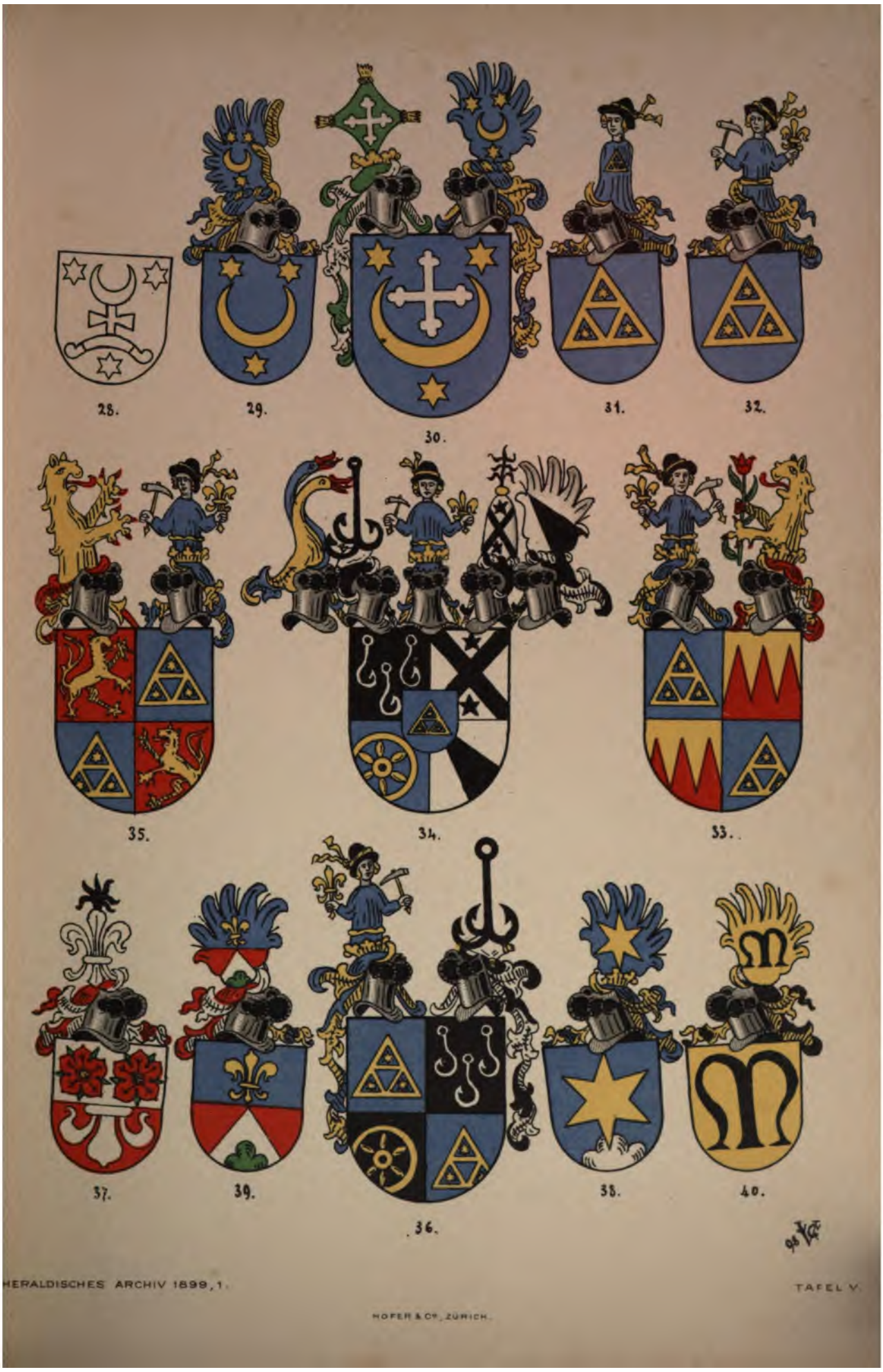
Blatt 100. Unter der Strophe:

«Das Eerbar hangt dem nutzen an
Das solchs kein Mensch nit scheiden kan
Und wer nit solcher warheit gloupt
Ist frommkeit oder witz beroupt».

sind zwei Männerpaare bei je einer Truhe beschäftigt. Die Truhe links trägt zweimal die Aufschrift «Eerbarkeit», die rechts zweimal die Aufschrift «Nutz». Von den zwei gegenüberstehenden Paaren ziehen sich die beiden durch Schellenkappen als Narren bezeichneten Männer gegenseitig an Ketten. Die Truhe der «Eerbarkeit» wird von einem bieder dreinschauenden, die Truhe des «Nutz» von einem als Geizhals charakterisierten Manne gehalten. Die Partei der Ehrbarkeit scheint stärker zu sein.

---

[1] Murers Wappen ist ein Dreiecksschild mit Freizinnen, darüber ein gewölbter Kübelhelm mit wachsendem Löwen.



HOFER & Cie, ZÜRICH.

Die folgenden Blätter des Stammbuches sind leer. Über seine Geschichte ist zu bemerken, dass Herr Geheimrat Prof. Dr. Barack dasselbe in Augsburg von einem Antiquar gekauft hat. Weiter hinauf lässt sich der Besitzwechsel nicht verfolgen. Billig war der Kauf nicht. Zur Zeit der Entstehung unseres Stammbuches dürfte Murer wieder von Strassburg zu dauerndem Aufenthalt in die Heimat zurückgekehrt gewesen sein.

Die Wappen der noch lebenden „Geschlechter" Luzerns.

Mit 1 Farbentafel.

Von Georg v. Vivis.

(Fortsetzung).

Von Oberst Rudolf Pfyffer kommt noch ein gemaltes Wappen mit denjenigen seiner fünf Frauen auf der Kappelbrücke vor, welches eine Kleinotvariante giebt. Schild wie No. 24, Helm gekrönt. Kleinot: Mannesrumpf mit hochgeteiltem Kleide, links gelb, rechts gepfählt von schwarz und rot.

Der Grabstein des 1880 verstorbenen Franz Pfyffer-Feer auf dem Friedhofe in Luzern giebt eine neue Darstellung. Schild geviert. Feld 1; 4: roter Löwe in weiss; 2; 3: schräglinke weisse Spitze in rot, Buttisholz. Herzschild Pfyffer wie No. 9. — Drei Helme, 1 und 2 gekrönt. 1. Pfyffer wie No. 9; 2. wachsender roter Löwe; 3. roter Flug mit weisser schräglinker Spitze.

Am Rhyn. Am 29. Mai 1518 wurden Michel am Rin und sein Sohn Jost in Luzern als Bürger angenommen. Die Familie kam 1553 in den grossen und 1564 in den kleinen Rat. Die früheste Darstellung des Wappens findet sich auf einem Siegel IV A 2 des Jost? am Ryn 1567. No. 28.

Das Wappen wird nun bald darauf verschönert, indem Kreuz und Gerbermesser weggelassen werden.

IV C Josef am Rin 1579, Landvogt im Amt Meyenberg, No. 29, mit dem einzigen Unterschiede, dass im Fluge statt der Wiederholung die Anfangsbuchstaben des Namens I A R stehen und die Sterne fünfstrahlig sind.

Martinus Martini «Eigentliche und Kantliche Abcontrafacktur der loblichen Statt Lucern 1597» mit den Wappen der damaligen Kleinräte IV C zeigt Walter Am Rin und Bat Am Rin, Ritter, No. 29, ebenso die Kleinratsscheibe vom Jahre 1598.

Am 22. Februar des Jahres 1599 erhält Hauptmann Walter am Rhyn von Herzog Karl Emanuel von Savoyen ein Adelsdiplom. Das Wappen bleibt das gleiche, nur wird die Innenseite des Fluges gelb. Es bleibt von jetzt an unverändert. No. 29. Im gleichen Diplome wird der Familie auch die Devise «Omnia cum tempore» verliehen.

Das Wappen erhält sich nun ohne Variationen. Einzig kommt es öfters vor, dass Familienglieder das Kreuz des St. Mauritz- und Lazarusordens in den

Schild aufnehmen, z. B. im Kreuzgange des Klosters Werthenstein, (XVII. Jahrhundert, zweite Hälfte).

IV C Obrist Josef am Rin, Ritter, und ebenda Obrist Walter am Rin. Es existiert sogar noch ein zweihelmiges Wappen mit dieser Darstellung.

IV C Josef am Rhyn (der gleiche wie oben), Landvogt in den freien Ämtern, 1581—1621. No. 30.

Die schon von Bucelin behauptete Abstammung aus «Strassburg» veranlasste im XIX. Jahrhundert ein Glied der Familie, sein Wappen mit dem der Familie zu Rhein (gr. Löwe in Silber) zu vieren und es existiert hievon ein Siegelstempel. Die Nachforschungen der Familie, die in den Fünfzigerjahren hierüber in Strassburg gemacht wurden, führten zu keinem Resultat. Ich glaube vielmehr, dass die Familie luzernischen Ursprungs ist (aus dem Michelsamt?).

Wir finden nämlich ganz ähnliche Wappen wie: IV A 2 Adam Amrein, Ammann zu Münster 1586: Liegender mit den Hörnern aufwärts gekehrter silberner Halbmond über silbernem Stern in blau.

IV A 2 Wappen von der ehemaligen Hofbrücke «Amrein»: liegender gestürzter gelber Halbmond, darüber gelber Stern, im Schildfusse grüner Dreiberg, in blau.

Balthassar. Die Familie stammt nach der Tradition aus dem Meyenthal im jetzigen Kanton Tessin, wurde 1531 Bürger zu Luzern und kam 1583 mit Georg in den Grossen und 1589 mit Wilhelm in den Kleinen Rat.

Von Wappen-Darstellungen sind bekannt: IV C Wilhelm Balthassar 1597. No. 31 bei Martinus Martini, ferner: IV C der Gleiche auf der Ratsscheibe von 1598 mit der kleinen Abänderung, dass der Rumpf des Kleinotes mit einem «gelben Stern» belegt wird, was jedenfalls nichts anderes als ein Versehen des Glasmalers ist.

Auf den Bildern der Spreuerbrücke aus der gleichen Zeit kommen Wilhelm und sein Bruder Georg vor. Ersterer wie bei Martinus Martini; letzterer mit dem Stern auf der Brust.

IV C Georg Balthassar, Standeskalender 1650. No. 31.

Vermutlich aus Nachahmung der Familie «Pfyffer» wird um die Mitte des XVII. Jahrhunderts das Kleinot verändert und wir finden: IV C auf der Ratsscheibe von 1665 Jost Dietrich Balthassar, No. 31, ebenso in den Standeskalendern von 1585 an; z. B. die beiden Schultheissen Johann Karl Balthassar 1703 und Jakob Balthassar 1713—1733.

Dieses Kleinot bleibt nun ohne wesentliche Änderungen, nur dass später der Helm gekrönt wird. Das Familienwappen wird noch jetzt so geführt. Auf dem Epitaphium der Familie im «Hofe» in Luzern ist die «Lilie» des Kleinotes irrtümlicherweise mit einem mit der Spitze aufwärts gekehrten Pfeile vertauscht.

In dem Stammbuche des Johann Ulrich Sury, 1566 Student in Paris, kommt eine Darstellung vor, die möglicherweise das Balthassarsche Wappen sein kann. Es findet sich darin die gleiche Schildfigur, nur sind die Sterne fünfeckig und das Feld grün. Als Kleinot haben wir wieder den wachsenden Mann, aber blau, rot und grün gepfählt, mit roter Binde um den linken Arm,

im blauen Pfahle 4 gelbe Knöpfe, um den Kopf eine blau-gelb-rot-grüne Binde, in der Rechten einen silbernen Streithammer, in der Linken eine gelbe Lilie haltend.

Es ist wahrscheinlich, dass in dem Stammbuche noch andere Luzerner eingetragen sind, wie Caspar Pfyffer 1567; Heinrich Pfyffer 1567, Mai; Ludwig zur Gilgen 1566, Dezember 24. Die Wappen-Darstellung selbst ist aber jüngern Datums.

Weitere Darstellungen finden sich noch im:

IV C Standeskalender 1767—1772 Schultheiss Franz Niklaus Leonz Balthassar, Twingherr zu Sempach. No. 33.

IV C Standeskalender 1778—1785 Xaver Ulrich Balthassar, Herr zu Emmen, Radoltschwyl und Herrendingen. No. 34.

Die gleiche Darstellung kommt ebenfalls in dem Wappenbuch des Felix Balthassar auf der Bürgerbibliothek zu Luzern vor, sowie noch die beiden folgenden der Familie Balthassar, als Herren zu Tannenfels, No. 35, und als Herren zu Emmen und Radoltschwyl, No. 36.

Göldlin von Tieffenau. Diese ursprünglich deutsche Familie kam im XIV. Jahrhundert nach Zürich. Infolge der Reformation siedelte sie 1556 und definitiv 1604 nach Luzern über, wo sie 1644 in den Grossen und 1655 in den Kleinen Rat gelangte.

Das Wappen wurde nie geändert. Nur zu Anfang dieses Jahrhunderts wandelte ein Graveur aus Unverstand einmal das Kleinot in einen dreifedrigen Busch um.

Darstellungen des Wappens. No. 37.

IV C Lazarus Göldlin, Burgermeister der Stadt Zürich 1471.

IV C Ratsscheibe 1665, Heinrich Renward Göldlin.

IV C Standeskalender von 1685—1798.

Die Familie «Göldlin» in Sursee ist die gleiche. Ihr Stammvater ist hann Heinrich Göldlin, der um die Mitte des XVI. Jahrhunderts direkt von rich nach Sursee kam und daselbst das Bürgerrecht erwarb. Dieser Zweig, ebenfalls heute noch blüht, war aber, weil nicht Bürger zu Luzern, «nicht imentsfähig».

Hartmann. Das Geschlecht ist ursprünglich von Hochdorf, wird 1549 ger zu Luzern, kommt 1563 in den Grossen und 1632 in den Kleinen Rat. Wappen hat sehr wenig gewechselt, so dass eine Darstellung genügt. 38.

IV C Standeskalender 1650, Ludwig Hartmann. Helm ungekrönt. Flug leer.

IV C Ratsscheibe 1665, Ludwig Hartmann. Grüner Dreiberg, Helm unnt, Flug mit Wiederholung.

Seit dem Adelsdiplom Kaisers Karl VI. vom 22. Februar 1721, verliehen st Bernhard Hartmann, kommt das Wappen immer wie No. 38 vor.

Es existierte noch eine andere Familie gleichen Namens, deren Wappen r Kappelbrücke gemalt ist.

IV C 1616, Martha Hartmann. No. 39.

Mayr von Baldegg. Bernhard Meier wird 1581 Bürger zu Luzern, im gleichen Jahre Grossrat und kommt schon 1596 in den Kleinen Rat.

Sein Wappen ist uns erhalten in: IV C Bernhard Meier, 1597, Martinus Martini, und 1598, Kleinratsscheibe. No. 40.

Sein Sohn, Laurenz Mayr, Herr zu Baldegg, erhält am 14. April 1633 von Kaiser Ferdinand II. eine Adelsbestätigung mit Zufügung des Wappens und Namens der ausgestorbenen Familie «von Baldegg». No. 41. Bei dieser Form und Schreibweise bleibt es nun unverändert.

Es giebt nur noch zwei Varianten.

IV C Johann Caspar Mayr von Baldegg, Herr zu Tannenfels. Standeskalender 1692—1704. No. 42. IV C Hans Mayr von Baldegg, Landvogt zu Rothenburg, 1696. No. 43.

Die Familie soll aus Willisau stammen und muss jedenfalls schon vor der Erwerbung des Bürgerrechtes in Luzern eine einflussreiche Stellung gehabt haben, weil sie so rasch in den Kleinen Rat gelangte.

Auffällig ist ferner, dass die als Amtsleute des Klosters Einsiedeln in Dagmersellen vorkommenden Meier von Baden (zur Familie der Meier von Siggingen gehörend), zeitweise ein gleiches Wappen führen. (Urkunde im Stiftsarchiv Einsiedeln, vom 15. Mai 1395, besiegelt zu Willisau). Götz Mayger von Baden, Gottshausamtmann in Tagmersellen.

Leider ist hier das Siegel abgeschnitten. Dagegen IV A 2 Conrad Meier von Siggingen, Schultheiss zu Baden 1356.

Das bekanntere Wappen dieser Meier von Siggingen ist ein silbernes Mannsbrustbild von vorne gesehen, mit gleichem Hut in schwarz. Kleinot: Wiederholung des Schildbildes.

Ahnentafeln berühmter Schweizer.

I.

Johann Caspar Lavater.

Von H. S.

Die Familie, welcher der grosse Gelehrte und Kanzelredner entsprossen, hat sich in Zürich im Jahr 1446 in der Person von Niklaus Lavater von Rheinau eingebürgert. Dieser ist der Stammvater des Geschlechtes, das zu den höchsten Ehrenstellen der Stadt befördert wurde, und sich von Alters her, wie im Ratssaal, so auf dem Schlachtfeld, ganz speziell aber auf dem Gebiete der Wissenschaften ausgezeichnet hat.

Hans Rudolf Lavater, 1545 Bürgermeister der Stadt Zürich, erhielt von Kaiser Ferdinand I. einen Wappenbrief, datiert Worms 12. IV. 1545, mit dem jetzigen Wappen, drei weisse Schräg-Balken im blauen Felde, welche sich auf den Übergang über die Adda beziehen sollen, welchen Hans Rudolf Lavater als eidgenössischer Offizier mit besonderer Tapferkeit bewerkstelligte.

Ahnentafel von Johann Caspar Lavater

1741—1801

c. 1766 3. Juni mit Anna Schinz

Joh. Heinrich Lavater n. 1698 † 1774 Med. Dr. XII. zur Saffran	**Johannes Lavater** n. 1669 m. 1739 Apotheker	**Hans Conrad Lavater** 1628—1691 Apotheker, XII. zur Saffran Fraumünsteramtmann c. m.	**Joh. Caspar Lavater** 1597—1654 Amtmann zu Winterthur	**Heinrich Lavater,** Med. Dr., Chorherr 1560—1623 **Dorothea von Schännis**
			Regula Rahn 1598—1651	**Hans Rudolf Rahn,** Burgermeister 1560—1627 **Regula Hegner**
		Cleophea Pestalozzi 1628 - 1694	**Andreas Pestalozzi** 1581—1646 Handelsherr	**Johann Anton Pestalozzi** 1567 Bürger zu Zürich **Magdalena von Muralt**
			Anna Heidegger 1588—1655	**Hans Conrad Heidegger** **Cleophea Haller**
	Elisabeth Gessner c. 1693 m. n. 1669 m. 1750	**Mathias Gessner** 1644—1688 Zunftmeister zur Zimmerleuten Obervogt zu Bülach c. 1667 m.	**David Gessner** 1618—1689 Zunftmeister z. Schmieden	**Hans Jakob Gessner** 1595—1644 **Magdalena Bänninger** von St. Gallen
			Elisabetha Landolt	**Mathias Landolt** 1591—1671 **Emerentiana Reutlinger**
		Anna Spöndli † 1714	**Hans Caspar Spöndli** 1620—1700 Zunftmeister zur Gerwe Fraumünsteramtmann c. 1645 m.	**Heinrich Spöndli** 1583—1662 **Barbara Wuest**
			Dorothea Wyss	**Rudolf Wyss** **Elisabetha Schellenberg**
Regula Escher v. Glas 1724 5. V. c. m. n. 1706 m. 1773	**Hans Caspar Escher v. Glas** c. 1705 m. n. 1677 m. 1744 Rittmeister, Direktor der Kaufmannschaft	**Hans Conrad Escher v. Glas** 1653—1702 Ratsherr, Obervogt in Stäfa c. 1673 m.	**Hans Caspar Escher** 1625—1696 Bürgermeister der Stadt Zürich	**Hans Caspar Escher,** 1593—1667 **Dorothea Rahn**
			Ursula Thomann 1617—1665	**Caspar Thommann** **Susanna Werdmüller**
		Anna Schaufelberger 1653—1727	**Hans Jakob Schaufelberger** Rittmeister und des Rats	**Caspar Schaufelberger** 1580—1655 **Elisabetha Leemann**
			Judith Landolt —1684	**Mathias Landolt** 1591—1671 **Emerentiana Reutlinger**
	Elisabetha Hess n. 1682 m. 1734	**Hans Heinrich Hess** des Rats- und Salzhausschreiber 1643—1704	**Heinrich Hess** 1604—1672 des Rats, Kirchenherr	**Hans Caspar Hess** 1578—1631 **Dorothea von Birch**
			Elisabetha Lochmann	**Caspar Lochmann** † 1658 **Magdalena Escher v. Luchs**
		Susanna Escher v. Glas n. 1648 m. 1711	**Heinrich Escher** 1626—1710 Bürgermeister der Stadt Zürich 1663 Gesandter an den französischen Hof.	**Hans Conrad Escher** 1598—1659 **Cleophea Künzli**
			Regula Werdmüller 1625—1698	**Hans Jakob Werdmüller** **Susanna Rahn**

Johann Caspar Lavater, der Mann, dessen Ahnentafel wir hier bringen, war es, der den Namen Lavater durch alle Länder bekannt gemacht hat.

Geboren 15. XI. 1741 zu Zürich als Sohn vortrefflicher Eltern, ward ihm eine sorgfältige Erziehung zu teil, und nach Absolvierung seiner Studien wurde er im Frühling 1762 ins geistliche Ministerium aufgenommen. Einen Beweis seiner unerschrockenen Freimütigkeit und Vaterlandsliebe gab er schon in seinen Jünglingsjahren durch seine offene Anklage gegen den Junker Grebel, Landvogt der Herrschaft Grüningen, den er wegen verschiedener Ungerechtigkeiten gegenüber seinen Unterthanen vor dem Grossen Rate zur Rechenschaft zog.

Im Jahre 1776 zum Diakon an der St. Peterskirche berufen, erfreute sich Lavater fast 40 Jahre lang des ersten Namens als Kanzelredner, wobei seine tief ergreifende Beredsamkeit von einem äusserst schönen Vortrag unterstützt wurde.

Was aber seinen Namen speziell im Auslande bekannt machte, ist seine Physiognomik, durch welche die lebendige Einbildungskraft des rastlosen Mannes mit Sicherheit in dem menschlichen Antlitz die innere Geschichte des Geistes und des Herzens lesen zu können glaubte. So viel Wahres und Tieferfasstes in seinen Beobachtungen lag, so fehlte es aber auch nicht an Irrtümern, wodurch ihm Satire und Kritik auch nicht erspart blieben.

Wohl wenigen Männern wurde eine solche Verehrung gezollt wie ihm, wenige aber auch so stark angegriffen.

Die «Schweizerlieder» und verschiedene geistliche Dichtungen haben uns Lavater auch als Dichter überliefert.

Wie er sein Leben lang die Menschenfreundlichkeit als seine erste Aufgabe betrachtete, so ist er auch als Menschenfreund gestorben.

Am 26. September 1799, als Massena nach der zweiten Schlacht bei Zürich die Stadt einnahm, traf ihn die tödliche Kugel. Von einem französischen Soldaten, den er einige Minuten zuvor mit Speise und Trank erlabt hatte, wurde er dicht unter der Brust schwer verletzt und starb nach schweren Leiden am 2. Januar 1801 als einer der grössten Männer seiner Zeit.

Lavaters Verdienste um die Wissenschaft zu schildern ist nicht hier der Platz; der Genealoge und Heraldiker aber wird beim Studium der reinen Ahntafel des grossen Mannes die unumstösslichen Gesetze der Vererbung von neuem begründet finden, deren erhaltende Kraft darnach strebt, den Nachkommen die ganze Natur ihrer Vorfahren zu übermachen.

Ein Basler Bischofssiegel.

Die Siegel der Bischöfe von Basel aus dem XII. und XIII. Jahrhundert (bis 1277) sind im I. Bande des Urkundenbuches der Stadt Basel reproduziert, aber dasjenige, dessen Reproduktion hier beigesetzt ist, wird man unter jenen 16 Siegeln vergeblich suchen.

Von der leider sehr beschädigten Umschrift ist noch zu erkennen: † SIGIL .... NSIS-EPCI. Das Siegel hängt an einer Urkunde, die ein Bischof H. von Basel zu Gunsten der Abtei Bellelay ausstellte und worin er die Erwerbung eines Grundstückes durch die Abtei bezeugte. Ein Datum nennt die Urkunde nicht. Die Schrift ist aber durchaus diejenige der zweiten Hälfte des XII. Jahrhunderts.

Fig. 19. Siegel des Hugo von Hasenburg, Bischof von Basel.

Für diese Zeit stehen uns nun zwei Bischöfe des Namens H. zur Verfügung, nämlich Hugo von Hasenburg, der 1176 und 1177 den Bischofssitz inne hatte und Heinrich von Horburg, der von 1180 bis 1189 als Bischof vorkommt. Trouillat entschied sich für den zweiten und setzte die Urkunde ins Jahr 1181 (vgl. Monuments de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle, Bd. II p. 22). Da aber Heinrich von Horburg ein anderes Siegel führte, wie uns die Abbildung dieses im Basler Urkundenbuch (Bd. I, Siegeltafel I, No. 1) beweist, so ist man wohl gezwungen, das uns vorliegende Siegel dem *Hugo von Hasenburg* zuzuschreiben.

H. Türler.

Heraldische Denkmäler auf Grabsteinen.

Von Paul Ganz.

IV.

Fig. 20. Der Grabstein mit dem Wappen des Grafen von Toggenburg stammt aus der ehemaligen Kirche der Antonierbruderschaft zu Uznach[1] und liegt heute im Schiff der neuen Kirche, unter der Emporentreppe. Die schwere Steinplatte ist 1,82 m lang, 1,09 m breit, 0,22 m hoch und an den Seitenflächen abgekantet. Sie trägt das volle Wappen (in g. sch. Togge mit r. Halsband, C: 2 weisse Fische) in einfacher Liniengravierung und zeigt einen interessanten Kübelhelm mit hoher Gupfe und gezaddelter Helmdecke. An den abgekanteten Seiten ist eine Inschrift in gotischen Minuskeln angebracht, von der die folgenden Worte noch zu entziffern sind:

Schmalseite: Hie liegend die kind v. (Tokkenburg).
Längsseite: ..... Tokkenburg † anno ◦ dm ◦
M ◦ CCC · LXXXVI

[1] Geschichtsfreund. Band XXXIV. P. Anselm Schubiger. Die Antonier und ihr Ordenshaus zu Uznach.

Schon vor 1358[1] wurden einzelne Glieder des gräflichen Hauses zu Uznach beigesetzt, das Denkmal soll aber erst Graf Donat von Toggenburg seinem am 27. Dezember 1385 verstorbenen Bruder Diethelm IX. gesetzt haben[2]. Unter den «Kindern» können sowohl unmündige Nachkommen der Grafen Donat und Diethelm in Frage kommen, als auch die jung verstorbenen Brüder der beiden, die Grafen Friedrich VII. und Kraft IV.

Fig. 20

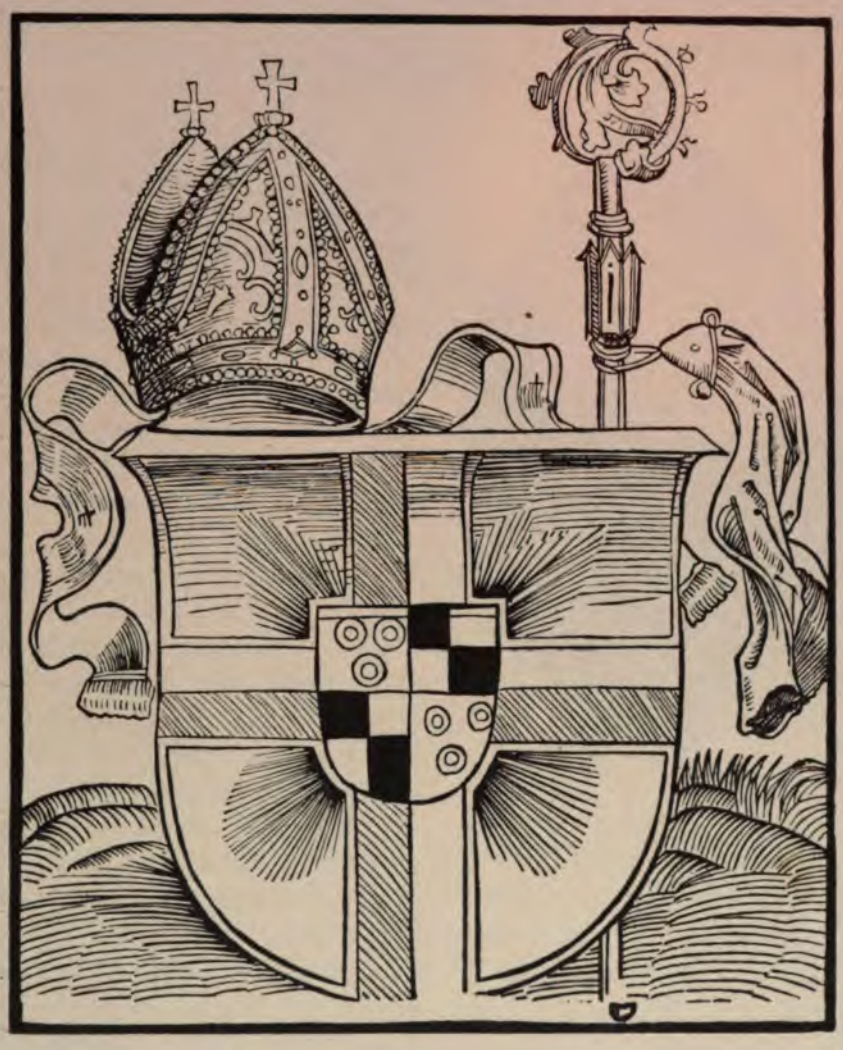
Fig. 21

Fig. 21 nach Zoller[3]. «Unter diesem Stein liegt begraben Frau Anna «Landolt von Marpach, Junker Ulrich Edlibachs, Ammann im Einsiedlerhof, «erste und Herrn Burgermeister Waldmanns andre hinterlassene Wittfrau, so

[1] Schubiger S. 231. Jahrzeitstiftung.

[2] Die Antonier folgten dem Annunziationssystem, wonach das Jahr mit dem 25. März seinen Anfang nahm, daher 1386, statt 1385.

[3] Msc. J. 367 der Zürcher Stadtbibliothek.



Buchzeichen des Hugo von Hohenlandenberg,
Bischof von Konstanz. 1497.

«bey ihrem Sohn Gerold Edlibachen, Seckelmeister, gestorben, den 4. Mertzen «1496. Der Stein liegt im Fraumünster, bei Herrn Hansen Waldmann, Ritter, «vor Sant Johanns Kapell.» Die Frau führte also den Schild des ersten Gatten, der ihm von dem Dekan Albrecht von Bonstetten anno 1495 verliehen wurde.

Büchertisch.

J. Mayor. L'ancienne Genève. Die erste Serie dieses wertvollen und trefflich ausgestatteten Werkes über Genfs alte Denkmäler liegt abgeschlossen vor uns. Ihr Inhalt ist anderwärts schon nach Verdienst gewürdigt worden; an dieser Stelle haben wir nur insofern darauf zu verweisen als Mayors Buch für Heraldiker und Sphragistiker Material bietet. Seite 1 ist geziert von einer modernen Kopfleiste mit drei heraldischen Schildern, komponiert von Mayor; auf Seite 23 finden wir das beistehend abgebildete Spitzovalsiegel des Adhémar Fabri, Bischof von Genf. Besonders wertvoll ist die Reproduktion eines heraldischen Blattes aus dem Druck „Les Libertés et les Franchises de Genève 1507". Der kaiserliche, der bischöfliche und der städtisch-genferische Schild hangen hier an Riemen in den Ästen eines blattlosen Baumes. Auf Seite 53 und 55 sind Wappen der Familie Falquet wiedergegeben. Seite 67 sehen wir zwei gotische Schlußsteine mit den Wappen Allinges und Allinges-Menthon aus der Kirche von Hermance. Das Wappen der erstern Familie kehrt auch am Weihwasserbecken und Taufstein (abg. S. 72) wieder. Einen Wappenschild von Savoyen mit schildhaltenden Löwen, mit Krone, Ordenskette und dem Datum 1678 bietet uns Fig. 21 auf Seite 74; ebenfalls der Barockzeit gehört an das Wappen Revilliod, eine Holzschnitzerei, die Seite 87 abgebildet ist. Eine Skizze zeigt uns den von Hut und Troddeln umrahmten Schild des Kardinals Jean de Brogny, der sich auf dem Tafelgemälde des Konrad Witz (Sage, Sapiens) dessen Werke auch in Basel und in Strassburg vorkommen, findet. Unter den Tafeln sei hier speziell die Facsimile-Reproduktion des Freiheitsbriefes von Genf (1387) mit dem obenerwähnten Siegel hervorgehoben.

Fig. 22.
Siegel des Bischofs Adhémar Fabri v. Genf.

Mayors Werk verdient bei allen Freunden von Geschichte, Kunst und Heraldik wärmste Empfehlung. *E. A. St.*

R. Vischer van Gaasbeek. Das Zscheckenbürlinzimmer in der Karthaus zu Basel, 1509. Verlag des Gewerbemuseums Basel.

Die vorliegende Broschüre bietet zum erstenmal eine eingehende Publikation des schönen spätgotischen Zscheckenbürlinzimmers zu Basel, so genannt nach Hieronymus Z., dem elften Prior der Karthaus. Die Schrift bietet ausser dem historischen Text und den prächtigen Ansichten insofern spezielles Interesse für den Heraldiker, als sie mit zahlreichen Wappendarstellungen ausgestattet ist. Besonders hervorgehoben sei der prächtige Basler Stadtschild des Umschlags nach dem Relief des Seevogelbrunnens; dann die blattgrossen Umschlags- und

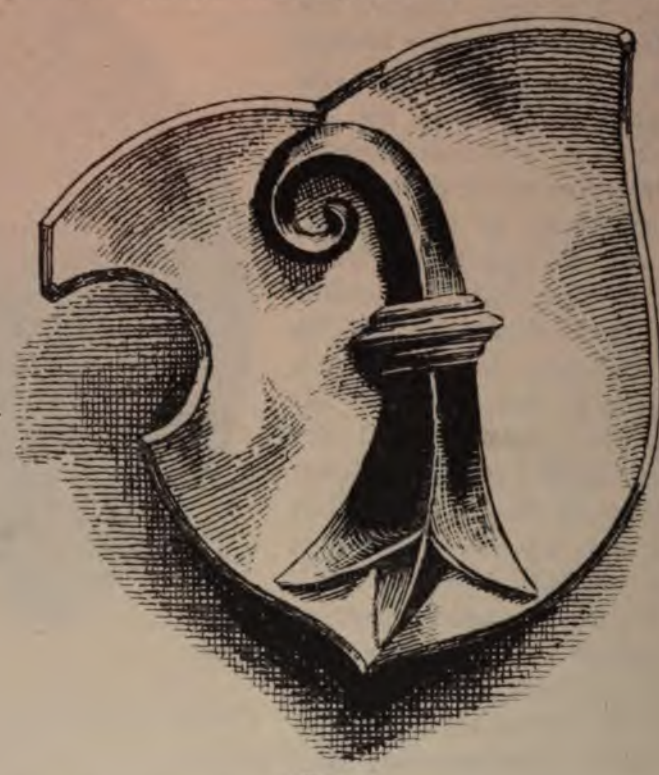


Fig. 23.

Titelkompositionen Vischers van Gaasbeek, die einen vorzüglichen Heraldiker und flotten Zeichner verraten. Nennen wir noch das Facsimile aus Wurstisens Wappenbuch (Wappen und Stammbaum der Ceccopieri, bezw. Zscheckenbürlin), die verifizierte Stammtafel, dann Facsimile aus C. Schnitts Wappenbuch (Zyboll, Zscheckenbürlin, Oberriet und von Brunn) und die Porträts des kunstsinnigen Priors Hieronymus, so darf es genügen, um das Interesse unserer Leser dieser schönen Schrift zuzuwenden. Die beistehende Abbildung giebt den obgenannten Basler Schild nach der vom Herrn Verfasser uns gütigst zur Verfügung gestellten Originalzeichnung wieder. *E. A. S.*

L. Gerster. Die Schweizerischen Bibliothekzeichen. 1898. Schon in der vorigen Nummer des Archivs ist auf das Werk aufmerksam gemacht worden, das in einem stattlichen Bande die schweizerischen Ex-libris von den ältesten

Zeiten bis auf unsere Tage gesammelt und erläutert hat. Das an und für sich mühsam zu beschaffende Material ist mit ausserordentlichem Fleisse zusammengetragen und nicht nur für Sammler, sondern auch für Laien übersichtlich geordnet worden. In der Einleitung giebt der Verfasser in kurzem Umrisse die Entstehung, Entwicklung und Renaissance der Bibliothekzeichen und veranschaulicht das Gesagte durch eine reiche Auswahl von Abbildungen. Ein nach den Namen der Besitzer alphabetisch geordneter Katalog enthält die genaue Beschreibung von 2686 Ex-libris und zeigt uns deutlich, wie sehr die Sitte dieser Bücherzeichen bei uns verbreitet war. Anschliessend an die identifizierten Blätter folgt eine Aufzählung der anonymen Blätter, welche nach ihrem Inhalt in vier Gruppen eingeteilt werden: 1. Blätter mit Devisen, 2. mit Initialen, 3. mit Wappen, 4. ohne Wappen. Nach diesem Schema sind alle Blätter leicht zu finden, ein Vorteil, der jedem Sammler in die Augen springen

Fig. 24. Joh. Heinrich am Rhein, Chorherr zu Beromünster, 1626.

Fig. 25.
v. Muralt. Bern. XVIII. Jahrh.

muss. Es folgen auf 30 Tafeln in sorgfältigem Drucke weitere Abbildungen, unter denen besonders die älteren Typen durch Korrektheit der Zeichnung, durch Einfachheit und Originalität der Komposition die weitesten Kreise interessieren werden. Den Schluss des Buches bilden biographische Notizen über die einzelnen Ex-libres-Besitzer und Stecher. Die ganze Anlage des Buches ist eine gelungene und lässt eine mühelose Benutzung des bedeutenden Materials zu. Dass es an Ergänzungen alter und neuer Ex-libris nicht fehlen wird, ist einem jeden klar, der sich über die schwierige Art einer solchen Arbeit Rechenschaft giebt. Im Schosse unserer Bibliotheken mag noch manches seltene Stück seines Entdeckers warten und im Laufe der Jahre das Werk vollenden, das uns der Verfasser als einen äusserst willkommenen Beitrag zur Kulturgeschichte unseres Heimatlandes geschaffen hat. *G.*

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Wir haben das Vergnügen, als neue Mitglieder zu nennen:

Herrn F. Amberger-Wethli, Zürich.
„ Alfred Bovet à Valentigney (Doubs, France).
„ Dr. phil. Ernst Diener, Zürich.
„ René Droz, Parkring, Zürich.
„ Anton Mooser, Mayenfeld, Bündten.
„ Antonio de Portugal de Faria, Paris.
„ Dr. C. de Reymond, Genf.
„ Dr. August Wartmann-Perros, Genf.
„ Dr. jur. Hans Roth, Bern.

Dons reçus. — De Mr. G. de Crollalanza: Annuario della nobilità italiana 1899. — Annuaire du Conseil héraldique de France. — De Madame Pauline Henzler von Lehnesburg à Munich: Genealogie der Ritter von Henzler, Edlen von Lehnesburg, nebst Stammtafeln gleichnamiger und verwandter Geschlechter.

Notre collègue M. Meli-Lupi à la Boissière, Genève, veut bien nous annoncer qu'il s'est rendu acquéreur d'un exemplaire de la magnifique publication entreprise par notre membre honoraire Mr. Victor Bouton, du *Grand Armorial de Gelre* de la Bibliothèque Royale de Bruxelles. Mr. Meli offre à tous les membres de la Société qui voudront bien lui faire le plaisir de lui vendre visite à la Boissière, de leur montrer ce chef-d'œuvre de reproduction héraldique.

☞ Die Redaktion des heraldischen Archivs ersucht die Mitglieder der Gesellschaft, durch Zusendung von Photographien, Zeichnungen und Aufsätzen, welche sich zur Veröffentlichung eignen und allgemeines Interesse besitzen, die Zeitschrift zu fördern und ihren Inhalt möglichst vielseitig zu gestalten.

Druck von Friedrich Schulthess, Zürich.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1899 Jahrgang / Année XIII No. 2.

Drei Siegel des Schultheissengerichts in Gross-Basel.

Von R. Wackernagel.

1. Kraft wiederholter Verleihungen der Bischöfe war das Schultheissengericht in Gross-Basel zuerst in Händen von Angehörigen der edeln Familie Schaler, dann von solchen des Geschlechtes von Bärenfels. Durch Urkunde vom 31. März 1349 lieh Bischof Johannn nach dem Tode des Ritters Rudolf Schaler von Schalberg das Amt dem Ritter Konrad von Bärenfels (Basler Urkundenbuch 4, 172 n° 184), und Bischof Johann durch Urkunde vom 5. April 1371 nach dem Rücktritte Konrads dessen Söhnen Werner, Erni, Lütold und Adelberg von Bärenfels (Basler Urkundenbuch 4, 330 n° 346).

Im Besitze dieser Brüder, in deren Namen jeweilen Werner als Inhaber auftritt, erscheint das Amt urkundlich zum letztenmal am 16. Juli 1384 (gleichzeitige Kopie im Grossen Weissen Buch fol. 131).

Die Gerichtsurkunden sind ausgestellt durch den Unterschultheiss (unter Werner von Bärenfels ist es Dietrich von Sennheim), dagegen besiegelt mit dem Siegel des Amtsinhabers. «Und ze einem steten waren urkunde dirre vorgeschriben dingen so han ich Dietrich von Senhein der vorgenant schultheis disen brief besigelt mit mins vorgenanten herrn hern Wernhers von Berenfels ingesigel vom gerichte», lautet die Siegelformel. (Fig. 26).

2. Werner von Bärenfels war der letzte vom Bischof beliehene Inhaber des Schultheissenamts. Durch Urkunde vom 3. Januar 1385 verpfändete Bischof Imer «das schultheissentům und ampt unsers weltlichen gerichtes ze merem Basel mit dem gerichte und allen iren rechten eigenscheften nůtzen und zůgehörden» an die Stadt Basel (Basler Urkundenbuch 5, 41 n° 41).

Von da an urkundet der «schultheis ze Basel», erstmals Claus Meiger, «an miner herren stat des burgermeisters und des rates von Basel»; die Urkunden werden besiegelt mit dem Gerichtssiegel der Stadt, nämlich dem sigillum consulum. (Fig. 27).

3. Der Übergang des Schultheissenamtes von Werner von Bärenfels an die Stadt war jedoch kein unmittelbarer. Vielmehr finde ich, dass während einiger Monate (letztes Vorkommen Werners v. B. als Amtsinhabers am 16. Juli 1384, Versetzung an die Stadt am 3. Januar 1385) das Amt direkt vom Bischof

verwaltet wurde und dass hiebei der Bischof ein besonderes Siegel besass und brauchte.

Einziger Beweis dafür ist eine Urkunde vom 9. November 1384 (St. Peter Urk. nº 639), ausgestellt von «Claus Meiger schultheis ze Basel von des erwirdigen mins gnedigen herren wegen hern Immers von Ramstein bischoff ze Basel», wohl demselben Claus Meier, der im folgenden Jahre als städtischer Schultheiss amtet.

Fig. 26

Fig. 27

Fig. 28

Das an der Urkunde hängende, wohlerhaltene Siegel, dessen Abbildung in der Beilage gegeben wird (Fig. 28), ist in verschiedener Hinsicht beachtenswert. Zunächst als Unikum. Dann um seiner ausgezeichnet schönen Ausführung willen. Endlich wegen seiner Anlage: der kräftig gearbeitete, durch die Gestaltung des untern Endes auffallende Baselstab liegt frei im Siegelfelde, flankiert durch zwei Wappenschilde, von denen das zur Rechten das Wappen Ramstein, das zur Linken ein zur Zeit nicht bestimmt zu deutendes Wappen* zeigt. Der

* Es kann an Baden-Hachberg, Neuenburg in Burgund, Hasenburg, Flachsland, Utenheim gedacht werden. Nach der Stammtafel bei Wurstisen Chronik 23 waren die Eltern des Bischofs Imer von Ramstein Rutschman und eine Agnes von Hachberg. Laut Fester (Regesten der Markgrafen von Baden und Hachberg) h 41 nº 407 und h 117 nº 1141 und 1144 dagegen war Imers Bruder Thüring der ältere mit einer Agnes von Hachberg vermählt und deren Sohn Thüring der jüngere mit Adelheid von Neuenburg. Letzteres ist auch erwiesen durch die bei Trouillat 4, 822 angeführte Urkunde. Die Witwe Agnes von Ramstein geb. von Hachberg und ihr Sohn Thüring erscheinen auch Argovia 14, 121 nº 127 und 124 nº 142.

Baselstab weist auf das Hochstift; die beiden Wappenschilde weisen auf die Person des damaligen Bischofs, Imers von Ramstein, indem sie, wie ich annehme, die Wappen seiner Eltern zeigen.

Wappen und Siegel der Herren von Landenberg im Mittelalter.

Mit 1 Tafel, VII.

Von Ernst Diener.

(Schluss).

Nr. 43. **Pfaff Hermann von Landenberg-Greifensee 1376** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 2415).
Legende unleserlich.
31 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 44. (II 7) **Hugo I. von Hohenlandenberg 1376** (St.-A. Z., Rüti 207).
S' HVG DE LANDEBERG.
25 mm. Schild mit drei Ringen in einer Rosette.

Nr. 45. **Rudolf II. von Breitenlandenberg, Comthur zu Tobel 1377** (K.-A. Thurgau, Tobel 39).
† S' FRĪS · RV̊DOLFI · D · LĀDĒBḠ
25 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 46. **Albrecht I. von Breitenlandenberg 1384** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 3095).
† S' ALBERRTI (sic.): DE LANDENBERG
25 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 47. **Ital Hermann von Landenberg-Greifensee 1390** (Siegelsammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich).
S HERMANI DE LANDENBERG
27 mm. Im Vierpass nach links geneigter gevierter Schild, auf dem Helm die zwei Arme.

Nr. 48. **Hermann II. von Breitenlandenberg 1391** (St.-A. Z. Rüti 231).
H VON DER BR LANDEN
29 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 49. (II 8) **Hermann II. von Landenberg-Werdegg 1400** (St.-A. Z., Küsnach 49).
h'mani · de ladebg · de · werdegg.
28 mm. Im Dreipass Schild mit drei Ringen.

Nr. 50. (III 1) **Margaretha von Landenberg-Greifensee, geb. von Blumenegg 1405** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 2309).
† S' GRETE · DE · BLV̊MENEG
33 mm. Nebeneinander die Schilde Blumenegg (von Rot und Feh zu sechs Plätzen geteilt) und Landenberg (drei Ringe). Durch die Voranstellung des Blumeneggschen Schildes ist Margarethas Herkunft aus freiherrlichem Hause zum Ausdruck gebracht.

Nr. 51. (III 2) **Ital Hermann von Landenberg-Greifensee 1405** (l. c.)
† Sigillum · Itel Hermanni · de Landeberg
30 mm. In einem Sechspass stehen nebeneinander bie beiden von denen von Landenberg geführten Wappen: 1. Schild mit drei Ringen; Kleinot: Flug auf Kissen. 2. Gevierter Schild; Kleinot: zwei Arme.

Nr. 52. **Hermann III. von Breitenlandenberg 1405** (St.-A. Z. Rüti 271).
† S' HERMANNI : DE : LANDENBERG
29 mm. Im Fünfpass der Schild mit den drei Ringen.

Nr. 53. **Walther von Landenberg-Greifensee 1407** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 256).
† S' WALTHERE · DE · LANDENBERG
26 mm. Schild mit drei Ringen.

Fig. 29. Hermann von Breitenlandenberg, Bischof von Konstanz, 1476.

Nr. 54. **Ulrich VII. von Landenberg-Greifensee 1407** (l. c.)
† S' · V̊LRICI · DE · LANDENBERG
27 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 55. **Hermann II. von Hohenlandenberg 1407** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 255).
Hermanni de hohen Landenberg
32 mm. Im Dreipass der Schild mit den drei Ringen.

Nr. 56. **Beringer VII. von Landenberg-Greifensee 1407** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 257).
† S · BERINGERI · DE · LANDENBERG
30 mm. Gevierter Schild.

Nr. 57. (III 14) **Elisabeth von Breitenlandenberg, geb. von Randegg 1409** (Siegelsammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich).

† S ELSEBET · DE LANDENBERG

26 mm. Nebeneinander die Schilde Landenberg (drei Ringe) und Randegg (Löwenkopf). Das Siegel hängt einer Urkunde von 1409 (K.-A. Thurgau, Meersburg, Güttingen XIV 32).

Nr. 58. **Hermann IV. von Breitenlandenberg 1410** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 3097).

S Hermani de breiten Landenberg iunioris

30 mm. Im Dreipass Schild mit drei Ringen.

Nr. 59. **Albrecht III. von Breitenlandenberg 1410** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 3097).

† S' Alberchti · de · Landenberg.

28 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 60. **Margaretha von Hohenlandenberg, geb. vom Stein 1411** (Urkundensammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich, Griessenberg 9).

Fragment eines Siegels, das nebeneinander zwei Schildchen erkennen lässt, deren Bilder jedoch verwischt sind.

Nr. 61. **Anna von Bonstetten, geb. von Landenberg-Werdegg 1414** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 2425).

Legende verwischt.

30 mm. Im Siegelfelde die Schilde Bonstetten (drei Rauten mit Schildrand) und Landenberg (drei Ringe).

Nr. 62. (III 3) **Sophie von Landenberg-Werdegg, geb. von Homburg 1414** (St.-A. Z. Rüti 297.

Sigillum · Viae · de · Honburg

29 mm. Im Vierpass die Schilde Landenberg (drei Ringe) und Homburg (Hirschgeweih).

Nr. 63. (III 17) **Rudolf III. von Landenberg-Werdegg, Pfarrer zu Gossau** (St.-A. Z., Rüti 318).

† S · Ruodolfi · de · Werdegg · prp̄ri (presbytri)

43 mm / 28 mm. Ein Geistlicher, der in der Rechten die Hostie (?) emporhält, in der Linken einen Krummstab. Darunter der mit einem Sparren belegte Schild mit den drei Ringen, was wohl auf illegitime Abkunft Rudolfs deutet. Dasselbe Wappen führte laut Anniversarium Uster Hans Burggraf, Kirchherr zu Uster (Archives héraldiques 1899, I. Fig. 12).

Nr. 64. **Johann Rudolf von Landenberg-Greifensee 1421** (K.-A. Thurgau, Fischingen 192).

Johannis · Rudolfi · de · Landenberg

33 m. Im Sechspass die beiden Wappen Landenberg, wie Nr. 51.

Nr. 65. (III 12) **Ursula Payer von Hagenwil, geb. von Breitenlandenberg 1424** (K.-A. Thurgau, Meersburg 220).

· VRSVLA · BAE

28 mm. Im Siegelfeld die Schilde Payer von Hagenwil (halber Bär) und Landenberg (drei Ringe).

Nr. 66. (III 16) **Anna von Bonstetten, geb. von Landenberg-Werdegg 1425** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 2426).

ANNAE · D · WERDEG

27 mm. Auffällig ist, dass hier, gerade umgekehrt wie bei Nr. 61 der Schild Landenberg voransteht, obschon die von Bonstetten Freie waren. Ist etwa Anna durch einen unbekannten Gnadenakt zur Freiin erhoben worden, wie Ursula von Landenberg-Greifensee zur Gräfin, nachdem sie Gattin eines Grafen von Habsburg-Rapperswil geworden war, oder darf aus der Stellung der Schilde nichts geschlossen werden?

Nr. 67. **Grossberinger von Hohenlandenberg 1434** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 2570).

† S' BERINGER DE HOHEN LANDENBERG

33 mm. Der Schild mit den drei Ringen.

Nr. 68. (III 4) **Martin von Landenberg-Greifensee 1437** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 3228).

Martini · de · Lande

32 mm. In länglichem Vierpass das volle Wappen Landenberg (Schild mit drei Ringen; Kleinot: lindenblätterbesäter Flug auf Kissen).

Nr. 69. **Johann Rudolf von Landenberg-Greifensee 1438** (St.-A. Z. Rüti 385).

† : S : Hans : Růdolf : vo : Landenb̄g :

29 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 70. (III 5) **Albrecht III. von Breitenlandenberg 1442** (St.-A. Z. Rüti 407)

S' Albrecht von Landenberg ritter.

29 mm. Das volle Wappen (Schild mit den drei Ringen, Kleinot: Flug auf Kissen).

Nr. 71. **Beringer VI. von Landenberg-Greifensee 1446** (St.-A. Z. Rüti 413).

† S' BERINGERI DE LANDENBERG

30 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 72. (III 7) **Hugo von Landenberg-Greifensee 1448** (St.-A. Z. Rüti 418).

⋮ S ⋮ Hug ⋮ vo ⋮ Landeb̄g ⋮ vo ⋮ Griffense

29 mm. Schild mit drei Ringen; Zimier: Flug.

Nr. 73. **Hans Heinrich von Landenberg-Werdegg 1455** (St.-A. Z. Stadt und Landschaft 2538).

Legende verwischt.

31 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 74. (III 6) **Rudolf V. von Breitenlandenberg 1459** (St.-A. Z., Rüti 460).

Rudolf v̄ Landenberg

27 mm. Schild mit drei Ringen; auf Kissen Flug mit Blättern als Helmzierde.

Nr. 75. (III 13) **Kaspar von Breitenlandenberg, Abt zu St. Gallen, 1442—1463** (Siegelsammlung der Antiquar. Gesellschaft Zürich).

Sigill̄ : Carpis : abbis̄ : mon̄ : sc̄i : Galli :

84 mm / 48 mm. Unter einem architektonischen Aufbau der sitzende Abt, in der Rechten ein Buch, in der Linken einen Krummstab haltend. Darunter die Schilde St. Gallen (stehender Bär, einen Baumstamm auf der rechten Schulter tragend) und Landenberg (drei Ringe).

Nr. 76. **Albrecht IV. (?) von Breitenlandenberg 1466** (St.-A. Z., Stadt und Landschaft 2472).

S' Albrecht · von · Landenberg

26 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 77. (III 11) **Hermann von Breitenlandenberg, Bischof zu Constanz 1469** (St.-A. Z., St. Gallen. Abteiarchiv).

S : Hermanī : dei : Maria. Constanciensis vicarii

68 mm / 42 mm. Der Bischof in trono, in der Linken den Stab, die Rechte zum Schwur erhoben. Darunter der Schild Landenberg (drei Ringe) auf den Schild Constanz (Kreuz) gelegt.

Nr. 78. **Ulrich IX. von Landenberg-Greifensee 1475** (St.-A. Z., Rüti 505).

Legende verwischt.

27 mm. Schild mit drei Ringen.

Nr. 79. **Michel von Breitenlandenberg zu Altenklingen 1487** (Urkunden-Sammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich, Griessenberg 51).

Michel vo Ladenbg

26 mm. Schild mit drei Ringen, Flug mit Lindenblättern als Kleinot.

Nr. 80. **Caspar I. von Hohenlandenberg 1492** (Urkunden-Sammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich, Griessenberg 63).

Legende verwischt.

29 mm. Schild mit drei Ringen; Kleinot: Flug.

Nr. 81. (III 8) **Ulrich von Hohenlandenberg 1496** (St.-A. Z., Töss 677).

Ulrich von

32 mm. Quadrierter Schild (1 und 4: drei Ringe, 2 und 3: geviert, Kleinot: auf einem Kissen der lindenblätterbestreute Flug).

Nr. 82. **Hugo von Hohenlandenberg, Bischof zu Constanz, 1496** (Siegelsammlung der Antiquarischen Gesellschaft Zürich).

· S · HVGONIS · DEI · ET · APLICE · SEDIS · GRĀ · EPISCOPI · CONSTAN̄ · 1496

90 mm · 55 mm. Unter einem reichen gotischen Aufbau sitzt die gekrönte Maria, mit beiden Händen das auf ihrem rechten Knie stehende Christuskind haltend. Rechts und links der Schild Constanz (Kreuz), unter ihr der quadrierte Schild Landenberg (1 und 4: drei Ringe, 2 und 3: geviert).

Nr. 83. (III 9) **Derselbe, 1496** (l. c.).

· S · VICA' · HVGONIS ⋮ DE ⋮ GR̄Ā ⋮ EP̄I ⋮ CONSTAN̄ ⋮ 1496

67 mm / 41 mm. Stehende Figur des Bischofs, in der Rechten einen Kelch (?), in der Linken einen Stab haltend. Zu beiden Seiten der constanzische Schild (Kreuz), unten der quadrierte Schild Landenberg (1 und 4: drei Ringe, 2 und 3: geviert).

Nr. 84. (III 10) **Derselbe, 1496** (St.-A. Z. Constanz, bischöfliches Archiv).

S Hugonis dei grâ episcopi Constanciensis A° 96

42 mm. Brustbild der gekrönten Maria, im linken Arm das Christuskind haltend. Darunter gegeneinander geneigt die Schilde Constanz (Kreuz) und Landenberg, quadriert, (1 und 4: drei Ringe, 2 und 3: geviert).

Nr. 85. **Ulrich von Hohenlandenberg, 1500** (St.-A. Z., Töss 695).
S Uolrich de hochen Ladeberg
34 mm. Über dem quadrierten Schilde (1 und 4: geviert, 2 und 3: drei Ringe) der Helm, darüber auf Kissen der Flug mit Lindenblättern.

Nr. 86. (III 15) **Hugo von Hohenlandenberg, Bischof zu Constanz, 1504** (an einer Urkunde von 1512: Urkunden-Sammlung der Antiq. Gesellschaft Zürich 838).
· S · HVGONIS ⁝ EPI ⁝ CONSTANCIENSIS · 1504
41 mm. Die gekrönte Maria, auf dem linken Arm das Christuskind tragend, in halber Figur. Darunter der Schild Constanz (Kreuz) und der quadrierte Schild Landenberg (1 und 4: drei Ringe, 2 und 3: geviert).

Nr. 87. **Derselbe, 1517** (St.-A. Z. Constanz, bischöfliches Archiv).
Fragment, offenbar eines Rücksiegels, das einen Schild in folgender Quadrierung zeigt: 1 und 4: das bischöflich-constanzische Kreuz, 2: drei Ringe, 3: geviert.

Nobiliaire du pays de Neuchâtel.

(Suite).

107. PEYROL. — *Jean-Scipion Peyrol*, conseiller d'Etat et avocat général, originaire de Montpellier, naturalisé neuchâtelois en 1710, et *Théophile Peyrol*, son neveu, fils de feu Jean Peyrol ministre de l'église réformée de Nîmes, furent anoblis par lettres du roi Frédéric Ier du 16 Nov. 1709, entérinées le 20 Janvier 1711.

Le fils unique de Jean-Scipion Peyrol, officier au service britannique, étant mort en guerre sans postérité, son petit-fils dans la ligne féminine, *Jean Scipion Paulet*, fils de *Marguerite Peyrol*, fut, par lettres du 11 Janvier 1732, entérinées le 15 Avril suivant, subrogé à la noblesse de son grand-père avec autorisation de prendre son nom et ses armes.

Pas de postérité mâle.

ARMES: *D'or au chevron d'azur, accompagné en chef de deux roses de gueules tigées et feuillées de sinople.*
CIMIER: *Un demi-vol éployé de sable, chargé d'un filet treffié d'or.*
DEVISE: «*Tuetur et ornat*».

108. DU PEYROU. — *Pierre-Alexandre du Peyrou*, né en 1729 à Surinam d'une famille française réfugiée en Hollande à la fin du XVIIe siècle, fut reçu bourgeois de Neuchâtel en 1748. Qualifié de «gentilhomme» dans son acte de bourgeoisie il fut constammant tenu pour tel. Le «Dictionnaire de la noblesse» de La-Chesnaye-des-Bois le rattache à la très ancienne et noble famille *du Peyroux* dont le chef est actuellement le marquis du Peyroux-de Contalmaison (Département de la Somme). Il portait les armes de cette maison et entretenait avec ses membres des relations de parenté.

Cependant il résulte des recherches plus récentes de feu le Bon de Breughel-Douglas que les *du Peyrou* de Bergerac en Périgord, dont sont issus les du Peyrou de Hollande, n'étaient pas nobles et portaient d'autres armes que les *du Peyroux*. Le lien généalogique admis par ces derniers aussi bien que par Pierre-Alexandre et par La-Chesnaye-des-Bois repose sur une erreur.

Néanmoins Pierre Alexandre du Peyrou ne peut-être privé d'une manière posthume du rang qui lui fut officiellement et constammant reconnu de son vivant et qu'il soutint avec un certain éclat. Nous lui conservons donc sa place dans le nobiliaire neuchâtelois.

Il mourut en 1794 sans postérité.

ARMES: *D'or à trois chevrons d'azur et au pal du même brochant sur le tout.*
SUPPORTS: *Deux lions.*
NB. Les armes authentiques des du Peyrou de Bergerac et de Hollande sont: *d'or à deux chevrons de gueules accompagnés en chef de deux étoiles d'azur et en pointe d'un arbre de sinople planté sur une terrasse du même.*

109. PIERRABOT. — Famille de petite noblesse qui appartenait probablement à la classe des anciens hommes libres et qui apparait au XVe siècle comme possédant en fief une portion des domaines du même nom avec le titre de *domzels*.

Cette famille disparait dès le siècle suivant.

ARMES: Inconnues.

110. DE PIERRE. I. — Ancienne famille noble, probablement originaire du Pays de Vaud où elle possédait, entre autres, la seigneurie de Giez et celle de Lignerolles. Plusieurs de ses membres ont siégé aux audiences générales de Neuchâtel au XVe et au XVIe siècle pour le fief qui portait leur nom (dîmes à Cernier) ainsi que pour le fief de Savagnier dont ils avaient acquis une part. Cette famille qui a donné également des Prévôts au chapitre de Neuchâtel s'est éteinte avant la fin du XVIe siècle. — Le fief de Pierre fut acquis par Blaise Junod puis passa 1609 au chevalier J. J. Tribolet.

ARMES: Ecartelé aux 1er et 4me *d'or à la bande de sable accompagnée de deux cotices de gueules, aux 2e et 3e d'or au chevron de gueules.* (Missels de la Collégiale de Neuchâtel à la bibliothèque de Fribourg)

111. DE PIERRE. II. — *Jean-Henry Depierre,* Maître Bourgeois de Neuchâtel, d'une ancienne famille bourgeoise de cette ville, fut anobli le 16 Juillet 1729 par le roi Frédéric-Guillaume Ier. — Entérinement le 20 Février 1730.

Descendance mâle éteinte le 1er Avril 1899 en la personne de Mr. *Edouard de Pierre,* à Neuchâtel.

ARMES: *a)* avant l'anoblissement: *de gueules au ceinturon contourné en croissant d'or, chargé de fleurons du premier et duquel pendent trois feuilles de laurier (ou de lierre) de sinople.*

b) suivant le diplôme de 1729: *D'azur au cornet d'or d'où pendent trois feuilles de laurier de sinople.*

CIMIER: *un lion issant d'or, tourné de face, flanqué d'un vol éployé de sable.*

112. PONTAREUSE. — Très ancienne famille qui possédait au XIIe et au XIIIe siècle, soit en franc alleu, soit en fief des biens sur le cours inférieur de l'Areuse et dont les membres figurent comme témoins parmi les premiers gentilshommes du pays.

Famille éteinte ou disparue dès le XIVe siècle.

ARMES: *D'azur au lion d'or* (Mandrot).

113. DES PONTINS. — *Claude, bâtard d'Arberg, sieur des Pontins,* né vers 1460, † 1524, fils illégitime du comte Guillaume d'Arberg-Valangin Sr de Givry, fut lieutenant-général de la Seigneurie de Valangin et eut en apanage quelques petits fiefs, entre autres la maison des Pontins dont il prit le nom.

Sa descendance legitime s'établit en Bourgogne puis en Flandre où elle a pris d'abord le nom de *Comtes d'Arberg,* puis de *Comtes d'Arberg de Neuchâtel et de Valangin.*

Famille éteinte en 1814 en la personne du *Comte Charles d'Arberg de Neuchâtel et de Valangin,* chambellan de Napoléon Ier, mort en ne laissant que deux fils illégitimes, lesquels furent anoblis en 1843 par le roi des Belges et dont l'un a perpétué le nom de *Neuchâtel-Arberg.*

Claude des Pontins laissa aussi un bâtard. *Melchior des Pontins,* mort avant 1546.

ARMES: *D'Arberg-Valangin chargé d'une barre de bâtardise de sable sur le tout,*
CIMIER: *D'Arberg-Valangin.*

114. DE PORTA. — Très ancienne famille dont les membres figurent au XIIe et au XIIIe siècle dans les premiers rangs de la noblesse du pays et dans l'entourage immédiat des comtes de Neuchâtel de la maison desquels une tradition les prétendait issus. On les rattache avec plus de raison à la maison *de Thorberg.*

ARMES: (probables) *de gueules à la porte à deux vantaux ouverts, d'argent.*

115. POURTALÈS. — *Jerémie Pourtalès,* originaire de La Salle, en Languedoc, établi en Suisse vers 1720 pour cause de religion et devenu bourgeois de Neuchâtel en 1729, fut anobli par le roi Frédéric II le 14 Février 1750. — Diplôme entériné le 28 mai de la même année.

Jacques-Louis de Pourtalès, Seig[r] de Tloskau en Bohème, fils ainé du précédent, fut, par diplôme impérial autrichien du 1er Août 1811, agrégé à l'Ordre équestre du Royaume de Bohème avec le titre de *chevalier* et une augmentation d'armoiries (partition et deuxième cimier). — Pas d'entérinement à Neuchâtel.

Jules-Henri-Charles-*Frédéric de Pourtalès,* (1779, † 1861) aide de camp du Maréchal Berthier, 3me fils du précédent, fut élevé par Napoléon Ier au rang de Comte de l'Empire français (1811?) — Pas d'entérinement à Neuchâtel.

Par trois diplômes datés de Paris, le 19 Mai 1814, entérinés le 11 Mars 1816, le roi Frédéric-Guillaume III conféra le titre héréditaire de *Comte* aux deux fils ainés de Jacques-Louis de Pourtalès, *Louis,* (1773, † 1848), conseiller d'Etat et *James-Alexandre* (1776, † 1855) et confirma le même titre conféré au cadet par l'Empereur des Français.

Le Comte James-Alexandre de Pourtalès reçut par rescrit du 30 Nov. 1814 l'investiture de la Seigneurie de Gorgier qu'il avait acquise en 1813. (Après l'abolition des droits féodaux le château de Gorgier est resté dans la famille de Pourtalès à titre de fief jusqu'en 1848 et à titre privé jusqu'en 1880).

Le 9 Décembre 1815, par trois nouveaux diplômes identiques, entérinés, comme ceux de 1814, le 11 Mars 1816, le même souverain accorda aux trois frères de Pourtalès des armes augmentées (écartelure et troisième Cimier).

Famille représentée, dans la branche comtale par plusieurs rameaux issus des trois frères ci-dessus et établis principalement en Suisse, en France et en Allemagne, et en outre par une branche cadette issue de Henri († 1796) 5me fils de Jérémie le premier anobli.

ARMES: *a)* anciennes (diplôme de 1750), portées encore par la branche cadette: *coupé, au 1er de gueules au portail ouvert et flanqué de deux poternes, d'argent, au 2e d'azur à la piété d'argent.*

CIMIER: *un demi vol de pélican éployé d'argent.*

b) de Jacques-Louis (diplôme autrichien de 1811): *parti, au 1er de Pourtalès ancien au 2e de gueules à deux chevrons d'argent.*

CIMIERS: sur deux casques: *à dextre, cimier ancien; à senestre, un bonnet conique de gueules chargé de deux chevrons d'argent et surmonté de deux plumes d'autruche du même.*

c) nouvelles (diplômes de 1815): *écartelé, au 1er et 4me d'azur à la piété d'argent, aux 2e et 3me de gueules à deux chevrons d'argent: sur le tout, de gueules au portail ouvert, d'argent.*

CIMIERS: sur trois casques: *1 et 3 les anciens cimiers, 2, une aigle éployé de sable, becquée et armée d'or portant un collier du même.*

SUPPORTS: *Deux lions d'or.*

DEVISE: « *Quid non dilectis* ».

116. PRINCE-DIT-LA-HIRE. — *Jean-Pierre* et *Isaac Prince-dit-La-Hire*, originaires de Saint-Blaise, capitaines au régiment de Stoppa au service de France, furent anoblis par lettres de la Duchesse de Nemours, souveraine de Neuchâtel, du 24 Novembre 1695, entérinées le 8 Janvier 1696, en mémoire des services rendus par leur père le lieutenant de justice *Pierre Prince-dit-La Hire.*

Jean-Pierre de la Hire, colonel en 1713, brigadier des armées du Roi en 1721, mourut à Spire en 1734, ne laissant qu'une fille mariée à François de Marval également brigadier des armées du roi.

Isaac de la Hire ne laissa pas de descendants, on ignore la date de sa mort.

ARMES: *D'azur à l'épée d'argent en pal et une anille d'or sur le tout.*

Die Wappen der noch lebenden „Geschlechter“ Luzerns.

Mit 2 Farbentafeln, VIII u. IX.

Von G. von Vivis.

(Fortsetzung).

Meier von Schauensee. Das älteste Wappen dieser Familie ist wohl dasjenige, das im Rodel der „Pfisterzunft“ zu Luzern von 1408 vorkommt.

IV A 2 Hans Meier. No. 44.

Der Gleiche wird 1406 Bürger zu Luzern und kommt 1407 in den kleinen Rat. Zwar wird neuerdings angenommen, dass das Geschlecht von einem Wilhelm Meier abstamme, der den Verkauf der Grafschaft Willisau an Luzern vermittelte. Aber das Wappen desselben ist ein vollständig anderes.

IV A 2 Junker Wilhelm Meier, Vogt zu Rothenburg 1400. No. 45 erinnert mehr an dasjenige des Burkart Hofmeier (Hofmeiger) von 1328 und 1330, bei welchem die Gabel in der rechten Ecke noch von einem Sterne begleitet ist. Rusconi giebt als Stammvater den vorgenannten Hans Meier an.

Die nächste Darstellung giebt uns wieder Martinus Martini.

IV C Leodegar Meier 1597. No. 46.

Die Schildfigur bleibt nun fest, hingegen ändert das Kleinot, welches erst mit dem folgenden fixiert wird.

IV C Standeskalender von 1685 an. No. 47.

Die Figur ist bis zu der angeführten Zeit sehr oft verschiedenartig gekleidet.

IV C Wilhelm Meier und Ludwig Meier. Standeskalender von 1650.

Die Figur erscheint gelb und grün gespalten und ohne Hut.

IV C Plazidus Meier, Ratsscheibe von 1665, grün und gelb gepfählt und ebenfalls ohne Hut.

Im XVIII. Jahrh. kommen kompliziertere Wappen auf. Wir haben zuerst:

IV C Standeskalender von 1750 an Josef Leonz Meier, Herr zu Schauensee. No. 48.

Bei modernen Darstellungen z. B. auf dem Friedhof zu Luzern wird der Stern fünfstrahlig dargestellt.

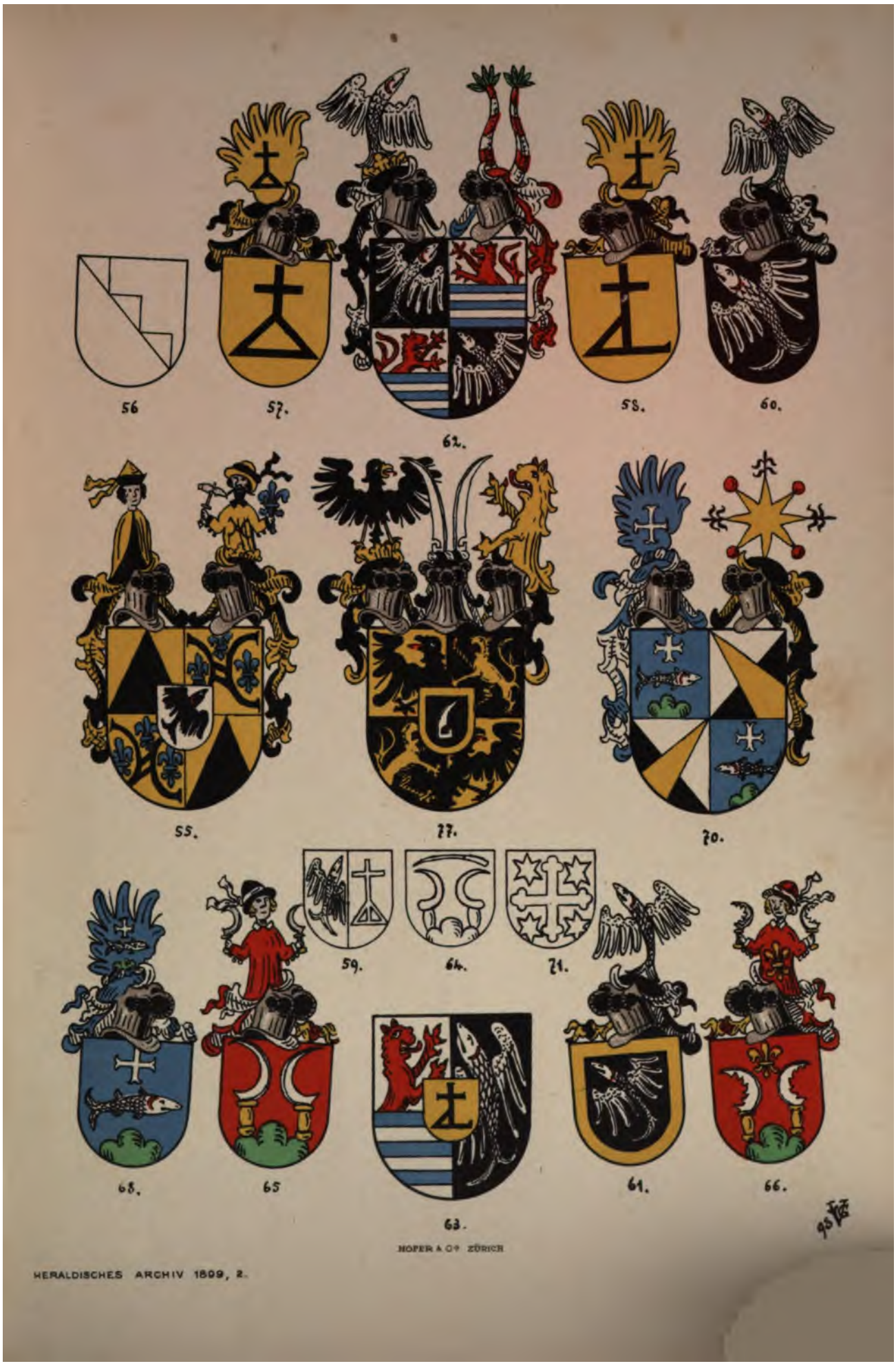
IV C Standeskalender von 1774 an Josef Valentin Meier zu Oberstad, Hauptmann. No. 49.

Zu Anfang des jetzigen Jahrhunderts usurpirte eine Familie „Meier“, die in gar keinem Zusammenhange mit der unsrigen stand, das gevierte Wappen Meier von Schauensee. No. 48. Unsere Familie wusste sich auf keine andere Art und Weise zu helfen, als dass sie ein noch mehrfeldriges Wappen erfand, indem sie noch Obernau und Grisigen anfügte, z. B.: IV C Epitaphium auf dem Kirchhofe zu Luzern. No. 50 mit einer Variante nach einem Siegel.

IV C Niklaus Meier von Schauensee 1818. — Feld 2 schwarzer fünfstrahliger Stern in gelb. Kleinot 1: Lindenzweig wie bei No. 46. Kleinot 2: schwarzer fünfstrahliger Stern. Ebenso sind nur die Helme 2 und 4 gekrönt.

Anzuführen bleibt noch eine Variation nach der Stubenherrentafel der Zunft zu Schützen.

49.
51
48.
41.
42.
50.
43.
44.
45.
53.
46.
52.
47.
54.



HOPER & Cº ZÜRICH

IV C Niklaus Meier von Schauensee und Obernau. No. 51.

Anfangs dieses Jahrhunderts liess sich ein Zweig der Familie mit dem französischen General Fridolin Meier von Schauensee im Elsass nieder. Der betreffende erhielt von Napoleon I. ein „Militärbaronendiplom", das ich der Vollständigkeit halber unter No. 52 gebe.

Mohr. Die Familie stammt aus Bündten, wo sie ebenfalls noch blüht und wurde 1484 Bürger zu Luzern. Sie kommt 1493 in den grossen und 1521 in den kleinen Rat. Es sind mir folgende Wappendarstellungen bekannt:

IV C Mitte XVI. Jahrhunderts. Stammwappen wie das der Bündner. No. 53. Nach einem Stempel.

IV C Rudolf Mohr des Raths zu Luzern 1593. No. 54. Hingegen mit einem Kleinot wie bei No. 53, die obern beiden Köpfe sind gegen einander gekehrt.

Seit der Mitte des XVII. Jahrhunderts wird ein neues Kleinot, ein Federbusch geführt, und zwar:

IV C Standeskalender 1650 Rudolf Mohr. Die drei Köpfe von vorne gesehen. Kleinot: 3 Federn gelb, schwarz, gelb. — Ebenso im Standeskalender von 1685 bis 1697 Rudolf Mohr.

Schultheiss Rudolf Mohr scheint von Ludwig XIV. ein verlorengegangenes Diplom erhalten zu haben, daher der charakteristische Panache und die französische Baronenkrone auf dem Helm. No. 54. Die gleiche Form kommt dann auf den Standeskalendern seit 1697 vor.

Schnyder von Wartensee. Diese Familie, die 1550 Bürger zu Luzern wurde, 1705 in den grossen und 1712 in den kleinen Rat kam, spielte schon vorher eine Rolle in Sursee, wo sie während mehreren Generationen vom Vater auf Sohn die Würde eines Schultheissen bekleidete.

Von Siegeln sind mir folgende bekannt:

IV A 2 Hans Schnyder Schultheiss zu Sursee, 1447. No. 55. Dessen Sohn oder Enkel führt:

IV A 2 Jörg Schnyder zur Sonnen, Schultheiss zu Sursee, 1477 und 1502. No. 57. Kleinot und Farben nach Tschupp. Der Enkel Jörgs siegelt mit einer ähnlichen Marke.

IV C Beat Schnyder Schultheiss zu Sursee 1570. No. 58.

Dessen Sohn Michel Schnyder, Amtmann des Klosters St. Urban, siegelt IV A 2 1615. No. 59. Zum ersten Male kommt hier der fliegende Fisch als Wappenbild vor und zwar ohne sichere Begründung. Es mögen zwei Ursachen bestimmend hiefür sein.

1. War er verheiratet mit Katharina Pfyffer, einer Tochter Kaspar Pfyffers, Herrn zu Manensee? oder

2. War er Twingherr zu Kottwyl anstossend an Manensee?

Von Kottwyl ist mir kein Wappen bekannt. Dagegen hat Manensee den fliegenden schwarzen Fisch in weiss.

Es ist nun möglich, dass er durch seine Heirat das Herrschaftswappen des Schwiegervaters mit veränderten Tinkturen führte, oder dass er für seinen Twing Kottwyl den weissen Fisch in schwarz annahm. Jedenfalls

Zeit führen die „Schnyder“ den weissen Fisch in schwarz, bald mit, bald ohne gelben Schildrand, z. B.:

IV C Johann Jost Schnyder, Stadtschreiber zu Sursee 1662. No. 60.

IV C Johann Jost Schnyder, Schultheiss und Pannerherr zu Sursee 1688. No. 60. Nach Glasscheiben. IV C Ludwig Schnyder 1662. No. 61.

IV C Johann Jost Schnyder von Wartensee, Schultheiss zu Sursee 1683. No. 61 und nach Tschupp der schon oben erwähnte Schultheiss Hans Schnyder mit gelbem Schildrand. Kleinot: Flug mit Wiederholung.

Nach Erwerb des Schlosses „Wartensee“ am Sempachersee 1648 wird der Beiname angenommen und das Familienwappen mit und ohne Schildrand mit demjenigen der Thurgauer „Wartensee“ geviert, mit etwas verändertem Kleinot.

IV C Jeremias Schnyder von Wartensee 1697. No. 62 (Schnyder mit Schildrand). Dann Standeskalender seit 1713.

IV C Jost Franz Leonz Schnyder von Wartensee, No. 62, und seit 1750 Jost Franz Anton Leonz Schnyder von Wartensee. No. 62.

Dass das alte schöne Wappen mit der Hausmarke doch nicht ganz vergessen war, beweisen Siegelstempel und Siegel aus diesem Jahrhundert, die ich unter No. 63 aufführe.

Schuhmacher. Die Familie wird 1508 Bürger zu Luzern, kommt 1520 in den grossen und 1568 in den kleinen Rat. Von Wappendarstellungen sind mir folgende bekannt:

IV A 2 Niklaus Schumacher des Raths zu Luzern 1593. No. 64.

Martin Martini verschönert auf seinem Plane, wie er es auch für andere macht, dessen Wappen, indem er den Pfriem weglässt.

IV C Niklaus Schumacher 1597 und Ratsscheibe 1598. No. 65.

IV C Beat Schumacher, Ratsscheibe 1671 und der Gleiche auf einer Ratsscheibe von 1665—1671. No. 65.

IV C Jost Schumacher, Ratsscheibe 1665. No. 65.

Die Familie erhält im XVII. Jahrhundert ein noch vorhandenes, aber nicht sichtbares Diplom, in welchem Schild und Kleinot mit einer gelben Lilie belegt sind. Auch sonst werden um diese Zeit die Ahlen in „Sicheln“ umgewandelt und immer recht sorgfältig gezähnt.

Es kommen ganz willkürliche Kleinotveränderungen vor, die aber nicht etwa zur Unterscheidung der verschiedenen Linien gedient haben.

Die seit Ende des XVII. Jahrhunderts feststehende und jetzt gebräuchliche Darstellung ist die folgende:

IV C Beat Schumacher, Standeskalender von 1685 an. No. 66. Dazu gehören noch die folgenden Kleinotvarianten:

IV C Ludwig Schumacher, Schultheiss 1635. Helm gekrönt. Roter Mann barhaupt, in der Linken die Sichel, in der Rechten eine gelbe Lilie haltend. Bei Tschupp hat Ludwig das Kleinot wie No. 66.

IV C Standeskalender 1650, Niklaus Schumacher. Kleinot: der Mann trägt einen Helm mit Federbusch auf dem Kopfe und Sicheln in den Händen.

MAVRICE TRI=
BOLET MAISTRE=
BOVRGEOIS ET SE=
CRETAIRE DE VILLE
A NEVTCHASTEL

de ville, ils n'ont pas tardé à se briser et les enfants allaient — nous nous en souvenons — en piller les fragments. Cette pénurie nous fait accueillir avec d'autant plus d'empressement l'offre qu'a bien voulu nous faire un de nos collègues M. Maurice de Tribolet, de reproduire un charmant petit vitrail aux armes de sa famille qui se trouve en sa prossession (Planche VI).

Ce vitrail portant la date de 1658 ne mesure que 30 cm sur 19, mais d'une belle facture, d'une grande richesse de tons et d'une admirable translucidité dont une reproduction graphique ne peut donner qu'une idée affaiblie, il constitue un très bon spécimen de la technique de l'art du verrier, bien que le dessin se ressente du gout un peu lourd de l'époque. On ne sait rien de l'origine de cette intéressante pièce sinon qu'elle a appartenu à Maurice de Tribolet, maitre bourgeois et secrétaire de ville de Neuchâtel, comme l'indique l'inscription qu'elle porte. Elle passa par héritage dans la famille Brun, puis de la même façon dans celle du peintre Maximilien de Meuron d'où elle est rentrée en 1835 en mains de la famille Tribolet par les soins du père du propriétaire actuel.

La famille Tribolet, très ancienne en Neuchâtel, a fourni au service militaire étranger, principalement en France, un grand nombre d'officiers distingués, entre autres Jean-Jacques qui créé chevalier par Henri IV sur le champ de bataille d'Ivry en 1590 obtint du roi des lettres de noblesse en 1593.

C'est sans doute uniquement pour rappeler les gloires militaires de la famille que la partie supérieure du vitrail représente un canon braqué sur une citadelle, car Maurice de Tribolet lui-même n'a jamais brillé dans les camps, son activité s'étant restreinte à la vie civile de sa patrie. Né en 1612 il fut reçu notaire en 1636 et remplit pendant quelque temps, après la mort de son père qui était secrétaire d'Etat, les fonctions de cette charge jusqu'à la nomination du nouveau titulaire. En 1648 il entra coup sur coup au conseil des 40 hommes, puis au conseil des 24 de la bourgeoisie de Neuchâtel, fut maître bougeois en 1657, 1660, 1664 et 1677 et occupa pendant un certain temps le poste de secrétaire de ville. Il faisait également partie du tribunal souverain dans le rang du Tiers-Etat. Dans les démêlés à propos de la curatelle de l'abbé d'Orléans et dans d'autres circonstances les Tribolet tinrent le parti de la duchesse de Nemours et lorsque celle-ci fut nommée tutrice, Maurice de Tribolet fit partie de la députation qui alla la complimenter à Paris. La princesse se plut à reconnaître le grand zèle dont certaines familles étaient portées pour elle «surtout les Tribolet et les Chevalier» et se tournant vers Maurice elle ajouta: «Je vous aurai en recommandation. Si vous n'étiez pas gentilhomme, vous le seriez tout à l'heure. Soyez assuré de mon amitié». (Chambrier, Histoire de Neuchâtel, 465).

Ces quelques mots suffiront pour faire connaître la personnalité du premier propriétaire du vitrail. Quant à ce dernier, sa belle ordonnance en est suffisamment simple pour que nous puissions nous abstenir de longs commentaires. Les armes de la famille en forment le sujet central encadré d'un portique orné de vases de fleurs, tandis qu'au pied se tiennent deux figures allégoriques, probablement

la Prudence et la Valeur, deux des vertus essentielles à un magistrat. Nous devons cependant attirer l'attention sur une particularité que présentent les lambrequins. On s'attendrait à les voir simplement aux émaux de l'écu de gueules et d'or, mais ils renferment une troisième couleur, l'azur, et ceci nous amène à parler du blason de la famille Tribolet et des transformations qu'il a subies. M. Jean de Pury a déjà traité ce sujet dans les Archives héraldiques de 1887, p. 62. En renvoyant le lecteur à cet article nous nous bornerons à mentionner quelques constatations qui ont été faites dès lors et qui permettent de le compléter et de le rectifier sur quelques points. D'après les renseignements qu'à bien voulu nous fournir M. de Tribolet l'espoir exprimé par M. J. de Pury que par une comparaison des monuments tels que meubles et portraits armoriés, pièces gravées, sceaux etc. on arriverait à attribuer les différentes variantes à telle ou telle branche, ne s'est pas réalisé. Il est au contraire constant que les variantes ne se localisent pas par branches, mais qu'elles se spécialisent par individus.

Voici les variantes que l'on trouve:

I De .... à un chevron de .... chargé d'une croisette de ....
II De gueules à deux chevrons d'or, une croisette en abîme.
III D'azur à deux chevrons, une croisette en abîme et un lion issant de la pointe de l'écu, le tout d'or.
IV La même, mais sans la croisette.
V De gueules à deux chevrons d'or.
VI D'azur à deux chevrons d'or.

La variante I figure sur un sceau de Nicolas Tribolet de 1552, mais comme les contours des chevrons sont assez fortement marqués, elle pourrait bien ne faire qu'un avec le chevron dédoublé de la variante II qui figure sur un portrait du propre frère de Nicolas, le capitaine Jean-Jacques. On peut admettre que ce sont là les armes primitives de la famille. Elles ont servi de base au blason qui a été accordé par Henri IV à ce même Jean-Jacques lors de son anoblissement en 1593, mais le roi l'a habillé aux couleurs de l'écusson royal de France et y a ajouté le lion (variante III). L'intention n'est pas douteuse car la lettre de noblesse motive comme suit l'acte royal: «Pour ce «est il que nous mettant en considération les bons et recommandables services «que nostre bien ame le cappitaine Jehan-Jacques Tribollet de Neufchâtel en «Suisse nous a faict en plusieurs occasions durant ces guerres, ayant mêsme «eu charge comme il a encores de present d'une compagnie de Suisses pour «nostre dit service, avec laquelle il s'est trouvé près de nous en plusieurs combats «et rencontres ou il a faict congnoistre avec beaucoup de valleur l'affection qu'il «porte au bien de cette Couronne et particulièrement à nostre service .....».

Nous donnons ci-joint en grandeur naturelle une reproduction de ces armes telles qu'elles figurent finement peintes au centre de ce diplôme signé d'Henri IV. La variante IV se trouve sur un coffret sculpté du commencement du siècle suivant. La suppression de la croisette n'est sans doute pas accidentelle puisque cette pièce ne figure plus dans les variantes subséquentes. Peut-être

faut-il voir là le résultat de sentiments exagérés de protestantisme; mais comment se fait-il qu'après la croisette le lion éminemment honorable ait également disparu? Voici l'explication qui nous parait la plus plausible:

Les lettres de noblesse pour obtenir force de loi à Neuchâtel étaient soumises à l'entérinement que le conseil d'Etat n'accordait que pour autant qu'elles émanaient du souverain du pays, tandis qu'il ne reconnaissait pas celles accordées par des souverains étranges comme l'était le roi de France et la qualité nobiliaire ne fut officiellement reconnue à Jean-Jacques Tribolet que lorsque la régente du pays, Marie de Bourbon, lui eut à son tour accordé des lettres de noblesse en 1595; ce document pas plus que des anoblissements accordés ultérieurement à d'autres branches ne font aucune mention d'armoiries.

Fig. 30.

Dans ces circonstances certains membres de la famille acceptèrent les armes octroyées par le roi de France, avec ou sans croisette; la plupart paraissent avoir été d'avis que comme cette première lettre de noblesse n'était pas reconnue, les armes concédées par elle n'avaient pas non plus de sanction et que, du moment où Marie de Bourbon n'en avait pas ordonné autrement, le seul blason qu'il convenait de retenir était l'antique écusson de la famille duquel cependant l'emblême catholique resta éliminé. Ainsi s'explique la variante V. D'autres enfin par une sorte de compromis adoptèrent les armes aux deux chevrons d'or qui plaisaient par leur noble simplicité mais conservèrent le champ d'azur à titre de souvenir des faveurs royales ou comme hommage à la maison de Longueville. Cette variante VI supplanta dans le courant du siècle passé toutes les autres et depuis plusieurs générations elle est seule en usage dans la famille. L'azur comme troisième couleur dans les lambrequins du vitrail qui fait le sujet de cet article, nous parait être une première étape de cette évolution.

En terminant nous mentionnerons qu'il existe encore deux autres vitraux aux armes de la famille Tribolet. Quoique plus grands que celui dont nous venons de parler, ils lui sont bien inférieurs en beauté. Ce sont les mêmes armes à champ de gueules et le même cimier, mais les lambrequins beaucoup moins riches sont d'or et de gueules seulement et les figures allégoriques sont remplacées par des lions d'or comme supports. L'un de l'an de 1685 est surmonté de la devise «Temperantia fortitudo». Il était jusqu'en 1837 dans l'église de Saint-Martin et appartient maintenant aussi à M. Mrs de Tribolet. L'autre qui est de 1688 se trouve encore dans l'église de Fontaines; il a été défiguré par une très maladroite restauration, ses supports entre autres ayant été échangés avec ceux des armes de Montmollin (deux sauvages) qui se trouvent dans la même église. Ces deux vitraux Tribolet se rapportent au Conseiller d'Etat Henri de Tribolet-Hardy né en 1635 (?), mort en 1688 qui fut maire de Valangin, puis de Neuchâtel. Il appartenait à une autre branche de la famille

que notre maître bourgeois et secrétaire de ville, Maurice; il professait aussi des sentiments très différents de ceux de son parent à l'égard de la duchesse de Nemours que dans un acte public de 1673 il qualifiait d'ennemie de l'état, interdisant de communiquer avec elle ou ses adhérants sous peine d'être puni pour crime de haute trahison.

Anfragen.

I.

Die, dem ehemaligen Patriziat der Stadt Nürnberg angehörige Familie von Praun behauptet auf Grund alter Familien-Tradition, in der Vorrede zu ihrem Geschlechtsregister, welches mit Fritz Praun, geb. 1366 beginnt, aus Zürich nach Nürnberg gekommen zu sein.

Im Anschluss an diese Behauptung wird die Vermutung ausgesprochen, dass dieser Fritz Praun ein Abkömmling eines der anno 1370 für ewige Zeiten aus der Schweiz verbannten Söhne des Bürgermeisters Rudolf Brun — (Bruno), Herdegen und Eberhard sei. — Fritz Brun oder Praun wäre sonach noch in Zürich geboren. Ich suche für die Berechtigung zu dieser Vermutung einen historisch beglaubigten Nachweis zu finden und erlaube mir, zu diesem Zwecke nachstehende Anfrage zu stellen:

«Ist über das Schicksal der Söhne R. Bruns nach deren Verbannung aus der Schweiz überhaupt irgend etwas bekannt geworden, oder wäre hierüber möglich, noch irgend eine Aufzeichnung zu finden?»

München,
Georgenstrasse 26.

Friedrich von Praun,
Oberstlieutenant.

II.

Wer kann darüber Aufschluss geben, wem das in nachfolgendem beschriebene Wappen angehört? Der Besitzer desselben war Wappenmaler und hat Ende des XVI. Jahrhunderts zu Basel gewirkt.

Beschreibung: In blau ein natürlicher aus weissen Wolken wachsender Arm, der einen weissen, gelbgestielten Hammer hält; darunter ein gelber Stern. Helmzier: wachsender Mannsrumpf in gespaltenem Wams: rechts blau, links sechsfach weiss-gelb quergeteilt; auf dem Haupt eine blaue Mütze mit weissem Rand.

Zürich. **E. A. Stückelberg.**

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Der Vorstand hat an Stelle von Herrn Dr. Max Huber, der sich für einige Jahre ausser Landes begibt, Herrn Gustav Hess von Zürich zum Quästor gewählt.

Wir haben das Vergnügen, folgende neue Mitglieder anzumelden:

Herrn Ingenieur Roman Abt, Luzern.
„ Victor van Berchem, Genf.
„ Robert Bossard. Im Hof, Zug.
„ Dr. Daniel Burckhardt-Werthemann, Basel.
„ Oberst R. Challande, Zürich.
„ C. von Clais, Zürich.
„ C. Cramer-de Pourtalès, Mailand.
Frauen Oberst E. von Erlach, Zürich.
Herrn Oskar von Escher, Triest, Österreich.
„ Oberst Camille Favre, Genf.
„ F. von Fellenberg-Thormann, Bern.
„ Rob. Heiniger-Ruef, Burgdorf.
„ Henry Juvet, Architekt, Genf.
„ C. L. Lory, Münsingen, Bern.
„ Alphonse Revilliod, Genf.
„ Carl von Schwerzenbach-von Planta, Bregenz, Vorarlberg.
„ Dr. Max de Troostenbergh, Bruxelles.
„ H. Vogel-Fierz, Zürich.

Im Laufe des Monats September soll in Zürich eine schweizerische Ex-Libris-Ausstellung veranstaltet werden, um einem weitern Publikum das schöne und reichhaltige Material unserer Bücherzeichen zur Kenntnis zu bringen. Das Komite besteht aus Mitgliedern der heraldischen Gesellschaft, unter dem Vorsitze von Herrn Dr. Hans Roth in Bern, und unsere Gesellschaft hat das Anerbieten des Protektorates über das Unternehmen bereitwilligst angenommen. Bei reger Beteiligung von Seiten der zahlreichen Sammler und einzelner Bibliotheken dürfte es möglich sein, die schweizerischen Bücherzeichen in ziemlicher Vollständigkeit in der Ausstellung zu vereinigen.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de notre collègue

M. Chs Paul Bieler

décédé le 6 Mars dernier à Lausanne.

M. Bieler qui s'intéressait vivement aux choses de l'art faisait partie de notre société dès sa fondation.

Druck von Friedrich Schulthess, Zürich.

ROPER & Cie, ZÜRICH

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1899 Jahrgang / Année XIII No. 3.

Die Wappen der noch lebenden „Geschlechter“ Luzerns.

Mit einer Farbentafel, X.

Von G. von Vivis.

(Schluss).

Schwytzer von Buonas. Die Familie wurde 1551 Burger zu Luzern, kam 1575 in den Grossen und 1633 in den Kleinen Rat. Die älteste mir bekannte Darstellung des Wappens giebt die Kappelbrücke. Anfang XVII. Allianzwappen IV C Hauptmann Ludwig Spengler und Salome Schwytzerin (verehelicht 1592) No. 68. Dann IV C Niklaus Schwytzer. No. 68. Standeskalender von 1650.

Der gleiche Niklaus Schwytzer lässt auf der Ratsscheibe von 1661 im Fluge des Kleinots den Fisch weg.

IV C Hans Schwytzer, Ratsscheibe 1665. No. 68.

Das Wappen bleibt auch in dieser Form bis auf eine kleine Vereinfachung im Kleinot, No. 69, und wird in dieser Darstellung und nach Erwerb der Herrschaft Buonas im Jahre 1656 durch Heirat und Kauf von der Familie „von Hertenstein“ mit diesem geviert.

IV C Standeskalender von 1685 an Hans Martin Schwytzer von Buonas. No. 70. Ein dieser Familie angehörendes Glied führt ein anderes Siegel.

IV A 2 Ludwig Schwytzer, Pfarrer zu Ruswyl 1604. No. 71.

Weitere Abweichungen kommen nicht vor. In der Kirche von Werthenstein ist eine Darstellung aus dem Anfange dieses Jahrhunderts, wo statt der Vierung nur eine Teilung des Schildes angewendet wird.

Segesser von Brunegg. Für die genealogischen Vergleichungen diente mir Ph. Anton v. Segesser, „Genealogie und Geschlechtshistorie der Segesser von Brunegg in der Schweiz und im Deutschen Reiche“. Die Familie blüht schon ca. 1250 und erwirbt 1536 und 1569 das Bürgerrecht in Luzern. Kommt 1558 in den Grossen, 1564 in den Kleinen Rat.

Von Wappendarstellungen ist die älteste:

IV A 2 Johannes Sägisser von Mellingen 1356. No. 72. Dann folgt:

IV A 2 Johannes Segesser der Alte von Aarau 1419. No. 73. Des letztern Sohn Hans Ulrich Segenser erhält den 26. September 1442 ein nicht mehr erhaltenes Diplom von Kaiser Friedrich IV., welche Darstellung von jetzt an als feststehend für alle Linien bleibt. No. 74.

Andere Vorkommnisse dieses Wappens sind:

IV A 2 Hans Werner Segesser 1501; Pfyfferbecher IV A 2 Hans Arnold Sägisser 1569; Martinus Martini 1597 und Ratsscheibe 1598 IV C Albrecht Sägisser, Ritter. Später wird der Helm immer gekrönt.

Eine originelle Variante mit dem Ordenswappen und Lindenblättern auf der Helmdecke führt Ritter Heinrich Ludwig Segesser auf einer Scheibe von 1659 im Kloster Eschenbach. No. 75.

Im vorigen Jahrhundert wird natürlich ein vielfeldriges Wappen geführt.

IV C Standeskalender von 1750 an mit Ulrich Josef Segesser von Brunegg. No. 76.

Hiezu ist folgendes zu bemerken: Feld 1, 4 wäre das Wappen von Brunegg. Nun hat Fürst von Hohenlohe nachgewiesen, dass dies eine Vereinigung der Wappen Hohenlohe („die beiden Löwen") mit demjenigen einer Besitzung dieser Familie „Brauneck" (Lilienhaspel) ist und also das aargauische „Brunegg gar nichts angeht. Feld 2, 3 ist das Wappen des „Iberg" von Melligen, dem Stammhause der Segesser im vorgenannten Städtchen, das lange Zeit im Besitze der Familie blieb.

Der Vollständigkeit halber ist noch das Wappen der 1812 ausgestorbenen „deutschen Linie" dieser Familie anzuführen. Die Abzweigung geschieht in der Mitte des XVI. Jahrhunderts.

Dieser Zweig bekleidete das Amt der „Erbschenken des Bistums Constanz" und wurde Ende des XVII. oder Anfangs des XVIII. Jahrhunderts in den Freiherrnstand erhoben. Sein Wappen ist das Folgende.

IV C nach dem Segesserschen Familienbuche und nach einem Ex-libris. No. 77. Die Abstammung wäre:

Bernhard Segesser
1523, † 1565, Burger zu Luzern 1536
1. Magdalena Nägeli von Münsingen, † 1538
2. Anna Faber von Randegg 1541, † 1561

ex. 1. Hans Arnold 1529, † 1577	ex. 2. Hans Kaspar 1552, † 1591
Agatha von Hertenstein	1. Magdalena Blarer von Wartensee, † 1576
	2. Ursula Murer von Istein 1578—1585
ältere noch blühende Luzerner-Linie	Deutsche Linie, † 1812

Von Sonnenberg. Die Familie ist wohl luzernischen Ursprungs und führt ihren Namen von einem Flurnamen aus der Umgegend der Stadt.

Im Jahre 1488, August 12., erhielten Hans Sunnenberg der ältere und der jüngere, Gebrüder in Wien, von König Mathias von Ungarn einen Wappenbrief, No. 78. Das darin verliehene Wappen wird immer noch geführt mit der kleinen Änderung, dass jetzt die Strahlen abwechselnd gerade und geflammt dargestellt werden. Eine spätere Hand (Cysat?) hatte den klugen Einfall, auf diesem Wappen-Briefe die Jahreszahl 1488 in 1388 umzuwandeln! Fernere Darstellungen:

IV C Christof Sunnenberg 1537; Wendel Sunnenberg 1551; Martin Martini 1597 und Ratsscheibe 1598; Christof Sonnenberg; 1628 Johann Jakob Sonnenberg. Ungefähr um die Mitte des XVII. Jahrhunderts nahm die Familie das „von" an.

Eustach von Sonnenberg erhielt von Kaiser Leopold I. 1666, Juli 3., ein Adelsdiplom; allein schon mit seinem Enkel Franz Xaver von Sonnenberg, Herrn zu Ballwyl, erlosch diese Linie anno 1747. No. 79.

Die jetzt lebenden Sonnenberg stammen von einem Bruder Eustachs, Ludwig von Sonnenberg ab und führen als Fideikommissherrn auf Casteln und Fischbach die folgenden Wappen.

IV C Wahrscheinlich Heinrich von Sonnenberg, angeführt durch Herrn Dr. von Liebenau in seiner Arbeit über „die Siegel der luzernischen Landschaft" im „Schweizer Archiv für Heraldik", Jahrgang 1897, No. 1. Hier aber ist das geflügelte Einhorn des Kleinots 2 ein Versehen des Zeichners, No. 80, und endlich in den Standeskalendern von 1685.

IV C Heinrich von Sonnenberg, Herr zu Casteln und Vischbach, Oberzeugherr, No. 81.

Zur Gilgen. Die Familie hiess ursprünglich Götzenheim und mag wohl ihren jetzigen Namen von der Benennung eines Hauses tragen. Das Wappen hat sehr wenig gewechselt.

IV C Melchior zur Gilgen 1516 und 1518. No. 82. Kleinot undeutlich erhalten, wahrscheinlich ohne Lilien.

Während einiger Zeit besass die Familie das Schloss Hilfikon im freien Amt und viertete ihr Wappen mit demjenigen dieser Herrschaft.

IV C Melchior zur Gilgen 1598 Ratsscheibe und Siegel von 1602. No. 83. Der Turm erscheint gelb.

IV A 2 Wappen am Stiftsbrunnen im Hof zu Luzern. Schild nur gespalten.

IV C Jost zur Gilgen, Herr zu Hilfikon.

Es existiert nur eine Kleinotvariante aus diesem Jahrhundert, indem statt des Rumpfes ein Federbusch mit den Wappenfarben rot, weiss, rot geführt wird.

Zum Schlusse meiner Arbeit will ich noch einige Worte beifügen über die Führung des Prädikates «von» im alten Luzern. Es war das Bestreben aller städtischen Aristokratien, möglichste Gleichheit im Innern zu schaffen, um auf diese Art und Weise allen Rivalitäten zwischen einzelnen ihrer Glieder zum voraus den Grund wegzunehmen. In Bern und Freiburg suchte man dies zu erreichen, indem man allen «regimentsfähigen Bürgern» durch Ratsbeschluss von 1783 ein «von» vor ihren Familiennamen dekretierte, um sie dadurch auch äusserlich gleich dem noch übrig gebliebenen Grund- oder Diplomadel ihrer Gebiete zu machen. In Luzern war die Prädikatsführung nie gebräuchlich. Von den Familien, die im XVI. das Patriziat bilden halfen, nahmen nur zwei derselben, übrigens solche mit Namen, welche an Grundbesitz erinnern, anfangs des XVII. Jahrhunderts das «von» an. Mitte des XVIII. Jahrhunderts kommen zuweilen im Verkehr mit Auswärtigen Ausnahmen vor, aber

niemals im offizellen Gebrauche. Um sich aber gleichwohl von ihren nicht regimentsfähigen Bürgern zu unterscheiden, führten die patrizischen Familien Luzerns seit dem XVII. Jahrhundert und wohl schon früher den offiziellen Titel «Junker». Wie wenig übrigens der Gebrauch des «von» in Luzern üblich war, beweist auch der Adelsbrief der Familie «Hartmann», vom 22. Hornung 1721 von Kaiser Karl VI an Jost Bernhard Hartmann des innern Rats zu Luzern. Es heisst darin:

«... nach beliebender Zeit, erheuschender Notdurft und Gelegenheit, sich aller dieser Privilegien, Prärogativen und des Prädikates ad tempus ohne Präjudiz gänzlich begeben und selbige hinwiederum nach Belieben und Wohlgefallen vollständig und mit aller Wirkung reassumiren und gebrauchen könne und möge[1].

Sehr gebräuchlich war es dagegen, den Grundbesitznamen mit dem Familiennamen zu verbinden, wie ja das Geschlecht der «Pfyffer» eine Menge von Beispielen zeigt. Andere regimentsfähige Geschlechter Luzerns liessen sich solche Zunamen bei den Adelsverleihungen geben, wie z. B. Wien den 15. März 1665, Kaiser Leopold I., Adelsdiplom an Carl Christoph Dulliker des innern Rats und Landvogt zu Willisau, und Johann Ulrich Dulliker des Grossen Rats und Ritter S. Mauricii und Lazari-Ordens mit dem Prädikat «von Dillikon». Absurditäten, wie man solche hie und da in Luzern und anderswo sieht, Zusammenziehung von «Familien- und Grundbesitznamen mit Vorsetzung des Prädikates» kannte man nicht und hätte sie auch nicht zu führen gewagt. Übrigens konnten die luzernischen «Patriziatsfamilien», wenn sie auch kein «von» führten, überall bei den Adelsproben zur Aufnahme in Ritterorden und Stifte aufbeschworen werden und wurden auch selbst aufgenommen.

Wegen eben der erwähnten Gleichheit kamen jedenfalls auch keine weitern Standeserhebungen im Kreise des Patriziats vor und wären wohl auch kaum geduldet worden. Leu führt zwar ein Beispiel an, indem er berichtet, dass «Oberst Jost von Fleckenstein 1694 durch den Kaiser Leopold I. in den Freiherrnstand erhoben worden sei. Allein man findet in Luzern nicht die geringste Spur, dass der betreffende oder seine Familie jemals davon Gebrauch gemacht haben, noch, ob die Angabe Leus richtig ist. Die Familie existiert nicht mehr in Luzern. Noch bis zur heutigen Zeit hat keine der Familien, welche bis 1798 regimentsfähig waren, ein Diplom erhalten, das eine Erhöhung des Standes zuliesse, oder sonstwie berechtigt wäre, einen solchen Titel zu führen.

Die einzige Ausnahme, die existiert, kommt für Luzern nicht in Betracht. Es betrifft dies den im Elsass niedergelassenen Zweig der Familie «Meyer von Schauensee», aus welchem General Fridolin Meyer von Schauensee durch Napoleon I. zum «Militärbaron» mit dem entsprechend schönen Wappen gemacht wurde.

Das gleiche ist der Fall mit dem Freiherrndiplom vom 11. März 1732, von Kaiser Karl VI. an Oberst Peter Christof Göldli, Freiherrn von Tieffenau Herr von Bolerskirch, aus Sursee und dem Reichsgrafendiplom an Christian

---

[1] Ph. Ant. v. Segesser «Rechtsgeschichte der Stadt und Republik Luzern», Band III, Seite 172 und ff.

Emanuel von Zimmermann von Hilferdingen bei Luthern. Diese beiden letztgenannten Familien waren ja nicht einmal Bürger zu Luzern, also eo ipso nicht «regimentsfähig».

Zum Schlusse meinen besten Dank an Herrn Franz Fischer, der mir sein reiches Material zur unbeschränkten Verfügung stellte. Sowie den Herren George Mayr von Baldegg, meinem inzwischen verstorbenen Oheim Jost Meyer-am Rhyn und Friedrich Pfyffer von Altishofen für ihre freundlichen Mitteilungen.

Nachtrag. Während der Veröffentlichung dieser Arbeit führt Dr. R. Durrer in der Statistik Schweiz. Kunstdenkmäler 1899 ein älteres Wappen der Familie Hartmann als Goldschmiedmarke des Johann Hartmann, Mitte des XVI. Jahrhunderts, an. Mit einem Stern belegter Schild.

Dann habe ich auch im historischen Museum der Stadt Frankfurt die schon angeführten „Schnyder"-Scheiben selbst ansehen können und lauten die Inschriften folgendermassen:

1. Herr Ludwig Schnider, Schultheiss zu Sursee wie auch Amptmann ihm Murihoff anno 1667 (einfaches Wappen mit goldenem Schildrand).

2. Herr Johann Jost Schnider, Schultheiss der Stadt Sursee, Zwingherr zu Kottwil und Seewagen und Frau Maria Sybilla Pfyfferin von Altishoffen, seine Ehegemahlin 1683 (geviertes Wappen mit Schildrand). Devise: Pinnis natat, Pennis volat.

3. Herr Ireneus (nicht Jeremias) Schnider, Herr zu Warthisee, Burger zu Lucern und Sursee und Frau Maria Jacobe Schuomacherin, sein Ehegemahlin anno 1697 (geviertes Wappen mit Schildrand).

Der Fisch wird immer als geflügelter Flussbarsch dargestellt.

Eine Federzeichnung des Malers Urs Graf von Basel. 1518.

Mit einer Tafel, XI.

Von Paul Ganz.

In den Sammelbänden der Basler Kunstsammlung[1] findet sich unter den wenigen heraldischen Arbeiten des Meisters Urs Graf das auf Tafel XI abgebildete Blatt, welches nicht allein durch die eigenartige und flotte Behandlung heraldischer Motive, sondern auch des historischen Inhaltes wegen näher geprüft zu werden verdient. Es stellt das Alliancewappen des Malers und seiner Gattin dar und war wohl bestimmt, als einfache Wanddekoration oder als Glasgemälde das eigene Haus zu schmücken[2].

Vor einer stark in die Perspektive gezogenen, torbogenartigen Nische, von deren Gewölbe eine unschön verkürzte Laubguirlande herabhängt, stehen

[1] Gemäldemuseum. Handzeichnungen. Band U. 10..

[2] Graf bewohnte anno 1518 ein Haus am Fischmarkt, vor dem Lochbrunnen. (His.)

die beiden alliierten Wappen, stark gebauchte Tartschen mit eleganten Stechhelmen. Die Bandrolle zu Füssen der Schilde trägt die Namen VRS · GRAF · S · VON · BRVÑ. Hinter dem zweiten Wappen erscheint als Schildhalterin eine reich gekleidete Bürgersfrau, in der wir das Porträt der Sybille von Brunn vermuten, trotz dem kriegerischen Messer, das sie am Gürtel trägt. Jedenfalls ist die Figur ein unleugbares Produkt des Urs Graf, obwohl er sich redlich bemüht hat, der Dame an Stelle frivoler Ausgelassenheit den Anschein bürgerlicher Sittsamkeit und vornehmen Anstandes als Charaktereigenschaften beizugeben. Kühn und kräftig ragen die Kleinote, ein wilder, kampfbereiter Schwan und ein hoher Doppelflug über die Helme empor und werfen scharfe Schlagschatten auf die weisse Nischenwand. Als Decke des ersten Wappens hat Graf den Balg des Schwanes verwendet; im Übrigen sind die Helmdecken kümmerlich und ohne jede ornamentale Ausnützung. Die Zeichnung ist mit breiten Strichen und flotter Umrissführung aufs Papier geworfen[1] und verrät den hervorragenden, allzuleicht arbeitenden Meister. Trotz der ungünstigen Umrahmung ist die ganze Komposition von guter Wirkung und zeigt dieselbe Frische und Lebhaftigkeit der Auffassung, denen wir in allen Arbeiten des Malers begegnen.

Zur historischen Erklärung der beiden Wappen mögen einige biographische Notizen dienen, die zwar heute noch immer nicht vollständig sind[2]. Urs Graf soll in Solothurn geboren und ums Jahr 1509 nach Basel gekommen sein, nachdem er sich zuvor als lockerer Malergeselle in der Welt herumgetrieben hatte. Im Jahre 1511 heiratete er Sybilla von Brunn, die Tochter des Gerbers Hans von Brunn, der einer guten Burgerfamilie der Stadt Basel angehörte. Obwohl sich Urs Graf im gleichen Jahre als Meister etablierte, sich in die Zunft zur Hausgenossen und ins Bürgerrecht aufnehmen liess, scheint sein Ruf keineswegs der beste gewesen zu sein. Denn der Gross-Oheim seiner Gattin, Junker Morand von Brunn[3], welcher einer reichen Achtburgerlinie desselben Geschlechtes angehörte, enterbte dieselbe aus Zorn über die arge Missheirat. Urs Graf war ein echtes Kind einer rohen, kriegerischen Zeit, er führte das Schwert mit der selben Leichtigkeit wie Feder und Pinsel und hätte sich kaum ein passenderes Schildbild erwählen können, als den rauflustigen, stets zum Kampfe bereiten Schwan, der mit aufgestellten Flügeln frech einher schreitet. Dasselbe Wappen ist nochmals unter seinen Zeichnungen zu finden und muss, der Inschrift zufolge, als sein Eigenes erklärt werden.

Zwar führen die Graf von Basel ein abweichendes Wappen[4], auch diejenigen von Solothurn, übereinstimmend mit dem Buche der Lucasbruderschaft von Solothurn, aber von des Meisters eigener Hand rührt nur das vorliegende Blatt

---

[1] Grösse: 38 × 41 cm.

[2] Näheres vergleiche: Eduard His, Urs Graf, in «Jahns Jahrbücher für Kunstwissenschaft V p. 257, VII p. 145» und «Allgemeine deutsche Biographie. Kunstchronik 1877, p. 24».

[3] Morand von Brunn, der Sohn Heinrichs, stiftete zusammen mit seinem Vater das sog. von Brunnsche Stipendium für einen Theologiestudenten. Vgl. Leus Lexikon.

[4] Vgl. Meyer-Kraus. Wappensammlung auf dem Basler Staatsarchiv.

Federzeichnung von Urs Graf.

Reproduktion v. J. B. Obernetter, München.

mit dem Wappen des wilden Schwanes. Im Solothurner Lucasbruderschafts-wappenbuch vom Jahre 1559 erscheint auf p. 61 als Wappen Urs Grafs: in blau ein gelber Halbmond mit Kreuz, begleitet von drei weissen Schildchen. Kleinot: ein blauer Flug. Zwei Putti halten eine Kartouche, auf welcher geschrieben steht: Urs Groff, moler, trat in die Bruderschaft 1496. Am Architrav der umrahmenden Architektur prangt ein Totenkopf, bedeckt mit roter Narrenkappe. Gekreuzte Knochen, durch eine Schlange zusammengehalten, hängen anstatt der Fruchtschnüre herab. Auf p. 62 steht als Pendant vor einem schwarz überdeckten Sarge ein Knochenmann mit Hippe und schwarzem, fliegendem Mantel. Als Erklärung der düstern Darstellung dienen die Verse:

Min woppen ist ein halber mon
Ein krütz findst auch doruff ston
S'Hab ich von den altvordern min
Dri Schilde die ston ouch darbin.
Dieselben sollen zeigen an
Dass ich den bensel bruchen kan
Der Künsten Zeichen fier ich frey
Gott geb wo d'kunst und wyssheyt sei
Ich mein, man find noch mer der Knaben,
Die wenig Kunst, doch s'wopen haben.
Doch sei demselben wie im well
Secht do ein langer direr Gsell.
Der meyt die Kunst und's Leben ab
Los, was ein Mensch sich z'frewen hab.
Bist kunstrych, from, mit tugend ziert
Der Tod zur rechten frewd dich fiert.

Erst nach des Meisters Ableben, anno 1559 wurde das Wappenbuch der Lucasbruderschaft angelegt[1] und es liegt die Vermutung nahe, dass ihm das damals bekannte Wappen eines gleichnamigen Solothurnergeschlechtes beigegeben wurde, um seine Zugehörigkeit zu Solothurn zu dokumentieren.

Das zweite Wappen zeigt einen sechsfach schrägrechts geteilten Schild von weiss und rot, auf dem Helm, über einem rot-weissen Wulst einen hohen Doppelflug mit Wiederholung des Schildbildes, das altbekannte Wappen derer von Brunn, das sich schon auf Siegeln und Glasgemälden des XV. Jahrhunderts findet[2].

Es ist möglich, dass die Forschung weitere Resultate zu Tage fördert oder dass sich ein Siegel des Malers Urs Graf finden lässt, welches über die Richtigkeit seines Wappens den urkundlichen Beweis zu erbringen vermag.

---

[1] Wappenbuch der Sanct Luxenbruderschaft in Solothurn begann im Jahr MDLIX und sind die Urheber: Urs Amiet des Rahts und Burgermeister, Melchior Dürr, Wolfgang Bochly, alle vier Glasmoler, Hans Schilt ein Flachmoler, Hans Wylading ein Goldschmied, Jac. Lew und Thomann Locher, alle Burgere.

[2] Schnitts-Wappenbuch. — Glasgemälde im Historischen Museum zu Basel.

Fragments héraldiques genevois.

Par J. MAYOR.

I.

Nous réunirons sous ce titre des notes — inédites ou éparses dans des publications non spécialement héraldiques — sur divers monuments d'importance variable, qui se trouvent à Genève ou aux environs. Quelques-uns d'entre eux ont disparu; la conservation de plusieurs autres n'est point assurée; tous présentent un certain intérêt historique. Il est à désirer qu'on dresse ainsi, pour chaque canton, l'inventaire des armoiries figurées sur les monuments publics, les maisons particulières, les meubles, etc. Ce serait une contribution précieuse à l'étude du blason, et surtout une source de documents précis que consulteraient avec profit les historiens et les archéologues.

---

1. — Armoiries indéterminées (fig. 31). Peinture du XVIIIe siècle existant dans l'un des bâtiments, détruit en 1882, de la maison-forte dite prieuré d'Aïre, commune de Vernier, à une lieu de Genève, sur la rive droite du Rhône. L'écu,

fig. 31.

inscrit dans un médaillon ovale placé dans un champ de forme italienne, occupait le centre d'un grand cartouche flanqué de deux amours portant, l'un une gerbe de blé et une coupe, l'autre une corne d'abondance et une épée (?). Malgré de

fig. 32.

nombreuses recherches et des questions posées dans la première série des *Archives* et divers recueils[1], il n'a pas été possible jusqu'ici d'identifier ces armes qui

[1] M. P. Le Vayer a répondu dans la *Correspondance historique et archéologique*, 1894, p. 348, en citant les armoiries de deux familles Mercier, originaires du pays nantais, qui ne sont pas sans analogie avec celles qui nous occupent: *d'azur au chevron d'argent accompagné de deux quintefeuilles ou roses en chef et d'un cœur en pointe, le tout d'or.*

portaient: *d'azur au chevron de ... accompagné en chef d'une étoile d'or et de deux roses d'argent, en pointe d'une rose de même et d'un cœur d'or,* l'écu sommé d'un heaume à lambrequins ayant une aigle éployée de sable pour cimier. Il ne parait pas, en tout cas, que ces armoiries aient appartenu à l'un des propriétaires de la maison-forte d'Aïre. Elles pourraient être celles d'une alliance de la famille Revilliod, qui a longtemps possédé ce domaine (voy. le n° 2). Une autre peinture, traitée en grisaille, représentait la Justice debout sur un socle flanqué de lions.

2. — Armoiries de J.-F. Revilliod (fig. 32). Sculpture sur bois provenant de la même maison-forte d'Aïre, conservée chez M. William Revilliod à Genève, qui l'a fait restaurer depuis que notre reproduction a été faite. La propriété d'Aïre fut vendue à la fin du XVIIe siècle par un certain Philibert Viret, notaire, à Pierre Revilliod, fils de Léonard. Ce dernier, mort en 1675, était le chef de la branche de la famille Revilliod dite de la Couronne. Pierre, né en 1637, eut une existence agitée, qu'il passa en grande partie à l'étranger. A son retour à Genève, il devint membre du Conseil des Deux-cents, châtelain de Jussy, etc.

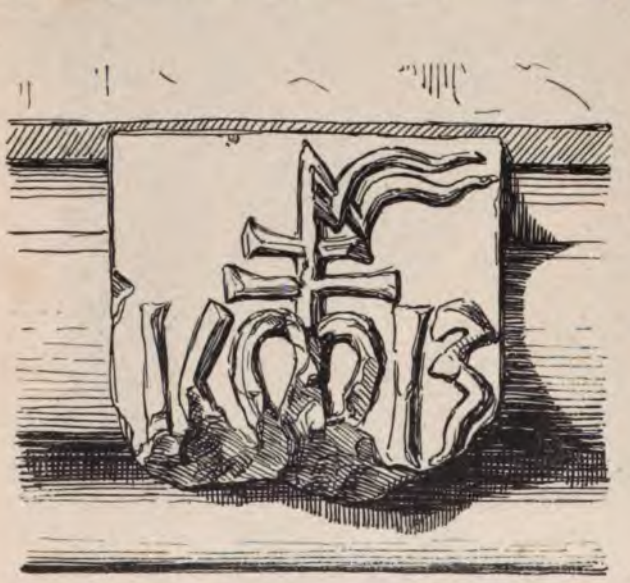


fig. 33.

fig. 34.

Il apporta nombre de modifications architecturales à sa maison d'Aïre, située alors sur territoire français. L'un de ses fils, Jean-François, né à Aïre en 1679, mort en 1754, se distingua au service étranger et abjura la religion protestante; il avait fait tailler et peindre le bas-relief reproduit ici (hauteur: 0,58 m). L'écu ovale porte *d'azur à la bande d'argent chargée de deux roses de gueules accompagnée de deux lions d'or lampassés de gueules;* il est placé dans un cartouche jaune et blanc, orné de rinceaux et d'enroulements blancs, rouges et bleus; heaume grillé, timbré d'une couronne de marquis, ayant pour cimier

un lion d'or issant, lampassé de gueules, qui tient dans sa dextre une rose de gueules tigée et feuillée de sinople; lambrequins or et gueules. Manteau jaune et blanc relevé en pointe dans le haut, sous un dais à côtes pourvu d'un baldaquin découpé, sur lequel on lit la devise des Revilliod:

Fidélité couronnera
ma vie

(Voy. au sujet de la maison-forte d'Aïre nos *Fragments d'archéologie genevoise*, 1ère série, pp. 74—81 et *l'Ancienne Genève*, 1ère série, p. 79 et suiv.)

3. — Marques de la famille Favre (fig. 33 à 35). La famille Favre, originaire d'Echallens, au pays de Vaud, porte pour armes: *d'azur à la fasce d'or accompagnée en chef d'une rose d'argent, en pointe d'un fer de cheval de même.* Cet écu se trouve sur des cachets de 1556, 1635, 1651, 1684, 1691, etc. Mais lorsque les Favre arrivèrent à Genève, au commencement du XVIe siècle, ils n'avaient encore qu'une marque commerciale, que nous trouvons taillée au-dessus de la porte de la maison de Jean Favre (1513), située rue du Marché, nº 17, à Genève (fig. 33). Cette marque consistait à l'origine en un cœur surmonté d'une croix à double traverse, dont l'extrémité de la branche verticale se recourbait à angle aigu (fig. 34); en 1513, elle affecte des allures plus déco-

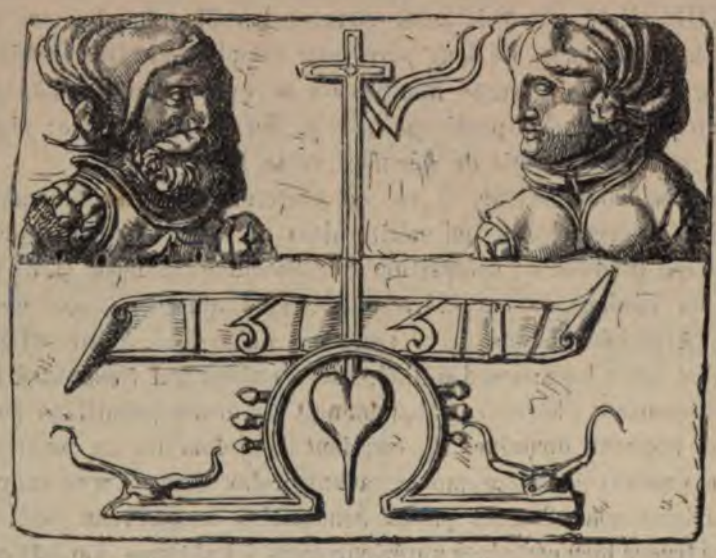


fig. 35.

ratives, le trait incliné du sommet s'est transformé en une double oriflamme. Plus tard, elle offre une singulière combinaison de la figure primitive et des meubles de l'écu d'armoiries. Gaspard Favre, fils de François, la fait sculpter ainsi en 1551, accompagnée de son portrait et de celui de sa fiancée Louise Mestrezat, sur sa maison, détruite aujourd'hui (rue du Rhône, no. 52, à Genève). La croix n'a plus qu'une traverse à laquelle pend la double oriflamme, et sa

branche verticale passe derrière un fer de cheval de forme singulièrement altérée, entourant le cœur; le fer a six clous et il porte, à l'extrémité de ses branches horizontales, démesurées, deux bucrânes aux cornes très développées, dont la présence ne s'explique pas (fig. 35). Un cachet de 1535 offre déjà la combinaison du fer et de la croix. Le bas-relief aux portraits est conservé au Musée épigraphique de Genève. (Voy. au sujet des maisons Favre nos *Fragments d'archéologie genevoise,* 3me série, pp. 151—159). (A suivre.)

Notes sur quelques changements d'armoiries aux XIIe et XIIIe siècles.

Par L. Bouly de Lesdain.

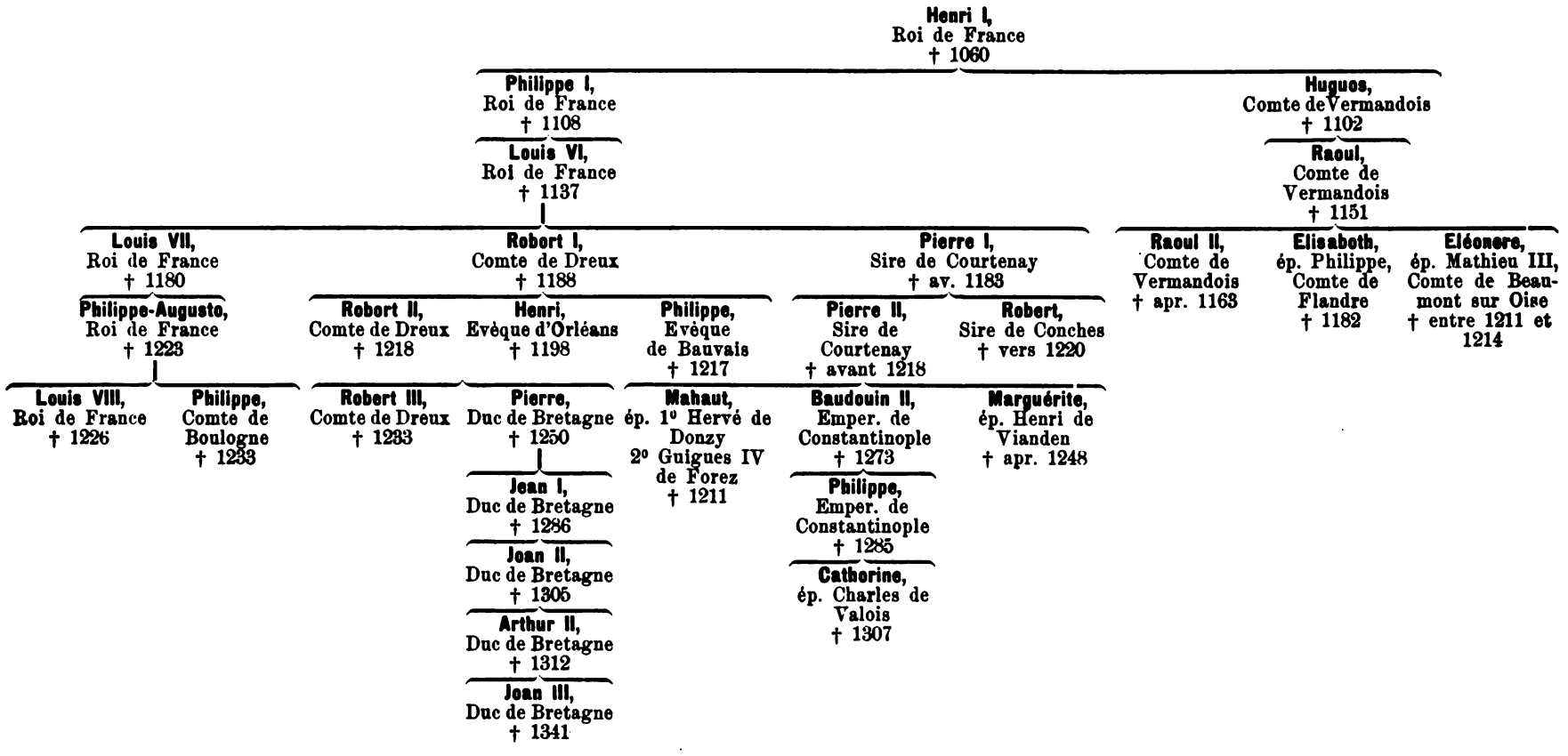
On croit assez généralement que, dès la fin du XIIe siècle ou tout au moins dès les premières années du XIIIe, l'hérédité des armoiries s'était établie d'une manière générale et définitive. L'étude des sceaux démontre cependant que le principe souffrait encore de très nombreuses exceptions. Jusque vers le milieu du XIIIe siècle, on voit assez souvent les fils abandonner, sans aucun motif apparent, les armes de leur père pour adopter d'autres emblêmes. Nous allons relever ici près de trente familles où se rencontrent de ces changements. Nos recherches n'ont guère porté que sur le Nord de la France; plus étendues, elles eussent peut-être permis de décupler cette liste.

Parmi ces modifications, il en est toutefois un certain nombre dont la cause est bien déterminée, et qui mériteraient de former une catégorie spéciale: ce sont celles qui tiennent à l'acquisition de nouveaux domaines. M. de Barthélemy a bien mis en lumière le caractère plutôt *réel* que *personnel* des armoiries primitives [1]. Attachées moins à la personne qu'au fief, elles suivaient assez souvent celui-ci entre les mains des différentes familles qui venaient à le posséder. Un cadet, en épousant l'héritière, abandonnait ses armes primitives pour adopter celles de son nouveau domaine. Il convient toutefois de se montrer ici très prudent, plus prudent peut-être que le savant archéologue. On ne saurait affirmer que les armoiries nouvellement prises sont celles du nouveau fief, si on n'en rencontre des traces bien certaines antérieurement à l'alliance. Le fait est très rare lorsque celle-ci remonte à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle.

Laissant volontairement de côté cet ordre de faits, nous nous attacherons seulement aux changements sans cause apparente. On nous permettra, chemin faisant, un certain nombre de particularités héraldiques sans lieu bien direct avec notre sujet.

---

[1] *Essai sur l'origine des armoiries féodales,* Poitiers, 1872, in 8o.


Henri I,
Roi de France
† 1060
Philippe I,
Roi de France
† 1108
Louis VI,
Roi de France
† 1137
Louis VII,
Roi de France
† 1180
Philippe-Auguste,
Roi de France
† 1223
Louis VIII,
Roi de France
† 1226
Philippe,
Comte de Boulogne
† 1233
Robert I,
Comte de Dreux
† 1188
Robert II,
Comte de Dreux
† 1218
Robert III,
Comte de Dreux
† 1233
Henri,
Evêque d'Orléans
† 1198
Pierre,
Duc de Bretagne
† 1250
Jean I,
Duc de Bretagne
† 1286
Jean II,
Duc de Bretagne
† 1305
Arthur II,
Duc de Bretagne
† 1312
Jean III,
Duc de Bretagne
† 1341
Philippe,
Evêque de Bauvais
† 1217
Mahaut,
ép. 1° Hervé de Donzy
2° Guigues IV de Forez
† 1211
Pierre I,
Sire de Courtenay
† av. 1183
Pierre II,
Sire de Courtenay
† avant 1218
Baudouin II,
Emper. de Constantinople
† 1273
Philippe,
Emper. de Constantinople
† 1285
Catherine,
ép. Charles de Valois
† 1307
Robert,
Sire de Conches
† vers 1220
Marguérite,
ép. Henri de Vianden
† apr. 1248
Hugues,
Comte de Vermandois
† 1102
Raoul,
Comte de Vermandois
† 1151
Raoul II,
Comte de Vermandois
† apr. 1163
Elisabeth,
ép. Philippe, Comte de Flandre
† 1182
Eléonore,
ép. Mathieu III, Comte de Beaumont sur Oise
† entre 1211 et 1214

La maison de France — ab Jove principium — offre quelques intéressants exemples de ces changements. Un crayon généalogique nous paraît indispensable pour les bien faire comprendre.

Le plus ancien sceau armorié que l'on possède de cette illustre race est celui de Raoul, comte de Vermandois, en 1146; le bouclier, à umbo, semble porter des fasces[1]. On ne connaît aucun sceau de son fils, Raoul II, mais tous nos anciens héraldistes sont d'accord pour lui attribuer un écu *échiqueté d'or et d'azur, au chef d'azur, chargé de trois fleurs de lys d'or.* Aucune trace d'armoiries ne se remarque sur le sceau de sa sœur Elisabeth, première femme de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, en 1170[2]. Quant à son autre sœur Eléonore, épouse en quatrième noces de Mathieu III, comte de Beaumont-sur-Oise, on en possède deux sceaux de 1177 et de 1211[3]; le second est muni d'un contre-sceau armorial au lion rampant. Ce sont les armes des Beaumont, qui portaient *d'azur au lion d'or.* Tous deux portent l'image de la titulaire.

Les sceaux de Philippe I, Louis VI, Louis VII, Philippe Auguste, sont tous au type «de majesté»; ils ne nous fournissent donc aucun renseignement sur les insignes qui pouvaient orner l'écu de ces princes. Un sceau équestre de Louis, plus tard Louis VIII, offre en 1214, l'image du prince armé d'un bouclier semé de fleurs de lys; le contre-sceau, armorial, est chargé d'un écu en forme de cœur, également fleurdelysé[4]. Sans étudier ici le délicat problème de l'origine des fleurs de lys, disons seulement que ces insignes apparaissent pour la première fois d'une manière certaine en 1179 sur la dalmatique et les sandales portées par Philippe Auguste à son sacre.

De Robert I, comte de Dreux, on possède un sceau équestre de 1184. Le bouclier ne laisse apercevoir qu'un umbo, mais des traces fort nettes de quadrillé se relèvent sur la cotte d'armes et le tapis de selle[5]. Nos anciens auteurs enseignent qu'il abandonna les fleurs de lys pour adopter les armes de sa femme, Agnès de Braine, mais ils n'apportent aucune preuve à l'appui de cette affirmation[6]. Deux sceaux équestres, avec contre-sceaux armoriaux, de son fils Robert II, en 1202 et 1205, montrent bien visiblement l'écu de Dreux, *échiqueté d'or et d'azur, à la bordure de gueules*[7]. On ne rencontre pas d'armoiries sur les sceaux d'Henri, évêque d'Orléans, en 1193[8], ni de Philippe, évêque de Beauvais, en 1178 et 1201[9].

---

[1] Demay, *Inventaire des sceaux de la Picardie,* N° 28.

[2] Demay, *Inventaire des sceaux de la Flandre,* N° 140.

[3] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N°s 1032 et 1053.

[4] Id., *Ibid.,* N° 186.

[5] Id., *Ibid.,* N° 720.

[6] Du Chesne, *Histoire généalogique de la Maison royale de Dreux,* pp. 1 et 19. Du Bouchet, *Histoire généalogique de la Maison royale de Courtenay,* p. 13. Anselme, *Histoire généalogique de la Maison de France,* T. I, p. 424.

[7] Douet d'Arcq, *Ibid,* N°s 721 et 722. — Cf. du Chesne, *Histoire généalogique de la Maison de Dreux,* p. 251.

[8] Douet d'Arcq, *Ibid.,* N° 6759.

[9] Id., *Ibid.,* N°s 6510 et 6511.

La maison de Dreux offre encore un intéressant exemple de changement d'armoiries. Le deuxième fils de Robert II, Pierre, dit Mauclerc, épousa Alix, héritière du duché de Bretagne; il brisa, comme cadet, d'un canton d'hermine. On a soutenu que ce canton était un emprunt fait aux armes de sa femme, mais rien ne permet d'affirmer qu'en 1214, année du mariage, la Bretagne possédât des armoiries fixées. L'échiqueté au canton d'hermine fut gardé par les premiers successeurs de Pierre, Jean I (1250—1286), Jean II (1286 - 1305) et Arthur II (1305—1312). Jean III l'abandonna en 1318 pour adopter un écu d'hermine plein, qui forma les armes définitives de la Bretagne[1].

Nous ne connaissons aucun sceau de Pierre I, sire de Courtenay par son mariage avec Elisabeth, fille et héritière de Renaud, seigneur de Courtenay et de Montargis. Du Bouchet en a bien reproduit deux, remontant aux années 1170 et 1177, dans son *Histoire généalogique de la Maison royale de Courtenay*[2]. Mais le graveur a interprêté ses modèles avec une fantaisie tellement évidente qu'on ne saurait lui accorder aucune confiance; les écus n'offrent d'ailleurs pas trace d'armoiries. Pour son fils aîné Pierre II, au contraire, on n'en possède pas moins de cinq types, tous équestres, remontant respectivement aux années 1184, 1193, 1205, 1210 et 1213[3]; le plus ancien est muni d'un contre-sceau armorial, les autres de contre-sceau équestres. Tous offrent les armes bien connues: *d'or, à trois tourteaux de gueules.* Un autre sceau, de 1210, équestre avec contre-sceau armorial, a été gravé dans l'ouvrage de du Bouchet[4]; il offre les mêmes armes, mais chargées en abîme d'un écusson fleurdelysé. La seconde femme de Pierre II, Yolande, fille de Baudouin IV, comte de Hainaut, use en 1216 d'un sceaux équestre, avec contre-sceau a l'écu chevronné d'or et de sable du Hainaut[5]. Le second fils de Pierre I, Robert, tige des sires de Champignelles et de Conches, porte en 1232 sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial, les mêmes armes que son frère, mais brisées d'un lambel de cinq pendants (d'azur)[6].

On a dit que Pierre I avait abandonné les armes de France pour adopter celles de la seigneurie de Courtenay[7]. Il faudrait d'abord établir que la première maison de Courtenay possédait des armoiries bien fixées. Nous croyons, jusqu'à preuve contraire, que l'on se trouve ici en présence d'un simple changement d'armoiries sans cause déterminée.

---

[1] *Etudes héraldiques,* par S. de la Nicollière-Teijeiro. *L'hermine.* Vannes, 1894, in 8°. — Cf. *L'hermine et ses origines,* par P. de Lisle du Dréneuc. Vannes, 1893, in 8°.

[2] Preuves, p. 8 et 10.

[3] Douet D'Arcq, *Sceaux des Archives,* N°s 863, 864, 506, 507 et 508. — Cf. du Bouchet, Preuves, pp. 13 à 15.

[4] Preuves p. 14.

[5] Preuves, N° 509. — Une empreinte remontant à 1212 a été gravée dans du Bouchet. Preuves p. 15.

[6] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 274.

[7] Du Chesne, *Histoire généalogique de la Maison royale de Dreux,* p. 19. Du Bouchet, *Histoire généalogique de la Maison royale de Courtenay,* p. 13. Anselme, *Histoire généalogique de la Maison de France,* T. I, p. 274.

Pierre II, qu avait épousé Agnès de Nevers, transmit l'écu aux trois tourteaux à ses enfants. Trois de ceux-ci nous retiendront un instant. Mahaut, sa fille, qui succéda au comté de Nevers, fit successivement usage de deux sceaux, l'un en pied, l'autre équestre, que l'on rencontre en 1223 et 1234; tous deux sont munis d'un contre-sceau armorial où figure un écu au lion[1]. Ces armes n'appartiennent à aucun de ses deux maris: le premier, Hervé de Donzy, se sert en 1218 d'un sceau équestre avec contre-sceau armorial chargé d'un écu au chef vairé, et en 1209 d'un sceau armorial dont l'écu porte trois losanges, celui du bas accompagné de deux fleurs de lys[2]. Le deuxième, Guigues V, comte de Forez, porte en 1238, sur un sceau équestre, l'écu *de gueules, au dauphin pâmé d'or;* le contre-sceau est orné d'un dauphin dans le champ[3]. Il est tout-à-fait improbable que Mahaut ait emprunté cet écu à sa famille maternelle, car le sceau équestre de son grand-père, Guillaume IV, comte de Nevers, en 1167, ne présente pas d'armoiries[4].

Le quatrième fils de Pierre II devint empereur de Constantinople sous le nom de Baudouin II. En 1236, étant encore mineur, il usait d'un sceau armorial, chargé d'un écu au lion[5]; le sceau de 1247, au type de majesté, avec contre-sceau équestre offrant l'image du souverain revêtu des ornements impériaux, n'offre pas trace d'armoiries[6]. Sa femme, Marie de Brienne, use en 1272 d'un sceau au type de majesté, sans contre-sceau, sur lequel on ne rencontre pas non-plus d'armoiries[7].

On connaît à leur fils Philippe deux sceaux. Le plus ancien remonte à 1263, date antérieure de dix ans à la mort de son père. Il est au type armorial, et porte un écu à la croix cantonnée de quatre besants chargés chacun d'une croisette[8]. Les princes de Tarente, de la première maison d'Anjou, qui succédèrent à son titre, s'armaient *de gueules, à la croix d'or, cantonnée de quatre besants d'argent, chargés chacun d'une croisette de sinople*[9]. En 1282, Philippe, qui avait hérité de sa mère des droits sur le royaume de Jérusalem, usait d'un sceau de majesté avec contre-sceau équestre: sur le bouclier figure la croix potencée cantonnée de quatre croisettes[10].

Philippe ne laissa qu'une fille, Catherine, mariée à Charles de Valois, fils puîné de Philippe-le-Hardi. Un sceau de 1302 offre son image accostée de

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N°s 867 et 868.
[2] Id., *Ibid.,* N°s 865 et 866.
[3] Id., *Ibid.,* N° 869.
[4] Id., *Ibid.,* N° 862.
[5] Demay, *Sceaux de la Flandre,* N° 261.
[6] Douet d'Arcq, *Op. cit.,* N° 11826.
[7] Id., *Ibid.,* N° 11828.
[8] Demay, *Sceaux de la Flandre,* N° 48.
[9] P. Labbe, *Le Blason royal des Armoiries des Roys, Reynes, Dauphins, Fils et Filles de la Maison Royale de France,* p. 33. — Le P. Anselme blasonne: de gueules, à la croix d'or, cantonnée de quatre besants du même, chargés chacun d'une croisette. *Histoire généalogique de la Maison de France,* T. I, p. 484.
[10] Douet d'Arcq, *Op. cit.,* N° 11829.

l'écu de Valois à dextre et de Jérusalem à senestre; le contre-sceau porte un écu parti des mêmes armes [1].

Une fille de Pierre II, Marguerite, épousa Henri, comte de Vianden, dans le Luxembourg. Un sceau de 1232 nous montre son effigie, tandis que le contre-sceau porte l'écu aux trois tourteaux [2]. La même année, un sceau équestre de son mari, avec contre-sceau armorial offre un écu chargé d'un écusson en abîme [3]; on voit ses successeurs abandonner ces armes pour porter *de gueules, à la fasce d'argent* [4].

Si nous revenons maintenant à la branche aînée de la maison de France, nous n'y relevons plus de ces changements d'armoiries. Le second fils de Philippe-Auguste, Philippe, dit Hurepel, comte de Boulogne du chef de sa femme, garda les fleurs de lys, qu'il brisa seulement d'un lambel [5].

Les châtelains de Lille, dans la Flandre française, apparaissent en 1038; nous ne commencerons toutefois le tableau filiatif suivant qu'avec Hugues, qui tint la châtellenie de 1166 à 1177 environ. Les personnages dont on ne possède point de sceaux n'y figurent pas, non plus d'ailleurs que dans les suivants [6].

Hugues,
Châtelain de Lille
† 1177

Jean I,
Châtelain de Lille
† 1200

Roger IV,
Châtelain de Lille
† 1230

Guillaume,
Châtelain de Lille
† 1236

Elisabeth,
ep. N. Châtelain
de Peronne

Jean II,
Châtelain de Lille
et de Peronne
† 1222

Gautier,
Sire de Boucly et
co-chât. de Peronne

Pierre
de Boucly

Jean III,
Châtelain de Lille
† 1276

Roger,
Sire de Pontrohart

Jean IV,
Châtelain de Lille
† 1302

Robert,
Sire de Pontrohart

Le chanoine van der Haer, qui écrivait en 1611, vit, dans les archives de l'abbaye de Phalempin, une charte «d'environ l'an 1170» à laquelle pendait le sceau d'Hugues [7]; il a malheureusement négligé de nous en donner la description, et le chartrier de ce monastère est aujourd'hui perdu.

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 11830.

[2] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 260.

[3] Id., *Ibid.*, N° 261.

[4] Id., *Ibid.*, N° 313 à 315; *Sceaux de L'Artois*, N° 77.

[5] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 1062.

[6] Les éléments de ce tableau sont empruntés à Leuridan, *Les Châtelains de Lille*, Paris et Lille, 1873, in 8°.

[7] *Les Châtelains de Lille, leur ancien Estat, Office et Famille*, p. 193.

On ne possède aucun renseignement sur le sceau de Jean I. Roger scelle en 1223 d'un sceau équestre avec contre-sceau armorial; l'écu porte trois lions: rien ne permet naturellement d'en deviner les émaux [1]. En 1235, Guillaume, son frère, porte un dextrochère en champ vairé sur un sceau armorial avec contre-sceau de même [2]. (A suivre.)

Glasgemälde im alten Schützenhause zu Burgdorf.

Von R. Ochsenbein.

Während in den Kirchen der Umgebung der Stadt Burgdorf ein reicher Schatz von Meisterwerken aus der Blütezeit der Glasmalerei erhalten geblieben ist — wir erinnern uns an die prachtvollen Glasgemälde der Kirchen von Kirchberg, Utzenstorf, Jegenstorf, Hindelbank [3], Lauperswyl, Sumiswald u. a. — findet sich in der Stadt leider keine Spur mehr jener Zeugen einer kunstliebenden, farbenfrohen Vergangenheit. Doch war in Burgdorf der Sinn für diese Kunst ein reger, wie die prächtigen Burgdorferscheiben der Kirchen von Kirchberg, Lauperswyl, Seeberg, Wengi, Melchenau, Hasle und Heimiswyl beweisen, wie auch, nach dem Niedergange der Glasmalerei, die zahreich vorhandenen Schliffscheiben von Burgdorfer Bürgern. Die Glasgemälde der Kirche gingen grösstenteils bei einem furchtbaren Hagelwetter am 31. Juli 1708 zu Grunde [4]. Die verschont gebliebenen Überreste wurden 1769 bei einer Renovation „dem Eigennutz geopfert", bemerkt Aeschlimann in seiner Chronik.

Eine ebenfalls verschwundene Serie von zwölf Glasgemälden befand sich in dem 1575 erbauten ersten Schützenhause der Stadt, das 1782 wegen Baufälligkeit abgerissen und zwei Jahre später durch einen Neubau ersetzt wurde. Bei diesem Anlass werden wohl diese Scheiben verschwunden sein. Überreste sollen zwar noch im Anfange dieses Jahrhunderts vorhanden gewesen sein, sind aber verschollen. Als einzige Erinnerung an diese Scheibenserie findet sich in einer handschriftlichen Chronik von Burgdorf aus der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts eine Beschreibung, die es verdient, der Vergessenheit entrissen zu werden, da sie genauen Aufschluss über die Glasgemälde giebt. Diese zwölf Scheiben wurden in den Jahren 1609 bis 1646 gestiftet, gehörten also der Periode des Niedergangs der einst in unsern Landen so herrlich blühenden Kunst an, ihr Verlust ist aber dennoch zu bedauern. Das genannte Verzeichnis nennt folgende Scheiben nach der Reihenfolge ihrer Aufstellung:

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 5305. Leuridan, *Les Châtelains de Lille*, p. 127 et pl.

[2] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 5306.

[3] Archives Héraldiques Suisses. 1899. No. 1.

[4] Aeschlimann, Chronik von Burgdorf, p. 195.

1. Scheibe. Oben: Opfertod des Marcus Curtius.

Unten: Namen und Wappen der Donatoren: Jakob Lyoth und Daniel Kastenhofer. 1614.

2. Scheibe. Oben: Mutius Scävola und Porsenna.

Unten: Hans Schönberger und Ulrich Kupferschmied. 1610.

3. Scheibe. Oben: Tod der Virginia.

Unten: Jakob Lyoth und Tobias Dür. 1610.

4. Scheibe. Oben: Acteon und Diana.

Unten: Nicklaus Wild. 1609.

Donator: Niklaus Wild, Wirt zu Wynigen und Besitzer von Grafenscheuren. 1609.

5. Scheibe: Moses mit der ehernen Schlange.

6. Scheibe: Scene aus Virgil, darunter der Spruch:

„Eines Königsweib, ihr ehbruch schlächt,
schwur doch den eydt by dem bild recht
weil keiner nächer kommen war,
alß ir ehmann und diser nar.
Welches bild Virgilius künstlich gemacht
und doch auch durch weibs trug verlacht".

Unten: David Fankhauser und Tobias Kleeb. 1609[1].

7. Scheibe: Die Statt Burgdorff mit zwei Schilden und Löwen mit Stadtpanner als Schildhalter, dazwischen die Gerechtigkeit. 1610.

8. Scheibe. Oben: Perseus und Andromeda.

Unten: Frantz Ludwig v. Erlach, Freiherr von Spietz, Schultheiss der Statt Burgdorff. 1610[2].

9. Scheibe: Oben: Wilhelm Tells Apfelschuss, darunter der Spruch:

„Wilhelm Tell durch sein Schutz und gwehr
Erlanget hat gross lob und Ehr
Giebt auch Anlass zu freyem stand
Durch Gottes gnad im ganzen Land".

Unten: Junker Albrecht Manuel, Schultheiss in Burgdorff 1646. Er war Schultheiss von 1640—1646.

10. Scheibe. Oben: Kambyses bestraft einen ungerechten Richter.

Unten: Heinrich Dür, Venner und Jakob Fankhauser, Bürgermeister der Statt Burgdorff. 1647.

11. Scheibe. Oben: Glücksrad, darunter der Spruch:

„Trauwe nicht zu viel dem blinden Glück
Das dich nicht stürtz sein falsche Tück".

Donator: Samuel Leuw, Grossweibel. 1633.

---

[1] David Fankhauser, Bürgermeister der Stadt, 1612—1618 und 1619—1628.

[2] Franz Ludwig von Erlach war Schultheiss der Stadt Burgdorf 1604—1610, später Schultheiss der Stadt Bern 1629—1650.

12. Scheibe: Historie des Streites dreier Königssöhne nach dem Tode ihres Vaters um den Thron. Der jüngste weigert sich auf die Leiche des Vaters zu schiessen und wird als König erwählt.

Diese Scheibe war schon zur Zeit der Aufzeichnung defekt.

Anschliessend teilen wir noch die Wappen der Donatoren der Scheiben 1—4, 6, 10 und 11 mit, die Burger der Stadt waren.

Dür: gold und blau geteilt, oben ein rotes, springendes Tier, unten drei übereinander gelegte silberne Pfeile, beseitet von zwei silbernen Rosen. Kleinot: Ein wachsendes, rotes Tier mit goldenem Pfeile in der Brust.

Fankhauser: in blau ein goldener Sparren. Kleinot: Ein wachsender Widder.

Kupferschmied: in rot auf drei grünen Bergen ein steigender goldener Löwe.

Leuw: in gold ein steigender roter Löwe.

Schönberger: in blau über drei grünen Bergen eine goldene Sonne, im Schildhaupt und zu beiden Seiten je ein goldener Stern, die Wappen Lyoth und Kleeb sind mir unbekannt[1].

Wild: in Silber ein wilder Mann.

Ein Siegel des Freiherrn Rudolf v. Brienz.

Von R. Durrer.

In meiner Arbeit über die Freiherrn von Ringgenberg, Vögte von Brienz im Jahrbuch für schweiz. Geschichte XXI, S. 379, sind sämtliche mir damals bekannten Siegel dieses Geschlechtes abgebildet. Wegen seiner heraldischen Beizeichen, drei Fischen in den Ecken des Schildes, verdient besonders das Siegel des Rudolf v. Brienz Beachtung, der von 1252—1285 gemeinsam mit seinem ältern Bruder Philipp die Herrschaft verwaltete. Dasselbe hängt an drei Urkunden — 1252, 17. Oktober, 1259, 18. Dezember und 1259, 24. September, — 1260, 24. März, — im Staatsarchiv Bern, Fach Interlaken[2] (Fig. 36).

---

[1] Anmerkung der Redaktion. Im Manuskriptwappenbuche des Glasmalers Hans Ulrich Fisch von Arau vom Jahre 1621, sind unter Burgdorf folgende Wappen mit Schild und Helm aufgeführt: Grieb, Trachsel, Ochsenbein, Engelhardt, Im Hoff, Fankhauser, Lyott, Dyslinn, Klenek, Wild zu Weiningen, Kasthoffer, Grimm, Dubell, Flückinger. Vergl. Mscr. H. I. 5 der Universitätsbibliothek Basel.

[2] Dieses Cliché ist auch abgedruckt in der «Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz im XII. und XIII. Jahrhundert», von Paul Ganz, S. 57.

Seither fand ich an einer zwischen dem 25. Dezember 1282 und dem 24. Dez. 1283 ausgestellten Urkunde des Stiftsarchivs Engelberg ein späteres Siegel dieses Rudolf, das ich hier mitteile (Fig. 37). Die Beizeichen fehlen nun, dagegen

Fig. 36.
Erstes Siegel Rudolfs v. Brienz
1252— ca. 1260

Fig. 37.
Zweites Siegel Rudolfs v. Brienz
1282/83

Fig. 38.
Zweites Siegel Philipps v. Brienz
seit 6. Dezember 1282

ist der Löwe, zum Unterschied von dem gleichzeitigen Siegel seines Bruders Philipp (Fig. 38)[1], umgewendet dargestellt. Die Umschrift lautet einfach: † S RVDOLFI DE B(RIENS).

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Von Paul Ganz.

Durch den Aufschwung, den das Kunstgewerbe im letzten Dezennium unserer Kunstentwicklung erfahren hat und durch die allerorts gesteigerten Anforderungen an Individualisierung der einzelnen Gegenstände, ist die Heraldik wiederum häufiger als Dekorationsmotiv verwendet worden. Dennoch sind die Beispiele aus vergangenen Jahrhunderten so zahlreich und so verschiedenartig in ihrer Originalität, dass der neuen Zeit noch manches zur Nachahmung empfohlen werden kann. Es liegt deshalb im Interesse sowohl des kunstliebenden Publikums, als der ausübenden Künstler und Kunsthandwerker, neue Arbeiten öffentlich zu erwähnen, um sowohl die Anwendung der Heraldik im Kunstgewerbe, als auch die Namen der Meister kennen zu lernen.

Siegelstempel. Das nebenstehende Reitersiegel ist nach einem Entwurfe von P. Ganz in der Werkstätte von Goldschmid J. Bossard in Luzern ausgearbeitet worden. Es besteht aus dem grossen Hauptsiegel, das den Inhaber hoch zu Ross, in Turnierausrüstung darstellt, und einem dreieckförmigen Rücksiegel oder Sekret. Beide sind mittelst einer silbernen Kette aneinander befestigt und wägen 260 gr. Das Siegel ist ein Meisterwerk moderner Gravier-

---

[1] Das ältere Siegel Philipps aus den Jahren 1248 bis ca. 1275, abgebildet Jahrbuch l. c. und Ganz, l. c. S. 147.

kunst und darf sich in künstlerischer und technischer Beziehung mit den Produkten des ausgehenden Mittelalters messen.

Fig. 39

Fig. 40

Mit Genugthuung kann heute konstatiert werden, dass auf den meisten Gebieten des alten Kunsthandwerkes wieder Hervorragendes geleistet wird und dass diesen Bestrebungen von Seiten der heraldischen Gesellschaften die lebhafteste Unterstützung entgegengebracht wird.

Bücherchronik.

Siegel der badischen Städte. Herausgegeben von der badischen historischen Kommission. Erstes Heft. 1899.

Seitdem sich die Geschichtsforschung bequemt hat, durch Publikation von Siegeltafeln den reichen Schatz sphragistischen Materials zu heben und die Sphragistik selbst als wichtiges Hülfsmittel anzuerkennen, mehren sich auch die Werke, in denen die Siegel und Wappen ganzer Länder in systematischer Reihenfolge veröffentlicht werden. Die uns vorliegende Arbeit soll in drei Heften die sämtlichen Siegel der Städte des Grossherzogtums Baden enthalten, in Originalgrösse abgebildet und mit erläuterndem Texte versehen. Das erste Heft umfasst die Kreise Mosbach, Heidelberg, Mannheim und Karlsruhe und giebt auf 51 Tafeln gegen 300 Siegelabbildungen. Der erläuternde Text von Dr. F. von Weech ist auf das Notwendigste beschränkt, mit Angabe des urkundlichen Vorkommens der Siegel; die Abbildungen bestehen aus genauen, teilweise sehr gut gelungenen Facsimiles der Originalsiegel, ausgeführt von dem Zeichner Fritz Held. Als besonders schöne Beispiele seien genannt: Tafel III. B. R. S. der Stadt Eberbach, S. S. der Stadt Mosbach, wohl aus dem XIII. Jahrhundert. Tafel XII. Helm R. S. der Stadt Tauberbischofsheim mit dem Mainzerrad als Kleinot. Tafel XVIII. B. R. S. von Heidelberg, der pfälzische

Leu steht aufrecht im Siegelfelde, auf der Brust den bairischen Weckenschild, den Kopf bedeckt mit einem Topfhelm, den das landesherrliche Kleinot aus Lindenzweigen ziert. Tafel XXXVII. Bretten. Tafel XXXIX. Bruchsal u. s. w. Es ist zu bedauern, dass die grosse Menge von neuen Siegeln und Stempeldrucken die alten, schönen Stadtsiegel in den Hintergrund drängt und erst bei genauerer Besichtigung des Materials an erste Stelle treten lässt.

Ströhl, J. H. Heraldischer Atlas. Lieferung 6—12. Jedes neu erscheinende Heft bringt, meist in guten Farbendrucken, eine reiche Auswahl heraldischer Abbildungen, Proben aus dem Wappenbuch des Ritters Konrad Grünenberg, der adeligen Gesellschaft zur Katze, der Zürcher Wappenrolle, Zusammenstellungen von Landeswappen, Handwerkerabzeichen mit Anleitung zur Neukomponierung solcher Erfordernisse der Neuzeit. Wir können nur unsere schon geäusserte Freude über den Fortgang des Werkes wiederholen und dasselbe Heraldikern und Kunstgewerbetreibenden bestens empfehlen.

Ganz P., Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz. Frauenfeld 1899. Besprechungen: Basler Nachrichten, 7. Juli. — Neue Zürcher Zeitung, No. 193, 14. Juli. — Journal de Genève, 17. Juli. — Bündner Tagblatt, 2. August. — Zürcher Freitagszeitung, 11. August. — Allgemeine Schweizer-Zeitung, 12. August. — Frankfurter Zeitung, 20. August.

Felice Toraldo. Il sedile e la nobilità di Tropea. Pitigliano 1898.

Im vorliegenden Buche wird die Geschichte einer kleinen Stadt in Calabrien ausführlich beschrieben, welche seit dem XIII. Jahrhundert durch ein adeliges Patriziat regiert wurde. Der Verfasser hat sich bemüht, durch eine Reihe von genealogischen Beigaben, durch Beschreibung und Abbildung der Wappen sämtlicher Familien, welche seit 1266 in das Patriziat aufgenommen wurden, das Thema möglichst allgemein interessant zu gestalten und es ist ihm auch gelungen, übersichtliche Kapitel zu schaffen. Der Geschichte des adeligen Sitzes Portercole folgen die Genealogien der lebenden und ausgestorbenen Familien des Patriziates, die Mitgliederlisten des adeligen Ordens zum weissen Niclaus, gestiftet von Monsignore de Rustici (1570) und der Chiesa di S. M. dei bianci (1776), welch letztere von 1780—1894 200 Brüder und 200 Schwestern zählte. Mit dem Wappen der Stadt folgt die Reihe der Bürgermeister von 1321—1891, zum Schlusse die Jerusalemritter, die königlichen Hauptleute in Tropea, Ordensinhaber, Senatoren, Abgeordnete etc. etc. und zum Schlusse eine Aufzählung der bürgerlichen Familien. *G.*

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Als neue Mitglieder haben wir das Vergnügen anzuzeigen:

Herr Dr. Häne-Wegelin, Privatdocent, Zürich.
„ Hans Knüsly, Thalgasse, Zürich.
„ Giovanni Stucky, Venedig, Zürich.

Die diesjährige Generalversammlung findet im Monat Oktober in Arau statt. Die Mitglieder werden durch ein Zirkular dazu eingeladen, in welchem das Programm mitgeteilt wird.

Die erste schweizerische Ex-Libris-Ausstellung musste infolge allzugrosser Anhäufung des Materials und wegen der dazu notwendigen Vorarbeiten auf den Frühling des nächsten Jahres verschoben werden.

Mit grossem Bedauern geben wir Kenntnis von dem plötzlichen, unerwarteten Hinschiede unseres Mitgliedes

Herrn Dr. phil. **Carl Ritter**

von Trogen

geb. 1856, 27. Oktober. gest. 1899, 8. August.

Der Verstorbene hat unserer Gesellschaft erst seit zwei Jahren angehört; aber er wusste, als vielseitiger, gründlicher Historiker, das Studium der historischen Hülfswissenschaften stets zu schätzen. Wir haben gehofft, aus seinem reichen Wissensschatze auch unsern Lesern etwas bieten zu können, aber eine schwere Krankheit hat seinem Schaffen ein frühes Ziel gesetzt.

Briefkasten.

Anfragen. — I. Der Unterzeichnete ist mit der Ausarbeitung seiner Familiengeschichte beschäftigt und bittet um Auskunft über folgende Anfragen:

a) Wie heissen die Eltern der Margarita de Praevost, welche 1541 Otto Flugi, Sohn des Johannes, feudatorius Episcopi Curiensis heiratete?

b) Johannes Flugi soll 1498 Ursula von Werdenberg-Sargans geheiratet haben. Ist sie die Tochter des letzten Grafen Georg gewesen?

c) Sind noch Dokumente vorhanden betreffend ein Wappendiplom Johannes VI., Flugi v. Aspermont, Bischofs von Chur († 1640), an seine Familie?

Jkr. Dr. C. H. C. Flugi v. Aspermont, Haag.

Antworten. — I. Auf der Zürcher Stadtbibliothek befindet sich unter dem genealogischen Nachlasse des † Professors Georg v. Wyss eine Sammlung von Aufzeichnungen über die Familie Brun, aus welchen aber der Nachweis einer Zusammengehörigkeit nicht zu erbringen ist. Das notwendige Material wird erst das Zürcher Urkundenbuch zu Tage fördern, dessen Publikation aber heute erst bis zum Jahre 1276 gediehen ist. **Die Redaktion.**

II. An einer Urkunde des Klosters St. Clara im Basler Staatsarchiv vom 5. Juli 1563 hängt ein Siegel, welches das fragliche Wappen zeigt. Als Kleinot erscheint der wachsende Mann mit Armen, in der Rechten einen Hammer haltend, die Linke eingestützt. Auf dem Schriftband steht: LIENHARD SCHMID. In der Urkunde wird der Inhaber des Siegels Lienhard Schmidli zum Schaffner des St. Clarenklosters bestellt. Weitere Notizen fehlen. Es sei nur daran erinnert, dass Konrad Schnitt, der bekannte Maler, während vieler Jahre Schaffner des Augustinerklosters zu Basel war. **Ludwig Säuberlin.**

Gesucht

Dokumente, Bücher, Wappen, Siegel und Porträts, die auf das Luzerner Geschlecht von Fleckenstein Bezug haben.

Offerten unter Chiffre F. F. an die Druckerei F. Schulthess, Zürich.

Druck von Friedrich Schulthess, Zürich.

Schweizer Archiv für Heraldik.

Archives Héraldiques Suisses.

1899 Jahrgang / Année XIII No. 4.

Zweiter und letzter Nachtrag zur Geschichte der Familie Stühlinger.

(Jahrg. 1898 dieser Zeitschrift, Nr. 2 und Jahrg. 1899, Nr. 1.)

Von Wilh. Tobler-Meyer.

Wenn die nachstehenden Mitteilungen als letzter Beitrag zur Geschichte des Stühlingerschen Geschlechtes betitelt werden, so will dies keineswegs sagen, dass nun hiermit das Material, welches die Quellen über die fragliche Familie bieten, gänzlich ausgeschöpft und ausgebeutet sei. Im Gegenteil hat uns längere Beschäftigung mit diesem Stamme zur Überzeugung geführt, dass über dieses ursprünglich habsburg-österreichische Dienstmannengeschlecht die Urkunden wohl noch mancherlei Nachrichten enthalten dürften, die auch jetzt noch der Veröffentlichung harren; wohl aber nehmen wir mit diesem zweiten Nachtrage Abschied von dem Hause der Stühlinger oder von Stühlingen, weil wir es für unthunlich erachten, die Geschichte eines Geschlechtes durch allzuviele Nummern eines Jahrganges, ja sogar mehrerer Jahrgänge einer Zeitschrift hindurch zu verzetteln und dadurch deren Benützung immer mehr zu erschweren. Wir werden auch in Zukunft — wenn wir etwa wieder ein weniger bekanntes Geschlecht alter Zeit einer genauern Beleuchtung durch die Urkunden unterwerfen sollten — es uns zur Pflicht machen, von Anfang an die Sammlung des bezüglichen, urkundlichen Stoffes recht intensiv zu betreiben und die gewonnene Ausbeute in einem Male zur Kenntnis der Leser des „Archivs“ zu bringen, auch wenn wir im Momente der Drucklegung einer derartigen Arbeit davon überzeugt sein sollten, dass das Thema andern wohl noch Material zu einer Nachlese zu bieten im stande sei.

Die in Nr. 2 des Jahrganges von 1898 versuchsweise aufgestellte Stammtafel der Stühlinger ab Regensberg, von Waldhausen und in Eglisau erleidet auch durch die nachfolgenden Urkundenregesten keine Korrektur, sondern bloss einige neue Erweiterungen, welche dem Stammbaume leicht beigefügt werden können.

Der Stammvater des Geschlechtes — nach unserer Stammtafel — Rudolf der Stühlinger kommt auch als Zeuge vor in der Urkunde, laut welcher am 13. Februar 1302 zu Regensberg „in der Stuben ze Hove“ (worunter die Burg des dynastischen Geschlechtes der Freiherren von Regensberg zu verstehen ist) Lütold (VIII.) von Regensberg an die Meier Konrad und Berchtold von Ober-Affoltern zwei Schuppossen zu Ober- und Nieder-Affoltern verleiht, welche Johannes von Rümlikon jenen verkauft und dem Freiherrn Lütold aufgegeben hatte. (Archiv St. Paul, nach A. Nabholz, Geschichte der Freiherren von Regensberg.)

Am 17. August des Jahres 1304 verkaufen in Zürich die Geschwister von Flün ihren Teil des Gutes zu Boppensol, das Heinrich Swamending baut, mit Einwilligung ihrer Teilhaber, Rudolfs des Stühlingers ab Regensberg, Heinrichs, seines Bruders, und Berchtolds von Tachsenerrun (Dachslern) an Berchtold den Suter ab Mühlehalden. (Urkundenbuch von Baden, herausgegeben von Welti, pag. 1.) Wir glauben, in dem hier genannten Rudolf Stühlinger ab Regensberg den Stammvater des Geschlechtes auf unserer Stammtafel, 1311 bis 1315 Vogt zu Baden, erkennen zu sollen, und es würde sich aus dieser Urkunde ergeben, dass er auch noch einen Bruder des Namens Heinrich gehabt hat. Zwar wäre nicht absolut ausgeschlossen, dass die Brüder Rudolf und Heinrich die uns bereits bekannten Brüder Heinrich und Rudolf der zweiten Generation sein könnten; aber die erstere Annahme ist doch die plausiblere, und sie ist es um so mehr, als die unten folgende Notiz vom 7. Februar 1328 uns auf alle Fälle zwingt, dem Stammvater R. Stühlinger ab Regensberg einen Bruder zu geben, der somit in diesem Heinrich von 1304 gefunden wäre.

In der Eigenschaft eines österreichischen Vogtes zu Baden hat Rudolf Stühlinger — wie schon am 22. Januar 1314 — auch noch im Jahre 1315 mit Verpfändungen seiner Herren zu thun gehabt. In einem Verzeichnisse der „Pfandbrief von Kunig Albrechts Sunen“ ist eines Pfandbriefes Erwähnung gethan „auf Herrn Johann von Hallweil, vmb etlich Korn, Roggen vnnd Gelt Zins zu Rynach, der pfannt schilling ist XXV Markh Silbers ausstendigs Dienstgelts vnnd dieser brief get aus von Rudolffen Stülinger, der Fürsten Vogt zu Paden 1315“. Dabei steht noch die für die Kenntnis der damaligen Geldverhältnisse recht brauchbare Notiz: „dazumal hat 1 March Silbers ungevarlich golten vier gulden florin“. (Statthalterei-Archiv Innsbruck. Codex C. 4. II. Pfandbriefe, pag. 42.) Und am 20. Juni 1315 erklären zu Baden „Heinrich, Herre ze Griessenberg, phleger in Ergöwe, miner Herren, der Herzoge von Österrich, und Rudolf der Stülinger, vogte ze Baden“, dass nach der Abrechnung mit dem Edeln Lütold von Krenkingen die Herzoge diesem noch 439 Pfund Pfenninge für seinen Dienst und für Kornlieferungen nach Selz und Speyer schuldig sind. Die zwei angehängten Siegel sind stark abgeschliffen. (Thommen, Urkunden zur Schweizergeschichte aus österreichischen Archiven, I. p. 140 u. 235.) Aus dem spätern Lebensabschnitte Rudolf Stühlingers, da er im Städtchen Regensberg seinen Wohnsitz genommen hatte, rührt noch

eine von ihm in Neu-Regensberg ausgegangene Urkunde vom 22. November 1316 her, zufolge welcher Rudolf Stülinger beurkundet, dass die Kinder Walthers des Ammanns, Burgers zu Regensberg, die zum Teil den Herren (Johanniterrittern) von Klingnau, zum Teil den Freiherren von Regensberg gehört haben (deren Anteil damals auf die Herzoge von Österreich übergegangen war), geteilt worden seien, so dass den Herzogen Lütold und Margaretha, den Johanniter-Rittern Ulrich und Katharina zugefallen seien. (Staatsarchiv Aargau, Leuggern 84, nach A. Nabholz, Geschichte der Freiherren von Regensberg.)

Heinrich Stühlinger, vermutlich Rudolfs ältester Sohn, bekleidete schon 1306 das Amt eines österreichischen Vogtes auf Regensberg; denn unterm 20. August 1306 verzichtete Lütold (VIII.), Freiherr von Regensberg, zu Gunsten der Abtei Wettingen gegen eine Entschädigung von 2 ½ Mark Silber auf die Eigenschaft einer Wiese zu Glanzenberg, die bisher Heinrich Stühlinger, nunmehriger österreichischer Vogt auf Regensberg, von ihm als Mannlehen innegehabt, aber jetzt an die genannte Abtei verkauft hatte. (Staatsarchiv Aargau, Wettingen, Nr. 272, nach A. Nabholz etc.)

Durch das gleich nachfolgend in seinem Hauptinhalte skizzierte Dokument erfährt nun die Stammtafel des Stühlingerschen Geschlechtes wieder eine kleine Erweiterung, indem in demselben eine Dame, Elisabeth Stühlinger, Heinrichs Tochter und Johann Ulingers oder Ülingers ab Regensberg eheliche Wirtin, zu Tage tritt, die wir somit als eine um 10 oder 15 Jahre ältere Schwester von Brigitte Stühlinger, der Gattin Joh. Eschers zu Kaiserstuhl, zu betrachten haben werden. Es verkauft nämlich in Zürich „ze ingendem Maien“ 1328 Johannes Stüllinger, Rudolfs seligen Sohn, an den Grafen Kraft von Toggenburg, Probst, und das Kapitel der Kirche Zürich ein Gut, das ihm eigen gehörte, zu Vüsibach (Fisibach, ganz nahe unter der Burg Waldhausen), genannt im Razengrunde, das Berchtold Rubbrunner baut und das jährlich 5 Stück gilt, 2 Mütt Kernen, ein Malter Hafer, 6 Viertel Vastmus und 5 Schilling Pfenninge um 47 ½ Pfund Pfenninge Zürcher Münze, ferner dritthalb Stück, zwei Mütt Kernen, zwei Mütt Hafer von dem Gute zu Buchse, das Ulrich Wininger baut und welches jährlich 5 Stück Kornes Zürcher Masses gilt, von dem die Hälfte ihm eigen gehört und die andere Hälfte Frau Elisabeth, Heinrich Stüllingers Tochter, Johanns Ulingers ab Regensberg ehlicher Wirthin, um 24 Pfund Pfenninge weniger 5 Schillinge Zürcher Münze. Er verspricht, wenn die edeln Fürsten, seine Herren, die Herzoge von Österreich oder einer von ihnen zu Lande kommt, dass er dann auf Mahnung des Kapitels hin innert einem Monate die Güter ihnen vor dem Herzoge zufertigen wolle. Dafür giebt er dem Stifte als Bürgen und Geisseln Herrn Chunrat Saler und Eppen, den Krämer, Burger Zürich, welche in einem offenen Wirtshause Geisselschaft leisten sollen u. s. w. Joh. Stüllinger siegelt mit dem Wappen der drei Blätter oder Eselsohren. (Staatsarchiv Zürich; grosses Stiftsurbar vom Grossmünster. G. I. 96., pag. 97 b.) Johann Ulinger ist uns bereits bekannt, indem wir ihn unter dem Namen Johannes von Ülingen als ersten Zeugen bei

Abfassung der Urkunde vom Freitag nach Martini 1333 schon angetroffen haben. Er ist wohl auch identisch mit dem Johannes von Ülikon oder Ülingen, welchen Leu in seinem Lexikon (Artikel Üliken bei Stäfa) in Graf Hansen von Habsburg Diensten im Gefechte bei Grynau 1337 fallen lässt. (Nach Vitodurans Chronik, wo freilich sein Taufname fehlt.) Ohne Zweifel gehörte er zu dem Geschlechte des niedern Adels, welches vom Dorfe Uilingen an der Schlücht im Schwarzwalde herstammte und sowohl in der Gefolgschaft der aus derselben Gegend stammenden Freiherren von Krenkingen als auch unter den Dienst- und Burgmannen der — mit den Krenkingern wahrscheinlich stammverwandten — Freiherren von Regensberg, ausserdem auch der Habsburger, gefunden wird. Die mit den Regensbergern näher verbundene Linie der Ritter von Uilingen (schon 1269 Ritter Burkhard von U., Zeuge in Schloss Regensberg) soll auch zu den Gutthätern des Klosters Wettingen gehört haben.

Im Anschlusse an die oben erwähnte Transaction urkundet dann Elisabeth, Heinrich Stülingers Tochter, Johann Ülingers ab Regensberg Ehewirthin, selbst, am Donnerstag nach der Auffahrt 1328 in Regensberg, dass sie dem Probste und Kapitel in Zürich zu dem Gute, das Johann Stülinger, ihr Oheim, ihnen verkauft, ein Gut zu Buchs gebe, welches fünf Stücke erträgt. (Stadtbibliothek Zürich. Lindinners Manuskripte; Grossmünster-Stift. Band IX, pag. 118.) Und am gleichen Tage und Orte erklärt sie weiter, dass sie die ehrwürdigen Herren, Probst und Kapitel der Kirche Zürich, mit Gunst und Willen ihres ehelichen Wirthes Johann zu rechten Gemeindern angenommen habe an dem Gute zu Buchs, das der Wininger baut, das Johans Stüllinger, ihr Oheim, ihnen zu kaufen gegeben hat und das fünf Stücke Korns Zürcher Masses gilt, in allem dem Rechte, als ihr Oheim, Johann Stüllinger, das Gut mit ihr hatte, u. s. w. Da die Frau kein eigenes Siegel besitzt, hängt ihr Mann, Johannes Ülinger, sein Siegel an den Brief, das den sechsmal schrägrechts gestreiften Schild enthält. (Staatsarchiv Zürich. Grosses Stiftsurbar, G. I. 96, pag. 81 b.)

Eine dritte kleine Erweiterung erfährt die Stühlingersche Stammtafel durch die Notiz, dass Johann, Rudolf und Heinrich Stühlinger am 7. Februar 1328 ein Gut zu Niederhasli besassen, welches früher ihres Vetters, Johannes, Eigentum war. (Staatsarchiv Zürich, Ötenbacher Urkunden, Nr. 255.) Diese Angabe wird wohl im Zusammenhange mit der Urkunde vom 17. August 1304 dergestalt zu interpretieren sein, dass R. Stühlinger von Regensberg, mit welchem unsere Stammtafel eröffnet wird, noch einen uns bis anhin nur aus dem Dokumente von 1304 bekannt gewordenen Bruder, Heinrich, und letzterer einen Sohn, Johannes, hatte, welcher folglich ein Vetter der fünf Brüder Stühlinger der zweiten Generation war.

Auf Hans oder Johannes Stühlinger (ca. 1292—1342), mit dem Zunamen des ältern, welchen er wohl der Vergleichung mit seinem soeben erwähnten Vetter Johannes verdankt, beziehen sich noch die beiden nächstfolgenden Regesten. Am Donnerstag vor St. Katharinatag 1336 verkauft in Neu-Regensberg Walther Ammann, Schultheiss zu der Neuen Regensberg,

dessen Kinder sub 22. November 1316 bereits erwähnt wurden, dem Abte und Convente zu Wettingen verschiedene Güter und Zinse zu Neuregensberg, Niedersteinmaur, Schöfflisdorf u. s. w. und giebt dafür Bürgen. Zeugen dieses Aktes waren: Herr Ulrich, Leutpriester zu Dielsdorf, Johanns der alte Stülinger, Berchtold von Gottfüren, Herr der Gennt von Regensberg, Jo. der Scherer, Jo. von Greding, J. der Zwicker und viele andere ehrbare Leute. Die Urkunde war mit dem Siegel der Burger von Regensberg verwahrt. (Staatsarchiv Zürich. Urbar über des Gotteshauses Wettingen jährliche Zinsen u. s. w. F. II. 459, pag. 9.) Von dem gleichen Hans Stühlinger, dem Alten, rührte ein Lehenrevers her, dessen in Codex C. 3, auf dem Rücken bezeichnet mit I, pag. 213, im Statthalterei-Archiv in Innsbruck gedacht ist. Daselbst heisst es: „Lehenrevers auf Graf Hans von Habsburg von dem alten Hannsen Stülinger, Burger ze der Newen Regenspurg vmb den Zehennden zu ober Steinmaur vnd verweisst sein Hausfraw darauf, 1340". (Genauer nach dem eben erschienenen ersten Bande von Thommen, Urkunden etc., p. 243 n. 413: „Johans der alte Stülinger, Burger ze der nüwen Rägensperg", verpfändet „einen zehenden, der gelegen ist ze oberen Steinimur", Lehen von Graf Johann von Habsburg, mit dessen Willen und Gunst „fro Margareten, miner elichen Husfrowen" um 40 Mark Silber Zürcher Gewichts. Siegel fehlt.) Zum Jahre 1342 sind als Johanniter-Brüder in Wädensweil genannt Herdegen von Rechberg, Komthur, Heinrich Schännis und Rudolf Stühlinger, Brüder. (Dr. Arnold Nüschelers Auszüge aus den Klosterarchiven, aufbewahrt in der Stadtbibliothek Zürich, Abteilung Wädensweil.) Dieser Rudolf Stühlinger wird wohl mit dem im gleichen Jahre als Kirchherr von Kirchdorf genannten Rudolf St. der Stammtafel zusammenfallen.

Ein neues Reis am Stammbaume des uns beschäftigenden Geschlechtes erwächst uns aus einer zu Neuregensberg am Montag vor St. Margaretha des Jahres 1357 abgefassten Urkunde. Derselben zufolge entzieht sich vor Johannes von Kloten, dem Schultheissen zu der Neuen Regensberg, der daselbst zu Gerichte sitzt, die ehrbare Frau Gertrud Huber von Recken mit Willen ihres ehelichen Wirthes und rechten Vogtes Walther Vörscher, Burgers zu Regensberg, alles liegenden und fahrenden Gutes, das ihre Schwester Mechtild Huber selig von Recken hinterlassen, zu Gunsten des Herrn Johannes von Recken, Priesters und Kaplans des St. Carlen Altars bei der Probstei Zürich und seiner Geschwister Cunrat, Wernher, Anna und Verena u. s. w. Dabei figurierten als Zeugen: Herr Heinrich von Rümlang, Ritter, Jakob Stülinger, Vogt zu der neuen Regensberg, Kunrat Stülinger, Gebrüder, Gilg Cloter, Lüthold Tünger, Johannes und Heinrich von Aeredingen (Ehrendingen), Gebrüder, Ulrich Boller, Johans Christinen von Regensberg, Rudolf Herdiner, Ulrich Holenweg von Zürich und viele andere ehrbare Leute. Der Urkunde war das Siegel der Burger von Regensberg angehängt. (Staatsarchiv Zürich. Urbar über des Gotteshauses Wettingen jährliche Zinsen u. s. w. F. II. 459, pag. 13.) Die eben aufgezählte Zeugenreihe beweist, dass ein uns bisher noch unbekannt gewesener Jakob Stühlinger im Jahre 1357 mit dem Amte des öster-

reichischen Vogtes auf Regensberg betraut und dass er ein Bruder eines Kunrat Stühlinger war. Wir glauben unbedenklich, den letztern mit dem Kunrat Stühlinger, welcher 1367 „zu Hoff“ genannt wird, identifizieren und somit den Vogt Jakob ebenfalls für einen Sohn Hansen Stühlingers betrachten zu dürfen, der das Amt des Vogtes auf R. vor 1342 auch bekleidet hatte, so dass der Sohn dem Vater, wenn auch vielleicht nicht unmittelbar, im Amte nachgefolgt wäre.

Über den andern Konrad Stühlinger der dritten Generation, in der Stammtafel Künzi Stühlinger geheissen, sind gleichfalls noch weitere Nachrichten zum Vorschein gekommen, aus denen sich z. B. ergiebt, dass er längere Zeit hindurch als Schultheiss an der Spitze des Rates und der Burgerschaft im Städtchen Neu-Regensberg stand. In dieser Eigenschaft urkundet er Montags vor unsrer Frauen Tag zu Lichtmess (30. Januar) des Jahres 1374 als Konrad Stülinger, Schultheiss zu N. R., daselbst an offner Strasse zu Gerichte sitzend, dass Heinrich Hus und Frau Anna Hus, seine eheliche Wirthin, einander zu rechten Gemeindern, Theil- und Erb-Genossen über alles ihr Gut genommen haben. Unter den Zeugen komparieren: Pfaff Rüdger von Rümlang, Joh. von Kloten u. a. Die Urkunde ist bekräftigt mit dem Siegel der Stadt N. R. und demjenigen Eberharts von Vare (Fahr). (Stadtbibliothek Zürich. Manuskripte des sel. Herrn Dr. Arnold Nüscheler, Nr. 408. Auszüge aus Urkunden der Gemeinde Regensberg, im Schulh ause, Zimmer der Nähschule.)

Und unterm Montag vor St. Simon und Juda (26. Oktober) des Jahres 1383 urkundet Küntzi Stülinger, Schultheiss zu N. R., weiter ebendaselbst, dass Chunrat Güller, Burger zu N. R., Frau Adelheit, seine eheliche Wirthin, und Heinrich, ihr Sohn, einander zu rechten Gemeindern über all ihr liegendes und fahrendes Gut genommen haben. Unter den Zeugen dieses Aktes figuriert z. B. Küentzi von Rümlang. Das angehängt gewesene Stadtsiegel fehlt. (Stadtbibl. Zürich, Mskr. des sel. Herrn Dr. Arnold Nüscheler, Nr. 408, wie oben.)

Am 9. März 1393 erscheint Küntzi Stühlinger nochmals und siegelt, doch nicht mehr als Haupt des Rates von N. R., sondern als blosser Privatmann, als Lütold Teppeler, Burger zur neuen Regensberg, daselbst an Heinrich Kloters Statt zu Gerichte sass und urkundete, dass Frau Margaretha von Rümlang, Konrads von Rümlang sel. eheliche Hausfrau, und Heintzli von Rümlang, ihr ehelicher Sohn, den Hans Hein von Neftenbach um 10 Gulden an Gold von der Leibeigenschaft ledig und los gelassen haben. Dieser Freilassungsbrief wurde besiegelt mit dem Siegel der Burger von Regensberg, mit demjenigen Konrad Stülingers als Vogtes der Edelfrau von Rümlang (S. Conrad) dcti Stülinger), endlich mit demjenigen Heinzlis von Rümlang (S. Heintzmanni de Rümlang). (Staatsarchiv Zürich. Urkunden des Klosters Töss, Nr. 378.

Um vorerst noch bei der Nachkommenschaft Küntzi Stühlingers zu verharren, welche anfangs noch im Bergneste Regensberg sitzend verbleibt, im ersten Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts aber mit der Vogtei zu Hüntwangen belehnt wird und, zweifelsohne durch diese Erwerbung zur Übersiedlung in die Nähe des genannten Dorfes veranlasst, sich im Städtchen Eglisau am Rhein

ansässig macht, so belehrt uns eine Urkunde, gegeben Donnerstags nach Maitag (2. Mai) des Jahres 1443 zu Embrach, dass unter diesem Datum Kuni Strubinger als Vogt Herrn Heinrichs Holland, Probstes zu Embrach, daselbst öffentlich zu Gerichte sass und beurkundet, dass Hans Stülinger von Eglisau (der Enkel des zunächst hievor genannten Küntzi Stühlinger) 1 Pfund Heller und 5 Schillinge Zürcher Münze, einen Mütt Hafer Zürcher Masses und zwei Herbsthühner alljährlicher Einkünfte ab dem Segelhofe zu Ögwil (Augweil auf dem Bergrücken zwischen Embrach und Kloten) um 18 Gulden rheinisch dem Rudi Huber von Wagenberg verkauft habe. Dieses Verkaufsinstrument ist mit den Siegeln des Probstes Holland und des Vogtes Strubinger bekräftigt. (Staatsarchiv Zürich. Urkunden von Embrach, Nr. 142.)

Auch über den Enkel des eben vorgekommenen Hans Stühlinger zu Eglisau, über Damasius Stühlinger, das letzte Blatt am Stammbaume, das mit Sicherheit zu dem adelichen Geschlechte der Stühlinger gerechnet werden darf, ist noch eine weitere Nachricht ans Tageslicht getreten. Es kommen nämlich vor Burgermeister und Rat von Zürich zu Recht der „fromm" Damastus (sic!) Stülinger eines Teils und Hans Scherer von Ober-Steinmaur andern Teils. Stühlinger meint, seine Vordern hätten vor Jahren (wohl zur Zeit des Abtes Rudolf Stühlinger) im Gotteshause Engelberg mit dem Betrage von 3 Mütt Kernen Geldes eine Jahrzeit gestiftet und die Lieferung der jährlichen 3 Mütt auf der Stühlinger Gütchen, genannt des Nadlers Gütli, zu Steinmaur gelegt. Nun hätten Burgermeister und Rat ihm schon früher gestattet, dass er mittelst 40 Gulden dieses Gütchen von der erwähnten jährlichen Leistung ledigen dürfe. Das habe er gethan und hierauf fragliches Gütchen Heini und Uli den Weltinen, Gebrüdern, von Ober-Steinmaur zu einem rechten Erblehen verliehen. Er hofft, Burgermeister und Rat werden ihn dabei bleiben lassen und dafür sorgen, dass Hans Scherer, welcher ebenfalls Ansprüche auf dieses Gütchen erhebt, ihn daran ungesäumt lasse u. s. w. Burgermeister und Rat von Zürich entscheiden am Samstag nach unsrer Frauen Tag der Himmelfahrt im Jahre 1509, dass dem Stühlinger, weil er das Kloster Engelberg abgelöst, die jährlichen 3 Mütt Kernen sollen ausgerichtet und bezahlt werden, dass aber der „Übernutz" aus dem Gütchen Hansen Scherer als sein Erbgut zustehen solle. (Staatsarchiv Zürich. Ratsurkunden, Band 2, pag. 183.)

Wendet man sich nun zu dem auf der Burg Waldhausen, nachmals im Städtchen Kaiserstuhl gesessenen Aste der Familie, so geben uns die oben schon erwähnten Auszüge des bienenfleissigen, seligen Dr. Arnold Nüscheler aus den im Schulhause des Städtchens Regensberg aufbewahrten Urkunden noch die folgende Ausbeute: Zu Kaiserstuhl am 18. August 1407 urkundet Pantaleon v. Mandach, Edelknecht und Schultheiss zu Kaiserstuhl, dass Berchtold Tachsner selig, sesshaft zu Rutschwil, von ihm einen Zehnten zu Ober-Steinmaur zu Mannlehen gehabt habe und nach seinem Tode Heinz Stülinger von Walthusen und bittet den Dekan der Kirche St. Peter in Strassburg, denselben deshalb nicht bekümmern zu lassen. Das Siegel des v. Mandach hängt.

„Montags vor U. L. Fr. zur Kerzwihi“ (27. Januar) des Jahres 1427 urkundet Heinrich v. Mandach, Edelknecht, dass ihn Konrad Stülinger zu Walthusen gebeten, ihm den Zehnten zu Ober-Steinmaur zu leihen, welchem Gesuche er entsprochen. Das Siegel des v. Mandach hängt.

Am Tage der h. drei Könige (6. Januar) 1440 verkauft Konrad Stülinger, sesshaft zu Kaiserstuhl, dem hochgelobten Himmelsfürsten St. Antonio zehn Viertel Kernen von seinem Zehnten zu Ober-Steinmaur um 31 Gulden unter Vorbehalt des Wiederkaufes. Das Siegel Stühlingers hängt.

Am Tage St. Martins (11. November) des Jahres 1448 verkauft derselbe dem Schultheissen und Rat zu Regensberg an die Pfründe St. Antonii des h. Beichtigers, einen Mütt Kernen Geldes ewiger Gült ab seinem Zehnten zu Ober-Steinmaur um 10 rheinische Gulden. Das Siegel Stühlingers hängt.

Am Tage St. Leonhards (6. November) 1449 effektuiert der gleiche einen genau ebensolchen Verkauf zu gleichem Preise. Das Siegel hängt.

Lehenbrief, datiert Mittwoch nach Cantate (18. Mai) 1468 von Heinrich v. Mandach für Konrad Stülinger von Waldhusen um das Zehendli zu Ober-Steinmaur.

Aufsendung dieses Zehntens an den Lehensherrn durch Anna Stülingerin, Konrads sel. Witwe, infolge Verkaufes an das Gotteshaus Regensberg am St. Antonstage (17. Januar) 1492.

Am St. Mathisabend (23. Februar) des Jahres 1510 leiht Bastian v. Mandach, Vogt zu Neunkirch, dem Hans Kempff, Schultheissen zu Regensberg, zu Handen der dortigen Kirche ein „Zehendli“ zu Ober-Steinmaur, das an dieselbe von dem von Stülingen zu Kaiserstuhl mit Bewilligung Heinrichs v. Mandach sel., seines Vaters, gekommen war. Das Siegel des v. Mandach hängt.

Damit wollen wir Abschied von dem Geschlechte nehmen, von dem wir, wenn auch noch keine vollständige und erschöpfende Geschichte, so doch die erste, zusammenhängende Geschlechtsfolge und Darstellung seiner Geschicke gegeben zu haben glauben.

Un livre de famille.

Par Jean Grellet.

Feuilleter un livre bien fait, qu'il soit destiné au grand public ou à une circulation restreinte est toujours un plaisir pour un bibliophile; le plaisir est double lorsqu'il traite d'une matière sympathique à celui qui le tient en mains. Tel est le cas d'un livre que vient de publier à 50 exemplaires seulement notre collègue M. Maurice de Tribolet-Hardy, sous le titre «*La famille de Tribolet bourgeoise de Neuchâtel*». A l'aide de documents réunis par son grand-oncle, puis par son père, enfin complétés et contrôlés par lui-même, M. de Tribolet a résumé dans ce beau volume de 179 pages, imprimé sur papier de luxe, des notices généalogiques et biographiques sur les 211 membres dont se compose

sa famille, depuis son origine connue jusqu'à nos jours. La plupart ayant joué un rôle important, soit dans les affaires de la Bourgeoisie de Neuchâtel, soit dans celles de l'Etat ou au service militaire étranger, leur nom et leurs actes se retrouvent dans maint document public; on pouvait y puiser à pleines mains pour reconstituer la carrière de chacun d'eux. En outre les riches archives particulières de la famille contiennent des documents du plus haut intérêt. Il y aurait eu là matière à donner beaucoup plus de développements à la biographie de plusieurs des personnages mentionnés, que ne l'a fait l'auteur, soit par modestie, soit par système.

Dans la première partie de son ouvrage M. de Tribolet indique le but du livre, énummère les sources auxquelles il a puisé, parle des origines de la famille dont quelques membres isolés sont mentionnés dans des documents du commencement du 14me siècle, tandis que la filiation s'établit d'une manière non interrompue à partir de Jean dit Richard Tribolet qui vivait à la fin du même siècle. Les différentes lettres de noblesse accordées à la famille et dont la première est de 1593, ainsi que les armes, ont leur chapître. En ayant déjà parlé avec quelque détail dans un précédant article (Arch. hérald. 1899, p. 59) nous n'y reviendrons pas ici. Mentionnons encore la nomenclature des propriétés terriennes possédées par la famille, parmi lesquelles figuraient les fiefs de Saint-Claude, de Bellevaux, de Sorgereux, de Savagnier, de Blayer, de Bretiège, les châteaux de Montmirail, d'Auvernier, de Cottendart, de Fenin, de Constantine etc.

L'auteur soulève une question intéressante. Le nom de Tribolet existe non seulement à Neuchâtel, mais on le trouve également à Berne et en France. Toutes ces différentes familles ont-elles une origine commune? L'auteur a fait d'importantes recherches à cet égard et même des voyages en France dans le seul but d'éclaircir la question, et cela pour arriver à un résultat absolument négatif, tout au moins en ce qui concerne ces derniers. C'était à prévoir, car il n'est pas rare de rencontrer en deçà et en delà du Jura des familles n'ayant aucun rapport entre elles, portant le même nom et nous pourrions en citer nombre d'exemples. Pour les noms dérivés d'un adjectif qualificatif comme Grand, Petit, Gros, Rouge etc. ou d'un metier comme Barbier, Favre, Chapuis etc. cela va de soi et ils se retrouvent dans tous les pays et dans toutes les langues, mais le fait de la similitude de noms sans signification précise en français indique leur dérivation d'un même mot latin. Si l'affirmation sur laquelle le chancelier de Montmollin et Samuel de Pury tombent d'accord, à savoir que les Tribolet — au moins ceux des siècles passés — sont «colères, isolents et emportés» était vraie, leur nom pourrait bien venir du latin *tribulus*, buisson d'épines, et les mêmes traits de caractère — qui ne sont pas rares — ont pu donner simultanément naissance aux mêmes noms dans différentes régions. Nous ne garantissons du reste pas cette étymologie et ne la donnons que comme exemple d'une formation possible de ce nom. On trouve des Tribollets ou Triboulets en Bourgogne, en Franche Comté, dans le comté de Foix et en Picardie et ici encore il est probable qu'ils ne remontent pas tous à une origine commune. Si M. de Tribolet s'est aussi occupé dans son livre de famille des Tribolets

de France, c'est qu'à plusieurs reprises ceux-ci ont fait des démarches pour revendiquer une parenté et des droits de bourgeoisie à Neuchâtel; l'inanité de ces prétensions est établie par l'auteur. Il n'a pas été possible non plus d'établir authentiquement un lien d'origine entre la famille Tribolet de Neuchâtel et celle de Berne, très répandue dans une commune voisine de la frontière neuchâteloise, et dont les Tribolet bourgeois de Berne étaient probablement un branche. Tout ce que l'on peut affirmer est que, s'il y a origine commune, c'est la famille bernoise qui sort de Neuchâtel et non le contraire, car les Tribolet existaient à Neuchâtel longtemps avant que ce ne fut le cas à Berne et l'apparition d'un nom aussi romand en pleine terre germanique semble indiquer une immigration.

Quoi qu'il en soit M. Tribolet a traité ces questions intéressantes sans se laisser aller à la fantaisie. Comme on le sait, l'auteur du livre dont nous parlons est un adepte des sciences naturelles et d'un bout à l'autre de son bel ouvrage on reconnait sa conscience de savant, ennemi des hypothèses et n'accordant les faits que pour autant qu'il peut les appuyer de documents irréfutables qu'il n'omet jamais de citer. On ne peut guère faire un meilleur éloge d'un travail de ce genre qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de la clarté. Dans la partie biographique qui, bien que très concise, est la plus étendue, l'auteur indique brièvement pour chaque individu les dates et les faits se rapportant au personnage. Chaque nom mentionné est muni d'un chiffre romain indiquant la génération et d'un numméro d'ordre qui permettent de le retrouver avec la plus grande facilité dans les tableaux généalogiques qui se trouvent à la fin du volume. Cet arrangement simple et pratique est très commode pour se reconnaître dans le dédale des homonymes.

La partie artistique ne laisse rien à désirer non plus, l'exécution typographique due à l'imprimerie P. Attinger à Neuchâtel étant des plus soignées. En outre une planche en couleurs, celle que publiaient les *Archives héraldiques* (1899, p. 59), la lettre de noblesse accordée par Henri IV et 27 portraits de famille, en héliogravure de la maison Sadag, intéressants tant au point de vue des costumes que parce qu'ils reproduisent les traits d'hommes d'état et de militairs qui ont marqué leur place dans l'histoire de notre pays ou dans les guerres de nos voisins, complétent ce volume dont nous nous faisons un plaisir de saluer l'apparition à un double point de vue: parce qu'il constitue une précieuse contribution à la bibliographie familiale suisse et comme travail très réussi d'un membre de notre société.

Nobiliaire du pays de Neuchâtel.

(Suite).

117. PURY. — Famille de condition franche établie jusqu'en 1301 à la Bonneville des Sires de Valangin, au Val de Ruz, entrée après la destruction

de ce bourg dans la bourgeoisie de Neuchâtel où elle joue un rôle dès la fin du XIVe siècle et où elle se divisa au XVIe siècle en plusieurs branches issues de deux Pierre Pury père et fils, l'un et l'autre bannerets de Neuchâtel, morts le 1er en 1536, le 2e en 1574.

Jean Pury (né 1538, † 1599) capitaine propriétaire d'une compagnie de 300 Suisses au service de France, deuxième fils du second banneret Pierre ci-dessus, fut fait chevalier par le roi Henry IV sur le champ de bataille d'Arques (21 sept. 1589) et en reçut confirmation à titre héréditaire par lettres du 24 Octobre suivant. — Pas d'entérinement à Neuchâtel.

Adalbert Pury, capitaine au service de France, maire de Cortaillod puis maire de Locle, (descendant à la troisième génération d'un fils cadet du premier banneret Pierre), ayant accompagné Henry II de Longueville au congrès de Münster en qualité de Gentilhomme de sa chambre (1648) reçut de ce prince des lettres de noblesse en date du 28 avril 1651. — Entérinement le 6 octobre de la même année. — Descendance éteinte en 1756.

Par diplôme du 16 novembre 1709 entériné le 28 janvier 1711, le roi Frédéric Ier conféra la noblesse dans tous ses Etats à *Daniel Pury,* né en 1642, ancien conseiller d'Etat et procureur général destitué sous le règne précédent, maire de la Côte, (descendant à la troisième génération du chevalier Jean Pury ci-dessus), et a ses quatre fils, *Samuel,* conseiller d'Etat, *Abram, Louis* et *Daniel.*

Par diplôme de même date, entériné le 29 juin 1711, le même souverain anoblit également *David Pury,* né en 1663, conseiller d'Etat et châtelain de Boudry (descendant à la quatrième génération de Pierre-Hugues [1536 † 1592] fils ainé du deuxième banneret Pierre), ses deux frères *Josué* et *Alphonse* et *David* son neveu, fils d'Henry déjà décédé.

David Pury (né 1709, † 1786) banquier à Lisbonne, fils du colonel au service britannique Jean-Pierre Pury (descendant d'un fils cadet du deuxième banneret Pierre), fut créé *Baron* à titre héréditaire par le roi Frédéric II à la requête de la Ville de Neuchâtel qu'il avait comblée de dons magnifiques. Diplôme daté du 1er janvier 1785, entériné le 29 mars de la même année.

Le *Baron David de Pury* étant décédé en 1786 sans postérité, le roi Frédéric-Guillaume II releva, par diplôme du 11 août 1788, le titre de Baron en faveur «*de la branche ainée de la famille de Pury*» avec reversibilité de branche en branche jusqu'à extinction complète de la famille.

Par le même diplôme tous les membres de la famille non encore reconnus comme nobles, savoir *Jean-Louis*, Maître-Bourgeois de Neuchâtel, *Henry, Jean-Henry* fils de feu Samuel, *Louis*, fils de feu Claude, et *Jean-Henry* fils de Joseph Pury (tous descendants du dernier des huit fils du deuxième banneret Pierre), furent mis au bénéfice d'une «reconfirmation de noblesse».

Par acte d'entérinement du 19 novembre 1788, le Conseil d'Etat détermina l'ordre de succession des branches et mit en possession du titre de Baron le Président du Conseil d'Etat et Maire de la Côte *David de Pury,* né en 1733, seul représentant de la branche ainée issue de Pierre-Hugues.

Le Bon David de Pury, 2e du nom, étant décédé en 1820 sans postérité mâle, le Conseil d'Etat, par arrêté du 31 janvier de cette même année, prononça la dévolution du titre en faveur des fils et petits-fils du lieut.-colonel et conseiller d'Etat *Abram de Pury* († 1807), de la branche du chevalier Jean, et dont les descendants forment actuellement la première branche établie à Neuchâtel, à Venise, en Australie et à Clarens.

La deuxième branche est représentée par deux rameaux issus de *Jean-Louis* et de *Henry de Pury* ci-dessus, et établis à Neuchâtel et en Angleterre.

ARMES. Anciennes: *De gueules au chevron d'or accompagné de deux coquilles de St Jacques d'argent en chef et d'une molette du même en pointe.*

Dès une époque ancienne difficile à déterminer ces armes sont tenues par un *singe d'or sur champ d'azur* ou remplacées dans la main du singe par d'autres attributs.

Nouvelles: (diplômes de 1709 pour les deux premières branches, étendues aux autres branches en 1785 et 1788), *d'azur au chevron d'or accompagné de deux coquilles de St Jacques et d'une molette à huit pointes d'argent, au chef du même chargé d'une aigle issante éployée de sable, becquée d'or.*

CIMIER: *Un lion issant d'or, armé de gueules.*

SUPPORTS: *Deux lions d'or.*

DEVISE: «*Ferme et droit*».

118. REGNAULT. — Noble *Guillaume Regnault,* écuyer, Sr de Donneloye, châtelain de Surpierre, d'une famille bourgeoise de Romont devint seigneur de Bellevaux du chef de sa femme, Marguerite fille et héritière de Guillaume de Bellevaux († vers 1523). Il siégea pour le fief de Bellevaux aux Audiences générales de même que son fils Jacob.

Jacob étant mort sans postérité avant son père, Bellevaux passa en 1579 à *Denise Regnault,* femme de Jean Gaschet, de Payerne.

ARMES: Guillaume Regnault doit avoir porté les mêmes armes que les autres Regnault de Romont: *coupé de ..... à la croix latine de ..... et de .....* (notes de l'archiviste cantonal de Fribourg). — D'autre part Mandrot lui attribue, nous ignorons d'après quelles sources: *d'azur au sautoir de gueules chargé en cœur d'un lozange (ou ouvert en cœur) d'argent.*

119. REGNENS. — Famille dont l'origine est incertaine et qui recueillit par héritage une partie des fiefs de la maison de Cormondrèche. *Pierre de Regnens,* écuyer, et *Jean,* son fils siégèrent aux audiences pour ces fiefs dans le cours du XVe siècle. Ce nom disparaît dès les premières années du XVIe siècle.

ARMES: (selon Mandrot). *De gueules à la lance d'argent en pal, mouvante de la pointe de l'écu, et à laquelle est attachée une bannière flottante du même.*

120. REYNIER. — Famille originaire de Dieu-le-Fit, en Dauphiné, réfugiée en Suisse en 1687 à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes; reçue dans la Bourgeoisie de Valangin en 1707 et dans cette de Neuchâtel en 1719.

Le 6 novembre 1826 le roi Frédéric Guillaume III accorda des lettres de Noblesse à *Jacques-Charles Reynier* (né 1795, † 1875), officier au Bat. des

tirailleurs de la garde. Notification fut faite au Conseil d'Etat de cet anoblissement par lettre ministérielle du 28 décembre 1831 mais il n'est pas fait mention d'entérinement. Dès les événements de cette époque le gouvernement neuchâtelois paraît n'avoir plus attaché de valeur à cette formalité jadis essentielle; préoccupé de relier Neuchâtel plus étroitement à la Monarchie Prussienne il ne comprenait sans doute plus un acte ou s'affirmait au contraire la qualité de la principauté comme Etat Souverain.

Le colonel Jacques-Charles de Reynier mourut sans postérité en 1875; d'autre part, dès le 1er avril 1865, la cour de Berlin avait conféré la noblesse prussienne à ses frères Henry (1792, † 1876) et Léopold Reynier (né 1808) et à leurs descendants.

Famille établie à Neuchâtel.

ARMES: *Coupé d'or et d'azur chargé de six besans d'argent posés 3, 2 et 1.*
CIMIER: *Un vol éployé écartelé d'or et d'azur.*
DEVISE: *In fide perseverantia.*

121. DE RIVE. — Ce nom porté au XIVe et au XVe siècle par une ancienne et notable famille bourgeoise de Neuchâtel, a été illustré par un seul personnage, dont l'appartenance à cette même famille n'est pas prouvée.

Georges de Rive, baron de Prangins et de Grandcourt, bourgeois de Payerne, gouverneur de Neuchâtel pour Jeanne de Hochberg dès 1529, entra dans la noblesse de ce pays par son mariage avec Isabelle, fille du dernier des Vaumarcus, laquelle lui apporta quelques petits fiefs.

A sa mort arrivée en 1552, sa fille unique porta ces fiefs dans la maison de Diesbach.

ARMES: *D'azur à la croix d'or accompagnée en pointe de deux étoiles d'argent.*
CIMIER: *Un bonnet pointu et recourbé d'azur, retroussé d'hermine.*

122. ROCHEFORT (I). — L'histoire nous apprend peu de choses sur l'ancienne maison de Rochefort dont quelques membres paraissent comme témoins dès la fin du XIIe siècle (Humbert de Rochefort 1194. E.... de Rochefort, chevalier, maïor du Vautravers 1230) et qui paraît s'être éteinte au milieu du XIIIe siècle ou avoir à cette époque passé en Angleterre à la suite de Pierre de Savoie; (dernière mention, 1236: donation au chapitre de Lausanne par Falco de Rochefort d'un homme à Corcelles, lequel était de son alleu). Il ne nous reste de cette famille que ses armes portées encore par la commune du même nom, ainsi que, dit-on, par une famille anglaise *de Rockford.*

ARMES: *Ecartelé d'or et de gueules, à la bordure de sable chargée de besans du premier.*
CIMIER: Inconnu.

123. ROCHEFORT (II). — Entrée dès la 1re moitié du XIIIe siècle dans le domaine direct des Sires de Neuchâtel, la Baronie de Rochefort aurait été, selon Boyve, inféodée pendant ce même siècle à Rodolphe de Neuchâtel et à

Girard son fils qui en prirent le nom. Nous n'avons pas trouvé d'actes relatifs à cette inféodation, mais il est certain que dès 1270 environ Rochefort n'eut pas de seigneurs particuliers et fut une châtellenie jusqu'à la donnation qui en fut faite en 1372 par le comte Louis de Neuchâtel en faveur de ses deux fils illégitimes *Jean* et *Vautier*. Ce dernier est resté célèbre dans l'histoire locale par le long et tragique épisode de sa rebellion contre Conrad de Fribourg et son exécution en 1412. Dès cette date Rochefort fut définitivement réuni au domaine de l'Etat.

Vautier de Rochefort ne laissa qu'un fils qui mourut sans postérité peu après le supplice de son père: *Jean* était antérieurement déjà entré dans les ordres.

ARMES: de Vautier de Rochefort: *de Neuchâtel à la barre de bâtardise de sable sur le tout.*

124. ROGNON. — *Jean Rognon*, d'une famille de condition servile épousa dans la première moitié du XVIe siècle Clauda, fille illégitime reconnue de Claude de Neuchâtel-Vaumarcus. Le fils de ce dernier, Lancelot de Vaumarcus, constitua divers biens-fonds en arrière-fief en faveur de Jean Rognon en 1540 et lui octroya pour armes un des chevrons de son blason.

Par lettres du 23 juillet 1673, entérinées le 19 mars 1674, Anne Geneviève de Bourbon, Duchesse de Longueville anoblit *François-Antoine Rognon*, pasteur et son frère *Henry Rognon*, enseigne au service de France.

Henry-François Rognon, cousin-germain des précédents, châtelain de la Baronie de Gorgier, fut anobli par la même princesse le 8 janvier 1674. Entérinement le 19 mai suivant.

Henri-François, né en 1694, petit-fils de ce dernier, membre de la députation du clergé neuchâtelois à Berlin en 1727 reçut à cette occasion du roi Frédéric-Guillaume Ier un diplôme de reconfirmation de noblesse avec augmentation d'armoiries.

Famille éteinte à la fin du XVIIIe siècle ou au début du XIXe.

ARMES: (anciennes): *De gueules au chevron d'argent.*
(augmentées): *Ecartelé aux 1 et 4 d'argent à la Bible de sable tranchée d'or; aux 2 et 3 Rognon ancien.*
CIMIER: (ancien): *Un homme d'armes naissant, cuirassé et casqué d'argent tenant un bouclier et un glaive du même.*
(nouveau): *un vol éployé de sable.*
SUPPORTS (nouveaux): *Deux lions contournées d'or.*

125. ROUGEMONT (I). — *Frédéric Rougemont*, maire de la Chaux-de-Fonds, né 1647, † 1705, d'une famille mentionnée à Provence (Vaud) au XIVe siècle, établie au XVe siècle dans la paroisse de Saint-Aubin, entrée en 1578 dans la bourgeoisie de Neuchâtel, fut anobli par le prince de Condé, curateur du Duc de Longueville, suivant lettres du 28 mai 1683, entérinées le 18 juillet de la même année.

Mort sans postérité.

ARMES: *D'or au chevron de gueules, accompagné en pointe d'un mont à six coupeaux du même (ou de sinople), au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.*
CIMIER: *Une femme naissante au naturel tenant une fleur dans chaque main.*

126. ROUGEMONT (II). — *Denys Rougemont,* agent financier du roi Frédéric II à Paris, né 1759, † 1839, d'une famille issue au XVIe siècle de la même souche que le précédent, fut anobli par lettres de «reconnaissance de noblesse», du 19 mars 1784, entérinées le 8 mars 1785.

Un rescrit royal du 24 juin 1784, entériné comme dessus, mit au bénéfice de ce même diplôme tous les descendants de *François-Antoine Rougemont,* né 1675, † 17.., conseiller d'Etat, grandpère du titulaire.

Famille répandue en plusieurs branches en Suisse, en France, en Angleterre et en Allemagne, toutes issues des deux fils de François-Antoine prénommé.

ARMES: Jusqu'au commencement du XVIIIe siècle comme Rougemont (I) ancien, avec diverses variantes.
Dès lors, puis définitivement suivant le diplôme de 1784: *de gueules à la croix d'or.*
CIMIER: *Un ange naissant, vêtu d'argent, tenant dans sa dextre une croix d'or et dans sa senestre un glaive du même.*
SUPPORTS: *Une palme de sinople à dextre et un rameau d'olivier du même à senestre.*

127. ROULET. — *François Roulet,* bourgeois de Neuchâtel, d'une famille originaire de Peseux fut anobli le 22 octobre 1819 par lettres du roi Frédéric-Guillaume III, entérinées le 7 juillet 1820.

Par ordonnance du 18 juillet 1822, le roi autorisa François de Roulet à modifier le cimier de ses armes et à y ajouter des supports.

Descendance établie à Genève, Berne et Dusseldorf.

ARMES: *Ecartelé aux 1 et 4 d'azur au calice couvert d'or, aux 2 et 3 du premier au chevron du second et trois monts du même en pointe et au chef de gueules chargé de deux étoiles d'or.*
CIMIER: (1819): *trois plumes blanches.*
(1822): *une aigle essorante d'or.*
SUPPORTS: (1822): *Deux lions d'or.*

128. DE ROY. — *Henry Roy,* bourgeois de Neuchâtel, châtelain du Vautravers, d'une famille originaire de Couvet, fut anobli par le roi Frédéric-Guillaume Ier le 1er décembre 1723. Entérinement le 21 août 1724. — Famille éteinte en 1753 avec *Simon de Roy,* conseiller d'Etat et châtelain du Vautravers, dont la fille unique épousa Abram Sandol (v. ce nom).

ARMES: *Ecartelé aux 1 et 4 de gueules à trois étoiles rangées en fasce d'argent, aux 2 et 3 d'azur à deux chevrons brisés et entre-lacés, l'un renversé d'or* (dans l'usage les chevrons ne sont pas représentes brisés), *sur le tout d'hermine à la couronne royale d'or soutenue par un sceptre du même posé en pal.*
CIMIER: *Un panache d'or, de gueules, d'argent et d'azur.*
SUPPORTS: *Deux lions contournés d'or, armés et lampassés de gueules.*

129. SALADIN DE LUBIÈRES. — Le lieutenant-colonel *Antoine-Fr.-Auguste Saladin de Pregny* de Genève agrégé à la Commune de Villiers et

naturalisé en 1837, obtint en date du 28 mars 1812 du roi Frédéric-Guillaume IV, le titre de *Baron de Lubières,* en qualité de descendant du gouverneur de ce nom dont la fille avait épousé en 1725 Antoine Saladin, conseiller de Genève.

L'envoi du diplôme fut notifié par le ministère au Conseil d'Etat. L'entérinement n'est pas mentionné.

ARMES: (de la famille Saladin): *coupé de gueules au lion rampant, contourné d'argent, et d'azur au casque ou „salade" du second.*
CIMIER: *Un lion issant d'argent* (Galiffe).

130. SALIS. — Le Comte *Pierre-Jean de Salis,* (né 1771, † 1836), chef de la maison grisonne de Salis-Soglio-de Bondo (chevaliers de l'Empire: 1437 Comtes du St-Empire: 12 Mars 1748) citoyen anglais, fut naturalisé neuchâtelois par agrégation d'honneur à la commune de La Sagne en 1831.

Descendance en Angleterre, à Neuchâtel et aux Grisons.

ARMES: *Ecartelé avec 1 et 4 d'or à l'aigle de sable, aux 2 et 3 d'azur à trois bandes ondées d'argent et au lion d'or tenant un glaive du même brochant sur les bandes; sur le tout, coupé, d'or au saule déraciné de sinople et palé de gueules et d'argent de six pièces* (qui est de Salis ancien).
CIMIER: *Une femme issante au naturel, couronnée d'or, ayant au lieu de bras deux ailes, l'une d'argent, l'autre de gueules.*
DEVISE: *Mihi sunt pro fructibus arma.*

131. SANDOL. — Famille originaire du Locle, issue de la même souche que la famille Sandoz qui suit, et entrée en 1659 dans la bourgeoisie de Neuchâtel.

Isaac Sandol, conseiller de Neuchâtel, et son fils *Abram,* conseiller d'Etat, reçurent le 23 novembre 1754, du roi Frédéric II des lettres de noblesse en reconnaissances des services rendus en 1707 par leur père et grandpère Isaac Sandol, maire du Locle et maître bourgeoise de Valangin.

Par le même diplôme, *Abram Sandol,* qui avait épousé Lucrèce, fille unique de Simon de Roy, conseiller d'Etat et châtelain du Vautravers, dernier de sa famille, fut autorisé à prendre, lui et sa postérité le nom de *Sandol-Roy,*

Entérinement le 18 février 1755.

Descendance établie à Neuchâtel et au Pays de Vaud en la personne des trois fils de M. Henry de Sandol-Roy, † 1865.

ARMES: *Sur l'écartelé des armes de Roy* (v. ce nom) *un écusson d'hermine chargé d'une foi au naturel.*
CIMIER: Comme *de Roy.*
SUPPORTS: *Idem.*

132. SANDOZ (I). — *Jean-Jacques Sandoz,* docteur ès lois, receveur du Vautravers, plus tard conseiller d'Etat et procureur général, d'une famille notable des Montagnes neuchâteloises, entrée en 1508 dans la bourgeoisie de Valangin, fut anobli par lettres de Henry II de Longueville du 7 août 1657,

entérinées le 6 octobre suivant. — Au nombre des motifs de cette distinction, le diplôme mentionne le fait que la mère et la femme de J.-J. Sandoz étaient de familles nobles.

Henry, fils de Jean-Jacques Sandoz, épousa en 1678 Anne-Marie de Bonstetten, héritière d'une moitié de la Seigneurie de Travers, dont elle reçut l'investiture en 1681 et qu'elle posséda sous le titre de *Dame de Noiraigue.*

Cette seigneurie fut vendue au souverain en 1713.

En 1761 les fils de Henry de Sandoz et de Anne-Marie de Bonstetten, *Jean-Jacques* et *François de Sandoz,* obtinrent l'investiture de l'autre moitié de l'ancienne grande seigneurie de Travers, délaissée par la mort de Jean de Bonstetten et comme plus proches héritiers féodaux de ce dernier. Ils l'administèrent en commun, de même que leur descendants, sous le nom de *Sandoz-Travers* et de *Sandoz-Rosières.* Ces deux branches abandonnèrent en 1827 leurs droits seigneuriaux et ne restèrent en possession de leur fiefs que comme vassaux sans juridiction. Le Sr de Rosières, *Edouard de Sandoz* céda en 1838 sa part du fief à la branche de Travers. La maison de Sandoz-Travers s'étant éteinte dans la ligne masculine en 1848, l'investiture fut donnée aux sœurs du dernier seigneur, Mmes Julie B^{nne} de Pury, Uranie et Cécile de Sandoz, lesquelles après la révolution conservèrent le château de Travers comme bien patrimonial jusqu'en 1865.

Les Sandoz-Rosières, éteints chez les mâles en 1852 sont encore representés par deux dames, filles d'Edouard de Sandoz ci-dessus.

David Alphonse de Sandoz-Rollin, né 1740, † 1809 (fils de Jean-Henry de Sandoz, conseiller d'Etat et de Sarah Elisabeth Rollin, dernière de la famille de ce nom, d'une branche cadette issue de David Sandoz, second fils du premier anobli), ministre plénipotentiaire de Prusse à Madrid et à Paris, chambellan du Roi et chevalier grand'croix de l'aigle rouge, reçut de la cour de Prusse le titre de Baron. Nous ne trouvons pas de traces d'intérinement de ce diplôme à Neuchâtel.

Branche éteinte en 1862 avec le neveu du précédent, *Henry-Alphonse de Sandoz-Rollin,* né en 1769.

Par diplôme du 23 octobre 1823, entériné le 27 janvier 1824, le roi Frédéric-Guillaume III accorda à *Charles-Louis de Sandoz,* président du Conseil d'Etat, dernier membre d'un rameau collatéral de la branche précédente, la faveur de transmettre son nom et ses armes à son neveu *Frédéric-Henry-Alphonse-Francl,* lequel fut à cet effet duement anobli et autorisé.

Le fils de ce dernier, établi à Gênes, est le seul mâle portant aujourd'hui le nom et les armes de la famille de Sandoz.

ARMES: *D'argent à la bande échiquetée de gueules et d'or de deux tires.*

N. B. La branche de Sandoz-Rollin a porté dès le milieu du XVIIIe siècle: *écartelé d'argent et du même à la croix de malte d'or, à la bande échiquetée de gueules et d'or brochant sur le tout.*

CIMIER: *Un griffon issant d'argent.*

SUPPORTS: *Deux griffons d'argent.*

DEVISE: *Sine dolo.*

133. SANDOZ (II). — *Henri Sandoz* (1730, † 1820) né au Locle, colonel au service de France, chevalier du mérite militaire et de la légion d'honneur, fut anobli par le roi Louis XVIII.

Pas de confirmation né d'entérinement à Neuchâtel. Le colonel Sandoz n'a laissé qu'un fils mort en 1859 en Alsace.

ARMES: Nous ignorons si cette famille à porté d'autres armes que les armes primitivement communes à tous les Sandoz: *deux mains jointes (foi) au naturel, posées en fasce,* sur un champ dont l'émail a souvent varié.

134. SAVAGNIER. — Très ancienne famille qui apparait en 1179 avec *Guillaume de Savagnier,* chevalier, et qui s'éteignit au XIVe siècle après avoir possédé divers fiefs au Val de Ruz.

ARMES: Inconnues. (Peu-être le lion conservé dans les armes du Village du même nom).

Notes sur quelques changements d'armoiries aux XIIe et XIIIe siècles.

Par L. Bouly de Lesdain.

Nous ignorons de quelle manière s'armait Elisabeth, leur sœur, aussi bien que le châtelain de Péronne, mari de celle-ci; nous possédons par contre les sceaux de leurs trois enfants.

L'aîné, Jean II, que recueillit de son oncle la châtellenie de Lille, en adopta également le dextrochère en champ vairé; on le rencontre sur un sceau équestre de 1237, avec contre-sceau armorial [1].

Gautier, sire de Boucly et co-châtelain de Péronne, porte, en 1227, sur un sceau de même type, un écu au lion [2].

Le troisième enfin, Pierre de Boucly, use en 1242 d'un sceaux armorial chargé d'un écu au chef, brisé d'un lambel de cinq pendants [3]. — Cet écu au chef, diversement brisé, se rencontre encore au XIVe siècle sur les sceaux de plusieurs Boucly qui appartenaient sans nul doute à la même famille [4].

Jean II laissa deux fils: Jean III, qui lui succéda comme châtelain de Lille, et Roger, sire de Pontrohart ou Rousbrugghe, dans la châtellenie de Furnes.

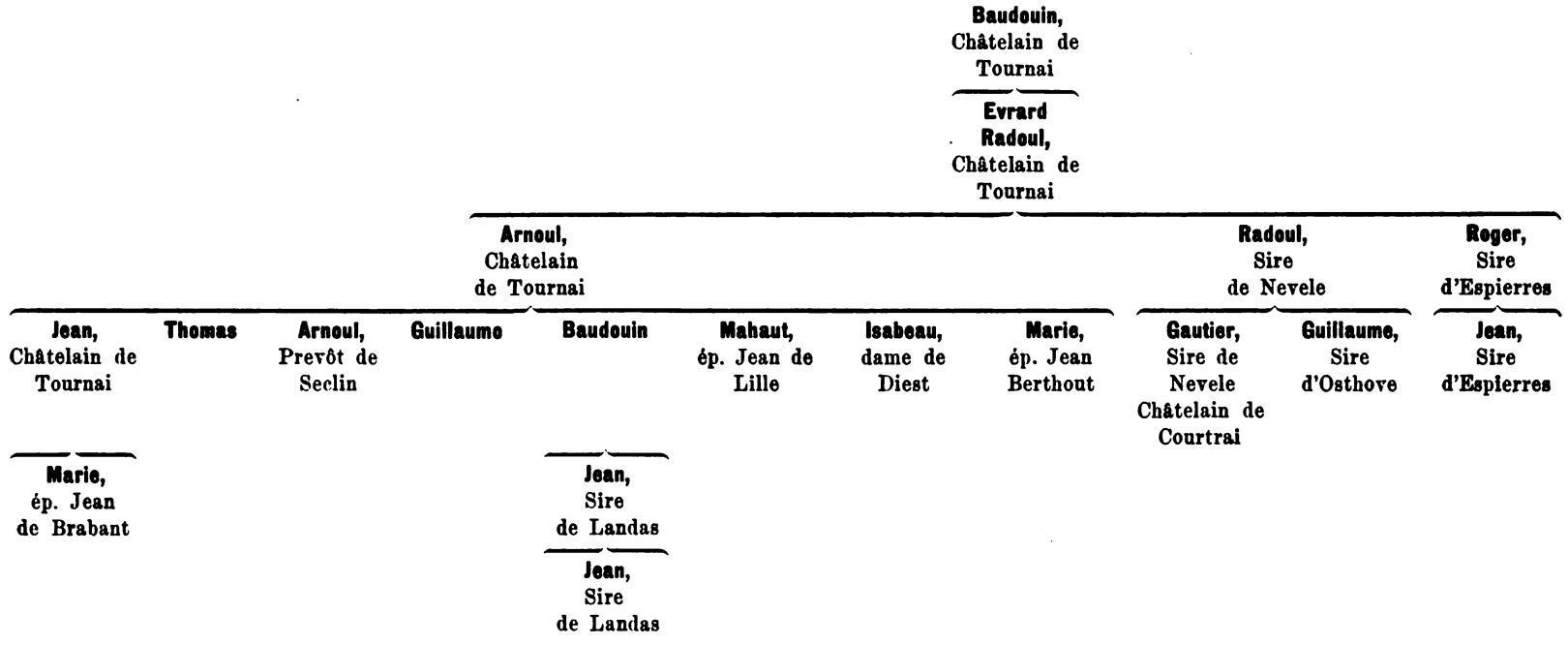
---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 5307.

[2] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 5560.

[3] Id., *Sceaux de l'Artois*, N° 202.

[4] Sceau armorial avec contre-sceau de même, de Marguerite de Boucly, veuve de Baudouin Papelart, en 1326: écu au chef chargé d'un annelet à dextre (Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 622). — Sceau armorial de Jean de Boucly, écuyer, en 1339: écu au chef chargé d'une fleur de lys issant (Id., *Sceaux Clairambault*, N° 1300).


Baudouin, Châtelain de Tournai
Evrard Radoul, Châtelain de Tournai
Arnoul, Châtelain de Tournai
Radoul, Sire de Nevele
Roger, Sire d'Espierres
Jean, Châtelain de Tournai
Thomas
Arnoul, Prevôt de Seclin
Guillaume
Baudouin
Mahaut, ép. Jean de Lille
Isabeau, dame de Diest
Marie, ép. Jean Berthout
Gautier, Sire de Nevele Châtelain de Courtrai
Guillaume, Sire d'Osthove
Jean, Sire d'Espierres
Marie, ép. Jean de Brabant
Jean, Sire de Landas
Jean, Sire de Landas

Jean III abandonna le dextrochère de son père et de son oncle; sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial, de 1267, on le voit armé d'un écu au chef. Les châtelains portèrent toujours depuis *de gueules, au chef d'or*[1].

Quant à son frère Roger, sire de Pontrohart, un sceau équestre de 1275 nous le montre armé d'un écu à l'aigle. Ces armes n'étaient pas celles des premiers seigneurs de Pontrohart qui portaient, s'il faut en croire Gailliard et du Chesne, *fascé d'argent et d'azur, à la bordure de gueules*[2]. Nous ignorons naturellement les émaux de Roger; notons cependant que, au dire de Le Carpentier, une famille de Pont-Rohart portait *d'azur à l'aigle d'or*[3].

Roger mourut sans postérité et laissa la seigneurie de Pontrohart à son neveu Robert de Lille, fils de Jean III. Il portait, selon l'Espinoy, *de gueules, au chef d'argent, chargé au canton dextre d'un écusson fascé d'argent et d'azur, à la bordure de gueules*[4].

La maison de Mortagne, joua pendant plusieurs siècles un rôle important dans l'histoire de la Flandre Wallonne.

Le plus ancien sceau que l'on connaisse de cette famille est celui de Baudouin, sire de Mortagne et châtelain de Tournai en 1191. Il est au type équestre, avec contre-sceau armorial: les deux écus portent un dextrochère[5].

Evrard Radoul, son fils, fait usage en 1217 d'un sceau du même type et qui porte les mêmes armes[6]. En 1226, un Hellin de Mortagne, en qui nous verrions assez volontiers un frère d'Evrard, se sert d'un sceau presque identique, mais brise d'un lambel de cinq pendants[7].

Evrard eût plusieurs fils, dont nous ne retiendrons que trois: Arnoul, qui lui succéda, Evrard, tige des sires de Nevele, et Roger, tige des sires d'Espierres.

Arnoul posséda successivement trois sceaux. Le premier, en 1234, est purement armorial, et offre encore l'écu au dextrochère[8]. Le deuxième en 1238, est équestre, avec contre-sceau armorial; la croix remplace sur l'écu le dextrochère[9]: ce sont les armes définitives des sires de Mortagne, que l'on blasonnera

---

[1] *Les blasons et cris d'armes des chevaliers des comtés de Flandres, Hainaut, Artois et Cambrésis,* ap. *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique,* Nouvelle série, T. IV, p. 14. Gailliard, *L'anchiene noblesse de la Comté de Flandres,* p. 26.

[2] Gailliard, *Op. cit.,* p. 16. Du Chesne, *Histoire généalogique de la maison de Béthune,* p. 25.

[3] *Histoire de Cambray et du Cambrésis,* T. II, p. 900.

[4] *Recherches et Antiquitéz de la noblesse de Flandre,* p. 137. — *Les blasons et cris* donnent au «Sr de Pontrewart» un écu *de gueules, au chef d'or, chargé d'un écusson palé d'argent et d'azur à la bordure de gueules.* (p. 17).

[5] Demay, *Sceaux de la Flandre,* N° 1369.

[6] Demay, *Sceaux de la Flandre,* N° 5581.

[7] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 2980.

[8] Demay, *Sceaux de la Flandre,* N° 5582.

[9] Douet d'Arcq, *Op. cit.,* N° 10491.

plus tard *d'or, à la croix de gueules* [1]. Le troisième sceau, en 1245, ne diffère du précédent que par ses dimensions un peu plus petites [2]. Sur le sceau d'Yolande de Coucy, femme d'Arnoul, figure simplement l'image de cette dame, sans armoiries [3].

Arnoul laissa une nombreuse postérité, qui garda l'écu à la croix. On possède les sceaux de

1° Jean, sire de Mortagne et châtelain de Tournai. — Le sceau, qui remonte à 1273, est semblable aux deux derniers de son père [4].

Ce Jean laissa seulement une fille, Marie, qui transmit le châtellenie de Tournai à son époux Jean de Brabant; on lui connaît trois sceaux, remontant respectivement aux années 1291, 1295 et 1311. Le plus ancien nous donne son image accompagnée à dextre d'un écu à la croix, à senestre d'un écu au lion brisé d'une bordure engrêlée et d'un lambel; le deuxième appartient au même type, mais l'ordre des écus est interverti: tous deux portent au contre-sceau l'écu de Mortagne. Le troisième est d'un type fort rare: la dame y figure accostée de quatre écus: a dextre en chef Mortagne, en pointe un lion à la bordure engrêlée et au lambel; à sénestre en chef un lion au lambel en pointe, un fascé de vair et de .... Au contre-sceau, un écu parti de Mortagne et d'un lion au lambel [5]. Le lion au lambel forme les armes de Jean de Brabant; le fascé rappelle le souvenir d'Iolande de Coucy, grand-mère paternelle de Marie; nous n'avons pu découvir l'origine de l'autre écu.

2° Thomas. — Un sceau armorial, de 1272, offre l'écu à la croix, brisé de cinq fermaux [6]. Le sceau de sa femme, Marie, fille du connétable Gilles le Brun de Trazegnies, ne porte pas d'armoiries [7].

3° Arnoul, prévôt du chapitre de Seclin. — Un sceau de 1284 porte l'image de saint Piat, patron du chapitre, accosté à dextre d'un soleil et d'un croissant, à senestre d'un priant; dans le bas se trouve un écu à la croix, sans brisure [8].

4° Guillaume. — Sur un sceau armorial de 1275, sans contre-sceau, et sur un sceau équestre de 1290, avec contre-sceau armorial, figure un écu à la croix chargée de cinq coquilles [9].

5° Baudouin. — Sceau armorial avec contre-sceau, de 1311; la croix est brisée d'un lambel de cinq pendants [10].

---

[1] *Les blasons et cris d'armes*, p. 14. Gailliard, *L'ancienne noblesse de la Comté de Flandres*, pp. 15 et 26.

[2] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 5583.

[3] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 5584.

[4] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 10492.

[5] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N°s 10493 à 10495.

[6] Id., *Ibid.*, N° 2985.

[7] Id., *Ibid.*, N° 2982.

[8] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 6299.

[9] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N°s 2978 et 2979.

[10] Id., *Ibid.*, N° 2976.

Ce Baudouin épousa Béatrix, dame de Landas, dont il eût Jean, sire de Landas et de Bouvignies; celui-ci abandonna les armes paternelles, s'il faut en croire un sceau armorial de 1313, pour adopter *l'émanché en pal d'argent et de gueules*[1] des Landas. Nous avons ici un exemple bien caractéristique de changement d'armoiries par suite d'acquisition de nouveau fief.

Le fils aîné de Jean, qui portait le même prénom que son père, fit successivement usage de trois sceaux. Le premier, en 1336, est armorial, et porte l'écu de Landas brisé d'un lambel[2]. Le deuxième, en 1348, est équestre avec contre-sceau armorial; le troisième, en 1350, simplement armorial: sur ces deux derniers, les écus sont écartelés de Mortagne et de Landas[3]. Il y a ici un curieux exemple de retour partiel aux armes primitives. Les successeurs de Jean abandonnèrent le quartier de Mortagne[4].

6° Mahaut, femme de Jean III, châtelain de Lille. — Un sceau de 1267 porte l'image de la dame, accostée de deux écus au chef. Les mêmes armes figurent sur le contre-sceau[5]. Un autre sceau, de 1277, sans contre-sceau, offre a dextre l'écu de Mortagne, à sénestre celui de Lille[6].

7° Isabeau, femme d'Arnould de Diest. — Le sceau dont elle usait en 1296 et 1310, sous la montre à cheval, portant sur la main gauche un faucon[7]. Il n'y a pas trace d'armoiries. On sait que les Diest portaient *d'or, à deux fasces de sable*[8].

8° Marie, femme de Jean Berthout, dit de Berlaer, sire de Grammene. — Nous ne connaissons d'elle aucun sceau; son mari usait en 1289 d'un sceau équestre avec contre-sceau au trois pals et en 1304 d'un sceau équestre aux mêmes armes[9]. Le sceau équestre de leur fils, Jean, sire de Neckerspoel, offre, en 1295, une singularité peut-être unique: l'écu est brisé d'un franc-quartier chargé d'un cavalier armé d'un bouclier à la croix[10].

Pour suivre la descendance d'Arnoul de Mortagne, nous avons abandonné tout-à-l'heure ses frères Radoul et Roger. Radoul, sire de Nevele du chef de sa mère, portait également l'écu à la croix, mais tous les armoriaux modernes font celle-ci

---

[1] Id., *Ibid.*, N° 2528. — Une autre empreinte, remontant seulement à 1336, a été cataloguée par Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1183.

[2] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 1184.

[3] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 1185. Demay, *Inventaire des sceaux de la collection Clairambault*, N° 5033.

[4] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N°s 1182 et 1188. De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. II, p. 310. *Les blasons et cris d'armes*, p. 15. Gailliard, *L'anchiene noblesse de la Conté de Flandres*, p. 29. Borel d'Hauterive, *Armorial de Flandre, Hainaut et Cambrésis*, pp. 11, 26, 102 et 179.

[5] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 5549. De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. II, p. 352.

[6] De Raadt, *Ibid.*

[7] De Raadt, *Op. cit.*, T. I, p. 381. Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 970.

[8] Demay, *Ibid.*, N° 789. De Raadt, *Ibid.*

[9] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 2305. De Raadt, *Op. cit.*, p. 246.

[10] De Raadt, *Op. cit.*, T. I, p. 246.

de gueules en champ d'argent[1]. On possède de lui un sceau équestre, avec contre-sceau armorial, de 1275[2]. Il eut au moins deux fils, Gautier, sire de Nevele et châtelain de Courtrai, et Guillaume, sire d'Osthove. Le premier s'arme de même que son père, sur un sceau équestre avec contre-sceau de 1294[3]; le deuxième brise d'un lambel de cinq pendants sur un sceau armorial de 1303[4], d'un lambel de quatre pendants sur un autre sceau, également armorial, de 1307[5].

Roger, tige des seigneurs d'Espierres, se sert, en 1275, d'un sceau équestre: le bouclier est chargé d'une croix; le contre-sceau porte, dans le champ même, un dextrochère tenant une bannière à la croix[6]. Son fils Jean, en 1288, scelle d'un sceau armorial à la croix[7]. Cette branche porta *de gueules, à la croix d'argent*[8], brisant ainsi par changement dans les émaux.

Le contre-sceau de Roger donne peut-être l'explication des changements d'armoiries que nous venons de signaler dans les maisons de Lille et de Mortagne. La bannière n'offrait pas toujours, au commencement du XIIIe siècle, la même représentation que l'écu. Les monuments figurés ne fournissent guère ici d'indications, mais les chansons de gestes permettent de se montrer affirmatif sur ce point.

L'auteur inconnu du *Chevalier au cygne*, décrivant l'écu d'Elyas, son héros, nous dit que

Il estoit trestout blans, n'ert autrement dorés;
D'une grant crois vermelle estoit enluminés.
Li blans de cel escu estoit enargentés[9].

Et plus loin, il ajoute:

Li chevaliers le chisne portoit I penoncel:
Entaillié i avoit I vermel lioncel[10].

Nous trouvons de même dans *Godefroid de Bouillon*, à propos d'un autre personnage:

Escu ot for et dur à II lionchax blans.
. . . . . .
Une ensaigne i ot riche et III aygles volans[11].

---

[1] Gailliard, *L'anchiene noblesse de la Comté de Flandres*, p. 15. L'Espinoy, *Recherches des Antiquitéz et noblesse de Flandres*, p. 101. Le Carpentier, *Histoire de Cambray et du Cambrésis*, T. II, p. 833.

[2] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 3075. Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1396.

[3] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 5515.

[4] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 3073.

[5] Demay, *Op. cit.*, N° 1398.

[6] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 2983.

[7] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1371.

[8] Gailliard, *L'anchiene noblesse*, p. 18.

[9] Edition Hippeau, vers 1197 et suiv., p. 40.

[10] *Ibid.*, vers 5961—5962, p. 217.

[11] Edition Hippeau, vers 1716 et 1721, p. 63.

On peut donc se demander si, tandis que l'emblême primitif de l'écu etait le dextrochère, la croix n'avait pas figuré de très bonne heure sur la bannière des Mortagne. Une semblable dualité d'insignes a très bien pu se rencontrer dans la maison de Lille, et nous la verrons tout à l'heure, chez les Wavrin, les Beaumetz, etc. L'écu, étant peint, pouvait recevoir une figuration quelconque; la bannière, au contraire, faite d'étoffe, devait affectionner d'avantage les représentations purement héraldiques que rendait faciles l'assemblage de morceaux de drap ou de soie de diverses couleurs. La bannière aurait ainsi, dans un certain nombre de cas, supplanté l'écu. On trouve en Allemagne un grand nombre de maisons qui portaient à l'origine des figures naturelles, et les ont abandonnées d'assez bonne heure pour des figures héraldiques.

Le dextrochère paraît d'ailleurs avoir joui, dans les premières années du XIIIe siècle, d'une faveur qu'il ne conserva pas très longtemps. Le sceau de Geoffroy, seigneur de Preuilly, en 1218, porte un écu chargé de quatre aiglettes au dextrochère brochant [1]; on ne trouve plus que trois aiglettes, sans dextrochère, sur le sceau d'un autre Geoffroy, seigneur de Preuilly, en 1274 [2]. Les armoriaux modernes donnent généralement à cette maison, qui compte parmi les plus illustres de la Touraine, un écu *d'or, à trois aigles d'azur* [3].

En 1203, Eustache de Martinsart, sire de Beverchi, s'arme, sur un sceau armorial, d'un dextrochère tenant une fleur de lys et accompagné de sept canettes en orle [4]. Les mêmes armes se relèvent en 1214 sur le sceau d'Eustache, sire de Quéant, son fils; les canettes y sont toutefois remplacées par des merlettes [5]. Mais en 1230, un autre Eustache de Martinsart, sire de Beverchi, porte une bande de cinq fusées [6].

Enfin le sceau de Gilles de Cons, en 1202, porte dans le champ un sénestrochère paré d'une large manche, et tenant une rose tigée et feuillée. Sur le sceau de Jacques, sire de Cons, en 1225, figure également dans le champ, un rosier arraché, fleuri de cinq pièces et brochant sur un lambel de quatre pendants. En 1291, le même rosier, mais cette fois sans lambel, enfermé dans un écu et mouvant de la pointe, se rencontre sur le sceau de Jean, seigneur de Cons [7].

La maison de Wavrin posséda pendant de longues années la sénéchaussée et la connétablie héréditaire de Flandres; elle fournit de plus au XIVe siècle un maréchal de France [8].

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 3310.
[2] Id., *Ibid.*, N° 3311.
[3] Berry (N° 714) lui donne pourtant seize aiglettes.
[4] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 2724.
[5] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1290.
[6] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 2725.
[7] De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. I, p. 136 et T. II, p. 250.
[8] Nous empruntons les renseignements généalogiques à F. Brassart, *Une vieille généalogie de la maison de Wavrin, les sénéchaux et les connétables de Flandres*, publiée dans le T. XVI des *Souvenirs de la Flandre Wallonne*, pp. 27 et suiv.

Hellin I de Wavrin, qui mourut en 1191, scellait en 1177 d'un sceau rond, dans le champ duquel figurait une aigle, non héraldique, empiétant un dragon [1].

Hellin I laissa au moins deux fils. Robert I, l'aîné, qui lui succéda dans la seigneurie de Wavrin et la connétablie de Flandre, ne lui survécut guère que cinq ans; en 1193, sur un sceau armorial, avec contre-sceau de même, il porte une aigle héraldique [2]. Nous reviendrons dans un instant sur son frère cadet.

De Robert I vint Hellin II, dont on possède un sceau fixé à une charte non datée, mais remontant probablement à la fin du XIIe siècle. Le sceau est orné, dans le champ, d'une aigle, tandis que le contre-sceau est chargé d'un écu à l'écusson en abîme [3]. On sait que les Wavrin s'armeront définitivement *d'azur, à l'écusson en abîme d'argent* [4].

On connaît a cet Hellin deux enfants: Robert II, sénéchal de Flandre, et Hellin, sire de Haponlieu.

Robert II fit successivement usage de trois sceaux. Le plus ancien, en 1235, est semblable à celui de son père, et n'en diffère guère que par ses dimensions un peu plus petites [5]. Le deuxième, en 1259, est équestre, avec contre-sceau armorial: les deux écus portent l'écusson en abîme [6]. Sur le troisième, en 1269, figure une aigle accostée de deux écus de Wavrin; au contre-sceau un seul écu [7].

Son frère Hellin, sire de Haponlieu, usa de deux sceaux armoriaux, avec contre-sceau de même; tous deux sont aux mêmes armes, mais brisées d'un lambel. Celui-ci porte quatre pendants aux sceau et contre-sceau de 1245 [8], cinq pendants au sceau de 1258 et trois au contre-sceau de cette même année [9].

Hellin I, avons-nous dit plus haut, laissa un second fils qui fut seigneur d'Heudicourt et de Waziers. Sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial, en 1222, il s'arme d'un écusson en abîme [10], sans brisure. On ne connaît aucun sceau de son fils Hellin II, qui abandonna le nom de Wavrin pour celui de Waziers, ni de son petit-fils Robert. Son arrière-petit-fils, Hellin III, a laissé deux sceaux armoriaux de 1272 et 1275, sans contre-sceau, où l'écusson en abîme est brisé d'une bande [11]. Les anciens armoriaux donnent à cette branche

---

[1] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 375.

[2] Id., *Ibid.*, N° 376.

[3] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 309.

[4] Navarre, *Armorial*, N° 1091. Berry, *Armorial*, N° 1888. *Les blasons et cris d'armes*, p. 14. Gailliard, *L'anchiene noblesse de la Comté de Flandres*, p. 15. L'Espinoy, *Recherches des Antiquitéz et noblesse de Flandres*, p. 145.

[5] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 310.

[6] F. Brassart, *Op. cit.*, p. 48.

[7] Demay, *Sceaux de l'Artois*, N° 93.

[8] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 3830.

[9] F. Brassart, *Coup d'oeil sur quelques anciennes seigneuries, Cantin.* Ap. *Souvenirs de la Flandre Wallonne*, T. X, p. 42.

[10] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1802.

[11] Id., *Ibid.*, N° 1805. Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 3958.

un écu *d'azur, à l'écusson en abîme d'argent, à la cotice de gueules*[1]. Elle offre ceci de remarquable, que la brisure y a été adoptée une génération au moins après la séparation.

Mentionnons enfin, au commencement du XIIIe siècle, l'existence d'une branche dite de Meteren, qui donna naissance à celle de Beausart, et dont le point d'attache avec le tronc principal est malaisé à déterminer[2].

N.

Baudouin,
viv. 1215

Mathieu I,
Connétable de Flandre
† entre 1246 et 1256

Mathieu II,
Connétable de Flandre

Michel

N.
tige des Beausart

Le sceau armorial de Baudouin, en 1215, est chargé d'un écu à l'écusson en abîme brisé d'un canton[3]. Les mêmes armes, respectivement additionnées d'un lambel de six pendants ou d'un lion passant et couronné sur le canton[4] se relèvent sur les sceaux armoriaux de Mathieu I et de Michel, au commencement du XIIIe siècle. Le sceau armorial de Mathieu II, avec contre-sceau de même, en 1275, porte simplement l'écusson en abîme[5]. Quant au Beausart, ils abandonnèrent le canton qui formait la brisure primordiale de leur branche, pour adopter un bâton engrêlé de gueules[6].

Pour résumer ce qui précède, on voit que dès les premières années du XIIIe siècle, l'écusson en abîme formait l'emblême des branches cadettes de la maison de Wavrin. Dans la branche aînée au contraire, s'il apparaît dès la fin du XIIe siècle, il ne supplante complètement l'aigle, insigne primitif, que vers le milieu du XIIIe.

Les sires de Beaumez, châtelains de Bapaume, portaient *de gueules, à la croix engrêlée d'or*[7], mais cette «enseigne» pour parler le langage du XIIe siècle, n'est pas la première qui ait chargé leur écu.

Le crayon suivant donne la filiation des personnages que nous aurons à citer[8].

---

[1] Gailliard fait la cotice componée d'or et de gueules. *L'anchiene noblesse de la Comté de Flandres*, p. 38.

[2] F. Brassart, *Une ancienne généalogie*, pp. 151 et suiv. — On ne trouve rien sur cette branche dans la généalogie qu'a donnée le P. Anselme d'après le manuscrit de Scohier (*Histoire généalogique de la maison de France*), T. VI, pp. 702 et suiv.

[3] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 2823.

[4] Id., *Ibid.*, N°s 2821 et 2822.

[5] Id., *Ibid.*, N° 312.

[6] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 378. *Sceaux de l'Artois*, N° 95. Navarre, *Armorial*, N° 1093. — Néanmoins le sceau armorial de Robert de Beausart, en 1293, porte un bâton simple. De Raadt, *Sceaux armoriés des Pay-Bas*, T. I, p. 216.

[7] Navarre, *Armorial*, N° 1107. *Les blasons et cris d'armes*, p. 20.

[8] Nous en empruntons les éléments à Le Carpentier, *Histoire de Cambray et du Cambrésis*, T. I, 2e partie, p. 202 et suiv. et à F. Brassart, *Une ancienne généalogie de la maison de Wavrin*, p. 158 à 161.

Gilles,
Châtel. de Bapaume
† vers 1239

Gilles, Châtel. de Bapaume	**Raoul**	**Thomas,** Archev. de Reims † 1266	**Robert**
Gilles, Châtelain de Bapaume; **Robert,** Châtelain de Bapaume			**Raoul**

Du premier Gilles, on connaît deux sceaux équestres, l'un de 1204, l'autre de 1227. Sur tous les deux, le chevalier est armé d'un bouclier à l'écusson en abîme. Le contre-sceau du premier est orné d'un écu aux mêmes armes; celui du second porte, dans le champ, un aigle essorant [1]. Gilles avait épousé Agnès de Coucy, dont on possède un sceau de 1220: il offre l'image de la dame, sans armoiries [2].

Gilles II fit successivement usage de trois sceaux dont deux sont antérieurs à la mort de son père. Le plus ancien, en Juin 1239, est armorial: il porte un écu à l'orle. Le contre-sceau est orné d'un écu fascé de vair et de ..., à la bande brochant [3]; il n'est pas difficile d'y reconnaître le *fascé de vair et de gueules* des Coucy: nous avouons toutefois ne pas comprendre ce que vient faire ici la bande. Un mois plus tard, en Juillet 1239, Gilles a changé de sceau; sur le nouveau, qui est au type équestre, le bouclier porte une croix engrêlée, mais la housse du cheval est fascée à la bande brochant. Le contre-sceau armorial, offre les mêmes armes que le bouclier [4]. En 1243, troisième sceau, encore au type équestre: le bouclier, la housse du cheval, et l'écu du contre-sceau sont à la croix engrêlée; il n'y a plus de trace de fascé [5].

Le deuxième fils de Gilles I, Raoul, scelle en 1337 d'un sceau armorial où la croix engrêlée est brisée d'un canton d'hermine [6]; notons ici que la même brisure avait été adoptée par un cousin germain de sa mère, Pierre de Dreux, duc de Bretagne [7], et que des relations trés suivies s'étaient maintenues entre

---

[1] Demay, *Sceaux de la Flandre,* N°s 5483 et 5484.
[2] Id., *Ibid,* N° 5485.
[3] Demay, *Sceaux de l'Artois,* N° 1706.
[4] Id., *Ibid.,* N° 1707.
[5] Id., *Ibid.,* N° 1708.
[6] Id., *Sceaux de la Flandre,* N° 5486.
[7] La parenté s'établit comme suit:

Robert I,
Comte de Dreux

Alix de Dreux, ép. Raoul I de Coucy	**Robert II,** Comte de Dreux
Agnès de Coucy, ép. Gilles de Beaumez	**Pierre,** dit **Mauclerc,** Duc de Bretagne
Raoul de Beaumez	

les deux familles [1]. Sur un sceau équestre de 1242, sans contre-sceau, la brisure a disparu [2].

Le troisième fils, Thomas, que l'on rencontre successivement prévôt de la collégiale de St-Géry de Cambrai en 1234, vidame et chancelier de Reims, archidiacre de Cambrai en 1237, prévôt du chapitre de St-Amé de Douai en 1240, archevêque de Reims en 1259, posséda quatre sceaux, correspondant à chacune de ces quatre situations. Aucun d'eux ne porte d'armoiries [3].

Nous ne connaissons pas le sceau de Robert de Beaumez, mais son fils Raoul, trésorier du chapitre de Reims, en 1215, scellait d'un sceau orné de son effigie, avec contre-sceau armorial où la croix engrêlée figurait sans brisure [4].

Gilles II laissa deux fils qui lui succédèrent l'un après l'autre. On ne possède aucun sceau de l'aîné, qui mourut sans descendants, mais on en connaît quatre du cadet, Robert. Le plus ancien, en 1272, est armorial et porte un écu à la croix engrêlée surmonté d'un petit écusson fascé de vair et de gueules, mais sans bande [5]. Les deuxième et troisième, en 1282 et 1285, sont équestres, avec contre-sceaux armoriaux; le dernier, en 1299, est simplement armorial: tous trois offrent la croix engrêlée, sans adjonction d'autres armoiries [6].

Robert avait épousé Isabeau, fille de Raoul Flamand, sire de Chauny, qui portait *d'or, à dix losanges de gueules, 3, 3, 3, et 1.* Sur un sceau de 1295, on voit l'image de cette dame accompagnée à dextre d'un écu aux armes de Beaumez, à sénestre d'un autre aux armes de Chauny; ce dernier toutefois ne compte que cinq losanges [7].

Il y a lieu de rapprocher des Beaumez un certain nombre d'autres familles qui ont abandonné l'orle ou la bordure pour adopter la croix denchée ou engrêlée, pièces fort en honneur dans le Cambrésis.

Bücherchronik.

H. G. Ströhl. Heraldischer Atlas. Stuttgart. J. Hoffmann. 1899. — Das in 25 Lieferungen vollständig vor uns liegende Sammelwerk für Künstler, Gewerbetreibende und Freunde der Wappenkunst bietet neben der reichen Fülle guter Vorbilder den wichtigen Vorteil der farbigen Reproduktion, durch welche

---

[1] Robert de Beaumez fut élevé à la cour de Pierre de Dreux; on le surnomma même Robert de Bretagne. — Le Carpentier, *Histoire de Cambray et du Cambrésis,* T. I, IIIe partie, p. 203.

[2] Demay, *Sceau de l'Artois,* N° 1709.

[3] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 6347. Demay, *Sceaux de la Flandre,* N° 6100, 6258 et 6270.

[4] Demay, *Sceaux de la Flandre,* N° 6316.

[5] Id., *Ibid.,* N° 5487.

[6] Id., *Sceaux de l'Artois,* N°s 1710 à 1712.

[7] Id., *Ibid.,* N° 1713.

Scheibenriss mit dem Wappen des
Hans Tönnig 1545.

Reproduktion v. J. B. Obernetter, München.

die Heroldskunst erst einem weiteren Publikum sympathisch wird. Die kurze Einleitung «Elemente der Heraldik» giebt in gedrängter Übersicht die wichtigsten Aufschlüsse über das innere Wesen der Heraldik, leider ohne das für den ernsten Forscher nötige Quellenmaterial zu citieren. Auf 76 Volltafeln folgen nun in farbiger und schwarzer Abbildung, zumeist nach alten Vorlagen, Proben von Wappendarstellungen aus sechs Jahrhunderten, beginnend mit den Malereien des Mathäus Parisiensis, der Weingartner und Heidelberger Liederhandschrift und der Zürcher Wappenrolle. Dem Gelreschen Wappenbuche folgen Beispiele aus der überaus interessanten Handschrift der St. Christoforusbruderschaft am Arlberg, aus dem Scheiblerschen Wappenbuche, den Werken Konrad Grünenbergs und anderer. Den Wappenbildern deutscher Meister des XV. und XVI. Jahrhunderts hätten leicht noch schönere Proben beigefügt werden können, aus den zahlreichen Entwürfen Hans Baldungs, der Manuel von Bern, Martin Martinez, etc. etc.

Die folgende Gruppe mit der unerfreulichen Ansammlung aller Arten unheraldischer Wappen muss wohl als eine Konzession an die Vollständigkeit eines modernen heraldischen Werkes angesehen werden. Sehr interessant und in so reicher Zusammenstellung wohl zum erstenmal publiziert, stellen sich die Proben aus der Heraldik der verschiedenen Länder dar, welche einem jeden gestatten, die Eigentümlichkeiten der Wappenkunst bei den verschiedenen Völkern zu erfahren. Dem mittelalterlichen Kunstgewerbe ist der folgende Teil gewidmet, in welchem nur die Rotfärbung der grossen Siegel auffällt, der nicht nur zum Teil unhistorisch ist, sondern den malerischen Effekt stört. Im übrigen muss die Auswahl rühmend hervorgehoben werden. Herold und Tournierkleidung stellt der Autor an den Anfang des Werkes und lässt ihnen die heraldischen Bestandteile Helm, Schild, Krone, Figuren und Schildhalter folgen. Zwei Register über die vorkommenden Wappen und Figuren erleichtern die Benutzung dieses heraldischen Sammelwerkes, das trotz des geringen Preises ausserordentlich reich ausgestattet und auf schönem Papier gedruckt ist. Wir können darum das Werk einem jeden Freunde der Heroldskunst bestens empfehlen. *Dr. P. G.*

Heraldische Postkarten. Wiederum hat die Postkartenindustrie heraldische Blüten getrieben und zwei neue Serien mit schweizerischer Heroldskunst verziert, hervorgebracht. Die uns zuerst zugegangene Sammlung zeigt die Wappen der Kantone und ihrer Hauptorte, gezeichnet von L. Rheude und herausgegeben von der Verlagsanstalt Paul Gertsch in Interlaken. Die Wappenschilde sind fast durchwegs gut gezeichnet, die Schildfiguren hübsch stilisiert, aber sie kommen nur da zu voller Wirkung, wo sich die krause und unpassende Umrahmung auf das Minimum beschränkt oder ganz weggelassen ist. Erstaunlich ist die Neugestaltung des Schweizerkreuzes, das auf den meisten Karten die Form eines Vortragkreuzes und verlängerten Fussbalken zeigt, einer Darstellung, der wir noch nie begegnet sind. Als gute Proben dieser Serie seien genannt: die Urkantone mit sechs Schilden in gotischem Stil, Glarus mit stilisierten Alpenpflanzen, Graubünden mit den Wappen von Chur und der

drei Bünde, Thurgau, Appenzell und die in den Farben zu zierliche Karte von Schaffhausen.

Die zweite Serie aus dem Verlage von Spengler in Lausanne ist von dem Maler E. D. Turreau entworfen und zeigt die Wappenschilde der waadtländischen Städte, in einem jeweils für den Ort typischen Landschafts- oder Genrebilde. Die Zusammenstellungen sind zum Teil sehr gelungen und voll Humors, wie z. B. die der Mauer entlang wankende Studentenreihe zu Rolle oder die Affen, welche am Seesufer zu Pully den Rebensaft kosten. Die Zeichnung ist stark stilisiert und wirkt hie und da auch in der Landschaft heraldisch, wie z. B. die Adler auf der prächtigen Karte von Aigle, welche über der Silhouette des alten Schlosses umherfliegen; die Gänse von Moudon oder die Fische von Orbe, die nicht nur im Schilde, sondern auch im Bache sich tummeln. Lustige Segelboote und Barken bevölkern das Wasser, bewegte Möwenschwärme die Luft und Störche die sumpfige Niederung, wie auf der Karte von Avenches. Grandsons Wappen hält ein Pannerträger in Landsknechtstracht, hinter dem eine Schar Bewaffnete in rotem Gewande einherzieht, wohl mit der Devise «Petite cloche fait grand son». Steif erscheinen die thronenden Gestalten von Lausanne und Payerne, aber im allgemeinen bietet diese Serie etwas ganz Neues und dürfte durch ihre Originalität manchen Liebhaber finden.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Generalversammlung in Arau. Die diesjährige Jahresversammlung der heraldischen Gesellschaft wurde am 4. und 5. November in Arau abgehalten und war, wohl wegen der zentralen Lage des Ortes, zahlreich besucht. Am Nachmittag wurde das kantonale Antiquarium mit dem reichen heraldischen Glasscheibenschmucke besichtigt, der aus den ehemaligen Klöstern des Kantons herrührt, und eine eigens in der Aula der Kunstgewerbeschule aufgestellte Sammlung von Photographien kunsthistorischer Denkmäler des Argau, aufgenommen von Dr. jur. Walther Merz. Ebenda befand sich eine Wappensammlung der Arauer Ratsgeschlechter, welche trotz der minderwertigen künstlerischen Ausführung dem Heraldiker viel Interessantes boten.

Die Generalversammlung wurde 5½ Uhr im Sitzungssaale des Gemeinderates vom Präsidenten eröffnet. Anschliessend an den Jahresbericht giebt er eine Übersicht über das Wachsen der Gesellschaft und über die zahlreichen schweizerischen heraldischen Publikationen. Der Quästor referiert über die Finanzen und weist auf ein erfreuliches Resultat hin, trotz des grossen Extrakredites und der vergrösserten Auflage der Zeitschrift. Zu Rechnungsrevisoren wurden ernannt die Herren: Dr. Arnold Escher und Eduard Rübel. — Die

Wahl eines Vorstandsmitgliedes fällt weg, da dasselbe in der Vorstandssitzung seine Demission zurückgezogen hatte. — Nach längerer Diskussion wird auf Antrag von Dr. de Pury beschlossen, ein Verzeichnis der in der Gesellschaftsbibliothek vorhandenen Bücher im Drucke erscheinen zu lassen, einerseits um Mitgliedern und weiteren Gönnern Gelegenheit zu geben, die zahlreichen Lücken auszufüllen, anderseits um eine allfällige Benützung des Materials zu ermöglichen.

Es folgt der Antrag von Dr. jur. Walther Merz, einen genealogischen Atlas zur Schweizergeschichte im heraldischen Archiv als Beilage zu publizieren, der in zwangsloser Folge Stammbäume und Regesten sämtlicher Geschlechter des hohen und niederen Adels, des Patriziates und des Bürgerstandes enthalten sollte, welche auf die Geschichte unseres Vaterlandes eingewirkt haben. Die Beilage soll mit eigener Paginatur versehen werden, damit sie nach Abschluss einer Gruppe zu einem eigenen Bande vereinigt werden kann. Professor von Mülinen giebt seiner Freude Ausdruck über ein Zustandekommen dieses für Historiker und Genealogen unentbehrlichen Werkes und empfiehlt den Antrag aufs wärmste. Dr. Ganz begrüsst die Ausdehnung des Wirkungsfeldes der Gesellschaft und beantragt die Ernennung einer Kommission von Historikern zur Besammlung und Redaktion des Materials und Überweisung der Publikation an das Redaktionskomitee. Der Präsident verliest einen Brief von Bundesrichter Dr. J. Morel, welcher vorschlägt, die Arbeit vorerst zu begrenzen und nur die wichtigsten Dynastengeschlechter zu berücksichtigen. Dagegen hebt Dr. Robert Durrer hervor, dass die Beschränkung schwer durchzuführen sei, indem Geschlechter wie die Winkelriede von Stans, die Pfyffer von Luzern eine grössere Rolle in der Geschichte gespielt hätten als manch hohes Dynastenhaus. Dr. E. A. Stückelberg möchte vor allem zwei Punkte berücksichtigt wissen: 1) dass vorerst nur ungedrucktes Material publiziert werde, und 2) dass die Stammbäume noch lebender Geschlechter mit 1798 abschliessen. An der Diskussion beteiligten sich ferner: Dr. J. de Pury, H. Schulthess, J. Colin. — Der Antrag wird einstimmig angenommen und ferner beschlossen, den Kredit jeweils an der Generalversammlung zu bestimmen, die zur Vervollständigung notwendigen Siegeltafeln aus dem Jahreskredit der Zeitschrift zu bestreiten und die Publikation mit Nr. 3 des Jahres 1900 zu beginnen. Eine Fünferkommission wird gewählt: Dr. Walther Merz, Prof. Dr. W. v. Mülinen, Dr. Robert Durrer, Dr. Ernst Diener und Max von Diesbach. Im Falle einer Ablehnung ergänzt sich die Kommission selbst. Prof. von Mülinen berichtet über den Fortgang der Vorarbeiten zum Wappenbuche der Bistümer und geistlichen Stifte. Für das nächste Jahr schlägt der Präsident als Vereinigungsort Lausanne vor, Herr Tobler-Meyer wünscht eine zentraler gelegene Stadt, z. B. Olten, Luzern. Dr. Stückelberg schlägt vor, das erste offizielle Anerbieten anzunehmen. Ferner wird beschlossen, zu Ende jeden Jahres ein Mitgliederverzeichnis zu drucken. — Die Interpellation eines ehemaligen Mitgliedes wird von dem Präsidenten gebührend zurückgewiesen. Ein Vorschlag von Herrn Brown, ein allgemeines Siegelwerk zu veröffentlichen, im Genre der Publikationen Demays, wird in

Anbetracht der schon angefangenen Arbeiten verschoben. In Anbetracht der vorgerückten Stunde musste auf die angekündigten Vorträge der Herren Brown über den Schild und über die Entstehung des Adels, und Colin über die Familie Flugi von Aspermont für diesmal verzichtet werden.

Ein Nachtessen im goldenen Ochsen, das durch Ehrenwein des Aarauer Stadtrates und durch heraldisch verzierten Dessert gewürzt wurde, beschloss den ersten Tag.

Der folgende Tag brachte einen wohlgelungenen Besuch der Habsburg, des alten Städtchens Brugg und des Klosters Königsfelden, dessen Schätze an Glasgemälden und Grabdenkmälern unter der kundigen Führung des Glasmalers R. Nüscheler besichtigt werden konnten.

Als neue Mitglieder sind aufgenommen worden:

Herrn E. Burckhardt-Zahn, Basel.
» Ernst Hagnauer, Zürich.
» Friedrich Hegi, stud. phil., Zürich.
» Professor E. Junod, Neuchâtel.
» Dr. jur. W. Merz-Diebold, Aarau.
» Fritz von Tscharner, Morillon, Vaud.

Geschenke sind der Bibliothek zugegangen: Von Herrn Dr. de Tribolet: La famille de Tribolet, bourgeoisie de Neuchâtel, 1899. Exemplaire 42. — Von J. Colin: Généalogie de la famille Grand Guillaume Perrenoud. — Von Dr. P. Ganz: Ganz P., Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz im XII. und XIII. Jahrhundert, 1899. — Von J. Hoffmann in Stuttgart: Ströhl, Heraldischer Atlas in 25 Lieferungen, 1899. — Von Dr. Walther Merz: Die Habsburg, Aarau und Leipzig, 1896; Die Ritter von Rinach im Aargau, 1891; Die Ritter von Liebegg, 1894; Der Burgeren ze Burg Stamm und Wapenbuoch, 1895; Führer durch die Klosterkirche zu Königsfelden, 1898. — Taschenbuch der Historischen Gesellschaft des Kantons Aargau, 1896, 1898.

Wir erfüllen die traurige Pflicht, den Hinschied unseres Gesellschaftsmitgliedes

Herrn Oberst **Robert Challande**

in Zürich

eines eifrigen und über die Grenzen seiner Heimat bekannten Sammlers mittelalterlicher Waffen, anzuzeigen. Der Verstorbene hat seine Sammlungen in hochherziger Weise dem historischen Museum zu Bern vermacht und dieselben dadurch der Öffentlichkeit erhalten.

Druck von Friedrich Schulthess, Zürich.

Stanford University Libraries
3 6105 012 554 890

CR
690
A7
v. 11-13
1897
-1899

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.